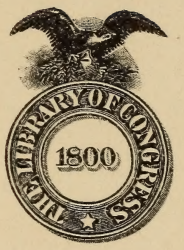


Class PR5317
Book B4F4
.1858

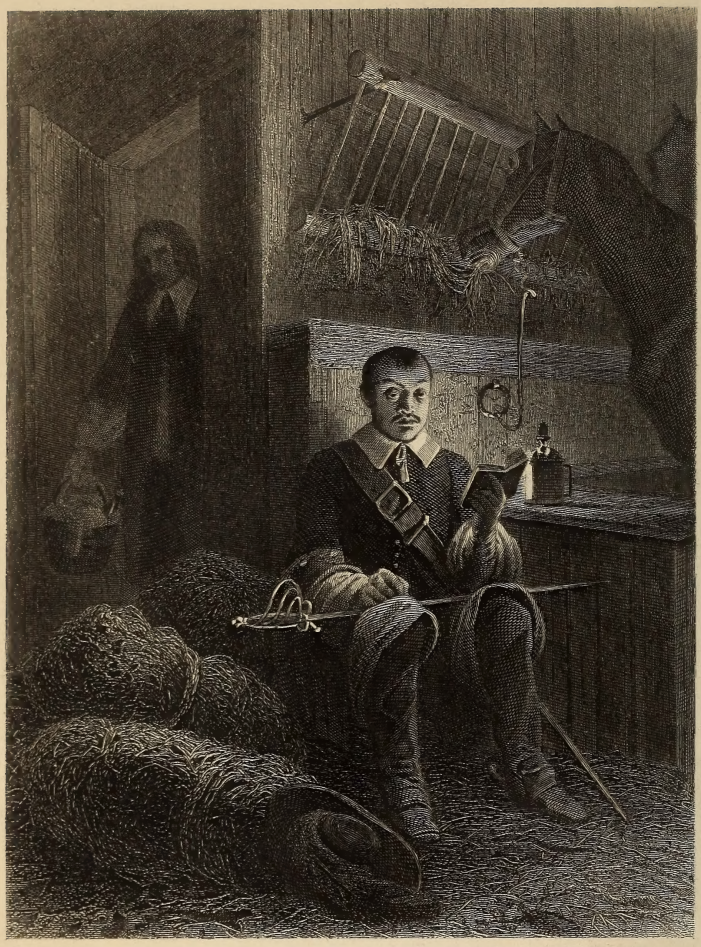
Pat.
1
1
4.04
3164

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

2660-81 – Corbeil. Typ. et stér. Crété



Raffet del. *H. Prudhomme sc.*

LES PURITAINS D'ÉCOSSE

Ils le trouvèrent lisant l'écriture avec ses armes placées près de lui pour pouvoir les prendre à la première alarme.

Ch. XXVII.

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUCTION

DEFAUCONPRET

LE NAIN NOIR

PARIS

FURNE, JOUVET ET Cie. — GARNIER FRÈRES

LIBRAIRES-ÉDITEURS

1858?

PR 5317
.B4 F4
1858

BY TRANSFER
JUN 13 1908

A

SES CHERS CONCITOYENS

SOIT QU'ON LES APPELLE

HOMMES DU SUD, GENTILSHOMMES DU NORD,
HABITANTS DE L'OUEST, OU GENS DU COMTÉ DE FIFE,

CES CONTES

DESTINÉS A FAIRE CONNAITRE LES ANCIENNES MŒURS ÉCOSSAISES
ET LES TRADITIONS DE NOS DIFFÉRENTES PROVINCES,

sont respectueusement dédiés par leur ami et compatriote dévoué

JEDEDIAH CLEISHBOTHAM.

Ahora bien, dijo el cura ; traedme, señor huesped, aquesos libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió el : y entrando en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla y abriendola, halló en alla tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

DON QUIJOTE, *parte primera, capitulo* 32.

A merveille, dit le curé : je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres, j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte ; et il monta à sa chambre. Il en rapporta une vieille petite valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

PREMIÈRE SÉRIE.

LE NAIN NOIR — LES PURITAINS D'ÉCOSSE.

CONTES DE MON HOTE

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR JEDEDIAH CLEISHBOTHAM

MAITRE D'ÉCOLE ET SACRISTAIN DE LA PAROISSE DE GANDERCLEUGH

INTRODUCTION

Comme je puis, sans vanité, présumer que le nom et les qualités officielles relatés en tête de cet ouvrage lui attireront, de la part des gens sages et réfléchis à qui je l'adresse, le degré d'attention qui est dû à l'instituteur zélé de la jeunesse et au sacristain exact à remplir ses devoirs du dimanche, je ne chercherai point à allumer une chandelle en plein jour, et je m'abstiendrai de faire l'éloge d'un livre dont le titre seul est une recommandation suffisante. Cependant, comme je ne me dissimule pas que l'envie aboie toujours contre le mérite, et qu'il se trouvera des gens qui diront tout bas que, quoiqu'on ne puisse me refuser la science et les bons principes (Dieu merci), le poste que j'occupe à Gandercleugh[1] n'a pas pu me donner une grande connaissance des voies et des œuvres de la génération présente, je divise en trois points ma réponse à cette objection si elle a lieu.

Je dirai donc : 1° que Gandercleugh est le point central de notre Écosse, son *ombilic* (*si fas sic dicere*) ; de sorte que tous ceux qui vont pour leurs affaires du côté de notre métropole législative, comme j'appelle Édimbourg, ou de notre métropole commerciale, comme je désigne Glascow, sont obligés de le traverser et s'y arrêtent souvent pour la nuit. Or le sceptique le plus décidé doit avouer que moi, qui depuis quarante ans passe toutes mes

1. Mot à mot *le village de l'oie*. On a supposé que sous le nom fictif de Gandercleugh l'auteur voulait désigner *Lesmahago*, village du comté de Lanark. Quelques voyageurs ont cru aussi reconnaître dans le vallon de Gandercleugh celui de Sainte-Catherine, près d'Édimbourg.

soirées, excepté celle du dimanche, assis dans un grand fauteuil de cuir, au coin du feu de l'auberge de Wallace, j'ai vu autant de monde que si je m'étais fatigué à voyager dans toute l'Angleterre. De même le percepteur du droit de péage de la grande route de Welbrae-Head, assis tranquillement dans sa loge, y reçoit plus d'argent que si, s'avançant sur le chemin, il allait demander une contribution à chaque personne qu'il rencontrerait : ce qui l'exposerait, suivant l'adage vulgaire, à revenir avec plus de coups de pied au derrière que d'halfpence (demi-sous) dans sa poche.

2° Si le roi d'Ithaque, le plus sage des Grecs, acquit sa réputation en visitant les villes et les hommes, comme nous l'assure le poëte, je réponds au zoïle qui m'opposera cet exemple que, par le fait, j'ai vu aussi des villes et des hommes; car j'ai visité les fameuses cités d'Édimbourg et de Glascow, deux fois la première, et trois fois la seconde, dans le cours de mon pèlerinage en ce monde. De plus, j'ai eu l'honneur de m'asseoir à l'Assemblée générale[1] (c'est-à-dire comme auditeur dans les galeries), et j'y ai entendu parler si éloquemment sur la loi du patronage, que les idées nouvelles que j'en ai rapportées m'ont valu, depuis mon heureux retour à Gandercleugh, d'être considéré comme un oracle en cette matière.

3° Enfin, si, malgré ma profonde connaissance du monde, acquise, au prix de tant de peines, par mes questions au coin du feu et par mes voyages, on prétend que je suis incapable de recueillir les agréables récits de *mon Hôte*, je ferai savoir à ces critiques, à leur honte éternelle, aussi bien qu'à la confusion de tous ceux qui voudraient témérairement s'élever contre moi; je leur ferai savoir, dis-je, que je ne suis ni l'auteur, ni le rédacteur, ni le compilateur des *Contes de mon Hôte*, et que par conséquent je ne saurais être responsable de leur contenu pour un iota.

Or, maintenant, race de censeurs qui vous montrez tels que les serpents brûlants de la Bible pour siffler avec vos langues et blesser avec vos aiguillons, prosternez-vous dans votre poussière native; reconnaissez vos pensées pour celles de l'ignorance, et vos paroles pour celles de la folie. Vous voilà pris dans vos propres filets, vous voilà tombés dans votre propre trappe; laissez donc là une tâche trop pénible pour vous; ne détruisez pas vos dents en rongeant une lime; n'épuisez pas vos forces contre des murs de pierre; ne perdez pas haleine en luttant de vitesse avec un agile coursier, et laissez peser les *Contes de mon Hôte* à ceux qui porteront avec eux les balances de la candeur, purifiées de la rouille des préventions par les mains du savoir modeste. Pour ceux-là seuls ils furent recueillis, comme le démon-

1. Assemblée générale du clergé presbytérien, où les anciens décident les questions de la discipline et du patronage ecclésiastique.

trera un court récit que mon zèle pour la vérité m'a engagé à faire servir de supplément à ce préambule.

Personne n'ignore que *mon Hôte* était un homme aimable, facétieux, et aimé de tout Gandercleugh, excepté du laird, du collecteur de l'accise, et de ceux à qui il refusait de faire crédit. Je vais réfuter tour à tour leurs motifs particuliers de haine.

Le laird l'accusait d'avoir encouragé, en divers temps et lieux, la destruction des lièvres, des lapins, des oiseaux noirs et gris, tels que perdreaux, coqs de bruyère et autres volatiles ou quadrupèdes, en contravention aux lois du royaume, car elles les réservent pour les puissants du siècle, qui paraissent prendre un grand plaisir à la destruction des animaux (plaisir que je ne puis concevoir). Mais, avec tout le respect que je dois à l'honorable laird, je prendrai la liberté de faire observer que mon défunt ami était à l'abri de tout reproche à cet égard, attendu que ce qu'il vendait pour des levrauts, c'étaient des lapins de son clapier, et ses coqs de bruyère des pigeons bisets, servis et mangés comme tels. Il n'y avait donc là qu'une véritable *deceptio visús*.

Le collecteur de l'accise prétendait que feu *mon Hôte* distillait lui-même sa liqueur, sans être nanti de cette permission spéciale des grands de ce monde appelée en termes techniques une *licence*. Je vais encore réfuter cette fausse assertion : en dépit du collecteur, de sa jauge, de sa plume et de son écritoire, je soutiens que dans la maison de *mon Hôte* je n'ai jamais vu ni goûté un verre d'eau-de-vie illégale. Nous n'avions certainement nul besoin de nous cacher au sujet d'une liqueur agréable et attrayante débitée à l'auberge de Wallace sous le nom de *rosée des montagnes*. S'il est une loi contre la fabrication d'une semblable liqueur, que le collecteur me la montre, et je lui dirai si je dois la reconnaître ou non.

Quant à ceux qui se présentaient altérés chez *mon Hôte*, et qui, faute d'argent comptant ou de crédit, ne pouvaient apaiser leur soif, c'est un cas qui m'a ému les entrailles comme s'il m'eût concerné personnellement. Mais je dois dire que *mon Hôte* n'était pas insensible aux peines que souffre une bonne âme poursuivie par la soif, et qu'il fournissait à boire jusqu'à concurrence de la valeur de la montre ou des vêtements, — excepté ceux de la partie inférieure du corps, qu'il n'a jamais voulu accepter en nantissement pour l'honneur de sa maison. Et afin de rendre complétement justice à la libéralité de *mon Hôte*, je dois dire que jamais il ne m'a refusé la dose de rafraîchissement dont j'avais l'habitude de réconforter la nature après les fatigues de mon école. Il est vrai que j'enseignais l'anglais et le latin, la tenue des livres, avec une teinture de mathématiques, à ses cinq

garçons, et le plain-chant à sa fille; ce qui établissait une sorte de compensation, dont je m'accommodais plutôt que d'un honoraire; car il est dur de faire attendre un gosier à sec.

Je crois cependant, s'il faut dire toute ma pensée, que ce qui engageait encore plus *mon Hôte* à déroger en ma faveur à son habitude assez naturelle de demander le paiement de l'écot, c'était le plaisir qu'il prenait à ma conversation, qui, quoique solide et édifiante, était comme un palais construit avec soin, et dans lequel on n'a pas oublié les ornements extérieurs. *Mon Hôte* était si content de ses répliques dans nos colloques, et nous discutions si bien sur tous les cantons et tous les usages de l'Écosse, que ceux qui nous écoutaient avaient coutume de dire que le plaisir de nous entendre valait une bouteille de bière; plus d'un voyageur étranger, ou des cantons les plus éloignés de l'Écosse, aimait à prendre part à la conversation, et à raconter les nouvelles recueillies par lui dans les climats lointains, ou sauvés de l'oubli dans notre propre patrie.

Or j'avais pris, pour diriger mes basses classes, un jeune homme appelé Pierre ou Patrick Pattieson, destiné primitivement au service de notre sainte église et déjà, comme licencié, investi du droit de monter en chaire. Ce jeune homme se plaisait à recueillir de vieux contes et d'anciennes légendes, et à les orner des fleurs de la poésie, pour laquelle il avait un goût vain et frivole; car il ne suivait pas l'exemple de ces bons poëtes que je lui proposais pour modèles, mais il s'était adonné à cette versification moderne, qui exige moins de peines et de pensées. Aussi l'ai-je plusieurs fois grondé d'être un des auteurs de cette fatale révolution, prophétisée par Robert Carey dans ces vers sur la mort du célèbre docteur John Donne [1] :

> Tu n'es plus, et tes lois irritent la licence
> Des auteurs révoltés du moderne Hélicon;
> Nos vers, dont tu réglas la pensée et le ton,
> Dégénèrent bientôt en ballade ou romance.

Je lui cherchais aussi querelle sur le style facile et redondant plutôt que concis et grave de sa prose; mais, malgré ces symptômes de mauvais goût, et son humeur toujours prête à contredire ceux qui en savaient plus long que lui sur les passages d'une construction difficile dans les auteurs latins, je fus sincèrement affligé de la mort de Pierre Pattieson, et je le regrettai comme mon propre fils. Ses papiers furent laissés à mes soins; et, pour fournir aux frais de la maladie et de ses funérailles, je me crus autorisé à disposer d'une partie, intitulée les *Contes de mon Hôte*, que je cédai à un

1. Satirique du temps de Jacques Ier.

homme habile dans le commerce de la librairie. C'était un petit homme, gai, malin, facétieux, et qui contrefaisait à merveille la voix des autres. Je n'ai eu qu'à me louer de sa conduite envers moi.

On peut voir maintenant l'injustice qu'il y aurait à m'accuser d'incapacité pour écrire les *Contes de mon Hôte*, puisque, après avoir prouvé que j'aurais pu les composer si j'avais voulu, comme je me suis abstenu de le faire, la critique doit retomber, s'il y a lieu, sur M. Pierre Pattieson; et, dans le cas contraire, la louange m'appartient, puisque, suivant l'argument plaisant et logique du doyen de Saint-Patrick[1],

> Celui sans qui chose n'est pas
> Est le *sine quâ non causa.*

L'ouvrage donc est pour moi ce qu'un enfant est pour un père; si l'enfant se fait bien valoir, le père en recueille l'honneur, sinon la honte reste justement à l'enfant.

Je dois ajouter qu'en disposant ces contes pour la presse, M. Pierre Pattieson a plus consulté son caprice que l'exactitude des récits; il en a même quelquefois mêlé deux ou trois ensemble pour l'agrément de ses plans. Je désapprouve cette infidélité; cependant je n'ai pas voulu prendre sur moi de rien corriger, parce que la volonté du défunt était que son manuscrit fût mis sous presse tel quel; fantaisie bizarre de mon pauvre ami, qui, s'il eût pensé sagement, aurait plutôt dû me conjurer, par tous les tendres liens de notre amitié et de nos études communes, de revoir avec soin, d'abréger ou d'augmenter ses écrits d'après mon goût et mon jugement. Mais la volonté des morts doit être suivie scrupuleusement, même quand nous déplorons leur entêtement et les erreurs de leur amour-propre. Ainsi donc, aimable lecteur, je vous salue, en vous offrant le fruit de nos montagnes. Je vous préviens encore que chaque histoire est précédée d'une courte introduction, où l'on cite les personnes qui en ont fourni les matériaux, et les circonstances qui ont mis l'auteur à même d'en profiter.

JEDEDIAH CLEISHBOTHAM.

1. Swift.

INTRODUCTION AU NAIN NOIR

L'être idéal qui est ici représenté comme demeurant dans une solitude profonde, et tourmenté par la conscience de sa difformité et la crainte d'être un sujet de mépris pour le reste des hommes, n'est pas entièrement imaginaire. Un individu qui existait il y a des années, suggéra à l'auteur l'idée de ce personnage. Ce pauvre diable avait nom David Ritchie. Il était du Tweeddale, et son père travaillait dans les ardoisières de Stobo. Sans doute il naquit difforme, bien que souvent il attribuât son infortune aux mauvais traitements qu'il avait essuyés dans son enfance. Il avait appris l'état de brossier à Édimbourg, et travailla dans plusieurs maisons dont il fut toujours renvoyé à cause de la sensation pénible que sa taille et son visage ne manquaient pas d'exciter. L'auteur l'a entendu dire qu'il avait été chercher de l'ouvrage jusqu'à Dublin.

Fatigué d'être un sujet de mépris et de dérision, David Ritchie résolut, comme un daim chassé du troupeau, de se retirer dans une solitude où il aurait le moins de communication possible avec un monde qui le repoussait, et il se réfugia dans un marais sauvage, au bas d'une digue, sur la ferme de Woodhouse, dans le vallon isolé de la petite rivière de Manor, dans le Peebleshire. Les gens qui passaient par hasard en cet endroit éprouvaient une grande surprise, les plus superstitieux étaient même un peu alarmés de voir un être aussi étrange que l'était Bow'd Davie (c'est-à-dire David le tortu), occupé à une tâche pour laquelle il semblait n'avoir aucun talent, celle de construire une maison. La chaumière qu'il bâtit était très-petite, mais les murs qui l'entouraient, ainsi que le jardin, étaient construits avec une prétention de grande solidité, et composés de couches de larges pierres et de gazon : quelques-unes des pierres angulaires étaient si lourdes, qu'on se demandait avec surprise comment un tel architecte avait pu les soulever. Le fait est que David avait reçu souvent l'assistance des passants et de ceux qu'attirait la curiosité ; et comme on

ignorait généralement cette circonstance, l'étonnement restait toujours le même.

Le propriétaire du sol, feu sir James Naesmith, baronnet, passa par hasard devant cette singulière demeure, qui, construite à son insu, rappelait exactement cette expression de Falstaff, d'une « belle maison bâtie sur les terres d'un autre; » et le pauvre David aurait pu perdre le fruit de son travail. Mais sir James n'eut pas même la pensée d'user de ses droits, et il sanctionna de bon cœur cette innocente usurpation.

On a reconnu généralement que la description du personnage d'Elshender de Mucklestane-Moor était un portrait passablement exact, et peu exagéré, de David de Manorwater. La stature de David n'allait pas tout à fait à trois pieds et demi, puisqu'il pouvait se tenir droit sur le seuil de la porte de sa maison, qui avait juste cette hauteur. Les détails suivants sur sa personne et son caractère se trouvent dans le *Magasin écossais* de l'année 1817. On sait maintenant qu'ils ont été communiqués par l'ingénieux M. Robert Chambers, d'Édimbourg, qui a recueilli avec beaucoup de soin les traditions de la Bonne Ville et qui, dans d'autres publications, a ajouté à la masse de nos antiquités populaires. Sir Robert Chambers est le compatriote de David Ritchie, et il lui était plus facile qu'à tout autre de recueillir des anecdotes sur son compte.

« Son crâne, qui était oblong et d'une forme peu ordinaire, avait, assure-t-on, une telle force, que Ritchie pouvait le frapper avec violence contre le panneau d'une porte ou l'extrémité d'un baril. On dit que son rire était horrible; et sa voix, qui ressemblait au cri d'un hibou, aigre, sauvage et discordante, était en rapport avec ses autres difformités. Son costume ne présentait rien de bien extraordinaire. Lorsqu'il sortait, il portait ordinairement un vieux chapeau, et chez lui une sorte de capuchon ou bonnet de nuit. Il ne mettait jamais de souliers (il lui eût été impossible d'en adapter à ses pieds de travers), mais ses pieds et ses jambes étaient toujours cachés et enveloppés dans des morceaux de drap; il ne marchait jamais qu'appuyé sur un long bâton beaucoup plus grand que lui. Ses habitudes étaient singulières sous beaucoup de rapports, et indiquaient un esprit en harmonie avec sa grossière enveloppe. La jalousie, la misanthropie, l'irritation, constituaient les défauts prédominants de son caractère. La conscience de sa difformité le poursuivait comme un fantôme; et les insultes et les mépris auxquels l'exposait cette difformité, avaient rempli son cœur de sentiments amers et cruels, qui n'auraient point été dans sa nature s'il eût ressemblé au reste des hommes.

« David détestait les enfants à cause de leur penchant à l'insulter et à le poursuivre. Avec les étrangers, il se montrait généralement réservé, fan-

tasque et bourru; et bien qu'on ne se refusât jamais à l'aider et à lui donner des secours pécuniaires, il exprimait ou montrait rarement de la reconnaissance, même envers les personnes qui lui ayant souvent rendu service possédaient le mieux ses bonnes grâces. Il était souvent capricieux et jaloux. Une dame qui l'avait connu depuis son enfance, et qui nous a communiqué avec la plus grande obligeance quelques détails qui le concernaient, assure que, bien que David témoignât à la famille de son père autant d'attachement et de respect qu'il était capable d'en éprouver, les membres de cette famille étaient cependant obligés de mettre une grande prudence dans leurs rapports avec lui. Un jour qu'elle était allée lui rendre visite avec une autre dame, il les mena dans son jardin, et il leur montrait avec satisfaction ses riches plates-bandes, lorsqu'elles s'arrêtèrent par hasard devant un carré de choux un peu maltraité par les insectes. David observant qu'une des deux visiteuses souriait, reprit subitement son caractère sauvage, et se précipitant au milieu des choux, il les mit en pièces avec son long bâton [1], en s'écriant : Je déteste les vers parce qu'ils se moquent de moi. Une autre dame, qui, elle aussi, le connaissait depuis longtemps, lui fit involontairement une injure sanglante dans une occasion semblable. La regardant d'un œil soupçonneux au moment où il lui faisait parcourir son jardin, il observa qu'elle crachait; aussitôt il s'imagina que c'était en signe de mépris, et il s'écria avec la plus effrayante colère : — Suis-je un crapaud, femme, suis-je un crapaud, pour que vous crachiez à mon aspect? — puis, sans vouloir rien entendre, il la mit dehors en l'accablant d'imprécations. Lorsqu'il était irrité par des personnes pour lesquelles il ressentait peu de respect, son mécontentement éclatait en paroles, parfois même en actions plus rudes encore. Dans ces occasions, il faisait usage de malédictions et des menaces les plus singulières et les plus sauvages [2]. »

La nature maintient un certain équilibre de bon et de mauvais dans tous ses ouvrages, et il n'y a peut-être pas d'état si misérable qui ne possède quelque source de bonheur inconnu. Ce pauvre diable dont la misanthropie était fondée sur le sentiment de sa repoussante difformité, avait cependant quelques consolations. Dans la solitude qu'il s'était choisie, il devint un admirateur passionné de la nature : son jardin, qu'il cultivait avec soin, et qui d'un marais inculte était devenu une terre productive, faisait sa gloire et ses délices. Poussant plus loin encore son admiration pour des beautés plus champêtres, la douce pente d'une montagne couverte de ver-

1. *Kent.* C'est une sorte de perche dont se servent les bergers pour sauter les fossés.
2. *Magasin écossais*, vol. LXXX, pag. 207.

dure, le bouillonnement d'une claire fontaine, ou les ombrages d'un bois épais, étaient des scènes qu'il contemplait pendant des heures entières, et qui, disait-il, lui causaient un inexprimable plaisir. C'est peut-être par cette raison qu'il aimait les pastorales de Shenstone et quelques passages du *Paradis perdu*. L'auteur a entendu sa voix peu harmonieuse réciter la célèbre description du Paradis, qu'il semblait apprécier à sa juste valeur. Ses autres études étaient d'une nature différente et principalement polémique. Jamais il n'allait à l'église de la paroisse, ce qui attirait sur lui le soupçon d'entretenir des opinions hétérodoxes, bien qu'il ne fît sans doute qu'éviter le concours d'assistants au milieu desquels il eût exposé sa hideuse figure. Il parlait d'une vie à venir avec une profonde sensibilité, souvent en répandant des larmes, et exprimait du dégoût à l'idée que ses restes seraient confondus avec le rebut commun (c'était son expression) du cimetière; aussi, guidé par son goût ordinaire, avait-il choisi un site charmant et sauvage, dans le vallon qu'il habitait, pour en faire sa dernière demeure. Pourtant il changea d'idée dans la suite, et fut inhumé dans le cimetière de la paroisse de Manor.

L'auteur a gratifié Wise Elshie de quelques qualités qui le font paraître, aux yeux du vulgaire, comme possédant un pouvoir surnaturel. La renommée faisait à David Ritchie un compliment semblable, car les ignorants et les enfants du voisinage le croyaient ce qu'on appelle *uncanny*[1]; et il se montrait peu soucieux de détruire cette opinion qui, élargissant le cercle très-resserré de sa puissance, flattait jusqu'à un certain point son amour-propre. Elle était un adoucissement à sa misanthropie, puisqu'elle augmentait ses moyens de causer de la peine ou de l'effroi. Mais il y a trente ans, même au fond d'une vallée d'Écosse, la sorcellerie n'était plus de saison.

David Ritchie affectait de fréquenter les lieux solitaires, particulièrement ceux qu'on supposait hantés par les esprits, et se vantait de son courage en ce point. Il est certain qu'il courait peu de chances de rencontrer quelque objet plus effrayant que lui-même. Superstitieux au fond du cœur, il planta plusieurs rowans (frênes des montagnes) autour de sa hutte, comme une protection assurée contre les sortiléges. Ce fut pour la même cause sans doute qu'il désira que sa tombe fût ornée d'arbres de la même espèce

Nous avons dit que David Ritchie admirait les beautés de la nature. Ses seuls favoris parmi les êtres vivants étaient un chat et un chien, auxquels il était très-attaché, et des abeilles dont il avait le plus grand soin. Vers la

1. *Uncanny*, mot écossais qui signifie *lié avec le diable*, doué de pouvoirs surnaturels.

fin de sa vie, il fit venir auprès de lui une de ses sœurs qu'il logea dans une hutte adjacente à la sienne, sans permettre jamais qu'elle entrât chez lui. Cette femme était d'une intelligence faible, mais sa personne n'avait rien de difforme; simple, même un peu sotte, elle n'était ni triste ni bizarre comme son frère. David ne lui montrait aucune sorte d'affection, mais il la supportait; il la soutenait de même que lui par le produit de son jardin et de ses ruches; tous deux ils recevaient aussi un faible secours de la paroisse. Grâce au simple et patriarcal état où se trouvait alors le pays, des personnes dans la position de David et de sa sœur étaient sûres d'avoir de quoi vivre; il leur suffisait de s'adresser au propriétaire le plus voisin ou à quelque fermier aisé, et elles les trouvaient toujours prêts à pourvoir à leurs modestes besoins. David recevait quelquefois des dons gratuits des étrangers, sans les implorer ni les refuser, et il ne semblait pas non plus en éprouver une vive gratitude. Effectivement la nature, lorsqu'elle l'affligea de cette difformité qui lui ôtait les moyens de se soutenir par le travail, lui avait donné le droit de se considérer comme un de ses enfants déshérités. Indépendamment ces aumônes, il y avait au moulin un sac suspendu au profit de David Ritchie, et tous ceux qui emportaient chez eux une mesure de farine ne manquaient pas d'ajouter une *poignée* à la provision du malheureux estropié. Enfin David n'avait aucun besoin d'argent, si ce n'est pour acheter du tabac, le seul luxe qu'il s'accordât libéralement. Lorsqu'il mourut (au commencement de ce siècle), on trouva qu'il avait amassé environ vingt livres, circonstance qui peint un des traits de son caractère; car la richesse, c'est le pouvoir, et le pouvoir c'était ce que désirait posséder David Ritchie, comme une compensation à son exclusion de toute société humaine.

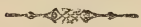
Sa sœur lui survécut jusqu'à la publication de l'ouvrage dont cette courte notice forme l'introduction, et je fus fâché d'apprendre qu'une sorte de « sympathie locale, » et la curiosité qu'on éprouvait alors pour ce qui concernait l'auteur de *Waverley* et le sujet de ses ouvrages, aient exposé la pauvre femme à des importunités qui lui causèrent de la peine. Lorsqu'on la pressait de questions sur son frère, elle demandait à son tour si l'on ne voulait pas permettre que les morts reposassent en paix.

L'auteur vit ce pauvre et l'on peut ajouter ce malheureux homme, dans l'automne de 1797; car alors il était, comme il a encore le bonheur de l'être aujourd'hui, lié par l'amitié la plus sincère à la famille du vénérable docteur Adam Ferguson, le philosophe et l'historien, qui habitait la *Mansion-House* d'Halyards, dans la vallée de Manor, à environ un mille de l'ermitage de Ritchie. C'est durant un séjour à Halyards que l'auteur connut ce singulier anachorète, considéré par le docteur comme un homme extraor-

dinaire. M. Ferguson assistait David de diverses manières, il lui prêtait même des livres; et bien que le goût du philosophe et celui du pauvre paysan ne fussent pas toujours en harmonie[1], le premier regardait l'autre comme un homme d'une grande capacité, dont les idées avaient de l'originalité, mais dont l'esprit avait été égaré par un amour-propre auquel le mépris causait la plus violente irritation, et qui croyait s'en venger sur le genre humain par une sombre misanthropie.

David Ritchie était mort depuis plusieurs années, quand l'auteur conçut l'idée qu'un tel caractère pourrait avoir un grand intérêt dans une fiction. Il traça celui d'*Elshie de Mucklestane-Moor*. L'ouvrage devait être plus long qu'il ne l'est, et la catastrophe plus adroitement amenée. Mais un critique de mes amis à l'opinion duquel je soumettais ma composition, pensa que le caractère de l'anachorète était d'une nature trop révoltante, et plus fait pour dégoûter que pour intéresser le lecteur. Comme j'avais des raisons de considérer mon conseiller pour un excellent juge de l'opinion publique, je terminai mon travail aussi vite que possible, et n'ayant fait qu'un volume d'une histoire qui devait en avoir deux, j'ai peut-être produit un ouvrage aussi difforme que le Nain noir qui en est le sujet.

1. Je me rappelle que David désirait beaucoup relire un livre qu'il appelait, je crois, *Lettres aux Dames êlues*, et qui, disait-il, était la meilleure composition qui eût jamais passé sous ses yeux. Mais cet ouvrage ne se trouvait pas dans la bibliothèque du docteur Ferguson.



LE NAIN NOIR

CONTE DE MON HOTE

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note.
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

Berger, as-tu de la philosophie?
SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

PAR une belle matinée d'avril (quoique la neige fût tombée abondamment pendant la nuit et que la terre restât couverte d'un manteau éblouissant de blancheur), deux voyageurs à cheval arrivèrent à l'auberge de Wallace. Le premier était un homme grand et robuste, vêtu d'une redingote[1] grise; une toile cirée couvrait son chapeau; il tenait à la main un grand fouet garni en argent, et des bottes armées de gros éperons protégeaient ses jambes; enfin il montait une grande jument baie au poil rude, mais en bon état, dont une selle de campagne et une bride militaire à double mors un peu rouillé composaient le harnachement. Celui qui l'accompagnait paraissait être son domestique : il était porté par un poney[2] gris, avait sur la tête un bonnet bleu,

1. *Riding-coat*, manteau de cavalier. — 2. Petit bidet d'Écosse.

une grosse cravate autour du cou, et de longs bas bleus au lieu de bottes. Ses mains, non couvertes de gants, étaient noircies par le goudron, et il observait envers son compagnon un air de respect et de déférence, mais aucun de ces égards affectés que prodiguent à leurs maîtres les valets des grands. Au contraire, ils entrèrent tous deux de front dans la cour, et la dernière phrase de leur entretien fut cette exclamation : — Dieu nous soit en aide! si ce temps-là dure, que deviendront les agneaux? — Ces mots suffirent à mon hôte, qui s'avança pour prendre le cheval du principal voyageur et le tenir par la bride pendant que celui-ci descendait et que son compagnon recevait le même service du garçon d'écurie. Enfin mon hôte, saluant le fermier, lui demanda : — Eh bien! quelles nouvelles des montagnes du sud [1]?

— Quelles nouvelles? répondit-il; d'assez mauvaises, je crois : si nous pouvons sauver les brebis, ce sera beaucoup; quant aux agneaux, il faudra les laisser aux soins du Nain noir.

— Oui, oui, ajouta le vieux berger (car c'en était un) en hochant la tête, le Nain aura beaucoup à faire avec les morts ce printemps.

— Le Nain noir? dit mon *savant ami et patron* [2] Jedediah Cleishbotham; et quel personnage est-ce là?

— Allons donc, mon brave homme, vous devez avoir entendu parler du bon Elshie, le Nain noir, ou je me trompe fort... Chacun raconte son histoire à son sujet; mais ce ne sont que des folies, et je n'en crois pas un mot depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Votre père y croyait bien, dit le vieux berger, évidemment fâché du scepticisme de son maître.

— Oui, sans doute, Bauldie; mais c'était le temps des têtes noires [3] : on croyait alors à tant d'autres choses curieuses auxquelles on ne croit plus aujourd'hui!

— Tant pis, tant pis, reprit le vieillard; votre père, je vous l'ai dit souvent, aurait été bien contrarié de voir démolir sa vieille masure pour faire des murs de parc; et ce joli tertre couronné de genêts où

1. Par opposition aux montagnes du nord. C'est le nom qu'on donne aux montagnes des comtés de Roxburgh, de Selkirk, etc.

2. Nous avons ici et ailleurs imprimé en italique quelques mots que le respectable éditeur, M. Jedediah Cleishbotham, semble avoir interpolés dans le texte de son défunt ami M. P. Pattieson. Nous ferons observer une fois pour toutes que M. Jedediah n'a guère pris ces libertés que lorsqu'il s'agit de sa personne et de son caractère; et certes il est meilleur juge que qui que ce soit de la manière dont il doit être parlé de lui. (*Note de l'Auteur.*)

3. *Black-faces*, loups-garous.

il aimait tant à s'asseoir au coucher du soleil, enveloppé de son plaid, pour voir revenir les vaches du loaning[1]... pensez-vous que le pauvre homme serait bien aise de voir son joli tertre bouleversé par la charrue comme il l'a été depuis sa mort?

— Allons, Bauldie, prends ce verre que t'offre l'hôte, répondit le fermier, et ne t'inquiète plus des changements dont tu es témoin, tant que pour ta part tu seras bien toi-même.

— A votre santé, Messieurs, dit le berger : puis, après avoir vidé son verre et protesté que le whisky était toujours la chose par excellence, il continua : — Ce n'est pas, certes, à des gens comme nous qu'il appartient de juger, mais c'était un joli tertre que le tertre des genêts, et un bien brave abri dans une matinée aussi froide que celle-ci.

— Oui, dit le maître; mais vous savez qu'il nous faut avoir des navets pour nos *longues* brebis, mon camarade, et que pour les avoir ces navets, il nous faut travailler rudement avec la charrue et la houe; ça n'irait guère bien de s'asseoir sur le tertre des genêts pour y jaser du Nain noir, et autres niaiseries, comme on faisait autrefois lorsque c'était le temps des *courtes* brebis.

— Oui bien, oui bien, maître, dit le serviteur; mais les *courtes* brebis payaient de *courtes* rentes, à ce que je crois.

Ici mon *respectable et savant* patron s'interposa de nouveau, et remarqua qu'il n'avait jamais pu apercevoir aucune différence matérielle, en fait de *longueur*, entre une brebis et une autre; remarque qui occasionna un grand éclat de rire de la part du fermier et un air d'étonnement de la part du berger. — C'est la laine, mon brave homme, c'est la laine, et non la bête elle-même, qui fait appeler la brebis *courte* ou *longue*, dit celui-ci. Je crois que si vous mesuriez leur dos, la courte brebis serait la plus longue des deux; mais c'est la laine qui paie la rente au jour où nous sommes, et nous en avons bon besoin.

— Sans doute, Bauldie a bien parlé : les courtes brebis payaient de courtes rentes. Mon père ne donnait pour notre ferme que soixante pounds, et elle m'en coûte à moi trois cents, pas un plack ni un bawbie de moins[2]. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que

1. On appelle *loaning* un endroit découvert, près de la ferme, où l'on trait les vaches.

2. Le *pound* d'Ecosse ne vaut que le vingtième du *pound* anglais ou livre sterling, environ un schelling (vingt-cinq sous de notre monnaie). Le *plack* et le *bawbie* répondent à peu près à nos *liards*.

je n'ai pas le temps de rester ici à conter des histoires. — Mon hôte, servez-nous à déjeuner, et voyez si nos rosses ont à manger. Il me faut aller voir Christy Wilson, afin de nous entendre sur le luck-penny[1] que je lui dois depuis notre dernier compte; nous avions bu six pintes ensemble en faisant le marché à la foire de Saint-Boswell; et j'espère que nous n'en viendrons pas à un procès, dussions-nous passer autant d'heures à régler ce petit compte qu'il nous en coûta pour le marché lui-même. — Écoutez-moi, voisin, ajouta-t-il en s'adressant à mon *digne et savant* patron, si vous voulez savoir quelque chose de plus sur les brebis longues et les brebis courtes, je reviendrai manger ma soupe aux choux vers une heure de l'après-midi, ou si vous voulez entendre de vieilles histoires sur le Nain noir, et d'autres semblables, vous n'aurez qu'à inviter Bauldie, que voici, à boire une demi-pinte; il vous craquera comme un canon de plume. Je promets de payer moi-même une pinte entière si je m'arrange avec Christy Wilson[2].

Le fermier revint à l'heure dite, et avec lui Christy Wilson, leur différend ayant été terminé sans qu'ils eussent recours aux messieurs en robes longues. Mon *digne et savant* patron ne manqua pas de se trouver à leur arrivée, autant pour entendre les contes promis que pour les rafraîchissements dont il avait été question, *quoiqu'il soit reconnu pour être très-modéré sur l'article de la bouteille.* Notre hôte se joignit à nous, et nous restâmes autour de la table jusqu'au soir, assaisonnant la liqueur avec maintes chansons et maints contes. Le dernier incident que je me rappelle fut la chute de mon *savant et digne* patron, qui tomba de sa chaise en concluant une longue morale sur la tempérance par deux vers du *Gentil berger*[3], qu'il appliqua *très-heureusement* à l'ivresse, quoique le poëte parle de l'avarice :

> En avez-vous assez, dormez tranquillement;
> Le superflu n'est bon qu'à causer du tourment.

Dans le cours de la soirée, le Nain noir[4] n'avait pas été oublié : le

1. C'est l'escompte qu'obtient dans un marché celui qui paie comptant.

2. La conversation sur les *brebis longues* et les *brebis courtes* ne peut avoir qu'un intérêt local. Le berger poëte Hogg raconte qu'il avait eu un jour, en présence de sir Walter Scott, cette même explication avec l'homme d'affaires de celui-ci, M. Lairdlaw, et qu'il fut surpris de la trouver mot pour mot dans ce premier chapitre du *Nain noir*. — 3. Pastorales de Ramsay.

4. Le Nain noir, qui est presque entièrement oublié aujourd'hui, était regardé jadis comme un personnage formidable par les habitants des vallons des frontières, et c'était lui qui encourait le

vieux berger Bauldie nous fit sur ce personnage un grand nombre d'histoires qui nous intéressèrent vivement. Il parut aussi, avant que nous eussions vidé le troisième bol de punch, qu'il y avait beaucoup d'affectation dans le prétendu scepticisme de notre fermier, lequel croyait sans doute qu'il ne convenait pas à un homme qui paie une rente annuelle de trois cents livres, de croire aux traditions de ses ancêtres; mais au fond du cœur il y avait foi. Selon mon usage, je poussai plus avant mes recherches en m'adressant à d'autres personnes qui connaissaient le lieu où s'est passée l'histoire suivante, et je parvins heureusement à me faire expliquer certaines circonstances qui mettent dans leur vrai jour les récits exagérés des traditions vulgaires.

blâme de tout le mal qui arrivait aux troupeaux de moutons ou aux bêtes à cornes. « C'était, » dit le docteur Leyden, qui s'est servi de lui avec avantage dans la ballade appelée *le Cheval de Keeldar*, « un être fée de la plus maligne espèce, le véritable Duergar du nord. » Les meilleurs et les plus authentiques détails sur ce nain mystérieux et malin se trouvent dans une anecdote communiquée à l'auteur par le savant antiquaire Richard Surtees, Esq., de Mainsforth, auteur de l'Histoire de l'évêché de Durham.

Suivant cette légende bien attestée, deux jeunes gens du Northumberland, étant à la chasse, s'étaient avancés jusqu'au fond des marais des montagnes qui bordent le Cumberland. Ils s'arrêtèrent pour se rafraîchir dans un petit fossé solitaire, sur le bord d'un ruisseau. Là, après avoir partagé les provisions qu'ils avaient apportées, l'un d'eux s'endormit, et le second, ne voulant pas troubler le repos de son ami, sortit silencieusement du fossé, dans le dessein de regarder autour de lui. Il ne fut pas peu surpris de se trouver en face d'un être qui ne semblait point appartenir à ce monde; c'était le nain le plus horrible que le soleil eût jamais éclairé : sa tête, de la grosseur de celle d'un homme ordinaire, formait un effrayant contraste avec sa taille, qui ne dépassait pas trois pieds; elle ne portait pour toute coiffure que d'épais cheveux mêlés, qui pour la dureté ressemblaient aux poils du blaireau, et dont la couleur, d'un rouge brun, rappelait celle des boutons de bruyère. Ses membres paraissaient remplis de force, et il n'était autrement difforme que par la disproportion qui se trouvait entre sa grosseur et la petitesse de sa taille. Le chasseur terrifié contemplait cette horrible apparition, lorsque enfin le Nain, le regardant avec colère, lui demanda de quel droit il venait troubler et détruire les paisibles habitants des montagnes; alors il essaya de l'apaiser en lui offrant de lui remettre son gibier, comme il l'eût fait envers le seigneur du manoir. Cette proposition redoubla la colère du Nain, et à ses yeux l'offense du chasseur; il se dit le lord des montagnes environnantes, et le protecteur des créatures sauvages qui cherchaient un refuge dans leurs retraites solitaires, ajoutant qu'il abhorrait la conduite de ceux qui les tourmentaient ou leur donnaient la mort. L'étranger s'humilia, et, par ses protestations sur son ignorance, par la promesse de ne plus commettre de tels crimes, il parvint à rendre le gnome plus traitable, plus communicatif même. Ce dernier, en parlant de lui, dit qu'il appartenait à une espèce d'êtres qui tenaient le milieu entre l'ange et l'homme, ajoutant néanmoins, ce qui eût semblé difficile à croire, qu'il participerait à la rédemption des fils d'Adam. Il venait d'inviter le chasseur à visiter sa demeure, qui était un peu éloignée, et avait engagé sa foi qu'il s'en retournerait en sûreté, quand les cris de l'autre qui appelait son compagnon se firent entendre; et le Nain, qui ne voulait pas être vu par plus d'une personne à la fois, disparut tandis que le jeune homme sortait du fossé pour rejoindre son ami.

L'opinion de ceux qui ont le plus d'expérience dans ces sortes d'aventures, est que, si malgré ces belles promesses du Nain, le chasseur l'eût accompagné, il aurait été mis en pièces ou enfermé pendant des années dans les profondeurs de quelque montagne enchantée.

Tel est le dernier et le plus authentique récit de l'apparition du Nain noir.

CHAPITRE II.

Vous voulez donc passer pour Hearne le chasseur[1] ?
SHAKSPEARE. *Les joyeuses Femmes de Windsor.*

ANS un des cantons les plus reculés[2] du sud de l'Écosse, où une ligne imaginaire, tracée sur le froid sommet des hautes montagnes, sépare ce pays du royaume voisin, un jeune homme nommé Halbert ou Hobbie Elliot, fermier aisé qui se vantait de descendre de l'ancien Martin Elliot de la tour de Preakin, si fameux dans les traditions et les ballades nationales des frontières[3], revenait de la chasse et regagnait son habitation. Les daims, autrefois si multipliés dans ces montagnes solitaires, avaient presque entièrement disparu : le peu qui en était resté se retirait dans des lieux presque inaccessibles où il était fort difficile de les atteindre, quelquefois même dangereux de les poursuivre. Cependant on voyait plusieurs jeunes gens du pays se livrer avec ardeur à cette chasse, malgré les périls et les fatigues qui y étaient attachés. L'épée des habitants des frontières avait dormi dans le fourreau depuis la pacifique union des deux couronnes sous le règne de Jacques, premier roi de ce nom qui occupa le trône de la Grande-Bretagne ; mais ces contrées conservaient des traces de ce qu'elles avaient été naguère. Les habitants, dont les occupations paisibles avaient tant de fois été interrompues par les guerres civiles pendant le siècle précédent, ne s'étaient pas encore pliés tout à fait aux habitudes d'une industrie régulière. Ce n'était encore que sur une très-petite échelle que l'exploitation des bêtes à laine était établie, et l'on s'occupait principalement de l'élève du gros bétail. Le fermier ne songeait qu'à semer la quantité d'orge et d'avoine nécessaire aux besoins de sa famille ; et le résultat d'un pareil genre de vie était que bien souvent lui et ses domestiques ne savaient que faire de leurs loisirs. Les jeunes hommes les consa-

1. Dans la pièce d'où ce vers est tiré, on persuade à Falstaff de se faire passer pour *Hearne le chasseur*, espèce d'esprit qui revient dans la forêt de Windsor. C'est une des mystifications dont le pauvre chevalier est la dupe.

2. L'auteur désigne ici le comté de Roxburgh.

3. Mentionné dans les *Chants populaires des frontières de l'Écosse* (*Border-Minstrelsy*).

craient à la chasse et à la pêche; et à l'ardeur avec laquelle ils se livraient à ces exercices, on reconnaissait l'esprit aventureux qui jadis guidait dans leurs déprédations les habitants des frontières de ce district.

A l'époque où commence cette histoire, les plus hardis jeunes gens de la contrée attendaient avec plus d'impatience que de crainte une occasion d'imiter les exploits guerriers de leurs ancêtres, dont le récit faisait une partie de leurs amusements domestiques. L'*acte de sécurité* publié en Écosse avait donné l'alarme à l'Angleterre, en ce qu'il semblait menacer les deux royaumes d'une séparation inévitable après la mort de la reine Anne. Godolphin, qui était alors à la tête de l'administration anglaise, comprit que le seul moyen d'écarter les malheurs d'une guerre civile était de parvenir à l'incorporation et à l'unité des deux royaumes. On peut voir dans l'histoire de cette époque comment l'affaire fut conduite, et combien on fut loin d'abord de pouvoir espérer les heureux résultats qui en furent la suite. Pour l'intelligence de notre récit, il suffit de savoir que l'indignation fut générale en Écosse, quand on y apprit à quelles conditions le parlement d'Édimbourg avait sacrifié son indépendance. Cette indignation donna naissance à des ligues, à des associations secrètes, aux projets les plus extravagants. Les caméroniens mêmes, qui regardaient avec raison les Stuarts comme leurs oppresseurs, étaient sur le point de prendre les armes pour le rétablissement de cette dynastie; et les intrigues politiques présentaient l'étrange spectacle des papistes, des épiscopaux et des presbytériens cabalant contre le gouvernement britannique, poussés par un commun ressentiment des outrages faits à la patrie. La fermentation était universelle; et comme depuis la proclamation de l'acte de sécurité, la population avait été exercée au maniement des armes, elle n'attendait que la déclaration de quelques-uns des chefs de la noblesse qui voulussent diriger le soulèvement, pour se porter à des actes hostiles. C'est à cette époque de confusion générale que se rattache notre récit.

Le *cleugh* ou la ravine sauvage où Hobbie Elliot venait de poursuivre le gibier, était déjà loin derrière lui, et il était à peu près à mi-chemin de sa ferme quand la nuit étendit ses premiers voiles sur l'horizon. Il n'existait dans les environs ni un buisson ni une pointe de rocher qu'il ne connût parfaitement, et il aurait regagné son gîte les yeux fermés; mais ce qui l'inquiétait malgré lui, c'est qu'il se

trouvait près d'un endroit qui ne jouissait pas d'une bonne réputation dans le pays. La tradition disait qu'il était hanté par des esprits, et qu'on y voyait des apparitions surnaturelles. Il avait entendu faire ces contes depuis son enfance, et personne n'y ajoutait plus de foi que le bon Hobbie de Heugh-Foot, car on le nommait ainsi pour le distinguer d'une vingtaine d'autres Elliots qui avaient le même prénom.

Il faut convenir que le lieu dont il s'agit prêtait un peu à la superstition, et Hobbie n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour se rappeler les événements merveilleux qu'il avait entendu raconter tant de fois. Ce lieu sinistre était un *common*, ou bruyère communale, appelée Mucklestane-Moor[1] à cause d'une colonne de granit brut placée sur une éminence au centre de la bruyère, soit pour servir de mausolée à un ancien guerrier enseveli en ce lieu, soit pour perpétuer le souvenir de quelque combat. La tradition, qui transmet souvent autant de mensonges que de vérités, expliquait l'origine de ce monument par une légende que la mémoire d'Hobbie ne manqua pas de lui rappeler. Autour de la colonne, le terrain était semé ou plutôt encombré d'un grand nombre de fragments énormes du même granit, que leur forme et leur disposition avaient fait appeler les « oies grises de Mucklestane-Moor » ; et la légende trouvait l'explication de cette singularité dans la catastrophe d'une fameuse et redoutable sorcière qui jadis fréquentait les environs, faisait avorter les brebis et les vaches, qui en un mot jouait tous les méchants tours qu'on attribue aux gens de son espèce. C'était sur cette bruyère que la vieille pratiquait le sabbat avec ses sœurs les sorcières. On montrait encore des places circulaires dans lesquelles ni bruyère ni gazon ne pouvaient croître, le terrain étant en quelque sorte calciné par les pieds brûlants des diables qui venaient prendre part à la danse. Un jour, la vieille sorcière fut obligée de traverser ce lieu pour conduire, dit-on, des oies à une foire voisine ; car on n'ignore pas que le diable, tout prodigue qu'il est de ses funestes dons, est assez peu généreux pour laisser ses associés dans la nécessité de travailler pour vivre. Le jour était avancé, et, pour tirer un meilleur parti de son troupeau, il fallait qu'elle arrivât la première au marché. Mais, aux approches de cette lande sauvage, coupée par des flaques d'eau et des

1. La plaine de la Grande-Pierre.

fondrières, les oies, qui jusqu'alors s'étaient docilement avancées en bon ordre, se dispersèrent tout à coup pour se plonger dans leur élément favori. Furieuse de voir que ses efforts pour les rassembler restaient inutiles, et oubliant les termes du pacte qui obligeait Belzébuth à lui obéir pendant un temps convenu, la sorcière s'écria : — Démon! que je ne sorte plus de ce lieu, ni mes oies ni moi! — A peine ces mots étaient-ils prononcés que, par une métamorphose aussi subite qu'aucune de celles d'Ovide, la vieille et le troupeau réfractaire furent convertis en pierres, l'ange du mal ayant saisi avec empressement l'occasion de compléter la perte de son corps et de son âme, en obéissant littéralement à ses ordres. On dit que, au moment où elle se sentait transformer, elle s'écria en s'adressant au démon perfide : — Ah! traître, tu m'avais promis depuis longtemps une robe grise, celle que tu me donnes durera! Ces louangeurs du temps passé qui, dans leur opinion consolante, soutiennent la dégénération graduelle du genre humain, citaient souvent la taille du pilier et celle des pierres pour prouver quelle était autrefois la stature des femmes et des oies.

Tous ces détails se retracèrent à l'esprit d'Hobbie ; il se rappela également qu'il n'existait pas un seul villageois qui n'évitât soigneusement cet endroit, surtout à la nuit tombante, parce qu'on le regardait comme un repaire de kelpies, de spunkies et d'autres démons écossais, jadis les compagnons de la sorcière, et qui continuaient à s'y donner rendez-vous pour tenir compagnie à leur maîtresse pétrifiée.

Hobbie, quoique superstitieux, ne manquait pas de courage ; il appela près de lui les chiens qui l'avaient suivi à la chasse, et qui, comme il le disait, ne craignaient ni chiens ni diables ; il regarda si son fusil était bien amorcé, puis, comme le paysan dans le *Hallow'en*[1], il se mit à siffler le refrain guerrier de *Jock of the Side*[2], de même qu'un général fait battre le tambour pour animer des soldats dont le courage est douteux. Toutefois, dans cette situation d'esprit, on juge bien qu'il ne fut pas fâché d'entendre derrière lui une voix de sa connaissance ; il s'arrêta aussitôt, et fut joint par un jeune homme qui demeurait dans les environs, et qui, comme lui, avait passé la journée à la chasse.

1. Poëme de Burns, où le poëte passe en revue toutes les superstitions du jour de la Toussaint en Écosse. — 2. Voyez les *Chants populaires d'Écosse*, par Walter Scott.

Patrick Earnscliff d'Earnscliff venait d'atteindre sa majorité et d'entrer en possession d'une fortune fort honnête, quoiqu'elle ne fût que le reste des biens plus considérables qu'avaient possédés ses ancêtres avant les guerres civiles de cette époque. Il était d'une bonne famille universellement respectée dans le pays; et, doué d'excellentes qualités, ayant reçu une excellente éducation, il paraissait devoir maintenir la réputation de ses aïeux.

— Allons, Earnscliff, s'écria Hobbie, je suis toujours aise de rencontrer Votre Honneur, et il fait bon d'être en compagnie dans un désert comme celui-ci. — C'est un endroit tout rempli de fondrières. — Où avez-vous chassé aujourd'hui?

— Jusqu'au Carla-Cleugh, Hobbie, répondit Earnscliff en lui rendant son salut amical. — Croyez-vous que nos chiens vivront en paix?

— Ah! ne craignez rien des miens; ils sont si fatigués qu'ils ne peuvent mettre une patte devant l'autre. Diable! les daims ont déserté le pays, je crois. Je suis allé jusqu'à Inger-Fellfoot; de toute la journée, je n'ai aperçu d'autre gibier que trois vieilles perdrix rouges, dont je n'ai jamais pu approcher à portée de fusil, quoique j'aie fait un détour de plus d'un mille pour prendre le dessous du vent. Du diable si je ne m'en moquerais pas! mais je suis contrarié de n'avoir pas une pièce de gibier à rapporter à ma vieille mère. — La bonne dame est là-bas qui parle toujours des chasseurs et des tireurs d'autrefois. — Ah! je crois, moi, qu'ils ont tué tout le gibier du pays.

— Hé bien! Hobbie, j'ai abattu ce matin un chevreuil que mon domestique a porté à Earnscliff. Je vous en enverrai la moitié pour votre grand'mère.

— Grand merci, monsieur Patrick; vous êtes connu dans tout le pays pour votre bon cœur. Ah! je suis sûr que la bonne femme l'acceptera avec plaisir, surtout quand elle saura que c'est vous qui l'avez tué. — J'espère que vous viendrez en prendre votre part, car je crois que vous êtes seul à la tour d'Earnscliff. Tous vos gens sont à cet ennuyeux Édimbourg. Que diable font-ils dans ces longs rangs de maisons de pierres avec un toit d'ardoises, ceux qui pourraient vivre dans le bon air de leurs vertes montagnes?

— Ma mère a été retenue pendant plusieurs années à Édimbourg pour mon éducation et celle de ma sœur; mais je me propose bien de réparer le temps perdu.

— Et vous sortirez un peu de la vieille tour pour vivre en bon

voisin avec les vieux amis de la famille, comme doit faire le laird d'Earnscliff. Savez-vous bien que ma mère... je veux dire ma grand'-mère, mais, depuis la mort de ma mère, je l'appelle tantôt d'une façon, tantôt de l'autre; n'importe, je voulais dire qu'elle prétend qu'il y a une parenté éloignée entre vous et nous.

— Cela est vrai, Hobbie; et j'irai demain dîner à Heugh-Foot, de grand cœur.

— Voilà qui est bien dit. S'il n'est pas sûr qu'il existe une parenté entre nous, au moins nous sommes d'anciens voisins. Ma mère a tant d'envie de vous voir! elle jase si souvent de votre père, qui a été tué il y a longtemps.

— Paix, Hobbie! ne parlez pas de cela; c'est un malheur qu'il faut tâcher d'oublier.

— Je n'en sais trop rien! Si cela était arrivé à mon père, je m'en souviendrais jusqu'à ce que je m'en fusse vengé, et mes enfants s'en souviendraient après moi. Mais, vous autres seigneurs, vous savez ce que vous avez à faire. J'ai entendu dire que c'était un ami d'Ellieslaw qui avait frappé votre père, lorsque le laird lui-même venait de le désarmer.

— Laissons cela, laissons cela, Hobbie. Ce fut une malheureuse querelle occasionnée par le vin et la politique. Plusieurs épées furent tirées en même temps, et il est impossible de dire qui porta le coup.

— Quoi qu'il en soit, le vieux Ellieslaw était fauteur et complice, car c'est le bruit général; je suis sûr que si vous vouliez en tirer vengeance, personne ne vous blâmerait, car le sang de votre père rougit encore ses mains... Et d'ailleurs il n'a laissé que vous pour venger sa mort... et puis Ellieslaw est un papiste et un jacobite... Ah! il est bien certain que tout le pays s'attend à ce qu'il se passe quelque chose entre vous.

— N'êtes-vous pas honteux, Hobbie, vous qui prétendez avoir de la religion, d'exciter votre ami à la vengeance, à contrevenir aux lois civiles et religieuses, et cela dans un endroit où nous ne savons pas qui peut nous écouter?

— Chut! chut! dit Hobbie en se rapprochant de lui; j'avais oublié... Mais je vous dirais bien, monsieur Patrick, ce qui arrête votre bras. Nous savons que ce n'est pas le manque de courage; ce sont les deux yeux d'une jolie fille, de miss Isabelle Vere, qui vous tiennent si tranquille.

— Je vous assure que vous vous trompez, Hobbie, répondit Earnscliff avec un peu d'humeur, et vous avez grand tort de parler et même de penser ainsi. Je n'aime pas qu'on se donne la liberté de joindre inconsidérément à mon nom celui d'une jeune demoiselle.

— Là! ne vous disais-je pas bien que si vous étiez si calme, ce n'était pas faute de courage? — Allons, allons, je n'ai pas eu dessein de vous offenser. Mais il y a encore une chose qu'il faut que je vous dise entre amis. Le vieux laird d'Ellieslaw a plus que vous dans ses veines l'ancien sang du pays. Il n'entend rien à toutes ces nouvelles idées de paix et de tranquillité; il est pour les expéditions et les coups du bon vieux temps. On voit à sa suite une foule de vigoureux garçons qu'il tient en bonne disposition, et qui sont remplis de malice comme de jeunes poulains. Il vit grandement, dépense trois fois ses revenus annuels, paie bien tout le monde, et personne ne peut dire où il prend de l'argent. Aussi, dès qu'il y aura un soulèvement dans le pays, il sera un des premiers à se déclarer. Or, croyez bien qu'il n'a pas oublié son ancienne querelle avec votre famille; je parierais qu'il rendra quelque visite à la vieille tour d'Earnscliff.

— S'il est assez malavisé pour le faire, Hobbie, j'espère lui prouver que la vieille tour est encore assez solide pour lui résister, et je saurai la défendre contre lui, comme mes ancêtres l'ont défendue contre les siens.

— Fort bien! très-bien! vous parlez en homme à présent..... Eh bien, si jamais il vous attaque, faites sonner la grosse cloche de la tour, et en un clin d'œil vous m'y verrez arriver avec mes deux frères, le petit Davie de Stenhouse, et tous ceux que je pourrai ramasser.

— Je vous remercie, Hobbie; mais j'espère que, dans le temps où nous vivons, nous ne verrons pas des événements si contraires à tous les sentiments de religion et d'humanité.

— Bah! bah! monsieur Patrick, ce ne serait qu'un petit bout de guerre entre voisins : le ciel et la terre le savent, dans un pays si peu civilisé, c'est la nature du pays et des habitants. Nous ne pouvons pas vivre tranquilles comme les gens de Londres. Ce n'est pas possible; nous n'avons pas comme eux tant à faire.

— Hobbie, pour un homme qui croit aussi fermement que vous aux apparitions surnaturelles, il me semble que vous parlez du ciel un peu légèrement. Vous oubliez dans quel lieu nous nous trouvons.

— Est-ce que la plaine de Mucklestane m'effraie plus que vous,

Earnscliff? Je n'ignore pas qu'il y revient des esprits, qu'on y voit la nuit des figures effroyables; mais qu'est-ce que j'ai à craindre? J'ai une bonne conscience, elle ne me reproche rien... peut-être quelques gaillardises avec des jeunes filles, ou quelques débauches dans une foire : est-ce donc un si grand crime? Malgré tout ce que je vous ai dit, j'aime la paix et la tranquillité tout autant que...

— Et Dick Turnbull, à qui vous cassâtes la tête, et Williams de Winton, sur qui vous fîtes feu?

— Ah! monsieur Earnscliff, vous tenez donc un registre de mes mauvais tours? La tête de Dick est guérie, et nous devons vider notre différend, le jour de *Sainte-Croix*, à Jeddart; c'est donc une affaire arrangée à l'amiable. Quant à Willie, nous sommes redevenus amis, le pauvre garçon. — Il n'a eu que quelques grains de grêle, après tout. J'en recevrais volontiers autant pour une pinte d'eau-de-vie. — Mais Willie a été élevé dans la plaine, et il a aisément peur pour sa peau. Quant aux esprits, je vous dis que quand il s'en présenterait un devant moi...

— Comme cela n'est pas impossible, dit Earnscliff en souriant, car nous approchons de la fameuse sorcière.

— Je vous dis, reprit Hobbie comme indigné de cette provocation, que, quand la vieille sorcière sortirait elle-même de terre, je n'en serais pas plus effrayé que... — Mais, Dieu me préserve! Earnscliff, qu'est-ce que j'aperçois là-bas?

CHAPITRE III.

Nain qui parcours cette plage,
Apprends-moi quel est ton nom?
— L'Homme noir du marécage!
JOHN LEYDEN.

'OBJET qui alarma le jeune fermier au milieu de ses protestations de courage fit tressaillir son compagnon, quoiqu'il fût moins superstitieux. La lune, qui s'était levée pendant leur conversation, semblait, suivant l'expression du pays, se disputer avec les nuages à qui régnerait sur l'atmosphère, de sorte que sa lumière douteuse ne se montrait que

par intervalles. Un de ses rayons frappant sur la colonne de granit, dont ils n'étaient pas très-éloignés, leur fit apercevoir un être qui ressemblait à une créature humaine, quoique d'une taille beaucoup au-dessous de l'ordinaire. Il ne paraissait pas vouloir aller plus loin, car il marchait lentement autour de la colonne, s'arrêtait à chaque pierre qu'il rencontrait, semblait l'examiner, et faisait entendre de temps en temps une espèce de murmure sourd, dont il était impossible de comprendre le sens.

Tout cela répondait si bien aux idées que Hobbie s'était formées d'une apparition, qu'il s'arrêta, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et dit tout bas à Earnscliff : — C'est la vieille Ailie, c'est elle-même ! lui tirerai-je un coup de fusil, en invoquant le nom de Dieu?

— N'en faites rien, pour l'amour du ciel ! c'est quelque malheureux privé de raison.

— Vous la perdez vous-même de vouloir en approcher, dit Elliot en retenant à son tour son compagnon. Nous avons le temps de dire une petite prière avant que le spectre vienne à nous. Ah ! si je pouvais m'en rappeler une... Mais il nous en laisse tout le temps, continua-t-il, devenu plus hardi en voyant le courage d'Earnscliff et le peu d'attention que l'esprit donnait à leur approche : il va clopin-clopant, comme une poule sur une grille chaude. Croyez-moi, Earnscliff, ajouta-t-il à demi-voix, faisons un détour comme pour mettre le vent contre un daim. — On n'a de l'eau que jusqu'aux genoux dans la fondrière : mieux vaut mauvaise route[1] que mauvaise compagnie.

Malgré ces remontrances, Earnscliff continuait d'avancer, et Hobbie le suivait involontairement. Ils se trouvèrent enfin à dix pas de l'objet qu'ils cherchaient à reconnaître. Plus ils en approchaient, plus il leur paraissait décroître, autant que l'obscurité leur permettait de le distinguer. C'était un homme dont la taille n'excédait pas quatre pieds[2] ; mais il était presque aussi large que haut, ou plutôt d'une forme sphérique qui ne pouvait être que le résultat d'une étrange difformité. Le jeune chasseur appela deux fois cet être extraordinaire sans en recevoir de réponse, et sans faire attention aux efforts continuellement répétés de son compagnon pour l'entraîner d'un autre

1. Il y a dans le texte *soft road* (*soft*). Les Écossais ont l'habitude d'employer l'épithète *soft* (mou) *in multam partem*, dans deux cas au moins : *A soft road*, est une route à travers des fondrières et de la boue ; *a soft weather*, signifie un temps très-pluvieux.

2. Quatre pieds anglais, environ trois pieds huit pouces.

côté plutôt que de troubler davantage une créature si singulière : — Qui êtes-vous? Que faites-vous ici à cette heure de la nuit? demanda-t-il une troisième fois.

Une voix aigre et discordante répondit enfin : — Passez votre chemin! ne demandez rien à qui ne vous demande rien! — et ces mots, qui firent reculer Elliot de deux pas, firent même tressaillir Earnscliff.

— Pourquoi êtes-vous si éloigné de toute habitation? dit ce dernier. Êtes-vous égaré? suivez-moi, je vous donnerai un logement pour la nuit.

— A Dieu ne plaise! s'écria Hobbie involontairement. — J'aimerais mieux loger tout seul dans le fond du gouffre de Tarrasflow, ajouta-t-il plus bas.

— Passez votre chemin! répéta cet être extraordinaire d'un ton colère : je n'ai besoin ni de vous ni de votre logement. Il y a cinq ans que ma tête n'a reposé dans l'habitation des hommes, et j'espère qu'elle n'y reposera jamais.

— C'est un homme qui a perdu l'esprit, dit Earnscliff.

— Ma foi! répondit son superstitieux compagnon, il a quelque chose du vieux Humphrey Ettercap, qui périt ici près, il y a justement cinq ans. Mais ce n'est pas là le corps ni la taille d'Humphrey.

— Passez votre chemin! répéta l'objet de leur curiosité. L'haleine des hommes empoisonne l'air qui m'entoure. Le son de vos voix me perce le cœur.

— Bon Dieu! dit Hobbie, faut-il que les morts soient tellement enragés contre les vivants? Sa pauvre âme est sûrement dans la peine.

— Venez avec moi, mon ami, reprit Earnscliff; vous paraissez éprouver quelque grande affliction; l'humanité ne me permet pas de vous abandonner ici.

— L'humanité! s'écria le Nain en poussant un éclat de rire ironique; qu'est-ce que ce mot? Vrai lacet de bécasse, — moyen de cacher les trappes à prendre les hommes, — appât qui couvre un hameçon plus piquant dix fois que ceux dont vous vous servez pour tromper les animaux dont votre gourmandise médite le meurtre.

— Je vous dis, mon bon ami, que vous ne pouvez juger de votre situation. Vous périrez dans cet endroit désert. Il faut, par compassion pour vous, que nous vous forcions à nous suivre.

— Je n'y toucherai pas du bout du doigt, dit Hobbie. Pour l'amour de Dieu! laissez l'esprit agir comme il lui plaît.

— Si je péris ici, dit le Nain, que mon sang retombe sur ma tête! mais vous aurez à vous accuser de votre mort, si vous osez souiller mes vêtements du contact d'une main d'homme.

En ce moment la lune jeta une clarté plus pure, et Earnscliff vit que cet être singulier tenait en main quelque chose qui brilla comme la lame d'un poignard ou le canon d'un pistolet. C'eût été folie de vouloir s'emparer d'un homme ainsi armé, et qui paraissait déterminé à se défendre. Earnscliff voyait d'ailleurs qu'il n'avait aucun secours à attendre d'Hobbie, qui avait déjà reculé de quelques pas, et qui semblait décidé à le laisser s'arranger avec l'esprit comme il l'entendrait. Il rejoignit donc son compagnon, et ils continuèrent leur route en retournant parfois la tête pour regarder cette espèce de maniaque qui continuait le même manége autour de la colonne, et qui semblait les poursuivre par des imprécations que leur oreille ne pouvait distinguer, mais que sa voix aigre faisait retentir au loin dans cette plaine déserte.

Nos deux chasseurs firent d'abord, chacun de son côté, leurs réflexions en silence. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus ni voir ni entendre le Nain, Hobbie, reprenant courage, dit à son compagnon :

— Je vous garantis qu'il faut que cet esprit, si c'est un esprit, ait fait ou ait souffert bien du mal quand il était dans son corps, pour qu'il revienne ainsi après être mort et enterré.

— Je crois que c'est un fou misanthrope, répondit Earnscliff.

— Vous ne croyez donc pas que ce soit un être surnaturel?

— Moi? non, en vérité!

— Eh bien, je suis presque d'avis moi-même que ce pourrait bien être un homme véritable. Cependant je n'en jurerais pas. Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât si bien à un esprit.

— Quoi qu'il en soit, je reviendrai ici demain. Je veux voir ce que sera devenu ce malheureux.

— En plein jour!... alors, s'il plaît à Dieu, je vous accompagnerai. Mais nous sommes plus près d'Heugh-Foot que d'Earnscliff; ne feriez-vous pas mieux, à l'heure qu'il est, de venir coucher à la ferme? Nous enverrons le petit garçon sur le poney avertir vos gens que vous êtes chez nous, quoique je croie bien qu'il n'y a pour vous attendre à la tour que le chat et les domestiques.

— Mais encore ne voudrais-je pas inquiéter les domestiques, et

priver même Minet[1] de son souper par mon absence. Je vous serai obligé d'envoyer le petit garçon.

— C'est bien parler! Vous viendrez donc à Heugh-Foot. — On sera bien heureux de vous y voir, oui certainement.

Cette affaire réglée, nos deux chasseurs doublèrent le pas et gravirent bientôt une petite éminence. — Monsieur Patrick, dit Hobbie, j'éprouve toujours du plaisir quand j'arrive en cet endroit. Voyez-vous là-bas cette lumière? c'est là qu'est ma grand'mère. La bonne vieille travaille à son rouet. Et plus haut, à la fenêtre au-dessus, en voyez-vous une autre? c'est la chambre de ma cousine, de Grace Armstrong. Elle fait à elle seule plus d'ouvrage dans la maison que mes trois sœurs ensemble, et elles en conviennent elles-mêmes, car ce sont les meilleures filles qu'on puisse voir; et ma grand'mère vous jurerait qu'il n'y a jamais eu de jeune fille si leste, si active, excepté elle, bien entendu, dans son temps. Quant à mes frères, l'un est parti avec les gens du chambellan[2], l'autre est à Moos-Phadraig, la ferme que nous faisons valoir. — Il est aussi habile à la besogne que moi.

— Vous êtes heureux, mon cher Hobbie, d'avoir une famille si estimable.

— Heureux, oui certes. — J'en rends grâces au ciel! Mais à propos, monsieur Patrick, vous qui avez été au collége et à la grande école[3] d'Édimbourg, vous qui avez étudié la science là où la science s'apprend le mieux, dites-moi donc, non que cela me concerne particulièrement, mais j'entendais cet hiver le prêtre de Saint-John et notre ministre discuter là-dessus, et tous deux, ma foi, ils parlaient très-bien. Le prêtre donc dit qu'il est contre la loi d'épouser sa cousine; mais je ne crois pas qu'il citât aussi bien les autorités de la Bible que notre ministre. Notre ministre passe pour le meilleur ministre et le meilleur prédicateur qu'il y ait depuis ce canton jusqu'à Édimbourg. Croyez-vous que le ministre avait raison?

— Certainement : le mariage est reconnu par tous les chrétiens protestants aussi libre que Dieu l'a fait dans la loi lévitique; ainsi, mon cher Hobbie, il ne peut y avoir aucun obstacle à ce que vous épousiez miss Armstrong.

— Oh! oh! monsieur Patrick, vous qui êtes si chatouilleux, ne

1. *Puss*, un chat. — 2. On appelle ainsi en Écosse l'intendant d'un grand seigneur.
3. *High-School*, fameuse école d'Édimbourg.

plaisantez donc pas comme cela! Je vous parlais en général; il n'était pas question de Grace. D'ailleurs elle n'est pas ma cousine germaine, puisqu'elle est issue du premier mariage de la femme de mon oncle. Il n'y a donc pas entre nous parenté véritable, il n'y a qu'alliance. Mais nous allons arriver, il faut que je tire un coup de fusil; c'est ma manière de m'annoncer. Quand j'ai fait bonne chasse, j'en tire deux, un pour moi, l'autre pour le gibier.

Dès qu'il eut donné le signal, on vit différentes lumières se mettre en mouvement. Hobbie en fit remarquer une qui traversait la cour : — C'est Grace! dit-il à son compagnon. Elle ne viendra pas me recevoir à la porte; mais pourquoi? c'est qu'elle va voir si le souper de mes chiens est préparé, les pauvres bêtes!

— Qui m'aime, aime mon chien. Vous êtes un heureux garçon, Hobbie!

Cette observation d'Earnscliff fut accompagnée d'un soupir qui n'échappa pas à l'oreille du jeune fermier. — En tout cas, dit-il, je ne suis pas le seul. Aux courses de Carlisle, j'ai vu plus d'une fois miss Isabelle Vere détourner la tête pour regarder quelqu'un qui passait près d'elle. Qui sait ce qui peut arriver dans ce monde?

Earnscliff eut l'air de murmurer tout bas une réponse : était-ce pour convenir de ce qu'avançait Hobbie, ou pour le démentir, c'est ce que celui-ci ne put distinguer, et sans doute telle avait été son intention.

Ils avaient déjà dépassé le loaning, et, après un détour au pied de la colline, ils se trouvèrent en face de la ferme où demeurait la famille d'Hobbie Elliot. Elle était couverte en chaume, mais d'un abord comfortable. De riantes figures étaient déjà à la porte : mais la vue d'un étranger émoussa les railleries qu'on se proposait de décocher contre Hobbie à cause de sa mauvaise chasse. Trois jeunes et jolies filles semblaient se rejeter l'une à l'autre le soin de montrer le chemin à Earnscliff, parce que chacune d'elles aurait voulu s'esquiver pour aller faire un peu de toilette et ne pas paraître devant lui dans le déshabillé du soir, qui n'était destiné que pour les yeux de leur frère.

Cependant Hobbie se permit quelques plaisanteries générales sur ses deux sœurs (Grace n'était plus là); et prenant la chandelle des mains d'une de ces coquettes villageoises qui la tenait en minaudant, il introduisit son hôte dans le parloir de la famille, ou plutôt dans la

grand'salle; car le bâtiment ayant été jadis une habitation fortifiée, la pièce où l'on se rassemblait était une chambre voûtée et pavée, humide et sombre sans doute, comparativement aux fermes de nos jours. Cependant, éclairée par un bon feu de tourbe, elle parut à Earnscliff infiniment préférable aux montagnes froides et arides qu'il venait de parcourir. La vénérable maîtresse de la maison, ou la fermière, coiffée avec l'ancien pinner[1], vêtue d'une simple robe serrée, et dont le tissu était d'une laine filée par elle-même, mais portant aussi un large collier d'or et des boucles d'oreilles, était assise au coin de la cheminée, dans son fauteuil d'osier, dirigeant les occupations des jeunes filles et de deux ou trois servantes qui travaillaient à leurs quenouilles derrière leurs maîtresses.

Après avoir fait un bon accueil à Earnscliff, et donné tout bas quelques ordres pour faire une addition au souper ordinaire de la famille, la vieille grand'mère et les sœurs d'Hobbie commencèrent leur attaque, qui n'avait été que différée.

— Jenny n'avait pas besoin d'apprêter un si grand feu pour cuire ce qu'Hobbie a rapporté, dit une des sœurs.

— Non, sans doute, repartit une autre : la poussière de la tourbe, bien soufflée, aurait suffi pour rôtir tout le gibier de notre Hobbie[2].

— Oui, ou le bout de chandelle, si le vent ne l'éteignait pas, ajouta la troisième. Ma foi! si j'étais que de lui, j'aurais rapporté un corbeau plutôt que de revenir trois fois sans la corne d'un daim pour en faire un cornet.

Hobbie les regardait alternativement en fronçant le sourcil, dont l'augure sinistre était démenti par le sourire de bonne humeur qui se dessinait sur ses lèvres; et il chercha à les adoucir en annonçant le présent qu'Earnscliff avait promis.

— Dans ma jeunesse, dit la vieille mère, un homme aurait été honteux de sortir une heure avec son fusil sans rapporter au moins un daim de chaque côté de son cheval, comme un coquetier qui porte des veaux au marché.

— C'est pour cela qu'il n'en reste plus, répliqua Hobbie; je voudrais que vos vieux amis nous en eussent laissé quelques-uns.

— Il y a pourtant des gens qui savent encore trouver du gibier,

1. Coiffure des matrones d'Écosse.

2. *The gathering peat*, est la partie de la tourbe qu'on laisse pour entretenir le feu; elle le conserve sans se consumer.

remarqua la sœur aînée en jetant un coup d'œil sur Earnscliff.

— Eh bien, eh bien, femme, chaque chien n'a-t-il pas son jour? qu'Earnscliff me pardonne ce vieux proverbe. Il a du bonheur aujourd'hui, une autre fois ce sera mon tour. N'est-il pas bien agréable, après avoir couru les montagnes toute la journée, d'avoir à tenir tête à une demi-douzaine de femmes qui n'ont rien eu à faire que de remuer par-ci par-là leur aiguille ou leur fuseau, surtout quand, en revenant à la maison, on a été effrayé... non, ce n'est pas cela, surpris par des esprits?

— Effrayé par des esprits! s'écrièrent toutes les femmes à la fois; car grand était le respect qu'on portait et qu'on porte peut-être encore dans ces cantons à ces superstitions populaires.

— Effrayé! non; c'est surpris que je voulais dire. Et, après tout, il n'y en avait qu'un. — N'est-il pas vrai, Earnscliff? vous l'avez vu comme moi.

Et Hobbie se mit à raconter en détail, à sa manière, mais sans trop d'exagération, ce qui leur était arrivé à Mucklestane-Moor, en disant, pour conclure, qu'il ne pouvait conjecturer ce que ce pouvait être, à moins que ce ne fût ou l'ennemi des hommes en personne, ou un des vieux Peghts [1] qui habitaient le pays au temps jadis.

— Vieux Peght! s'écria la grand'mère; non, non, Dieu te préserve de tout mal, mon enfant! ce n'est pas un Peght que cela. — C'est l'Homme brun des marécages [2]. O maudits temps que ceux où nous vivons! Que va-t-il donc arriver à ce malheureux pays, maintenant qu'il est paisible et soumis aux lois? Jamais il ne paraît que pour annoncer quelque désastre. Feu mon père m'a dit qu'il avait fait une apparition l'année de la bataille de Marston-Moor, une autre fois du temps de Montrose, et une autre la veille de la déroute de Dunbar. De mon temps même, on l'a vu deux heures avant le combat du pont de Bothwell; et l'on dit encore que le laird de Benarbuck, qui avait le don de seconde vue, s'entretint avec lui quelque temps avant le débarquement du duc d'Argyle; mais je ne sais comment cela eut lieu : c'était dans l'ouest, loin d'ici. Oh! mes enfants, il ne revient jamais qu'en des temps de malheur; gardez-vous bien d'aller le trouver!

Earnscliff prit la parole. Il était convaincu, dit-il, que l'être qu'ils

1. Probablement les *Pictes*, que le peuple en Écosse croit avoir été des êtres surnaturels.
2. Sans doute de la famille des *Brownies*.

avaient vu était un malheureux privé de raison, et nullement chargé par le ciel ou par l'enfer d'annoncer une guerre ou quelque malheur; mais il parlait à des oreilles qui ne voulaient pas entendre, et tous se réunirent pour le conjurer de ne pas songer à retourner le lendemain à Mucklestane-Moor.

— Songez donc, mon cher enfant, lui dit la vieille dame, qui étendait son style maternel à tous ceux qui avaient part à sa sollicitude; songez que vous devez prendre garde à vous plus que personne. La mort sanglante de votre père, les procès et maintes pertes ont fait de grandes brèches à votre maison. — Et vous êtes la fleur du troupeau, le fils qui rebâtira l'ancien édifice (si c'est la volonté d'en haut). Vous l'honneur du pays, vous la sauvegarde de ceux qui l'habitent, vous devez moins que personne vous risquer dans de téméraires aventures : — car votre race fut toujours une race trop aventureuse, et il lui en a coûté cher.

— Mais bien certainement, mistress Elliot, vous ne voudriez pas que j'eusse peur d'aller dans une plaine ouverte, en plein jour?

— Et pourquoi non? Je n'empêcherai jamais ni mes enfants ni mes amis de soutenir une bonne cause, au risque de tout ce qui pourrait leur en arriver; mais, croyez-en mes cheveux blancs, se jeter dans le péril de gaieté de cœur, c'est agir contre la loi et l'Écriture.

Earnscliff ne répondit rien, car il voyait que ses arguments seraient paroles perdues, et l'arrivée du souper mit fin à la conversation. Miss Grace était entrée peu auparavant, et Hobbie s'était placé à côté d'elle, non sans avoir lancé à Earnscliff un coup d'œil d'intelligence. Un entretien enjoué, auquel la grand'mère prit part avec cette bonne humeur qui sied si bien à la vieillesse, fit reparaître sur les joues des jeunes personnes les roses qu'en avait bannies l'histoire de l'apparition, et à la suite du souper on dansa ou l'on chanta pendant une heure, aussi gaiement que s'il n'eût pas existé d'apparitions dans le monde.

CHAPITRE IV.

> Oui, je suis misanthrope, et tout le genre humain
> Ne mérite à mes yeux que haine, que dédain.
> Que n'es-tu quelque chien? je t'aimerais peut-être
>
> SHAKSPEARE. *Timon d'Athènes.*

Le lendemain, après avoir déjeuné, Earnscliff prit congé de ses hôtes, en leur promettant de venir manger sa part de la venaison qui était arrivée de chez lui. Hobbie eut l'air de lui faire ses adieux à la porte, mais quelques minutes après il était à son côté.

— Vous y allez donc, monsieur Patrick! dit-il, eh bien, malgré tout ce qu'a dit ma mère, que le ciel me confonde si je vous y laisse aller seul! Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous laisser partir sans rien dire, sauf à vous rejoindre ensuite, afin que ma mère ne se doutât de rien; car je n'aime pas à la contrarier, et c'est une des dernières recommandations que mon père m'a faites sur son lit de mort.

— Vous faites bien, Hobbie; elle mérite tous vos égards.

— Oh! quant à ceci, ma foi! si elle savait où nous allons, elle serait tourmentée, et autant pour vous que pour moi. Mais croyez-vous que nous ne soyons point imprudents de retourner là-bas? Vous savez que ni vous ni moi n'y sommes forcés; vous savez...

— Si je pensais comme vous, Hobbie, peut-être n'irais-je pas plus loin; mais je ne crois ni aux esprits ni aux sorciers, et je ne veux pas perdre l'occasion de sauver peut-être la vie à un malheureux dont la raison paraît aliénée.

— A la bonne heure, si vous le pensez ainsi, dit Hobbie d'un air de doute; il est certain pourtant que les fées elles-mêmes, je veux dire les *bons voisins* [1] (car on dit qu'il ne faut pas les appeler fées), qu'on voyait chaque soir sur les tertres de gazon, sont moins visibles de moitié dans notre temps. Je ne puis dire que j'en aie vu moi-même; mais j'en entendis siffler un dans la bruyère, avec un son tout semblable à celui du courlieu [2]. Mais combien de fois mon père m'a-t-il

1. Expressions locales, expliquées dans la phrase même. — 2. *A whaup.*

dit qu'il en avait vu en revenant de la foire, quand il était un peu en train, le brave homme!

C'est ainsi que la superstition se transmet de plus en plus faible d'une génération à l'autre. Earnscliff le remarquait à part soi en écoutant Hobbie. Ils continuèrent à causer de la sorte jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue de la colonne qui donne son nom à la plaine.

— En vérité, dit alors le fermier, voilà encore cette créature qui se traîne là-bas. Mais il est grand jour, vous avez votre fusil, j'ai mon grand coutelas, et je crois que nous pouvons nous approcher sans trop de danger.

— Très-certainement, répondit Earnscliff; mais, au nom du ciel! que peut-il faire là?

— On dirait qu'il construit un mur avec toutes ces pierres, ou toutes ces oies, comme on les appelle. Voilà qui passe ce que j'ai jamais ouï dire.

En approchant davantage, Earnscliff reconnut que la conjecture de son compagnon n'était pas invraisemblable. L'être mystérieux qu'ils avaient vu la veille semblait employer toutes ses forces à ramasser les pierres éparses, et à les placer les unes sur les autres, de manière à former un petit enclos. Il ne manquait pas de matériaux, mais son travail n'était pas facile, et l'on avait peine à comprendre qu'il eût pu remuer les pierres énormes qui servaient de fondements à son édifice. Quand les deux jeunes gens arrivèrent à peu de distance de lui, il s'occupait à en placer une très-lourde, et il y mettait tant d'attention, qu'il ne les vit pas s'approcher. Il montrait en traînant la pierre, en la levant, et en la plaçant suivant le plan qu'il avait conçu, une force et une adresse qui s'accordaient peu avec sa taille et sa difformité. En effet, à en juger par les obstacles qu'il avait déjà surmontés, il devait avoir la force d'un Hercule, puisque quelques-unes des pierres qu'il avait transportées n'auraient pu l'être que par deux hommes. Aussi Hobbie en revint-il à sa première opinion.

— Il faut que ce soit l'esprit d'un maçon, dit-il : voyez comme il manie ces grosses pierres. Si c'est un homme, après tout, je voudrais savoir combien il prendrait par toise pour construire un mur de digue. On aurait bien besoin d'en avoir un entre Cringlehope et les Shaws. — Brave homme, ajouta-t-il en élevant la voix, vous faites là un ouvrage pénible.

L'être auquel il s'adressait se tourna de son côté en jetant sur lui des regards égarés, et ce changement de posture le montra dans toute sa difformité. Sa tête était d'une grosseur peu commune ; ses cheveux crépus étaient en partie blanchis par l'âge ; d'épais sourcils, qui se joignaient ensemble, couvraient de petits yeux noirs et perçants qui, enfoncés dans leurs orbites, roulaient d'un air farouche, et semblaient indiquer l'aliénation d'esprit. Ses traits étaient durs et sauvages, sa physionomie avait cette expression particulière qu'on remarque si souvent dans les personnes contrefaites, avec ce caractère lourd et dur qu'un peintre donnerait aux géants des vieux romans. Son corps, large et carré comme celui d'un homme de moyenne taille, était porté sur deux énormes pieds ; mais la nature semblait avoir oublié les jambes et les cuisses, car elles étaient si courtes que son vêtement les cachait complétement. Ses bras, d'une longueur démesurée, se terminaient par deux mains larges, musclées et horriblement velues. On eût dit que dans un de ses caprices la nature avait d'abord destiné les membres de cet être extraordinaire à la création d'un géant, pour les rattacher ensuite à la personne d'un nain. Son habit, espèce de tunique d'un gros drap brun, ressemblait au froc d'un moine, et il était assujetti sur son corps par une ceinture de cuir ; enfin sa tête était couverte d'un bonnet de peau de blaireau ou de toute autre fourrure, qui ajoutait à l'aspect grotesque de son extérieur et couvrait en partie son visage, dont l'expression habituelle était celle d'une sombre et farouche misanthropie.

Comme il regardait en silence les deux jeunes gens, d'un air d'humeur et de mécontentement, Earnscliff, afin de l'adoucir, lui dit : — Vous vous êtes donné une tâche fatigante, mon cher ami ; permettez-nous de vous aider ; — et, réunissant leurs efforts, Elliot et lui placèrent une pierre sur le mur commencé. Pendant ce temps, le Nain les regardait de l'air d'un maître qui inspecte ses ouvriers, et témoignait par ses gestes combien il s'impatientait de leur lenteur. Celle-ci posée, il leur en montra une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, paraissant choisir avec un malin plaisir les plus lourdes et les plus éloignées ; mais lorsque le déraisonnable Nain leur en désigna une cinquième, plus difficile encore à remuer que les précédentes : — Oh ! ma foi, l'ami, dit Elliot, Earnscliff fera ce qu'il lui plaira ; car, que vous soyez un homme, ou tout ce qu'il peut

y avoir de pire, le diable me torde les doigts si je m'éreinte plus longtemps comme un manœuvre, sans recevoir tant seulement un remerciement pour nos peines.

— Un remerciement! s'écria le Nain en le regardant de l'air du plus profond mépris; recevez-en mille, et puissent-ils vous être aussi utiles que ceux qui m'ont été prodigués, que ceux que les reptiles qu'on nomme des hommes se sont jamais adressés!..... Allons! travaillez, ou partez.

— Voilà une belle récompense, Earnscliff, pour avoir bâti un tabernacle pour le diable, et peut-être compromis nos âmes par-dessus le marché.

— Notre présence paraît le contrarier, répondit Earnscliff; retirons-nous, nous ferons mieux de lui envoyer quelque nourriture.

En effet, de retour à Heugh-Foot, ils chargèrent un domestique de porter au Nain un panier de provisions. Cet homme le trouva toujours occupé de son travail; mais, imbu des préjugés du pays, il n'osa ni s'approcher de lui, ni lui parler, et déposa son panier sur une des pierres les plus éloignées, le laissant à la disposition du misanthrope.

Le Nain continua ses travaux avec une activité qui paraissait presque surnaturelle; il faisait en un jour plus d'ouvrage que deux hommes ensemble; et les murs qu'il élevait prirent bientôt l'apparence d'une hutte qui, quoique très-étroite et composée seulement de pierres et de terre, sans mortier, offrait, à cause de la grosseur peu commune des pierres employées, un air de solidité très-rare dans des cabanes si petites et d'une construction si grossière. Earnscliff, qui épiait tous ses mouvements, n'eut pas plus tôt compris son but, qu'il fit porter dans le voisinage du lieu les bois nécessaires pour la toiture, et il se proposait même d'y envoyer des ouvriers le jour suivant. Mais le Nain ne lui en laissa pas le loisir; il passa la nuit à l'ouvrage, et fit si bien que, dès le lendemain matin, la charpente était en place; il s'occupa ensuite à couper des joncs et à en couvrir sa demeure, ce qu'il exécuta avec une adresse surprenante.

Voyant que cet être bizarre ne voulait recevoir d'aide que le secours accidentel d'un passant, Earnscliff se contenta de faire porter dans son voisinage les matériaux et les outils qu'il jugeait pouvoir lui être utiles. Le solitaire s'en servait avec talent. Il construisit une porte et une fenêtre, se fit un lit en planches, et à mesure que ses travaux avançaient, son humeur semblait devenir moins irascible. Enfin, il

songea à se fermer d'un enclos, dans lequel il transporta du terreau, et travailla si bien le sol qu'il se forma un petit jardin. On supposera naturellement, comme nous l'avons fait entendre, que plus d'une fois le Nain reçut l'aide des gens qui par hasard traversaient la plaine, et de ceux que la curiosité portait à lui rendre visite : il était en effet impossible de voir une créature humaine si peu propre en apparence à un travail si rude et si constant, sans s'arrêter pendant quelques minutes pour l'aider. Mais comme aucun d'eux ne savait jusqu'à quel point avait été porté le secours des autres, le rapide progrès de la tâche journalière ne perdait rien de son merveilleux. La solidité compacte de la cabane, construite en si peu de temps et par un tel personnage, l'adresse supérieure du Nain dans le maniement de ses outils, son talent dans tous les arts mécaniques et autres, éveillèrent les soupçons. Dans les environs on ne croyait plus que ce fût un fantôme, — on l'avait vu d'assez près et assez longtemps pour être convaincu que c'était véritablement un homme de chair et d'os, — mais le bruit se répandait qu'il avait des liaisons avec des êtres surnaturels, et qu'il avait fixé sa résidence dans ce lieu écarté afin de n'être pas troublé dans ses relations avec eux. Il n'était jamais moins seul que quand il était seul, disait-on en donnant à cette phrase d'un ancien philosophe un sens mystérieux. On assurait aussi que des hauteurs qui dominent la bruyère on avait vu souvent un autre personnage qui aidait dans son travail cet habitant du désert, et qui disparaissait aussitôt qu'on s'approchait d'eux; quelquefois ce personnage était assis à son côté sur le seuil de la porte, se promenait avec lui dans le jardin, allait avec lui chercher de l'eau à une fontaine voisine. Earnscliff expliquait ce phénomène en disant qu'on avait pris l'ombre du Nain pour une seconde personne. — Son ombre serait donc d'une nature aussi singulière que son corps, objectait Hobbie, grand partisan de l'opinion générale; il est trop bien dans les papiers du vieux Satan pour avoir une ombre[1]. Qui a jamais vu une ombre entre un corps et le soleil? Cet objet, que ce soit ce qu'on voudra, est plus mince et plus grand que le corps dont vous dites qu'il est l'ombre. On l'a vu plus d'une fois s'interposer entre le soleil et lui.

Dans d'autres cantons de l'Écosse, ces soupçons auraient pu exposer notre solitaire à des recherches peu agréables; ils ne servirent

1. Allusion à la croyance populaire qui veut que les corps des sorciers ne projettent point d'ombre.

qu'à faire regarder le prétendu sorcier avec une crainte respectueuse, sentiment qu'il semblait satisfait d'inspirer. Il voyait avec une sorte de plaisir l'air de surprise et d'effroi des gens qui s'approchaient de sa chaumière, et la promptitude avec laquelle ils s'éloignaient aussitôt qu'ils l'avaient aperçu lui-même. Un bien petit nombre étaient assez hardis pour satisfaire leur curiosité en jetant un regard à la hâte sur son habitation et sur son jardin; et s'ils lui adressaient quelques paroles, jamais il ne répondait que par un mot ou un signe de tête.

Le Nain semblait s'être établi dans sa hutte pour la vie, et rarement Earnscliff passait-il par là sans lui demander de ses nouvelles; mais il était impossible de l'engager dans aucune conversation sur ses affaires personnelles. Il acceptait sans répugnance les choses nécessaires à la vie, mais rien au delà, quoique Earnscliff par humanité, et les habitants du canton par une crainte superstitieuse, lui offrissent bien davantage. Il récompensait ceux-ci par des conseils lorsqu'il était consulté, comme il ne tarda pas à l'être, sur leurs maladies et sur celles de leurs troupeaux, leur fournissant même, non-seulement les médicaments tirés des simples qui croissaient dans le pays, mais encore des médicaments coûteux, produit de climats étrangers. On juge bien que cela ne faisait que confirmer le bruit de ses liaisons avec des êtres invisibles : autrement, comment aurait-il pu, dans son état d'isolement et d'indigence, se procurer toutes ces choses! Avec le temps, il fit connaître qu'il se nommait Elshender-le-Reclus, nom que les habitants du pays changèrent en celui du bon Elshie, ou le Sage de Mucklestane-Moor.

Ceux qui venaient le consulter déposaient ordinairement leur offrande sur une pierre peu éloignée de sa demeure. Était-ce de l'argent, quelque autre objet qu'il ne lui convînt pas d'accepter, il le jetait loin de lui, ou bien encore il affectait de ne pas vouloir y toucher. Dans toutes ces occasions, ses manières étaient celles d'un misanthrope bourru; il ne prononçait que le nombre de mots strictement nécessaire pour répondre à la question qu'on lui adressait, et si l'on voulait lui parler de choses indifférentes, il rentrait chez lui sans daigner prononcer une seule parole.

Lorsque l'hiver fut passé, Elshender commença à récolter quelques légumes dans son jardin, et il en fit sa principale nourriture. Earnscliff, étant alors parvenu à lui faire accepter deux chèvres qui se

nourrissaient dans la plaine, et qui lui fournissaient du lait, résolut de lui faire une visite.

Le vieillard s'asseyait ordinairement sur un banc de pierre, près de la porte de son jardin, et c'était là son siége quand il était disposé à donner audience, car il n'admettait personne dans l'intérieur de son habitation : c'était un lieu sacré, comme le *moraï* des insulaires d'Otaïti, qu'il aurait sans doute cru profané par la présence d'une créature humaine. Lorsqu'il était enfermé chez lui, aucune prière n'aurait pu le déterminer à se rendre visible ou à donner audience à qui que ce fût.

Earnscliff donc avait été pêcher dans un ruisseau qui coulait à peu de distance; voyant l'ermite sur son banc, il vint s'asseoir sur une pierre qui était en face, ayant en main sa ligne et un panier dans lequel étaient quelques truites. Habitué à sa présence, le Nain ne donna d'autre signe qu'il l'avait vu qu'en levant les yeux un moment pour le regarder de l'air d'humeur qui lui était habituel; après quoi il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, comme pour se replonger dans ses méditations. S'apercevant qu'Elshender avait adossé tout nouvellement à sa demeure un petit abri pour ses deux chèvres, il lui dit, pour tâcher de l'engager dans une conversation :

— Vous travaillez beaucoup, Elshie.

— Travailler! s'écria le Nain; c'est le moindre des maux de la misérable humanité. Il vaut mieux travailler comme je le fais, que de chercher des amusements tels que les vôtres.

— Je ne prétends pas que nos amusements champêtres soient des exercices inspirés par l'amour de l'humanité, et cependant...

— Et cependant ils sont préférables à votre occupation ordinaire. Il vaut mieux que l'homme assouvisse sa férocité sur les poissons muets que sur les créatures de son espèce. Mais pourquoi parlé-je ainsi? Pourquoi la race des hommes ne s'entr'égorge-t-elle pas, ne s'entre-dévore-t-elle pas, jusqu'à ce que, le genre humain détruit, il ne reste plus qu'un monstre énorme comme le Béhémoth de l'Écriture; qu'alors ce monstre, le dernier de la race, après s'être nourri des os de ses semblables, quand sa proie lui manquera, rugisse des jours entiers, privé de nourriture, et s'éteigne peu à peu, consumé par la faim? Ce serait un dénouement digne de cette race maudite.

— Vos actions valent mieux que vos paroles, Elshie : votre misanthropie maudit les hommes, et cependant vous les soulagez!

— Je les soulage : mais pourquoi? Écoutez : vous êtes un de ceux que je vois avec le moins de dégoût; et, par compassion pour votre aveuglement, je veux bien, contre mon usage, perdre avec vous quelques paroles. — Je ne puis envoyer dans les familles la peste et la discorde; mais n'atteins-je pas au même but en conservant la vie de quelques hommes, puisqu'ils ne vivent que pour s'entre-détruire? Si j'avais laissé mourir Alix de Bower, l'hiver dernier, Ruthwen aurait-il été tué ce printemps pour l'amour d'elle? Lorsque Willie de Westburnflat était sur son lit de mort, on laissait les troupeaux paître librement dans les champs; aujourd'hui que je l'ai guéri, on les surveille avec soin, et l'on ne se couche pas sans avoir déchaîné le limier de garde et tous les autres chiens.

— J'avoue que cette dernière cure n'a pas rendu un grand service à la société; mais, par compensation, vous avez guéri, il y a peu de temps, mon ami Hobbie, le brave Hobbie Elliot de Heugh-Foot, d'une fièvre qui menaçait de lui faire perdre la vie.

— Ainsi pensent et parlent les enfants de la boue, dans leur folie et leur ignorance, dit le Nain en souriant avec malignité. Avez-vous jamais vu le petit d'un chat sauvage dérobé tout jeune à sa mère pour être apprivoisé? Comme il est doux! comme il joue avec vous! Mais faites-lui sentir votre gibier ou vos agneaux, et sa férocité va se manifester; il va déchirer vos agneaux ou votre volaille, dévorer tout ce qui se trouvera sous ses griffes.

— C'est l'effet de son instinct. Mais qu'est-ce que cela a de commun avec Hobbie?

— C'est son emblème, c'est son portrait. Il est, quant à présent, tranquille, apprivoisé; mais qu'il trouve l'occasion d'exercer son penchant naturel, qu'il entende le son de la trompette guerrière, vous verrez le jeune limier aspirer le sang; vous le verrez aussi cruel, aussi féroce que le plus terrible de ses ancêtres qui ait brûlé le chaume d'un pauvre paysan... Nierez-vous qu'il ne vous excite souvent à tirer une vengeance sanglante d'une injure dont votre famille a eu à se plaindre quand vous n'étiez encore qu'un enfant?

Earnscliff tressaillit. Le solitaire ne parut pas s'apercevoir de sa surprise, et continua : — Eh bien, la trompette sonnera, le jeune limier satisfera sa soif de sang, et je dirai avec un sourire : Voilà pourquoi je lui ai sauvé la vie! Oui, tel est l'objet de mes soins apparents : c'est d'augmenter la masse des misères humaines; c'est, du fond même

de ce désert, de jouer mon rôle dans la tragédie générale. Quant à vous, si vous étiez malade dans votre lit, la pitié m'engagerait peut-être à vous envoyer une coupe de poison.

— Je vous suis fort obligé, Elshie; et avec une si douce espérance, je ne manquerai certainement pas de vous consulter quand j'aurai besoin de secours.

— Ne vous flattez pas trop! il n'est pas bien certain que je fusse assez faible pour céder à une sotte compassion. Pourquoi m'empresserais-je d'arracher aux misères de la vie un homme si bien constitué pour les supporter? pourquoi imiterais-je la compassion de l'Indien, qui brise la tête de son captif d'un coup de tomahawk, au moment où il est attaché au fatal poteau, quand le feu s'allume, que les tenailles rougissent, que les chaudrons sont déjà bouillants et les scalpels aiguisés pour déchirer, brûler et scarifier sa victime?

— Vous faites un effrayant tableau de la vie, Elshie, mais il ne saurait abattre mon courage. Nous devons supporter les peines avec résignation, et jouir du bonheur avec reconnaissance. La journée de travail est suivie par une nuit de repos, et les souffrances mêmes nous offrent des consolations quand, en les endurant, nous savons que nous avons rempli nos devoirs.

— Doctrine des brutes et des esclaves! dit le Nain, dont les yeux s'enflammaient d'une démence furieuse : je la méprise comme digne seulement des animaux qu'on immole. — Mais je ne perdrai pas plus de paroles avec vous. — A ces mots il se leva et ouvrit la porte de sa chaumière. Toutefois, avant d'y entrer, il se retourna vers Earnscliff, et ajouta avec véhémence : — De peur que vous ne croyiez que les services que je parais rendre aux hommes prennent leur source dans ce sentiment bas et servile qu'on appelle l'amour de l'humanité, apprenez que, s'il en existait un qui eût détruit mes plus chères espérances, qui eût déchiré et torturé mon cœur, qui eût fait un volcan de ma tête; et si la vie et la fortune de cet homme étaient aussi complétement en mon pouvoir que ce vase fragile (prenant en main un pot de terre qui se trouvait près de lui), je ne le réduirais pas ainsi en atomes de poussière (et il le lança avec fureur contre la muraille). Non, continua-t-il avec amertume, quoique d'un ton plus calme, je l'entourerais de richesses, je l'armerais de puissance, je ne le laisserais manquer d'aucun moyen de satisfaire ses viles passions, d'accomplir ses infâmes desseins; j'en ferais le centre d'un effroyable

tourbillon qui, privé lui-même de paix et de repos, renverserait, engloutirait tout ce qui se trouverait sur son passage; j'en ferais un fléau capable de bouleverser sa terre natale, et d'en rendre les habitants délaissés, proscrits, misérables comme moi.

Se précipitant alors dans sa hutte, il en ferma la porte avec violence, puis poussa deux verrous, comme pour être sûr qu'aucun être appartenant à une race qu'il avait prise en horreur ne viendrait troubler sa solitude.

Earnscliff s'éloigna avec un sentiment mêlé de compassion et d'horreur, cherchant en vain quels malheurs pouvaient avoir réduit à cet état de frénésie un homme qui paraissait avoir reçu de l'éducation, qui ne manquait pas de connaissances, et fort surpris de ce que le Nain, malgré sa réclusion absolue, savait tout ce qui se passait dans les environs, connaissait même les affaires particulières de sa famille. — Il n'est pas étonnant, pensait-il, qu'avec une pareille figure, une misanthropie si exaltée et des données si surprenantes sur les affaires de chacun, ce malheureux soit regardé par le commun du peuple comme lié avec l'ennemi du genre humain.

CHAPITRE V.

Au mois de mai, du printemps la puissance
Du rocher des déserts dompte l'aridité;
Et malgré lui, sa féconde influence
De mousse et de lichen pare sa nudité.
Ainsi de la beauté tout reconnaît l'empire,
Le cœur le plus sévère est touché de ses pleurs,
Et se sent ranimé par son tendre sourire.

BEAUMONT.

A MESURE que la saison nouvelle faisait sentir sa douce influence, on voyait plus souvent le solitaire assis sur son banc de pierre. Un jour, vers midi, une compagnie assez nombreuse qui allait à la chasse, et qui était composée de personnes des deux sexes, traversait la bruyère avec une suite de piqueurs conduisant des chiens, des faucons sur le poing, et remplissant l'air du bruit de leurs cors. A la vue de cette troupe brillante, le Nain allait rentrer dans sa chaumière, quand trois jeunes demoiselles, suivies de leurs domestiques, et que la curiosité

avait engagées à se détacher de la troupe pour voir de plus près le sorcier de Mucklestane-Moor, parurent tout à coup devant lui. L'une fit un cri d'effroi en apercevant un être si difforme, et se couvrit les yeux avec la main; l'autre, plus hardie, s'avança en lui demandant d'un air ironique s'il voulait lui dire la bonne aventure; la troisième, qui était la plus jeune et la plus jolie, voulant réparer l'incivilité de ses compagnes, lui dit que le hasard les avait séparés de leur société à l'entrée de la plaine, et que, l'ayant vu assis à sa porte, elles étaient venues pour le prier de leur indiquer le chemin le plus court pour aller à...

— Quoi! s'écria le Nain, si jeune, et déjà si artificieuse! Vous êtes venue, vous ne l'ignorez pas, fière de votre jeunesse, de votre opulence et de votre beauté, pour en jouir doublement par le contraste de la vieillesse, de l'indigence et de la difformité. Cette conduite est digne de la fille de votre père, mais non de celle de la mère qui vous a donné le jour.

— Vous connaissez donc mes parents? vous savez donc qui je suis?

— Oui. C'est la première fois que mes yeux vous aperçoivent: mais je vous ai vue souvent dans mes rêves.

— Dans vos rêves?

— Oui, Isabelle Vere. Qu'ai-je à faire, quand je veille, avec toi ou avec les tiens?

— Quand vous veillez, Monsieur, dit la seconde des compagnes d'Isabelle avec une sorte de gravité moqueuse, toutes vos pensées sont fixées sans doute sur la sagesse; la folie ne peut s'introduire chez vous que pendant votre sommeil.

— La nuit comme le jour, répliqua le Nain avec plus d'humeur qu'il ne convient à un ermite ou à un philosophe, elle exerce sur toi un empire absolu.

— Que le ciel me protége! dit la jeune dame en ricanant, c'est un sorcier bien certainement.

— Aussi certainement que vous êtes une femme : que dis-je? une femme! il fallait dire une dame, une belle dame. Vous voulez que je vous prédise votre destinée future : cela sera fait en deux mots. Vous passerez votre vie à courir après des folies, dont vous serez lasse dès que vous les aurez atteintes. Au passé, des poupées et des jouets; au présent, l'amour et toutes ses sottises; dans l'avenir, le jeu, l'ambition et les béquilles. Des fleurs dans le printemps, des

papillons dans l'été, des feuilles fanées dans l'automne et dans l'hiver. — J'ai fini, je vous ai dit votre bonne aventure.

— Eh bien, si j'attrape les papillons, c'est toujours quelque chose, dit en riant la jeune personne, qui était une cousine de miss Vere. — Et vous, Nancy, ne voulez-vous pas vous faire dire votre bonne aventure?

— Pas pour un empire, répondit Nancy en faisant un pas en arrière. c'est assez d'avoir entendu la vôtre.

— Eh bien, reprit miss Ilderton en se tournant vers le Nain, je veux vous payer comme si vous étiez un oracle et moi une princesse.

En même temps elle lui présenta quelques pièces d'argent.

— La vérité ne se vend ni ne s'achète, dit le solitaire en repoussant son offrande avec un dédain morose.

— Eh bien, je garderai mon argent pour me servir dans la carrière que je dois suivre.

— Vous en aurez besoin, s'écria le cynique : sans cela peu de personnes peuvent suivre, et moins encore peuvent être suivies. — Arrêtez, dit-il à miss Vere au moment où ses compagnes partaient, j'ai encore deux mots à vous dire. Vous avez ce que vos compagnes voudraient avoir, ce qu'elles voudraient au moins faire croire qu'elles possèdent : beauté, richesse, naissance, talents.

— Permettez-moi de suivre mes compagnes, bon père : je suis à l'épreuve contre la flatterie et les prédictions.

— Arrêtez, s'écria le Nain en retenant le cheval par la bride, je ne suis pas un flatteur. Croyez-vous que je regarde toutes ces qualités comme des avantages? Chacune d'elles ne traîne-t-elle pas à sa suite des maux innombrables? des affections contrariées, un amour malheureux, un couvent, ou un mariage forcé? Moi, dont l'unique plaisir est de souhaiter le malheur du genre humain, je ne puis vous en désirer plus que votre étoile ne vous en promet.

— Eh bien, mon père, en attendant que tous ces maux m'arrivent, laissez-moi jouir d'un bonheur que je puis me procurer. Vous êtes âgé, vous êtes pauvre, vous vous trouvez éloigné de tous secours; votre situation vous expose aux soupçons des ignorants, et peut-être par la suite vous exposerait-elle à leurs insultes. Consentez que je vous place dans une position moins fâcheuse; permettez-moi d'améliorer votre sort; consentez-y pour moi, si ce n'est pour vous : lorsque j'éprouverai les malheurs dont vous me faites la prédiction, et qui ne se réa-

liseront peut-être que trop tôt, il me restera du moins la consolation de n'avoir pas tout à fait perdu le temps où j'étais plus heureuse.

— Oui, dit le vieillard d'une voix qui trahissait une émotion dont il s'efforçait en vain de se rendre maître; oui, c'est ainsi que tu dois penser, c'est ainsi que tu dois parler, s'il est possible que les discours d'une créature humaine soient d'accord avec ses pensées? Attends-moi un instant; garde-toi bien de t'éloigner avant que je sois de retour.

Il alla à son jardin, et en revint tenant à la main une rose à demi épanouie. — Tu m'as fait verser une larme, dit-il, c'est la seule qui soit sortie de mes yeux depuis bien des années; reçois ce gage de ma reconnaissance. Prends cette fleur, conserve-la avec soin, ne la perds jamais! Viens me trouver à l'heure de l'adversité, montre-moi cette rose, montre-m'en seulement une feuille; fût-elle aussi flétrie que mon cœur, fût-ce dans un de mes plus terribles instants de rage contre le genre humain, elle fera renaître dans mon sein des sentiments plus doux, et tu verras peut-être l'espérance luire de nouveau dans le tien. Mais point de message, point d'intermédiaire; viens toi-même, viens seule, et mon cœur et ma porte, fermés pour tout l'univers, s'ouvriront toujours pour toi et tes chagrins. Adieu.

Il laissa aller la bride, et la jeune dame, après l'avoir remercié, s'éloigna fort surprise du discours que lui avait tenu cet être extraordinaire. Elle tourna la tête à plusieurs reprises, et chaque fois elle le vit à la porte de sa chaumière. Il semblait vouloir la suivre des yeux jusqu'au château d'Ellieslaw, et il ne rentra que lorsqu'il ne lui fut plus possible de l'apercevoir.

Cependant les compagnes de miss Vere ne manquèrent pas de la plaisanter sur l'étrange entretien qu'elle avait eu avec le fameux sorcier de Mucklestane-Moor. — Isabelle a eu tout l'honneur de la journée, dit Lucy Ilderton. Son faucon a abattu le seul faisan que nous ayons rencontré; ses yeux ont conquis le cœur d'un amant, et le magicien lui-même n'a pu résister à ses charmes. Vous devriez, ma chère Isabelle, cesser d'accaparer, ou du moins vous défaire de toutes les denrées qui ne peuvent vous servir.

— Je vous les cède toutes pour peu de chose, répondit-elle, et le sorcier par-dessus le marché.

— Proposez-le à Nancy pour rétablir la balance; vous savez que Nancy n'est pas une sorcière, répliqua miss Ilderton.

— Bon Dieu ! ma sœur, dit Nancy, que voudriez-vous que je fisse d'un tel monstre ? J'ai eu peur dès que je l'ai aperçu, et j'avais beau fermer les yeux, il me semblait que je le voyais encore.

— Tant pis, Nancy; je vous souhaite, quand vous prendrez un admirateur, qu'il n'ait aucun autre défaut que ceux qu'on ne peut pas voir en fermant les yeux. Au surplus, n'en voulez-vous pas? c'est une affaire arrangée, je le prends pour moi. Je le logerai dans l'armoire où maman renferme ses curiosités de la Chine, afin de prouver que l'imagination si fertile des artistes de Pékin et de Canton n'a jamais immortalisé en porcelaine de monstre comparable à celui que la nature a produit en Écosse.

— La situation de ce pauvre homme est si triste, dit Isabelle, que je ne puis, ma chère Lucy, goûter vos plaisanteries comme de coutume. S'il est sans ressources, comment peut-il exister dans ce désert, si loin de toute habitation? et s'il a les moyens de se procurer ce dont il a besoin, ne court-il pas le risque d'être volé, assassiné par quelqu'un des brigands dont on parle quelquefois dans ce voisinage?

— Vous oubliez qu'on assure qu'il est sorcier, fit observer Nancy.

— Et si la magie diabolique ne lui réussit pas, reprit Lucy, il n'a qu'à se fier à sa magie naturelle. Qu'il montre à sa fenêtre sa tête énorme et son visage, le plus hardi voleur ne voudra pas le voir deux fois. Que ne puis-je avoir à ma disposition cette tête de Gorgone, seulement pour une demi-heure!

— Et qu'en feriez-vous, Lucy? demanda miss Vere.

— Je ferais fuir du château ce sombre, raide et cérémonieux Frédéric Langley que votre père aime tant, et que vous aimez si peu. Au moins nous avons été débarrassées de sa compagnie pour le temps que nous avons mis à faire notre visite au sorcier. C'est une obligation que nous avons à Elshie, et je ne l'oublierai de ma vie.

— Que diriez-vous donc, Lucy, répondit à demi-voix Isabelle pour ne pas être entendue de Nancy, qui marchait en avant parce que le sentier où elles se trouvaient était trop étroit pour que trois personnes pussent y passer de front; que diriez-vous si l'on vous proposait d'associer pour la vie votre destinée à celle de sir Frédéric?

— Je dirais NON, NON, NON, trois fois NON, toujours de plus haut en plus haut, jusqu'à ce qu'on m'entendît de Carlisle.

— Mais si Frédéric vous disait que dix-neuf NON valent un demi-consentement?

— Cela dépend de la manière dont ces NON sont prononcés.

— Mais si votre père vous disait : Consentez, ou...

— Je m'exposerais à toutes les conséquences de son OU, fût-il le plus cruel des pères.

— Et s'il vous menaçait d'un couvent, d'une abbesse, d'une tante catholique ?

— Je le menacerais d'un gendre protestant, et je ne manquerais pas la première occasion de lui désobéir par esprit de conscience. — Mais Nancy marche bien vite ! Tant mieux, nous pourrons causer. — Croyez-vous donc, ma chère Isabelle, que vous ne seriez pas excusable, devant Dieu et devant les hommes, de recourir à tous les moyens possibles plutôt que de faire un tel mariage ? Un ambitieux, un orgueilleux, un avare, un conspirateur ; mauvais fils, mauvais frère, détesté de tous ses parents ! Je mourrais mille fois, plutôt que de consentir à l'épouser.

— Que mon père ne vous entende pas parler ainsi, ou faites vos adieux au château d'Ellieslaw.

— Eh bien, adieu au château d'Ellieslaw de tout mon cœur, si vous en étiez dehors et si je vous savais avec un autre protecteur que celui que la nature vous a donné. Ah ! ma chère cousine, si mon père jouissait de son ancienne santé, avec quel plaisir il vous aurait donné asile jusqu'à ce que vous fussiez débarrassée de cette cruelle et rude persécution !

— Ah ! plût à Dieu que cela fût possible, ma chère Lucy ! mais je crains que, faible de santé comme est votre père, il ne soit hors d'état de protéger la pauvre fugitive contre ceux qui viendront la réclamer.

— Je le crains bien aussi ; mais nous y penserons, et nous trouverons quelque moyen de sortir d'embarras. Depuis quelques jours, je vois partir et arriver un grand nombre de messagers : je vois paraître et disparaître des figures étrangères que personne ne connaît, et dont on ne prononce pas le nom ; on nettoie et on prépare les armes dans l'arsenal du château ; tout y est dans l'agitation et l'inquiétude, et j'en conclus que votre père et ceux qui sont chez lui en ce moment trament quelque complot. Il ne nous en serait que plus facile de former aussi quelque petite conspiration : nos messieurs n'ont pas pris pour eux toute la science politique, et il y a quelqu'un que je désire admettre à nos conseils.

— Ce n'est pas Nancy?

— Oh! non. Nancy est une bonne fille; elle vous est fort attachée, mais elle serait un pauvre génie en fait de conspiration, aussi pauvre que Renault et les autres conjurés subalternes de *Venise sauvée*[1]; non, non, c'est un Jaffier ou un Pierre que je veux dire, si Pierre vous plaît davantage. Et cependant, quoique je sache que je vous ferais plaisir, je n'ose le nommer, de peur de vous contrarier en même temps. Ne devinez-vous pas? Il y a un *aigle* et un *rocher* dans ce nom-là; il ne commence point par un *aigle* en anglais, mais par quelque chose qui y ressemble en écossais[2]. — Eh bien, vous ne voulez pas le nommer?

— Ce n'est pas du jeune Earnscliff que vous voulez parler, Lucy? répondit Isabelle en rougissant.

— Eh! à quel autre pouvez-vous penser? Les Jaffier et les Pierre sont rares dans ce canton, quoiqu'on y trouve en grand nombre les Renault et les Bedmar.

— Quelle folle idée, Lucy! vos drames et vos romans vous ont tourné la tête. Qui vous a fait connaître les inclinations de Earnscliff et les miennes? elles n'ont d'existence que dans votre imagination toujours si vive. D'ailleurs, mon père ne consentirait jamais à ce mariage; Earnscliff lui-même... Vous savez la fatale querelle...

— Quand son père a été tué! Cela est si vieux? Nous ne sommes plus, j'espère, aux temps où la vengeance d'une querelle faisait partie de l'héritage qu'un père laissait à ses enfants, comme une partie d'échecs en Espagne, et où, à chaque génération, l'on commettait un meurtre ou deux, seulement pour empêcher le ressentiment de se refroidir. Nous en usons aujourd'hui avec nos querelles comme avec nos vêtements; nous les cherchons pour nous, et nous ne réveillerons pas plus les ressentiments de nos pères que nous ne porterons leurs pourpoints tailladés et leurs hauts-de-chausses.

— Vous traitez la chose trop légèrement, Lucy, répondit miss Vere.

— Non, non, pas du tout. Quoique votre père fût présent à cette malheureuse affaire, on n'a jamais cru qu'il ait porté le coup fatal. Dans tous les cas, même aux époques des guerres de clans, la main d'une fille, d'une sœur, n'a-t-elle pas été souvent un gage de récon-

1. Tragédie d'Otway. — 2. Miss Ilderton joue ici sur le nom d'*Earnscliff*. *Earn* signifie aigle (*eagle*) en écossais; et *cliff*, rocher en anglais.

ciliation? — Vous riez de mon érudition en matière de romans; mais je vous assure que si votre histoire était écrite comme celle de mainte héroïne moins malheureuse et moins méritante, le lecteur tant soit peu pénétrant vous déclarerait d'avance la dame des pensées d'Earnscliff et sa future épouse, à cause même de l'obstacle que vous supposez insurmontable.

— Nous ne sommes plus au temps des romans, mais à celui de la triste réalité; car voilà le château d'Ellieslaw.

— Et j'aperçois à la porte sir Frédéric Langley, qui nous attend pour nous aider à descendre de cheval : j'aimerais mieux toucher un crapaud. Le vieux Horsington, le valet d'écurie, me servira d'écuyer.

En parlant ainsi, miss Lderton fit sentir la houssine à son coursier, passa devant sir Frédéric, qui s'apprêtait à lui offrir la main, sans daigner jeter un regard sur lui, et sauta légèrement à terre dans les bras du palefrenier. Isabelle aurait bien voulu l'imiter, mais elle voyait son père froncer le sourcil et la regarder d'un air sévère; elle fut contrainte de recevoir les soins d'un amant odieux.

CHAPITRE VI.

> Pourquoi nous donne-t-on le nom de voleurs, à nous qui sommes les gardes du corps de la nuit? Qu'on nous appelle les compagnons de Diane dans les forêts, les gentilshommes des ténèbres, les favoris de la lune!
>
> SHAKSPEARE. *Henry IV*, partie I.

Le solitaire avait passé dans son jardin le reste du jour où il avait eu la visite des trois cousines; le soir, il vint s'asseoir sur son banc favori. Le disque du soleil brillait d'un rouge éclatant : à travers les flots de nuages qui passaient et repassaient sans cesse, l'astre colorait d'une teinte plus vive de pourpre les sommets des montagnes couvertes de bruyères, dont le vaste profil se dessinait à l'horizon de cette aride plaine. Il contemplait les nuages qui s'abaissaient en masses de plus en plus compactes; et lorsqu'un des derniers rayons du soleil couchant vint tomber d'aplomb sur son étrange figure, on aurait pu le prendre lui-même pour le démon de l'orage qui se préparait, ou pour

quelque gnome qu'un signal sinistre avait fait sortir tout à coup des entrailles de la terre.

Pendant que le Nain avait les yeux tournés vers les vapeurs toujours croissantes de l'horizon, un cavalier arriva au grand galop, et, s'arrêtant comme pour laisser reprendre haleine à sa monture, fit à l'anachorète une espèce de salut avec un air d'effronterie mêlée de quelque embarras.

D'une taille maigre et élancée, cet homme n'en paraissait pas moins avoir la force et la constitution d'un athlète, comme quelqu'un qui avait fait métier toute sa vie de ces exercices qui développent la force musculaire en empêchant le corps de prendre trop d'accroissement. Son visage, brûlé par le soleil, annonçait l'audace, l'impudence et la fourberie; des cheveux et des sourcils roux ombrageaient de petits yeux gris; une paire de pistolets d'arçon garnissait les fontes de sa selle, et une autre paire brillait à sa ceinture; il portait une jaquette de peau de buffle et des gants, celui de la main droite garni de petites écailles de fer, comme les anciens gantelets; enfin, il avait la tête couverte d'une espèce de casque d'acier rouillé, et un grand sabre pendait à son côté. Tel est l'ensemble de ce personnage à physionomie sinistre.

— Eh bien, dit le Nain, voilà donc encore le Vol et le Meurtre à cheval!

— A cheval? oui, oui, Elshie, répondit le bandit[1], votre science de médecin m'a remonté sur mon brave cheval bai.

— Et toutes ces promesses d'amendement que vous aviez faites pendant votre maladie, elles sont oubliées?

— Parties avec l'eau chaude et la panade. — Elshie, vous qui avez, dit-on, des liaisons avec l'*autre*[2] :

> Le diable étant en maladie,
> D'être moine eut la fantaisie;
> Mais quand il se porta bien,
> Du diable s'il en fit rien.

— Tu dis vrai, répliqua le solitaire : il serait plus facile de faire perdre au corbeau son goût pour les cadavres, au loup sa soif du sang, que de changer tes inclinations perverses.

1. *Reid Reiver*. — 2. Le diable.

— Que voulez-vous que j'y fasse! cela est né avec moi, c'est dans mon sang. De père en fils les lurons de Westburnflat ont tous été des rôdeurs et des pillards; ils ont tous bu sec et mené joyeuse vie, tirant grande vengeance d'une petite offense, et ne refusant aucun travail bien payé.

— Fort bien! et tu es aussi *loup* que celui qui la nuit ravage une bergerie. — Pour quelle œuvre de l'enfer es-tu en course cette nuit?

— Est-ce que votre science ne vous l'apprend pas?

— Elle m'apprend que ton dessein est coupable, que ton action sera plus coupable encore, et que la fin sera pire que le reste.

— Et vous ne m'en aimez pas moins pour cela, reprit Westburnflat; vous me l'avez toujours dit.

— J'ai des raisons pour aimer ceux qui sont le fléau de l'humanité; tu en es un des plus épouvantables! — Tu vas répandre le sang?

— Non! oh non!... à moins qu'on ne fasse résistance; car alors la colère l'emporte, vous savez. Non; je veux seulement couper la crête d'un jeune coq qui chante trop haut.

— Ce n'est pas du jeune Earnscliff? dit le Nain avec quelque émotion.

— Le jeune Earnscliff? Non... *Pas encore*, le jeune Earnscliff! mais son tour pourra venir, s'il ne prend garde à lui, et s'il ne retourne à la ville, au lieu de s'amuser ici à détruire le peu de gibier qui nous reste; s'il prétend agir en magistrat, et envoyer aux gens puissants d'Auld-Reekie[1] ses rapports sur les troubles du canton.... oui, qu'il prenne garde à lui!

— C'est donc Hobbie d'Heugh-Foot? Quel mal t'a-t-il fait?

— Quel mal? pas grand mal; mais il dit que le dernier mardi gras[2] je n'osai me montrer de peur de lui, tandis que c'était de peur du shérif; il y avait un mandat contre moi. Je me moque d'Hobbie et de tout son clan; mais ce n'est pas tant pour me venger que pour lui apprendre à ne pas donner carrière à sa langue en parlant de ceux qui valent mieux que lui; je crois que demain matin il aura perdu la meilleure plume de son aile..... Adieu, Elshie; il y a quelques bons enfants qui m'attendent dans les montagnes. Je vous verrai en revenant, et, pour vous payer de vos soins, je vous amuserai du récit de ce que nous aurons fait.

1. Édimbourg. — 2. *Fastern's E'en.*

Avant que le Nain eût le temps de répliquer, le bandit de Westburnflat partit au grand galop. Il pressait sans pitié son cheval de l'éperon, et le faisait sauter par-dessus les pierres dont la plaine était parsemée. En vain l'animal ruait, gambadait, se dressait; il le forçait à suivre la ligne droite et restait ferme en selle. Bientôt le solitaire le perdit de vue.

— Ce misérable, se dit le Nain, cet assassin couvert de sang, ce scélérat qui ne respire que le crime, a des nerfs et des muscles assez forts et assez souples pour dompter un animal mille fois plus noble que lui; il le force à le transporter vers le lieu où il va se souiller d'un nouveau forfait! Et moi, si j'avais la faiblesse de vouloir prévenir sa malheureuse victime, de chercher à préserver de la ruine une famille innocente, la décrépitude qui m'enchaîne ici mettrait un obstacle à mes bonnes intentions. — Mais pourquoi désirerais-je qu'il en fût autrement? Qu'ont de commun ma voix aigre, ma figure hideuse, ma taille mal conformée, avec ceux qui se prétendent les chefs-d'œuvre de la création? Quand je rends un service, ne le reçoit-on pas avec horreur et dégoût? Pourquoi donc prendrais-je quelque intérêt à une race qui me regarde et qui m'a traité comme un monstre, un être proscrit? Non; par toute l'ingratitude que j'ai éprouvée, par les injures que j'ai souffertes, par l'emprisonnement qu'on m'a fait subir, par les chaînes dont on m'a chargé, j'étoufferai dans mon cœur une sensibilité rebelle! Je n'ai que trop souvent été assez insensé pour dévier de mes principes quand mes sentiments se liguaient contre moi : comme si celui qui n'a trouvé de compassion dans personne devait en ressentir pour quelqu'un? Que la destinée promène son char armé de faux sur l'humanité tremblante, je ne me précipiterai pas sous ses roues pour lui dérober une victime. Quand le Nain, le sorcier, le bossu, aurait sauvé aux dépens de sa vie un de ces êtres si fiers de leur beauté ou de leur adresse, tout le monde applaudirait à cet échange d'un homme contre un monstre. — Et cependant ce pauvre Hobbie, si jeune, si franc, si brave, si... — Oublions-le! je ne pourrais le secourir quand même je le voudrais; mais si je le pouvais, je ne le voudrais pas : non, je ne le voudrais pas, dût-il ne m'en coûter qu'un souhait.

Ayant ainsi terminé son soliloque, il se retira dans sa chaumière pour se mettre à l'abri de l'orage qui s'annonçait par de grosses et larges gouttes de pluie. Les derniers rayons du soleil avaient disparu

entièrement, à de courts intervalles deux ou trois éclats de tonnerre étaient répétés par les échos des montagnes comme le bruit d'un combat lointain.

CHAPITRE VII.

Orgueilleux oiseau des montagnes,
Tes plumes vont servir de jouet aux autans.
. . . . . .
. . . . . .
Retourne aux lieux où tu plaças ton aire.
Tu n'y verras que cendres et débris.
Qui frappe l'air de ces lugubres cris?...
Ce sont les accents d'une mère.

T. Campbell.

La nuit fut sombre et orageuse; mais le matin se leva comme rafraîchi par la pluie. La lande sauvage de Mucklestane-Moor, quoique coupée par des monticules arides et par des flaques d'eau marécageuses, sembla s'animer sous l'influence d'un ciel serein, comme un air de bonne humeur et de gaieté peut répandre un charme inexprimable sur le visage le moins agréable. La bruyère était touffue et fleurie. Les abeilles que le solitaire avait ajoutées à ses petites propriétés rurales voltigeaient en joyeux essaims et remplissaient l'air des murmures de leur industrie. Quand le vieillard sortit de sa hutte, ses deux chèvres vinrent au-devant de lui pour recevoir leur nourriture qu'il leur distribuait chaque matin, et elles lui léchaient les mains en signe de reconnaissance. — Pour vous du moins, leur dit-il, pour vous du moins la conformation de celui qui vous fait du bien ne change rien à votre gratitude; vous accueillez avec transport l'être disgracié de la nature qui vous donne ses soins, et les traits les plus nobles que le ciseau d'un statuaire ait jamais produits seraient pour vous un objet d'indifférence et d'alarmes s'ils s'offraient à vous à la place du corps mutilé dont vous avez coutume de recevoir les soins... Lorsque j'étais dans le monde, ai-je jamais trouvé de tels sentiments de gratitude? Non. Derrière ma chaise les domestiques que j'avais élevés depuis leur enfance me tournaient en dérision; l'ami que je soutins de ma fortune, et pour l'amour de qui mes mains... (un mouvement convulsif agita tout son corps), cet ami m'enferma dans l'asile des-

tiné aux êtres privés de la raison, me fit partager leurs souffrances, leurs humiliations, leurs privations! Hubert seul... mais Hubert finira aussi par m'abandonner. Tous les hommes ne se ressemblent-ils pas? ne sont-ils pas corrompus, insensibles, égoïstes, ingrats et hypocrites, jusque dans leurs prières à la Divinité, quand ils la remercient du soleil qui les éclaire, de l'air pur qu'ils respirent?

Pendant qu'il se livrait à ses sombres réflexions, le solitaire entendit de l'autre côté de son enclos le pas d'un cheval, et une voix sonore qui chantait avec l'accent joyeux d'un cœur léger de souci :

« Bon Hobbie Elliot, Hobbie, ô cher ami,
« Avec vous volontiers, je m'en irais d'ici. »

Au même instant, un gros chien de chasse franchit le mur.

Les chasseurs de ces cantons savent fort bien que la forme et l'odeur des chèvres rappellent tellement la forme et l'odeur du daim, que les limiers les mieux dressés s'élancent quelquefois sur elles. Le chien en question attaqua donc et étrangla aussitôt une des favorites de l'ermite, quoique Hobbie Elliot eût sauté à bas de son cheval pour sauver l'innocente créature.

Quand il vit les dernières convulsions d'une de ses favorites, le Nain, saisi d'un accès de frénésie et ne se possédant plus, tira une espèce de poignard qu'il portait sous son habit, et se précipita sur le chien pour le percer. Hobbie lui saisit le bras en disant : — Tout beau, Elshie, tout beau; ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter Killbuck. — Aussitôt la rage du Nain se tourna contre lui : déployant une vigueur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, il dégagea son bras en un clin d'œil, et appuya la pointe de son poignard sur la poitrine du fermier. Mais, jetant l'arme loin de lui avec horreur : — Non! s'écria-t-il d'un air égaré, non! pas une seconde fois!

Hobbie recula de quelques pas, aussi surpris que confus d'avoir couru un tel danger de la part d'un homme qu'il aurait cru si peu redoutable. — Il a le diable au corps, à coup sûr! — tels furent les premiers mots qui lui échappèrent; puis il se mit à s'excuser d'un accident qu'il n'avait pu ni prévoir ni empêcher. — Je ne veux pas justifier tout à fait Killbuck, dit-il; mais je suis fâché autant que vous de ce qui vient d'arriver; je veux donc vous envoyer deux chèvres

et deux grasses brebis de deux ans[1], pour réparer tout le mal. Un homme sage et sensé, comme vous l'êtes, ne doit pas avoir de rancune contre une pauvre bête qui n'a fait que suivre son instinct. Une chèvre est cousine germaine d'un daim; si c'eût été un agneau, on pourrait y trouver davantage à redire. Dans un endroit où il y a tant de chiens de chasse, vous devriez avoir des brebis plutôt que des chèvres, Elshie; je vous en enverrai deux.

— Misérable, répondit le Nain, votre cruauté me prive d'une des deux seules créatures qui me fussent attachées!

— Bon Dieu, Elshie, c'est bien contre ma volonté. J'aurais dû penser que vous aviez des chèvres et tenir mon chien en laisse. Mais je vais me marier, voyez-vous, et cela m'ôte toute autre idée de la tête, je crois! Mes deux frères apportent sur le traîneau le dîner de noces, ou une bonne partie; je veux dire trois fameux chevreuils; jamais on n'en vit courir de plus beaux dans la plaine de Dallom, comme dit la ballade. Ils ont fait un détour pour arriver, à cause des mauvais chemins. Je vous enverrais bien un peu de venaison; mais vous n'en voudriez peut-être pas, parce que c'est Killbuck qui l'a tuée.

Pendant ce long discours, par lequel le bon habitant des frontières cherchait à calmer de son mieux le Nain offensé, celui-ci avait tenu les yeux baissés, comme pour se livrer à de profondes méditations; enfin il s'écria : — L'instinct! l'instinct! Oui! c'est bien cela! le fort opprime le faible; le riche dépouille le pauvre; celui qui est heureux, ou pour mieux dire l'imbécile qui croit l'être, insulte à la misère de celui qui souffre. — Retire-toi; tu as réussi à porter le dernier coup au plus misérable des êtres. Tu m'as privé de ce que je regardais comme une demi-consolation. Retire-toi, répéta-t-il; et il ajouta avec un sourire amer : Va jouir du bonheur qui t'attend chez toi.

— Ah! dit Hobbie, je veux n'être jamais cru, si je ne désire vous emmener à mes noces. On n'en aura pas vu de pareilles depuis le temps du vieux Martin Elliot de la tour de Preakin. Il y aura cent Elliots pour courir la brouze[2]. Je vous enverrai chercher dans un traîneau avec un bon poney.

— Est-ce bien à moi que vous proposez de prendre part aux plaisirs du commun des hommes?

1. *Fat-gimmers*
2. Espèce de course à cheval qui fait partie des réjouissances d'une noce.

— Comment, commun! pas si commun. Les Elliots sont une vieille et bonne race.

— Va-t'en. Puisse le mauvais génie qui t'a conduit ici t'accompagner chez toi! Si tu ne m'y vois, tu y verras mes compagnons fidèles, la misère et le désespoir. Ils t'attendent déjà sur le seuil de ta porte.

— Vous avez tort de parler ainsi, Elshie. Personne ne vous croit bon de reste, croyez-moi; et voilà que vous me souhaitez malheur, à moi ou aux miens. Maintenant s'il arrive quelque chose à Grace, Dieu m'en préserve, ou à moi ou au pauvre chien; si je souffre quelque injure dans ma personne ou dans mes biens, je n'oublierai pas la part que vous y aurez eue.

— Va-t'en, répéta le Nain, va-t'en, et souviens-toi de moi quand tu sentiras le coup qui t'aura frappé.

— Eh bien, eh bien, dit Hobbie en remontant à cheval, je m'en vais; on ne gagne rien, dit-on, à disputer avec les gens qui sont de travers, on ne les redresse pas[1]; mais s'il arrive quelque chose à Grace Armstrong, je vous promets un petit feu de sorcier, pourvu qu'on trouve un seul tonneau goudronné dans les cinq paroisses du canton.

Il partit; et le Nain, après avoir jeté sur lui un regard de colère et de mépris, prenant une bêche avec un hoyau, se mit à creuser un tombeau pour sa chèvre. Un coup de sifflet, et les mots, — Hist, Elshie, st! l'interrompirent dans cette triste occupation. Il leva la tête, et aperçut près de lui le bandit de Westburnflat. Semblable au meurtrier de Banquo[2], il avait le visage souillé de sang, ses éperons et les flancs de sa monture en étaient couverts.

— Eh bien, misérable, ton infâme projet est-il accompli?

— Est-ce que vous en doutez, Elshie? Quand je mets le pied dans l'étrier, mes ennemis peuvent sangloter d'avance! Ils ont eu cette nuit, à Heugh-Foot, une belle illumination, et l'on y pousse encore des cris plaintifs sur la mariée.

— La mariée!

— Oui. Charly Cheat-the-Woody[3], comme nous l'appelons, c'est-à-dire Charlot Foster de Tinning-Beck, l'emmène dans le Cumberland. Elle m'a reconnu dans la bagarre, parce que mon masque

1. C'est le préjugé contre l'humeur de ceux qu'on appelle les gens marqués au B.
2. Allusion à Macbeth. — 3. *Charlot Nargue-la-Potence.*

s'était détaché. Vous sentez que si elle reparaissait dans le pays, je n'y serais pas en sûreté; la bande des Elliots est nombreuse. Maintenant, ce que j'ai à vous demander c'est le moyen de la mettre en sûreté.

— Veux-tu donc l'assassiner?

— Non, non, si je puis m'en dispenser. On dit qu'on envoie des gens aux plantations, qu'on les fait embarquer pour cela tout doucement dans les ports, et qu'on sait gré surtout à ceux qui amènent une jolie fille. Par delà les mers on a besoin de ce bétail femelle, qui n'est pas rare ici; mais je veux faire mieux pour la nôtre. Il est une belle dame qui, à moins qu'elle ne devienne enfant docile, fera dans peu, bon gré mal gré, le voyage des grandes Indes. J'ai envie de faire partir Grace avec elle. C'est une bonne fille, après tout. Quel crève-cœur pour Hobbie, quand ce matin à son retour il ne trouvera ni maison ni fiancée!

— Et tu n'as aucune pitié de lui?

— Aurait-il pitié de moi, s'il me voyait gravir la colline du château à Jeddart[1]? C'est la pauvre fille que je plains. Pour lui, il en prendra une autre. — Eh bien, Elshie, que dites-vous de cet exploit, vous qui aimez à entendre raconter?

— L'air, l'océan, le feu, dit le Nain en se parlant à lui-même, les tremblements de terre, les tempêtes, les volcans, ne sont rien auprès de la rage de l'homme; et qu'est-ce que ce bandit, si ce n'est un homme plus habile qu'un autre à remplir le but de son existence? — Écoute-moi, misérable, tu vas aller où je t'ai envoyé une fois.

— Chez l'intendant?

— Oui; tu lui diras qu'Elshender le Reclus lui ordonne de te donner de l'or. Mais rends la liberté à cette fille, renvoie-la dans sa famille; qu'elle n'ait à se plaindre d'aucune insulte; fais-lui seulement jurer de ne pas découvrir ton crime.

— Jurer! Et si elle ne tient pas son serment? les femmes n'ont pas une trop bonne réputation sur cet article. Un homme comme vous doit savoir cela. Aucune insulte, dites-vous? Qui sait ce qui peut lui arriver, si elle reste longtemps avec Tinning-Beck! Charly Cheat-the-Woody est un brave luron. Mais si vingt pièces d'or m'étaient comp-

1. Le lieu des exécutions à Jeddart, et où plusieurs confrères de Westburnflat ont joué le dernière scène de leur rôle tragique.

tées, je crois pouvoir promettre qu'elle serait rendue à sa famille dans les vingt-quatre heures.

Le Nain tira de sa poche un petit portefeuille, écrivit une ou deux lignes, déchira le feuillet et le remit au brigand : — Tiens, lui dit-il en le regardant d'un air de menace, mais ne songe pas à me tromper! si tu n'exécutes pas ponctuellement mes ordres, ta vie m'en répondra.

— Je sais que vous avez du pouvoir, Elshie, n'importe d'où il vienne, dit le bandit en baissant les yeux ; vous avez une prévoyance et un savoir de médecin qui vous servent à merveille, et l'argent pleut à votre commandement comme les fruits du grand frêne de Castleton dans une gelée d'octobre : je ne vous désobéirai pas.

— Pars donc, et délivre-moi de ton odieuse présence.

Le brigand donna un coup d'éperon à son cheval, et disparut sans répliquer.

Cependant Hobbie continuait sa route avec cette sorte d'inquiétude vague qu'on appelle un mauvais pressentiment. Avant d'avoir gravi la hauteur d'où il pouvait voir la maison, il aperçut sa nourrice, personnage qui était alors d'une grande importance en Écosse, tant dans la haute classe que dans la moyenne, car on regardait la liaison établie entre la nourrice et le nourrisson comme trop intime pour être rompue, et il arrivait très-fréquemment qu'elle finissait par être admise dans la famille, où on la chargeait d'une partie des soins domestiques.

— Qu'est-ce donc qui a pu faire venir si loin la vieille nourrice? se demanda Hobbie dès qu'il eut reconnu Annaple. Jamais elle ne s'éloigne de la ferme à plus d'une portée de fusil. Vient-elle m'annoncer quelque malheur? Les paroles du vieux sorcier ne peuvent pas me sortir de la tête. Ah! Killbuck, mon garçon! prendre une chèvre pour un daim, et justement la chèvre d'Elshie!

Annaple, le désespoir sur la figure, était arrivée près de lui; saisissant son cheval par la bride, elle resta quelques instants sans pouvoir s'exprimer, tandis qu'Hobbie, ne sachant à quoi il devait s'attendre, n'osait l'interroger. — Mon cher enfant, s'écria-t-elle enfin, arrêtez!... n'allez pas plus loin!... c'est un spectacle qui vous fera mourir.

— Au nom du ciel, Annaple, expliquez-vous! que voulez-vous dire?

— Hélas! mon enfant, tout est perdu, brûlé, pillé, saccagé! Votre jeune cœur se briserait, mon enfant, si vous voyiez ce que mes vieux yeux ont vu ce matin.

— Et qui a osé faire cela? — Lâchez ma bride, Annaple, lâchez-la donc! Où est ma mère? où sont mes sœurs? où est Grace? — Ah! le sorcier! j'entends encore ses paroles tinter à mon oreille.

Il pressa son cheval, et, ayant atteint le sommet de la colline, il découvrit le spectacle de désolation dont Annaple l'avait menacé. Des monceaux de cendres et de débris couvraient la place qu'avait occupée sa ferme. Ses granges, qui regorgeaient de grains et de fourrages, ses étables remplies de nombreux troupeaux, tout ce qui formait la richesse d'un cultivateur à cette époque, rien de cela n'existait plus. Hobbie resta comme anéanti. — Je suis ruiné, s'écria-t-il enfin, ruiné sans ressource! — encore si ce n'était pas à la veille de mon mariage! — Mais je ne suis pas un enfant pour rester là à pleurer. Pourvu que je retrouve Grace, ma mère et mes sœurs bien portantes! Eh bien, je ferai comme mon grand-père, qui alla avec Buccleugh servir en Flandre. — Allons, je ne perdrai pas courage, ce serait le faire perdre à ces pauvres femmes.

Il s'avança avec fermeté vers le lieu du désastre, dans le dessein de porter à sa famille les consolations dont il avait besoin lui-même. Les habitants du voisinage, ceux surtout qui portaient son nom, s'y étaient déjà rassemblés. Les plus jeunes s'étaient armés, et ne respiraient que vengeance, quoiqu'ils ne sussent sur qui la faire tomber; les plus âgés s'occupaient des moyens de secourir la malheureuse famille, à qui la chaumière d'Annaple, située à deux pas de la ferme, servait de refuge, et où chacun s'était empressé d'apporter ce qui pouvait être nécessaire, car on n'avait pu presque rien arracher à la fureur des flammes.

— Eh bien, disait un grand jeune homme, allons-nous rester toute la journée devant les murailles brûlées de la maison de notre parent? A cheval, et poursuivons les brigands. Qui est-ce qui a un limier capable de nous guider?

— Le jeune Earnscliff est déjà parti avec six chevaux pour tâcher de les découvrir, dit un second interlocuteur.

— Eh bien, reprit le premier, suivons-le donc, entrons dans le Cumberland; brûlons, pillons, tuons! tant pis pour les plus voisins.

— Un moment, jeune homme, dit un vieillard; voulez-vous exciter la guerre entre deux pays qui sont en paix?

— Voulez-vous que nous voyions brûler nos maisons sans nous venger? Est-ce ainsi qu'agissaient nos pères?

— Je ne vous dis pas, Simon, qu'il ne faut pas nous venger, répondit le vieillard plus prudent, mais, de notre temps, il faut avoir la loi pour soi.

— Je doute, remarqua un autre, qu'il existe encore un homme qui sache les formalités à observer quand il faut poursuivre une vengeance légitime au delà des frontières. Tam de Whitram savait tout cela; mais il est mort dans le fameux hiver.

— Oui, dit un quatrième, il était de la grande expédition quand on se porta jusqu'à Thirwall, un an après le combat de Philiphaugh[1].

— Bah! s'écria un autre de ces conseillers de discorde, il ne faut pas être bien savant pour connaître ces formalités. Quand on est sur la frontière, on met une botte de paille enflammée au haut d'une pique ou d'une fourche, on sonne trois fois du cor, on proclame le mot guerre, et alors il est légitime d'entrer en Angleterre pour se remettre, de vive force, en possession de ce qui vous a été pris. Si vous n'en pouvez venir à bout, vous avez le droit de prendre à quelque Anglais l'équivalent de ce que vous avez perdu, mais pas davantage. Voilà la loi ancienne du *Border*, faite à Dundrennan du temps de Douglas-le-Noir : que le diable emporte qui en doute!

— Eh bien, mes amis, s'écria Simon, à cheval! nous prendrons avec nous le vieux Cuddy! il sait le compte des troupeaux et du mobilier perdus; Hobbie en aura ce soir autant qu'il en avait hier. Quant à la maison, nous ne pouvons lui en apporter une; mais nous en brûlerons une dans le Cumberland, comme on a brûlé Heugh-Foot : c'est ce que, dans tous les pays du monde, on appelle des représailles.

La proposition venait d'être accueillie avec enthousiasme par les plus jeunes de l'assemblée, quand Hobbie arriva. — Voilà Hobbie, répéta-t-on tout bas, le voilà ce pauvre garçon : c'est lui qui nous guidera. — Tous s'empressèrent autour du malheureux fermier pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur, et il ne put exprimer à ses voisins et à ses parents combien il était sensible à

1. On trouve dans les arguments et les notes des *Chants populaires d'Écosse*, comme dans le *Lai du dernier Ménestrel*, le commentaire de toutes ces allusions. Ces deux ouvrages sont en quelque sorte la poésie du *Border* (frontières); *le Nain noir* en est le roman

l'intérêt qu'ils lui marquaient, qu'en leur serrant la main. Quand il pressa celle de Simon d'Hackburn, son anxiété trouva enfin un langage. — Et où sont-elles? dit-il, comme s'il eût craint de nommer les objets de son inquiétude. — Simon lui montra du doigt la chaumière d'Annaple, et Hobbie s'y précipita avec l'air désespéré d'un homme qui veut savoir sur-le-champ tout ce qu'il doit craindre.

Dès qu'il fut entré, des acclamations de compassion s'élevèrent de tous les côtés : — Ce pauvre Hobbie ! ce pauvre garçon ! — Il va apprendre ce qu'il y a de pire pour lui ! — Earnscliff ramènera peut-être la pauvre fille! — Puis le groupe, n'ayant point de chef reconnu, attendit tranquillement le retour d'Hobbie, résolu à se mettre sous sa direction.

L'entrevue d'Hobbie avec sa famille fut aussi triste qu'attendrissante. Ses trois sœurs se jetèrent à son cou en pleurant, et l'étouffèrent presque de caresses, afin de retarder l'instant où il s'apercevrait qu'il manquait là une personne non moins chère à son cœur.

— Que Dieu vous bénisse, mon fils! Il peut nous secourir, LUI, alors que le secours du monde n'est qu'un roseau brisé. — Tels furent les premiers mots que la vieille mère adressa à son petit-fils.

Il regarda autour de lui, tenant la main de deux de ses sœurs tandis que la troisième était encore suspendue à son cou. — Laissez-moi donc voir, dit-il, que je vous compte. Voilà ma mère, Annette, Jeanne, Lily; mais où est... (Il hésita une minute.) — Où est Grace? continua-t-il comme en faisant un effort. — Le moment est bien mal choisi pour se cacher ou pour plaisanter.

— O mon frère! notre pauvre Grace! — furent les seules réponses qu'il put obtenir, jusqu'à ce que sa mère, se levant et le séparant de ses sœurs éplorées, le conduisit vers un siége, puis lui dit avec cette sérénité touchante qu'une piété sincère peut seule procurer aux plus cruelles douleurs : — Mon fils, quand votre père fut tué à la guerre, et me laissa six orphelins à qui j'avais à peine de quoi donner du pain, j'eus le courage, ou, pour mieux dire, le ciel me donna le courage de prononcer : Que la volonté du Seigneur soit faite! Eh bien, mon fils, des brigands ont mis le feu cette nuit à la ferme en cinq ou six endroits à la fois; ils sont entrés armés, masqués; ils ont pillé la maison, tué les bestiaux, emmené les chevaux, et, pour comble de malheur, enlevé notre pauvre Grace! Priez le ciel qu'il vous donne la force de répéter avec moi : — Que sa volonté soit faite!

— Ma mère, ma mère, ne me pressez pas ainsi... C'est impossible... je ne suis qu'un pécheur... un pécheur endurci... Des hommes armés, masqués! Grace enlevée!... Donnez-moi le sabre et le havresac de mon père. Je veux me venger, dussé-je aller chercher ma vengeance au fond de l'enfer.

— Oh! mon fils, soyez soumis à la volonté de Dieu; qui sait ce que sa bonté nous réserve? Le jeune Earnscliff (que le ciel le protége!) s'est mis à la poursuite des brigands avec Davie de Stenhouse et quelques autres des premiers accourus. Je criais de laisser brûler la maison et de courir après Grace : Earnscliff a été le premier à partir. C'est le digne fils de son père; c'est un loyal ami.

— Oui! s'écria Hobbie, que le ciel le bénisse! mais il s'agit à présent de l'imiter. Adieu, ma mère, adieu, mes sœurs!

— Adieu, mon fils! puissiez-vous réussir dans votre recherche! mais que je vous entende donc dire avant votre départ : — Que la volonté de Dieu soit faite!

— Pas à présent, ma mère, pas à présent, cela m'est impossible.

Il sortait de la chaumière, quand, en se retournant, il vit le visage de sa vénérable aïeule se couvrir d'une nouvelle tristesse; aussitôt il revint à elle et se précipita dans ses bras : — Eh bien, oui, ma mère, dit-il; oui! que SA volonté soit faite, puisque cela vous consolera.

— Que Dieu soit donc avec vous, mon fils, et qu'il vous accorde de pouvoir dire à votre retour : — Que SON saint nom soit béni!

— Adieu, ma mère, adieu, mes sœurs, s'écria Elliot; et il partit.

CHAPITRE VIII.

Aux armes! à cheval! ne perdons pas leur trace,
S'écria le laird en courroux.
Si quelqu'un refusait de marcher avec nous,
Qu'il ne vienne jamais me regarder en face.
Ballade des frontières.

A CHEVAL! à cheval! lance au poing! s'écria Hobbie en rejoignant la troupe qui l'attendait.

Plusieurs avaient déjà le pied dans l'étrier, et, pendant qu'Elliot cherchait des armes, chose difficile à trouver dans ce désordre, le vallon retentit de l'approbation bruyante de ses amis.

— A la bonne heure, Hobbie, dit Simon d'Hackburn; je vous reconnais. Que les femmes pleurent et gémissent, rien de mieux, mais les hommes doivent rendre aux autres ce qu'on leur a fait; c'est la sainte Écriture qui l'a dit.

— Taisez-vous, dit un vieillard d'un air sévère; n'abusez pas de la parole de Dieu; vous ne connaissez pas la chose dont vous parlez.

— Avez-vous quelques nouvelles, Hobbie? êtes-vous sur la voie? Mes braves, ne nous pressons pas trop, dit le vieux Dick de Dingle.

— Que signifie de venir nous prêcher maintenant? répliqua Simon à celui qui l'avait gourmandé. Si vous ne savez pas vous défendre, laissez faire ceux qui le peuvent. — Puis s'adressant au vieux Dick : — Est-ce que vous croyez que nous ne connaissons pas la route d'Angleterre aussi bien que la connaissaient nos pères! N'est-ce pas de là que nous viennent tous les maux? C'est l'ancien proverbe, et il dit vrai : Allons en Angleterre, comme si le diable nous poussait vers le sud.

— Nous suivrons la trace des chevaux d'Earnscliff, dit un Elliot.

— Je la reconnaîtrais dans la lande la plus obscure du Border, quand on y aurait tenu foire la veille, ajouta Hugh, le maréchal ferrant de Ringleburn, car c'est toujours moi qui chausse son cheval.

— Lâchez les limiers, dit un autre; où sont-ils?

— Oui, oui, la terre est sèche : la piste ne ment jamais!

Hobbie siffla ses chiens, qui erraient en hurlant autour des cendres de la ferme. — Allons, Killbuck, dit-il, prouve-nous ton savoir-faire aujourd'hui. — Ensuite, comme éclairé d'une lumière soudaine, il ajouta : — Mais le sorcier m'a dit quelque chose de tout ceci; il peut fort bien savoir ce qu'il en est, soit par les coquins de ce monde, soit par les diables de l'autre : il me le dira, ou je le lui ferai avouer avec mon couteau de chasse.

Hobbie donna ses instructions à ses camarades : — Que quatre d'entre vous avec Simon courent du côté de Græmes-Gap; si les brigands sont des Anglais, ils auront pris ce chemin. Que les autres se dispersent deux par deux ou trois par trois dans les bruyères, et qu'ils m'attendent au Trysting-Pool [1]. Qu'on dise à mes frères, quand ils arriveront, de venir nous y joindre; pauvres garçons! ils

1. L'étang du rendez-vous.

seront aussi désolés que moi; ils ne se doutent guère dans quelle maison de deuil ils apportent notre venaison. — Quant à moi, je vais au galop jusqu'à Mucklestane-Moor.

— Et si j'étais que de vous, dit alors Dick de Dingle, je parlerais au bon Elshie; il peut tout vous dire, s'il est d'humeur à répondre.

— Il me le dira, reprit Hobbie occupé à préparer ses armes, ou je saurai pourquoi.

— Oui, mon enfant ! mais parlez-lui convenablement. Ces gens-là n'aiment pas qu'on les menace. Leurs communications avec les esprits les rendent assez susceptibles.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis en état aujourd'hui de braver tous les sorciers du monde et tous les diables de l'enfer. — Et, sautant en selle, Hobbie partit au grand trot.

Bientôt, malgré l'impatience dont il était tourmenté, ne sachant pas le chemin que son cheval aurait à faire dans la journée, il n'osa plus presser sa marche; il eut donc le temps de réfléchir sur la manière dont il devait parler au Nain, afin de tirer de lui tout ce qu'il pouvait savoir relativement aux malheurs qui lui étaient arrivés. Quoique vif et franc, comme la plupart de ses compatriotes, il ne manquait pas de cette adresse qui est aussi un de leurs traits caractéristiques. D'après la conduite de cet être mystérieux, le soir où il l'avait vu pour la première fois, et d'après tout ce qu'il en avait remarqué depuis lors, il prévit que les menaces et la violence n'obtiendraient rien de lui.

— Je lui parlerai avec douceur, comme le vieux Dickon me l'a conseillé, pensa-t-il. On a beau dire qu'il est ligué avec Satan, il faudrait qu'il fût pire qu'un diable incarné pour ne pas avoir pitié de ma position. D'ailleurs, il a plus d'une fois rendu service au pauvre monde. J'aurai donc soin de me modérer, je tâcherai de toucher son cœur; et si je n'en tire rien par la douceur, je serai toujours à temps de lui tordre le cou.

C'est dans ces dispositions qu'Hobbie s'approcha de la chaumière du solitaire. Elshie n'était pas sur son siége d'audience, et il ne put le découvrir dans son jardin ni dans son enclos. — Il est enfermé dans le fond de son donjon, dit-il; il n'en voudra peut-être pas sortir; mais tâchons de le toucher par les oreilles d'abord, avant de m'y prendre autrement.

Élevant la voix, et du ton le plus suppliant qu'il lui fut possible de

prendre : — Mon bon ami Elshie ! cria-t-il... Point de réponse... — Bon père Elshie !... Même silence. — Que le diable emporte ta chienne de carcasse ! dit-il entre ses dents... Mon bon Elshie, n'accorderez-vous pas un mot d'avis au plus malheureux des hommes ?

— Malheureux ? dit le Nain. Tant mieux !

Ces mots se firent entendre à travers une petite lucarne pratiquée au-dessus de la porte, et par laquelle le solitaire avait la facilité de voir ce qui se passait hors de sa maison, sans être lui-même aperçu.

— Tant mieux, Elshie ! et pourquoi tant mieux ? N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit que j'étais le plus malheureux des hommes ?

— Croyez-vous m'apprendre une nouvelle ? avez-vous oublié ce que je vous ai dit ce matin ?

— Non, Elshie ; et c'est parce que je m'en souviens que je reviens vous voir. Celui qui a si bien connu le mal doit être capable d'indiquer le remède.

— Il n'y a point de remède aux maux de ce monde. Si j'en connaissais un, je commencerais par l'employer pour moi-même... N'ai-je pas perdu une fortune qui aurait suffi pour acheter cent fois toutes tes montagnes ? un rang auprès duquel ta condition n'est que celle du dernier paysan ? une société où je trouvais tout ce qu'il y a d'aimable et d'intéressant ?... N'ai-je pas perdu tout cela ? Je vis ici comme le rebut de la nature, dans la plus affreuse des retraites, et plus affreux moi-même que les objets horribles qui m'environnent ! et pourquoi d'autres vermisseaux se plaindraient-ils d'être foulés aux pieds de la destinée, quand moi-même je me trouve écrasé sous la roue de son char ?

— Vous pouvez avoir tout perdu, terres, amis, richesses ; mais vous n'avez jamais éprouvé un chagrin comme le mien : jamais vous n'avez perdu Grace Armstrong. Et maintenant, adieu toutes mes espérances, je ne la verrai plus.

Ces paroles furent prononcées avec la plus vive émotion ; puis, comme si elles avaient épuisé ses forces, Hobbie garda le silence. Avant qu'il eût pu reprendre assez de résolution pour adresser au Nain de nouvelles prières, le bras nerveux de celui-ci se montra à la lucarne, un gros sac de cuir à la main.

— Tiens, voilà le baume qui guérit tous les maux des hommes, dit Elshie en le laissant tomber. Du moins, c'est ainsi qu'ils le

pensent, les misérables! Va-t'en. Te voilà deux fois plus riche que tu ne l'étais hier. Ne m'adresse plus ni questions ni plaintes : elles me sont aussi odieuses que les remerciements.

— C'est de l'or, en vérité! dit Hobbie en faisant sonner le sac. — Elshie, je vous remercie de votre bonté, mais je voudrais vous donner une reconnaissance de cet argent, une sûreté sur nos terres. Cependant, pour vous parler librement, je ne me soucierais pas de m'en servir avant de savoir d'où il vient. Je ne voudrais pas, quand j'en donnerai à quelqu'un, qu'il vînt à se changer en ardoises.

— Sot ignorant! s'écria le Nain, jamais poison plus véritable n'est sorti des entrailles de la terre. Prends-le, fais-en usage, et puisse-t-il te profiter aussi bien qu'à moi!

— Mais je vous dis que ce n'est pas tant l'argent qui me touche. J'avais une jolie ferme et les trente plus belles têtes de bétail du pays; mais ce n'est pas là ce qui me tient au cœur : si vous pouviez me donner quelques nouvelles de la pauvre Grace, je consentirais volontiers à être votre esclave toute ma vie, sauf le salut de mon âme. Parlez, Elshie, parlez!

— Eh bien donc, répondit le Nain, comme poussé à bout par ses importunités, puisque tes propres malheurs ne te suffisent pas, et que tu veux y ajouter ceux d'une compagne, cherche du côté de l'*ouest* celle que tu as perdue.

— L'*ouest*, Elshie? c'est un mot bien vague.

— C'est le dernier que je prononcerai.

Le solitaire ferma la lucarne, et laissa parler Hobbie sans lui répondre davantage.

— L'*ouest!* mais le pays est tranquille de ce côté. Serait-ce Jack du Todholes? il est trop vieux pour faire un pareil coup. L'*ouest!* par ma vie, ce doit être *Westburnflat*. — Elshie, Elshie, encore un mot, un seul mot. Est-ce Westburnflat? Répondez-moi! je ne voudrais pas m'en prendre à lui s'il est innocent... Point de réponse!... Si vous ne me dites rien, je croirai que c'est le bandit... Est-il devenu sourd ou muet? — Allons, allons, c'est Willie! je ne l'aurais jamais cru. Il faut qu'il ait quelque autre appui que ses amis du Cumberland. — Elshie! Elshie! adieu; je n'emporte pas votre argent, parce que je ne veux pas m'en charger. Reprenez-le donc. Je vais rejoindre mes amis au lieu du rendez-vous. Reprenez votre sac quand je serai parti, si vous ne voulez pas m'ouvrir. — Il est sourd ou endiablé,

peut-être tous les deux à la fois; mais je n'ai pas le temps de disputer avec lui. — Et Elliot partit pour le rendez-vous qu'il avait assigné à ses amis.

Cinq ou six d'entre eux y étaient déjà arrivés, et presque au même instant le hasard y amena Earnscliff et ses compagnons. Ils avaient découvert les traces des bestiaux jusqu'à la frontière; mais là ils avaient appris qu'une troupe considérable de jacobites étaient en armes, et qu'on parlait de soulèvements dans différentes parties de l'Écosse. Earnscliff ne regardait donc plus l'événement de la nuit précédente comme l'effet d'un brigandage ordinaire ou d'une vengeance particulière, mais comme la première étincelle de la guerre civile.

Le jeune homme embrassa Hobbie avec tous les témoignages d'un véritable intérêt, et l'informa du fruit de ses recherches. — Eh bien, dit ce dernier, je parierais ma tête qu'Ellieslaw est pour quelque chose dans cette trahison d'enfer, car il est lié avec tous les jacobites du Cumberland; et, comme il a toujours protégé Westburnflat, cela s'accorde assez bien avec ce qu'Elshie m'a fait entendre.

Un autre se rappela qu'une fille de basse-cour d'Heugh-Foot avait entendu les brigands dire qu'ils agissaient au nom de Jacques VIII, et qu'ils étaient chargés de désarmer tous les rebelles; selon d'autres, Westburnflat s'était vanté tout haut qu'il obtiendrait bientôt un commandement dans les troupes jacobites, sous les ordres d'Ellieslaw, lorsque celui-ci se serait déclaré, et qu'alors on ferait un mauvais parti à Earnscliff et à tout ce qui serait attaché au gouvernement.

Le résultat fut qu'on ne douta plus que les brigands n'eussent agi sous les ordres de Westburnflat, peut-être à l'instigation secrète d'Ellieslaw, et qu'on résolut de se rendre sur-le-champ à la demeure du premier, afin de s'assurer de sa personne. Les amis dispersés des Elliots les avaient rejoints pendant leur délibération, et ils se trouvaient plus de vingt cavaliers bien montés et passablement armés.

Un ruisseau sorti d'une étroite ravine des montagnes se répandait sur la plaine marécageuse qui donne son nom au manoir de Westburnflat; mais en cet endroit l'onde, naguère rapide comme un torrent, change de caractère et devient stagnante; tel un serpent azuré se replie sur lui-même pour dormir. Sur une des rives et au centre de la plaine s'élevait la tour du bandit, qui était une de ces maisons fortifiées, jadis si nombreuses sur les frontières. En avant

des murs, le terrain s'étendait en esplanade pendant l'espace d'environ cent toises; plus loin ce n'était plus qu'une fondrière impraticable pour des étrangers, et les sentiers qui y conduisaient n'étaient connus que du maître et des siens. Cependant, parmi les Écossais rassemblés sous les ordres d'Earnscliff, plusieurs pouvaient servir de guides, car quoique le genre de vie du propriétaire fût généralement connu, on était alors si peu scrupuleux sur l'article de la propriété, qu'il n'était pas aussi mal vu qu'il l'eût été dans une contrée plus civilisée. Parmi ses voisins plus paisibles, il était estimé à peu près comme le serait de nos jours un joueur, un amateur de combats de coqs, ou un jockey[1]; comme un homme enfin dont les habitudes étaient blâmables et la société à éviter, mais dont on ne pouvait dire, après tout, qu'il fût flétri de cette infamie ineffaçable qui dans un pays où les lois sont observées s'attache à la profession de maraudeur. Dans la circonstance dont nous parlons, l'indignation ne provenait pas de cette source, mais de ce qu'il avait attaqué un voisin qui ne lui avait fait aucune injure, et surtout un membre du clan d'Elliot, dont la plupart de nos jeunes gens faisaient partie. Il se trouva donc naturellement dans la bande plusieurs personnes qui, familières avec les localités, conduisirent facilement leurs camarades jusqu'au pied de la tour de Westburnflat.

CHAPITRE IX.

Délivre-moi de la donzelle,
Emmène-la, dit le géant;
Je ne suis point si mécréant
Que de vouloir mourir pour elle.
Romance du Faucon.

La tour était un bâtiment carré de l'aspect le plus sombre. Les murs en étaient très-épais : les fenêtres, ou pour mieux dire les fentes qui en tenaient lieu, semblaient avoir été faites, non pour donner entrée à l'air et à la lumière, mais pour fournir aux habitants les moyens de repousser toute attaque du dehors. Une terrasse qui la couronnait

1 *Horse-jockey.* Un amateur de chevaux.

était entourée d'un parapet, et donnait aux défenseurs l'avantage de combattre à couvert. Une seule porte, aussi étroite que solide, et revêtue de grosses lames de fer, donnait accès dans le donjon par un escalier en spirale.

A peine la troupe se fut-elle arrêtée devant la tour, que le bras d'une femme, passant au travers d'un créneau dans la partie supérieure, agita un mouchoir, comme pour implorer du secours. En l'apercevant, Hobbie fut près de devenir fou de joie. — C'est la main de Grace! s'écria-t-il : c'est le bras de Grace! je le reconnaîtrais entre mille : il n'en existe pas un semblable. Il faut la délivrer, mes amis, nous fallût-il démolir pierre à pierre la tour de Westburnflat.

Earnscliff doutait qu'il fût possible de reconnaître à une telle distance le bras et la main d'une femme, mais il ne voulut rien dire qui pût diminuer les espérances du jeune fermier. On résolut donc de faire une sommation à la garnison; et les cris de la troupe, joints au son d'un cor de chasse dont on s'était muni, firent paraître la tête d'une vieille à une des meurtrières.

— C'est la mère du brigand, dit Simon; elle est cent fois pire que lui. La moitié du mal qu'il fait au pays est la suite de ses instigations.

— Qui êtes-vous? que demandez-vous? dit la respectable matrone.

— Nous désirons parler à William Græme de Westburnflat, répondit Earnscliff.

— Il n'y est pas.

— Depuis quand est-il absent?

— Je ne puis vous le dire.

— Quand reviendra-t-il?

— Je n'en sais rien, répondit l'inexorable gardienne.

— Vous n'êtes pas seule dans la tour?

— Seule. A moins que vous ne vouliez compter les rats.

— Ouvrez donc la porte, afin de nous le prouver. Je suis juge de paix, et nous sommes à la recherche d'un crime de félonie.

— Que le diable brûle les doigts à ceux qui tireront les verrous pour vous ouvrir; quant à moi, jamais. N'êtes-vous pas honteux de venir trente hommes, le pot de fer en tête, avec des épées et des lances, pour effrayer une pauvre veuve!

— Nos informations sont positives : un vol considérable a été commis, il faut que nous fassions une visite.

— Et l'on a enlevé une jeune fille qui vaut cent fois plus que tout ce qu'on a volé, ajouta Hobbie.

— Le seul moyen de prouver l'innocence de votre fils, continua Earnscliff, est de nous ouvrir sans résistance, et de nous laisser visiter la maison.

— Oui-da? Et que ferez-vous donc si je n'ouvre pas à une bande de vauriens? dit la portière d'un ton railleur.

— Nous entrerons avec les clefs du roi, et nous casserons la tête à tous ceux qui tomberont sous nos mains, s'écria Hobbie exaspéré.

— Gens qu'on menace vivent longtemps, riposta la vieille avec le même accent ironique. Essayez, mes amis, essayez, la porte est solide. Elle a résisté à plus forts que vous.

A ces mots, elle se retira en poussant un grand éclat de rire.

Les assiégeants tinrent une conférence sérieuse. L'épaisseur des murs était telle qu'ils auraient pu braver même le canon pendant quelque temps. La porte, revêtue de lames de fer, était si solide, qu'aucune force humaine ne semblait en état de la briser. — Ni tenailles ni marteaux ne pourront y mordre, dit Hugh, le maréchal ferrant de Ringleburn; autant vaudrait essayer de l'enfoncer avec des tuyaux de pipe.

Sous l'entrée, à la distance de neuf pieds, qui formaient l'épaisseur de la muraille, il y avait une seconde porte en chêne garnie de clous et assurée par de grandes barres de fer croisées en tous sens. Enfin on ne pouvait trop compter sur la sincérité de la vieille, qui prétendait être seule dans la tour; car le sentier qui y conduisait portait les traces récentes du passage de plusieurs cavaliers.

A ces difficultés se joignait celle de se procurer les moyens d'attaque. Il ne fallait pas même penser à trouver des échelles assez hautes pour parvenir aux créneaux, et les fenêtres, outre leur élévation, étaient garnies d'épais barreaux; il ne fallait pas non plus penser à miner, faute d'outils et de poudre. On eut d'abord l'idée de convertir le siége en blocus; mais il était à craindre que pendant ce temps Westburnflat ne fût secouru par ses confédérés, surtout si, comme on le soupçonnait, il était à la tête d'un parti de jacobites; d'ailleurs on manquait d'abri et de provisions.

Hobbie grinçait des dents, et il tournait autour de la forteresse sans découvrir le moyen d'y pénétrer. — Mes amis, s'écria-t-il tout à coup comme frappé d'une inspiration soudaine, suivons l'exemple que

nous ont laissé nos pères ; coupons du bois, formons un bûcher contre la porte, et enfumons la vieille sorcière comme un jambon.

On se mit à l'œuvre sans différer : tous les sabres, tous les couteaux, furent employés à couper les buissons et les saules qui croissaient sur les rives d'un ruisseau voisin ; on empila le bois contre la porte, on se procura du feu à l'aide d'un fusil. Hobbie, tenant en main un brandon de paille enflammée, s'avançait vers le bûcher, quand on vit le bout d'une carabine sortir d'une meurtrière; en même temps on entendit le brigand s'écrier : — Grand merci, bonnes gens, vous êtes bien bons de travailler à notre provision d'hiver. Mais si l'un de vous avance d'un pas, ce sera le dernier de sa vie.

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit intrépidement Elliot sans s'arrêter.

Le maraudeur fit feu, mais sans atteindre Hobbie ; Earnscliff, au contraire, tira un coup si bien ajusté, que la balle, traversant l'étroite ouverture, vint effleurer la joue du scélérat et en fit jaillir le sang. Willie s'aperçut probablement que son poste ne le mettait plus en sûreté, car il demanda aussitôt à parlementer.

— Pourquoi, dit-il, venez-vous attaquer un homme honnête et paisible?

— Parce que vous retenez une prisonnière, et que nous avons résolu de la délivrer, répondit Earnscliff.

— Et quel intérêt prenez-vous à elle?

— C'est ce que vous n'avez pas le droit de nous demander, vous qui la retenez de vive force.

— Ah! je puis au moins m'en douter! Au surplus, je n'ai pas envie de me faire une querelle à mort en versant le sang d'aucun de vous, quoique Earnscliff, qui sait viser si juste, n'ait pas craint de verser le mien. Pour prévenir de plus grands malheurs, je consens à vous rendre ma prisonnière, puisque vous ne vous en irez qu'à cette condition.

— Et tout ce que vous avez volé à Hobbie, s'écria Simon, vous n'en parlez pas! Croyez-vous que nous souffrirons que vous veniez piller nos étables comme si c'était le poulailler d'une vieille femme.

— Je sais ce qui est arrivé à Hobbie, répliqua le brigand ; mais, sur mon âme et conscience, il n'y a pas dans la tour un clou qui lui appartienne : tout a été emporté dans le Cumberland. Je connais les voleurs, je vous promets de lui faire rendre tout ce qui pourra se

retrouver. Si, dans trois jours, il veut aller à Castleton avec deux amis, je m'y rendrai avec deux des miens, et je tâcherai de lui donner satisfaction.

— C'est bon! c'est bon! cria Hobbie. — Ne parlez pas de cela, dit-il tout bas à Simon; tâchons seulement de tirer la pauvre Grace des griffes de ce vieux scélérat.

— Earnscliff, demanda le brigand toujours placé derrière sa meurtrière, me donnez-vous votre parole, sur votre honneur et sur votre gant, que je serai libre de sortir de la tour et d'y rentrer? Je demande cinq minutes pour ouvrir la porte, et autant pour en fermer les verrous; me le promettez-vous?

— Vous aurez tout le temps qui vous sera nécessaire; je vous en donne ma parole sur mon honneur et sur mon gant.

— Écoutez, Earnscliff, il vaudrait mieux que vous fissiez reculer vos gens hors de la portée du fusil, et nous resterions tous deux sans armes, près de la porte de la tour. Ce n'est pas que je doute de votre parole; mais il est toujours bon de prendre ses précautions.

— Camarade, pensa Hobbie en reculant avec ses compagnons, si je te tenais au Turner's Holm[1], avec seulement deux honnêtes gens pour témoins, tu souhaiterais bientôt de t'être cassé une jambe plutôt que d'avoir touché à rien de ce qui m'appartenait.

—Eh bien, dit Simon, scandalisé de le voir capituler si facilement, après tout, ce Westburnflat a une plume blanche dans son aile[2] : il n'est pas digne de mettre les bottes de son père.

Cependant la porte de la tour fut ouverte; Willie en sortit avec une jeune femme, et sa vieille mère se tint auprès, comme en sentinelle. — Voilà ma prisonnière, dit le brigand; je vous la livre saine et sauve; qu'un ou deux d'entre vous s'approchent pour la recevoir.

Earnscliff restait immobile de surprise. Ce n'était pas Grace Armstrong, mais miss Isabelle Vere qui était devant ses yeux.

— Ce n'est pas Grace, s'écria Hobbie en accourant vers Willie et le couchant en joue : où est Grace? Qu'en as-tu fait? parle, ou tu es mort.

— Songez que j'ai donné ma parole, Hobbie, dit Earnscliff en dé-

1. Il y a sur les frontières des deux royaumes une *prairie unie*, appelée Turner's-Holm, dans l'endroit où le ruisseau qu'on nomme Crissop se joint au Liddel. On dit qu'elle fut ainsi appelée parce qu'on la choisit souvent pour des joutes et des tournois dans le temps des juridictions de frontières.

2. Expression populaire, pour dire : n'est pas si noir, ou si brave, qu'on le dit.

tournant l'arme; et tous ses camarades répétèrent en désarmant Elliot : — Earnscliff a engagé sa main et son gant, sa parole et sa foi; songez, Hobbie, que nous ne devons pas trahir le gage donné à Westburnflat, fût-il le plus grand coquin du monde.

Le maraudeur avait pâli; en se voyant ainsi protégé, il reprit courage. — Elle n'est pas entre mes mains, dit-il; si vous en doutez, je consens à vous laisser visiter la tour. Au surplus, j'ai tenu ma parole; j'ai droit d'attendre que vous tiendrez la vôtre. — Si ce n'est pas cette prisonnière que vous cherchiez, dit-il à Earnscliff, vous allez me la rendre, car je suis responsable de sa personne envers qui de droit.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Earnscliff, dit Isabelle en joignant les mains d'un air de terreur, n'abandonnez pas une infortunée que tout le monde semble avoir abandonnée.

— Ne craignez rien, lui répondit-il tout bas; je vous défendrai aux dépens de ma vie. — Misérable! dit-il à Westburnflat, comment avez-vous osé insulter cette dame?

— C'est ce dont je rendrai compte à ceux qui ont pour me faire cette question plus de droits que vous n'en pouvez avoir, répliqua le maraudeur. Songez seulement que si vous me l'enlevez à main armée, c'est vous qui en serez responsable. Un homme ne saurait se défendre contre vingt. Tous les hommes des Mearns n'en peuvent faire plus qu'ils ne peuvent [1].

— C'est un imposteur! dit Isabelle; il m'a arrachée par violence des bras de mon père.

— Peut-être a-t-il eu ses raisons pour vous le faire croire, dit le brigand; au surplus, ce n'est pas mon affaire. — Ainsi donc vous ne voulez pas me la rendre?

— Vous la rendre, mon brave! non certainement. Je suis aux ordres de miss Vere, et je suis prêt à la reconduire partout où elle le désirera.

— Cela est peut-être déjà arrangé entre vous deux.

— Et Grace! s'écria Hobbie; où est Grace? Croyez-vous que cela se passe ainsi?

Et pendant qu'Earnscliff était tout occupé de miss Vere, il se précipita sur Willie le sabre à la main.

1. C'est-à-dire, ils ont beau être braves, ils cèdent aussi au nombre. Les *Mearns*, ou le comté de Kincardine, sont une province d'Écosse.

— Un instant, Hobbie! dit le brigand. Et se rapprochant de la porte que la vieille tenait entr'ouverte, il la franchit en toute hâte, puis la ferma aussitôt.

Hobbie voulut le frapper, mais il ne l'atteignit pas; cependant le coup était si bien lancé, qu'il enleva un épais fragment du linteau. La marque existe encore, et on la montre comme une preuve de l'étonnante vigueur de nos ancêtres.

— Cela n'est pas bien, Hobbie, dit le vieux Dick; voilà deux fois que vous manquez à la parole donnée sur l'honneur et sur le gant. Pour qui voulez-vous donc nous faire passer dans le pays? Willie Westburnflat a tenu sa promesse, nous devons être fidèles à la nôtre. Il vous a donné rendez-vous à Castleton; eh bien, si alors il ne vous rend pas justice, nous prendrons de nouveau les armes contre lui, avec tous nos amis, et nous l'ensevelirons sous les ruines de sa tour.

Ce froid raisonnement ne versa aucun baume sur les blessures du brave fermier; mais il ne pouvait rien faire sans ses compagnons, et il fut obligé de se soumettre.

Pendant ce temps miss Vere avait témoigné à Earnscliff le désir d'être reconduite sur-le-champ chez son père; il s'empressa de la satisfaire, et cinq ou six jeunes gens s'offrirent pour lui servir d'escorte jusqu'à Ellieslaw. Mais Hobbie ne fut pas de ce nombre : rongé par le chagrin que lui faisaient éprouver les événements de cette journée, désespéré surtout de n'avoir pu retrouver sa chère Grace, il reprit tristement le chemin de la chaumière d'Annaple, rêvant à ce qu'il lui restait à faire pour adoucir le sort de sa famille. Enfin, toute la bande de ses amis se dispersa quand ils eurent traversé le marais, et le maraudeur avec sa mère les suivirent de l'œil jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

CHAPITRE X.

> Je quittai le réduit de celle qui m'est chère...
> C'était hier, la neige étalait sa blancheur :
> Je reviens quand l'été fait briller sa lumière,
> Je retrouve la rose exhalant son odeur.
>
> *Ancienne ballade.*

Piqué de ce qu'il appelait l'indifférence de ses amis, Hobbie poursuivait solitairement son chemin. — Que le diable te rende fourbu! dit-il avec impatience à son cheval fatigué, qui bronchait à chaque pas, en lui faisant sentir l'éperon : tu es comme tous les autres. N'est-ce pas moi qui t'ai élevé, qui t'ai nourri? et voilà maintenant que tu regimbes! Oui, tu es comme les autres. Ils sont tous mes parents, quoique d'un peu loin; j'aurais donné pour eux sang et biens, je les aurais servis la nuit comme le jour, et je crois qu'ils ont plus d'égards pour le bandit de Westburnflat que pour moi. Ah, mon Dieu! c'est pourtant d'ici que j'aurais dû distinguer les lumières d'Heugh-Foot. Malheur à moi! je ne verrai plus briller à Heugh-Foot la chandelle ou le charbon! Si ce n'était à cause de ma mère, de mes sœurs et de cette pauvre Grace, je crois que je donnerais de l'éperon à mon cheval, et que je le ferais sauter dans la rivière pour en finir tout d'un coup.

Ce fut dans cette disposition au désespoir qu'il arriva devant la chaumière, asile de sa famille. En approchant de la porte, il entendit ses sœurs parler avec vivacité et d'un ton de gaieté. — Le diable soit des femmes! dit-il; il faut toujours qu'elles chuchotent, qu'elles jasent, qu'elles rient; rien au monde ne pourrait les en empêcher! Et cependant je suis bien aise qu'elles ne perdent pas courage, les pauvres créatures! — Après tout, c'est sur moi et non sur elles que le plus fort du coup est tombé.

Tout en parlant ainsi, il attachait son cheval sous un hangar : — Allons, lui dit-il, il faut que tu t'en ressentes comme ton maître : tu n'auras aujourd'hui ni couverture ni litière! nous aurions mieux fait de nous jeter tous les deux dans le gouffre le plus profond.

La plus jeune de ses sœurs vint l'interrompre. — Eh bien! Hobbie,

lui dit-elle, à quoi vous amusez-vous là, tandis qu'il y a quelqu'un, arrivé du Cumberland, qui vous attend depuis plus d'une heure? Dépêchez-vous d'entrer, je vais desseller Tarras.

— Quelqu'un du Cumberland? s'écria Hobbie; et remettant la bride dans la main de sa sœur, il se précipita vers la chaumière. — Où est-il? où est-il? m'apporte-t-il des nouvelles de Grace? s'écria-t-il en regardant autour de lui et n'y apercevant que des femmes.

— Il n'a pu différer plus longtemps, dit sa sœur aînée en tâchant d'étouffer une envie de rire.

— Allons, allons, filles! dit la mère, il ne faut pas le tourmenter davantage. — Regardez bien, mon enfant; est-ce que vous ne voyez pas ici quelqu'un que vous n'y avez pas laissé ce matin?

— J'ai beau regarder, ma mère, je ne vois que vous et les trois petites sœurs.

— Ne sommes-nous pas quatre à présent, mon frère? dit la plus jeune qui rentrait alors, et dont il avait oublié l'absence.

Au même moment Hobbie serra dans ses bras sa chère Grace, qu'il n'avait pas reconnue, tant à cause de l'obscurité qui régnait dans la chaumière, que parce qu'elle s'était couverte du plaid d'une de ses sœurs. — Ah! avez-vous osé me tromper ainsi? lui dit-il.

— Ce n'est pas ma faute! s'écria Grace en cherchant à se couvrir le visage de ses mains, pour cacher sa rougeur et se défendre des tendres baisers dont son fiancé punissait son stratagème; ce n'est pas ma faute! C'est Jenny, ce sont les autres qu'il faut embrasser, car c'est à elles qu'appartient l'idée.

— C'est bien ce que je ferai! s'écria Hobbie; — et il embrassait tour à tour ses sœurs et sa mère, avec des transports de joie, en s'écriant qu'il était le plus heureux des hommes.

— Eh bien, mon enfant, dit la bonne vieille, qui ne perdait jamais une occasion d'inspirer des sentiments religieux à sa famille, remerciez donc celui qui vous accorde ce bienfait, le Dieu qui tira la lumière des ténèbres et le monde du néant. Ne vous avais-je pas promis qu'en disant « sa volonté soit faite », vous auriez sujet de dire « que son nom soit loué »?

— Oui, ma mère, oui! et je l'en remercie bien, comme aussi de m'avoir laissé une seconde mère quand il m'a retiré la mienne, une mère qui me fait penser à lui dans le bonheur et dans l'adversité.

Après quelques prières et un moment de recueillement solennel

dans cette famille reconnaissante des bontés de la Providence, la première question d'Hobbie fut de demander à Grace le récit de ses aventures. Elle lui dit qu'éveillée par le bruit que les brigands faisaient dans la ferme, elle s'était levée à la hâte, et que, voyant les flammes monter de tous les côtés, elle songeait à se sauver, lorsque, le masque de Westburnflat étant venu à tomber, elle avait eu l'imprudence de prononcer son nom; qu'aussitôt il lui avait lié un mouchoir sur la bouche, et l'avait placée en croupe derrière un de ses compagnons.

— Je lui casserai sa tête maudite, s'écria Hobbie, n'y eût-il qu'un Græme au monde en le comptant.

Grace, reprenant son récit, lui dit qu'on l'avait emmenée vers le sud, mais qu'à peine la troupe était-elle entrée dans le Cumberland, un homme, connu d'elle pour être cousin de Westburnflat, accourant à toute bride, vint parler au chef de la bande; qu'après une courte consultation, celui-ci lui dit qu'on allait la reconduire à Heugh-Foot. On l'avait placée derrière le dernier venu, qui l'avait ramenée en toute diligence, et sans lui dire un seul mot, jusqu'à environ un quart de mille de la chaumière d'Annaple, où il l'avait laissée.

Les deux frères d'Hobbie étaient arrivés dans la journée. Après avoir appris les événements de la nuit précédente, ils étaient partis pour se mettre aussi à la recherche des brigands; et n'en ayant découvert aucune trace, ils rentraient en ce moment. Ils furent ravis de retrouver Grace, qui fut obligée de recommencer sa narration. A son tour, Hobbie conta son expédition à Westburnflat; et, après avoir joui du plaisir de retrouver sa maîtresse, des réflexions d'un genre plus triste commencèrent à se présenter à son esprit. — Je ne suis embarrassé ni pour mes frères ni pour moi, dit-il : nous dormirons à côté du bidet, comme cela nous est arrivé plus d'une fois à la belle étoile dans les montagnes; mais vous autres, comment allez-vous passer la nuit ici? comment y serez-vous demain, les jours suivants?

— N'est-ce pas une chose barbare, dit une des sœurs, d'avoir réduit une pauvre famille à un état si déplorable?

— De ne nous avoir laissé ni brebis, ni agneau, ni rien de ce qui broute l'herbe? dit le plus jeune des trois frères.

— S'ils avaient quelque rancune contre nous, dit le second, nommé Henry, n'étions-nous pas bons pour nous battre contre eux?.....

Et il faut que tous les trois nous ayons été absents! Si nous nous étions trouvés ici, l'estomac de Will Græme n'aurait pas eu besoin de son déjeuner ce matin. Mais il ne perdra rien pour attendre; n'est-ce pas, Hobbie?

— Nos amis, dit Hobbie en soupirant, veulent attendre le rendez-vous qu'il m'a donné à Castleton, pour s'arranger à l'amiable. Il faut bien en passer par où ils veulent.

— S'arranger à l'amiable! s'écrièrent ses frères, après un acte de scélératesse tel qu'on n'en a jamais vu de nos jours dans le pays!

— Cela est vrai, dit Hobbie, et le sang m'en bouillait dans les veines; mais la vue de Grace m'a un peu calmé.

— Et la ferme, reprit John, qui nous la rendra? Nous sommes ruinés sans ressource. J'ai été avec Henry en examiner les débris : il n'en est rien échappé. Il faut que nous nous fassions soldats : et alors que deviendront notre mère et nos sœurs? Quand Westburnflat le voudrait, a-t-il le moyen de nous indemniser? il ne possède pas une bête à quatre pieds, excepté son cheval; encore est-il épuisé par ses courses nocturnes. Nous sommes ruinés complétement.

Hobbie jeta un regard douloureux sur Grace Armstrong, qui ne lui répondit que par un soupir et en baissant tristement les yeux.

— Mes enfants, dit la mère, ne vous découragez pas; nous avons des parents qui ne nous abandonneront pas dans l'adversité. Sir Thomas Kittleloof est mon cousin au troisième degré du côté de sa mère; et, comme il a été un des commissaires pour l'Union, il a reçu des poignées d'argent, sans compter qu'il a été créé chevalier baronnet.

— Et il ne donnerait pas une épingle pour nous, répliqua Hobbie. D'ailleurs, le pain qu'il nous accorderait s'attacherait à mon gosier; je ne pourrais l'avaler, parce que c'est le prix auquel il a vendu l'indépendance et la couronne de la vieille Écosse.

— Mais le laird de Dunder, dont la mère était l'arrière-petite-cousine de la mienne? dit la vieille : c'est une des plus anciennes familles du Teviotdale.

— Il est dans la Tolbooth, ma mère; il est dans le Cœur du Midlothian[1] pour cent marcs d'argent qu'il a empruntés à Saunders Wyliecoat le procureur.

1. *Tolbooth*, *Heart of Midlothian* Noms populaires de la prison d'Edimbourg.

— Le pauvre homme! reprit mistress Elliot : ne pourrions-nous lui envoyer quelques secours?

— Hé! mon Dieu! grand'mère, dit Hobbie avec un mouvement d'impatience, vous oubliez donc qu'il ne nous reste rien?

— Cela est vrai, mon fils; il est si naturel de désirer secourir ses parents!... Mais le jeune Earnscliff...

— Il n'est pas bien riche, et il a un nom à soutenir. Sans doute il ferait pour nous tout ce qu'il lui serait possible de faire; mais ce serait une honte d'avoir recours à lui. En un mot, ma mère, il est inutile de chercher parmi vos nombreux parents. Ceux qui sont riches et puissants nous ont oubliés et ne nous regardent plus; ceux de notre rang n'ont tout juste que le nécessaire, ils ne peuvent venir à notre secours.

— Eh bien, Hobbie, il faut mettre notre confiance dans CELUI qui peut faire sortir des amis et des trésors du fond d'un marécage, comme on dit.

— Vous m'y faites songer, ma mère, répondit-il en se levant brusquement et en frappant du pied. Les événements de la journée m'ont tellement bouleversé l'esprit que j'en perds la mémoire et le jugement. Vous avez raison; j'ai un ami qui m'a offert ce matin un sac dans lequel il y avait plus d'or qu'il n'en faudrait pour bâtir deux fermes comme la nôtre, et la garnir de bestiaux. Je l'ai laissé à Mucklestane-Moor, et je suis sûr qu'Elshie ne le regrettera pas.

— De quel Elshie voulez-vous parler, mon fils?

— Je ne crois pas qu'il en existe deux. Je parle du brave Elshie de Mucklestane-Moor.

— A Dieu ne plaise, mon fils, que vous alliez puiser de l'eau à une source impure! Voudriez-vous accepter des secours d'un homme qui est en commerce avec le malin esprit? Tout le pays ne sait-il pas qu'Elshie est un sorcier? S'il y avait une bonne administration de la justice dans ces environs, on ne l'y aurait pas souffert si longtemps. Les sorcières et les sorciers sont l'abomination et le fléau du canton.

— Dites tout ce qu'il vous plaira des sorciers et des sorcières; mais il est bien sûr qu'un trouble-ménage comme Ellieslaw ou un coquin tel que ce damné Westburnflat ont fait plus de mal au pays que n'en auraient jamais fait un millier des plus mauvaises sorcières qui aient jamais galopé sur un manche à balai ou chanté des airs du diable le mardi-gras. Jamais Elshie n'aurait mis le feu à notre ferme,

et je suis bien décidé à voir s'il est toujours dans l'intention de nous mettre en état de la relever. C'est l'homme qui en sait le plus long d'ici à Stan-More.

— Un moment, mon enfant; remarquez que ses bienfaits n'ont porté bonheur à personne. Jock Howden, qu'Elshie prétendait avoir guéri de sa maladie, est mort à la chute des feuilles. Elshie a sauvé la vache de Lambside, mais jamais ses moutons n'avaient péri en aussi grand nombre que cette année. D'ailleurs, on dit qu'il parle si mal des hommes, que c'est comme s'il bravait la Providence; et vous savez que vous dîtes vous-même, après l'avoir vu pour la première fois, qu'il ressemblait plutôt à un esprit qu'à un chrétien.

— Bah! ma mère, il vaut mieux que ses discours. Ainsi donc donnez-moi un morceau à manger, car je n'ai pas avalé une bouchée de la journée, et demain matin j'irai à Mucklestane-Moor.

— Et pourquoi ne pas y aller ce soir, Hobbie? dit Henry : partez sur-le-champ, je vous accompagnerai.

— Mon cheval est trop fatigué.

— Prenez le mien, dit John.

— Mais, moi-même, je suis éreinté.

— Vous! dit Henry : allons donc! je vous ai vu rester en selle vingt-quatre heures de suite, sans vous plaindre de la fatigue.

— La nuit est bien sombre, remarqua Hobbie en regardant par la fenêtre; mais, à parler franchement, quoique je n'aie pas peur, j'aime mieux aller voir Elshie en plein jour.

Cet aveu mit fin à la discussion; et Hobbie, ayant trouvé un moyen terme entre la timide retenue de son aïeule et la présomption inconsidérée de son frère, prit un souper tel qu'on put le lui présenter. Embrassant ensuite toute sa famille, sans oublier sa chère Grace, il se retira dans l'écurie, et s'y étendit à côté de son fidèle coursier. John et Henry l'y suivirent, et se partagèrent quelques bottes de paille, provision destinée à la vache d'Annaple. Quant aux femmes, elles s'arrangèrent du mieux qu'elles purent pour passer la nuit dans la chaumière.

Debout à la pointe du jour, Hobbie, après avoir pansé et sellé son cheval, partit pour Mucklestane-Moor. Il évitait la compagnie de ses deux frères, dans l'idée que le Nain se montrait plus favorable à quiconque le visitait seul. — Qui sait, se dit-il, si Elshie a ramassé le sac d'hier, ou si quelqu'un qui a passé par là ne s'en est pas emparé?

— Allons, Tarras, ajouta-t-il en donnant à sa monture un coup d'éperon, il faut tâcher d'arriver les premiers.

On commençait à pouvoir distinguer les objets lorsque Elliot arriva sur l'éminence d'où l'on découvrait, quoique dans l'éloignement, l'habitation du reclus. La porte s'ouvrit, et il vit de nouveau le phénomène dont il avait rendu compte à Earnscliff : deux figures humaines, si l'on pouvait donner ce nom à celle du Nain, sortirent de la hutte, et s'arrêtèrent en avant du seuil, paraissant converser ensemble. Le compagnon du Nain se baissa comme pour ramasser quelque chose, et tous deux ils firent quelques pas, puis s'arrêtèrent encore, causant et gesticulant.

Ce spectacle réveilla les terreurs superstitieuses du fermier. Il ne pouvait croire que le Nain consentît à laisser entrer un homme dans sa demeure, et il ne lui paraissait pas plus probable que quelqu'un fût assez hardi pour aller le visiter pendant la nuit. Il fut donc convaincu qu'il avait devant les yeux un sorcier en conférence avec son esprit familier ; et, arrêtant son cheval, il résolut de ne pas avancer davantage avant d'avoir vu la fin de cette scène extraordinaire. Il n'attendit pas longtemps : Elshie retourna vers sa chaumière ; Hobbie le suivit des yeux, et chercha ensuite la seconde figure, mais elle avait disparu. A-t-on jamais vu rien de semblable? se dit-il : mais je suis dans un cas désespéré, et fût-ce Belzébut en personne, il faut que je lui parle.

Il se remit donc en marche, sans trop presser l'allure de son cheval, car le jour commençait à peine à paraître ; et il n'en était plus éloigné que d'une vingtaine de pas, quand il aperçut dans une touffe de bruyère, précisément à l'endroit où il avait vu la seconde figure un moment avant qu'elle disparût, un corps long et noir, semblable à un chien qui se tient tapi. — Je ne lui ai jamais vu de chien, dit-il : c'est trop petit pour être un blaireau : ce pourrait bien être une loutre ; mais qui sait les formes que les esprits peuvent prendre pour vous effrayer? Quand je serai tout auprès, cela se changera peut-être en lion, en crocodile, que sais-je? Tarras se cabrera, je n'en serai plus le maître, et alors comment me défendre contre les attaques du diable, ou de je ne sais qui?

Hobbie mit pied à terre, et, tenant d'une main la bride de son cheval, il lança prudemment une pierre contre l'objet qui l'inquiétait, mais cet objet resta dans le même état d'immobilité. — Ce n'est

pas une créature vivante, dit-il ; — et, reprenant courage, il fit encore quelques pas. Le soleil, qui commençait à paraître sur l'horizon, rendit enfin les objets plus distincts. — Dieu me pardonne, reprit-il, voici le sac qu'Elshie m'a jeté hier par sa lucarne, et que l'esprit a apporte jusqu'ici pour le mettre sur mon chemin ! — Il s'en approcha sans hésiter davantage, l'ouvrit, et l'or qu'il contenait lui parut de bon aloi. — Que Dieu me protége ! continua-t-il, flottant entre le désir de profiter d'un secours si nécessaire à sa situation, et la crainte de compromettre son salut éternel en se servant d'un argent qui lui arrivait par une voie si suspecte. — Au bout du compte, je me conduirai toujours en honnête homme, en bon chrétien, et, arrive que pourra, je ne dois pas laisser ma famille mourir de faim, quand on m'offre les moyens de la faire subsister.

Il renoua les cordons du sac, le mit sur son cheval, s'avança vers la chaumière, et y frappa plusieurs fois sans recevoir de réponse. — Elshie, cria-t-il enfin, père Elshie, voulez-vous sortir un moment? J'ai quelque chose à vous dire, et bien des remerciements à vous faire. Vous ne m'avez pas trompé : j'ai retrouvé Grace saine et sauve, et il n'y a encore rien de désespéré. — Ne voulez-vous pas venir un instant? — Dites-moi seulement que vous m'écoutez. — Eh bien, je suppose que vous m'entendez, quoique vous ne me répondiez pas. — Pensez donc que si je me faisais soldat, il serait bien dur pour Grace et pour moi d'attendre peut-être des années avant de nous marier ; et si mes frères partent aussi, qui est-ce qui aura soin de ma vieille mère et de mes sœurs? De manière que j'ai pensé que le mieux... Mais je ne puis me décider à demander un service à quelqu'un qui ne veut pas seulement me dire s'il m'entend.

— Dis ce que tu veux, fais ce que tu veux, répondit le Nain sans se montrer ; mais va-t'en et laisse-moi en repos.

— Eh bien, puisque vous m'écoutez, j'aurai fini en deux mots. Vous voulez bien me prêter de quoi rétablir et regarnir la ferme d'Heugh-Foot, j'accepte ce service avec bien de la reconnaissance ; et, en conscience, votre argent sera aussi en sûreté dans mes mains que dans les vôtres, puisque vous le laissez passer la nuit à la belle étoile, au risque qu'il soit ramassé par le premier venu sans parler du danger des mauvais voisins qui peuvent venir vous voler, comme j'en ai fait la triste épreuve. Mais ce n'est pas tout, Elshie, il faut de la justice. Ma mère est usufruitière des terres de Wideopen ; moi,

comme l'aîné de la famille, j'en suis propriétaire après elle : nous vous donnerons donc tous les deux une hypothèque sur nos biens, qui ne doivent rien à personne, et nous vous paierons la rente tous les six mois. Je ferai dresser l'acte par le praticien Saunders, et vous n'aurez aucuns frais à payer.

— Laisse là ton jargon, et va-t'en ! Ta probité bavarde m'est plus insupportable que ne me le serait la friponnerie de l'escroc qui vole sans mot dire. Va-t'en ! encore une fois ; emporte l'argent, et garde le principal et les intérêts jusqu'à ce que je te les demande. Ta parole vaut contrat.

— Mais songez donc, Elshie, reprit l'opiniâtre fermier, que nous sommes tous mortels ! Cette affaire ne peut pas se conclure sans qu'on mette un peu de noir sur du blanc. Ainsi, tout au moins faites une reconnaissance comme vous la voudrez ; je la copierai et je la signerai devant de bons témoins. Seulement je dois vous prévenir de ne rien y glisser qui puisse compromettre mon salut éternel, parce que je la ferai voir à notre ministre, et ce serait vous exposer inutilement. — Allons, Elshie, je m'en vais, car je vois que vous êtes fatigué de m'entendre, et moi je le suis de vous parler sans que vous me répondiez. Un de ces jours je vous apporterai un morceau du gâteau de la mariée[1], et peut-être vous amènerai-je Grace pour vous faire ses remerciements. Ah ! vous ne serez pas fâché de la voir, quoique vous soyez un peu bourru. — Eh ! bon Dieu ! quel soupir ! Je désire qu'il ne soit pas malade ; ou peut-être croit-il que je lui parle de la *grâce divine*, et non de Grace Armstrong. Pauvre homme ! je suis inquiet pour lui ; mais certes, il m'aime comme si j'étais son fils... Ma foi ! j'aurais eu là un père assez laid à voir.

Voyant que son bienfaiteur était déterminé à ne pas lui répondre, Hobbie crut devoir le délivrer de sa présence, et retourna gaiement, avec son trésor, rejoindre sa famille, que nous allons laisser en train de réparer les désastres causés par l'agression du bandit de Westburnflat.

1. Allusion à un usage assez général dans la Grande-Bretagne. Voyez *Six mois à Londres*, par M. Defauconpret, chap. xxx.

CHAPITRE XI.

> Trois scélérats hier nous attaquèrent;
> J'eus beau prier, pleurer, ils m'enlevèrent,
> Et m'attachant sur un blanc palefroi
> Il me fallut les suivre malgré moi.
> Mais qui sont-ils? Je ne puis vous le dire.
>
> COLERIDGE. *Christabelle.*

Il faut que notre histoire rétrograde un peu, afin que nous rendions compte des circonstances qui avaient placé miss Isabelle Vere dans la situation fâcheuse dont elle fut délivrée si inopinément par l'arrivée d'Earnscliff, d'Hobbie et de leurs compagnons devant la tour de Westburnflat.

La veille de la nuit pendant laquelle la ferme d'Hobbie avait été pillée et incendiée, M. Vere engagea sa fille, dans la matinée, à venir faire une promenade dans les bois qui entouraient le château. « Entendre, c'était obéir, » dans le sens le plus rigoureux de cette formule du despotisme oriental, et Isabelle tremblante se rendit aux ordres de son père. Ils sortirent suivis d'un seul domestique, que sa stupidité avait peut-être fait choisir pour les accompagner, côtoyèrent d'abord un ruisseau, puis gravirent diverses collines au bas desquelles cette eau serpentait. Le silence que gardait Ellieslaw faisait penser à la jeune fille qu'il avait fait choix de cette promenade écartée pour amener un sujet de conversation qu'elle craignait par-dessus toutes choses, celui de son mariage avec sir Frédéric, et qu'il réfléchissait aux moyens de l'y déterminer. Ses craintes furent quelque temps sans se vérifier, car le peu de paroles qu'il lui adressait n'avaient rapport qu'à la beauté du paysage qui se déroulait devant eux avec une infinie variété. Le ton avec lequel ces observations étaient faites prouvait pourtant que, tandis que la bouche de M. Vere les prononçait son esprit était occupé de réflexions plus importantes, et qui semblaient l'absorber. Isabelle tâchait de mettre dans ses réponses autant d'aisance et de gaieté qu'il lui était possible d'en affecter au milieu des craintes qui venaient assaillir sa propre imagination.

Soutenant non sans peine une conversation interrompue à chaque

instant, et qui sautait brusquement d'un sujet à un autre, ils arrivèrent enfin au centre d'un petit bois composé de chênes, de houx et de frênes, dont l'existence semblait remonter à plusieurs siècles, et dont les cimes élevées, se joignant ensemble, formaient un abri impénétrable aux rayons du soleil. — C'est dans un lieu comme celui-ci, Isabelle, dit Ellieslaw, que je voudrais consacrer un autel à l'amitié.

— A l'amitié, mon père? et pourquoi dans un endroit si sombre et si retiré?

— Oh! il est aisé de prouver que le local lui conviendrait parfaitement, répondit-il avec un sourire amer. Vous qui êtes une jeune fille savante, vous devez savoir que les Romains ne se contentaient pas d'adorer leurs divinités sous un seul nom, mais qu'ils leur élevaient autant de temples qu'ils leur supposaient d'attributs différents. Eh bien, l'amitié à laquelle j'élèverais ici un temple ne serait pas *l'amitié des hommes,* qui repousse la duplicité, l'artifice, toute espèce de déguisement; ce serait *l'amitié des femmes,* qui ne consiste que dans la secrète intelligence de deux amies, comme elles s'appellent, pour s'aider mutuellement dans leurs petits complots, dans leurs intrigues.

— Vous êtes bien sévère, mon père.

— Je ne suis que juste : je me borne à peindre la nature, et j'ai l'avantage d'avoir sous les yeux d'excellents modèles en Lucy Ilderton et vous.

— Si j'ai été assez malheureuse pour vous offenser, mon père, vous ne devez pas en accuser ma cousine, car bien certainement jamais elle ne fut ni ma conseillère ni ma confidente.

— En vérité? Et qui donc a pu vous inspirer, il y a deux jours, la force et la hardiesse de parler à sir Frédéric avec un ton d'aigreur qui l'a blessé, et qui ne m'a pas moins offensé?

— Si ce que je lui ai dit vous a déplu, mon père, j'en ai un sincère regret; mais je ne puis me repentir d'avoir parlé à sir Frédéric comme je l'ai fait. S'il oubliait que je suis votre fille, il devait au moins se souvenir que je suis une femme.

— Réservez vos remarques pour une autre occasion, répliqua froidement M. Vere : je suis si las de ce sujet, que voici la dernière fois que je vous en parlerai.

— Que de grâces j'ai à vous rendre, mon père! dit Isabelle en lui

prenant la main. Délivrez-moi de la persécution de cet homme, et il n'est rien que vous ne puissiez m'ordonner.

— Vous êtes fort soumise quand cela vous convient, miss Vere, répondit-il en fronçant le sourcil et en retirant sa main; mais je m'épargnerai à l'avenir la peine de vous donner des avis qui vous déplaisent. Vous vous conduirez d'après vos propres idées.

En ce moment, quatre brigands les attaquèrent : Ellieslaw tira son épée, et se défendit contre un des assaillants; le second se jeta sur le domestique qui était sans armes, et, lui appuyant un sabre sur la poitrine, le menaça de le tuer s'il faisait résistance. Les deux autres, s'étant emparés d'Isabelle, l'entraînèrent au fond du bois, où ils avaient préparé trois chevaux sur l'un desquels ils la placèrent, et ils la conduisirent à la tour de Westburnflat. La mère du bandit, à la garde de qui elle fut confiée alors, l'enferma dans une chambre située au dernier étage, sans vouloir lui dire pourquoi on l'avait enlevée ni pourquoi on la retenait en prison.

L'arrivée d'Earnscliff avec une troupe nombreuse devant le donjon alarma le brigand. Comme il avait donné ordre de remettre Grace en liberté, et qu'il croyait que déjà elle devait être rendue à ses parents, il ne crut pas qu'elle fût l'objet de cette visite désagréable. Ayant reconnu Earnscliff, et instruit des sentiments qu'il nourrissait pour Isabelle, il ne douta pas qu'il ne vînt pour la délivrer, et la crainte des suites que pourrait avoir pour lui toute résistance lui fit prendre le parti de capituler, comme nous l'avons déjà dit à nos lecteurs.

Lorsque le bruit des chevaux qui emmenaient Isabelle se fit entendre, son père tomba subitement à terre; le bandit qui l'attaquait prit la fuite, et celui qui tenait le domestique en respect en fit autant. Celui-ci courut au secours de son maître, qu'il croyait tué ou mortellement blessé; mais, à son grand étonnement, il ne lui trouva pas même une égratignure. — Je ne suis pas blessé, Dixon, lui dit-il en se relevant; le pied m'a malheureusement glissé dans un moment où je pressais ce scélérat avec trop d'ardeur.

L'enlèvement de sa fille lui causa un désespoir qui, suivant l'expression de l'honnête Dixon, aurait attendri le cœur d'une pierre. Il se mit à la poursuite des ravisseurs, parcourut tous les détours du bois, et fit tant de recherches inutiles, qu'il se passa un temps considérable avant qu'il fût venu donner l'alarme au château.

Sa conduite et ses discours annonçaient le désespoir et l'égarement. — Ne me parlez pas, sir Frédéric, dit-il au baronnet qui demandait des détails sur cet événement; vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve. C'est ma fille, fille peu soumise à la vérité, mais enfin c'est ma fille, ma fille unique! Où est miss Ilderton? Elle ne doit pas être étrangère à cette aventure : c'est un de leurs complots. — Dixon, appelle M. Ratcliffe; qu'il vienne sans perdre une seule minute. (Ce M. Ratcliffe entrait alors dans l'appartement.) — Courez donc, Dixon; dites que j'ai besoin de le voir pour une affaire très-urgente. — Ah! vous voilà, mon cher Monsieur, reprit-il comme s'il ne faisait que de l'apercevoir, c'est de vous seul que j'attends de sages conseils dans cette malheureuse circonstance.

— Qu'est-il donc arrivé, Monsieur, qui puisse vous agiter ainsi? demanda M. Ratcliffe d'un air grave.

Tandis qu'Ellieslaw lui conte en détail, et avec le ton et les gestes d'un homme désespéré, la rencontre qu'il venait de faire, nous allons faire connaître à nos lecteurs les relations qui existaient entre ces deux personnages.

Dès sa première jeunesse, M. Vere d'Ellieslaw avait mené une vie très-dissipée. Une ambition démesurée, et qui pour parvenir à son but s'inquiétait peu des moyens, avait marqué le milieu de sa carrière. Quoique d'un caractère naturellement avare et sordide, aucune dépense ne lui coûtait quand il s'agissait de satisfaire ses passions. Ses affaires se trouvaient déjà fort embarrassées, quand il fit un voyage en Angleterre. Il s'y maria, et le bruit se répandit que son épouse lui avait apporté une fortune considérable. Il passa plusieurs années dans ce pays, et quand il revint en Écosse il était veuf, et accompagné de sa fille, alors âgée de dix ans. Depuis lors il s'était livré à des dépenses plus excessives que jamais, et l'on supposait généralement qu'il devait avoir contracté des dettes considérables.

Il n'y avait que quelques mois que M. Ratcliffe était venu résider au château d'Ellieslaw, du consentement tacite mais évidemment au grand déplaisir du maître du logis sur la personne et sur les affaires duquel il prit une influence aussi certaine qu'elle paraissait incompréhensible. C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'un caractère grave, sérieux et réservé. Tous ceux avec qui il avait occasion de s'entretenir d'affaires rendaient justice à l'étendue de ses connaissances; et si en toute autre occasion il parlait peu, ce n'était

jamais sans montrer un esprit actif et cultivé. Avant de devenir habitant du château, il y faisait des apparitions assez fréquentes; et M. Vere, qui recevait avec hauteur et dédain les gens qu'il regardait comme ses inférieurs, ne cessait de lui témoigner les plus grands égards, de la déférence même, quoique son arrivée lui parût toujours à charge et qu'il semblât respirer plus librement après son départ. Il lui fut donc impossible de ne pas remarquer le mécontentement avec lequel Ellieslaw le vit s'établir chez lui, et de ne pas voir qu'il montrait autant de contrainte en sa présence que de confiance en ses lumières : C'était lui qui réglait ses affaires les plus importantes. M. Vere ne ressemblait pas à ces hommes riches qui, trop indolents pour s'occuper de leurs intérêts, se déchargent volontiers de ce soin sur un autre; et pourtant on le voyait, en beaucoup d'occasions, renoncer à son opinion pour adopter celle de M. Ratcliffe, opinion que celui-ci exprimait toujours avec franchise et sans aucune réticence.

Rien ne mortifiait plus M. Ellieslaw que quand des étrangers s'apercevaient de l'espèce d'empire que cet homme exerçait sur lui; et aux observations de sir Frédéric ou de quelque autre de ses amis, tantôt il répondait avec un ton de hauteur et d'indignation, tantôt il s'efforçait de tourner la chose en plaisanterie. — Ce Ratcliffe sait combien il m'est nécessaire, disait-il : sans lui il me serait impossible de gérer les biens que j'ai en Angleterre; mais, au fond, c'est l'homme le plus instruit et le plus honnête qu'on puisse trouver.

Tel était le personnage à qui M. Vere racontait les détails de l'enlèvement d'Isabelle, et qui l'écoutait d'un air de surprise mêlée d'incrédulité.

— Maintenant, mes amis, dit M. Ellieslaw, comme pour conclure, à sir Frédéric et aux autres personnes présentes, donnez vos avis au plus malheureux des pères : que dois-je faire? quel parti prendre?

— Monter à cheval, prendre les armes, et poursuivre les ravisseurs jusqu'au fond des enfers, s'écria sir Frédéric. Partons sans perdre une minute.

— N'existe-t-il personne que vous puissiez soupçonner de ce crime inconcevable? demanda froidement Ratcliffe. Nous ne sommes plus dans le siècle où l'on enlevait les dames uniquement pour leur beauté.

— Je crains, répondit Ellieslaw, de ne savoir que trop qui je dois accuser de cet attentat. Lisez cette lettre que miss Ilderton avait jugé convenable d'écrire chez moi à un jeune homme des environs, nommé

Earnscliff, celui de tous les hommes que j'ai le plus de droit d'appeler mon ennemi héréditaire; le hasard l'a fait tomber entre mes mains. Vous voyez qu'elle lui écrit comme confidente de la passion qu'il a osé concevoir pour ma fille, et qu'elle lui dit qu'elle plaide sa cause avec chaleur auprès de son amie. Faites attention aux passages soulignés, monsieur Ratcliffe; vous verrez que cette fille intrigante l'engage à recourir à des mesures hardies, et l'assure que ses sentiments seraient payés de retour partout ailleurs que dans les limites de la baronnie d'Ellieslaw.

— Et c'est d'après une lettre écrite par une jeune fille romanesque, lettre qui n'a pas même été remise à sa destination, que vous concluez que M. Earnscliff a enlevé votre fille et s'est porté à un acte de violence si inconsidéré, si criminel?

— Qui voulez-vous que j'en accuse?

— Qui pouvez-vous en soupçonner? s'écria sir Frédéric. Qui peut avoir eu un motif pour commettre un tel crime, si ce n'est lui?

— Si c'était là le meilleur moyen de trouver le coupable, répondit M. Ratcliffe avec sang-froid, on pourrait indiquer des personnes à qui leur caractère permettrait plus facilement d'imputer une pareille action, et qui ont aussi des motifs suffisants pour l'avoir commise. — Ne pourrait-on pas, par exemple, supposer que quelqu'un ait jugé convenable de placer miss Vere dans un endroit où l'on puisse exercer sur ses inclinations un degré de contrainte auquel on n'oserait avoir recours dans le château de son père? — Que dit sir Frédéric Langley de cette supposition?

— Je dis, répliqua sir Frédéric furieux, que s'il plaît à M. Ellieslaw de permettre à M. Ratcliffe des libertés qui ne conviennent pas au rang qu'il occupe dans la société, je ne souffrirai pas qu'une telle licence s'étende impunément jusqu'à moi.

— Et moi, s'écria le jeune Mareschal de Mareschal Wells, qui était aussi un des hôtes du château, je dis que vous êtes tous des fous et des enragés de rester ici à vous disputer tandis que nous devrions déjà être à la poursuite de ces scélérats.

— J'ai donné ordre de préparer des chevaux et des armes, dit Ellieslaw, et si vous le voulez, nous allons partir.

On se mit en marche; mais toutes les recherches furent inutiles, probablement parce que Ellieslaw dirigea la poursuite du côté de la tour d'Earnscliff, dans la supposition qu'il était l'auteur de l'enlève-

ment, c'est-à-dire dans une direction diamétralement opposée à celle que les brigands avaient suivie. On rentra au château vers le soir, après s'être inutilement fatigué. De nouveaux hôtes y étaient survenus, et, après avoir parlé de l'événement arrivé dans la matinée, on l'oublia pour se livrer à la discussion des affaires politiques, qui étaient sur le point d'amener une crise suivie d'explosion.

Plusieurs de ceux qui composaient ce divan étaient catholiques, et tous des jacobites déclarés. Leurs espérances étaient plus vives que jamais. On s'attendait de jour en jour à une descente que la France devait opérer en faveur du Prétendant, et un grand nombre d'Écossais étaient disposés à accueillir les Français plutôt qu'à leur résister. Ratcliffe, qui ne se souciait guère de prendre part à ce genre de discussion, et qui n'y était jamais invité, s'était retiré dans son appartement, et miss Ilderton avait été confinée dans le sien par ordre de M. Ellieslaw, jusqu'à ce qu'il pût la faire reconduire chez son père, ce qui eut lieu le lendemain matin.

Les domestiques ne pouvaient s'empêcher d'être surpris qu'on oubliât si facilement le malheur de leur jeune maîtresse. Ils ignoraient que ceux qui étaient le plus intéressés à sa destinée connaissaient fort bien et la cause de son enlèvement et le lieu de sa retraite; et que les autres, à la veille d'une conspiration, n'avaient l'imagination occupée que des moyens de réussir dans leur entreprise.

CHAPITRE XII.

On la cherche partout. Ne pourriez-vous nous dire,
Ami, par quel chemin on a pu la conduire?

Le lendemain, peut-être pour sauver les apparences, on se mit de nouveau à la recherche des ravisseurs, sans plus de succès que la veille; et sur le soir on reprit le chemin du château.

— Il est bien singulier, dit Mareschal à Ratcliffe, que quatre hommes à cheval, emmenant une femme, aient pu traverser le pays sans laisser aucune trace de leur passage, sans que personne les ait vus ni rencontrés. On croirait qu'ils ont voyagé à travers les airs ou sous une voûte souterraine.

— On arrive quelquefois à la connaissance de *ce qui est* en découvrant *ce qui n'est pas*, répondit M. Ratcliffe. Nous avons battu la campagne, parcouru toutes les routes, tous les sentiers du voisinage : il n'y a plus qu'un seul point que nous n'ayons pas visité, c'est un mauvais chemin à travers les marais, et qui conduit à Westburnflat.

— Et pourquoi n'y pas aller?

— M. Vere répondrait mieux que moi à cette question.

A ces paroles, qui furent prononcées d'un ton sec, Mareschal se tourna vers Ellieslaw. — Monsieur, lui dit-il, on m'assure qu'il y a encore un passage que nous n'avons pas examiné, celui qui conduit à Westburnflat.

— Oh! répondit sir Frédéric en riant, je connais parfaitement le propriétaire de la tour de Westburnflat. C'est un homme qui ne fait pas une grande différence entre ce qui est à lui et ce qui appartient à ses voisins; mais, tout fidèle qu'il se montre à ses principes, il se garderait bien de toucher à rien de ce qui appartient à Ellieslaw.

— D'ailleurs, dit M. Vere avec un sourire mystérieux, il a eu bien d'autre fil à retordre la nuit dernière. N'avez-vous pas entendu dire qu'on a brûlé la ferme d'Hobbie Elliot d'Heugh-Foot, parce qu'il a refusé de livrer ses armes à quelques braves gens qui veulent faire un mouvement en faveur du roi?

Toute la compagnie sourit en entendant parler d'un exploit qui cadrait si bien avec ses vues; Mareschal reprit : — Je crois que nous aurions à nous reprocher une négligence coupable si nous ne faisions pas quelques recherches de ce côté.

Il n'y avait aucune objection raisonnable à élever contre cette proposition. On marcha vers Westburnflat, mais à peine avaient-ils pris cette direction, qu'ils aperçurent quelques cavaliers qui s'avançaient vers eux.

— Voici Earnscliff, dit Mareschal; je reconnais son beau cheval bai, qui a une étoile sur le front.

— Ma fille est avec lui! s'écria Ellieslaw avec fureur. — Eh bien, Messieurs, mes soupçons sont-ils justifiés?... Messieurs, mes amis, aidez-moi à l'arracher des mains de ce ravisseur.

Il tira son épée; sir Frédéric en fit autant, et quelques-uns de leurs amis les imitèrent; mais le plus grand nombre hésitaient. — Un instant! s'écria Mareschal Wells en se jetant devant eux. Vous voyez qu'ils avancent paisiblement, qu'ils ne cherchent pas à nous éviter

attendons qu'ils nous donnent quelques détails sur cette affaire mystérieuse. Si miss Vere a souffert la moindre insulte, si Earnscliff l'a véritablement enlevée, croyez que je serai le premier à la venger.

— Vos doutes me blessent, Mareschal, dit Ellieslaw; vous êtes le dernier de qui j'aurais attendu un tel discours.

— Vous vous faites tort à vous-même par votre violence, Ellieslaw, quoique la cause puisse vous rendre excusable, répliqua Mareschal; puis, s'avançant à la tête de la troupe, il cria d'un son de voix éclatant : — Earnscliff, on vous accuse d'avoir enlevé la dame que vous accompagnez, et nous sommes ici pour la venger et pour punir ceux qui ont osé l'injurier.

— Et qui le ferait plus volontiers que moi, monsieur Mareschal, répondit Earnscliff avec hauteur, moi qui ai eu le bonheur de la délivrer ce matin de la prison où on la retenait, et qui en ce moment la reconduisais chez son père?

— La chose est-elle ainsi, miss Vere? lui demanda son cousin.

— Oui, répondit-elle aussitôt; j'ai été enlevée par des misérables dont je ne connais ni la personne ni les intentions, et j'ai été remise en liberté, grâce à l'intervention de M. Earnscliff et de ces braves gens.

— Mais par qui et pourquoi cet enlèvement a-t-il été exécuté? Ne connaissez-vous pas l'endroit où l'on vous a conduite? — Earnscliff, où avez-vous trouvé miss Vere?

Avant qu'on eût pu répondre à aucune de ces questions, Ellieslaw survint, et rompit la conférence. — Quand je connaîtrai parfaitement, dit-il, toute l'étendue de mes obligations envers M. Earnscliff, il peut compter sur une reconnaissance proportionnée à ses services. En attendant, je le remercie d'avoir remis ma fille entre les mains de son protecteur naturel.

En parlant ainsi, il mit la main sur la bride du cheval d'Isabelle, fit une légère inclination de tête à Earnscliff, et reprit le chemin de son château. Comme il s'écartait du reste de la compagnie et paraissait engagé dans une conversation très-vive avec sa fille, ses amis, comprenant qu'il semblait désirer d'être seul avec elle, se gardèrent de les interrompre.

A l'instant où la société saluait Earnscliff pour se retirer, celui-ci, peu satisfait de la conduite d'Ellieslaw, dit avec chaleur : — Messieurs, quoique ma conscience me rende le témoignage que rien dans ma

conduite ne peut donner lieu à un tel soupçon, je m'aperçois que M. Vere paraît croire que j'ai eu quelque part à l'enlèvement de sa fille; faites attention, je vous prie, que je le nie formellement; et quoique je puisse pardonner l'égarement d'un père dans un pareil moment, si quelqu'un de vous, ajouta-t-il en fixant les yeux sur sir Frédéric Langley, pense que mon désaveu, l'assertion de miss Isabelle et le témoignage de mes amis ne suffisent pas pour ma justification, je serai heureux, très-heureux de pouvoir me disculper par tous les moyens qui conviennent à un homme qui tient à son honneur plus qu'à sa vie.

— Et je lui servirai de second, s'écria Simon d'Ackburn : ainsi, que deux de vous se présentent, gentilshommes ou non, je m'en moque.

— Quel est, dit sir Frédéric, ce manant qui prétend se mêler des querelles de ses supérieurs?

— C'est un manant qui ne doit rien à personne, répliqua Simon, et qui ne reconnaît pour supérieurs que son roi et le laird sur les terres duquel il vit.

— Allons, Messieurs, allons, dit Mareschal, point de querelles, de grâce! — Earnscliff, nous n'avons pas la même façon de penser sur tous les points; nous pouvons nous trouver opposés, même ennemis; mais si la fortune le veut ainsi, je suis persuadé que nous n'en conserverons pas moins les égards et une estime réciproques. Je suis convaincu que vous êtes aussi innocent que moi-même de l'enlèvement de ma cousine, et dès qu'Ellieslaw sera remis de l'agitation bien naturelle que cet événement lui a occasionnée, il s'empressera de reconnaître le service important que vous lui avez rendu.

— J'ai trouvé ma récompense dans le plaisir d'être utile à votre cousine, répondit Earnscliff. Mais je vois que votre compagnie est déjà dans l'allée du château d'Ellieslaw. — Saluant alors Mareschal avec politesse, et ses compagnons d'un air d'indifférence, il tourna du côté de Heugh-Foot, afin de se concerter avec Hobbie sur les moyens à employer pour retrouver Grace Armstrong, car il ignorait encore qu'elle fût de retour.

— Sur mon âme, c'est un brave et aimable jeune homme, dit Mareschal à ses compagnons; au collége, j'étais presque de sa force à la balle, et bientôt peut-être nous aurons l'occasion de nous mesurer à un jeu plus sérieux.

— Je crois, dit sir Frédéric, que nous avons eu grand tort de ne pas

le désarmer ainsi que ses compagnons. Vous verrez qu'il sera un des chefs du parti whig.

— Pouvez-vous parler ainsi, sir Frédéric? Croyez-vous qu'Ellieslaw consentît jamais à ce qu'on fît un pareil outrage, sur ses terres, à un homme qui s'y présente pour lui ramener sa fille? Et, quand il y consentirait, pensez-vous que moi, que ces messieurs, nous voudrions nous déshonorer, en restant spectateurs tranquilles d'une telle indignité? Non, non. La vieille Écosse et la loyauté! voilà mon cri de ralliement. Quand l'épée sera tirée, je sais comment il faut s'en servir; mais tant qu'elle reste dans le fourreau, nous devons nous conduire en gentilshommes et en bons voisins.

En arrivant au château, ils y trouvèrent Ellieslaw qui les attendait dans la cour.

— Comment se trouve miss Vere? s'écria vivement Mareschal; vous a-t-elle donné des détails sur son enlèvement?

— Elle s'est retirée dans son appartement, très-fatiguée. Je ne puis attendre d'elle beaucoup de lumière sur cette aventure, avant que le repos ait ramené le calme dans son esprit. Je ne vous en suis pas moins obligé, mon cher Mareschal, ainsi qu'à mes autres amis, de l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Mais, en ce moment, je dois oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis citoyen. Vous savez que c'est aujourd'hui que nous devons prendre un parti décisif. Le temps s'écoule, nos amis arrivent; j'attends non-seulement les principaux chefs, mais même ceux que nous sommes obligés d'employer en sous-ordre. Il ne nous reste que peu d'instants pour achever nos préparatifs. Voyez ces lettres, Marchie (c'est l'abréviation familière du nom de Mareschal, et par laquelle ses amis le désignaient); dans le Lothian, dans tout l'ouest, on n'attend que le signal. Les blés sont mûrs, il ne s'agit plus que de réunir les moissonneurs.

— De tout mon cœur! dit Mareschal; mettons-nous vite à l'ouvrage.

Sir Frédéric restait sérieux et déconcerté. — Voulez-vous me suivre à l'écart un instant? lui dit Ellieslaw. J'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir. — Et il l'emmena dans son cabinet.

Chacun alors se dispersa, et Mareschal se trouva seul avec M. Ratcliffe.

— Ainsi donc, lui dit celui-ci, les gens qui partagent vos opinions politiques croient la chute du gouvernement si certaine, qu'ils ne daignent plus couvrir leurs manœuvres du voile du mystère?

— Ma foi, monsieur Ratcliffe, il se peut que les sentiments et les actions de vos amis aient besoin de se couvrir d'un voile. Quant à moi, j'aime que ma conduite soit exposée au grand jour.

— Et se peut-il que vous qui, malgré votre caractère ardent et irréfléchi (pardon, monsieur Mareschal, mais je suis un homme franc); vous qui, malgré ces défauts naturels, possédez du bon sens et de l'instruction, vous soyez assez insensé pour vous engager dans une telle entreprise? Comment se trouve votre tête, quand vous assistez à ces dangereuses conférences?

— Pas aussi assurée sur mes épaules que s'il s'agissait d'une partie de chasse. Je n'ai pas tout à fait le sang-froid de mon cousin Elliéslaw, qui parle d'une conspiration comme d'un bal, et qui perd et retrouve une fille charmante avec plus d'indifférence que je ne perdrais et retrouverais un chien de chasse. Je ne suis pas assez aveugle, je n'ai pas contre le gouvernement une haine assez invétérée pour ne pas voir tout le danger de notre entreprise.

— Pourquoi donc vouloir vous y exposer?

— Pourquoi? c'est que j'aime de tout mon cœur ce pauvre roi détrôné; c'est que mon père a combattu à Killiecrankie[1]; c'est que je meurs d'envie de voir punir les coquins de courtisans qui ont vendu la liberté de l'Écosse, dont la couronne a été si longtemps indépendante.

— Et pour courir après de telles chimères, vous allez allumer une guerre civile, et vous plonger vous-même dans de cruels embarras!

— Oh! quant à ça, je n'y réfléchis guère; et quoi qu'il puisse arriver, mieux vaut aujourd'hui que demain, demain que dans un mois. — Je sais qu'il faudra finir par là : — eh bien, mieux vaut plus tôt que plus tard! L'événement ne me trouvera jamais plus jeune, comme disent nos Écossais; et pour ce qui est de la potence, comme dit aussi Falstaff, j'y figurerai tout aussi bien qu'un autre. Vous savez le fina de la vieille ballade :

Mais il s'en alla si gaîment
Pour subir sa sentence,
Qu'on le vit danser, en jouant
Un air, sous la potence[2].

1. Sous le vicomte de Dundee, en faveur des Stuarts.

2. C'est le refrain de la complainte de Macpherson le Bohémien, dont on peut lire l'histoire, fondée sur la tradition populaire, dans le deuxième volume du *Perroquet de Walter Scott.*

— J'en suis fâché pour vous, monsieur Mareschal, dit le grave conseiller.

— Je vous suis très-reconnaissant, monsieur Ratcliffe, mais ne jugez pas de l'entreprise par mes folies : il y a des têtes plus sages que la mienne qui s'en mêlent.

— Ces têtes-là peuvent fort bien n'en être pas plus solides sur leurs épaules, reprit M. Ratcliffe du ton d'un ami qui engage à la prudence.

— Peut-être : mais vive la joie ! et, de peur de me laisser aller à la mélancolie avec vous, adieu jusqu'au dîner, monsieur Ratcliffe : vous verrez que la peur ne m'ôte pas l'appétit.

CHAPITRE XIII.

Il faut que le drapeau de la rébellion
Par de vives couleurs frappe l'attention ;
Qu'il attire les yeux de cette sotte engeance,
Mécontents novateurs bouffis d'extravagance,
Qui, la bouche béante et se frottant les mains,
Approuvent à grands cris les discours des mutins.

Henry IV, partie II.

On avait fait de grands préparatifs au château d'Ellieslaw pour recevoir, en ce jour mémorable, non-seulement les gentilshommes du voisinage attachés à la dynastie des Stuarts, mais encore les mécontents de bas étage que le dérangement de leurs affaires, l'amour du changement, le ressentiment contre l'Angleterre, ou quelque autre des causes nombreuses qui firent fermenter toutes les passions à cette époque, avaient déterminés à tremper dans la conspiration. Il ne s'y trouvait pas un grand nombre de personnes distinguées par leur rang et leur fortune. La plupart des grands propriétaires attendaient prudemment l'événement ; la noblesse du second ordre et les fermiers pratiquaient généralement le culte presbytérien, de sorte que, quoique mécontents de l'Union, ils étaient peu disposés à s'engager dans une conspiration jacobite. On y voyait pourtant quelques riches gentilshommes que leurs opinions politiques, leurs principes religieux, ou leur ambition, rendaient complices de celle d'Ellieslaw ; et quelques jeunes gens qui, pleins d'ardeur et d'étourderie, ne cherchaient,

comme Mareschal, que l'occasion de se signaler par une entreprise hasardeuse, du succès de laquelle devait résulter, suivant eux, l'indépendance de leur patrie. Les autres membres de cette assemblée étaient des hommes d'un rang inférieur et sans fortune, qui étaient prêts à se soulever dans ce comté d'Écosse, comme ils firent depuis, en 1715, sous Foster et Derwentwater, quand on vit une troupe, sous les ordres d'un gentilhomme des frontières, nommé Douglas, composée presque entièrement de pillards, parmi lesquels le fameux voleur Luckin-Bag avait un grade élevé.

Nous avons cru devoir donner ces détails, applicables seulement à la province où se passe notre histoire; ailleurs, le parti jacobite était plus fort et mieux composé.

Une longue table occupait la sombre et vaste enceinte de la grande salle d'Ellieslaw-Castle, qui, encore à peu près dans le même état que cent ans auparavant, s'étendait tout le long d'une aile du château et était voûtée. Les arceaux du cintre semblaient en quelque sorte continuer les sculptures gothiques dont les formes fantastiques menaçaient de leurs regards ou de leurs dents de pierre les convives réunis. Cette salle était éclairée d'étroites et longues croisées en verres de couleur, qui n'y laissaient pénétrer qu'une lumière incertaine et décomposée. Une bannière, que la tradition disait avoir été prise sur les Anglais à la bataille de Sark, flottait au-dessus du fauteuil d'où Ellieslaw présidait à la table, comme pour enflammer le courage de ses hôtes en réveillant les souvenirs des victoires de leurs ancêtres. Ellieslaw était en habit de cérémonie; ses traits réguliers, quoique d'une expression farouche et sinistre, rappelaient ceux d'un ancien baron féodal. Sir Frédéric Langley était à sa droite, et Mareschal de Mareschal Wells à sa gauche; après eux venaient toutes les personnes de considération, parmi lesquelles M. Ratcliffe; le reste des convives ne se composait que de subalternes : et ce qui prouve qu'un soin scrupuleux n'avait pas présidé au choix de cette partie de la société, c'est que Willie de Westburnflat eut l'audace de s'y présenter. Il espérait sans doute que la part qu'il avait prise à l'enlèvement de miss Vere n'était connue que des personnes qui avaient intérêt elles-mêmes à ne pas divulguer le secret.

On servit un dîner somptueux, consistant principalement non en délicatesses de la saison[1], selon l'expression des gazettes modernes,

1. *Delicacies of the season.* Friandises.

mais en énormes plats de viandes dont le poids faisait gémir la table. Contenus par le respect qu'ils éprouvaient pour les personnages illustres dans la société desquels ils se trouvaient pour la première fois de leur vie, les convives du bas bout gardèrent quelque temps le silence; ils sentaient la même gêne et le même embarras dont P. P., clerc de la paroisse, confesse avoir été accablé lorsqu'il psalmodia pour la première fois en présence des honorables personnages M. le juge Freeman, la bonne lady Jones et le grand sir Thomas Truby. Mais bientôt, à force de vider et de remplir leurs verres, ils finirent par briser la glace du cérémonial; et autant ils s'étaient montrés d'abord réservés et tranquilles, autant, vers la fin du dîner, ils devinrent communicatifs et bruyants.

Au contraire, ni le vin, ni les liqueurs spiritueuses, n'eurent le pouvoir d'échauffer l'esprit des personnes placées au haut bout de la table : elles éprouvaient ce serrement de cœur, ce froid glacial qui se fait souvent sentir lorsque, à la suite d'une détermination désespérée, on se trouve dans une position où il est aussi dangereux d'avancer que de reculer. Plus ils approchaient du précipice, plus ils le trouvaient profond; et chacun attendait que ses associés lui donnassent l'exemple de la résolution en s'y précipitant les premiers. Ce sentiment caché agissait différemment, suivant les divers caractères de cette partie des convives. L'un semblait sérieux et pensif, l'autre de mauvaise humeur et bourru; quelques-uns regardaient d'un air d'inquiétude les places restées vides autour de la table, et réservées pour les membres de la conspiration qui, plus prudents que zélés, n'avaient pas encore jugé à propos d'afficher si publiquement leurs projets. Sir Frédéric était distrait et boudeur. Ellieslaw lui-même faisait des efforts si pénibles pour échauffer l'enthousiasme général, qu'évidemment le sien était considérablement refroidi. Ratcliffe restait spectateur attentif, mais désintéressé. Mareschal, fidèle à son caractère, conservait son étourderie et sa vivacité, mangeait, buvait, riait, plaisantait, et semblait même s'amuser en voyant les figures allongées de ses compagnons.

— Pourquoi donc le feu de notre courage semble-t-il éteint aujourd'hui? s'écria ce dernier; on dirait que nous sommes à un enterrement où ceux qui mènent le deuil ne doivent que chuchoter à voix basse, tandis que ceux qui vont porter le mort en terre (montrant le bout de la table) boivent et se réjouissent dans la cuisine. Ellieslaw,

quand soulèverez-vous[1] ? — Et quoi donc a flétri les espérances du brave chevalier du vallon de Langley?

— Vous parlez comme un insensé, répondit Ellieslaw : ne voyez-vous pas combien il nous manque de monde?

— Et qu'importe? ne saviez-vous donc pas d'avance que bien des gens parlent beaucoup et agissent peu? Quant à moi, je me trouve fort encouragé en voyant que plus des deux tiers de nos amis ont été exacts au rendez-vous. Je ne m'y attendais ma foi pas. Au surplus, je soupçonne qu'une bonne moitié d'entre eux sont venus autant pour le dîner que pour tout autre motif.

— Aucune nouvelle n'annonce le débarquement du roi, dit un de ses voisins de ce ton incertain qui indique un défaut de résolution.

— Nous n'avons reçu aucune lettre du comte de D***; nous ne voyons pas un seul gentilhomme du sud des frontières.

— Quel est celui qui demande encore des hommes d'Angleterre? s'écria Mareschal avec un ton affecté de tragédie héroïque :

Mon cousin, cher cousin, le trépas nous menace.

— De grâce, Mareschal, dit Ellieslaw, trêve de folies.

— Eh bien, je vais vous étonner, je vais vous donner une leçon de sagesse. Si nous nous sommes avancés comme des fous, il ne faut pas reculer comme des lâches. Nous en avons fait assez pour attirer sur nous les soupçons et la vengeance du gouvernement. Attendrons-nous la persécution, sans rien faire pour l'éviter?... Quoi! personne ne parle! Eh bien, je sauterai le fossé le premier.

Alors Mareschal se leva, remplit son verre d'un bordeaux généreux, puis, étendant la main pour obtenir du silence, il engagea toute la compagnie à l'imiter. Quand tous les verres furent pleins, tous les convives debout : — Mes amis, s'écria-t-il, voici le toast du jour : A l'indépendance de l'Écosse et à la santé de son souverain légitime, le roi Jacques VIII, déjà débarqué dans le Lothian, et, je l'espère, en possession de son ancienne capitale.—A ces mots, il vida son verre, puis, le jetant par-dessus sa tête : — Il ne sera jamais profané par un autre toast, ajouta-t-il.

Chacun suivit son exemple; et au milieu du bruit des verres qui se

1. *To lift*, soulever, signifie soulever le cercueil : c'est l'expression dont on se sert ordinairement pour commencer des funérailles.

brisaient, au milieu des applaudissements unanimes de la compagnie, on jura de ne quitter les armes qu'après avoir réussi dans le dessein qui les avait fait prendre.

— Vous avez effectivement sauté le fossé, dit Ellieslaw à voix basse à son cousin, et vous l'avez fait devant témoins. Au surplus, il était trop tard pour renoncer à notre entreprise. Un seul homme a refusé le toast, ajouta-t-il en jetant les yeux sur Ratcliffe, mais nous en parlerons dans un autre moment.

Alors, se levant à son tour, il prononça un discours plein d'invectives contre le gouvernement, déclama contre l'Union qui avait privé leur patrie de son indépendance, de son commerce et de son honneur, et qui l'avait étendue enchaînée aux pieds de son orgueilleuse rivale, l'Angleterre, contre laquelle elle avait courageusement défendu ses droits pendant tant de siècles. En faisant vibrer cette corde, il était sûr de toucher le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

— Il n'est que trop vrai que notre commerce est anéanti, s'écria le vieux John Rewcastle, contrebandier de Jedburg, qui se trouvait au bas bout de la table.

— Notre agriculture est ruinée, dit le laird de Broken-Grith-Flow, dont le territoire n'avait rapporté autre chose, depuis le déluge, que de la bruyère et de l'airelle.

— Notre religion est anéantie, ajouta le pasteur épiscopal de Kirkwhistle, remarquable par son nez bourgeonné.

— Nous ne pourrons bientôt plus tirer un daim, ou embrasser une jolie fille, sans un permis du presbytère et du trésorier de l'église, continua Mareschal.

— Ou boire un verre d'eau-de-vie le matin sans une licence du commis de l'excise, reprit le contrebandier.

— Ou nous promener au clair de la lune sans l'agrément du jeune Earnscliff, ou de quelque juge de paix à l'anglaise, dit Westburnflat. C'était le bon temps, quand nous n'avions ni paix ni juges.

— Souvenons-nous du massacre de Glencoë [1], continua Ellieslaw, et prenons les armes pour défendre nos droits, nos biens, notre vie et nos familles.

— Songez à la véritable ordination épiscopale, sans laquelle il n'y a point de clergé légitime, dit le prêtre.

1. Glencoë, fameux par le massacre des partisans de Jacques II.

— Songez aux pirateries commises sur notre commerce des Indes occidentales par les corsaires anglais, poursuivit William Willieson, propriétaire par moitié et seul patron d'un petit brick.

— Souvenez-vous de vos priviléges, dit encore Mareschal, qui semblait prendre un malin plaisir à souffler le feu de l'enthousiasme allumé par lui, comme un écolier espiègle qui, ayant levé l'écluse d'un moulin à eau, s'amuse du bruit des roues qu'il a mises en mouvement, sans penser au mal qu'il peut produire.—Souvenez-vous de vos priviléges et de vos libertés! Maudites soient les taxes, la presse et le presbytérianisme, et avec eux la mémoire du vieux Guillaume qui nous les apporta le premier!

— Au diable le jaugeur de l'excise! s'écria le vieux Rewcastle; je l'assommerai de ma propre main.

— Au diable le garde des forêts et le constable! reprit sur le même ton Westburnflat; j'ai deux balles au service de chacun d'eux.

— Nous sommes donc tous d'accord que cet état de choses ne peut se supporter plus longtemps? demanda Ellieslaw après un moment de calme.

— Tous..., sans exception..., jusqu'au dernier!... tel fut le cri général.

— Pas tout à fait, Messieurs, dit M. Ratcliffe qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement du dîner. Je ne prétends pas vouloir calmer les violents transports qui viennent de s'emparer de vous si subitement; mais autant que peut valoir l'opinion d'un seul homme, je dois vous déclarer que je n'adopte pas tout à fait les principes que vous venez de manifester; je proteste donc formellement contre les mesures insensées que vous paraissez disposés à prendre pour faire cesser des sujets de plainte dont la justice ne me paraît pas encore bien démontrée. Je suis très-porté à attribuer à la chaleur du festin, peut-être même à l'envie de faire une plaisanterie, tout ce qui vient de se passer; mais il faut songer que certaines plaisanteries peuvent devenir dangereuses quand elles transpirent, et que souvent les murs ont des oreilles.

— Les murs peuvent avoir des oreilles, monsieur Ratcliffe, s'écria Ellieslaw en lançant sur lui un regard de fureur, mais un espion domestique n'en aura bientôt plus, s'il ose rester plus longtemps dans une maison où son arrivée fut une insulte, où sa conduite a toujours été celle d'un homme présomptueux qui se mêle de donner des avis

qu'on ne lui demande pas, et d'où il sera chassé comme un misérable, s'il ne se rend justice en sortant sur-le-champ.

— Je sais parfaitement, Monsieur, répondit Ratcliffe avec un sang-froid méprisant, que la démarche inconsidérée que vous allez faire vous rend ma présence inutile, et que désormais mon séjour ici serait aussi dangereux pour moi que désagréable pour vous; mais en me menaçant vous avez oublié votre prudence; car bien certainement vous ne seriez pas charmé que je fisse à ces messieurs, à des hommes d'honneur, le détail des causes qui ont amené notre liaison. Au surplus, j'en vois la fin avec plaisir. Cependant, comme je crois que M. Mareschal et quelques autres personnes de la compagnie voudront bien me garantir pour cette nuit mes oreilles et surtout mon cou, pour lequel j'ai quelques raisons de craindre davantage, je ne quitterai votre château que demain matin.

— Soit, Monsieur, répliqua Ellieslaw. Vous n'avez rien à redouter, parce que vous êtes au-dessous de mon ressentiment, et non parce que j'ai à craindre que vous ne découvriez quelque secret de famille, quoique, par intérêt pour vous-même, je doive vous engager à bien peser vos paroles. Vos soins et votre entremise sont fort inutiles à un homme qui a tout à perdre ou tout à gagner, suivant le résultat des efforts qu'il va faire pour la cause à laquelle il s'est dévoué. Adieu.

Ratcliffe lança un regard expressif qu'Ellieslaw ne put soutenir sans baisser les yeux, puis, saluant la compagnie, il se retira.

Cette conversation avait produit, sur une partie de ceux qui l'avaient entendue, une impression qu'Ellieslaw se hâta de dissiper en faisant tomber l'entretien sur les affaires du jour. On convint que l'insurrection serait organisée sur-le-champ. Ellieslaw, Mareschal et sir Frédéric Langley en furent nommés les chefs avec pouvoir de diriger toutes les mesures ultérieures. On fixa, pour le lendemain de bonne heure, un lieu de rendez-vous où chacun se trouverait en armes avec tous les partisans qu'il pourrait rassembler.

Tout ayant été ainsi réglé, Ellieslaw demanda à ceux qui restaient encore à boire avec Westburnflat et le vieux contrebandier la permission de se retirer avec ses deux collègues, afin de délibérer librement sur les mesures qu'ils avaient à prendre. Cette excuse fut acceptée d'autant plus volontiers qu'il y joignit l'invitation de ne pas épargner sa cave. Le départ des chefs fut salué par de bruyantes acclamations, et les santés d'Ellieslaw, de sir Frédéric, et surtout celle de Mares-

chal, furent portées plus d'une fois en grand chorus pendant le reste de la soirée.

Lorsque les trois chefs se furent retirés dans un appartement séparé, ils se regardèrent un moment avec une sorte d'embarras qui, sur le front soucieux de sir Frédéric, allait jusqu'au mécontentement. Mareschal fut le premier à rompre le silence. — Eh bien, Messieurs, dit-il avec un éclat de rire, nous voilà embarqués. — Vogue la galère !

— C'est vous que nous devons en remercier, dit Ellieslaw.

— Cela est vrai; mais je ne sais si vous me remercierez encore quand vous aurez lu cette lettre. Je l'ai reçue au moment de nous mettre à table; elle avait été remise à mon domestique par un homme qu'il ne connaît pas, et qui est reparti au grand galop sans vouloir s'arrêter une minute. — Lisez.

Ellieslaw prit le papier d'un air d'impatience, et lut ce qui suit :

« Edimbourg.

« Monsieur, — Ayant des obligations à votre famille, et sachant que vous êtes en relation d'affaires avec *Jacques et compagnie*, autrefois négociants à *Londres*, maintenant à *Dunkerque*, je crois devoir me hâter de vous faire part que les vaisseaux que vous attendiez n'ont pu aborder, et ont été obligés de repartir sans avoir pu débarquer aucune marchandise de leur cargaison. Leurs associés de l'ouest ont résolu de séparer leurs intérêts des leurs, les affaires de cette maison prenant une mauvaise tournure. J'espère que vous profiterez de cet avis pour prendre les précautions nécessaires à vos intérêts. Je suis votre très-humble serviteur. Nihil Mameless[1].

« A Ralph Mareschal *de Mareschal-Wells.* » (*Très-pressé.*)

Sir Frédéric pâlit, et son front se rembrunit encore.

— Si la flotte française qui avait le roi à bord a été battue par celle d'Angleterre, comme ce maudit griffonnage semble le donner à entendre, le principal ressort de notre entreprise se trouve rompu, et nous n'avons pas même de secours à attendre de l'ouest de l'Écosse. Et où en sommes-nous donc ? s'écria Ellieslaw.

— Où nous en étions ce matin, je crois, dit Mareschal toujours riant.

— Pardonnez-moi, monsieur Mareschal : faites trêve, je vous

1. *Sans nom.* Anonyme.

prie, à des plaisanteries fort déplacées. Ce matin nous n'étions pas encore compromis, nous ne nous étions pas déclarés publiquement, comme nous venons de le faire, grâce à votre inconséquence : et dans quel moment? celui où vous aviez en poche une lettre qui ajoute aux difficultés de notre entreprise et en rend la réussite presque impossible.

— Oh ! je savais bien tout ce que vous alliez me dire; mais d'abord cette lettre de mon ami anonyme peut ne contenir pas un mot de vérité; ensuite, sachez que je suis las de me trouver dans une conspiration dont les chefs ne font tout le jour que former des projets qu'ils oublient la nuit. Aujourd'hui le gouvernement est dans la sécurité, il n'a ni troupes ni munitions, et dans quelques semaines il aura pris ses mesures. Le pays est plein d'ardeur pour une insurrection; donnez-lui le temps de se refroidir, et nous resterons seuls. J'étais donc bien décidé, comme nous l'avons dit, à me jeter dans le fossé, et j'ai pris soin de vous y faire tomber avec moi. Vous voilà dans la fondrière; il faudra bien maintenant que vous preniez le parti de vous évertuer pour en sortir.

— Vous vous êtes trompé, monsieur Mareschal, au moins quant à l'un de nous, répondit sir Frédéric en tirant le cordon de la sonnette, car je vais demander mes chevaux.

— Vous ne me quitterez pas, sir Frédéric, dit Ellieslaw; nous avons notre revue demain matin.

— Je pars à l'instant même, et je vous écrirai mes intentions à mon arrivée chez moi.

— Oui-da! répliqua Mareschal, et vous les enverrez sans doute par une compagnie de cavalerie de Carlisle qui nous emmènera prisonniers? — Écoutez-moi, sir Frédéric Langley : je ne suis pas un de ces hommes qui se laissent abandonner ou trahir. Si vous sortez aujourd'hui du château d'Ellieslaw, ce ne sera qu'en marchant sur mon cadavre.

— N'êtes-vous pas honteux, Mareschal? dit M. Vere : comment pouvez-vous interpréter ainsi les intentions de notre ami? Il a trop d'honneur pour penser à déserter notre cause; et d'ailleurs il ne peut oublier les preuves que nous avons de son adhésion à nos projets, de l'activité qu'il a déployée pour leur réussite. Il doit savoir aussi que le premier avis qu'on en donnera au gouvernement sera bien accueilli, et qu'il nous est facile de le gagner de vitesse.

— Dites *moi*, et non pas *nous*, quand vous parlez de gagner de vitesse pour se déshonorer par une trahison, s'écria Mareschal ; quant à moi, jamais je ne monterai à cheval dans un tel dessein. — Un joli couple d'amis pour leur confier sa tête ! ajouta-t-il entre ses dents.

— Ce n'est point par des menaces qu'on m'empêche d'agir comme je le juge convenable, dit sir Frédéric, et je partirai bien certainement. Je ne suis point obligé, ajouta-t-il en regardant Ellieslaw, de garder ma parole à un homme qui a manqué à la sienne.

— En quoi y ai-je manqué? dit celui-ci, imposant silence par un geste à son pétulant cousin; parlez, sir Frédéric; de quoi avez-vous à vous plaindre?

— D'avoir été joué relativement à l'alliance à laquelle vous aviez consenti, et qui, vous ne l'ignorez pas, devait être le gage de notre liaison politique. Cet enlèvement de miss Vere, si admirablement concerté, sa rentrée si miraculeuse, la froideur qu'elle m'a témoignée, les excuses dont vous avez cherché à la couvrir, ce sont là autant de prétextes dont vous êtes bien aise de vous servir pour conserver la jouissance des biens qui lui appartiennent, et auxquels vous devez renoncer en la mariant. Vous avez voulu faire de moi un jouet pour vous en servir dans une entreprise désespérée, et voilà pourquoi vous m'avez donné des espérances sans avoir l'intention de les réaliser.

— Sir Frédéric, je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré...

— Je n'écoute pas vos protestations, elles ne m'ont que trop longtemps abusé.

— Mais songez donc que si nous nous divisons, votre ruine est aussi certaine que la nôtre. De notre union seule dépend notre sûreté.

— Laissez-moi le soin de la mienne; mais, ce que vous dites fût-il vrai, j'aimerais mieux mourir que d'être encore votre dupe.

— Rien ne saurait-il vous convaincre de ma sincérité? Ce matin j'aurais repoussé vos injustes soupçons comme une insulte; mais dans la position où nous nous trouvons...

—Vous vous trouvez obligé d'être sincère? interrompit sir Frédéric en ricanant; vous n'avez qu'un moyen de m'en convaincre, c'est de célébrer, dès ce soir, mon mariage avec votre fille.

— Si promptement? impossible! songez à l'alarme qu'elle vient d'éprouver, à l'entreprise qui exige tous nos soins.

— Je n'écoute rien. Il y a une chapelle dans ce château; le docteur Hobbler est au nombre de vos hôtes : donnez-moi cette preuve

de votre bonne foi, mon cœur et mon bras sont à vous. Si vous me la refusez en ce moment où votre intérêt doit vous porter à consentir à ma demande, comment puis-je espérer que vous me l'accorderez demain, quand j'aurai fait une seconde démarche qui ne me laissera nulle possibilité de revenir sur mes pas?

— Et si je consens à vous nommer mon gendre ce soir, notre amitié se trouvera-t-elle solidement renouée?

— Très-certainement, et de la manière la plus inviolable.

— Eh bien, quoique votre demande soit prématurée, peu délicate, injuste à mon égard, donnez-moi la main, sir Frédéric, ma fille sera votre épouse.

— Ce soir?

— Ce soir, avant que l'horloge ait sonné minuit.

— De son consentement, j'espère, s'écria Mareschal : car je vous préviens, Messieurs, que je ne resterais pas paisible spectateur d'une violence exercée contre les sentiments de mon aimable cousine.

— Maudit cerveau brûlé! pensa Ellieslaw. — Pour qui me prenez-vous, Mareschal? dit-il; croyez-vous que ma fille ait besoin de protection contre son père; que je veuille forcer ses inclinations? Soyez persuadé qu'elle n'a aucune répugnance pour sir Frédéric.

— Ou plutôt pour être appelée *lady* Langley; bien des femmes pourraient penser de même. Excusez-moi; mais une affaire de cette nature, traitée et conclue si subitement, m'avait alarmé pour elle.

— La seule chose qui m'embarrasse, poursuivit Ellieslaw, c'est le peu de temps qui nous reste; mais si elle faisait trop d'objections, je me flatte que sir Frédéric lui accorderait...

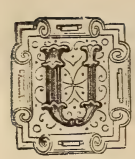
— Pas une heure, monsieur Vere. Si je n'obtiens pas la main de votre fille ce soir, je pars, fût-ce à minuit. Voilà mon *ultimatum*.

— Eh bien, j'y consens; occupez-vous tous deux de nos dispositions militaires, et je vais préparer ma fille à un événement auquel elle ne s'attend pas.

A ces mots M. Vere sortit.

CHAPITRE XIV.

> Mais que devins-je, hélas! quand, au lieu de Tancrède,
> Il amène à l'autel, quel changement affreux!
> Le détestable Osmond pour recevoir mes vœux!
>
> THOMSON. *Tancrède et Sigismonde.*



NE longue pratique dans l'art de la dissimulation avait donné à M. Vere un empire absolu sur ses traits, ses gestes et ses paroles; sa démarche même était calculée pour tromper. En quittant ses deux amis pour se rendre chez sa fille, son pas ferme et alerte annonçait un homme occupé d'une affaire importante, mais dont le succès ne lui semblait pas douteux; mais lorsqu'il jugea qu'ils ne pouvaient plus l'entendre, il ne s'avança plus que d'un pas lent et irrésolu, en harmonie avec ses craintes et son inquiétude. Enfin il s'arrêta dans une antichambre pour recueillir ses idées et préparer son plan d'argumentation.

— Dilemme plus embarrassant se présenta-t-il jamais à un malheureux! se dit-il. — Si nous nous divisons, nul doute que le gouvernement ne me sacrifie comme le promoteur de l'insurrection. Supposons même que je parvienne à sauver ma tête par une prompte soumission, je n'en suis pas moins perdu sans ressource. J'ai rompu avec Ratcliffe, et je n'ai à espérer de ce côté qu'insultes et persécutions. Je serai donc réduit à vivre dans l'indigence et le déshonneur, méprisé des deux partis que j'aurai trahis tour à tour! Cette idée n'est pas supportable; et cependant je n'ai à choisir qu'entre cette destinée et la honte de l'échafaud, à moins que Mareschal et sir Frédéric ne continuent à faire cause commune avec moi. Pour cela il faut que ma fille épouse l'un ce soir, et j'ai promis à l'autre de ne pas employer la violence : il faut que je la décide à recevoir la main d'un homme qu'elle n'aime pas, dans un délai qu'elle trouverait trop court pour se déterminer à devenir l'épouse de celui qui aurait su gagner son affection. Mais je dois compter sur sa générosité romanesque, et il me suffira de la mettre en je en peignant sous de sombres couleurs les suites robables de sa désobéissance.

Après avoir fait ces réflexions, il entra dans l'appartement de sa fille, bien préparé au rôle qu'il s'apprêtait à jouer. Quoique égoïste

et ambitieux, son cœur n'était pas entièrement fermé à la tendresse paternelle, et il sentit quelques remords de la duplicité avec laquelle il allait abuser de l'amour filial d'Isabelle; mais il les apaisa en songeant qu'après tout il procurait à sa fille un mariage avantageux, et l'idée qu'il était perdu s'il y échouait acheva de dissiper ses scrupules. Il la trouva assise près d'une des fenêtres de sa chambre, la tête appuyée sur une main; elle sommeillait ou était plongée dans de si profondes réflexions, qu'elle ne l'entendit pas entrer. Donnant alors à sa physionomie une expression de chagrin et d'attendrissement, il s'assit auprès d'elle, et ne l'avertit de son arrivée que par un profond soupir qu'il poussa en lui serrant la main.

— Mon père! s'écria Isabelle en tressaillant, d'un ton qui annonçait la surprise, la crainte et la tendresse.

— Oui, ma fille, votre malheureux père, qui vient les larmes aux yeux vous demander pardon d'une injure dont son affection l'a rendu coupable envers vous, et vous faire ses adieux pour toujours.

— Une injure, mon père! Vos adieux! Que voulez-vous dire?

— Dites-moi d'abord, Isabelle, si vous n'avez pas quelque soupçon que l'étrange événement qui vous est arrivé hier matin n'ait eu lieu que par mes ordres?

— Par... vos ordres... mon père? dit-elle en bégayant, car la honte et la crainte l'empêchaient d'avouer que plus d'une fois cette idée s'était présentée à son esprit; idée humiliante et si peu naturelle de la part d'une fille.

— Vous hésitez à me répondre, et par là vous me confirmez dans l'opinion que j'avais conçue. Il me reste donc la tâche pénible de vous avouer que vous ne vous trompez pas. Mais, avant de condamner trop rigoureusement votre père, écoutez les motifs de sa conduite. Dans un jour de malheur, je prêtai l'oreille aux propositions que me fit sir Frédéric Langley, étant bien loin de croire que vous pussiez élever la moindre objection contre un mariage qui vous était avantageux à tous égards: dans un instant plus fatal encore, je pris, de concert avec lui, des mesures pour rétablir sur son trône notre monarque banni, et rendre à l'Écosse son indépendance; maintenant ma vie est entre ses mains.

— Votre vie, mon père! dit Isabelle ayant à peine la force parler.

— Oui, Isabelle, la vie de celui à qui vous devez la naissance. Je dois rendre justice à Langley: ses menaces, ses fureurs n'ont d'autre

cause que la passion qu'il a conçue pour vous; mais lorsque je vis que vous ne partagiez pas ses sentiments, je ne trouvai d'autre moyen pour me tirer d'embarras que de vous soustraire à ses yeux pour quelque temps. J'avais donc formé le projet de vous envoyer passer quelques mois dans le couvent de votre tante à Paris, et, pour que sir Frédéric ne pût me soupçonner, j'imaginai ce prétendu enlèvement par de soi-disant brigands. Le hasard et un concours de circonstances malheureuses ont rompu toutes mes mesures en vous tirant de l'asile momentané que je vous avais assuré. Ma dernière, mon unique ressource est de vous faire partir du château avec M. Ratcliffe, qui va le quitter ce soir même, après quoi je saurai subir ma destinée.

— Bon Dieu! est-il possible, mon père? s'écria douloureusement Isabelle; pourquoi ai-je été délivrée? pourquoi ne m'avoir pas fait connaître vos projets?

— Pourquoi? Réfléchissez un instant, ma fille. J'avais désiré votre union avec sir Frédéric, parce que je croyais qu'elle devait assurer votre bonheur. J'avais approuvé sa recherche, je lui avais promis de l'appuyer de tout mon pouvoir; devais-je lui nuire dans votre esprit en vous disant que sa passion, portée au delà des bornes de la raison, ne me laissait d'autre alternative que de sacrifier le père ou la fille? Mais mon parti est pris. Mareschal et moi nous sommes décidés à périr avec courage, et il ne me reste qu'à vous faire partir sous bonne escorte.

— Juste ciel! N'y a-t-il donc aucun remède à ces moyens extrêmes?

— Aucun, mon enfant, reprit M. Vere avec douleur; un seul, peut-être, mais vous ne voudriez pas me le voir employer, celui de dénoncer nos amis, d'être le premier à les trahir.

— Non, jamais! s'écria Isabelle avec horreur. Mais ne peut-on, à force de larmes, de prières?... Je veux me jeter aux pieds de sir Frédéric, implorer sa pitié.

— Ce serait vous dégrader inutilement. Sa résolution est prise; il n'en changerait qu'à une condition, et cette condition vous ne l'apprendrez jamais de la bouche de votre père.

— Quelle est-elle, mon père? dites-le moi, je vous en conjure. Que peut-il demander que nous ne devions lui accorder pour prévenir les malheurs dont nous sommes menacés?

— Vous ne la connaîtrez, Isabelle, dit Ellieslaw d'un ton solennel, que lorsque la tête de votre père aura roulé sur l'échafaud. Alors

peut-être vous apprendrez par quel sacrifice il était encore possible de le sauver.

— Et pourquoi ne pas m'en instruire tout de suite? croyez-vous que je ne ferais pas avec joie le sacrifice de toute ma fortune pour vous sauver? Voulez-vous attacher le désespoir et le remords au reste de ma vie, quand j'apprendrai qu'il existait un moyen d'assurer vos jours, et que je ne l'ai pas employé?

— Eh bien, ma fille, dit Ellieslaw comme vaincu par ses instances, apprenez donc ce que j'avais résolu de couvrir d'un éternel silence; sachez que le seul moyen de le désarmer est de consentir à l'épouser ce soir même, avant minuit.

— Ce soir, mon père?... épouser un tel homme!... un homme! c'est un monstre! vouloir obtenir la main d'une fille en menaçant les jours de son père!... C'est impossible.

— Vous avez raison, ma fille, c'est impossible : je n'ai ni le droit ni même la pensée de vous demander un tel sacrifice. Il est d'ailleurs dans le cours de la nature qu'un vieillard meure et soit oublié, que ses enfants lui survivent et soient heureux.

— Moi! je verrais mourir mon père, quand j'aurais pu le sauver!... Mais, non, non, mon père, c'est impossible. Quelque mauvaise opinion que j'aie de sir Frédéric, je ne puis le croire scélérat à ce point. Vous croyez me rendre heureuse en me donnant à lui, et tout ce que vous venez de me dire n'est qu'une ruse pour obtenir mon consentement.

— Quoi! dit Ellieslaw d'un ton où l'autorité blessée semblait le disputer à la tendresse paternelle, ma fille me soupçonne d'inventer une fable pour influencer ses sentiments!... Mais je dois encore supporter cette nouvelle épreuve. Je veux bien même descendre jusqu'à me justifier. Vous connaissez l'honneur inflexible de notre cousin Mareschal; faites attention à ce que je vais lui écrire, et vous jugerez par sa réponse si les périls qui nous menacent sont moins grands que je ne vous les ai représentés, et si j'ai à me reprocher d'avoir rien négligé pour les détourner.

Il s'assit, écrivit quelques lignes à la hâte, et présenta son billet à Isabelle, qui lut ce qui suit :

« Mon cher cousin, — J'ai trouvé ma fille, comme je m'y attendais, désespérée d'avoir à contracter une union avec sir Frédéric d'une

manière si subite et si inattendue. Elle ne conçoit pas même le péril dans lequel nous nous trouvons, et jusqu'à quel point nous nous sommes compromis; employez toute votre influence sur sir Frédéric pour l'engager à modifier ses exigences. Je n'ai ni le pouvoir ni même la volonté d'engager ma fille à une démarche dont la précipitation est contraire à toutes les règles des convenances et de la délicatesse. Vous obligerez votre cousin R. V. »

Dans le trouble qui l'agitait, les yeux obscurcis par les larmes, l'esprit en proie aux alarmes et aux soupçons, Isabelle comprit à peine le sens de ce qu'elle venait de lire, et ne remarqua pas qu'au lieu d'appuyer sur la répugnance que lui causait ce mariage, son père ne parlait que du délai trop court qu'on lui accordait pour s'y décider.

Ellieslaw tira le cordon d'une sonnette, et remit la lettre à un domestique, avec ordre de lui rapporter sur-le-champ la réponse de M. Mareschal. En attendant, il se promena en silence d'un air fort agité. Enfin le domestique revint, porteur d'un billet ainsi conçu :

« Mon cher cousin, — Je n'avais pas attendu votre lettre pour faire à sir Frédéric les objections dont vous me parlez. Je viens de renouveler mes instances, et je l'ai trouvé inébranlable comme le mont Cheviot. Je suis fâché qu'on presse ma belle cousine de renoncer d'une manière si subite aux droits de sa virginité. Sir Frédéric consent pourtant à partir avec moi, aussitôt que la cérémonie sera terminée; et, comme nous nous mettons demain en campagne, et que nous courons la chance d'y attraper quelques bons horions, il est possible qu'Isabelle se trouve lady Langley *à très-bon marché*. — Du reste, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, si elle peut se déterminer à ce mariage, ce n'est pas l'instant d'écouter des scrupules de délicatesse. L'affaire est trop sérieuse et trop urgente. Il faut qu'elle saute à pieds joints par-dessus ce qu'on appelle les convenances, et qu'elle se marie à la hâte, ou bien nous nous en repentirons tous à loisir, ou pour mieux dire, nous n'aurons pas le temps de nous en repentir. Voilà tout ce que peut vous mander votre affectionné

R. M.

« *P. S.* N'oubliez pas de dire à Isabelle que, tout bien considéré, je me couperai la gorge avec son chevalier, plutôt que de la voir l'épouser contre son gré. »

A la lecture de cet écrit, le papier s'échappa des mains d'Isabelle; elle serait même tombée à la renverse, si son père ne l'eût soutenue et ne l'eût placée sur un fauteuil.

— Grand Dieu, elle en mourra! s'écria Ellieslaw dans le cœur de qui les sentiments de la nature firent taire instantanément l'égoïsme. Regardez-moi, Isabelle, regardez-moi, mon enfant; quoi qu'il puisse en arriver, vous ne serez pas sacrifiée. Je mourrai avec la consolation de vous savoir heureuse. Ma fille pourra pleurer sur ma tombe; mais elle ne maudira pas la mémoire de son père.

Il appela un domestique.

— Dites à M. Ratcliffe que je désire le voir sur-le-champ.

Pendant cet intervalle, le visage d'Isabelle se couvrit d'une pâleur mortelle, ses lèvres tremblaient, convulsivement agitées; elle se tordait les mains, comme si la contrainte qu'elle imposait aux sentiments de son cœur s'étendait sur tout son être. Enfin, levant les yeux au ciel et rassemblant toutes ses forces: — Mon père, dit-elle, je consens à ce mariage.

— Non, mon enfant, ne parlez pas ainsi : ma chère fille, je vois combien ce consentement vous coûte. Vous ne vous dévouerez pas à un malheur certain pour me sauver d'un danger qui n'est peut-être pas inévitable.

Étrange inconséquence de la nature humaine! le cœur d'Ellieslaw était d'accord avec sa bouche lorsqu'il parlait ainsi.

— Mon père, dit encore l'infortunée miss Vere, je consens à épouser sir Frédéric.

— Non, ma fille, non. Et cependant, si vous pouviez vaincre une répugnance qui ne se base sur aucun motif raisonnable, ce mariage n'offre-t-il pas tous les avantages que nous pouvons désirer? ne vous assure-t-il pas la richesse, le rang, la considération?

— J'ai consenti, mon père, répéta Isabelle comme si elle était devenue incapable de prononcer d'autres paroles que celles qui déjà lui avaient coûté un si cruel effort.

— Que le ciel te bénisse donc, ma chère enfant! et qu'il te récompense par la richesse, les plaisirs et le bonheur.

Isabelle demanda alors à son père la permission de rester seule dans sa chambre le reste de la soirée.

— Mais ne consentirez-vous pas à voir sir Frédéric? lui répondit-il d'un air inquiet.

— Je le verrai... quand cela sera nécessaire... dans la chapelle... à minuit. Mais quant à présent, épargnez-moi sa vue.

— Soit, ma chère enfant, vous ne serez pas contrariée. — Ne concevez pas de sir Frédéric une trop mauvaise opinion, ajouta-t-il en lui prenant la main; c'est l'excès de la passion qui le fait agir ainsi. (Elle la retira d'un air d'impatience). — Pardonnez-moi, ma chère fille; que le ciel vous bénisse et vous récompense! je vous laisse, et à onze heures, si vous ne me faites pas demander plus tôt, je reviendrai vous voir.

Quand il fut parti, Isabelle se jeta à genoux et demanda au ciel la force dont elle avait besoin pour accomplir son sacrifice. — Pauvre Earnscliff, dit-elle ensuite, qui le consolera? Que pensera-t-il quand il apprendra que celle qui ce matin même écoutait ses protestations de tendresse, a consenti ce soir à recevoir la main d'un autre? Il me méprisera! mais s'il est moins malheureux en me méprisant, il y aura, dans la perte de son estime du moins, une consolation pour moi.

Elle pleura avec amertume, essayant vainement à plusieurs reprises de commencer la prière qu'elle avait eu dessein de prononcer lorsqu'elle s'était jetée à genoux; mais elle se sentit incapable de recueillir son âme pour invoquer le ciel. Elle était encore dans cet état de morne désespoir, quand elle entendit ouvrir doucement la porte de sa chambre.

CHAPITRE XV.

. . . . . Le temps et le chagrin
Ont détaché son cœur, aigri son caractère.
N'importe, il faut le voir, s'offrir à sa colère;
Conduisez-nous vers lui. . . . . .

SPENCER. *La Reine des Fées.*

A personne qui entra était M. Ratcliffe, Ellieslaw, dans le trouble qui l'agitait, ayant oublié de révoquer l'ordre qu'il avait donné de le faire venir. — Vous désirez me voir, Monsieur, dit-il en ouvrant la porte; mais ne voyant qu'Isabelle : — Miss Vere est seule! s'écria-t-il; seule, à genoux et en pleurs!

— Laissez-moi, monsieur Ratcliffe, laissez-moi.

— Non ! de par le ciel ! j'ai demandé plusieurs fois la permission de prendre congé de vous, on me l'a refusée : le hasard m'a mieux servi que mes prières. Excusez-moi donc, mais j'ai un devoir important à remplir envers vous.

— Je ne puis vous écouter, monsieur Ratcliffe ! je ne puis vous parler ! ma tête n'est plus à moi ! Recevez mes adieux, et laissez-moi, pour l'amour du ciel !

— Dites-moi seulement s'il est vrai que ce monstrueux mariage doit avoir lieu... et cela, ce soir même. J'ai entendu les domestiques en parler ; j'ai entendu donner l'ordre de disposer la chapelle.

— Épargnez-moi, de grâce, monsieur Ratcliffe : d'après l'état où vous me voyez, jugez combien une pareille question est cruelle.

— Mariée à sir Frédéric Langley ! cette nuit même?... Cela ne se peut... — cela ne doit pas être... — cela ne sera pas.

— Il *faut* que cela soit, monsieur Ratcliffe ! la vie de mon père en dépend.

— J'entends ! — Vous vous sacrifiez pour sauver celui qui... Mais que les vertus de la fille fassent oublier les fautes du père. — En moins de vingt-quatre heures, je trouverais plus d'un moyen d'empêcher ce mariage. Mais le temps presse ; quelques heures vont décider le malheur de votre vie, et je n'y trouve qu'un seul remède... — Il faut, miss Vere, que vous imploriez la protection du seul être humain qui ait le pouvoir de conjurer les maux qu'on vous prépare.

— Et qui peut être doué d'un tel pouvoir sur la terre ? demanda miss Vere respirant à peine.

— Ne tressaillez pas quand je vous l'aurai nommé, répondit Ratcliffe en s'approchant d'elle et en baissant la voix : c'est celui qu'on nomme Elshender, le solitaire de Mucklestane-Moor.

— Ou vous avez perdu l'esprit, monsieur Ratcliffe, ou vous venez insulter à mon malheur par une plaisanterie bien déplacée !

— Je jouis comme vous de toute ma raison, miss Vere, et vous devez savoir que je ne suis pas homme à me permettre de mauvaises plaisanteries, surtout dans un moment de détresse, et quand il s'agit du bonheur de votre vie. Je vous atteste que cet être, qui est tout autre que vous ne le supposez, a le moyen de mettre un obstacle invincible à cet odieux mariage.

— Et d'assurer les jours de mon père ?

— Oui, si vous plaidez sa cause auprès de lui... Mais comment parvenir à lui parler ce soir?

— J'espère y parvenir, dit Isabelle se rappelant tout à coup la rose qu'il lui avait donnée. Je me souviens qu'il m'a dit que je pouvais recourir à lui dans l'adversité; que je n'aurais qu'à lui montrer cette fleur, ou seulement une de ses feuilles. J'avais regardé ce discours comme une preuve de l'égarement de son esprit, et j'étais honteuse de l'espèce de sentiment superstitieux qui m'a fait conserver cette rose.

— Heureux événement! ne craignez plus rien. Mais ne perdons pas de temps. Êtes-vous en liberté? ne veille-t-on pas sur vous?

— Que faut-il donc que je fasse?

— Sortir du château à l'instant, et courir vous jeter aux pieds de cet être qui, dans une situation en apparence si méprisable, possède une influence presque absolue sur votre destinée. Les convives et les domestiques ne songent qu'à se divertir; les chefs de la conspiration sont en conférence secrète; mon cheval est sellé, je vais en préparer un pour vous. La plaine de Mucklestane n'est pas éloignée d'ici; nous pourrons être de retour avant qu'on se soit aperçu de votre absence. Venez me joindre dans deux minutes à la petite porte du jardin... Ne doutez ni de ma prudence ni de ma fidélité. N'hésitez pas à faire une démarche qui peut seule vous préserver du malheur de devenir l'épouse de sir Frédéric Langley.

— Un malheureux qui se noie s'attache au plus faible rameau. D'ailleurs, monsieur Ratcliffe, je vous ai toujours regardé comme un homme plein d'honneur et de probité; je m'abandonne donc à vos conseils. Je vais aller vous joindre à la porte du parc.

Dès que M. Ratcliffe fut sorti, Isabelle tira les verrous de sa porte, et prenant un escalier dérobé qui donnait dans son cabinet de toilette, dont elle ferma pareillement la porte et dont elle mit la clef dans sa poche, elle se rendit dans le jardin. Il fallait, pour y arriver, qu'elle passât près de la chapelle du château; elle entendit les domestiques occupés à la préparer, et reconnut la voix d'une servante qui disait : — Épouser un tel homme! Oh! ma foi! tout, plutôt qu'un pareil sort.

— Elle a raison! pensa Isabelle, elle a raison! tout plutôt que ce mariage. — Enfin elle arriva à la porte du jardin, où Ratcliffe l'attendait avec deux chevaux, et ils se mirent en marche.

— Monsieur Ratcliffe, dit Isabelle, plus je réfléchis sur ma démarche, plus elle me paraît inconséquente. Le trouble et l'agitation de mon esprit ont pu seuls m'y déterminer. Mais réfléchissez bien, ne ferions-nous pas mieux de retourner au château?... Je sais que cet homme est regardé par le peuple comme un être doué d'une puissance surnaturelle, comme ayant commerce avec les habitants d'un autre monde; mais vous devez bien penser que je ne saurais partager de telles idées, et que si j'avais la faiblesse d'y croire, la religion m'empêcherait d'avoir recours à son intervention.

— J'aurais espéré, miss Vere, répondit Ratcliffe, que mon caractère et ma façon de penser vous étaient assez connus pour que vous me crussiez incapable d'ajouter foi à de pareilles absurdités.

— Mais de quelle manière un être en apparence si misérable pourra-t-il me secourir?

— Miss Vere, dit Ratcliffe après un moment de réflexion, je suis lié par la promesse d'un secret inviolable; il faut que, sans exiger de moi d'autre explication, vous vous contentiez de l'assurance solennelle que je vous donne qu'il en a le pouvoir, si vous parvenez à lui en inspirer la volonté; et je ne doute pas que vous n'y réussissiez.

— J'ai en vous une confiance sans bornes, monsieur Ratcliffe; mais ne pouvez-vous pas vous tromper vous-même?

— Vous souvenez-vous, ma chère miss, que lorsque vous me priâtes d'intercéder auprès de votre père en faveur d'Haswell et de sa malheureuse famille, et que j'obtins de lui une chose qu'il n'était pas facile de lui arracher, le pardon d'une injure, j'y mis pour condition que vous ne me feriez aucune question sur les causes de l'influence que j'avais sur son esprit? Vous ne vous êtes pas repentie de votre confiance : pourquoi n'en auriez-vous pas autant aujourd'hui?

— Mais la vie extraordinaire de cet homme, sa retraite absolue, sa figure, son ton amer de misanthropie... Monsieur Ratcliffe, que dois-je penser de lui, s'il a réellement le pouvoir que vous lui attribuez?

— Je puis vous dire qu'il a été élevé dans la religion catholique, et cette secte chrétienne offre mille exemples de personnes qui se sont condamnées à une vie aussi dure et à une retraite aussi absolue.

— Mais il ne met en avant aucun motif religieux.

— Cela est vrai : le seul dégoût du monde a fait naître en lui l'amour de la retraite. Je puis encore vous dire qu'il possédait une grande fortune que son père voulait augmenter en l'unissant à une de

ses parentes qui était élevée dans sa maison. Vous connaissez sa figure. Jugez de quels yeux la jeune personne dut voir l'époux qu'on lui destinait. Cependant, habituée à lui dès l'enfance, elle ne montrait aucune répugnance; et les amis de sir... de l'homme dont je parle, ne doutèrent pas que le vif attachement qu'il avait conçu pour elle, les excellentes qualités de son cœur, un esprit cultivé, le caractère le plus noble, n'eussent surmonté l'horreur que son extraordinaire laideur devait naturellement inspirer à une jeune fille.

— Et se trompèrent-ils?

— Vous allez l'apprendre. Il se rendait justice à lui-même, et savait fort bien ce qui lui manquait. — Je suis, me disait-il..., c'est-à-dire, disait-il à un homme en qui il avait confiance, — je suis, en dépit de tout ce que vous voulez bien me dire, un pauvre misérable proscrit, qu'on eût mieux fait d'étouffer au berceau que de le laisser grandir pour être un épouvantail sur cette terre où je rampe. Celle qu'il aimait s'efforçait en vain de le convaincre de son indifférence pour les formes extérieures, en lui parlant de l'estime qu'elle faisait des qualités de l'âme et de l'esprit. — Je vous entends, répondait-il; mais vous parlez le langage du froid stoïcisme, ou du moins celui d'une partiale amitié. Consultez tous les livres que nous avons lus, à l'exception de ceux qui, dictés par une philosophie abstraite, n'ont point d'écho dans notre cœur : un extérieur avantageux, ou du moins une figure qu'on puisse regarder sans horreur, ne sont-ils pas toujours une des premières qualités exigées dans un amant? Un monstre tel que moi ne semble-t-il pas avoir été exclu par la nature du partage de ses plus douces jouissances? Sans mes richesses, tout le monde, excepté vous et peut-être Letitia, ne me fuirait-il pas? Ne me regarderait-on pas comme un être étranger à votre espèce, et plus odieux à cause de mon analogie avec ces êtres que l'homme abhorre comme la caricature insultante de sa figure?

— Ces sentiments sont ceux d'un insensé, dit Isabelle.

— Nullement : à moins qu'on ne donne le nom de folie à une sensibilité excessive. Je ne nierai pourtant pas que ce sentiment ne l'ait entraîné dans des excès qui semblaient le fruit d'une imagination dérangée. Se trouvant à ses propres yeux comme séparé du reste des hommes, il se croyait obligé de chercher à se les attacher par des libéralités excessives et souvent mal placées; il croyait que ce n'était qu'à force de bienfaits qu'il pouvait, malgré sa conformation

extérieure, forcer le genre humain à ne pas le repousser de son sein. Il n'est pas besoin de dire que maintes fois sa bienveillance fut déçue, sa confiance trahie, sa générosité payée d'ingratitude : ces événements ne sont que trop ordinaires : mais son imagination les attribuait à la haine et au mépris que faisait naître, selon lui, sa difformité. Je vous fatigue peut-être, miss Vere?

— Au contraire, je vous écoute avec le plus vif intérêt.

— Je continue donc. Il finit par devenir l'être le plus ingénieux à se tourmenter. Le rire des gens du peuple qu'il rencontrait dans les rues, le tressaillement d'une jeune fille qui le voyait en compagnie pour la première fois, étaient des blessures mortelles pour son cœur. Il n'existait que deux personnes sur la bonne foi et sur l'amitié desquelles il parût compter : l'une était la jeune fille qu'il devait épouser; l'autre, un ami qui paraissait lui être sincèrement attaché, et qu'il avait comblé de bienfaits. Le père et la mère de cet être si disgracié de la nature moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre, et la célébration du mariage, dont l'époque était déjà fixée, fut retardée. Pourtant la future épouse ne changea pas de détermination, elle ne fit aucune objection lorsque après les délais convenables il lui proposa de déterminer le jour de leur union. Il recevait presque journellement l'ami dont je vous ai parlé. Sa malheureuse étoile voulut qu'il acceptât l'invitation que lui fit cet ami d'aller passer quelques jours chez lui. Il s'y trouva des hommes qui différaient d'opinions politiques. Un soir, après une longue séance à table, les têtes étaient échauffées par le vin : une querelle sérieuse survint; plusieurs épées furent tirées à la fois; le maître de la maison fut renversé et désarmé par un de ses convives; il tomba aux pieds de son ami. Celui-ci, tout contrefait qu'il est, possède une force peu commune et a des passions violentes; il crut son ami mort; il tira son épée, et perça le cœur de son antagoniste. Il fut arrêté, jugé, et condamné à un an d'emprisonnement, comme coupable d'homicide sans préméditation. Cet événement l'affecta d'autant plus vivement, que celui qu'il avait tué jouissait de la meilleure réputation, et qu'il n'avait mis l'épée à la main pour se défendre que poussé à la dernière extrémité. Depuis ce jour-là, je remarquai... je veux dire, on remarqua que sa teinte de misanthropie se rembrunissait de plus en plus; que le remords, sentiment qu'il était incapable de supporter, ajoutait à sa susceptibilité naturelle; enfin, que toutes les fois que le

meurtre qu'il avait commis dans un premier mouvement de colère se représentait à son imagination, il tombait dans des accès de frénésie qui faisaient craindre un égarement d'esprit. — A l'expiration de sa peine il se flattait de trouver près d'une tendre épouse et d'un ami chéri l'oubli de ses maux, la consolation de ses chagrins : il se trompait ; il les trouva mariés. Il ne put résister à ce coup : c'était le dernier câble qui retient un navire, et qui en se rompant le laisse en butte à la fureur des flots. Sa raison s'aliéna ; il fallut le placer dans une maison destinée aux infortunés qui sont dans cette cruelle position ; mais son faux ami, qui par alliance était devenu son plus proche parent, fit durer la détention de l'infortuné longtemps après que la cause n'en existait plus, afin de conserver la jouissance de son immense fortune. Il existait un homme qui devait tout à cette victime de l'injustice : cet homme n'avait ni crédit, ni puissance, ni richesses, mais il ne manquait ni de zèle ni de persévérance : après de longs efforts, il finit par obtenir justice ; le malheureux fut remis en liberté et rétabli dans la possession de ses biens, qui bientôt après s'augmentèrent même de tous ceux de la femme qu'il devait épouser : elle mourut sans enfants mâles, et ces biens lui revenaient à titre d'héritier substitué. Mais la liberté n'avait plus de prix à ses yeux, et sa fortune, qu'il méprisait, ne fut plus pour lui qu'un moyen de se livrer aux bizarres caprices de son imagination. Il avait abjuré le catholicisme, mais peut-être quelques-unes des doctrines de cette religion continuaient-elles d'exercer leur influence sur son âme, qui parut désormais ne plus connaître que les inspirations du remords et de la misanthropie. Depuis cette époque, il a mené alternativement la vie errante d'un pèlerin et celle d'un ermite, s'imposant les privations les plus sévères, non par principe de dévotion, mais par haine pour le genre humain. Tous ses discours annoncent l'aversion la plus invétérée contre les hommes, et toutes ses actions tendent à les soulager : jamais hypocrite ne s'est montré plus ingénieux à donner de louables motifs aux actions les plus condamnables, qu'il ne l'est à concilier avec les principes de sa misanthropie des actions qui prennent leur source dans sa générosité naturelle et dans la bonté de son cœur.

— Encore une fois, dit Isabelle, ce portrait est celui d'un homme dont la raison est dérangée.

— Je ne prétends pas vous dire que toutes ses idées soient parfai-

tement saines. Il tient quelquefois des propos qui feraient croire à tout autre qu'à... qu'à celui qui seul le connaît parfaitement, que son esprit est égaré; mais non : ce n'est qu'une suite du système qu'il s'est formé, et dont je suis convaincu qu'il ne se départira jamais.

— Mais je le répète, monsieur Ratcliffe, vous tracez là le portrait d'un homme en démence.

— Nullement. Que son imagination soit exaltée, je n'en disconviendrai pas; je vous ai déjà dit qu'il a eu parfois comme des paroxysmes d'aliénation mentale; mais je parle de l'état habituel de son esprit : il est irrégulier et non dérangé; les ombres en sont aussi bien graduées que celles qui séparent la lumière du jour des ténèbres de la nuit. Le courtisan qui se ruine pour un vain titre ou un pouvoir dont il ne saurait user en homme sage, l'avare qui accumule d'inutiles trésors, le prodigue qui dissipe les siens, sont tous un peu marqués au coin de la folie. Les criminels qui le sont devenus malgré leur propre horreur du forfait et la certitude du supplice qui les attend, rentrent dans mon observation; et toutes les violentes passions, aussi bien que la colère, peuvent être appelées de courtes folies.

— Voilà une excellente philosophie, répondit miss Vere; mais pardonnez-moi si elle ne suffit pas pour me rassurer. Je tremble de visiter à une pareille heure quelqu'un dont vous ne pouvez vous-même que pallier l'extravagance.

— Recevez donc l'assurance solennelle que vous ne courez pas le moindre danger. Mais je ne vous ai pas encore parlé d'une circonstance qui va peut-être vous alarmer plus que tout le reste; et c'est même pour cela que je ne l'ai pas mentionnée plus tôt... Maintenant que nous voici près de sa retraite, — il ne m'est pas possible de vous accompagner chez lui; vous devez vous y présenter seule.

— Seule? Je n'ose!

— Il le faut. Je vais rester ici et vous attendre.

— Vous n'en bougerez pas? — Mais si je vous appelais, croyez-vous que vous pourriez m'entendre?

— Bannissez toute crainte, je vous en supplie, et surtout gardez-vous bien de lui en montrer aucune. Il prendrait votre timidité pour l'expression de l'horreur qu'il croit que sa figure cause immanquablement. Adieu pour quelques instants : souvenez-vous des maux dont vous êtes menacée, et que la crainte qu'ils doivent vous inspirer triomphe de vos scrupules et de vos terreurs.

— Adieu, monsieur Ratcliffe; je me confie en votre honneur, en votre probité. Il est impossible que vous vouliez me tromper.

— Sur mon honneur, sur mon âme, cria Ratcliffe en élevant la voix à mesure qu'elle s'éloignait, vous ne courez aucun risque.

CHAPITRE XVI.

Dans l'antre ténébreux qui lui servait d'asile
Ils le trouvent l'air morne et le regard baissé,
Par d'affreux souvenirs paraissant oppressé.
Ancienne comédie.

Les sons de la voix de Ratcliffe ne parvenaient plus aux oreilles d'Isabelle; elle se retournait fréquemment pour le chercher des yeux : la clarté de la lune lui donna pendant quelques instants la consolation de l'apercevoir; mais avant d'être arrivée à la cabane du solitaire, elle l'avait entièrement perdu de vue. Deux fois elle avança la main pour frapper à la porte, et deux fois elle se sentit incapable de cet effort. Enfin elle heurta bien doucement, mais aucune réponse ne se fit entendre. La crainte de ne pas obtenir la protection que Ratcliffe lui avait promise faisant taire sa timidité, elle recommença deux fois encore, et toujours de plus fort en plus fort, mais sans plus de succès. Enfin, elle appela le Nain par son nom, le conjurant de lui répondre et de lui ouvrir.

— Quel est l'être assez misérable, répondit la voix aigre du solitaire, pour venir demander ici un asile? Va-t'en! quand l'hirondelle a besoin de refuge, elle ne le cherche pas sous le nid du corbeau.

— Je viens vous trouver à l'heure de l'adversité, comme vous m'avez engagée vous-même à le faire. Vous m'avez promis que votre cœur et votre porte s'ouvriraient à ma voix; mais je crains...

— Ah! tu es donc Isabelle Vere? donne-moi une preuve que tu l'es véritablement.

— Je vous rapporte la rose que vous m'avez donnée. Elle n'a pas eu le temps de se flétrir entièrement depuis que vous m'avez en quelque sorte prédit mes malheurs.

— Puisque tu n'as pas oublié ce gage, je me le rappelle aussi :

fermés pour tout l'univers, ma porte et mon cœur s'ouvriront pour toi.

Isabelle entendit tirer les verrous l'un après l'autre, et son cœur battait plus vivement à mesure qu'elle voyait approcher l'instant où elle allait paraître devant cet être extraordinaire. La porte s'ouvrit, et le solitaire s'offrit à ses yeux, tenant en main une lampe dont la clarté rejaillissait sur ses traits difformes et repoussants.— Entre, fille de l'affliction, lui dit-il, entre dans le séjour du malheur.

Elle entra en tremblant et d'un pas timide. Le premier soin du solitaire fut de pousser les verrous. A ce bruit, qui lui parut une précaution d'un augure peu favorable, miss Vere tressaillit; mais se rappelant les avis de Ratcliffe, elle s'efforça de ne laisser paraître ni crainte, ni agitation.

Le Nain lui montra du doigt une escabelle placée près de la cheminée, lui fit signe de s'asseoir, puis, ramassant quelques morceaux de bois sec, il alluma un feu dont la clarté, plus favorable que celle de la lampe, permit à Isabelle de voir la demeure où elle se trouvait.

Sur deux planches fixées à droite de la cheminée étaient rangés quelques livres, avec différents paquets d'herbes sèches, deux verres, un vase et quelques assiettes; à gauche, se trouvaient divers outils et instruments de jardinage. Une espèce de cadre en bois, à demi rempli de mousse, qui tenait lieu de lit; une table et deux siéges de bois complétaient le mobilier. La chambre ne paraissait avoir qu'environ dix pieds de long sur six de large.

Tel était le lieu où Isabelle se trouvait enfermée avec un homme dont l'histoire, qu'elle venait d'apprendre, n'offrait rien de très-rassurant, et dont la conformation hideuse était bien capable d'inspirer une terreur superstitieuse. Assis vis-à-vis d'elle, à l'angle opposé de la cheminée, le Nain la regardait en silence, d'un air qui annonçait que des sentiments opposés se livraient dans son cœur un violent combat.

Isabelle, pâle comme la mort, restait immobile; ses longs cheveux, qui par l'effet de l'humidité de la nuit avaient perdu les formes gracieuses de leurs boucles, tombaient sur ses épaules et sur son sein, semblables aux pavillons d'un navire que la pluie d'orage a pliés autour de leurs mâts.

Le Nain fut le premier à rompre le silence. — Jeune fille, dit-il, quel mauvais destin t'a amenée dans ma demeure?

— Le danger de mon père, et la permission que vous m'avez donnée de m'y présenter, répondit-elle du ton le plus ferme qu'il lui fut possible de prendre.

— Et tu te flattes que je pourrai te secourir?

— Vous me l'avez fait espérer.

— Et comment as-tu pu le croire? Ai-je l'air d'un redresseur de torts? habité-je un château où la beauté puisse venir en suppliante implorer mes secours? Vieux, pauvre, hideux, que puis-je pour toi? Je t'ai raillée en te faisant une telle promesse.

— Il faut donc que je parte, et que je subisse ma destinée? répondit-elle en se levant.

— Non, dit Elshender en se plaçant entre elle et la porte et en lui faisant un signe impératif de se rasseoir; non, nous ne nous séparerons pas ainsi : j'ai encore à te parler. Pourquoi l'homme a-t-il besoin du secours des autres hommes? pourquoi ne sait-il pas se suffire à lui-même? Regarde autour de toi : l'être le plus méprisé de l'espèce humaine n'a demandé à personne ni aide ni compassion. Cette maison, je l'ai construite; ces meubles, je les ai fabriqués; et avec ceci (il tirait à demi un long poignard qu'il portait à son côté, et dont la lame brilla à la lueur du feu); avec ceci (répéta-t-il en le replongeant dans le fourreau), je puis défendre l'étincelle de vie qui anime un misérable comme moi, contre quiconque viendrait m'attaquer.

Rien n'était moins rassurant pour la pauvre Isabelle; elle réussit pourtant à cacher sa frayeur et son agitation.

— Voilà la vie de la nature, continua le solitaire. — Vie indépendante et qui se suffit à elle-même. Le loup n'appelle pas le loup à son aide pour creuser son antre; pour saisir sa proie, le vautour n'attend pas l'assistance du vautour.

— Et quand ils ne peuvent y réussir, dit Isabelle dans l'espérance de se faire écouter plus favorablement en employant le même style métaphorique, que faut-il qu'ils deviennent?

— Qu'ils meurent et qu'ils soient oubliés! N'est-ce pas le sort général de tout ce qui respire?

— C'est le sort des êtres dépourvus de raison, mais il n'en est pas de même du genre humain. Les hommes disparaîtraient bientôt de la terre, s'ils cessaient de s'entr'aider les uns les autres. Le faible a droit à la protection du plus fort, et celui qui peut secourir l'opprimé commet un crime s'il lui refuse son assistance.

— Et c'est dans cet espoir frivole, pauvre fille! que tu viens trouver au fond du désert un être que la race humaine a rejeté de son sein, un être dont le seul désir serait de la voir disparaître de la surface du globe, comme tu viens de le dire? N'as-tu pas frémi en te présentant ici?

— Le malheur ne connaît pas la crainte, répondit-elle avec fermeté.

— N'as-tu donc pas entendu dire que je suis ligué avec des êtres surnaturels aussi difformes que moi, et autant que moi ennemis du genre humain? Comment as-tu osé venir de nuit dans ma retraite?

— Le Dieu que j'adore me soutient contre de vaines terreurs, répliqua miss Vere dont le sein de plus en plus ému démentait son apparente tranquillité.

— Oh! oh! tu prétends avoir de la philosophie! mais, jeune et belle comme tu l'es, n'aurais-tu pas dû craindre de te livrer au pouvoir d'un être si dépité contre la nature, que la destruction d'un de ses plus beaux ouvrages doit être un plaisir pour lui?

Les alarmes d'Isabelle croissaient à chaque mot qu'il prononçait. Elle lui répondit pourtant avec fermeté : — Quelques injures que vous puissiez avoir éprouvées dans le monde, vous êtes incapable de vouloir vous en venger sur quelqu'un qui ne vous a jamais offensé.

— Tu ignores donc, reprit-il en fixant sur elle des yeux où brillait une affreuse malignité ; tu ignores donc les plaisirs de la vengeance? Crois-tu que l'innocence de l'agneau calme la fureur du loup altéré de sang.

— Homme ! dit Isabelle avec dignité, les horribles idées que vous me présentez ne peuvent entrer dans mon esprit. Qui que vous puissiez être, vous ne voudriez pas, vous n'oseriez pas faire insulte à une malheureuse que sa confiance en vous a amenée sous votre toit.

— Tu as raison, jeune fille, répondit-il d'un ton calme; je ne le voudrais ni ne l'oserais. Retourne chez toi. Quels que soient les maux qui te menacent, cesse de les craindre. Tu m'as demandé ma protection, tu en éprouveras les effets.

— Mais c'est cette nuit même que je dois consentir à épouser un homme que je déteste, ou à mettre le sceau à la perte de mon père !

— Cette nuit même?... A quelle heure?

— A minuit.

— Il suffit. Ne crains rien, ce mariage ne s'accomplira pas.

— Et mon père? dit Isabelle d'un ton suppliant.

— Ton père? s'écria le Nain en fronçant le sourcil : il a été et il est encore mon plus cruel ennemi. Mais, ajouta-t-il d'un ton plus doux, les vertus de sa fille le protégeront. Maintenant, retire-toi : si tu restais davantage auprès de moi, je craindrais de retomber dans ces rêves absurdes sur les vertus humaines, après lesquels le réveil est si pénible. — Je te le répète, ne crains rien. Présente-toi devant l'autel, c'est là que tu verras mes promesses se réaliser. — Adieu; le temps presse, il faut que je prenne mes dispositions.

Il ouvrit la porte de sa hutte, et laissa miss Vere remonter à cheval sans paraître autrement s'inquiéter d'elle. Mais en partant elle l'entrevit à la lucarne qui lui servait de fenêtre; et il y resta jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue.

Isabelle pressa le pas de son cheval, et elle eut bientôt rejoint M. Ratcliffe qui l'attendait, non sans inquiétude, à l'endroit où elle l'avait laissé. — Eh bien, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, avez-vous réussi?

— Il m'a fait des promesses, répondit-elle; mais comment pourra-t-il les accomplir?

— Dieu soit loué! s'écria Ratcliffe : ne doutez pas qu'il les accomplisse.

En ce moment un coup de sifflet se fit entendre. — C'est moi qu'il appelle, continua-t-il. Miss Vere, il faut que je vous quitte, et que vous retourniez seule au château; votre intérêt l'exige. Ayez soin de ne pas refermer la porte du jardin.

Un second coup de sifflet, plus fort et plus prolongé, retentit de nouveau. — Adieu! dit Ratcliffe, — et il partit au galop.

Miss Vere regagna le château avec toute la célérité possible, et n'oublia pas de laisser ouverte la porte du parc, comme Ratcliffe le lui avait recommandé; puis, étant remontée dans son appartement par l'escalier dérobé, elle tira les verrous, et sonna pour avoir de la umière.

Son père arriva quelques instants après. — Je suis venu plusieurs fois pour vous voir, ma chère enfant, lui dit-il : trouvant votre porte fermée, je craignais que vous ne fussiez indisposée; mais j'ai pensé que vous désiriez être seule, et je n'ai pas voulu vous contrarier.

— Je vous remercie, mon père, répondit-elle, mais permettez-moi de réclamer l'exécution de la promesse que vous m'avez faite. Souffrez que je jouisse en paix et dans la solitude des derniers moments de liberté qui m'appartiennent. — A minuit je serai prête à vous suivre.

— Tout ce qu'il vous plaira, ma chère Isabelle. — Mais ces cheveux en désordre ! cette parure négligée !... Mon enfant, pour que le sacrifice soit méritoire, il doit être volontaire : que je ne vous retrouve pas ainsi, je vous prie, quand je reviendrai.

— Le désirez-vous, mon père ? je vous obéirai : vous trouverez la victime parée pour le sacrifice.

CHAPITRE XVII.

Cela ne ressemble guère à une noce.
SHAKSPEARE. *Beaucoup de bruit pour rien.*

Le château d'Ellieslaw était fort ancien, mais la chapelle où devait se célébrer la cérémonie fatale remontait à une antiquité beaucoup plus reculée. En effet, avant que les guerres entre l'Écosse et l'Angleterre fussent devenues si fréquentes que presque tous les manoirs situés sur les frontières des deux pays se convertirent en forteresses, il y avait à Ellieslaw un petit couvent de moines qui dépendait, à ce que prétendent les antiquaires, de la riche abbaye de Jedburgh. Les ravages de la guerre et les révolutions politiques avaient changé la face de ce domaine : un château fortifié s'était élevé sur les ruines du cloître, mais la chapelle avait été conservée.

Cet édifice avait un aspect sombre et lugubre ; la forme demi-circulaire de ses arceaux, la simplicité de ses piliers massifs, en faisaient remonter la construction aux temps de ce qu'on appelle l'architecture saxonne : il avait servi de sépulture aux moines et aux barons qui en étaient devenus successivement propriétaires. Quelques torches qu'on avait allumées près de l'autel écartaient l'obscurité plutôt qu'elles ne répandaient la lumière, et l'œil ne pouvait mesurer l'étendue de cette enceinte. Des ornements assez mal choisis pour la circonstance ajoutaient encore à son aspect lugubre ; et de vieux lambeaux de tapisserie, arrachés aux murailles de divers appartements, puis disposés à la hâte autour de celles de la chapelle, ne cachaient qu'à demi les écussons et les emblèmes funéraires dont elle était enrichie. De chaque côté de l'autel s'élevait un tombeau dont la forme prêtait à un contraste non moins étrange. Sur l'un était la figure en

pierre d'un vieux ermite ou moine, mort en odeur de sainteté. On l'avait représenté incliné, dans une attitude pieuse, avec son froc et son scapulaire, et à ses mains jointes pendait un chapelet. L'autre, construit dans le goût italien, du plus beau marbre statuaire, et regardé par tous les connaisseurs comme un véritable chef-d'œuvre, avait été élevé à la mémoire de la mère d'Isabelle : elle y était figurée à son moment suprême, et un chérubin affligé éteignait une lampe en détournant les yeux, symbole d'une mort prématurée. Bien des gens étaient surpris qu'Ellieslaw, dont la conduite envers son épouse n'avait été rien moins qu'exemplaire, lui eût fait ériger un monument si dispendieux; mais quelques personnes éloignaient de lui tout soupçon d'hypocrisie, et disaient tout bas que ce tombeau avait été élevé par les ordres et aux dépens de M. Ratcliffe.

C'est en ce lieu que se rassemblèrent, quelques minutes avant minuit, les personnes dont la présence était indispensable pour la cérémonie qui allait être célébrée. M. Vere, désirant ne pas avoir d'autres témoins que les témoins strictement nécessaires, avait laissé dans la salle du festin ceux de ses hôtes qui n'avaient pas encore quitté le château, et il était monté dans l'appartement de sa fille pour l'amener à l'autel. Sir Frédéric Langley et Mareschal, suivis de quelques domestiques, l'avaient précédé et l'attendaient dans la chapelle. Sir Frédéric était sérieux et pensif; l'étourderie et la gaieté imperturbable de Mareschal semblaient faire ressortir encore le sombre nuage qui couvrait la figure du baronnet.

— La mariée n'arrive pas, dit tout bas Mareschal à sir Frédéric : j'espère que ma jolie cousine n'aura pas été enlevée deux fois en deux jours, quoique je ne connaisse personne qui mérite mieux cet honneur.

Sir Frédéric ne répondit rien, fredonna quelques notes, et jeta les yeux d'un autre côté.

— Ce délai n'arrange pas le docteur Hobbler, continua Mareschal; mon cousin est venu l'interrompre dans le moment où il débouchait sa troisième bouteille, et il voudrait bien que la cérémonie fût terminée pour aller la retrouver. J'espère que... Ah! j'aperçois Ellieslaw et ma jolie cousine..... plus jolie que jamais, sur ma foi!... Mais comme elle est pâle! elle peut à peine se soutenir!..... Sir Frédéric, songez bien que si elle ne dit pas un oui bien ferme, bien prononcé, il n'y a point de mariage.

— Point de mariage, Monsieur! répéta sir Frédéric d'un ton qui annonçait qu'il avait peine à contenir sa colère.

— Non, point de mariage ! j'en jure sur mon honneur.

— Mareschal, lui dit à voix basse sir Frédéric en lui serrant la main fortement, vous me rendrez raison de ce propos.

— Très-volontiers : ma bouche n'a jamais prononcé un mot que mon bras ne fût prêt à le soutenir... Puis, élevant la voix : — Ma belle cousine, ajouta-t-il, parlez-moi librement, franchement : est-ce bien volontairement que vous venez accepter sir Frédéric pour époux? Si vous avez la centième partie d'un scrupule, n'allez pas plus loin : il est encore temps de reculer, et fiez-vous à moi pour le reste.

— Êtes-vous fou, monsieur Mareschal? lui dit Ellieslaw, qui ayant été son tuteur prenait quelquefois avec lui un ton d'autorité ; croyez-vous que j'amènerais ma fille à l'autel contre son gré?

— Allons donc, regardez-la; ses yeux sont rouges, ses joues plus blanches que sa robe! Au nom de l'humanité, j'insiste pour que la cérémonie soit remise à demain. D'ici là, nous verrons! continua-t-il entre ses dents.

—Il faut donc, jeune écervelé, que vous vous mêliez toujours de ce qui ne vous concerne en rien? dit Ellieslaw en colère. Au surplus, elle va nous dire elle-même qu'elle désire que la cérémonie ait lieu sur-le-champ. — Parlez, ma chère enfant, le voulez-vous ainsi?

— *OUI*, dit Isabelle ayant à peine la force de parler, puisque je ne puis attendre de secours ni de Dieu ni des hommes.

Elle ne prononça distinctement que le premier mot, et personne ne put entendre les autres. Mareschal leva les épaules, et se détourna d'un autre côté en maudissant les caprices des femmes. Ellieslaw conduisit sa fille devant l'autel; sir Frédéric vint se placer auprès d'elle. Alors le docteur ouvrit son livre, et regarda Ellieslaw comme pour lui dire qu'il attendait ses ordres.

— Commencez, dit Ellieslaw.

Tout à coup une voix aigre et forte, qui semblait sortir du tombeau de la mère d'Isabelle, et qui retentit sous les voûtes de la chapelle, s'écria : Arrêtez.— Chacun resta muet, immobile, et au même instant un bruit éloigné, semblable à un cliquetis d'armes, se fit entendre dans les appartements du château. Il ne dura qu'une minute ou deux.

— Que signifie tout ceci? dit sir Frédéric en regardant Mareschal et Ellieslaw d'un air qui annonçait la méfiance et le soupçon.

— Quelque dispute parmi nos convives, répondit Ellieslaw affectant une tranquillité qu'il était loin d'avoir : nous le saurons après la cérémonie. Continuez, docteur.

Mais avant que le docteur pût lui obéir, la même voix prononça une seconde fois, et plus fortement encore, le mot : Arrêtez ! et le Nain, sortant de derrière le monument, se plaça en face de M. Ellieslaw. Cette apparition subite effraya tous les spectateurs, mais elle parut anéantir le père d'Isabelle : il laissa échapper la main de sa fille, et, s'appuyant contre un pilier, y reposa sa tête sur ses mains, comme pour s'empêcher de tomber.

— Que veut cet homme? dit sir Frédéric; qui est-il?

— Quelqu'un qui vient vous annoncer, repartit le Nain avec le ton d'aigreur qui lui était ordinaire, qu'en épousant miss Isabelle Vere vous n'épousez pas l'héritière des biens de sa mère, parce que j'en suis seul propriétaire. Elle ne les obtiendra qu'en se mariant avec mon consentement; et ce consentement, jamais il ne sera donné pour vous. A genoux, misérable, à genoux; remercie le ciel, remercie-moi, moi qui viens te préserver du malheur d'épouser la jeunesse, la beauté, la vertu sans fortune. — Et toi, vil ingrat, dit-il à Ellieslaw, quelle excuse me donneras-tu? Tu voulais vendre ta fille pour te sauver d'un danger, comme tu aurais dévoré ses membres, dans un temps de famine, pour assouvir ta faim. Oui, cache-toi, tu dois rougir de regarder un homme dont la main s'est souillée d'un meurtre pour toi, que tu as chargé de chaînes en récompense de ses bienfaits, et que tu as condamné au malheur pour toute sa vie. La vertu de celle qui t'appelle son père peut seule obtenir ton pardon. Retire-toi, et puissent les bienfaits que je t'accorderai encore se convertir en charbons ardents sur ta tête ! Puisses-tu, à la lettre, te sentir dévoré par leur feu comme je le suis moi-même !

Ellieslaw sortit de la chapelle en faisant un geste de désespoir.

— Je n'entends rien à tout cela, dit sir Frédéric Langley. Nous sommes ici un corps de gentilshommes qui avons pris les armes au nom et sous l'autorité du roi Jacques; ainsi, Monsieur, que vous soyez réellement ce sir Édouard Mauley qu'on a cru mort depuis si longtemps, ou peut-être un imposteur qui veut s'emparer de son nom et de ses biens, nous prendrons la liberté de vous retenir en prison jusqu'à ce que vous ayez donné des preuves bien claires de ce que vous pouvez être. — Saisissez-le, mes amis.

Sir Frédéric, voyant qu'il n'était pas obéi, car les domestiques reculaient d'un air de doute et d'inquiétude, s'avança vers le Nain pour le saisir lui-même; mais il n'eut pas fait trois pas qu'il fut arrêté par le canon d'une pertuisane qui brilla sur sa poitrine. C'était le robuste Hobbie Elliot qui la lui présentait.

— Un instant, dit celui-ci; avant que vous le touchiez, je verrai le jour à travers votre corps. Personne ne mettra la main sur Elshie, tant que je vivrai : il faut secourir ceux qui nous ont secourus. Ce n'est pas qu'il en ait besoin; s'il vous serrait le bras, il vous ferait sortir le sang par les ongles. C'est un rude jouteur, j'en sais quelque chose : son poing vaut les meilleures tenailles.

— Et par quel hasard vous trouvez-vous ici, Hobbie? lui demanda Mareschal.

— En conscience, Mareschal Wells, j'y suis venu avec une trentaine de bons compagnons du roi, ou de la reine, comme on l'appelle, pour maintenir la paix, pour secourir Elshie au besoin, et pour payer mes dettes à M. Ellieslaw. On m'a donné un fameux déjeuner il y a quelques jours, et je sais qu'il y était pour quelque chose : eh bien, je suis venu lui servir à souper. — Ne portez pas ainsi la main sur vos épées, Messieurs : le château est à nous à bon marché. Les portes étaient ouvertes; vos gens avaient bu du punch; nous leur avons enlevé les armes des mains aussi aisément que nous aurions écossé des pois.

Mareschal sortit précipitamment de la chapelle, et y rentra presque aussitôt. — De par le ciel, sir Frédéric, cela n'est que trop vrai! dit-il, le château est rempli de gens armés; nos ivrognes sont tous désarmés; nous n'avons d'autre ressource que de nous faire jour l'épée à la main.

— Là, là, dit Hobbie, pas de violence! Écoutez-moi un peu : nous ne voulons de mal à personne. Vous êtes en armes pour le roi Jacques, dites-vous? Eh bien, quoique nous les portions pour la reine Anne, si vous voulez vous retirer paisiblement, nous ne vous arracherons pas un cheveu de la tête. C'est ce que vous pouvez faire de mieux; car je veux bien vous dire qu'il est arrivé des nouvelles de Londres. L'amiral Bang... Bing... je ne sais comment on l'appelle... a empêché la descente des Français : ils ont remmené leur jeune roi, et vous ferez bien de vous contenter de notre vieille Anne, à défaut d'une meilleure.

Ratcliffe, qui entrait dans la chapelle, confirma cette nouvelle si peu favorable aux jacobites, et sir Frédéric s'esquiva sans prendre congé de personne.

— Quelles sont vos intentions maintenant, monsieur Mareschal? dit Ratcliffe.

— Ma foi! répondit-il en souriant, je n'en sais rien. J'ai le cœur trop fier et la fortune trop basse pour suivre notre brave fiancé : ce n'est pas mon caractère; je ne me donnerai pas la peine d'y penser.

— Croyez-moi, dispersez promptement vos gens, calmez l'esprit des mécontents, restez tranquillement chez vous, et, comme il n'y a pas eu d'acte public de rébellion, vous ne serez pas inquiétés.

M. Mareschal suivit son avis, et n'eut pas lieu de s'en repentir.

— Eh oui! reprit Hobbie : — que ce qui est passé soit passé, et soyons tous amis. Le diable m'emporte si j'en veux à personne qu'à Westburnflat; mais il vient de l'échapper belle. Je n'avais échangé avec lui que deux ou trois coups de claymore, qu'il a sauté dans le fossé du château par une fenêtre, et s'est échappé en nageant comme un canard. C'est un fier gaillard, vraiment! enlever une jeune fille le matin et une autre le soir, cela lui suffit à peine; mais s'il ne s'absente du pays, je lui en ferai voir de cruelles; notre rendez-vous de Castleton est manqué, ses amis ne l'y accompagneront pas.

Pendant cette scène de confusion, Isabelle s'était jetée aux pieds de son parent, sir Édouard Mauley (car c'est ainsi que nous appellerons désormais le solitaire), afin de lui témoigner sa reconnaissance et d'implorer le pardon de son père. A genoux devant la tombe de sa mère, avec les traits de laquelle les siens avaient beaucoup de ressemblance, elle tenait la main de sir Édouard, la baisait, la baignait de larmes. Celui-ci, debout et immobile, portait alternativement ses yeux sur Isabelle et sur la statue. Enfin de grosses larmes qui sortaient de ses yeux l'obligèrent à retirer sa main pour les essuyer.

— Je croyais, dit-il, ne pouvoir plus connaître les larmes; mais nous en versons à l'heure de notre naissance, et il paraît que la source ne s'en tarit que dans la tombe. Cet attendrissement n'ébranlera pourtant pas ma résolution. Je fais mes derniers adieux aux objets dont le souvenir (il jetait un coup d'œil sur le monument), et dont la présence (ajouta-t-il en serrant la main d'Isabelle) me sont encore bien chers. — Ne me parlez pas! n'essayez pas de changer ma détermination! elle est invariable. Cette figure hideuse ne se pré-

sentera plus à vos yeux. Je veux être mort pour vous, comme si j'étais étendu dans la tombe, et je veux que vous ne pensiez à moi que comme à un ami débarrassé du fardeau de l'existence et du spectacle des crimes qui l'accompagnent.

Sir Édouard embrassa Isabelle sur le front, en fit autant à la statue de sa mère, aux pieds de laquelle elle était agenouillée, puis il sortit de la chapelle, suivi de Ratcliffe.

Épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées dans le cours de cette journée si fertile en événements, miss Vere se retira dans son appartement, appuyée sur le bras d'une femme de chambre, pour essayer de prendre un peu de repos.

Quelques-uns des hôtes qu'avait rassemblés Ellieslaw se trouvaient encore dans le château : mais ils se retirèrent après avoir exprimé à qui voulut les entendre combien ils étaient éloignés de vouloir prendre part à aucune conspiration contre le gouvernement.

Hobbie Elliot prit le commandement du château pour la nuit, et y établit une garde régulière. Il se fit gloire de la promptitude avec laquelle il s'était rendu, ainsi que ses amis, à l'avis qu'Elshie lui avait fait donner par le fidèle Ratcliffe. Le hasard y avait contribué pour beaucoup; car ayant appris que Westburnflat n'avait pas dessein de se trouver au rendez-vous assigné, il avait réuni ses amis, ce soir-là même, à Heugh-Foot, dans le dessein d'aller faire une visite à la tour du bandit. Ils s'étaient donc trouvés prêts à partir, aussitôt que M. Ratcliffe fut arrivé auprès d'eux.

CHAPITRE XVIII.

Tel est le dénouement de cette étrange histoire.
SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Le lendemain matin M. Ratcliffe remit à Isabelle une lettre de son père; elle contenait ce qui suit :

« MA CHÈRE FILLE, — L'iniquité d'un gouvernement persécuteur me force à passer en pays étranger pour sauver mes jours. Il est vraisemblable que j'y resterai quelque temps. Je ne vous engage pas à m'y suivre : il convient mieux à mes intérêts et aux vôtres que vous restiez en Écosse.

« Il me paraît inutile d'entrer dans un détail circonstancié des causes des événements étranges qui sont arrivés hier. Je crois avoir à me plaindre de la conduite inexpliquable de sir Édouard Mauley, votre plus proche parent du côté de votre mère; mais, comme il vous fait son héritière, et qu'il va vous mettre en possession immédiate d'une partie de son immense fortune, je me contente de cette réparation. Je sais qu'il ne m'a jamais pardonné la préférence que m'avait accordée votre mère, contrairement à je ne sais quelle convention de famille qui avait tyranniquement voulu décider de son sort. Cela suffit pour déranger son esprit, et à la vérité il n'avait jamais été en parfait équilibre. Comme mari de sa plus proche parente et de son héritière, le soin de sa personne et de ses biens me fut dévolu; mais des juges, croyant lui rendre justice, le réintégrèrent dans l'administration de sa fortune. Cependant si l'on veut examiner avec impartialité la conduite qu'il a tenue depuis cette époque, on conviendra que, pour son propre avantage, il eût mieux valu qu'il restât soumis à une contrainte salutaire.

« Je dois pourtant reconnaître qu'il montra quelque égard pour les liens du sang, et qu'il sembla convaincu lui-même qu'il n'était pas en état de gérer ses affaires. Il se séquestra entièrement du monde, changea de nom, prit divers déguisements, exigea qu'on répandît le bruit de sa mort, ce à quoi je consentis par complaisance, et il laissa à ma disposition le revenu de tous les domaines qui avaient appartenu à ma femme, et qui lui appartenaient à lui, comme son seul héritier dans la ligne masculine. Il croyait sans doute faire un grand acte de générosité; mais tout homme équitable jugera qu'il ne fit qu'accomplir un véritable devoir, puisque, d'après le vœu de la nature, en dépit des lois ridicules faites par les hommes, vous étiez l'héritière de votre mère, et que j'étais l'administrateur légal de vos biens. Je suis donc bien éloigné de croire qu'en ce point j'aie contracté une obligation envers sir Édouard Mauley; au contraire, j'ai à me plaindre qu'il ait chargé M. Ratcliffe de la gestion de ses intérêts; qu'il ait voulu que je ne pusse toucher les revenus que par les mains de ce dernier, et que par là il m'ait soumis aux caprices d'un subordonné. Il en est résulté que toutes les fois que j'avais besoin d'argent, M. Ratcliffe exigeait de moi une sûreté sur mon domaine d'Ellieslaw; de manière qu'on peut dire qu'il s'insinua malgré moi dans l'administration de tous mes domaines. Les prétendus services

de sir Édouard n'avaient donc pour but que de se rendre maître de mes affaires et de me ruiner quand il le jugerait convenable. Un tel projet me dispense, je crois, de toute reconnaissance envers lui.

« Dans le cours de l'automne dernier, M. Ratcliffe me fit l'honneur de prendre ma maison pour la sienne, sans m'en donner d'autre motif, sinon que telle était la volonté de sir Édouard. Je n'en ai appris qu'aujourd'hui la véritable cause. L'imagination déréglée de notre parent lui avait inspiré le désir de voir le monument qu'il avait fait élever à votre mère : il fallait pour cela que M. Ratcliffe fût au château. Il eut la complaisance de l'introduire dans la chapelle pendant une de mes absences, et il en résulta une attaque de frénésie qui dura plusieurs heures, à la suite de laquelle il s'enfuit dans les montagnes voisines, puis finit par se fixer dans l'endroit le plus désert, le plus sauvage, le plus affreux de nos environs. M. Ratcliffe aurait dû m'informer de cette circonstance, et j'aurais fait donner au parent de mon épouse les soins qu'exigeait le malheureux état de sa raison; au contraire, il entra dans tous ses plans, et eut la faiblesse de lui promettre le secret et de tenir parole. Il alla voir sir Édouard presque tous les jours; il l'aida dans le ridicule projet de se construire lui-même un ermitage. Un souterrain, qu'ils creusèrent derrière un pilier, servait à cacher Ratcliffe lorsque quelqu'un paraissait tandis qu'il était avec son maître : enfin, ils semblaient craindre par-dessus toute chose d'être découverts.

« Vous penserez sans doute comme moi, ma chère enfant, qu'un pareil mystère devait cacher un intérêt puissant. Il est à remarquer encore que je croyais mon malheureux ami chez les moines de la Trappe, tandis qu'il était à cinq milles de ma demeure, instruit de tous mes projets, soit par Ratcliffe, soit par Westburnflat et d'autres qu'il soudoyait comme ses agents.

« Il me fait un crime d'avoir voulu vous marier à sir Frédéric; mais ce mariage vous était avantageux. S'il pensait autrement, pourquoi ne m'a-t-il pas fait connaître franchement son opinion? pourquoi ne m'a-t-il pas déclaré son intention de vous faire son héritière? pourquoi n'a-t-il pas pris ouvertement à vous l'intérêt que sa qualité de proche parent lui donnait le droit de prendre?

« Et cependant, quoiqu'il ait tardé si longtemps à me faire connaître ses désirs, je n'ai pas le dessein d'y opposer mon autorité. Il souhaite que vous preniez pour époux le dernier homme sur lequel

j'aurais cru qu'il pût jeter les yeux, le jeune Earnscliff : j'y donne mon consentement, pourvu que vous n'y refusiez pas le vôtre et qu'on fasse à votre profit des stipulations qui ne vous laissent pas dans l'état de dépendance que j'ai éprouvé si longtemps, et dont j'ai tant de raisons de me plaindre. Je vous confie donc, ma chère Isabelle, à la Providence et à votre propre prudence. Je vous engage seulement à ne pas perdre de temps pour vous assurer les avantages dont l'esprit versatile de votre parent me prive en votre faveur.

« M. Ratcliffe m'a annoncé que l'intention de sir Édouard était aussi de me faire le paiement annuel d'une somme considérable pour assurer mon existence en pays étranger; mais je suis trop fier pour rien accepter de lui. J'ai répondu que j'avais une fille affectionnée, et que j'étais sûr qu'elle ne souffrirait jamais que son père vécût dans la pauvreté, tandis qu'elle-même serait dans l'opulence; cependant j'ai cru pouvoir lui insinuer que sir Édouard, en vous dotant, devait faire attention à cette charge naturelle et indispensable. Pour vous prouver ma tendresse paternelle, et mon désir de contribuer à votre établissement, j'ai laissé un pouvoir pour vous constituer en dot le château et le domaine d'Ellieslaw. Il est vrai que l'intérêt des dettes dont il est grevé dépasse le revenu; mais comme sir Édouard est le seul créancier, je ne crois pas qu'il vous inquiète beaucoup à ce sujet.

« Je dois maintenant vous prévenir que, quoique j'aie fort à me plaindre personnellement de M. Ratcliffe, je ne l'en regarde pas moins comme un homme aussi intègre qu'éclairé; je crois donc que vous ferez bien de lui confier le soin de vos affaires; ce sera d'ailleurs un moyen de vous conserver la bienveillance de sir Édouard.

« Rappelez-moi au souvenir de Mareschal. J'espère qu'il ne sera pas inquiété par suite de nos dernières affaires. Je vous écrirai plus au long quand je serai sur le continent. En attendant, je suis toujours votre affectionné père RICHARD VERE. »

Cette épître contient toutes les lumières que nous ayons pu nous procurer sur les événements antérieurs à l'époque où a commencé notre narration. L'opinion d'Hobbie, et c'est peut-être celle de la plupart de nos lecteurs, était que le solitaire de Mucklestane-Moor n'avait l'esprit éclairé que de cette espèce de clarté douteuse qui suit la nuit et qui précède le jour, et que les ténèbres de son imagination

n'étaient interrompues que par des éclairs aussi fugitifs que brillants; qu'il ne savait pas trop lui-même quel but il désirait atteindre, et qu'il n'y marchait pas par le chemin le plus court et le plus direct; enfin, que vouloir expliquer sa conduite, c'était chercher une route dans un marais où l'on voit des pas tracés dans toutes les directions, sans trouver un seul sentier battu.

Quand Isabelle eut pris lecture de la lettre de son père, elle demanda à le voir; mais elle apprit qu'il était parti de très-bonne heure, après une longue conférence avec M. Ratcliffe, pour se rendre dans un port voisin, et de là passer sur le continent.

Où était sir Édouard Mauley? personne ne l'avait vu depuis l'instant où il était sorti de la chapelle, la veille au soir.

— Serait-il arrivé quelque malheur au pauvre Elshie? s'écria Hobbie : je m'en consolerais moins vite que de l'incendie de ma ferme.

Il monta à cheval, et courut à la demeure du Nain. La porte en était ouverte; le feu du foyer était éteint; tout y était dans l'état où Isabelle l'avait trouvé la veille, et il paraissait évident que le solitaire n'y était pas rentré. Hobbie revint consterné.

— Je crains que nous n'ayons perdu le bon Elshie, dit-il à M. Ratcliffe.

— Vous ne vous trompez pas, répondit celui-ci en lui remettant un papier; mais vous n'aurez pas à regretter de l'avoir connu.

Ce papier était un acte par lequel sir Édouard Mauley, autrement dit Elshender le Reclus, faisait donation à Hobbie Elliot et à Grace Armstrong de la somme qu'il avait prêtée au jeune fermier.

— C'est une chose singulière, dit Hobbie en pleurant de joie et de reconnaissance; mais je ne puis jouir de mon bonheur, quand j'ignore si le pauvre homme qui me le procure est heureux lui-même.

— Quand nous ne pouvons nous-mêmes être heureux, dit Ratcliffe, le bonheur que nous procurons aux autres en devient un pour nous. Telle sera la jouissance de celui que vous nommez Elshie. S'il avait placé tous ses bienfaits sur des êtres qui le méritassent autant que vous, sa situation serait probablement toute différente. Mais la profusion qui fournit des aliments à la cupidité et à la dissipation ne produit aucun bien, et n'est pas récompensée par la reconnaissance. C'est semer le vent pour recueillir la tempête.

— Pauvre récolte! dit Hobbie. — Mais si la jeune dame voulait le permettre, je mettrais les essaims d'Elshie dans le parterre de Grace,

et je vous promets bien qu'on ne les tuerait pas pour prendre leur miel; je mettrais aussi sa chèvre dans notre verger; nos chiens feraient connaissance avec elle et ne lui feraient pas de mal, et Grace aurait soin de la traire elle-même pour l'amour d'Elshie; car, quoiqu'il fût un peu bourru, je sais qu'il aimait ces pauvres créatures.

On lui accorda sans difficulté toutes ses demandes, inspirées par le désir de prouver sa reconnaissance, et il fut enchanté quand Ratcliffe l'assura que son bienfaiteur n'ignorerait pas les soins qu'il voulait prendre des compagnes de sa solitude.

— Dites-lui surtout que ma mère, mes sœurs, Grace et moi, nous sommes heureux, bien portants, et que c'est son ouvrage. Je suis sûr que cela lui fera plaisir.

Hobbie Elliot se retira à Heugh-Foot, épousa Grace, fit rebâtir sa ferme, et fut aussi heureux que le méritaient sa probité, son bon cœur et sa bravoure.

Il n'existait plus d'obstacle au mariage d'Earnscliff avec Isabelle. Sir Édouard Mauley, représenté par M. Ratcliffe, assura à sa parente une fortune qui aurait pu satisfaire la cupidité d'Ellieslaw lui-même. Mais Isabelle et Ratcliffe crurent devoir cacher à Earnscliff qu'un des motifs de la générosité de sir Édouard était de réparer, autant qu'il dépendait de lui, le crime dont, bien des années auparavant, il s'était rendu coupable en versant le sang du père de ce jeune homme. S'il est vrai, comme l'affirma Ratcliffe, que sa misanthropie devint un peu moins farouche, la connaissance qu'il eut d'un bonheur dont il était la cause y contribua sans doute, mais le souvenir du meurtre presque involontaire qu'il avait commis fut probablement le motif pour lequel il ne voulut jamais jouir du spectacle de leur félicité. Les années, en s'accumulant sur la tête des deux époux, ne firent qu'ajouter à leur tendresse réciproque.

Mareschal chassa, but du bordeaux, s'ennuya du pays, partit pour l'étranger, fit trois campagnes, revint, et épousa Lucy Ilderton.

Sir Frédéric Langley, toujours ambitieux, s'engagea dans la malheureuse insurrection de 1715. Il fut fait prisonnier à Preston dans le comté de Lancastre, avec le comte de Derwentwater, sa défense et le discours qu'il prononça avant de mourir figurent dans le recueil des procès d'État.

M. Vere fixa sa résidence à Paris, et y vécut dans l'opulence, grâce à la libéralité de sa fille. Il y fit une fortune brillante, dans le temps

du système de Law, sous la régence du duc d'Orléans; mais cette fortune s'écroula aussi rapidement que tant d'autres venues de la même source, et le chagrin qu'il en conçut détermina une attaque de paralysie qui mit fin à ses jours.

Willie de Westburnflat échappa au ressentiment d'Hobbie Elliot, comme ses chefs eux-mêmes avaient échappé à la vindicte des lois. Son patriotisme l'engageait fortement à aller servir son pays dans les guerres étrangères, tandis que, d'une autre part, sa répugnance à quitter la terre natale lui inspirait la ressource d'y vivre en faisant métier de collectionner sur les grandes routes, bourses, montres et bijoux. Heureusement, la première impulsion l'emporta. Il alla joindre l'armée de Marlborough, obtint un grade en récompense des services que, grâce à son talent pour trouver le bétail, il rendit à la commission des vivres, revint en Écosse au bout de quelques années, avec une fortune acquise Dieu sait comment, démolit sa tour de Westburnflat, et bâtit à la place une maisonnette de trois étages avec deux cheminées. Il but le brandevin avec ceux qu'il avait pillés dans sa jeunesse, mourut dans son lit; et son épitaphe, qu'on lit encore dans l'église de Kirkwhistle, atteste qu'il a toujours vécu en brave soldat, en bon voisin et en chrétien sincère.

M. Ratcliffe continua de demeurer à Ellieslaw-Castle avec Earnscliff et Isabelle. Il faisait régulièrement une absence d'un mois au commencement du printemps et de l'automne; mais quoiqu'il gardât un silence absolu sur le motif et le but de ce voyage périodique, on jugeait avec raison qu'il allait visiter sir Édouard. Après une de ces absences, on le vit revenir l'air triste et en habits de deuil. Ce fut ainsi qu'Earnscliff et Isabelle apprirent que leur bienfaiteur n'existait plus; mais ils ne surent jamais ni quelle avait été sa résidence, ni en quel lieu reposaient ses cendres. Avant de mourir, sir Édouard avait fait promettre le secret à son unique confident.

La disparition subite d'Elshie servit à confirmer les bruits qui avaient couru sur son compte. Les uns crurent qu'ayant osé entrer dans un lieu consacré, malgré le pacte qu'il avait fait avec le diable, l'esprit malin, pour l'en punir, l'avait emporté comme il retournait vers sa chaumière; mais le plus grand nombre pensent qu'il ne disparut que pour un temps, et qu'on le revoit encore parfois dans les montagnes. Le souvenir des expressions exaltées de son désespoir a survécu, selon l'usage, à celui de ses bienfaits; ce qui fait qu'on le

confond ordinairement avec ce mauvais démon appelé *l'homme des marécages,* dont voulait parler mistress Elliot à son petit-fils. Il est donc représenté comme jetant un charme sur les troupeaux, faisant avorter les brebis, ou détachant les avalanches de la montagne pour les précipiter sur ceux qui pendant l'orage se réfugient près du torrent ou sous un rocher dans la ravine. En un mot, tous les malheurs qu'ils peuvent éprouver, les habitants de cette contrée ne manquent jamais de les attribuer au *Nain noir.*

FIN DU NAIN NOIR.

CONTES DE MON HOTE

PREMIÈRE SERIE

LES

PURITAINS D'ÉCOSSE

Ahora bien, dijo el cura ; traedme, señor huesped, aquesos libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió el : y entrando en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla y abriendola, halló en alla tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quijote, *parte primera, capitulo* 32.

A merveille, dit le curé : je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres, j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte ; et il monta à sa chambre. Il en rapporta une vieille petite valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

INTRODUCTION

AUX

PURITAINS D'ÉCOSSE

Le personnage remarquable appelé Old Mortality était bien connu en Écosse à la fin du siècle dernier : son véritable nom était Robert Paterson. On dit qu'il était natif de la paroisse de Closeburn, dans le Dumfrieshire, et maçon de profession, ou du moins qu'il avait été élevé pour le devenir. Par suite de querelles de famille, ou excité par le profond et enthousiaste sentiment de ce qu'il supposait un devoir, il quitta sa demeure, et adopta une existence bizarre : celle d'errer comme un pèlerin à travers l'Écosse. Ce ne peut être la pauvreté qui l'y ait forcé, car il n'acceptait jamais que l'hospitalité qui lui était offerte ; et quand on la lui refusait, il avait toujours assez d'argent pour subvenir à ses modestes besoins. Sa physionomie habituelle et son occupation favorite, ou plutôt sa seule occupation, sont exactement décrites dans le chapitre préliminaire de l'ouvrage suivant.

Il y a environ trente ans, ou peut-être un peu plus, que l'auteur rencontra ce singulier personnage dans le cimetière de Dunnottar, lorsque lui-même il consacrait quelques journées, avec le savant et excellent M. Walker, ministre de la paroisse, à explorer les ruines du château de ce nom et les autres antiquités du voisinage. Par un effet du hasard, Old Mortality était dans le même lieu, livré à ses occupations de prédilection ; car le château de Dunnottar, quoique situé dans le district *anti-covenantaire* de Mearns, était, ainsi que l'église paroissiale, célèbre par l'oppression qui avait pesé sur les caméroniens pendant le règne de Jacques II.

Ce fut en 1685, lorsque Argyle menaçait l'Écosse d'une irruption, et que de son côté Monmouth se préparait à envahir l'ouest de l'Angleterre, que

le conseil privé, cédant à une prudence cruelle, ordonna l'arrestation de plus de cent personnes des provinces du sud et de l'ouest, ainsi que de plusieurs femmes et enfants, qu'on supposait, d'après leurs principes religieux, être contraires au gouvernement. Ces captifs furent traînés du côté du nord comme un troupeau de bœufs, mais avec moins de précautions pour fournir à leurs besoins qu'on n'en aurait pris pour des animaux, et finalement enfermés dans un cachot souterrain du château de Dunnottar, dont une fenêtre s'ouvrait sur un précipice au fond duquel roule l'Océan germanique. Ces malheureux avaient beaucoup souffert pendant leur voyage, et ne furent pas moins indignés des moqueries des prélatistes d'Écosse, que des airs gais et mondains exécutés par des joueurs de violon et de flûte, qui dans tous les lieux où ils passèrent les suivaient pour insulter à des gens qui tournaient leur profession en ridicule. Le repos d'un triste donjon ne fut pas même respecté. Les gardiens leur vendaient tout, jusqu'à l'eau, et quand quelques-uns des prisonniers refusaient de satisfaire à une demande si déraisonnable, et insistaient sur leurs droits d'avoir *gratis* les choses nécessaires à la vie, les geôliers la répandaient sur le plancher en disant « que s'ils étaient obligés de porter de l'eau pour les hypocrites whigs, ils n'étaient pas forcés de leur accorder *gratis* l'usage des vases et des cruches. »

Dans cette prison, encore appelée aujourd'hui le souterrain des whigs, plusieurs moururent de maladies occasionnées par leur pénible position; d'autres se cassèrent les membres en essayant de s'évader. Après la révolution, les amis de ces infortunés firent élever un monument sur leur tombe avec une inscription convenable.

Cette espèce de relique des whigs martyrs est particulièrement honorée de leurs descendants, bien qu'ils résident à une grande distance de cette terre de captivité et de mort. Mon ami le révérend M. Walker m'a dit que, pendant un voyage qu'il faisait en Écosse, il y a une quarantaine d'années, il eut le malheur de s'engager dans le labyrinthe de passages et de sentiers qui traversent en tous sens la vaste solitude appelée Lochar Moss, près de Dumfries, et d'où il est presque impossible à un étranger de se tirer. Il lui était fort difficile de se procurer un guide, car il voyait tout le monde occupé à bêcher la tourbe, ouvrage qu'il est permis à peine d'interrompre un seul instant. Tout ce qu'il put obtenir se bornait à quelques renseignements donnés dans le jargon inintelligible du midi, qui diffère essentiellement de celui des Mearns. M. Walker se voyait dans une position critique, lorsqu'il s'adressa à un fermier d'une classe plus élevée, et qui, lui aussi, était occupé à ramasser ses provisions d'hiver. Le vieillard usa d'abord de la même excuse que ceux qui avaient déjà refusé de servir de guide au voya-

geur; mais s'apercevant de sa perplexité et entraîné par le respect dû à sa profession : — Vous êtes un ministre de l'église, Monsieur, lui dit-il, et je m'aperçois à votre accent que vous venez du nord?

— Vous avez deviné juste, mon ami, répondit M. Walker.

— Puis-je vous demander si vous avez jamais entendu parler d'un lieu appelé Dunnottar? demanda l'habitant de Dumfries.

— J'en sais en effet quelque chose, puisque j'ai été pendant plusieurs années le ministre de cette paroisse.

— J'en suis bien aise, car un de mes parents y est enterré, et il y a, je crois, un monument sur sa tombe; je donnerais la moitié de ce que je possède pour savoir si ce monument existe encore.

— Votre parent était donc un de ceux qui périrent dans le souterrain des whigs? car, excepté ceux-là, il y a peu d'habitants du sud dans notre cimetière, et aucun, je crois, n'y a un monument.

— C'est cela, c'est cela, répondit le vieux caméronien, car le fermier appartenait à cette secte; et, posant sa bêche, mettant son habit, il s'offrit à conduire le ministre hors du Lochar Moss, dût-il perdre le reste de sa journée.

M. Walker crut devoir prouver sa reconnaissance en récitant au vieillard l'épitaphe qu'il se rappelait par cœur. En effet, celui-ci fut enchanté que la mémoire de son grand-père ou arrière-grand-père eût été fidèlement rappelée parmi les noms de ses frères de douleur; et, rejetant toute autre marque de gratitude, il pria le ministre, après l'avoir conduit sur la terre ferme, de lui procurer une copie écrite de l'inscription.

C'est pendant que j'écoutais cette histoire et que j'examinais le monument auquel elle se rapporte, que je vis Old Mortality occupé de sa tâche journalière, celle de rapproprier et de réparer les ornements et les épitaphes des tombeaux. Son extérieur et son costume étaient exactement tels que je les décris dans l'ouvrage. J'éprouvais le désir de connaître plus particulièrement un personnage si singulier, et j'espérais voir ce désir s'accomplir, puisque le vieux pèlerin prenait ses quartiers chez le ministre hospitalier. Mais quoique M. Walker l'eût invité à venir après dîner prendre un verre de grog, boisson dont on le supposait fort peu ennemi, il refusa de s'expliquer avec franchise sur le but ou la cause de ses occupations. Il était de mauvaise humeur, et, pour me servir de son expression, il ne se sentait point libre de causer avec nous. Ses opinions avaient été amèrement blessées, dans une certaine église aberdonienne, où il entendit conduire la psalmodie par une flûte ou autre instrument semblable, ce qui était pour Old Mortality l'abomination de la désolation. Peut-être bien aussi ne se trouvait-il pas à son aise dans notre société, car il pouvait

penser que les questions d'un ministre du nord et d'un jeune avocat lui étaient adressées plutôt par curiosité que par un motif d'édification. Enfin, pour me servir de la phrase de John Bunyan, Old Mortality continua son chemin, et je ne le revis plus.

La figure remarquable et l'occupation de ce vénérable pèlerin furent rappelées à ma mémoire par un récit de mon ami M. Joseph Train, inspecteur de l'excise à Dumfries, auquel j'ai une foule d'obligations de la même nature. Depuis cette époque, outre plusieurs autres circonstances, parmi lesquelles vient se ranger la mort du vieillard, j'ai appris toutes les particularités détaillées dans le texte. Je suis aussi informé que sa famille à la troisième génération existe encore, et qu'elle est respectée pour ses talents et ses vertus.

Au moment où ces pages étaient livrées à l'impression, je reçus la communication suivante. Dans les intervalles que lui laissent des devoirs laborieux, M. Train, dont la bonté est inépuisable, en a recueilli les matériaux à une source authentique.

« Dans le cours de mes visites périodiques au Glenkens, je me liai intimement avec Robert Paterson, fils d'Old Mortality, qui demeure dans le village de Balmaclellan, et qui, bien qu'il ait atteint sa soixante-dixième année, conserve toute la vivacité de la jeunesse. Sa mémoire est encore active et sûre, son esprit plus orné qu'on ne pourrait s'y attendre chez un homme de sa condition. Je lui dois les détails suivants sur son père et sur ses descendants jusqu'à l'époque actuelle.

« Robert Paterson, communément appelé Old Mortality, était fils de Walter Paterson et de Margaret Scott, qui occupèrent la ferme d'Haggisha dans la paroisse d'Hawick, pendant presque la moitié du dix-huitième siècle. Il naquit dans l'année mémorable de 1715.

« Comme le plus jeune enfant d'une famille nombreuse, il alla servir chez son frère aîné qui tenait une petite ferme appartenant à sir John Jardine d'Applegarth, dans Comcockle-Moor, près de Lochmaben. Ce fut durant son séjour dans cet endroit qu'il fit la connaissance d'Élisabeth Gray, fille de Robert Gray, jardinier de sir John Jardine, qu'il épousa dans la suite. Élisabeth avait été, pendant un temps assez considérable, cuisinière de sir Thomas Kirkpatrick de Closeburn; ce dernier procura à Paterson un bail avantageux de la carrière de pierres de taille de Gatelowbrigg, dans la paroisse de Morton, laquelle carrière appartenait au duc de Queensberry. Robert y bâtit une maison, et il avait assez de terrain pour y entretenir un cheval et une vache. Celui qui me donne ces informations ne peut me dire avec exactitude à quelle époque son père établit sa résidence à Gatelowbrigg, mais il est certain que c'était peu avant 1746,

puisqu'il sait que durant le mémorable hiver de 1740, sa mère était encore au service de sir Thomas Kirkpatrick. Lorsque les habitants des hautes-terres retournaient d'Angleterre à Glascow, dans l'année 1745-46, ils pillèrent la maison de Gatelowbrigg, et en emmenèrent le propriétaire prisonnier jusqu'à Glenbuck, simplement parce qu'il avait dit à un des traîneurs de l'armée que leur retraite aurait pu être facilement prévue, parce que le bras formidable du Seigneur était évidemment levé, non-seulement contre la maison sanglante et perverse des Stuarts, mais contre tous ceux qui essaieraient de soutenir les abominables hérésies de l'église de Rome. D'après cette circonstance, il paraît qu'Old Mortality était, même à cette époque peu avancée de sa vie, animé de l'enthousiasme religieux qui le distingua dans la suite.

« La secte religieuse qu'on a appelée les *hommes de la montagne*, ou *caméroniens*, était célèbre alors par l'austérité de sa dévotion qui s'efforçait d'imiter celle de son fondateur Cameron, des principes duquel Old Mortality devint un des plus fermes soutiens. Il fit de fréquents voyages dans le Galloway pour assister à leurs conventicules, et très-souvent il y transporta de sa carrière de Gatelowbrigg des pierres sépulcrales qu'il élevait à la mémoire des justes dont la poussière avait été rejoindre celle de leurs pères. Old Mortality n'était pas un de ces dévots qui, un œil tourné vers le ciel, contemplent de l'autre avec ardeur les objets terrestres. A mesure que son enthousiasme augmenta, ses voyages dans le Galloway devinrent plus fréquents; bientôt même il négligea jusqu'au devoir si naturel de pourvoir aux besoins de sa jeune famille. Vers l'an 1758, il oublia entièrement de revenir à Gatelowbrigg près de sa femme et de ses cinq enfants, ce qui obligea Élisabeth à envoyer son fils aîné Walter, qui n'avait pas plus de douze ans, à la recherche de son père dans le Galloway. Après avoir traversé presque en entier ce district étendu, depuis le Nick de Benncorie jusqu'au Fell de Barullion, le petit voyageur trouva enfin l'auteur de ses jours en train de travailler aux monuments caméroniens dans le vieux cimetière de l'église du Christ, du côté occidental de la Dee, en face de la ville de Kirkcudbright; et ce fut en vain qu'il usa de toute son influence pour l'engager à retourner à Gatelowbrigg. Plus tard, mistress Paterson chargea de la même mission quelques-unes de ses filles : elles n'obtinrent pas plus de succès que leur frère. Enfin, dans l'été de 1768, elle transporta ses pénates au petit village de Balmaclellan dans le Glenkens de Galloway, y ouvrit une petite école, et soutint sa nombreuse famille avec les faibles bénéfices que lui procura cette entreprise.

« Il y a sur la ferme de Caldon, près la maison de la montagne, dans le Wigtonshire, une petite pierre monumentale en grande vénération comme

étant la première qu'ait érigée Old Mortality à la mémoire de plusieurs personnes qui tombèrent dans ce lieu pour la défense de leurs principes religieux durant la guerre civile qui eut lieu sous le règne de Charles second[1].

« De Caldon, les travaux d'Old Mortality s'étendirent peu à peu dans toutes les basses-terres d'Écosse. Il y a peu de cimetières dans l'Ayrshire, le Galloway et le Dumfrieshire, où l'on ne retrouve l'ouvrage de son ciseau. On reconnaît facilement sa main, aux grossiers emblèmes de la mort et aux inscriptions qui ornent la masse peu élégante de ses constructions. Pendant plus de quarante ans, cette tâche de réparer et d'ériger des monuments funèbres, sans salaire ou récompense, fut la seule occupation ostensible de ce singulier personnage. Il est vrai que la porte de tous les caméroniens lui était ouverte, et qu'il était reçu chez eux comme un membre de la famille; mais il ne profitait pas toujours de ces bonnes dispositions, comme le prouve le compte suivant de ses dépenses frugales, qui après sa mort fut trouvé dans son portefeuille parmi d'autres papiers que j'ai aussi entre les mains.

Gate-House de Fleet, 4 février 1796.

ROBERT PATERSON doit à MARGARET CHRYSTALE.

	liv.	sh.	den.
Pour logement de sept semaines	0	4	1
Pour deux boisseaux de farine d'avoine	0	3	4
Pour un boisseau et demi de pommes de terre	0	1	3
Pour argent prêté à l'époque de l'ordination de M. Reid	0	6	0
Pour trois chopines de bière avec Sandy[2] le vendeur de craie	0	0	5
Total	0	15	5
Reçu d'une part	0	10	0
Reste à payer	0	5	5

« Cette pièce prouve que le dévot pèlerin était bien pauvre dans les dernières années de sa vie; cependant c'était plutôt par choix que par nécessité, car à cette époque ses enfants se trouvaient dans une position heureuse, et ils éprouvaient le plus grand désir d'avoir leur père chez eux · aucune supplication ne put le décider à changer son genre de vie. Il continua de voyager d'un cimetière à un autre, monté sur son vieux cheval blanc, jusqu'au dernier jour de son existence, et mourut, comme vous

1. Cette maison fut prise d'assaut par un capitaine Orchart ou Urquhart, qui fut tué pendant l'attaque.

2. Un original bien connu, qui existe encore, appelé communément le vieux Keelybags (Sac à craie). Il fait le commerce de la craie avec laquelle les fermiers marquent leurs bestiaux.

l'avez dit, à Bankhill, près de Lockerby, le 14 février 1801, dans sa quatre-vingt sixième année. Aussitôt qu'on eut trouvé son cadavre, on en donna avis à ses fils à Balmaclellan. Mais les neiges, qui couvraient les routes à une hauteur prodigieuse, rendaient les communications difficiles, et la lettre qui annonçait la mort du vieillard fut si longtemps à parvenir, que ses restes étaient confiés à la terre bien avant que personne de sa famille pût arriver à Bankhill.

« Le compte suivant est un relevé fidèle des dépenses de ses funérailles; j'en possède l'original, reconnu authentique par le fils du défunt.

Mémoire des dépenses faites pour les funérailles de Robert Paterson, qui mourut à Bankhill, le 14 février 1801.

	liv.	sh.	den.
Pour un cercueil, etc.	0	14	8
Pour une chemise pour le mort	0	5	6
Pour une paire de bas de coton	0	2	0
Pour du pain aux funérailles	0	2	6
Pour du fromage dito	0	3	0
Pour une pinte de rhum	0	4	6
Pour une pinte de whiskey	0	4	0
Pour le voyage d'un homme à Annan	0	2	0
Pour le fossoyeur	0	1	0
Pour de la toile pour faire un drap mortuaire	0	2	8
Total	2	1	10
Trouvé sur lui après sa mort	1	7	6
Reste	0	14	4

« Une indisposition empêcha mon ami Paterson d'aller visiter la tombe de son père, ce que je regrette beaucoup, car il ignore le cimetière où il est enseveli.

« Dans le dessein d'élever un simple monument à la mémoire de Old Mortality, j'ai fait toutes les recherches possibles dans les lieux où je croyais trouver la plus légère chance d'apprendre qu'il y avait été enterré; ce fut en vain : sa mort n'est mentionnée sur aucun registre des paroisses environnantes. Je pense avec regret que, suivant toute probabilité, ce personnage singulier, qui passa tant d'années de sa longue existence à perpétuer avec son ciseau et son maillet le souvenir de gens qui ne le valaient pas, n'obtiendra jamais qu'une simple pierre indique la place où reposent ses restes mortels.

« Old Mortality avait trois fils, Robert, Walter et John. Robert, je l'ai déjà dit, demeure dans le village de Balmaclellan : il est dans une position heureuse, et respecté de ses voisins. Walter mourut, il y a quelques

années, laissant une famille aujourd'hui bien établie. John se rendit en Amérique dans l'année 1776, et après diverses chances de fortune il se fixa à Baltimore. »

Le vieux Nol[1] lui-même aimait une innocente plaisanterie (*Voyez* les *Mémoires* du capitaine Hodgson); Old Mortality a ce point de ressemblance avec le lord Protecteur. Comme Maître Silence, il fut gai deux fois et une de plus, dans sa vie; mais ses plaisanteries étaient d'une nature mélancolique et sépulcrale; parfois même elles ne se terminaient pas à son avantage, comme le prouve l'anecdote suivante.

Un jour le vieillard était occupé à son travail ordinaire, c'est-à-dire à réparer les tombes des martyrs, dans le cimetière de Girthon; à quelque distance le fossoyeur de la paroisse remplissait une tâche à peu près semblable. Quelques enfants jouaient près des deux vieillards, et, par leurs bruyantes gambades, les troublaient dans leurs sérieuses occupations. Les plus pétulants de la troupe étaient deux ou trois garçons, petits-fils d'un homme connu sous le nom du tonnelier Climent, ouvrier qui accaparait à lui seul presque tout le commerce de Girthon, en fabriquant et en vendant des cuillères à pot, des tasses, des couverts, des tranchoirs en bois, à l'usage des gens de la campagne. Il faut remarquer que, malgré leur bonne qualité, ces ustensiles, quand ils étaient neufs, donnaient une teinte colorée aux liquides mis en contact avec eux, ce qui du reste n'est pas une circonstance extraordinaire. Le hasard voulut que ces enfants demandassent au fossoyeur ce qu'il pouvait faire des nombreux fragments de vieux cercueils qu'on tirait de terre en creusant de nouvelles fosses. — Ne savez-vous pas, dit Old Mortality, qu'il les vend à votre grand-père, qui les convertit en cuillères, tranchoirs, jattes, etc.? — A cette réponse, la troupe joyeuse se dispersa en grande confusion et saisie d'un violent dégoût en songeant que tout le village avait si souvent mangé dans des plats qui n'étaient bons qu'à servir aux festins des sorcières et des goules. Ils portèrent cette nouvelle chez leurs parents, et plus d'un dîner fut gâté par les nausées qu'elle souleva, car on supposait que l'usage de tels matériaux expliquait la couleur rougeâtre qui, même dans les jours de gloire du tonnelier, avait déjà paru un peu suspecte. Sa boutique fut abandonnée avec horreur, à la grande satisfaction des marchands d'ustensiles de ménage en terre, et il vit son commerce interrompu, sans en apprendre autrement le motif que quand ses anciennes pratiques vinrent en colère lui rapporter sa marchandise, composée de matériaux si dégoûtants, et réclamer la restitution de leur argent. — Dans cette triste situation, le tonnelier cita Old Morta-

1 *Nol*, abréviation d'*Olivier*, surnom familier de Cromwell.

LITY devant une cour de justice, où il prouva que le bois dont il faisait usage provenait de vieilles barriques de vin brisées que lui fournissaient les contrebandiers dont le pays était alors infesté, circonstance qui expliquait pleinement la couleur rouge que donnaient les ustensiles fabriqués par lui. OLD MORTALITY lui-même déclara solennellement qu'en faisant cette réponse il n'avait eu d'autre dessein que d'interrompre les jeux bruyants des enfants. Mais il est plus facile de détruire une bonne réputation que de la rétablir : le commerce du malheureux tonnelier continua de languir, et Climent mourut dans la misère.

LES

PURITAINS D'ECOSSE

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note.
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

Pourquoi d'un pas infatigable
Poursuit-il des tombeaux les sentiers ténébreux?
— Pour sauver de l'oubli le nom de ses aïeux.

LANCHORNE.

Il n'est peut-être aucun de nos lecteurs (dit le manuscrit de M. Pattieson) qui, un beau soir d'été, n'ait pris plaisir à être témoin de la sortie joyeuse d'une école de village. La turbulence naturelle du jeune âge, si difficilement contenue pendant les heures ennuyeuses de la discipline, éclate en cris, en chansons et en gambades, lorsque les marmots, se réunissant en groupes sur le théâtre ordinaire de leurs récréations, y préparent leurs jeux pour la soirée. Il est un individu qui prend aussi sa part du plaisir qu'apporte cette heure si désirée, mais dont les sentiments sont moins évidents pour le spectateur, peut-être parce que celui-ci ne sympathise pas si volontiers avec lui : je veux dire le magister, qui, assourdi par le bourdonnement continuel, suf-

foqué par l'air épais de son école, a passé tout le jour (seul contre toute une armée) à contenir la pétulance, à aiguillonner la paresse, à éclairer la stupidité, à multiplier ses efforts pour réduire l'obstination. Le retour cent fois répété d'une même leçon que varient seulement les bévues des écoliers, a porté la confusion dans son intelligence; les fleurs même du génie classique, qui charmaient le plus sa pensée rêveuse, ont été flétries pour elle, à force d'être associées aux larmes et aux punitions; si bien que les églogues de Virgile et les odes d'Horace ne lui rappellent plus que la figure boudeuse et la déclamation monotone de quelque enfant à la voix criarde. Si à toutes ces causes morales viennent se joindre celles qui résultent d'un tempérament délicat; si le pédagogue a une âme ambitieuse de quelque fonction plus distinguée que celle de tyran de l'enfance, le lecteur concevra sans peine quel soulagement une promenade solitaire, par une fraîche soirée d'automne, procure à celui dont la tête a souffert, dont les nerfs ont été tendus pendant tout un jour par les pénibles soins de l'enseignement public.

Pour moi, ces promenades du soir ont été les heures les plus douces d'une vie malheureuse; et si quelque lecteur indulgent veut bien par la suite trouver quelque plaisir à parcourir ces pages, fruit de mes veilles, je ne suis pas fâché qu'il sache que le plan en a été presque toujours tracé dans ces moments où, enfin livré à moi-même, le calme dont je jouissais en parcourant le paysage paisible d'alentour disposait mon esprit au travail de la composition.

Dans ces heures d'un agréable loisir, je me plais surtout à visiter un endroit situé sur le bord d'un petit ruisseau qui, serpentant à travers une vallée couverte de vertes fougères, va passer devant l'école de Gandercleugh. Dans le premier quart de mille, je peux bien être distrait de mes méditations par la révérence ou le coup de chapeau de ceux d'entre mes élèves qui viennent jusque-là pêcher la truite et les fretins ou recueillir sur les deux rives, soit les joncs, soit les fruits de l'arbousier; mais passé le coucher du soleil, les jeunes pêcheurs n'étendent pas volontiers leurs excursions au delà de cette limite. La cause en est qu'au bout de la petite vallée, et dans un lieu écarté, se trouve un cimetière abandonné, dont les petits tapageurs n'osent approcher à l'heure du crépuscule, tandis que pour moi cette enceinte a un charme inexprimable. Ce fut longtemps le but favori de mes promenades; et si mon *généreux* patron n'oublie pas sa promesse, ce

sera probablement bientôt mon lieu de repos après mon pèlerinage en ce monde[1].

Cet asile a toute la solennité des cimetières, sans exciter les sentiments pénibles que ces lieux nous font éprouver. Depuis plusieurs années il est tellement abandonné, que ses tertres épars çà et là sont couverts de la même verdure qui forme le tapis de la plaine entière. Les monuments funèbres, et il n'y en a que sept ou huit, sont à demi enfoncés en terre et cachés sous la mousse ; aucune tombe récente n'y trouble la sérénité des réflexions en retraçant à la pensée l'image d'une calamité de la veille ; aucune touffe de gazon ne force de songer que son abondance est due à la fermentation souterraine des dépouilles corrompues d'un de nos semblables. La marguerite qui émaille le sol, la campanule qui est suspendue en guirlandes, reçoivent leur sève de la pure rosée du ciel, et leur aspect ne fait naître aucune idée repoussante ou pénible. La mort a été ici, ses traces sont devant les yeux ; mais elles sont adoucies, elles n'ont plus rien de repoussant, grâce à l'époque éloignée déjà où elles furent imprimées dans ce lieu pour la première fois. Ceux qui dorment sous nos pieds ne tiennent à nous que par la réflexion que nous faisons qu'ils furent jadis ce que nous sommes aujourd'hui, et que, de même que leurs restes sont identifiés avec la terre, notre mère commune, les nôtres seront soumis un jour à la même transformation.

Quoique depuis quatre générations la mousse recouvre les plus modernes de ces humbles tombeaux, la mémoire de ceux qu'ils renfermèrent est cependant encore l'objet d'un culte respectueux. Il est vrai que sur le plus considérable, et le plus intéressant pour un antiquaire, sur celui qui porte l'effigie d'un valeureux chevalier revêtu de sa cotte de mailles, avec son bouclier au bras gauche, les armoiries sont effacées par le temps, et quelques lettres nous laissent incertains s'il faut lire *Dn. Johan... de Hamel...* ou *Johan... de Lamel...* Il est vrai encore, quant à l'autre, où sont richement sculptées une mitre, une croix et une crosse, que la tradition peut tout au plus nous apprendre qu'un prélat obscur y fut inhumé. Mais sur deux autres pierres à peu de distance, on lit, en prose grossière et en vers non

1. *Note de M. Jedediah Cleishbotham.* Dans cette circonstance mélancolique, j'ai tenu ma parole envers mon regretté et défunt ami, comme le prouve une belle pierre funéraire érigée à mes dépens, et portant le nom, la profession de Peter Pattieson, la date de sa naissance et celle de sa mort, ainsi qu'un témoignage de ses vertus rendu par moi en ma qualité de son supérieur et de son patron. — J. C.

moins grossiers, l'histoire de ceux qui reposent dessous. L'épitaphe nous assure qu'ils appartinrent à la classe de ces presbytériens persécutés qui figurèrent si malheureusement sous le règne de Charles II et de son successeur[1].

En revenant du combat des collines de Pentland, une troupe d'insurgés avait été attaquée dans ce vallon par un détachement des soldats du roi, et trois ou quatre d'entre eux furent tués dans l'escarmouche, ou fusillés comme rebelles pris les armes à la main. Le villageois continue à rendre aux tombeaux de ces victimes du presbytérianisme un honneur qu'il n'accorde guère à de plus riches mausolées : lorsqu'il les montre à ses fils et leur raconte les persécutions de ces temps d'épreuves, il conclut ordinairement par l'exhortation d'être prêts, si les circonstances l'exigeaient, à braver la mort, comme leurs braves ancêtres, pour la cause de la liberté civile et religieuse.

Je suis fort éloigné de respecter les principes de ceux qui se disent les héritiers de ces hommes qui n'avaient pas moins d'intolérance et de bigoterie que de vraie piété ; pourtant, je ne voudrais point outrager la mémoire de ces infortunés. Plusieurs réunissaient les sentiments indépendants d'un Hampden à la résignation d'un Hooper ou d'un Latimer. D'une autre part, il serait injuste d'oublier que quand vint leur tour de souffrir pour leurs opinions politiques et religieuses, plusieurs de ceux qui avaient été les plus actifs à étouffer ce qu'ils appelaient l'esprit séditieux de ces chrétiens errants, montrèrent la même audace, le même dévouement, accompagnés chez eux de la loyauté chevaleresque comme ils l'avaient été chez les autres de l'enthousiasme républicain.

On a souvent remarqué que la fermeté du caractère écossais se montre avec avantage dans l'adversité, semblable alors au sycomore de nos montagnes qui dédaigne de plier ses jeunes rameaux sous le vent contraire, mais qui, les déployant dans toutes les directions avec une égale vigueur, ne cède jamais à l'orage, et se laisse briser plutôt que de fléchir : je parle ici de mes concitoyens tels que je les ai observés ; on m'a dit que dans les pays étrangers ils sont plus dociles.

Mais il est temps de mettre fin à cette digression.

Un soir d'été, dans une de mes promenades habituelles, je m'approchais de cet asile des morts, aujourd'hui abandonné, lorsque je

1. Jacques VII, roi d'Écosse de ce nom, et Jacques II seulement dans l'énumération des rois d'Angleterre. — J. C.

fus un peu surpris d'entendre un bruit différent des sons qui en charment ordinairement la solitude, c'est-à-dire le murmure du ruisseau et les soupirs de la brise dans les branches de ces frênes gigantesques, limite du cimetière. Cette fois, je distinguai le bruit d'un marteau, et je craignis de voir réaliser le projet de deux propriétaires qui, ayant leurs terres divisées par mon ruisseau favori, voulaient depuis longtemps faire creuser un fossé pour substituer une fade régularité aux gracieux détours de l'onde[1].

En avançant, je fus agréablement surpris : un vieillard, assis sur le monument des anciens presbytériens, était activement occupé à raviver, à l'aide du ciseau, les caractères de l'inscription, qui annonçait en style biblique les bénédictions célestes réservées aux victimes, et prononçait anathème contre leurs assassins. Une toque bleue, d'une dimension peu commune, couvrait les cheveux gris du pieux ouvrier. Son costume était un habit antique du gros drap appelé *hoddingrey*, que portent les vieillards à la campagne, avec la veste et les culottes de même. L'ensemble de son costume, quoique décent encore, attestait un long service. De gros souliers ferrés et des *gramoches* ou guêtres en drap noir complétaient son équipement. A quelques pas de lui paissait, parmi les tombeaux, un poney, son compagnon de voyage, dont le poil, d'une blancheur sans mélange, les os saillants et les yeux creux, indiquaient l'âge avancé. Il était enharnaché de la manière la plus simple, avec un licol de crin et un *sunk* ou coussin de paille, au lieu de bride et de selle. Une poche en canevas, destinée sans doute à renfermer les outils et le bagage de son maître, pendait au cou de l'animal. Quoique je n'eusse jamais vu ce vieillard, son occupation et son singulier équipage me firent aisément reconnaître en lui un presbytérien errant dont j'avais souvent entendu parler, et connu dans diverses contrées de l'Écosse sous le nom de Old Mortality[2]. Où était né cet homme? quel était

1. Il me semble convenable d'apprendre au lecteur que dans l'origine cette limite entre les propriétés contiguës de Son Honneur le laird de Gandercleugh, et celles de Son Honneur le laird de Gusedub, devait être un *agger* ou plutôt *murus* de granit brut, appelé par le vulgaire un mur de pierres, surmonté *cespite viridi*, c'est-à-dire d'un gazon. Leurs Honneurs tombèrent en discord pour une terre marécageuse près de la crique appelée Bedral's Beild; et cette affaire ayant été portée de la justice locale (où elle était restée longtemps) jusque dans la grande cité de Londres, devant l'assemblée des nobles, est, comme je puis le dire, *adhuc in pendente*. — J. C.

2. Littéralement *la Vieille Mortalité*, ou le vieillard de la mort, le vieillard des tombeaux. L'éditeur a cru cependant devoir conserver à cet ouvrage le titre des *Puritains d'Écosse*, sous lequel il a obtenu en France une telle popularité, qu'une traduction rivale, n'ayant pu s'en emparer, n'a trouvé que peu de lecteurs. Il en est de même de *la Prison d'Édimbourg*, etc.

son véritable nom? C'est ce que je n'ai pu savoir; et je ne connais qu'imparfaitement les motifs qui lui avaient fait abandonner sa maison pour adopter cette vie nomade.

Suivant l'opinion commune, il était natif du comté de Dumfries ou de Galloway, et descendait en ligne directe de quelqu'un de ces défenseurs du *Covenant* dont les exploits et les malheurs étaient son entretien de prédilection. On dit aussi qu'il avait naguère tenu une petite ferme; mais, soit après des pertes pécuniaires, soit après des malheurs domestiques, il renonça à la profession de fermier et à toute autre. Pour me servir du langage de l'Écriture, il quitta sa maison, sa famille, ses amis, et mena une vie errante jusqu'au jour de sa mort, c'est-à-dire pendant une trentaine d'années, dit-on[1]. Pendant son pèlerinage, ce pieux enthousiaste réglait ses courses de manière à visiter annuellement les sépultures des malheureux presbytériens qui avaient souffert par le glaive ou par la main du bourreau sous le règne des deux derniers Stuarts. Ces sépultures sont en grand nombre dans la partie occidentale des comtés d'Ayr, de Galloway et de Dumfries, mais on en trouve encore dans toutes les autres parties de l'Écosse où les fugitifs avaient combattu, succombé ou souffert en martyrs. Souvent elles sont écartées de toute habitation humaine; mais partout où elles existaient, Old Mortality ne manquait jamais de les visiter, quand elles se trouvaient sur son passage, dans sa tournée annuelle.

Au fond des retraites les plus solitaires des montagnes, le chasseur a souvent été surpris de le voir occupé à dépouiller les pierres funéraires de la mousse qui les couvrait, pour rétablir avec son ciseau les inscriptions à demi effacées et les emblèmes de deuil dont sont ornés les plus simples monuments. Une piété sincère, quoique bizarre, était le seul motif qui portât le vieillard à consacrer tant d'années de sa vie à honorer de cette manière la mémoire des défenseurs de l'église : il croyait remplir un devoir sacré en conservant pour la postérité les emblèmes du zèle et des souffrances de nos ancêtres, et en entretenant, pour ainsi dire, la flamme du phare qui devait exciter les générations futures à défendre leur religion au prix de leur sang.

1. On a vu par l'*Introduction* de la nouvelle édition que ce personnage a réellement existé. Sir Walter Scott en avait précédemment rappelé l'existence dans une note annexée aux *Mémoires du capitaine Chreicton*, publiés par J. Swift.

Dans le cours de ses pèlerinages, le vieillard semblait n'avoir jamais besoin d'assistance pécuniaire et n'en acceptait jamais. Il est vrai qu'il ne manquait de rien, car partout il trouvait une franche hospitalité sous le toit de quelque caméronien de sa secte, ou de quelque autre personne religieuse. Il reconnaissait l'accueil qu'on lui faisait, en réparant les tombeaux, s'il en existait quelqu'un, de la famille ou des ancêtres de ses hôtes; et comme on le rencontrait le plus ordinairement livré à cette tâche pieuse dans quelque cimetière de village, ou penché sur une tombe isolée dans les landes, troublant le pluvier et le merle par le bruit de son ciseau et de son marteau, pendant que son vieux poney paissait à côté de lui, cette habitude de vivre parmi les tombeaux lui avait fait donner le nom populaire de *Old Mortality* ou *le Vieillard de la mort*.

Le caractère d'un tel homme ne pouvait guère avoir d'affinité, même avec une gaieté innocente; cependant il passe parmi ceux de sa secte pour avoir été d'une humeur riante. Les descendants des persécuteurs, ceux qu'il soupçonnait de partager leurs principes, et les railleurs en religion, qui lui cherchaient quelquefois querelle, étaient traités par lui de race de vipères; dans ses entretiens avec les gens raisonnables, il se montrait grave, sentencieux et même un peu sévère; mais on ne le vit jamais se livrer à une colère violente, excepté un jour qu'un méchant écolier brisa avec une pierre le nez d'un chérubin que retouchait le vieillard. Je suis, moi, généralement très-sobre de la verge, malgré la maxime de Salomon qui ne doit pas mettre ce grand roi en bonne renommée dans les écoles; cette fois pourtant je jugeai à propos de prouver que je ne haïssais pas l'enfant[1].

Je reviens aux circonstances de ma première entrevue avec cet intéressant enthousiaste.

Pour l'aborder, je n'oubliai pas de rendre hommage à son âge et à ses principes, commençant par m'excuser avec respect d'oser interrompre ses travaux. Le vieillard fit une pause, ôta ses lunettes, les essuya, et les remettant sur son nez, répondit à ma politesse avec cordialité. Encouragé par son ton affable, je hasardai quelques questions sur ceux dont il réparait alors le monument. Parler des exploits des presbytériens était son plaisir, comme la conservation de leurs

1. Allusion au proverbe *qui benè amat benè castigat* (qui aime bien châtie bien).

monuments formait son occupation : il devenait prodigue de paroles quand il s'agissait de communiquer les détails qu'il avait recueillis sur eux, sur leurs guerres et les persécutions qu'ils endurèrent. On aurait pu croire qu'il avait été leur contemporain, et qu'il avait vu lui-même tout ce qu'il racontait, tant il identifiait ses sentiments et ses opinions avec les leurs. — Il y avait dans ses récits tous les détails circonstanciés d'un témoin oculaire.

— C'est nous, disait-il d'un ton inspiré, c'est *nous* qui sommes les seuls véritables *whigs*. Des hommes charnels ont usurpé ce titre glorieux, en suivant celui dont le royaume est de ce monde. Quels sont ceux d'entre eux qui voudraient s'asseoir pendant une demi-journée sur un coteau pour entendre un pieux sermon? Au bout de la première heure ils seraient fatigués. Ils ne valent guère mieux que ceux qui n'ont pas honte de prendre le nom de *tories*, ces persécuteurs altérés de sang. Ce sont tous des hommes cupides, affamés de pouvoir, de richesses, ivres d'ambition terrestre, et oubliant tout ce qu'ont fait les illustres chrétiens qui bravèrent les méchants au jour de la colère céleste. Faut-il s'étonner s'ils craignent l'accomplissement de ce que prédit le digne M. Peden, ce pieux serviteur du Très-Haut, dont aucune parole n'est tombée par terre? faut-il s'étonner s'ils craignent de voir les *monzies*[1] français se montrer dans les vallons d'Ayr et sur les coteaux de Galloway, en aussi grand nombre que nos montagnards en 1677. Et ils sont déjà armés de la lance et de l'arc, alors qu'ils devraient gémir sur un royaume de pécheurs et sur la violation du *Covenant*.

Je calmai le vieillard en ayant soin de ne pas contrarier ses opinions; et, désireux de prolonger mon entretien avec un personnage si original, je lui persuadai d'accepter l'hospitalité que M. Cleishbotham est toujours empressé d'offrir à ceux qui en ont besoin. En cheminant vers l'école, nous entrâmes à l'auberge de Wallace, où j'étais sûr de trouver mon patron. Après un échange mutuel de civilités, le vieillard se laissa entraîner, mais difficilement, à prendre avec son hôte un verre de liqueur, et cela à condition qu'il porterait lui-même une santé qu'il fit précéder d'une prière de cinq minutes; puis, ôtant son bonnet et levant les yeux au ciel, il but à la mémoire de ces héros de l'église qui avaient les premiers arboré sa bannière sur les mon-

1. Probablement, *messieurs*. Il semblerait que ceci fut dit dans le temps où l'on éprouvait des craintes sur une invasion de la part de la France. (*Note des Éditeurs.*)

tagnes. Comme aucune instance ne put l'engager à prendre un second verre, mon patron le conduisit chez lui, et le logea dans la *chambre du prophète*, comme il appelle ce cabinet qui contient un lit de réserve occupé souvent par le pauvre voyageur[1].

Le jour suivant, je pris congé du Vieillard de la mort, qui parut touché de l'attention inaccoutumée avec laquelle j'avais cultivé sa connaissance et écouté sa conversation. Quand il eut, non sans peine, enfourché son vieux poney blanc, il me prit la main et me dit : — La bénédiction de notre maître soit avec vous, jeune homme! mes heures sont comme les épis mûrs, et vos jours sont encore dans leur printemps. Cependant vous pouvez être porté dans les greniers de la mort avant moi, car sa faux moissonne aussi souvent l'épi vert que l'épi jauni; et il est sur vos joues une couleur qui, comme le vermillon de la rose, ne sert souvent qu'à cacher le ver de la tombe. Travaillez donc comme un ouvrier qui ignore quand son maître viendra; et si Dieu permet que je revienne dans ce village lorsque déjà vous serez dans le lieu de repos, ces mains ridées sculpteront pour votre sépulture une pierre qui empêchera votre nom de périr.

Je remerciai le vieillard de ses généreuses intentions, et je poussai un soupir, moins de regret que de résignation, en pensant à la possibilité d'avoir bientôt besoin de ses bons offices. Mais quoique, selon toutes les probabilités humaines, il ne se soit pas trompé en supposant que le fil de ma vie pût être tranché avant le temps, il avait espéré pour lui une trop longue continuation de son pèlerinage sur la terre. Il y a plusieurs années qu'il n'a reparu dans les lieux qu'il fréquentait, et de jour en jour la mousse et le lichen couvrent d'une couche plus épaisse ces pierres qu'il passait sa vie à protéger contre la dégradation. Le commencement de ce siècle vit le terme de ses travaux, et il fut trouvé sur la route de Lockerby, dans le comté de Dumfries, épuisé et expirant; le vieux poney, compagnon de ses courses, se tenait immobile près de son maître, sur lequel on trouva une somme suffisante pour l'enterrer décemment; preuve que sa mort ne fut hâtée ni par la violence ni par le besoin. Le bas peuple con-

1. M. Pattieson aurait pu ajouter, et pour le *riche* aussi, puisque, grâce à mon étoile, les grands de la terre ont quelquefois trouvé un abri dans ma pauvre demeure. Lorsque j'avais à mon service Dorothée, servante fraîche et enjouée, Son Honneur le laird de Smackawa, dans ses voyages à la métropole, avait l'habitude de préférer ma chambre du prophète, même à la chambre sablée du dais de l'auberge de Wallace, et de sacrifier une pinte, comme il le disait en badinant, pour obtenir son entrée dans la maison, mais en réalité pour jouir de ma compagnie pendant la soirée. — J. C.

serve avec respect sa mémoire, et plusieurs croient que les pierres qu'il répara n'auront plus besoin du secours du ciseau. On va même jusqu'à assurer que, depuis la mort du Vieillard des tombeaux, les noms des martyrs sont restés lisibles sur les pierres où leur meurtre est constaté, tandis que ceux des persécuteurs, également gravés sur leurs monuments funèbres, sont entièrement effacés. Il n'est guère besoin de dire que ceci n'est qu'une fable, et que depuis la mort du vieux pèlerin les pierres qui étaient l'objet de ses soins tombent progressivement en ruine, comme tous les autres monuments terrestres.

Mes lecteurs comprendront qu'en voulant composer un tout des anecdotes que j'eus l'avantage de recueillir de la bouche du vieillard, je me suis bien gardé d'adopter son style, ses opinions, et même ses récits des faits, quand ils m'ont paru dénaturés par ses préjugés. J'ai tout employé pour les vérifier, en remontant à la source des traditions authentiques que m'ont fournies l'un et l'autre parti.

Du côté des presbytériens, j'ai consulté les fermiers de l'ouest, qui, par la munificence de leurs propriétaires ou autrement, ont pu, malgré le bouleversement des domaines, conserver la jouissance des pâturages dans lesquels leurs pères conduisaient leurs troupeaux; pourtant je dois avouer que plus nous avançons, plus cette source d'informations m'a paru limitée. J'ai donc eu recours, pour y suppléer, à ces modestes voyageurs que la civilité scrupuleuse de nos ancêtres appelait marchands ambulants, et que depuis, nous qui copions en tant d'autres choses les sentiments et les idées de nos voisins plus riches, nous avons nommés porte-balles ou colporteurs. Je dois reconnaître mes obligations envers ces tisserands de campagne qui voyagent pour débiter leur travail d'hiver, mais surtout envers les tailleurs, qui, grâce à leur profession sédentaire et à la nécessité où ils sont de l'exercer en résidant pour un temps dans les maisons de leurs pratiques, peuvent être considérés comme possédant un registre complet de traditions rurales. Je leur suis redevable de plusieurs éclaircissements sur les récits du Vieillard de la mort.

J'ai eu plus de peine à me procurer des matériaux pour corriger la partialité de ces astres de la science des traditions, — je me proposais d'offrir un tableau fidèle des mœurs de cette époque malheureuse, et de rendre égale justice aux deux partis; — mais, j'ai été à même de modifier les récits du vieillard et de ses amis caméroniens, par les rapports de plus d'un descendant de ces anciennes et hono-

rables familles, aujourd'hui déchues dans la vallée de la vie, et qui gardent encore un orgueilleux souvenir du temps où leurs ancêtres combattirent et succombèrent pour la race exilée des Stuarts. Je puis même me vanter d'avoir pour appui de ce côté plusieurs autorités respectables, car plus d'un évêque non conformiste, dont les revenus et le pouvoir étaient réduits d'après une échelle aussi apostolique que pourrait le désirer le plus grand ennemi de l'épiscopat, ont daigné, en passant par l'auberge de Wallace, me fournir leurs informations comme correctifs des faits que d'autres m'avaient transmis. Il se rencontre aussi par-ci par-là un laird ou deux qui, tout en haussant les épaules, ne sont guère honteux d'avouer que leurs pères ont servi dans les escadrons persécuteurs d'Earlshall et de Claverhouse : j'ai encore consulté avec fruit leurs gardes champêtres, cette charge étant une de celles qui deviennent le plus facilement héréditaires.

Après tout, en retraçant de nos jours les résultats que des principes opposés eurent sur les bons et sur les méchants de chaque parti, je ne dois pas craindre d'être soupçonné de vouloir me rendre coupable d'outrage et d'injustice envers l'un ou envers l'autre. Chez l'un le souvenir d'anciennes injures, le mépris et la haine de ses adversaires, firent naître, il est vrai, la rigueur et la tyrannie ; mais on ne saurait nier que si le zèle de la maison du Seigneur ne dévora pas les partisans du *Covenant*, il dévora du moins, suivant l'expression de Dryden, beaucoup de leur loyauté, de leur bon sens et de leurs bons principes. Nous pouvons espérer que les âmes de tous ceux qui étaient de bonne foi et vraiment braves dans les deux camps ont depuis longtemps jeté d'en haut un regard de surprise et de pitié sur les motifs mal appréciés qui causèrent leur haine mutuelle et leur état d'hostilité dans cette vallée de ténèbres, de sang et de larmes. Paix à leur mémoire ! Pensons d'eux ce que l'héroïne de notre seule tragédie écossaise prie son époux de penser de son père défunt[1] :

> Ah ! ne blasphémez point la cendre de mon père !
> Son crime fut alors l'implacable colère,
> Crime expié depuis par de cruels malheurs[2] !

1. *Douglas*, par Home.
2. Nous croyons devoir désigner l'argument de la ballade de *Bothwell-Bridge*, dans les *Chants populaires de l'Écosse*, comme une espèce d'introduction historique aux *Puritains*.

CHAPITRE II.

> Qu'aux portes du château cent cavaliers choisis
> Soient rassemblés demain, à nos ordres soumis.
> HOME. *Douglas.*

ous le règne des derniers Stuarts, le gouvernement employait tous les moyens en son pouvoir pour détruire l'esprit austère du puritanisme, qui avait été le caractère principal du gouvernement républicain, et pour faire revivre ces institutions féodales qui, unissant le vassal à son seigneur, les rattachaient tous deux à la couronne. A cet effet, l'autorité indiquait des revues fréquentes, des exercices militaires, même des jeux et des divertissements. C'était là une conduite impolitique, pour ne pas dire plus; car la jeunesse des deux sexes, pour qui la flûte et le tambourin en Angleterre, et la cornemuse en Écosse, auraient été une tentation irrésistible, trouvait un plaisir plus doux encore dans la résistance aux ordres qui lui prescrivaient de danser. Forcer les hommes à se réjouir *par ordre*, c'est un moyen qui réussit rarement, même à bord des vaisseaux négriers, où jadis il était tenté quelquefois, dans l'intention de faire prendre aux captifs un exercice salutaire et de rétablir en eux la circulation du sang pendant le peu d'instants qu'on leur permettait de respirer l'air sur le tillac.

Le rigorisme des calvinistes scrupuleux augmentait en proportion du désir que le gouvernement montrait de le voir se relâcher. Ceux qui professaient une sainteté plus grande se distinguaient par l'observation judaïque du dimanche et la condamnation des plaisirs les plus innocents, comme de la danse *mêlée*, c'est-à-dire de la danse entre les hommes et les femmes (car je crois qu'ils admettaient qu'entre hommes ou entre femmes seulement la danse cessait d'être un péché); ils ne négligeaient rien pour empêcher ceux sur qui ils avaient quelque influence, de se montrer lorsque le ban du comté était convoqué pour les anciens *wappen-schaws*, ou revues, et que chaque seigneur, sous peine d'encourir de grosses amendes, devait paraître à la tête des hommes d'armes qu'il fournissait en raison de son fief. Ces assemblées inspiraient aux covenantaires une aversion

d'autant plus grande, que les lords-lieutenants et les shérifs avaient ordre de les rendre agréables aux jeunes gens qu'auraient pu séduire les exercices militaires du matin et les divertissements qui terminaient la soirée.

Les prédicateurs et leurs fougueux prosélytes n'épargnaient ni avis ni remontrances pour diminuer le nombre de ceux qui se rendaient aux wappen-schaws, car ils savaient que c'était le moyen d'affaiblir la force apparente et la force réelle du gouvernement, en empêchant la propagation de cet *esprit de corps* qui ne manque jamais de s'établir entre jeunes gens habitués à se réunir pour des exercices militaires ou des jeux d'adresse. Ils consacraient donc tous leurs efforts à retenir les sectaires qui pouvaient fournir des excuses pour se dispenser d'y paraître, et censuraient sévèrement ceux qu'y attirait la simple curiosité ou l'attrait du plaisir. Néanmoins les membres de la noblesse qui partageaient leurs principes ne pouvaient pas toujours se laisser guider par eux : la loi était péremptoire ; et le conseil privé, investi du pouvoir exécutif en Écosse, appliquait dans toute leur rigueur les statuts portés contre les vassaux de la couronne qui n'obéissaient pas à ces appels périodiques. Les propriétaires étaient donc dans la nécessité d'envoyer au wappen-schaw leurs fils, leurs tenanciers, leurs vassaux, suivant le nombre de chevaux, d'hommes et de lances qu'ils étaient obligés de fournir. Il arrivait fréquemment que, malgré la stricte recommandation de revenir aussitôt après la revue, les jeunes gens ne pouvaient ni résister au désir de prendre leur part des divertissements qui la terminaient, ni se dispenser d'aller écouter les prières prononcées dans les églises à cette occasion. C'était là ce que les pères et mères appelaient, en gémissant, se livrer à la chose maudite qui est une abomination devant le Seigneur.

Le shérif du comté de Lanark avait convoqué le wappen-schaw d'un district pittoresque, appelé le canton supérieur du Clydesdale, pour la matinée du 5 mai 1679. L'assemblée se tenait dans une vaste plaine, près d'un bourg royal[1] dont le nom importe peu à notre récit. Après la revue, les jeunes gens devaient, selon l'usage, se livrer à divers exercices dont le principal était appelé *le tir du perroquet* (a)[2]. C'était la figure d'un oiseau paré de plumes de toutes couleurs, sus-

1. Selon toute apparence, l'auteur désigne ici Rutherglen sur la rive méridionale de la Dye.
2. Les notes indiquées par des lettres sont placées à la fin du volume.

pendu à une grande perche, et qui servait de but aux compétiteurs pour décharger leurs fusils et leurs carabines, depuis que ces armes avaient remplacé les arcs et les flèches. Celui dont la balle atteignait l'oiseau à la distance de soixante-dix pas, portait le titre glorieux de *capitaine du Perroquet* pendant le reste de la journée, et il était conduit en triomphe au cabaret le plus achalandé du voisinage, où sous ses auspices la soirée se terminait dans les joies de la table. On pense bien que les dames des environs s'étaient empressées d'assister à cette cérémonie, excepté celles qui, esclaves des lois rigoureuses du puritanisme, auraient cru charger leur conscience d'un crime en autorisant par leur présence les profanes amusements des impies.

Dans ces temps de simplicité, les landaus, les barouches ou les tilburys n'étaient pas encore connus. Le seul lord-lieutenant du comté (personnage du rang d'un duc) avait une voiture à quatre roues, dont la lourde charpente ne ressemblait pas mal aux mauvaises gravures de l'arche de Noé. Huit gros chevaux flamands à tous crins traînaient ce char massif, qui contenait huit places à l'intérieur et six à l'extérieur. Les premières étaient occupées par Leurs Grâces le lord-lieutenant et sa noble moitié, deux enfants, deux dames d'honneur, et un chapelain rencogné dans une niche latérale, formée par une projection de la portière, que sa configuration particulière faisait nommer la botte; enfin, dans l'enfoncement du côté opposé, se tenait un écuyer de Sa Grâce. Un cocher et trois postillons coiffés de grandes perruques à trois queues, ayant de petites épées au côté, des espingoles en sautoir derrière les épaules, et des pistolets aux arçons de leurs selles, conduisaient cette maison roulante, derrière laquelle on voyait debout, en triple rang sur le marchepied, six laquais en livrée, armés jusqu'aux dents. Les autres personnages nobles du cortége, hommes et femmes, jeunes et vieux, étaient à cheval, chacun suivi de ses gens et de ses vassaux; mais la compagnie était choisie plutôt que nombreuse, et le lecteur en connaît déjà la cause.

Immédiatement après l'énorme carrosse dont nous venons d'essayer de donner la description, arrivait le paisible palefroi de lady Marguerite Bellenden, dame qui réclamait son rang de préséance sur la noblesse non titrée du canton. Elle était en grand deuil, ne l'ayant pas quitté depuis le jour où son mari fut condamné et exécuté comme partisan de Montrose. Sa petite-fille, unique objet de ses affections sur la terre, Édith aux cheveux blonds, était universellement recon-

nue pour la jeune personne la plus jolie de tout le canton, et, auprès de son aïeule, figurait le printemps à côté de l'hiver. Sa haquenée noire d'Espagne, qu'elle guidait avec grâce, son charmant habit d'amazone et sa selle chamarrée, tout contribuait à la faire remarquer avec avantage. Les boucles nombreuses de ses cheveux, que son chapeau laissait flotter sur ses épaules, étaient retenues par un ruban vert. Ses traits avaient une douceur féminine, mais avec une expression de finesse et de gaieté qui la préservait de la fadeur si souvent reprochée aux blondes et aux yeux bleus : c'était là ce qui attirait les regards, plus encore que l'élégance de ses vêtements ou que son joli palefroi.

Ces deux dames n'étaient suivies que de deux domestiques à cheval, quoique leur rang et leur naissance semblassent nécessiter un cortége plus nombreux ; mais la bonne vieille dame n'avait pu parvenir à compléter le contingent d'hommes que sa baronnie devait fournir : pour rien au monde elle n'aurait voulu rester au-dessous de ses obligations à cet égard, et elle avait métamorphosé tous ses domestiques en militaires. Son vieil intendant, qui, armé de pied en cap, conduisait la troupe, avait sué sang et eau, comme il le disait, pour vaincre les scrupules et les prétextes des fermiers, qui voulaient éluder de fournir les hommes, les chevaux et les harnais exigés par la loi. La dispute s'était terminée par une déclaration ouverte des hostilités, l'épiscopal en courroux ayant fait tomber sur les récalcitrants la foudre de son indignation, et ayant reçu d'eux en retour la menace de l'excommunication calviniste. Que faire en cette circonstance ? Il pouvait les dénoncer au conseil privé, qui aurait prononcé une amende contre les réfractaires, et envoyé chez eux garnison pour la faire payer : mais c'eût été introduire des chasseurs et des chiens dans un jardin pour y tuer un lièvre.

— Les rustres ne sont pas trop riches, dit Harrison en lui-même, et si les *Habits Rouges* viennent leur prendre le peu qu'ils possèdent, comment pourront-ils payer leurs rentes à la Chandeleur ? Il n'est déjà pas trop facile de leur arracher l'arriéré.

En conséquence, l'intendant se décida à armer l'oiseleur, le fauconnier, le valet de pied, le garçon de ferme et un vieil ivrogne de sommelier qui, ayant servi jadis dans les rangs des Cavaliers avec feu sir Richard, sous Montrose, étourdissait chaque soir toute la maison du récit de ses exploits à Kilsythe et à Tippermoor. C'était d'ailleurs

le seul homme de la bande qui eût un peu de zèle pour la cérémonie. De cette manière, et en recrutant deux ou trois braconniers, il compléta le contingent que lady Bellenden était tenue de fournir en qualité de propriétaire de la baronnie de Tillietudlem et autres lieux.

Dans la matinée, comme Harrison passait sa *troupe dorée* en revue devant la porte de la tour, Mause, mère du valet de ferme, arriva chargée des grosses bottes, de la jaquette en peau de buffle, et du reste de l'accoutrement qui avait été envoyé à Cuddy pour le service du jour, les déposa à terre avec une gravité affectée, en assurant l'intendant que, soit que ce fût la colique, soit que ce fût le saisissement subit d'un scrupule de conscience, chose qu'elle ne pouvait décider, Cuddy avait souffert des tranchées atroces toute la nuit, et n'était guère mieux à cette heure : — Le doigt de Dieu, ajouta-t-elle, est là-dedans, et mon fils ne doit pas prendre part à de telles corvées. — Vainement on menaça Mause de lui donner son congé et de la punir; elle s'obstina : une visite domicilière eut lieu sur-le-champ, et l'on trouva Cuddy hors d'état de répondre autrement que par de profonds gémissements. Mause était une ancienne domestique de la famille et une espèce de favorite de lady Margaret : elle avait donc des priviléges; et comme lady Margaret était déjà en route, on ne pouvait en appeler à son autorité. Dans cette extrémité, le génie du vieux sommelier trouva un fort heureux expédient.

— Pourquoi ne pas prendre Goose Gibby? s'écria-t-il; j'ai vu combattre sous Montrose bien des gens qui ne valaient pas Goose Gibby.

Gibby était un jeune garçon un peu niais, de très-petite taille, chargé du soin de la basse-cour sous l'inspection de celle qui en avait la surintendance; car dans une famille écossaise de ce temps-là les travaux étaient très-divisés. On envoya chercher le marmot; on l'affubla de la jaquette de peau de buffle, dont il pouvait à peine supporter le poids; ses petites jambes entrèrent dans d'énormes bottes; un casque lui couvrit la tête presque jusqu'au menton, comme un éteignoir, et l'on attacha un grand sabre à son côté, ou, pour mieux dire, ce fut lui qu'on attacha à un grand sabre. Ainsi accoutré, Gibby fut hissé, à sa demande, sur le cheval le plus doux qu'on put trouver. Conseillé et soutenu par le vieux sommelier Gudyil, qui se chargea d'être son chef de file, il passa la revue comme les autres, le shérif ne croyant pas devoir examiner très-scrupuleusement les recrues d'une dame aussi bien disposée pour le roi que l'était lady Bellenden.

Telle est la cause qui força lady Bellenden à se montrer en public sans autre suite que deux laquais, ce dont elle aurait rougi en toute autre circonstance : mais il n'était pas de sacrifice personnel, même celui de son amour-propre, qu'elle ne fût prête à faire à la cause de la royauté. Elle avait perdu son mari et deux fils de grande espérance dans les guerres civiles de ces temps malheureux; mais aussi elle reçut une récompense flatteuse : lorsque Charles II traversait l'ouest de l'Écosse pour aller livrer bataille à Cromwell dans la plaine fatale de Worcester, il s'arrêta au château de Tillietudlem, et consentit à accepter un déjeuner. Cet événement faisait époque dans la vie de lady Marguerite Bellenden, et il était bien rare qu'elle passât un seul jour sans trouver occasion de citer quelque circonstance de la visite dont le roi l'avait honorée, sans oublier que Sa Majesté avait daigné l'embrasser sur les deux joues, mais omettant d'ajouter qu'il avait accordé la même faveur à deux servantes fraîches et réjouies, métamorphosées en dames d'honneur pour la circonstance. Une telle marque de faveur aurait bien suffi sans doute pour que lady Marguerite embrassât à jamais la cause des Stuarts; mais sa naissance, son éducation, sa haine pour le parti opposé, l'avaient déjà irrévocablement attachée à leur fortune. Ils semblaient triompher en ce moment, mais elle leur avait été fidèle aux jours les plus critiques, et elle était prête à braver les mêmes revers, si le sort les trahissait de nouveau. Ce jour-là, elle contemplait avec un bien vif plaisir le déploiement d'une force prête à soutenir les intérêts de la couronne, et dévorait en secret la mortification qu'elle éprouvait de se voir abandonnée d'une partie de ses propres vassaux.

Respectée de toutes les anciennes familles du comté, elle vit chacun des chefs de maison qui assistaient à la revue s'empresser de lui rendre leurs hommages, et il n'y eut pas un jeune homme de distinction qui, ferme sur les étriers et le corps d'aplomb sur la selle, ne vînt caracoler devant miss Édith Bellenden, pour déployer l'adresse avec laquelle il guidait sa monture; mais tous ces jeunes cavaliers, distingués par leur rang et leur loyauté héréditaire, n'obtenaient d'Édith rien au delà de ce qu'exigeaient les lois de la courtoisie. Elle écoutait avec une égale indifférence les compliments qu'on lui adressait, et dont la plupart étaient pillés des longs romans de La Calprenède et de Scudéry, modèles dans lesquels la jeunesse de ce siècle aimait à étudier ses sentiments et ses discours. Cet usage dis-

parut quand, fatiguée des éternelles rapsodies de Cyrus, de Cléopâtre et d'autres, la mode les réduisit en petits volumes aussi courts que ceux que j'entreprends de lire aujourd'hui. Toutefois le destin avait décidé que miss Bellenden ne montrerait pas la même indifférence pendant tout le cours de la journée.

CHAPITRE III.

Le poids de son armure écrasant le guerrier,
Il tombe, et dans sa chute entraîne son coursier.
CAMPBELL. *Les plaisirs de l'Espérance.*

Après les évolutions militaires, aussi bien exécutées qu'on pouvait l'attendre d'hommes inexpérimentés et de chevaux non dressés, de grands cris annoncèrent que la lutte pour le prix du perroquet allait commencer. Le mât ou grande perche avec une gaule en croix à laquelle le but était suspendu, fut élevé au milieu des acclamations de l'assemblée; et ceux-là même qui avaient regardé les évolutions de la milice féodale avec un sourire ironique, par haine contre la famille royale qu'ils avaient l'air de soutenir, ne purent s'empêcher de prendre intérêt à ce nouvel exercice. On accourut en foule; on critiqua la tournure de chaque compétiteur qui, par son plus ou moins d'adresse, excitait la risée ou les applaudissements.

Bientôt on vit s'approcher le fusil à la main, un jeune homme, vêtu avec simplicité, mais avec une certaine prétention à l'élégance; son manteau vert était jeté négligemment sur ses épaules, et sa fraise brodée, sa toque à plumes, annonçaient qu'il était au-dessus de la classe commune : un murmure confus s'éleva à l'instant, et il aurait été difficile de juger s'il lui était favorable. — Est-il possible, disaient les vieux et zélés puritains que la curiosité, plus forte que leur fanatisme, avait conduits parmi les spectateurs; est-il possible que le fils d'un tel père prenne part à ces indécentes folies? — Les autres, et c'était la majeure partie, souhaitaient que le fils d'un des anciens chefs presbytériens enlevât le prix, sans s'inquiéter s'il lui convenait de le disputer. Leurs vœux furent exaucés : l'aventurier au manteau vert tira et atteignit le perroquet, et c'était le premier coup qui

comptât de la journée, quoique plusieurs balles eussent passé très-près du but. Une acclamation presque générale s'éleva. Cependant son succès n'était pas encore décisif; il fallait que parmi les antagonistes qui venaient après lui ceux qui auraient la même chance concourussent jusqu'au moment où l'un d'entre eux obtiendrait une supériorité complète. Il n'y eut que deux de ces derniers qui touchèrent le but. Le premier était un homme qui appartenait évidemment à la classe du peuple, d'un air commun, et enveloppé d'un grand manteau avec lequel il se cachait soigneusement la figure; le second, un jeune cavalier d'un extérieur agréable, et paré avec quelque recherche. Depuis la fin de la revue, celui-ci était resté constamment auprès de lady Marguerite et de miss Bellenden, et les avait quittées avec un air d'indifférence lorsque la vieille dame lui témoigna son regret qu'aucun compétiteur noble et du parti royaliste ne se présentât pour disputer le prix. En moins d'une minute, le jeune lord Évandale mit pied à terre, prit un fusil des mains de son domestique, et, comme nous l'avons dit, frappa le perroquet.

La lutte s'ouvrit de nouveau entre ces trois concurrents, et l'intérêt des spectateurs redoubla. Le lourd équipage du duc, mis en mouvement, non sans difficulté, s'approcha du théâtre de la lutte; les dames et les gentilshommes tournèrent de ce côté la tête de leurs chevaux : tous les yeux étaient attentifs au résultat.

Selon les anciens usages, les compétiteurs eurent recours à la voie du sort pour savoir qui tirerait le premier; le hasard décida que ce serait le jeune plébéien. Il prit son poste, découvrit à demi son visage campagnard, et dit au jeune homme vêtu d'un manteau vert : — Écoutez, monsieur Henry, en toute autre occasion je chercherais à manquer le but pour vous en laisser l'honneur; mais Jenny Dennison nous regarde, et je dois faire de mon mieux. — Pourtant il ne réussit pas, quoique sa balle eût sifflé si près du but que l'oiseau fut évidemment ébranlé. Baissant les yeux, il s'enveloppa de son manteau, et se retira précipitamment comme s'il avait craint d'être reconnu.

Le tireur vert s'avança, et pour la seconde fois sa balle frappa le perroquet. Les acclamations furent générales, et du centre de l'assemblée s'éleva ce cri : — La bonne cause pour toujours!

Les dignitaires du canton fronçaient le sourcil en entendant ces cris des malintentionnés; mais lord Evandale obtint aussi à son tour le même succès; et les félicitations bruyantes, les applaudissements

des royalistes et de la partie aristocratique de l'assemblée ne lui furent pas épargnés. — Toutefois, l'épreuve n'était pas finie.

Le tireur vert, comme s'il était résolu à terminer l'affaire d'une manière décive, prit son cheval, qu'il avait confié à un des spectateurs, s'assura de la solidité des sangles, mit le pied à l'étrier, et faisant signe de la main à la foule de s'écarter, joua des éperons, gagna au galop la place d'où il allait tirer, lâcha la bride, se retourna en arrière, déchargea sa carabine, et abattit le perroquet. La plupart de ceux qui entouraient lord Evandale lui dirent que c'était une innovation aux usages établis, et qu'il n'était pas obligé de l'imiter; il n'en persista pas moins à suivre cet exemple. Mais, ou son adresse n'était pas aussi parfaite, ou son cheval n'était pas aussi bien dressé : à l'instant même où il lâchait son coup, l'animal fit un bond, et la balle n'atteignit pas l'oiseau.

On fut alors aussi charmé de la courtoisie du jeune homme au manteau vert qu'on l'avait été de son adresse : s'avançant vers lord Evandale, il lui dit qu'il ne pouvait se prévaloir d'un accident, et lui proposa une nouvelle épreuve à pied.

— Je la ferais plus volontiers à cheval, répondit ce dernier, si j'en avais un aussi bien dressé que le vôtre.

— Voulez-vous me faire l'honneur de le monter, et de me prêter le vôtre en échange? demanda le jeune homme.

Lord Evandale était presque honteux d'accepter cette offre, car il sentait que ce serait diminuer le prix de la victoire s'il la remportait. Cependant, jaloux de rétablir sa réputation d'adresse, il dit à son rival qu'il lui cédait entièrement l'honneur de la journée, mais qu'il acceptait volontiers sa proposition, et que le nouvel essai qu'ils allaient faire serait en l'honneur de leurs amours. En parlant ainsi, il jeta un regard passionné du côté de miss Bellenden, et la tradition rapporte que les yeux du jeune tireur vert prirent la même direction, mais plus clandestinement.

Le résultat de cette dernière épreuve fut le même que celui de la précédente, et lord Evandale ne continua que difficilement d'affecter cet air d'indifférence moqueuse qu'il avait pris jusqu'alors; mais, voulant eviter le ridicule qui toujours s'attache au vaincu, il rendit le coursier à son heureux adversaire et reprit le sien. — Je vous remercie, lui dit-il, d'avoir rétabli mon cheval dans ma bonne opinion. J'étais disposé à lui attribuer ma défaite; je vois à présent que je ne

dois en accuser que moi-même. — Ayant prononcé ces paroles avec un ton léger d'insouciance qui cachait mal sa mortification réelle, il se remit en selle et s'éloigna.

Suivant l'usage ordinaire du monde, ceux mêmes qui penchaient pour lord Evandale accordèrent au vainqueur leurs applaudissements, et toute l'attention de l'assemblée se dirigea vers lui. — Qui est-il? quel est son nom? s'écriaient de toutes parts ceux qui ne le connaissaient pas. — On ne tarda pas à l'apprendre, et dès qu'on sut qu'il appartenait à cette classe à qui l'on peut marquer des égards sans déroger, quatre amis du duc, avec l'empressement que le pauvre Malvolio[1] attribue à son cortége imaginaire, vinrent l'inviter à se présenter devant lui. Comme ils le conduisaient à travers la foule, en l'accablant de compliments sur son triomphe, il passa devant lady Bellenden : ses joues prirent un incarnat plus vif lorsqu'il salua miss Edith, dont le visage se couvrit d'une semblable rougeur en lui rendant, avec une courtoisie mêlée d'embarras, son salut respectueux.

— Vous connaissez donc ce jeune homme? demanda lady Marguerite à sa petite-fille.

— Je... oui... je l'ai vu chez mon oncle, et... ailleurs aussi... quelquefois... par hasard.

— J'entends dire que c'est le neveu du vieux Milnwood.

— Oui, dit un gentilhomme qui était à cheval auprès de la vieille dame ; c'est le fils de feu le colonel Morton de Milnwood, qui commandait pour le roi un régiment de cavalerie à la bataille de Dunbar et à Inverkeithing.

— Mais auparavant il avait combattu contre lui à celles de Marston-Moor et de Philiphaug, répliqua lady Bellenden en soupirant avec affectation, car ce dernier mot réveillait en elle le douloureux souvenir de la mort de son époux.

— Votre mémoire est fidèle, Milady ; mais le mieux est d'oublier le passé, reprit le gentilhomme en souriant.

— Il devrait ne pas l'oublier, lui, sir Gilbertscleugh, et ne pas venir se mêler à la société de personnes auxquelles son nom peut rappeler de fâcheux souvenirs.

— Vous oubliez, Milady, que ce jeune homme est ici parce que son devoir l'y appelle, et qu'il fait partie du contingent que doit four-

1. Personnage plaisant d'une comédie de Shakspeare.

nir son oncle. Je désirerais que tous les contingents fussent composés de jeunes gens tels que lui.

— Et son oncle est sans doute une tête ronde, comme son père l'a été si longtemps.

— C'est un vieil avare dont les opinions politiques changeraient tous les jours pour une pièce d'or. Il serait difficile de dire si c'est par suite de ses principes qu'il a envoyé ici son neveu; je croirais au contraire que c'est dans la crainte d'être mis à l'amende. Quant au jeune homme, je pense qu'il se trouve fort heureux d'avoir pu échapper un jour à l'ennui du vieux manoir de Milnwood, où il n'a pour toute compagnie qu'un oncle hypocondriaque et une vieille femme de charge favorite.

— Savez-vous de combien d'hommes se compose le contingent que doit fournir la terre de Milnwood?

— De deux cavaliers complétement équipés.

— Cousin Gilbertscleugh, le domaine de Tillietudlem en a toujours fourni huit, dit lady Marguerite en se redressant d'un air de dignité, et plus d'une fois le zèle de ses propriétaires a triplé ce nombre. Je me souviens que Sa Majesté le roi Charles II, quand il me fit l'honneur de déjeuner à Tillietudlem, s'informa d'une manière toute particulière...

— Voilà le carrosse du duc qui se met en marche! s'écria Gilbertscleugh, qui partageait l'alarme commune à toutes les connaissances de lady Marguerite quand elle se mettait à parler de la visite du roi à Tillietudlem. Il est temps, Milady, d'aller prendre le rang qui vous appartient dans le cortége. Me permettrez-vous de vous escorter jusque chez vous? Des partis de whigs rebelles sont répandus dans la campagne, et l'on dit qu'ils insultent et désarment les gens bien pensants.

— Je vous remercie, cousin Gilbertscleugh, mais l'escorte de mes hommes d'armes suffira pour me protéger. Voulez-vous avoir la complaisance d'ordonner à Harrison de faire marcher sa troupe plus vite? On dirait qu'il suit un enterrement.

Cet ordre fut transmis au fidèle intendant par le complaisant gentilhomme; et le bon Harrison, qui avait d'excellentes raisons pour le croire très-peu prudent, partit au petit trot. Il fut suivi par le belliqueux sommelier, dont l'attitude à cheval convenait parfaitement chez un homme qui avait servi sous Montrose : Gudyll montrait une

fierté qu'augmentaient encore les fumées de l'eau-de-vie dont il s'était largement abreuvé, pendant les intervalles du service militaire, à la santé du roi et à la confusion du Covenant. Malheureusement cette dose un peu trop forte de rafraîchissements lui avait fait oublier l'attention qu'il devait donner à Gibby, son inexpérimenté compagnon de file, à qui il n'avait cessé de répéter ses avis en se rendant à la revue, et qu'il avait déjà préservé de plusieurs accidents. Dès que le cheval du malheureux écuyer se mit au trot, ses bottes commencèrent à battre contre les flancs du coursier; et les éperons dont elles étaient armées mettant à une trop forte épreuve la patience du quadrupède, celui-ci fit un bond et partit au galop. Perdue en partie sous l'acier de son vaste casque, la voix de Gibby, qui criait au secours, ne put parvenir jusqu'aux oreilles du sommelier, alors très-occupé à siffler, de toute la force de ses poumons, l'air guerrier des *Braves Grœmes*[1]. Enfin, après s'être cabré et avoir entraîné son cavalier hors des rangs, le cheval arriva bientôt près de l'énorme voiture du duc, au grand amusement de tous les spectateurs.

Gibby, peu accoutumé aux soubresauts qu'il éprouvait, s'était accroché des deux mains à la crinière de son bucéphale, sur lequel il se trouvait presque couché à plat ventre, assujettissant par cette posture la pique dont il était armé, et qui était tombée en travers sur le dos de l'animal. Cette arme ainsi placée, était sur le point d'entrer dans l'équipage en brisant la glace d'une des portières, et de percer autant de gens que la célèbre lance de Roland, qui, selon le poëte italien, embrocha autant de Maures qu'un Français peut embrocher de grenouilles, quand un cri perçant, poussé par tous ceux qui étaient en danger causa un nouvel effroi au coursier. Par une dernière saccade, il fit perdre selle au malencontreux cavalier, qui alla mesurer la terre.

Le plus fâcheux de l'aventure, c'est que lady Bellenden, ignorant encore que c'était un de ses guerriers qui donnait ce burlesque spectacle, arriva à temps pour voir son petit homme d'armes dépouillé de sa peau de lion, c'est-à-dire de la jaquette de peau de buffle dont il était revêtu. L'intendant et le sommelier s'empressèrent de lui expliquer le motif d'une métamorphose qu'ils avaient jugée nécessaire, mais ils ne purent calmer son ressentiment; elle se retira indignée

1. Air de Montrose.

contre les insolents qui osaient rire de l'accident arrivé à un de ses hommes d'armes, et très-disposée à faire tomber tout le poids de sa colère sur l'agriculteur réfractaire dont Goose Gibby avait si malencontreusement rempli la place.

La plus grande partie de la noblesse se dispersa, emportant pour amusement de la soirée la comique mésaventure des hommes d'armes de Tillietudlem. Les cavaliers aussi se séparèrent, excepté ceux qui, ayant exercé leur adresse au jeu du perroquet, étaient obligés, par un ancien usage, de boire le *coup de grâce* avec leur capitaine avant de lui dire adieu.

CHAPITRE IV.

— Précédant les bannières,
Aux foires il jouait devant les militaires,
Et nettoyait gaîment leur appareil guerrier :
Des armes comme alors étincelait l'acier !
Qui pourra désormais jouer au lieu d'Habbie
En tête de la compagnie?

Élégie d'Habbie Sympson.

En tête de la cavalcade marchait Niel, le joueur de cornemuse de la ville, monté sur un bidet blanc, armé de l'épée et de la dague écossaise, et dont l'instrument était garni d'autant de rubans qu'il en faudrait pour parer six beautés de village un jour de foire ou de prêche. Niel, garçon bien fait de corps, la taille droite et raide, propre, et muni de bons poumons, avait obtenu par son mérite le poste officiel de joueur de cornemuse de...[1], et les émoluments y attachés, savoir : un champ d'une acre d'étendue, le *pipers croft*[2], comme on l'appelle encore ; cinq marcs d'argent, un habit neuf à la livrée de la ville, chaque année ; l'espoir d'obtenir un dollar[3] à l'élection des magistrats, si le prévôt avait la volonté et le pouvoir de lui accorder une telle gratification ; et le privilége d'aller donner une sérénade, au retour du printemps, à la porte de toutes les maisons respectables de la banlieue, pour réjouir le cœur des autres par sa musique, récon-

1. Rutherglen. — 2. Le clos du joueur de cornemuse.
3. Cinq francs de notre monnaie.

forter le sien avec leur ale et leur brandevin, et demander à chacun une rétribution en blé.

Indépendamment de ces avantages inestimables, Niel sut, par ses qualités personnelles ou son talent musical, obtenir la main d'une veuve, fraîche encore, qui tenait le principal cabaret de l'endroit. Le premier mari ayant été un presbytérien si rigide que les gens de la secte l'appelaient Graïus le publicain, ses ardents coreligionnaires étaient scandalisés qu'elle lui donnât pour successeur un homme de la profession de Niel; mais comme la bière de la taverne conserva sa réputation sans égale, les anciennes pratiques continuèrent généralement à lui accorder la préférence. Le caractère du nouvel hôte était d'ailleurs on ne peut plus accommodant, et il avait soin de tenir le gouvernail de sa petite barque de telle manière qu'elle pût résister aux flots de toutes les factions. Niel était toujours de bonne humeur, plein de malice et de finesse, pensant beaucoup à contenter ses habitués dans son intérêt personnel, et s'inquiétant fort peu des querelles qui divisaient l'église et le gouvernement. Mais le lecteur connaîtra mieux son caractère par le compte que nous allons rendre des instructions qu'il donna à sa fille Jenny en rentrant chez lui, pendant que la troupe des chevaliers du perroquet se plaçait autour d'une grande table au milieu de la principale salle de son cabaret. Jenny comptait à peine dix-huit ans; il n'y avait que six mois que sa mère avait été portée au cimetière, et elle commençait à remplacer la défunte dans les soins dont celle-ci s'était si bien acquittée de son vivant.

— Jenny, lui dit Niel Blane tandis qu'elle l'aidait à se débarrasser de sa cornemuse, voici le premier jour où vous allez remplacer votre rigide mère dans le service de la maison; c'était une brave femme, civile avec tout le monde, whigs ou tories, n'importe de quel quartier de la ville; vous remplirez difficilement sa place, surtout un jour comme celui-ci; mais que la volonté du ciel soit faite. — Jenny, quo que puisse demander Milnwood, ayez soin de le lui donner; car il est capitaine du perroquet, et il ne voudra pas déroger aux vieux usages. Peut-être ne paiera-t-il pas l'écot lui-même, car son oncle tient les cordons de la bourse un peu serrés; mais ne vous inquiétez pas, je saurai bien tirer de l'argent du vieil avare, en lui faisant honte de cette dette. — Voilà le desservant de la paroisse qui joue aux dés avec le cornette Grahame; soyez empressée et polie envers tous deux.

Dans le temps où nous vivons, les capitaines et les ministres sont à craindre quand ils en veulent à quelqu'un. Les dragons vont crier pour de la bière; ils en auront, il faut qu'ils en aient! — ce sont des tapageurs, mais ils paient d'une façon ou d'une autre : j'ai acheté la vache sans cornes, qui est la meilleure de notre étable, au noir Franck Inglis et au sergent Bothwell pour dix livres d'Écosse, et ils en burent le prix dans une séance.

— Mais, mon père, interrompit Jenny, on dit que ces deux maraudeurs ont enlevé cette vache à la pauvre ménagère de Bell's Moor, uniquement parce qu'elle avait été un dimanche après midi entendre un prédicateur dans les champs.

— Chut! petite sotte : avons-nous besoin de savoir d'où vient le bétail qu'ils nous vendent? c'est l'affaire de leur conscience. — Jenny, faites attention à cet homme sournois et de mauvaise humeur : voyez-le assis seul à une table et tournant le dos à tout le monde. Il m'a tout l'air d'un de ces gens qui vont à l'église dans les champs; je l'ai vu tressaillir quand il a aperçu les Habits-Rouges, et je crois qu'il aurait volontiers passé outre si son cheval (excellente monture) n'avait été fatigué outre mesure; il a été forcé de s'arrêter bon gré mal gré. Servez-le avec douceur, Jenny, sans trop de bruit; et ne le faites pas jaser, de peur d'attirer sur lui l'attention des soldats; mais ne lui donnez pas de chambre particulière, parce que si c'est un des gens qu'on cherche, on pourrait dire que nous voulons le cacher. — Quant à vous, Jenny, je vous le répète, soyez polie avec tout le monde. Ne vous mettez pas en peine de ce que les jeunes gens pourront vous dire : dans notre état, il faut savoir tout entendre; et votre brave mère, à qui Dieu fasse paix! avait toujours la riposte prête. Cependant, ne souffrez pas qu'on joue des mains, et s'il se trouvait quelque impertinent, appelez-moi. — Encore! écoutez; lorsque la bière fera son effet sur nos buveurs, ils se mettront à parler du gouvernement et de l'église, et probablement ils se querelleront : laissez-les faire, Jenny. La colère est une passion qui sèche le gosier, et plus ils se disputeront, plus ils boiront. Mais alors vous ferez bien de leur donner de la petite bière, cela les échauffera moins, et ils ne s'en apercevront pas.

— Mais, mon père, s'ils viennent à se battre, comme cela est arrivé il y a quelque temps, ne faudra-t-il pas vous avertir?

— Gardez-vous-en bien. Celui qui veut mettre les holà dans une bagarre attrape toujours les coups les plus durs. Si les soldats turent

leurs sabres, appelez la garde. Si les bourgeois prennent les pincettes et la pelle de la cheminée, appelez le bailli et les officiers de police; mais sous aucun prétexte ne m'appelez jamais, moi! Je suis éreinté d'avoir soufflé toute la journée, et je veux dîner tranquillement dans mon petit cabinet. Ah! voilà que j'y pense, le laird... c'est-à-dire celui qui a été le laird de Lickitup, avait demandé un hareng saur et de la petite bière. Tirez-le par la manche, et glissez-lui dans l'oreille que je le prie à dîner avec moi. C'était une bonne pratique autrefois, et il ne lui manque que les moyens pour l'être encore. Il boit toujours aussi volontiers. Si vous voyez quelque pauvre diable qui soit honteux faute d'argent, donnez-lui un verre de bière et un bannock[1]; nous n'y perdrons rien; cela met la maison en crédit. — Allons, mon enfant, contentez tout le monde; mais d'abord servez-moi mon dîner, et apportez-moi deux pots de bonne bière et une pinte d'eau-de-vie.

Ayant ainsi donné ses instructions à Jenny, son premier ministre, Niel entra dans un cabinet séparé pour passer tranquillement le reste de la soirée avec le *ci-devant* laird, jadis son patron, trop heureux aujourd'hui d'être son commensal.

La plus grande activité régnait alors dans le département de Jenny. Les chevaliers du perroquet avaient déjà porté la santé de leur capitaine, qui, tout en se ménageant lui-même, avait soin que rien ne manquât à ceux qu'il traitait. Leur nombre diminuait insensiblement, et les cinq ou six qui restaient encore commençaient à penser à se retirer, ce que le jeune Milnwood attendait avec quelque impatience.

A une table voisine de la leur étaient les deux dragons dont Niel avait parlé, un brigadier et un simple soldat du régiment des gardes commandé par Claverhouse. Les officiers non commissionnés, ou sans brevet, et les simples soldats de ce corps, n'étaient pas considérés comme des mercenaires ordinaires; leur rang les assimilait presque aux mousquetaires de France, car ils étaient regardés comme des cadets qui avaient tous la perspective d'obtenir un grade s'ils se comportaient honorablement. On y trouvait des jeunes gens de bonne famille, ce qui ajoutait à l'orgueil de ceux qui y servaient, et augmentait leur importance.

L'officier sans brevet dont il s'agit ici en est un exemple remarquable : son vrai nom était Francis Stuart, mais il était généralement

1. Espèce de pain rond plus dur que la galette ordinaire d'Écosse.

connu sous celui de Bothwell, parce qu'il descendait directement du dernier comte de ce titre; non de l'amant infâme de la malheureuse reine Marie, mais de Francis Stuart, comte de Bothwell, dont l'esprit turbulent et les fréquentes conspirations troublèrent le règne de Jacques VI, roi d'Écosse, et qui mourut en exil dans la dernière misère. Le fils de ce comte avait réclamé de Charles Ier la restitution d'une partie des domaines confisqués sur son père; mais les nobles qui en avaient profité n'étaient pas d'humeur à les rendre. Les guerres civiles achevèrent de le ruiner en lui enlevant une faible pension que Charles lui avait accordée; et son fils, après avoir servi comme soldat en pays étranger et en Angleterre, après avoir subi toutes les vicissitudes de la fortune, fut obligé de se contenter d'une place d'officier sans brevet dans le régiment des gardes, quoiqu'il appartînt réellement à la famille royale, son aïeul paternel étant un fils naturel de Jacques VI (b). Une force de corps peu ordinaire, beaucoup de dextérité dans le maniement des armes, et la circonstance remarquable de sa naissance, avaient attiré sur lui l'attention de ses officiers; mais son caractère avait beaucoup d'affinité avec la licence et la grossièreté des soldats, trop souvent commandés pour faire payer les amendes et les contributions imposées aux presbytériens réfractaires. Les dragons étaient tellement accoutumés à remplir ces missions, qu'ils croyaient pouvoir se permettre tout avec impunité, comme s'ils ne connaissaient d'autres lois et d'autre autorité que les ordres de leurs officiers. Dans ces diverses occasions, Bothwell était toujours le plus tôt prêt.

Sans le respect qu'ils avaient pour leur cornette, qui jouait aux dés avec le ministre dans la même salle, il est probable que Bothwell et son camarade ne seraient pas restés tranquilles si longtemps; mais les deux premiers, ayant été appelés pour conférer avec le magistrat de la ville sur une affaire urgente, Bothwell ne tarda pas à montrer combien il méprisait le reste de la compagnie.

— Holliday, dit-il à un dragon qui était venu s'asseoir à la même table que lui, n'est-il pas bien étrange de voir tous ces rustres [1] passer ici la soirée à boire, sans qu'ils aient pensé à porter la santé du roi?

— Vous vous trompez, j'ai entendu cette espèce de chenille verte proposer la santé de Sa Majesté.

1. *Bumpkins* Ce mot répond ici à celui de *pékin* en français.

— Oui-da? Eh bien, Tom, il faut les faire boire à celle de l'archevêque de Saint-André; et qu'ils la boivent à genoux, encore!

— Bonne idée, pardieu! s'écria Inglis; et si quelqu'un s'y refuse, nous l'emmènerons au corps de garde, nous lui ferons monter le cheval né d'un gland [1], et nous lui attacherons une paire de carabines à chaque pied, pour l'y tenir en équilibre.

— Bien dit, Tom? et pour procéder avec ordre, je vais commencer par ce rustre en bonnet bleu qui se tient seul dans un coin.

Bothwell se leva aussitôt, et mettant son sabre sous son bras, pour soutenir l'insolence qu'il méditait, il se plaça en face de l'étranger que Niel avait signalé dans les avis adressés à sa fille; prenant ensuite le ton solennel et nasillard d'un prédicateur puritain. — J'ai, lui dit-il, une petite requête à présenter à Votre Gravité, c'est de remplir ce verre de la boisson que les profanes appellent eau-de-vie, et de le vider à la santé de Sa Grâce l'archevêque de Saint-André, le digne primat d'Écosse, après vous être levé de votre siége et vous être baissé jusqu'à ce que vos genoux touchent la terre.

Chacun attendait la réponse. Les traits durs et farouches de l'étranger, ses yeux presque louches et d'une expression sinistre, la force évidente de ses membres, quoiqu'il ne fût que de moyenne taille, annonçaient un homme peu disposé à entendre la plaisanterie et à souffrir impunément une insulte. — Et si je ne satisfais pas à votre impertinente requête, dit-il, qu'en pourra-t-il résulter?

— Ce qu'il en résultera, mon bien-aimé? dit Bothwell avec le même accent de raillerie, c'est que, primo, je tirerai ta protubérance nasale; secundo, bien-aimé, j'appliquerai mon poing sur tes organes visuels; et tertio enfin, bien-aimé, je ferai tomber le plat de mon sabre sur les épaules du réfractaire.

— En vérité! dit l'étranger. Passez-moi le verre; — et, donnant à sa physionomie et au son de sa voix une expression singulière: — Je porte la santé de l'archevêque de Saint-André, bien digne de la place qu'il occupe en ce moment, poursuivit-il: puisse chaque prélat d'Écosse être bientôt comme le très-révérend James Sharpe!

— Eh bien, dit Holliday d'un air de triomphe, il a subi l'épreuve.

— Oui, mais avec un commentaire, remarqua Bothwell; je ne comprends pas ce que veut dire ce whig tondu.

1. Expression de soldat, pour dire le *cheval de bois*.

— Allons, Messieurs, dit Morton que leur insolence commençait à impatienter, nous sommes tous ici de fidèles sujets du roi, rassemblés par un jour de fête, et nous avons droit d'espérer que nous ne serons pas troublés plus longtemps par de pareilles discussions.

Bothwell allait répliquer d'un ton bourru, mais Holliday lui rappela tout bas que la troupe avait reçu de strictes injonctions de n'insulter aucun de ceux qui, conformément aux ordres du conseil, seraient venus à la revue. Le brigadier ne put cependant se contenir tout à fait, et regardant Morton en face : — Fort bien, maître Perroquet, lui dit-il, je ne veux pas troubler votre règne, qui finit, je crois, à minuit. — N'est-il pas plaisant, Holliday, ajouta-t-il en se tournant vers son camarade, que des bourgeois fassent tant d'étalage pour savoir tirer au blanc? Il n'y a pas de femme ni d'enfant qui n'en fît autant après vingt-quatre heures d'exercice. Si monsieur le capitaine Perroquet ou quelqu'un de sa troupe voulait s'essayer avec moi au sabre ou à l'épée, à la rapière seule ou à la rapière et à la dague, pour une pièce d'or au premier sang, à la bonne heure; mais tous ces paysans (Il heurtait du pied le bout de l'épée de Morton.) portent des armes qu'ils n'oseraient toucher. Eh bien, s'ils voulaient seulement lutter, ou se disputer la barre de bois, ou pousser la pierre, ou jeter l'essieu[1], cela me serait encore égal.

La patience de Morton était à bout; il se leva, et, regardant fièrement Bothwell, il portait la main à l'épée, quand l'étranger, s'avançant entre eux, lui dit : — C'est ma querelle! j'ai été insulté le premier, et au nom de la bonne cause, je dois accepter le défi. — Vous parlez de lutter, dit-il ensuite à Bothwell, voulez-vous vous hasarder à lutter avec moi?

— Bien volontiers, enfant chéri, répliqua le brigadier; nous lutterons jusqu'à ce qu'un de nous tombe par terre.

— Ma force vient de celui qui est la source de toute force, et tu vas servir d'exemple aux mauvais railleurs.

A ces mots, l'inconnu mit bas son manteau de drap grossier et tendit son bras nerveux d'un air résolu. Nullement intimidé par les formes robustes, la poitrine large, les épaules carrées et l'air fier de son antagoniste, le soldat déboucla son ceinturon et se dépouilla de son uniforme en sifflant avec un ton d'indifférence. Tous les assis-

1. Anciens exercices de force et d'adresse parmi les paysans d'Angleterre et d'Écosse.

tants les entouraient, curieux de voir quel serait le résultat de cette lutte.

Le militaire parut d'abord l'emporter, mais sans qu'il y eût rien de décisif dans ces premiers avantages. Il était évident qu'il avait employé toutes ses forces, au lieu que son antagoniste ménageait prudemment les siennes. Enfin celui-ci, dans une vigoureuse étreinte, l'enleva de terre, puis le jeta si rudement sur le carreau, qu'il y resta quelques instants étourdi et sans mouvement.

— Vous avez tué mon brigadier, s'écria Holliday en tirant son sabre, et, par tout ce qu'il y a de plus sacré, vous m'en ferez raison.

— Arrêtez, dirent Morton et les autres assistants; tout s'est passé dans les règles, et votre camarade n'a trouvé que ce qu'il cherchait.

— C'est vrai, dit Bothwell en se relevant; rengainez, Tom; je ne croyais pas possible que le plus fier plumet du régiment des gardes fût jeté sur le plancher d'un misérable cabaret par un tondu de puritain. — Alors, serrant fortement la main de l'étranger : — L'ami, lui dit-il, nous nous retrouverons quelque jour, et nous jouerons un jeu un peu plus sérieux.

— Et quand ce moment arrivera, répliqua l'étranger en lui serrant la main à son tour, je vous promets que lorsque je vous aurai renversé, vous ne vous relèverez pas si facilement.

— Fort bien, bien-aimé[1]! si tu es puritain, du moins ne manques-tu ni de force ni de courage. Je te souhaite bien du bonheur; mais, crois-moi, décampe sur ton bidet avant que le cornette vienne faire sa ronde, car il a fait arrêter plus d'un drôle qui avait l'air moins suspect que toi.

L'étranger pensa probablemeut que cet avis n'était pas à dédaigner, car il paya son écot, et, courant à l'écurie, sella lui-même son cheval noir, à qui le repos et le fourrage avaient rendu ses forces. Comme il sortait, il rencontra Morton. — Je vais du côté de Milnwood, lui dit-il; voulez-vous me permettre de profiter de votre compagnie?

— Volontiers, répondit le jeune homme, quoiqu'il trouvât dans cette physionomie farouche quelque chose qui lui répugnait.

Après un adieu amical, les compagnons de Morton se dispersèrent

1. Ce mot de mépris, qui revient si souvent, fait allusion à une expression des prédicateurs du puritanisme, *beloved*.

dans diverses directions; quelques-uns l'accompagnèrent pendant un mille, mais enfin l'étranger et lui se trouvèrent seuls.

La compagnie avait à peine quitté la taverne, qu'on entendit le bruit des tambours et le son des trompettes. Les dragons se rassemblèrent précipitamment sur la place du marché, et bientôt le cornette Grahame entra chez Niel Blane, accompagné du prévôt de la ville avec six soldats et des agents de la police municipale armés de hallebardes.

— Qu'on garde les portes, que personne ne sorte. — (Tels furent les premiers mots qu'il prononça.) — Eh bien, Bothwell, n'avez-vous pas entendu le boute-selle?

— Il se disposait à rentrer au quartier, mon lieutenant, dit Holliday; il vient de faire une mauvaise chute.

— Dans une dispute, sans doute? — Bothwell, si vous négligez ainsi votre devoir, votre sang royal ne vous exemptera pas de punitions.

— Et en quoi ai-je négligé mon devoir? demanda celui-ci d'un air chagrin.

— Vous auriez dû être au quartier, brigadier Bothwell; vous avez perdu une occasion d'or. Le carrosse de l'archevêque de Saint-André a été arrêté ce matin par une bande de whigs rebelles, qui l'ont assassiné près de sa ville épiscopale, dans la plaine de Magus-Moor[1]. — (Tout le monde resta comme terrifié.) — Voici les signalements, et une proclamation par laquelle on promet mille marcs de récompense à quiconque arrêtera l'un des assassins.

— L'épreuve, l'épreuve de mon homme et le commentaire! dit Bothwell à Holliday. Je comprends maintenant ce qu'il voulait dire! pourquoi ne l'avons-nous pas arrêté? — A cheval, Holliday, à cheval! — Cornette, un des assassins n'est-il pas un homme carré, vigoureux, nez en bec de faucon?...

— Un moment, dit Grahame, j'ai leur signalement. — Haxton de Rathillet, grand, maigre, cheveux noirs...

— Ce n'est pas mon homme.

— John Balfour, dit Burley, cinq pieds huit pouces[2], nez aquilin, cheveux roux.

1. On peut trouver un récit succinct de cet assassinat dans toutes les histoires de l'époque; mais un des acteurs de cette scène, James Russel, en a donné une relation plus détaillée. Elle se trouve dans l'appendix de l'*Histoire de l'Église d'Écosse*, par Kirkton, publiée par Charles Kirk Patrick Sharpe, Esq.; in-4. Édimbourg, 1817.

2. Mesure anglaise, environ cinq pieds deux pouces.

— C'est lui, c'est lui-même ! Louchant d'un œil? s'écria Bothwell.

— Oui, et montant un cheval noir enlevé au primat assassiné.

— C'est cela même. Il était ici, il n'y a pas un quart d'heure.

De nouvelles informations achevèrent de les convaincre que l'étranger si réservé et si farouche était réellement Balfour de Burley, chef de la bande d'assassins qui, dans leur zèle aveugle, venaient de tuer le primat d'Écosse, qu'ils avaient rencontré par hasard en poursuivant une autre personne qui avait encouru leur inimitié [1]. La rencontre inopinée de l'archevêque parut à leur imagination exaltée un décret de la Providence, et s'imaginant que le Seigneur, suivant leur expression, l'avait livré lui-même entre leurs mains, ils le mirent à mort avec une froide cruauté (c).

— A cheval, mes amis! à cheval! s'écria Grahame; à la poursuite de l'assassin! Sa tête vaut son pesant d'or.

CHAPITRE V.

Réveille-toi, jeune homme, et réponds à ma voix.
L'église est assiégée, elle arbore sa croix!
Viens sous cet étendard, signal de la victoire,
Ou d'un noble trépas auquel sourit la gloire.

JAMES DUFF.

ORTON et son compagnon étaient déjà à quelque distance de la ville, qu'ils n'avaient pas encore échangé une seule parole. Quelque chose de repoussant dans l'air de l'étranger détournait le jeune Milnwood d'entamer l'entretien, et l'étranger lui-même n'y semblait pas plus disposé. Enfin, après une demi-heure de marche, celui-ci dit brusquement :

— Qu'a donc à faire le fils de votre père dans les mascarades profanes où je vous ai trouvé engagé aujourd'hui?

— Je remplis mes devoirs comme sujet, et pour mon plaisir je ne refuse point de prendre part à un divertissement innocent, répondit Morton d'un air un peu piqué.

1. Cette personne était un nommé Carmichael, deputy-sherif dans le comté de Fife, et qui avait déployé une grande activité dans l'exécution des lois portées contre les non-conformistes. Ce jour-là, il chassait dans les marais, mais ayant appris par hasard qu'un parti était à sa poursuite, il retourna chez lui. Le sort qu'on lui réservait retomba sur son patron l'archevêque Sharpe.

— Est-ce votre devoir, jeune homme, est-ce le devoir d'un chrétien de porter les armes en faveur de ceux qui ont versé le sang des saints dans le désert comme si ce sang était de l'eau? Est-ce un divertissement légitime de perdre son temps à viser un paquet de plumes, et de terminer la journée en vidant des bouteilles dans les cabarets des villes, lorsque celui qui est le seul puissant est enfin arrivé, armé de son van pour séparer le bon grain?

— A vos discours, je reconnais que vous êtes du nombre de ces gens qui croient faire une œuvre méritoire en se révoltant contre le gouvernement. Vous devriez être plus réservé, et ne pas parler ainsi devant un homme que vous ne connaissez pas; la prudence devrait même m'empêcher de vous écouter.

— Tu ne saurais qu'y faire, Henry Morton! ton maître a ses vues sur toi, et quand il t'appellera, il faudra bien que tu le suives. Si tu avais entendu un véritable prédicateur, tu serais déjà ce que tu seras un jour.

— Nous sommes presbytériens comme vous.

Effectivement, il y avait à Milnwood un ministre presbytérien qui, s'étant soumis au gouvernement, avait, comme beaucoup d'autres, obtenu la permission d'exercer son ministère. Cette *indulgence*, comme on l'appelait, avait occasionné un schisme parmi les sectaires, dont les plus scrupuleux blâmaient sévèrement ceux qui ne croyaient pas devoir se mettre en opposition ouverte avec les lois existantes. L'étranger répondit donc avec dédain à cette profession de foi.

— Subterfuge équivoque! pauvre subterfuge! s'écria-t-il; vous écoutez chaque dimanche un discours froid et mondain, dicté par une basse complaisance à un homme qui oublie la noble mission qu'il a reçue d'en haut, pour tenir son apostolat de la faveur des courtisans et des faux pasteurs. Voilà ce que vous appelez entendre la parole de Dieu! Mais de tous les piéges que le démon a tendus aux âmes dans ces jours de sang et de ténèbres, cette perfide indulgence a été le plus destructeur; — c'est par cette fatale mesure que le berger a été frappé et le troupeau dispersé sur la montagne; — c'est une bannière chrétienne qui s'est levée contre une autre, et les armes des esprits des ténèbres ont lutté contre les glaives des enfants de la lumière.

— Mon oncle pense que sous ces ecclésiastiques autorisés, nous

jouissons d'une raisonnable liberté de conscience, et je dois me laisser guider par lui sur le choix du lieu de nos prières.

— Votre oncle sacrifierait tout le troupeau de la chrétienté pour un agneau de son étable de Milnwood. Adorateur du veau d'or, il aurait recueilli la poussière qui fut jetée dans l'eau après la destruction de l'idole de Bethel. Votre père était d'une autre trempe.

— Mon père était sans doute un brave et digne homme; et vous devez savoir qu'il a combattu pour la famille royale, au nom de laquelle je portais les armes ce matin.

— Hélas! oui, je le sais. Mais s'il avait vécu pour voir le temps où nous vivons, il aurait maudit l'heure où il a tiré l'épée pour cette cause. Nous en parlerons une autre fois, car, je le repète, jeune homme, ton heure sonnera, et les paroles que tu viens d'entendre se fixeront dans ton cœur comme des flèches inévitables. — Voici ma route.

Le voyageur montrait un sentier qui conduisait vers des montagnes désertes et arides; mais au moment où il se disposait à entrer dans un passage rocailleux, une vieille femme enveloppée d'un manteau rouge, qui était assise sur le bord du chemin, se leva, s'approcha de lui, et lui dit d'un air mystérieux : — Si vous faites partie de notre troupeau, prenez un autre chemin; il y va de vos jours. Un lion se tient dans ce défilé. Le desservant de Brotherstane et dix soldats occupent le passage pour immoler tous les malheureux qui voudraient aller joindre par là Hamilton et Dingwall.

— Nos frères persécutés sont-ils réunis? demanda l'étranger.

— Ils forment une troupe de soixante à soixante-dix cavaliers et fantassins. Mais, hélas! ils sont mal armés et dépourvus de vivres.

— Dieu secourra les siens! Par où pourrai-je les joindre?

— C'est impossible ce soir; les soldats font une garde sévère. On dit que d'étranges nouvelles arrivées de l'est redoublent leur rage cruelle. Il faut vous cacher quelque part pour cette nuit; demain, au retour du jour, il vous sera facile de prendre un chemin détourné par Drake-Moss. Dès que j'ai entendu les terribles menaces des oppresseurs, j'ai mis mon manteau, et je suis venue m'asseoir sur la route pour avertir les débris dispersés de notre troupeau, avant qu'il tombe dans les piéges des tyrans.

— Votre maison est-elle près d'ici? pouvez-vous m'y recevoir?

— Ma chaumière n'est qu'à un mille; mais quatre enfants de

Bélial, appelés dragons, qui y sont logés, dévastent le peu que je possède, parce que je n'ai pas voulu assister au prêche de notre ministre indigne, qui n'est qu'un homme charnel, le desservant John Halftext.

— Adieu, bonne femme; je vous remercie, dit l'étranger en poursuivant sa route.

— Que les bénédictions de la promesse vous accompagnent! que celui qui peut vous conserver vous conserve!

— *Amen!* répondit-il, car aucune prudence humaine ne saurait m'indiquer un lieu où je puisse pour cette nuit abriter ma tête.

— Je suis désolé de votre détresse, dit Morton : si j'avais une maison à moi, quelques risques que je dusse courir, je vous y recevrais plutôt que de vous laisser exposé au danger qui semble vous menacer; mais mon oncle est tellement alarmé des peines et des amendes prononcées contre ceux qui ont des liaisons avec les presbytériens réfractaires, qu'il nous a défendu sévèrement d'avoir aucune communication avec eux.

— Je m'y attendais. Vous pourriez pourtant m'y recevoir sans qu'il en sût rien. Une grange, une écurie, un grenier à foin, me serviraient d'asile aussi bien qu'un tabernacle d'argent garni de planches de cèdre.

— Je vous assure qu'il m'est impossible de vous faire entrer à Milnwood sans le consentement de mon oncle, et, quand je le pourrais, je me croirais inexcusable de l'exposer à celui de tous les dangers qu'il redoute le plus.

— Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Votre père ne vous a-t-il jamais parlé de John Balfour de Burley?

— Son ancien compagnon d'armes, qui lui a sauvé la vie à la bataille de Long-Marston-Moor, au risque de la sienne? Oui, sans doute, bien souvent.

— Je suis ce Balfour. Voilà devant nous la maison de ton oncle, j'aperçois la lumière à travers les arbres; la vengeance du sang me poursuit, et ma mort est certaine si tu me refuses l'asile que je te demande. Maintenant, tu as le choix, jeune homme : éloigne-toi de l'ami de ton père, comme un voleur qui fuit dans les ombres de la nuit, livre-le à la mort sanglante dont il préserva celui à qui tu dois le jour; ou bien expose les biens périssables de ton oncle au danger qui, dans ce siècle de perversité, menace celui dont la charité

donne un morceau de pain ou un verre d'eau au chrétien mourant de besoin.

D'anciens souvenirs vinrent alors se présenter à l'esprit de Morton. Son père, dont il idolâtrait la mémoire, lui avait parlé mille fois du service signalé que Balfour de Burley lui avait rendu, et il l'avait entendu regretter de s'être séparé de lui avec quelque aigreur, après avoir été si longtemps son camarade, lorsque le royaume d'Écosse se divisa en deux partis, celui des *protestants* qui penchaient pour les principes de la révolution, et celui des *résolus* qui s'attachèrent aux intérêts du trône après la mort ignominieuse de Charles Ier. L'ardent fanatisme de Burley l'avait entraîné dans le parti des républicains, et les deux compagnons d'armes s'étaient engagés sous des bannières différentes, pour ne plus se revoir.

Morton hésitait encore, quand le son du tambour, qui retentissait au loin, annonça l'approche d'un corps de troupes. Prenant sa résolution : — C'est sans doute Claverhouse avec le reste du régiment, s'écria-t-il; si vous continuez votre route, vous tomberez entre ses mains; si vous retournez vers la ville, vous êtes exposé à rencontrer le cornette Grahame. Le sentier des montagnes est gardé. Je n'abandonnerai pas le sauveur de mon père dans un tel péril. Venez à Milnwood. Si nous sommes découverts, je prendrai mes mesures pour que le châtiment de la loi ne tombe que sur moi, sans envelopper mon oncle dans ma ruine.

Burley avait écouté d'un air calme ces paroles du jeune Morton : il le suivit en silence.

Le château de Milnwood, bâti par le père de celui qui en était alors propriétaire, était digne des domaines dont il formait le centre; mais comme celui-ci n'y avait jamais fait aucune réparation, il était en assez mauvais état. A quelque distance se trouvait la cour des écuries; ce fut là que Morton s'arrêta.

— Il faut que je vous laisse ici un instant, jusqu'à ce que j'aie pu vous procurer un lit dans la maison, dit-il à son hôte.

— Qu'ai-je besoin d'un lit? répliqua Burley; depuis trente ans ma tête a plus souvent reposé sur la dure que sur le duvet. Un morceau de pain, un verre d'ale, de la paille pour me coucher quand j'ai dit mes prières, voilà ce qui vaut pour moi des lambris dorés et la table d'un roi.

Cette réponse fit penser à Morton qu'il ne pouvait l'introduire dans

la maison sans mettre quelqu'un dans sa confidence, et que ce serait augmenter pour le fugitif le danger d'être découvert; il le fit donc entrer dans l'écurie, où, après avoir allumé une lanterne, ils attachèrent leurs chevaux, lui assigna pour lieu de repos un lit de bois, placé dans un grenier à demi rempli de foin, qu'un domestique externe avait occupé jusqu'à ce que l'oncle l'eût congédié dans un des accès de sa parcimonie chaque jour plus sévère. — Je reviendrai dans quelques instants, dit-il, et je vous apporterai les rafraîchissements que je pourrai me procurer à une pareille heure. Disposez votre lumière de manière à intercepter toute réflexion de ses rayons du côté de la fenêtre.

Remplir sa promesse n'était pas pour Henry un léger embarras, car l'espoir d'obtenir à souper dépendait entièrement de l'humeur où il trouverait la seule personne en qui son oncle eût confiance, la vieille femme de charge. Si elle était couchée, ou mécontente de l'avoir attendu tard, vraisemblablement son hôte se passerait de souper. Maudissant une sordide parcimonie, il s'avança vers la porte, et y frappa un coup bien modeste, comme il avait coutume de le faire quand il lui arrivait par hasard de rentrer après l'heure à laquelle son oncle se retirait ordinairement. Il semblait par là faire l'aveu d'une faute, réclamer l'indulgence, et solliciter son admission plutôt que la commander. Deux fois il lui fallut répéter le signal. Enfin, la femme de charge, quittant le coin du feu où elle était assise, se mettant autour du cou un second mouchoir pour se garantir du froid, tira le verrou, baissa une barre de fer, et ouvrit la porte après avoir demandé à plusieurs reprises qui frappait.

— Voilà une belle heure pour rentrer, monsieur Henry! dit-elle du ton que prend ordinairement une servante gâtée par l'indulgence de son maître; une belle heure pour troubler une maison tranquille, et obliger les gens à vous attendre si tard hors de leur lit! Votre oncle est dans le sien depuis plus de trois heures; Robin est malade d'un rhumatisme, il est couché aussi : je viens donc moi-même, malgré la toux pénible que j'ai attrapée.

Et, pour en donner la preuve, elle toussa deux ou trois fois.

— Je vous remercie, Alison, je vous remercie beaucoup.

— Fi donc! monsieur Henry, vous qui êtes si poli! Tout le monde me nomme mistress Wilson. Il n'y a que M. Milnwood qui m'appelle Alison; encore se sert-il aussi souvent des mots — mistress Wilson.

— Eh bien, mistress Wilson, je suis vraiment fâché de vous avoir fait attendre si longtemps.

— Allons, prenez une chandelle, et allez vous coucher. Ayez bien soin de ne pas la laisser couler en traversant le salon lambrissé, afin que je n'aie pas la peine de frotter le parquet pour enlever le suif.

— Mais, Alison, j'ai besoin de manger un morceau et de boire un verre d'ale avant de me coucher.

— Un morceau et de l'ale? monsieur Henry! — Vous vous adressez bien, mon enfant. Pensez-vous que nous n'avons pas entendu parler de vos exploits à la fête du Perroquet, là-bas? Vous avez brûlé plus de poudre qu'il n'en faudrait pour tuer tout le gibier que nous mangerons d'ici à la Chandeleur! Et puis, vous vous êtes rendu à la taverne du joueur de cornemuse avec tous les fainéants du pays; là vous vous êtes attablé jusqu'au coucher du soleil, aux dépens de votre pauvre oncle sans doute! Enfin, vous revenez au logis pour demander de l'ale, ni plus ni moins que si vous étiez le maître.

Très-piqué, mais plus désireux encore de se procurer ce qu'il demandait, à cause de son hôte, Morton assura la vieille ménagère, d'un ton de bonne humeur, qu'il avait réellement faim et soif. — Et quant au tir du Perroquet, ajouta-t-il, je vous ai ouï dire que vous y alliez autrefois. — Que j'aurais voulu que vous y fussiez aujourd'hui, mistress Wilson?

— Ah! monsieur Henry, répondit-elle, je crois que vous commencez à vouloir séduire l'oreille des femmes par vos cajoleries. — Mais, tant que vous ne vous adresserez qu'aux vieilles comme moi, il n'y aura pas grand mal. C'est avec les jeunes filles qu'il faut prendre garde, mon garçon! — Perroquet! — Vous vous croyez un jeune galant? — Eh! ma foi! (elle le regardait à la lueur de la chandelle) il n'y a rien à dire sur l'extérieur, pourvu que l'intérieur soit de même. Mais je me souviens, quand j'étais une fillette égrillarde, que je vis remporter le prix au duc — à celui qui perdit sa tête à Londres; — on la disait un peu éventée, mais il n'en fut pas moins à plaindre, le pauvre homme! — Il abattit donc le perroquet, car il n'y en avait guère qui osassent le toucher à la barbe de Sa Grâce. — Oh! il avait bonne mine! et quand tous les hommes comme il faut montèrent à cheval pour caracoler, Sa Grâce était aussi près de moi que je le suis de vous, et Sa Grâce me dit : — Prenez garde à vous, ma jolie fille (ce furent ses propres paroles), car mon cheval n'est pas très-doux.

— Mais, puisque vous avez si peu mangé et si peu bu, je vais vous prouver que je ne vous ai pas oublié, car je ne crois pas qu'il soit sain pour les jeunes gens d'aller se coucher l'estomac vide.

Pour rendre justice à mistress Wilson, ses harangues nocturnes en pareilles occasions se terminaient ordinairement par ce sage apophthegme, qui annonçait quelques provisions mises en réserve. Dans le fait, tout son bavardage n'avait d'autre but que de montrer son importance et son crédit. C'était au fond une excellente femme, qui aimait plus que personne au monde son vieux et son jeune maître, qu'elle tourmentait l'un et l'autre très-souvent. Elle regarda M. Henry d'un air de complaisance, en lui remettant les mets qu'elle avait gardés pour lui, et reprit : — Grand bien vous fasse, mon joli homme ; je ne crois pas que vous trouviez d'aussi bons morceaux chez Niel Blane. Sa femme était une bonne femme, qui faisait assez bonne cuisine pour une femme de son état, mais pas comme la femme de charge d'une bonne maison, certainement. Quant à sa fille, cela n'a pas de bon sens de reste, je crois. Dimanche dernier, elle avait à l'église une coiffure à prétention ; nous aurons des nouvelles de toute cette élégance. — Mais, allez, mon enfant, mes vieux yeux se ferment malgré moi. Ne vous pressez pas, éteignez votre chandelle avec précaution. — Vous avez une pinte d'ale et une petite fiole d'eau de giroflée musquée. Je n'en donne pas à tout le monde, je la garde pour mes maux d'estomac : mais pour votre jeune sang cela vaudra mieux que de l'eau-de-vie. — Bonne nuit, monsieur Henry. — Prenez bien garde à la chandelle.

Morton l'assura qu'il prendrait toutes les précautions nécessaires, et lui dit de ne pas s'alarmer si elle l'entendait descendre, parce qu'il aurait besoin de retourner à l'écurie pour son cheval, et qu'il aurait grand soin de bien fermer la porte. Il allait rejoindre son hôte, quand, en se retournant, il aperçut encore la tête de mistress Wilson à la porte entr'ouverte : elle lui recommanda de faire son examen de conscience avant de se coucher, et de prier le ciel de le protéger pendant les ténèbres.

Telles étaient jadis les habitudes d'une certaine classe de domestiques en Écosse, habitudes que sans doute on retrouve encore dans quelques vieux châteaux des provinces éloignées. Ces gens-là faisaient en quelque sorte partie inhérente des familles auxquelles ils appartenaient ; et comme ils ne concevaient pas la possibilité d'être

congédiés, ils avaient un attachement sincère pour toute la maison [1]. Mais, gâtés par l'indulgence ou l'indolence de leurs supérieurs, ils étaient très-disposés à devenir maussades, suffisants et tyranniques; si bien que plus d'un maître aurait quelquefois échangé volontiers leur fidélité incommode pour la douce et complaisante duplicité d'un mercenaire de nos jours.

CHAPITRE VI.

Vous lisez sur son front, — c'est la première page
Du tragique récit que contient tout l'ouvrage.
SHAKSPEARE.

ÉBARRASSÉ de la digne femme de charge, Morton se prépara à porter à son hôte ce qu'il avait réservé des provisions qu'elle lui avait servies. Il ne crut pas nécessaire de prendre une lumière, étant parfaitement au fait du chemin, et ce fut un bonheur, car à peine mettait-il le pied sur le seuil de la porte, qu'un bruit de chevaux lui annonça que les cavaliers dont il avait déjà entendu les tambours [2] allaient passer près de la hauteur sur laquelle était située la maison de Milnwood. L'officier prononça distinctement le mot *halte!* Un silence profond suivit, interrompu seulement par la voix hennissante ou le piétinement d'impatience d'un coursier.

— A qui cette maison appartient-elle? demanda une voix impérieuse.

— A David Milnwood, s'il plaît à Votre Honneur, fut-il répondu.

— Le propriétaire est-il bien pensant?

— Il suit un ministre toléré par le gouvernement, et il ne s'est jamais montré réfractaire aux lois.

— Oh! oui, j'entends, toléré! Cette tolérance est un masque de

1. Un domestique de cette espèce ayant commis une offense grave envers son maître, reçut de ce dernier l'ordre de quitter sur-le-champ son service. « En vérité, cela ne sera pas, répondit ce homme : si Votre Honneur ne s'aperçoit pas qu'il a un bon domestique, je sais que j'ai un bon maître, et je ne partirai pas. » Dans une autre occasion à peu près semblable, le maître dit : « John, vous et moi, nous ne reposerons pas plus longtemps sous le même toit. » John répondit avec une grande naïveté : « Et où diable Votre Honneur veut-il donc aller? »

2. La musique des régiments ne joue jamais la nuit. Mais qui peut nous assurer que ce n'était pas l'habitude du temps de Charles II? Jusqu'à ce que j'en sois bien informé, les tambours battront, car cela ajoute à l'effet pittoresque de cette marche nocturne.

trahison, très-impolitiquement accordé à ceux qui sont trop lâches pour montrer leurs sentiments au grand jour. J'ai envie de faire visiter la maison : qui sait si quelqu'un des complices de ce meurtre infernal n'y est pas caché ?

— Je vous assure que ce serait peine inutile et temps perdu, dit une troisième voix, avant que Morton eût le temps de se remettre de l'alarme qu'il éprouvait. Milnwood est un vieil avare hypocondre et infirme qui ne se mêle nullement de politique, et qui tient à son argent plus qu'à toute autre chose au monde. Son neveu était ce matin au wappen-schaw ; il a même été capitaine du Perroquet, ce qui ne sent pas le fanatisme. Je vous réponds que tout le monde dort depuis longtemps dans cette maison, et vous tueriez le pauvre vieillard en lui donnant l'alarme à une pareille heure.

— Cela étant ainsi, ne perdons pas un temps que nous pouvons employer mieux. — Régiment des gardes, en avant : marche !

Une fanfare et le son prolongé des timbales, qui retentissaient à intervalles égaux pour marquer la mesure, annoncèrent, avec le cliquetis des armes et le bruit du pas des chevaux, que la troupe s'éloignait. La lune se montra à travers un nuage au moment où la tête de la colonne atteignait le point culminant de la colline autour de laquelle la route serpentait : l'acier des casques jeta quelques reflets, grâce auxquels il aurait été facile de compter un à un les cavaliers et les chevaux qui bientôt la couvrirent tout entière, car le détachement était nombreux. Lorsque le dernier dragon eut disparu, Morton songea à aller rejoindre Balfour. En entrant dans son asile, il le trouva assis sur son humble couche, tenant à la main une Bible de poche qu'il semblait étudier avec la plus profonde attention. Son épée, que dès la première alarme il avait tirée du fourreau, était en travers sur ses genoux, et une faible lumière, placée sur un vieux coffre qui servait de table, éclairait à demi ses traits durs et farouches, dont la férocité empruntait une expression plus noble et plus solennelle à l'enthousiasme qu'on y remarquait. Son visage était celui d'un homme dominé par un principe supérieur qui étouffe toutes les autres passions, de même qu'une haute marée fait disparaître les récifs qui frappaient naguère la vue et dont l'existence n'est plus révélée que par le bouillonnement des vagues écumantes.

Burley leva la tête quand Morton l'eut contemplé pendant une minute. — Je vois, lui dit celui-ci en jetant un coup d'œil sur l'épée,

que vous avez entendu le bruit de la cavalerie. C'est ce bruit qui m'a empêché de venir plus tôt.

— J'y ai fait peu d'attention, répondit Burley : mon heure n'est pas encore sonnée. Je sais bien qu'un jour j'irai rejoindre les saints qu'ils ont massacrés. Plût à Dieu que mon heure fût venue ! elle me réjouirait comme l'heure de l'hymen réjouit la jeune fiancée; mais si mon maître me rappelle à l'ouvrage, je dois lui obéir sans murmurer.

— Mangez et réparez vos forces; votre sûreté vous fait une loi de partir demain, dès que le jour vous permettra de distinguer à travers la plaine le sentier qui conduit aux montagnes.

— Vous êtes déjà las de moi, jeune homme? Vous le seriez davantage si vous connaissiez l'œuvre que je viens d'accomplir. — Mais je n'en suis pas surpris; il y a des moments où je suis las de moi-même. Pensez-vous qu'il ne soit pas pénible de se sentir appelé à exécuter les justes jugements du ciel, de renoncer à ce sentiment involontaire qui fait frissonner l'homme quand il trempe ses mains dans le sang? Croyez-vous que celui qui vient de frapper un tyran puissant ne porte pas sur lui-même un œil d'effroi en le voyant tomber? qu'il ne mette pas quelquefois en question s'il a été véritablement inspiré et appelé à punir? croyez-vous qu'il ne doute pas quelquefois si dans ses prières il n'a pas confondu les réponses de la Vérité avec les illusions trompeuses de l'Ennemi?

— Monsieur Balfour, je ne suis pas en état de discuter sur de pareils sujets : mais je ne croirai jamais que le ciel puisse inspirer des actions contraires aux sentiments naturels dont il a fait la loi générale de notre conduite.

Burley parut un peu troublé; mais il se remit bientôt, et répondit froidement : — Il est naturel que vous pensiez ainsi : vous êtes encore dans une obscurité plus profonde que celle qui régnait dans le cachot où fut plongé Jérémie; que le cachot de Malcania, le fils d'Amelmelech, qui n'était rempli que d'une eau bourbeuse. Et cependant le sceau du Covenant est sur votre front. Le fils du juste qui résista aux lois de sang lorsque la bannière flotta sur les montagnes ne restera pas enseveli dans d'éternelles ténèbres. Dans ces temps d'amertume et de malheur, croyez-vous que tout ce qui est exigé de nous soit de maintenir le règne de la loi morale autant que le permet notre charnelle fragilité? Croyez-vous qu'il ne s'agisse que de dompter

nos affections corrompues et nos passions? Non, quand nous avons ceint nos reins nous sommes appelés à parcourir notre carrière avec courage, et quand nous avons tiré l'épée nous devons frapper l'impie, fût-il notre voisin; frapper l'homme puissant et cruel, fût-il notre parent et l'ami de notre cœur.

— Tels sont les sentiments que vos ennemis vous attribuent, et qui excuseraient jusqu'à un certain point les mesures cruelles que le conseil a adoptées contre vous. On affirme que vous prétendez avoir une lumière intérieure, et que vous secouez le joug des magistrats, de la loi nationale, de l'humanité même, quand il se trouve en contradiction avec ce que vous appelez l'esprit qui s'élève en vous.

— Ceux qui le disent nous calomnient. Ce sont eux, les parjures, qui ont rejeté toute loi divine et humaine, et qui nous persécutent maintenant parce que nous restons fidèles à l'alliance solennelle et au Covenant entre Dieu et le royaume d'Écosse, alliance jurée par eux tous, excepté quelques papistes maudits; alliance dont le contrat est aujourd'hui foulé aux pieds avec dérision, ou brûlé dans les places publiques... Quand Charles Stuart est revenu dans ses royaumes, sont-ce les impies qui l'ont ramené? Ils l'avaient tenté, mais tenté en vain. James Grahame de Montrose et ses bandits montagnards purent-ils le rétablir sur le trône de ses pères? Longtemps leurs têtes exposées sur la porte d'Édimbourg attestèrent leur défaite. Ce furent les ouvriers de l'œuvre sainte, les réformateurs du tabernacle, qui replacèrent Charles dans le rang d'où son père était tombé : et quelle a été notre récompense? Suivant les paroles du prophète, nous cherchions la paix, nous n'en trouvâmes aucune; nous demandions la santé, nous fûmes couverts de plaies. Le hennissement des coursiers a retenti depuis Dan, et le royaume a tremblé à l'approche des forts; — ils sont venus, ils ont dévoré le royaume et tout ce qu'il contenait.

— Monsieur Balfour, je vous répète que je ne veux entrer en controverse avec vous sur rien de ce qui regarde le gouvernement. J'ai voulu payer la dette de mon père en vous donnant un asile; mais je n'ai dessein ni de servir votre cause ni de m'engager dans vos discussions. Je vous quitte donc, et j'éprouve un véritable regret de ne pouvoir vous rendre d'autres services.

— Mais j'espère que je vous reverrai demain avant mon départ? Quand j'ai mis la main à l'œuvre, j'ai dit adieu à toute affection terrestre, et cependant je sens que le fils de mon ancien compagnon

m'est bien cher. Je ne puis le regarder sans éprouver une ferme conviction que je le verrai un jour tirer l'épée en faveur de la sainte cause pour laquelle son père a combattu.

Morton lui promit de venir l'avertir au point du jour, et se retira.

Henry goûta à peine quelques heures de repos. Son imagination, troublée par les événements de la journée, lui présenta les rêves les plus bizarres et les plus incohérents : — tantôt il voyait se dérouler devant lui des scènes d'horreur, et Burley en était l'auteur principal; — tantôt Édith Bellenden s'offrait à lui, pâle, les yeux en pleurs, les cheveux épars : elle implorait son secours, et il ne pouvait répondre à sa voix. Il s'éveilla avec un mouvement de fièvre, le cœur rempli de sinistres pressentiments. Déjà la cime des monts lointains se couronnait des premières lueurs de l'aurore qui précèdent le soleil dans une fraîche matinée de printemps. — J'ai dormi trop longtemps! s'écria-t-il, allons favoriser le départ du malheureux fugitif.

Il s'habilla à la hâte, ouvrit doucement la porte de la maison, et courut au lieu où était caché le covenantaire. Il y entra sur la pointe du pied, car l'air résolu aussi bien que l'étrange langage de cet homme singulier lui avaient inspiré un sentiment semblable à du respect. Balfour dormait encore. Un rayon du soleil levant tombait sur son visage, dont l'agitation annonçait un trouble intérieur. Étendu tout habillé sur sa couche nue, sa main droite faisait un geste menaçant, symptôme des rêves de sang et de violence; l'autre s'étendait parfois avec le mouvement qu'on fait pour repousser quelqu'un. La sueur couvrait son front — comme les bulles d'eau qui surnagent à la surface naguère troublée d'un fleuve; — des paroles entrecoupées s'échappaient de sa bouche à de courts intervalles. — Tu es pris, Judas, tu es pris!... n'embrasse pas mes genoux... Immolez-le... Un prêtre!... oui, un prêtre de Baal; qu'il soit lié et égorgé près du ruisseau de Kishon!... Les armes à feu seront impuissantes contre lui... frappez avec le fer... Terminez son agonie... terminez son agonie, ne fût-ce que par égard pour ses cheveux blancs!

Alarmé de ces expressions sinistres, qui au milieu du sommeil revêtaient toute l'énergie qu'elles auraient eue au moment même de l'accomplissement d'un acte de violence, Morton réveilla son hôte en lui frappant sur l'épaule. Les premiers mots que prononça Burley furent ceux-ci : — Menez-moi où vous voudrez, j'avouerai tout.

Quand il fut complétement réveillé, il reprit son aspect sombre et

farouche. Avant de rien dire à Morton, il se jeta à genoux, implorant le ciel pour l'église d'Écosse, le suppliant de regarder comme précieux le sang de ses saints martyrs, et d'étendre son bouclier sur les restes dispersés du troupeau qui s'était réfugié dans le désert pour l'amour de son saint nom. Sa dernière prière appelait la vengeance sur les oppresseurs ; — prière rendue plus terrible encore par l'emphase de son langage empreint du style oriental de l'Écriture. Son invocation au Très-Haut terminée, il se releva, prit Morton par le bras, et ils descendirent du grenier à foin dans l'écurie, où l'homme errant (pour donner à Burley un nom qui a servi souvent à désigner sa secte) se mit à préparer son cheval. Quand il l'eut sellé et bridé, il pria Morton de l'accompagner jusqu'à une portée de fusil dans le bois, et de le mettre sur le sentier qui conduisait aux marais. Morton y consentit volontiers.

Ils firent environ un mille à l'ombre de grands arbres qui bordaient un sentier conduisant aux montagnes. Tout à coup Burley, rompant le silence qu'ils avaient gardé jusque-là, se tourna vers son guide et lui dit : — Eh bien, mes paroles d'hier ont-elles porté fruit dans votre esprit?

— Je suis toujours dans la même opinion, répondit Morton : mon désir est d'aller, aussi longtemps que je le pourrai, les devoirs de chrétien à ceux de paisible sujet.

— C'est-à-dire, en d'autres termes, reprit Burley avec un sourire amer, que vous voulez servir en même temps Dieu et Mammon, que vos lèvres professeront un jour la vérité, et que le lendemain votre bras versera le sang de ceux qui ont juré de la défendre. Croyez-vous pouvoir toucher de la poix sans vous noircir les mains? croyez-vous vivre parmi les méchants, les papistes, les prélatistes, et partager leurs plaisirs, qui sont comme les mets offerts aux idoles; communiquer peut-être avec leurs filles, comme les enfants de Dieu avec les filles des hommes avant le déluge, et rester exempt de toute souillure? Je vous dis que toute communication avec les ennemis de l'église est maudite de Dieu. Ne touchez à rien, ne goûtez à rien, ne vous affligez de rien, jeune homme, comme si vous étiez le seul appelé à dompter vos affections charnelles et à renoncer aux piéges du plaisir. Je vous dis que le fils de David a condamné à cette épreuve toute la génération des hommes.

Burley monta à cheval, puis se tournant vers Morton, il cita ce

passage de l'Écriture : — Un joug pesant est imposé aux fils d'Adam depuis le jour qu'ils sortent du sein de leur mère jusqu'à celui où ils retournent à la terre, qui est la mère de toutes choses : l'homme qui est vêtu de soie et qui porte une couronne n'en est pas plus exempt que celui qui est vêtu d'un simple lin... Ils sont tous livrés à la haine, à l'envie, à l'inquiétude, aux combats, aux dangers, et à la peur de la mort. — En parlant ainsi, il partit au galop et disparut dans la forêt.

— Adieu, sauvage enthousiaste! s'écria Morton en le regardant s'éloigner. Comme la société d'un pareil homme serait dangereuse pour moi en certains moments! L'exagération de ses principes religieux et les conséquences atroces qu'il en tire ne me permettront jamais de penser comme lui; mais est-il possible qu'un homme, qu'un Écossais voie de sang-froid le système de persécution adopté dans ce malheureux pays? N'est-ce pas par là qu'on a mis les armes à la main à des gens qui n'auraient jamais conçu l'idée de se révolter? N'est-ce pas pour la cause de la liberté civile et religieuse que mon père a combattu? — Et moi, dois-je rester dans l'inaction? dois-je prendre parti pour les persécuteurs, ou pour les victimes de l'oppression? — Qui sait si ceux-là même qui aujourd'hui appellent à grands cris la liberté ne deviendraient pas, à l'heure de la victoire, les plus cruels et les plus intolérants des oppresseurs? Quelle modération peut-on attendre de ce Balfour et de ceux dont il est un des principaux champions? On dirait que sa main fume encore du sang qu'il vient de verser, et que son cœur est torturé par l'aiguillon d'un remords que son enthousiasme ne saurait émousser. — Je suis fatigué de ne voir autour de moi que fureur et violence qui prennent le masque, ici de l'autorité civile, là d'un zèle religieux. Je suis fatigué de mon pays, de moi-même, de ces bois, de cette rivière, de cette maison, de tout, excepté d'Édith, qui ne m'appartiendra jamais : l'orgueil de sa grand'mère, les opinions différentes de nos familles, mon état d'esclavage, car je n'ai pas même les gages d'un serviteur, tout contrarie mon espoir. Pourquoi prolonger une illusion si pénible? — Mais je ne suis pas esclave, reprit-il tout haut et en se redressant avec fierté; non, d'un côté du moins je suis libre : je puis changer de demeure, l'épée de mon père m'appartient; l'Europe est ouverte devant moi comme elle le fut à tant de mes compatriotes qui l'ont remplie du bruit de leurs exploits. — Si un heureux hasard ne peut

m'élever au rang de nos Ruthwen, de nos Lesley, de nos Monroe, ces capitaines si chers au fameux champion du protestantisme Gustave-Adolphe, du moins me restera-t-il l'existence d'un soldat... ou le tombeau d'un soldat.

Au moment où il prenait cette détermination, Henry se trouva devant la porte de la maison, et résolut de ne pas perdre de temps pour la communiquer à son oncle. — Un coup d'œil d'Édith, pensait-il, un seul mot d'elle ferait évanouir toutes mes résolutions. Il faut que je fasse un pas qui ne me permette plus de reculer, il faut que je ne la revoie que pour lui faire mes adieux.

Il entra avec cette intention dans le salon lambrissé où M. Milnwood prenait ses repas, et il l'y trouva assis dans un grand fauteuil, ayant devant lui une jatte de gruau, son déjeuner ordinaire. La femme de charge favorite était appuyée sur le dossier du fauteuil, dans une attitude moitié familière, moitié respectueuse. Le vieillard avait été d'une très-grande taille; mais les années lui avaient totalement fait perdre cet avantage, et son dos courbé offrait une véritable surface curviligne; tellement qu'un jour, où au milieu d'une assemblée tenue dans la paroisse voisine on discuta sur la courbure à donner à un pont qu'il s'agissait de jeter sur une petite rivière, un plaisant proposa d'acheter le dos de Milnwood, parce qu'il ne possédait rien qu'il ne fût prêt à donner pour de l'argent. Des pieds d'une grandeur démesurée; des mains aussi sèches que longues, garnies d'ongles que l'acier touchait rarement; des joues creuses; un visage ridé, d'une longueur correspondante à celle de sa personne; de petits yeux gris qui ne brillaient que lorsqu'il était occupé d'une affaire qui devait lui rapporter quelque profit : tel était l'extérieur de M. Morton de Milnwood. La nature se serait montrée peu judicieuse si elle avait placé dans une telle enveloppe un esprit libéral et bienfaisant : aussi ne commit-elle pas cette erreur, et l'on trouvait en lui un parfait modèle d'avarice et d'égoïsme.

Lorsque cet aimable personnage aperçut son neveu, il se hâta, avant de lui adresser la parole, de porter à sa bouche sa première cuillerée de gruau. Elle était brûlante; et comme il l'avait avalée sans précaution, la douleur qu'il ressentit augmenta l'envie de gronder qu'il éprouvait déjà. — Au diable soit celui qui a préparé ce gruau! s'écria-t-il avec colère, en apostrophant son déjeuner.

— Il est pourtant bon, répondit mistress Wilson, c'est moi qui l'ai

fait. Mais pourquoi vous pressez-vous tant? voilà ce que c'est que de n'avoir pas de patience.

— Paix! Alison : c'est à mon neveu que je veux parler. — Eh bien, Monsieur, vous menez une belle vie! vous n'êtes rentré hier qu'à minuit.

— A peu près, Monsieur.

— A peu près, Monsieur! voilà une belle réponse! Et pourquoi n'êtes-vous pas rentré aussitôt après la revue?

— Je présume que vous en savez la raison, Monsieur; j'ai eu l'avantage d'être le meilleur tireur, et j'ai été obligé de rester pour offrir quelques rafraîchissements aux jeunes gens.

— Des rafraîchissements? Diable! et vous venez me dire cela en face! Vous vous mêlez de régaler les autres, vous qui n'auriez pas à dîner si je ne vous gardais chez moi par charité, tandis que j'ai à peine ce qu'il me faut pour vivre! Mais si vous m'occasionnez des dépenses, il est temps que vous m'en dédommagiez par votre travail. Je ne vois pas pourquoi vous ne conduiriez pas ma charrue : justement le laboureur vient de nous quitter; cela vaudrait mieux que de porter ces habits verts, et de dépenser votre argent en poudre et en plomb; vous auriez un honnête métier, et vous gagneriez votre pain sans être à charge à personne.

— Je suis très-ambitieux d'avoir un honnête métier, mais je ne sais pas conduire la charrue.

— Et pourquoi ne le sauriez-vous pas? C'est un métier plus facile que votre tir au fusil ou à l'arc, que vous aimez tant. Le vieux Davie laboure maintenant, et vous pourriez aiguillonner les bœufs pendant deux ou trois jours, en prenant bien garde de ne pas trop les pousser; après cela vous seriez en état de mener vous-même la charrue. — Vous ne deviendrez pas plus jeune pour apprendre, rapportez-vous-en à moi. — Notre terre d'Haggis-Holm est dure, et Davie se fait trop vieux.

— Pardonnez-moi si je vous interromps, mon oncle, mais je venais précisément vous faire part d'un projet que j'ai formé, et qui vous délivrera de la charge que je vous occasionne.

— Un projet que vous avez formé! cela doit être curieux. Et quel est ce beau projet, jeune homme?

— Je vais vous le dire en deux mots, Monsieur. J'ai dessein de quitter ce pays, et de prendre du service dans un royaume étranger,

comme mon père l'a fait avant les troubles qui continuent de désoler l'Écosse. Son nom n'est peut-être pas encore oublié dans le pays où il a servi, et ce nom procurera à son fils l'avantage d'être connu, ne fût-ce qu'en qualité de soldat.

— Que le ciel nous protége! s'écria la femme de charge : M. Henry s'en aller! Mais non, non, cela n'est pas possible.

Milnwood n'avait pas la moindre envie de laisser partir son neveu, qui lui était utile en bien des occasions, et il fut comme frappé de la foudre en entendant un jeune homme qu'il avait toujours trouvé soumis à ses moindres volontés, aspirer tout à coup à un état d'indépendance. — Et qui vous donnera les moyens d'exécuter ce projet extravagant, Monsieur? lui demanda-t-il. Ce ne sera pas moi, certainement. Vous comptez faire comme votre père, vous marier, vous faire tuer, pour me laisser sur les bras une nichée d'enfants qui feront du tapage dans ma maison pendant mes vieux jours, puis s'envoleront, comme vous, quand ils se sentiront des ailes.

— Je n'ai aucune idée de mariage.

— Là, écoutez-le! dit la femme de charge. C'est une pitié d'entendre les jeunes gens parler ainsi. Ne sait-on pas bien qu'il faut qu'ils se marient, ou qu'ils fassent pis encore?

— Paix, Alison, s'écria son maître. Quant à vous, Henry, ôtez-vous cette folie de la tête. C'est la soldatesque que vous avez vue hier qui l'y a fourrée. Il faut de l'argent pour cela, et vous n'en avez point.

— Mes besoins sont très-bornés, Monsieur, et si vous vouliez me remettre la chaîne d'or que le margrave donna à mon père après la bataille de Lutzen...

— La chaîne d'or! s'écria le vieillard.

— La chaîne d'or! répéta mistress Wilson; miséricorde!

Et tous deux restèrent muets d'étonnement.

—... J'en garderai quelques anneaux, comme souvenir de la bravoure qui lui a mérité ce présent, et le surplus me fournira le moyen de suivre la carrière où il a acquis tant de gloire.

— Mon Dieu! monsieur Henry, ne savez-vous donc pas que mon maître la porte tous les dimanches? lui fit observer Alison.

— Les dimanches et les samedis, toutes les fois que je mets mon habit de velours noir, ajouta M. Milnwood. Au surplus, j'ai entendu dire à Wylie Mac-Trickit que ce genre de propriété ne se transmet pas par la ligne directe dans l'ordre de succession, qu'elle revient

de droit au chef de la famille. — Savez-vous qu'elle a trois mille anneaux? J'en suis sûr, je les ai comptés mille fois. Elle vaut trois cents livres sterling.

— C'est plus qu'il ne me faut, Monsieur. Si vous voulez me donner le tiers de cette somme, et cinq anneaux de la chaîne, le surplus sera un faible dédommagement de la dépense que je vous ai occasionnée.

— Ce jeune homme a le cerveau tout à fait dérangé! Grand Dieu! que deviendra la maison de Milnwood quand je n'existerai plus? ce jeune prodigue vendrait la couronne d'Écosse s'il la tenait.

— Écoutez, Monsieur, dit à demi-voix la vieille femme de charge à son maître, c'est un peu votre faute. Vous voulez le tenir de trop court. Sa dépense chez Niel, par exemple, eh bien, il faut la payer.

— Si elle excède deux dollars, je ne veux pas en entendre parler.

— Je réglerai cela avec M. Niel la première fois que j'irai à la ville: j'en aurai meilleur marché que vous ou que M. Henry. — Ne le contrariez pas davantage, dit-elle ensuite tout bas à Morton, mais soyez tranquille. Je paierai tout avec l'argent du beurre que je vendrai. — Mais aussi, ajouta-t-elle à haute voix, ne parlez pas à M. Henry de conduire la charrue. Il ne manque pas dans le pays de pauvres malheureux qui s'en chargeront pour une bouchée de pain. Cela leur convient mieux qu'à un jeune homme comme lui.

— Et puis alors nous aurons les dragons en garnisaires pour avoir nourri et entretenu des rebelles. Jolie affaire où vous nous aurez jetés! Mais allons, déjeunez, Henry; ôtez votre habit vert, et mettez votre raploch[1] gris. C'est un costume plus décent et plus agréable à la vue que tout cet attirail de clinquant et de rubans.

Après avoir déjeuné, Morton se retira dans sa chambre, bien convaincu qu'il n'avait aucun espoir de réussir dans ses projets. Peut-être ne fut-il pas intérieurement très-fâché des obstacles qui s'opposaient à ce qu'il quittât le voisinage de Tillietudlem.

La ménagère le suivit, et, lui frappant doucement sur l'épaule, lui recommanda d'être un brave garçon, de bien ménager son habit neuf. — Je vais l'emporter avec votre chapeau pour les brosser, dit-elle, mais ne vous avisez plus de parler de vous en aller ou de vendre la chaîne d'or. Votre oncle aime à vous voir, presque autant qu'il aime à compter les anneaux de la chaîne, et vous savez que les vieilles

1. Habit de gros drap.

gens ne peuvent pas toujours durer. Ainsi, la chaîne, le manoir, les terres, un beau jour tout cela vous appartiendra. Vous épouserez quelque jeune demoiselle que vous aimerez, et vous tiendrez bonne maison, car il y a de quoi à Milnwood. Cela ne vaut-il pas la peine de patienter, mon enfant?

Il y avait dans la fin de ce discours quelque chose qui ne sonnait pas désagréablement aux oreilles de Morton. Il serra la main d'Alison, la remercia de son avis, et l'assura qu'il ferait de nouvelles réflexions avant de prendre irrévocablement un parti.

CHAPITRE VII.

Je vins à dix-sept ans vivre en cette chaumière;
Le sort à quatre-vingts m'en bannit pour jamais.
La jeunesse à son gré peut changer de carrière;
Quand l'âge arrive, adieu tout espoir de succès.

SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Il est temps que nous introduisions nos lecteurs dans le château de Tillietudlem, où lady Bellenden était rentrée de mauvaise humeur contre tout le monde et ne pouvant digérer l'affront ineffaçable dont elle se croyait couverte par la maladresse publique de Goose Gibby. L'intendant avait expressément recommandé au malencontreux homme d'armes de s'éloigner, de ne pas paraître devant lady Marguerite dans les premiers instants de sa colère.

En arrivant chez elle, le premier soin de lady Bellenden fut de faire une enquête solennelle (et elle y présida en personne) sur la conduite du valet de ferme Cuddy Headrigg, qui, en se dispensant d'obéir aux ordres qui lui avaient été donnés de paraître à la revue, avait obligé Harrisson et Gudyil à employer un déplorable expédient. L'affaire ayant été instruite dans les règles, la vieille dame se décida à aller interroger le coupable, ainsi que sa mère (grandement soupçonnée de l'avoir aidé et encouragé dans sa rébellion) et de les chasser de la baronnie, si le cas ne méritait aucune grâce.

Miss Edith fut la seule qui osa lui adresser quelques mots en faveur des accusés; mais son intercession n'obtint pas le succès qu'elle aurait eu en toute autre occasion; car dès qu'elle avait appris que Gibby

n'était pas blessé, la chute de l'homme d'armes improvisé avait excité chez elle une envie de rire qu'elle n'avait pu réprimer; et son aïeule, choquée au delà de toute expression, n'avait cessé, en revenant au château, de lui reprocher amèrement d'être insensible à l'honneur de sa famille.

Comme marque de la rigueur absolue de ses dispositions, lady Marguerite remplaça le jonc à tête d'ivoire sur lequel elle s'appuyait ordinairement, par une grosse et grande canne à pomme d'or qui avait appartenu à son père, le feu comte de Torwood, et dont elle ne se servait que dans les cérémonies solennelles. Supportée par cette espèce de bâton de commandement, elle entra d'un air de dignité dans l'habitation des délinquants.

La conscience de la vieille Mause semblait lui reprocher quelque chose, car elle ne se leva pas de sa chaise d'osier avec son air habituel de franchise et de cordialité. Éprouvant l'embarras d'un accusé qui paraît devant son juge, et qui veut chercher à nier le crime dont il se sent coupable, elle n'exprima pas, contrairement à sa coutume, sa reconnaissance de l'honneur que lui faisait lady Bellenden en entrant chez elle, resta muette, immobile, les bras croisés, et laissa paraître sur son visage un singulier mélange de respect et d'opiniâtreté. Elle fit pourtant une grande révérence, et avança le fauteuil dans lequel lady Marguerite, qui était une châtelaine un peu commère, daignait quelquefois s'asseoir quand elle venait faire jaser la vieille Mause sur les nouvelles du village et des environs. Mais, trop courroucée pour lui faire en ce moment un tel honneur, sa maîtresse fit un geste de la main pour indiquer qu'elle ne voulait pas s'asseoir, et, relevant la tête d'un air majestueux, commença l'interrogatoire, d'un ton fait pour intimider la coupable :

— Est-il vrai, Mause, comme j'en ai été informée par Harrison, Gudyil, et autres de mes gens, que, contre la foi que vous devez à Dieu, au roi, et à moi votre dame et maîtresse, vous ayez empêché votre fils de se rendre au wappen-schaw ordonné par le shérif, et que vous ayez rapporté ses armes dans un moment où il n'était plus temps de lui trouver un suppléant convenable; ce qui a exposé la baronnie de Tillietudlem et ma personne à un affront dont ma famille n'avait jamais eu à rougir depuis le temps de Malcolm Canmore?

Mause professait pour lady Bellenden un respect extrême, et deux ou trois courts accès de toux exprimèrent l'embarras qu'elle éprouvait

à se défendre : — Certainement, Milady... bien certainement, je suis fâchée... je suis très-fâchée d'avoir encouru votre déplaisir ; mais, Milady... la maladie de mon fils...

— Ne me parlez pas de maladie. S'il avait été réellement malade, vous seriez venue chercher au château quelques remèdes. Vous savez que j'ai des recettes pour tous les maux.

— Oui, Milady, je sais que vous avez fait des cures merveilleuses ; la dernière dose que vous envoyâtes à Cuddy opéra sur lui comme un charme.

— Pourquoi donc, femme, ne pas vous adresser à moi, s'il y avait eu maladie réelle ? Mais il n'en était rien, vassale déloyale que vous êtes !

— Jamais Milady ne m'a donné de tels noms !... moi qui suis née sur la seigneurie de Tillietudlem !... On nous a calomniés, Milady, si l'on vous a dit que Cuddy et moi nous n'étions pas prêts à verser tout notre sang pour vous, Milady, pour miss Edith et pour le vieux château. J'aimerais mieux voir mon fils sous terre que de le voir manquer à ses devoirs envers vous. Mais quant à tous ces wappenschaws, Milady, excusez, Milady... mais je ne peux trouver rien qui les autorise.

— Qui les autorise ! ne savez-vous donc pas que vous êtes obligés de m'obéir en tout ce que je vous commande ? Votre service n'est pas gratuit ; vous avez des terres pour le faire, je crois. Vous êtes des tenanciers bien traités ; vous avez une chaumière, un jardin et le droit de dépaissance pour une vache : y en a-t-il beaucoup de plus favorisés que vous ? Et pour un jour que le service de votre fils m'est nécessaire, vous l'encouragez à y manquer !

— Non, Milady ; ce n'est pas cela, Milady. Et, pour parler en toute vérité, il en est un là-haut à qui il faut obéir avant Milady. Il n'est ni roi, ni empereur, ni créature terrestre qui puisse passer avant lui.

— Que veut dire cette vieille folle ? Est-ce que je vous ordonne rien de contraire à la conscience ?

— Ce n'est pas de votre conscience que je veux parler, Milady : elle a été instruite, comme qui dirait, dans les principes prélatistes ; mais chacun doit marcher à la lumière de la sienne, et moi, j'ai la mienne, ajouta Mause devenant plus hardie à mesure que la discussion s'animait. Dites-moi de quitter cette chaumière, le jardin et la dépaissance de la vache ; enfin dites-moi de tout souffrir plutôt que

de vouloir que moi ou les miens nous soutenions une mauvaise cause.

— Vous osez appeler mauvaise cause celle que vous êtes appelée à soutenir par les ordres du roi, du conseil privé, du shérif et de votre maîtresse?

— Sans doute, Milady. Vous devez vous souvenir que l'Écriture nous parle d'un roi, nommé Nabuchodonosor, qui fit élever une statue d'or, dans la plaine de Dura, comme qui dirait sur le bord de l'eau, dans l'endroit où la revue a eu lieu hier. Les princes, les gouverneurs, les capitaines, les juges, les trésoriers, les conseillers et les shérifs reçurent l'ordre de se rendre à l'inauguration de cette image, pour se prosterner et l'adorer au son des trompettes, des flûtes, des harpes, des psaltérions et de toutes sortes d'instruments de musique.

— Qu'est-ce que signifie tout cela, folle que vous êtes? qu'est-ce que Nabuchodonosor a de commun avec le wappen-schaw du Clydesdale?

— Le voici, reprit Mause avec fermeté : l'épiscopat est comme la statue d'or de la plaine de Dura; et de même que Sidrac, Meschach et Abdenago furent emmenés pour avoir refusé de fléchir le genou, jamais Cuddy Headrigg, pauvre serviteur de Milady, ne fera ni révérences ni *génuflexions*, comme on les appelle, dans les maisons des prélats et des desservants; jamais, du consentement de sa vieille mère du moins, il ne portera les armes pour leur cause, au son du tambour, des orgues, des cornemuses, ou de tout autre instrument de musique.

Lady Marguerite Bellenden entendit ce commentaire de la Bible avec autant d'indignation que de surprise. — Je vois d'où le vent souffle, s'écria-t-elle; le mauvais esprit de l'an 1642 s'est remis à l'ouvrage, et chaque vieille folle, au coin de son feu, voudra discuter sur la religion avec les docteurs en théologie et les pères de l'église.

— Si Milady veut parler des évêques et des desservants, ils ne sont que les pères marâtres de l'église d'Écosse; et puisque Milady parle de nous renvoyer, je puis lui dire ma pensée sur un autre article. Votre Seigneurie et l'intendant veulent que Cuddy se serve d'une nouvelle machine pour vanner le blé[1]. Cette machine contredit les

1. Probablement quelque chose de semblable aux vans dont on se sert pour éventer le blé, mais dont on n'adopta que vers 1730 la forme usitée de nos jours. A leur introduction, ils furent repoussés des plus rigides sectaires par les raisons péremptoires dont l'honnête Mause va se servir.

vues de la Providence en fournissant du vent pour votre usage particulier et par des moyens humains, au lieu de le demander par la prière ou d'attendre avec patience que la Providence l'envoie elle-même sur l'aire. Eh bien, Milady...

— Cette femme me rendrait folle, dit lady Marguerite. Puis, reprenant son ton d'autorité et d'indifférence, — Mause, ajouta-t-elle, je vais finir par où j'aurais dû commencer. Vous êtes trop savante pour moi; tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, puisque Cuddy ne veut pas paraître aux revues quand il en reçoit l'ordre, il faut que vous sortiez sur-le-champ du château et de ma baronnie. Je ne manquerai ni de vieilles femmes ni de laboureurs : mais je verrai mes terres ne produire que de la paille, ne nourrir que des alouettes, plutôt que de les faire cultiver par des gens qui s'insurgent contre le roi.

— Je suis née ici, Milady, et je comptais bien mourir où mourut mon père, et vous avez toujours été une bonne maîtresse; aussi je prierai toujours le ciel pour vous et pour miss Edith. Puisse-t-il vous faire reconnaître que vous êtes engagée dans la mauvaise voie!

— Dans la mauvaise voie, femme incivile?

— Oui, Milady, nous marchons en aveugles dans cette vallée de larmes et de ténèbres, et les grands y font des faux pas tout aussi bien que les petits. Dans mes prières, je l'ai déjà dit, vous ne serez jamais oubliée. J'apprendrai toujours avec joie votre prospérité temporelle et spirituelle; mais je ne puis préférer les ordres d'un maître terrestre à ceux d'un maître divin, je suis prête à souffrir pour la justice.

— Très-bien, reprit lady Marguerite en tournant le dos; je vous ai fait savoir ma volonté. Je ne veux point de whigs dans ma baronnie. — Vraiment! ils viendraient bientôt tenir leurs conventicules jusque dans mon antichambre.

Ayant ainsi parlé, elle se retira d'un air de dignité; et Mause, que la présence de sa maîtresse avait empêchée de montrer le chagrin que lui causait l'ordre rigoureux qu'elle venait de recevoir, se mit à pleurer amèrement.

Cuddy avait entendu arriver lady Bellenden; aussitôt il s'était caché dans un petit cabinet dont la porte était vitrée, et qui lui servait de chambre à coucher. S'étant promptement jeté sur son lit et blotti sous ses couvertures, afin de ne pas démentir l'histoire de sa maladie, il entendit de là toute cette conversation, et il osait à peine

respirer, tant il craignait qu'une partie de l'orage ne tombât sur lui. Dès qu'il jugea lady Marguerite assez loin pour n'avoir plus rien à redouter de sa colère, il vint rejoindre sa mère.

— Au diable soit la langue des femmes! comme disait mon brave homme de père, s'écria-t-il. Qu'aviez-vous besoin de corner toutes ces sornettes aux oreilles de Milady? Il faut que j'aie été bien bête pour me laisser envelopper dans des couvertures comme un hérisson, au lieu d'aller au wappen-schaw avec les autres! Au surplus, je vous ai joué un tour, car à peine eûtes-vous le dos tourné, que je suis allé voir la revue; j'ai tiré au perroquet, je l'ai même touché. J'ai bien voulu damer le pion à Milady, mais je ne voulais pas perdre l'occasion de voir Jenny Dennison, qui devait assister à la revue. Cependant, grâce à votre belle équipée, l'épousera qui voudra maintenant. Voici une affaire pire que celle que nous eûmes avec M. Gudyil quand vous me forçâtes de refuser de manger du plumporridge la veille de Noël, comme s'il n'était pas indifférent à Dieu et aux hommes qu'un pauvre laboureur soupât avec des pâtés au hachis ou avec des pommes de terre!

— Silence! mon fils, silence! reprit Mause; tu n'es pas en état de juger ces choses. C'était un mets défendu, c'étaient des choses consacrées à des fêtes que ne doit pas reconnaître un bon protestant.

— Et maintenant vous nous avez mis lady Bellenden sur les bras. Si j'avais pu seulement trouver un vêtement décent, j'aurais sauté à bas du lit pour venir lui dire que je monterais à cheval tant qu'elle voudrait, la nuit comme le jour.

— O mon fils! ne murmure pas de souffrir pour la bonne cause.

— Et qui est-ce qui me dit que c'est la bonne cause? Vos prêcheurs? Je n'entends rien à tous leurs beaux discours, et je crois que le plus sage pour de pauvres gens et des ignorants comme nous, c'est d'obéir à ceux qui sont faits pour nous commander.

— Comment, Cuddy, vous ne voyez pas la différence qu'il y a entre la pure doctrine évangélique et celle qui a été corrompue par les inventions humaines! Si ce n'est pour le salut de votre âme, au moins par respect pour mes cheveux blancs...

— Eh bien, est-ce que je n'ai pas toujours fait ce que vous avez voulu? Au lieu d'aller tranquillement à l'église le dimanche, n'ai-je pas couru les champs avec vous, pour aller écouter au coin d'un bois les sermons de vos prêcheurs *non cornistes?*

— Dites non conformistes, mon fils; c'est ainsi que les appellent les hommes mondains.

— Comme vous voudrez. Mais où irons-nous? Je me ferais dragon, car je sais monter à cheval et jouer du sabre; mais vous crieriez contre moi au nom de votre bénédiction et de vos cheveux blancs. (Mause recommençait déjà ses exclamations.) D'ailleurs vous êtes trop vieille pour aller sur les chariots de bagages. Il faudra donc que j'aille rejoindre les révoltés dans les montagnes, pour ne pas mourir de faim; et l'un de ces matins quelque Habit-Rouge me tirera comme un lièvre, ou bien l'on m'enverra dans l'autre monde avec l'écharpe de saint Johnstone autour du cou, comme on dit.

— Ne répétez pas ces paroles égoïstes et charnelles, mon cher Cuddy, c'est douter de la Providence. N'est-il pas écrit : — Je n'ai jamais vu le fils de l'homme vertueux mendier son pain? — Eh bien, votre père était un honnête homme, quoique comme vous il pensât un peu trop aux choses de ce monde.

— Tout cela est bel et bon; mais je ne vois qu'une porte pour sortir d'affaire. Je sais qu'il existe une bonne intelligence entre M. Henry Morton et miss Edith. J'ai plus d'une fois porté des livres et des chiffons d'écriture de l'un à l'autre, sans avoir l'air de me douter de ce dont il s'agissait; je les ai vus souvent se promener ensemble sur le bord du ruisseau de Dinglewood, sans paraître les apercevoir. Ce n'est pas toujours bêtise que d'avoir l'air un peu bête. Je sais que M. Milnwood a besoin de quelqu'un pour sa charrue; il faut aller trouver M. Henry, lui conter ce qui nous arrive, et je suis sûr qu'il me protégera auprès de son oncle. Je sais bien que le vieux Milnwood ne nous donnera pas de gages, car il a la griffe serrée comme celle du diable; mais c'est quelque chose que d'avoir du pain et de ne pas coucher à la belle étoile. Ainsi, ma mère, faisons nos paquets, cela ne sera pas long, et n'attendons pas que M. Harrison et le vieux Gudyil viennent nous mettre dehors par les épaules.

CHAPITRE VIII.

> Du diable si c'est un puritain, ou autre chose qu'un homme qui se conforme aux temps et aux circonstances.
>
> SHAKSPEARE. *La Douzième Nuit.*

C'était à l'approche du soir; Henry Morton aperçut une vieille femme qui, enveloppée de son plaid de tartan, s'avançait vers la maison de Milnwood avec un garçon vigoureux, à l'air stupide et niais, vêtu de gros drap gris, sur lequel elle s'appuyait. La vieille Mause fit la révérence; mais ce fut Cuddy qui porta la parole. Il avait préalablement stipulé qu'il en agirait à sa guise; car, tout en reconnaissant son infériorité d'esprit, et quoiqu'il se soumît généralement aux inspirations de sa mère, il l'avait fait convenir que sa petite dose de bon sens les mènerait plus loin dans les choses de ce monde que toute l'éloquence de la vieille, qui parlait comme un ministre. Il entra donc en matière en ces termes :

— Voici un beau temps pour les seigles, monsieur Henry; le parc de l'ouest donnera une bonne récolte cette année.

— Je l'espère, Cuddy. Mais qu'est-ce qui vous conduit si tard ici avec votre mère, car je crois que c'est votre mère qui est avec vous?

— Oui, monsieur Henry. Ce qui l'amène, c'est ce qui fait trotter les vieilles femmes, la nécessité. Nous cherchons du service.

— Du service, Cuddy, à cette époque de l'année! et par quel hasard?

Mause ne put se contenir plus longtemps, et, fière de souffrir pour la bonne cause, elle dit avec un air d'humilité et de componction : — Il a plu au Seigneur, monsieur Morton, de nous envoyer une tribulation.

— Les femmes ont le diable au corps, dit tout bas Cuddy à sa mère; est-ce que vous voulez nous faire fermer toutes les portes à trente milles à la ronde? — Ma mère est vieille, Monsieur, reprit il en s'adressant à Henry; elle s'est oubliée un moment en parlant à Milady, qui n'aime pas à être contrariée; et personne n'aime à l'être, quand il peut l'empêcher, surtout par ses gens; M. Harrison l'inten-

dant et M. Gudyil le sommelier ne sont pas bien disposés pour nous; il ne fait pas bon d'être à Rome et de se quereller avec le pape; nous sommes donc partis de peur de pis, et voici un petit billet que j'ai à vous remettre de la part de quelqu'un de votre connaissance, qui vous en dira davantage.

Morton prit la lettre, et y lut ces mots en rougissant de joie et de surprise : — « Si vous pouvez être utile à ces pauvres gens, vous obligerez E. B. » — Et en quoi puis-je vous servir, Cuddy? que désirez-vous? dit-il après s'être remis de son émotion.

— De l'ouvrage et du pain, monsieur Henry, car j'ai bon appétit, et ma mère aussi, quoiqu'elle soit vieille. Je sais que votre oncle a besoin d'un laboureur; s'il veut me prendre à son service, j'ai de bons bras, je ne demande que la table et le couvert pour deux; quant à mes gages, le laird les fixera comme il voudra.

Morton hocha la tête. — La table et le logis, Cuddy, je crois pouvoir vous en répondre; quant aux gages, c'est un autre chapitre.

— J'en cours la chance, monsieur Henry, plutôt que d'aller à Hamilton ou plus loin.

— Eh bien, entrez dans la cuisine, et je vais voir ce que je pourrai faire pour vous.

La négociation était fort embarrassante. Il fallait commencer par gagner la femme de charge, qui fit d'abord mille objections, suivant sa coutume, pour avoir le plaisir de se faire prier. Mais quand elle eut cédé, il fut bien moins difficile de décider M. Milnwood à prendre un domestique qui se contenterait des gages qu'il voudrait bien lui donner. On désigna une masure voisine pour servir d'habitation à Cuddy et à sa mère, et on leur annonça qu'ils seraient nourris de la cuisine commune en attendant qu'ils eussent complété leur établissement. Quant à Morton, il employa une bonne partie du peu d'argent qu'il possédait à faire à Cuddy le cadeau connu en Écosse sous le nom d'*arles*[1], ce qui prouva à ce dernier tout le cas qu'il faisait de la lettre de recommandation qu'il lui avait remise.

— Nous voilà donc encore une fois établis, dit alors Cuddy à sa mère, et j'espère que vous ne nous ferez de querelle avec personne, puisque nous sommes chez des gens de votre croyance.

— De ma croyance! mon fils; malheur à votre aveuglement et au

1. C'est sans doute une corruption de notre mot *arrhes*.

leur! O Cuddy! ils sont dans la cour des Gentils, et ils n'iront jamais plus loin, j'en ai bien peur. Ils ne valent guère mieux que les prélatistes. N'ont-ils pas pour ministre cet aveugle mondain, Peter Poundtext, jadis saint prédicateur de l'Évangile, et qui aujourd'hui, devenu pasteur apostat, par l'attrait d'un vil salaire, a déserté le vrai sentier pour s'égarer en réclamant la *tolérance?* O mon fils! si vous aviez profité des doctrines évangéliques que vous entendîtes dans le vallon de Bengonnar, de la bouche de Richard Rumbleberry, ce jeune martyr qui a souffert pour la foi à Grassmarket[1] avant la Chandeleur dernière! Ne vous disait-il pas que l'*érastianisme* valait aussi peu que le *prélatisme,* et la *tolérance* que l'*érastianisme?*

— A-t-on jamais entendu pareille chose? s'écria Cuddy hors de lui. Vous avez donc juré de nous faire encore chasser. Eh bien, ma mère, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : si vous tenez encore un pareil jargon, devant quelqu'un s'entend, parce que quand nous sommes seuls cela m'est égal, il ne fait que m'endormir; mais si vous recommencez devant le monde, je me fais soldat, et je deviens sergent ou capitaine un jour, vous laissant aller à tous les diables avec Rumbleberry. Qu'ai-je gagné à sa prédication? Sans les remèdes de lady Marguerite, je serais encore malade d'un rhumatisme que j'attrapai en l'écoutant quatre heures de suite dans les marécages. Si Milady avait su d'où me venait le mal, elle n'eût pas été si empressée de me guérir.

Mause gémit sur la dureté de cœur et l'impénitence de son fils Cuddy; mais elle n'osa pas continuer la discussion. Elle se rappelait le caractère de feu son mari, dont Cuddy était le portrait vivant, docile en général et rempli de déférence pour l'intelligence supérieure de sa femme, mais qui, lorsqu'on le poussait à bout, manifestait une obstination indomptable. Craignant donc qu'il n'exécutât sa menace, elle résolut de mettre un frein à sa langue; elle souffrit même que Poundtext fût loué en sa présence, et n'exprima son opposition que par de profonds soupirs, qui pouvaient passer pour le souvenir des émotions qu'avaient produites en elle les passages pathétiques des homélies du pasteur. Aurait-elle longtemps imposé silence à ses véritables sentiments? il serait difficile de le dire. Un incident imprévu vint la délivrer de cette gêne.

1. Place des exécutions à Édimbourg.

Le laird de Milnwood conservait scrupuleusement ceux des anciens usages qui s'accordaient avec son économie. Il admettait donc, comme c'était la coutume en Écosse cinquante ans auparavant, tous ses domestiques à occuper le bout inférieur de sa table. Le lendemain de l'arrivée de Cuddy, l'heure du dîner ayant sonné, le vieux Robin, qui était sommelier, valet de chambre, cocher, laquais, et que n'était-il pas dans la maison de Milnwood? plaça sur la table une immense jarre remplie d'eau chaude épaissie avec un peu de gruau d'avoine, renforcée de quelques choux, et où nageaient quelques morceaux de mouton maigre. Ce plat, qui composait tout le premier service, était flanqué d'un grand panier de pains faits avec de l'orge et des pois, et d'une immense pyramide de pommes de terre. Un saumon bouilli succéda; mais il ne faut pas regarder ce poisson comme un objet de luxe : à cette saison de l'année il était si commun dans les rivières d'Écosse, qu'il ne coûtait que la peine de le pêcher; et certains domestiques, avant d'entrer dans une maison, avaient soin de stipuler qu'on ne leur en ferait pas manger plus de cinq fois par semaine. Un énorme kebbock, fromage de lait de vache et de chèvre, et un pot de beurre salé, complétaient l'ordinaire, qui était arrosé de petite bière brassée à la maison. Tous les serviteurs pouvaient se régaler à discrétion de cette bonne chère, excepté cependant du mouton, spécialement réservé aux chefs de la famille, mistress Wilson y comprise, et qui pour leur usage particulier avaient une mesure de bière un peu plus digne peut-être que la bière commune du titre d'ale qu'on lui donnait.

Le vieux laird lui-même, assis au haut bout de la table, ayant à sa droite son neveu, et la femme de charge favorite à sa gauche, présidait au repas. A une distance respectueuse et en dessous de la salière, limite obligée, étaient assis le vieux et maigre Robin à l'air affamé, courbé par un ancien rhumatisme, puis une sale servante endurcie au service par l'exigence journalière du laird et de mistress Wilson; un garçon de ferme, un vacher, Cuddy le nouveau-venu, et sa mère, complétaient la compagie.

Les autres cultivateurs attachés au domaine, habitant leurs propres chaumières, ne faisaient pas meilleure chère, sans doute; mais ils devaient s'estimer trop heureux de satisfaire leur appétit sans être surveillés par les yeux gris du vieux Milnwood, qui semblaient suivre chaque bouchée qu'avalaient ses commensaux, et calculer avec

inquiétude la quantité de comestibles dont chacun d'eux se chargeait l'estomac. Cet examen ne fut nullement favorable à Cuddy, qui dépêchait en silence, et avec une célérité incroyable, tout ce dont il remplissait son assiette chaque fois qu'elle se trouvait vide. De temps en temps le laird jetait un regard d'indignation sur Henry qui, par son refus obstiné de conduire la charrue, avait rendu nécessaire ce surcroît de charge, et introduit lui-même dans sa maison ce vorace cormoran. — Te donner des gages, glouton! se disait-il à lui-même; tu mangeras en une semaine plus que tu ne pourras gagner en un mois.

Ces réflexions désagréables furent interrompues par un coup bruyant frappé à la porte. C'était la coutume universelle en Écosse, que lorsque la famille était à dîner la porte de la cour, ou, quand il n'y en avait pas, la porte de la maison fût fermée avec soin, et qu'on n'admît alors que des personnes de considération ou celles qu'amenaient des affaires importantes ([d]). Tout le monde fut donc surpris, et même un peu alarmé de ce bruit soudain, de ces coups répétés. Mistress Wilson courut faire une reconnaissance, et ayant regardé par une petite ouverture pratiquée à la porte, suivant l'usage du pays, elle revint tout effrayée, levant les bras vers le ciel, et s'écriant : — Les Habits-Rouges! les Habits-Rouges!

— Robin, — laboureur... comment vous nomme-t-on, garçon de ferme?... neveu Henry, ouvrez vite, voyez ce qu'ils veulent. Parlez-leur poliment. Que le ciel nous préserve! Que viennent-ils faire ici? s'écria Milnwood tout en mettant dans sa poche les trois seules cuillères d'argent qui se trouvassent sur la table.

Pendant qu'on faisait entrer les soldats, dont les jurements annonçaient d'avance l'humeur qu'ils éprouvaient d'avoir attendu à la porte, Cuddy dit tout bas à sa mère : — Ah ça! ma mère, il y a longtemps que vous me rendez sourd à force de parler, tâchez aujourd'hui d'être muette; quoique vous soyez ma mère, je ne me soucie pas que les sermons d'une vieille femme me fassent mettre autour du cou un collier qui le serrerait un peu trop.

— Je ne demande pas mieux, mon fils, dit Mause; mais songez bien que ceux qui renient la parole de Dieu, la parole les reniera...

Elle fut interrompue par l'apparition de quatre soldats du régiment des gardes, commandés par Bothwell, qui entraient en faisant un bruit terrible avec les éperons de leurs larges bottes et leurs longs

sabres traînants. Milnwood et sa femme de charge tremblèrent, car ils connaissaient parfaitement le système de pillage et d'exaction qu'on suivait dans ces visites domiciliaires; Henry Morton n'était pas beaucoup plus tranquille, parce qu'il sentait intérieurement qu'il était en contravention aux lois pour avoir donné retraite à Balfour de Burley; Mause Headrigg était dans un étrange embarras, hésitant entre la crainte de compromettre les jours de son fils et son zèle enthousiaste, qui lui reprochait de consentir même tacitement à renier sa religion; les autres domestiques tremblaient aussi sans trop savoir pourquoi. Cuddy seul, avec cet air d'indifférence et de stupidité que personne au monde n'affecte avec plus d'aisance que le paysan écossais, continuait à avaler d'amples cuillerées de bouillon; d'autant mieux qu'en ce moment de trouble il avait accaparé le large vase qui le contenait, afin de s'en servir une triple portion.

— Messieurs, dit Milnwood en saluant humblement le chef de la troupe, que désirez-vous de moi?

— Nous venons au nom du roi, répondit Bothwell; pourquoi diable nous a-t-on fait attendre si longtemps à la porte?

— Nous sommes en train de dîner, et notre usage dans les campagnes est de fermer la porte pendant ce temps-là[1]. Certainement, Messieurs, si j'avais su que des serviteurs de notre bon roi se présentaient chez moi, je me serais empressé... Mais, Messieurs, peut-on vous offrir un verre d'ale..., ou d'eau-de-vie... de vin des Canaries... de Bordeaux? — Et il mettait entre chacune de ces propositions le même intervalle qu'un enchérisseur met entre chacune de ses offres sur le lot qu'il convoite.

— Du bordeaux pour moi, dit un des soldats.

— J'aime mieux l'ale, dit un autre, pourvu que ce soit le vrai jus de John Barley-Corn[2].

— On n'en brassa jamais de meilleure, répliqua Milnwood, et j'ai bien du regret de n'en pouvoir dire autant du vin : il est faible et froid.

— L'eau-de-vie y remédiera, reprit un troisième; un verre d'eau-de-vie après trois verres de vin est parfait pour prévenir les aigreurs d'estomac.

1. Il y a dans le texte, « dans les villes de campagne. » Les Écossais ont conservé l'usage du mot *town* (ville) dans la signification saxonne, qui exprime un lieu d'habitation. Une maison ou une ferme, quoique solitaire, est appelée ville. *A landward town*, est une habitation située à la campagne.

2. *Jean l'Orge*, personnification populaire de la bière. Sous ce titre Burns en a chanté l'histoire.

— Eau-de-vie, ale, vins, canaries, bordeaux, nous goûterons de tout, et ensuite nous choisirons ce qui sera le meilleur; et quand le plus endiablé des whigs l'aurait dit, je soutiendrais que c'est parler sagement, conclut Bothwell.

Milnwood tira en soupirant deux grosses clefs de sa poche; et l'on voyait, à la contraction de ses muscles, tout le regret qu'il éprouvait en les donnant à la femme de charge.

— La gouvernante, poursuivit le brigadier en s'asseyant à table, n'est ni assez jeune ni assez jolie pour qu'on pense à la suivre à la cave, et du diable s'il y en a une qu'on puisse envoyer à sa place. — Mais qu'est-ce que cela? dit-il en prenant une fourchette pour pêcher un morceau de mouton qui nageait encore dans le brouet. — C'est de la cuisine du diable; il faut des dents de fer pour y mordre, ajouta-t-il après y avoir goûté.

— Je voudrais avoir quelque chose de meilleur à vous offrir, lui dit Milnwood alarmé de ces paroles de mécontentement.

— Non, non, je n'ai pas le temps de manger; procédons à notre affaire. — Monsieur Morton, est-ce du ministre presbytérien Poundtext que vous suivez les instructions?

M. Morton se hâta de répondre apologétiquement : — Oui, parce qu'il a obtenu de Sa Majesté et du conseil privé, en se soumettant aux règlements, l'autorisation de continuer ses fonctions, car je ne voudrais rien faire qui fût contraire aux lois. Je n'ai aucune objection contre l'établissement d'un épiscopat modéré, si ce n'est que je suis un simple campagnard, que nos ministres sont des gens plus simples, ce qui me permet de suivre plus facilement leurs doctrines : puis, sauf votre respect, Monsieur, le culte des presbytériens est plus économique pour le pays.

— Bon! bon! ils sont autorisés : tout est dit. Pour ma part, si c'était moi qui faisais la loi, jamais un chien tondu de toute la meute n'aboierait dans une chaire d'Écosse. — Mais je suis fait pour obéir. — Ah! voici la liqueur. — Versez, ma bonne vieille.

Bothwell décanta dans une grande tasse de bois le quart d'une bouteille de vin de Bordeaux, et l'ayant goûté : — Vous êtes injuste envers votre vin, mon bon ami, dit-il à M. Milnwood; il vaut mieux que votre eau-de-vie, quoique l'eau-de-vie soit bonne aussi : voulez-vous me faire raison? A la santé du roi!

— Avec plaisir, répondit le vieillard; mais ce sera avec de l'ale,

car je ne bois jamais de vin de Bordeaux, et je n'en ai un peu que pour pouvoir en offrir à quelques honorables amis.

— Comme moi, je suppose, dit Bothwell; et passant la bouteille à Henry : — Eh bien! jeune homme, lui demanda-t-il, me ferez-vous raison? A la santé du roi!

Henry remplit son verre modérément, sans faire attention aux coups de coude de son oncle, qui lui faisait signe de s'en tenir à la bière comme il l'avait fait lui-même.

— Tout le monde a-t-il bu à cette santé? demanda Bothwell. Qu'est-ce que c'est que cette vieille femme-là? donnez-lui un verre d'eau-de-vie, elle boira aussi à la santé du roi, pardieu!

— N'en déplaise à Votre Honneur, répondit Cuddy, c'est ma mère, et elle est sourde comme Corra-Linn[1]. Mais si vous voulez, je boirai pour elle à la santé du roi autant de verres d'eau-de-vie qu'il vous plaira.

— Sur mon âme! vous m'avez tout l'air d'un homme qui aime le brandevin. — Sers-toi! allons; eh bien, sers-toi, mon camarade, point de gêne; liberté entière partout où je suis. — Tom, verse rasade à cette fille, quoique ce ne soit qu'une sale guenipe. — Allons, une seconde santé, celle de notre brave commandant, le colonel Grahame de Claverhouse. — Mais que diable cette vieille femme a-t-elle à gémir? vit-on jamais une figure plus whig? — Renoncez-vous au *covenant*, bonne femme?

— De quel *covenant* voulez-vous parler? demanda Cuddy prévenant la réponse de sa mère; est-ce le covenant des œuvres, ou celui de la grâce?

— Tous les covenants du monde.

— Ma mère, cria Cuddy affectant de parler à une sourde, on vous demande si vous renoncez au covenant des œuvres?

— De tout mon cœur, répondit Mause, et puissent mes pas être préservés du piége qu'il cache!

— Allons, dit Bothwell, la vieille a répondu plus franchement que je n'aurais cru. Buvons encore un coup, et procédons à notre affaire. — Vous avez sans doute tous entendu parler, je suppose, du meurtre de l'archevêque de Saint-André, tué par dix ou onze fanatiques armés?

Chacun se regardait en silence; enfin Milnwood répondit qu'il avait

1. Cascade près de *Lanark*, dont le bruit assourdissant fournit sans doute cette comparaison.

entendu dire quelque chose de ce malheur, mais qu'il doutait que ce bruit fût véritable.

— En voici la relation officielle, dit Bothwell en lui donnant un papier imprimé ; maintenant je vous demande ce que vous pensez de cette action.

— Ce que j'en pense, Monsieur? mais... j'en pense... ce que le conseil privé a cru devoir en penser, répondit Milnwood en bégayant.

— Je demande votre opinion personnelle, insista Bothwell en élevant la voix.

Milnwood parcourut des yeux le papier, pour y emprunter les expressions les plus fortes de dénonciation : heureusement elles s'y trouvaient en italique, ce qui lui fut d'un grand secours : — Je pense, dit-il avec feu, que c'est un meurtre détestable, une abomination, un parricide tramé par l'enfer, une honte pour le royaume.

— Bien dit, brave homme, bien dit ! à votre santé, et à la propagation des bons principes; vous me devez le coup de remerciement pour vous les avoir appris. Nous le boirons ensemble avec votre propre vin des Canaries; votre bière pèse sur un estomac loyal ! — A votre tour, jeune homme, que pensez-vous de cet événement ?

— Je ne trouverais aucune difficulté à vous répondre, lui dit Henry, si je savais de quel droit vous m'interrogez.

— Que le Seigneur nous protége ! parler ainsi à un militaire quand chacun sait qu'ils sont les maîtres par tout le pays, maîtres des hommes et des femmes, des gens et des bêtes ! s'écria mistress Wilson tandis que son maître, non moins effrayé de cette audace et craignant les suites qu'elle pourrait avoir pour lui-même, disait avec colère à Morton : — Taisez-vous, Monsieur, ou répondez sagement ! Oseriez-vous manquer de respect pour l'autorité du roi, en la personne d'un brigadier de ses gardes?

— Taisez-vous tous ! s'écria Bothwell en frappant fièrement sur la table; silence ! — Vous me demandez, dit-il à Henry, de quel droit je vous interroge ? ma cocarde et mon sabre doivent vous l'apprendre ; c'est un gage de ma commission, comme jamais le vieux Noll[1] n'en donna à ses têtes-rondes ; et si vous voulez en savoir davantage, lisez l'acte du conseil qui donne à tout soldat et à tout officier de Sa Majesté mission expresse de rechercher, d'interroger et d'arrêter toutes

1. Abréviation d'*Olivier ;* Olivier Cromwell.

personnes suspectes. Ainsi donc, je vous demande encore une fois ce que vous pensez de la mort de l'archevêque de Saint-André. C'est une pierre de touche que nous avons trouvée pour reconnaître de quel aloi sont les personnes que nous interrogeons.

Henry avait eu le temps de réfléchir qu'en résistant au pouvoir arbitraire confié à de pareilles mains, c'était s'exposer à un danger inutile et risquer d'y entraîner son oncle ; d'ailleurs il n'éprouvait aucune répugnance à témoigner l'horreur que lui inspirait un assassinat. Il répondit donc avec sang-froid : — Je n'hésite point à déclarer que les auteurs de ce meurtre ont commis, à mon avis, une action insensée et criminelle, et qu'ils sont d'autant plus coupables que ce forfait servira de prétexte pour redoubler les rigueurs exercées contre ceux qui en sont innocents, et qui sont aussi éloignés de l'approuver que je le suis moi-même.

Tandis que Henry parlait ainsi, Bothwell l'examinait avec attention, et cherchait à se rappeler ses traits. — Je ne me trompe pas, dit-il enfin, vous êtes, mon bon ami, le capitaine Perroquet; je vous ai déjà vu, et je vous ai trouvé en compagnie suspecte.

— Je vous ai vu une fois chez Niel, répondit Morton.

— Et avec qui êtes-vous sorti de chez lui, jeune homme? N'est-ce pas avec Balfour de Burley, le chef des meurtriers de l'archevêque?

— Cela est vrai; jamais je n'aurai recours au mensonge. Mais, bien loin de savoir qu'il fût un des assassins du primat, j'ignorais même qu'un tel crime eût été commis.

— Dieu nous fasse miséricorde! s'écria le vieux Milnwood, je suis perdu, ruiné! La langue de ce malheureux fera sauter sa tête de dessus ses épaules, et me fera perdre, à moi, jusqu'à l'habit que j'ai sur le corps.

— Mais vous ne pouviez ignorer que Burley est un rebelle et un traître, qu'il est défendu à tout sujet fidèle du roi d'avoir aucune communication avec lui, de lui donner ni pain, ni eau, ni feu, ni asile; vous saviez tout cela, et vous avez contrevenu aux lois. (Henry gardait le silence.) — Où l'avez-vous quitté? est-ce sur le grand chemin, ou bien lui avez-vous donné abri dans cette maison?

— Dans cette maison! s'écria M. Milnwood : il n'aurait pas été assez hardi pour y introduire un traître.

— Ose-t-il nier qu'il l'ait fait? demanda Bothwell.

— Puisque vous m'en accusez comme d'un crime, nos lois ne vous

permettent pas d'exiger que je dise rien qui tende à m'accuser moi-même, répondit Henry.

— Oh ! les terres de Milnwood, les belles terres de Milnwood, qui sont depuis deux cents ans dans la famille de Morton, les voilà saisies, confisquées, perdues ! s'écria M. Milnwood.

— Non, Monsieur, lui dit son neveu, je ne souffrirai pas que vous soyez puni pour moi. — Monsieur, dit-il ensuite à Bothwell, j'avoue que j'ai donné retraite à cet homme pour une nuit, parce que mon père avait été son ancien camarade ; en cela j'ai agi, non-seulement à l'insu de mon oncle, mais contre les ordres exprès qu'il a donnés de tout temps. Je crois que si mon aveu suffit pour établir ma culpabilité, il doit suffire aussi pour la décharge de mon oncle.

— Jeune homme, répliqua le brigadier d'un ton un peu moins dur, j'en suis fâché : vous êtes un brave, votre oncle est un bon vieux Troyen qui a plus de soin de ses hôtes que de lui-même, car il se contente de bière et leur fait boire son vin. Apprenez-moi donc ce que vous savez de ce Burley, ce qu'il a dit en vous quittant, où il allait, où l'on pourrait le trouver maintenant, et je fermerai les yeux, autant que mon devoir me le permettra, sur la part que vous avez prise dans cette affaire. — Vous ne savez peut-être pas que la tête de cet assassin de whig vaut mille marcs d'argent... si je pouvais lui mettre la main dessus ! — Allons, parlez ! où l'avez-vous quitté ?

— Monsieur, vous excuserez ma franchise ; mais les mêmes raisons qui m'ont décidé à lui donner un asile pour une nuit, au risque de me compromettre, moi et les miens, m'obligeraient à garder son secret s'il me l'avait confié.

— Ainsi donc vous refusez de me répondre ?

— Je n'ai pas d'autre réponse à vous faire.

— On trouvera peut-être le moyen de vous faire parler en vous mettant une mèche allumée entre chaque doigt.

— Par pitié, Monsieur, dit tout bas mistress Wilson à son maître, donnez-leur de l'argent. C'est de l'argent qu'ils veulent. Ils tueront M. Henry, ils vous tueront, ils nous tueront tous.

Milnwood soupira, et d'une voix éteinte, comme s'il allait rendre l'âme, il lui répondit : — Si... si vingt... oui, si vingt livres pouvaient arranger cette affaire...

— Mon maître, dit Alison au brigadier, vous donnera vingt livres sterling...

— Vingt livres d'Écosse, sotte femme que vous êtes! interrompit le vieillard, à qui son avarice fit oublier en ce moment sa déférence habituelle pour sa femme de charge.

— Oui, vingt livres sterling, reprit-elle sans l'écouter, si vous voulez avoir la bonté d'excuser ce jeune étourdi. Il est si entêté, que vous le mettriez en pièces sans arracher de lui une parole : et quel bien cela vous fera-t-il si vous lui brûlez ses pauvres doigts?

— Mais, dit Bothwell en hésitant, je ne sais trop que répondre à cela. Je connais nombre de mes camarades qui prendraient l'argent, et qui emmèneraient le jeune homme prisonnier; moi, j'ai une conscience, et si votre maître veut exécuter vos offres et s'obliger à représenter son neveu, et qu'ensuite toute la maison prête le serment du *test*...

— Nous prêterons tous les serments que vous voudrez, s'écria Alison. — Dépêchez-vous, dit-elle tout bas à son maître, allez chercher l'argent, ou ils mettront le feu à la maison.

Le vieux Milnwood jeta un regard désespéré sur sa gouvernante, et sortit à pas lents, semblable à une figure mouvante d'horloge, pour faire voir le jour à ses anges et les tirer des ténèbres où depuis si longtemps il les retenait prisonniers.

Cependant Bothwell, prenant une attitude imposante, se préparait à faire prêter le serment dont il avait parlé. Il mit à cet acte à peu près la même dignité qu'on trouve aujourd'hui dans les bureaux des douanes de Sa Majesté. — Quel est votre nom, femme?

— Alison Wilson, Monsieur.

— Bien. Vous, Alison Wilson, déclarez, certifiez et jurez solennellement que vous regardez comme illégal pour les sujets du roi, n'importe sous quel prétexte, de réforme ou autre, d'entrer dans aucune ligue ou covenant...

Ici la cérémonie fut interrompue par une dispute entre Cuddy et Mause, qui depuis quelque temps parlaient à demi-voix.

— Paix donc, ma mère, paix donc! disait le premier, les voilà qui entrent en arrangement; chut! ils vont tomber d'accord.

— Je ne me tairai pas plus longtemps! je parlerai sans réticence, je confondrai l'homme du péché, l'homme rouge[1] lui-même; et, par ma voix, M. Henry sera délivré des piéges du chasseur.

1. Le soldat, l'Habit-Rouge.

— Allons ! dit Cuddy en s'arrachant les cheveux, la voilà qui a une jambe par-dessus la barrière : l'arrête qui pourra ! je la vois en chemin pour la Tolbooth [1], en croupe derrière un dragon, et moi attaché, les mains liées, à la queue d'un de leurs chevaux ! La voilà qui a ramassé son sermon, elle va le débiter ; nous sommes perdus, bêtes et gens.

— Et voilà donc où vous voulez en venir ? s'écria Mause le visage enflammé de colère, en étendant vers Bothwell sa main ridée, car la seule mention du serment du *test* l'avait mise hors d'elle-même, en dépit de toute sa prudence et des avis de son fils. — Venez-vous donc ici avec vos serments du *test*, qui sont la mort des âmes, la séduction des saints, la confusion des consciences ? Ce sont là vos piéges, vos filets, vos trappes. — Mais, certes, c'est en vain qu'on tend un filet en vue de l'oiseau.

— Oh ! oh ! bonne dame, dit le soldat, voilà un miracle de whig ! la vieille a retrouvé ses oreilles en même temps que sa langue, et je crois qu'elle veut nous rendre sourds à force de crier ! Taisez-vous, vieille idiote, et songez à qui vous parlez.

— A qui je parle ! Ce royaume d'affliction ne vous connaît que trop bien, pervers adhérents du prélatisme, soutiens d'une cause coupable, oiseaux de proie et fardeau de la terre. Je parle au soutien de la mauvaise cause, à l'oiseau de proie qui se nourrit de nos cadavres, au séducteur du faible, au meurtrier des saints.

— Sur mon âme, dit Bothwell aussi étonné que le serait un chien de chasse qui verrait une perdrix lui sauter aux yeux pour défendre sa couvée, de ma vie je n'ai rien entendu de si beau ! Nous en donnerez-vous encore ?

— Oui, encore, cria Mause après s'être éclairci la voix par une petite toux préparatoire : — vous êtes des Philistins, des Édomites ; vous êtes des léopards et des renards, — des loups nocturnes qui rongent l'os jusqu'à la moelle, — des chiens perfides faisant la guerre aux élus, — des taureaux furieux de Bazan, — des serpents venimeux, alliés par le nom et le caractère au grand dragon rouge. — Apocalypse, chapitre XII, versets 3 et 4.

Ici la vieille s'arrêta, épuisée par le manque d'haleine, plutôt que faute de matières.

1. Principale prison d'Édimbourg.

— Au diable la vieille sorcière ! il faut lui mettre un bâillon, et l'emmener au quartier général, dit un des dragons.

— Honte à vous, André ! reprit le brigadier ; souvenez-vous que la bonne dame appartient au beau sexe, et ne fait qu'user des priviléges de sa langue. — Écoutez-moi, brave femme, songez bien que tous les taureaux de Bazan et tous les dragons rouges ne seraient pas aussi polis que moi, et ne se contenteraient pas de vous confier à la garde du constable ou de vous faire faire un plongeon dans un baquet.—Mais il faut que j'emmène ce jeune homme (montrant Henry) au quartier général. Mon commandant ne me pardonnerait pas de le laisser dans une maison où se trouve tant de fanatisme et de trahison.

— Là ! voyez ce que vous avez fait ! dit tout bas Cuddy à sa mère : grâce à votre bavardage, voilà les Philistins, comme vous les appelez, qui vont emmener M. Henry.

— Taisez-vous, lâche que vous êtes ! si vous et tous ces autres gloutons qui sont là comme des vaches gonflées de luzerne, vous aviez dans les bras autant de courage que j'en ai dans la langue, on n'emmènerait jamais en captivité ce précieux jeune homme !

Pendant ce dialogue, les soldats s'étaient emparés de leur prisonnier et lui liaient les mains. Milnwood rentra en ce moment, et, effrayé de ces préparatifs, il offrit, avec un gémissement mal étouffé, une bourse à Bothwell. Le brigadier la reçut d'un air d'indifférence, la soupesa, la fit sauter en l'air, la rattrapa, et remuant la tête : —Il y a dans ce nid d'anges jaunes de quoi passer maintes joyeuses nuits, dit-il ; mais du diable si je me compromets pour cela ! Cette vieille femme a parlé trop haut, et devant trop de témoins : je ne puis plus me dispenser d'emmener votre neveu au quartier général ; ainsi, en conscience, je ne dois garder de votre argent que ce qui m'est dû à titre de *civilité*.

Bothwell ouvrit la bourse, distribua une pièce d'or à chacun de ses hommes, en mit trois dans sa poche. — Maintenant, ajouta-t-il, je vous donne ma parole d'honneur que votre neveu, le capitaine Perroquet, sera civilement traité pendant la route. Ce doit être une satisfaction pour vous. Quant au reste de l'argent, je vous le rends. (Milnwood tendit promptement la main.) — Seulement, poursuivit le soldat tout en jouant avec la bourse, je dois vous rappeler que chaque maître de maison est responsable de la loyauté de ceux qui l'habitent, et mes camarades ne sont pas obligés de garder le silence

sur le sermon que vient de prononcer cette vieille puritaine en plaid de tartan ; il pourrait donc se faire que le conseil privé prononçât contre vous une forte amende.

— Mon bon brigadier ! digne capitaine ! s'écria l'avare épouvanté, à ma connaissance, personne dans ma maison ne voudrait vous offenser.

— Eh bien, vous allez l'entendre elle-même donner son témoignage, comme elle l'appelle. — Retirez-vous, jeune homme, dit-il à Cuddy qui se plaçait devant Mause, et laissez parler votre mère ; elle a sûrement eu le temps de recharger ses armes depuis son premier feu...

— Seigneur mon Dieu ! noble monsieur, dit Cuddy, qu'est-ce que la langue d'une vieille femme, pour faire tant de bruit de ce qu'elle peut dire ? Mon père ni moi n'y avons jamais fait attention.

— Paix ! mon garçon ; prenez garde de gâter votre affaire. Vous m'avez l'air plus malin que vous ne voulez le paraître. — Allons, bonne dame, montrez que vous savez rendre un brillant témoignage. Vous voyez que votre maître en doute.

Mause n'avait pas besoin d'être stimulée pour se donner carrière. — Malheur, s'écria-t-elle, malheur aux complaisants et aux égoïstes charnels qui souillent et perdent leur conscience en consentant aux vexations de l'impie, et en donnant le Mammon de l'iniquité aux fils de Bélial, pour faire leur paix avec eux. C'est une complaisance coupable, une lâche alliance avec l'ennemi ; c'est le péché que commit Menaham à la vue du Seigneur, qnand il donna mille talents au roi d'Assyrie pour que sa main le secourût, deuxième livre des Rois, xve chapitre, verset 49 ; c'est le crime d'Abab, quand il envoya de l'or à Téglath-Phalazar, voyez le même livre des Rois, verset 8 ; et si Ézéchias lui-même fut regardé comme apostat pour s'être soumis au tribut de Sennachérib, même livre, chapitre XVIII, versets 14 et 15, quel nom méritent les hommes de la génération actuelle, qui paient les impôts et les amendes à d'avides publicains, qui se laissent extorquer par des prêtres mercenaires (dogues muets qui ne font que dormir la nuit et le jour), et qui offrent des présents à nos oppresseurs ? ils sont comme ceux qui jouent aux dés avec eux, qui préparent une table pour leurs soldats et leur offrent à boire.

— Voilà une belle doctrine pour vous, monsieur Morton ! s'écria Bothwell ; reste à savoir si elle sera du goût du conseil privé. Je crois

que nous pourrons en retenir la plus grande partie dans notre mémoire sans avoir besoin de la plume et des tablettes comme ces fanatiques en portent à vos conventicules. — Vous l'avez entendu, André, elle blâme ceux qui paient les impôts au roi.

— Oui, pardieu! et elle a juré que c'était péché que d'offrir un pot de bière à un soldat ou de l'inviter à se mettre à table.

— Vous avez entendu, c'est votre affaire, dit Bothwell à Milnwood en lui présentant d'un air d'indifférence la bourse un peu désenflée.

Le vieillard, qui semblait accablé sous le poids du malheur, tendit une seconde fois la main pour la reprendre; mais mistress Wilson lui dit bas à l'oreille : — Êtes-vous fou? priez-le de la garder. Croyez-vous qu'il ait dessein de vous la rendre? Ayez au moins l'air de la donner.

— Impossible, Alison, impossible! répondit l'avare dans l'amertume de son cœur, je ne puis dire à ces coquins que je leur donne un argent que j'ai compté tant de fois.

— Il faut donc que je le leur dise, moi, pour éviter de plus grands malheurs. — Monsieur, dit-elle à Bothwell, mon maître me charge de vous dire qu'il lui est impossible de reprendre un argent qui se trouve en si bonnes mains. Il vous prie de le garder, et de traiter son neveu le mieux possible, d'adresser au conseil privé un rapport favorable sur notre compte, et de ne pas faire attention aux sots discours d'une vieille misérable qui n'est ici que depuis hier soir, qui va en être chassée, et qui n'y remettra jamais les pieds.

— Oui, oui, c'est cela. Je savais bien que dès que votre maudite langue aurait prononcé trois mots, nous serions encore obligés de nous remettre en voyage, dit Cuddy à sa mère.

— Paix! mon fils, paix! ne murmurez pas contre nos croix. Remettre le pied ici! non vraiment : le signe qui doit arrêter l'ange exterminateur n'est pas tracé sur la porte. On y pense au monde, et non à ce qui n'est pas de ce monde. On y plaint un parent, et l'on ne s'y inquiète pas du sort des milliers d'élus qui sont persécutés ou forcés de se rassembler dans les bois pour entendre la parole, comme un pain mangé en secret, ou emprisonnés, pendus et torturés par ces fils du démon.

— La voilà encore avec son Covenant, mon brigadier, dit un des soldats; n'emmènerons-nous pas cette vieille?

— Taisez-vous, pardieu! lui répondit Bothwell à voix basse : ne

voyez-vous pas qu'elle est bien où elle est, tant qu'il y aura ici un héritier responsable, et riche en espèces, comme M. Morton de Milnwood, qui a le moyen de payer pour les fautes des autres? Que la vieille s'en aille élever une autre couvée; elle est trop coriace pour être bonne à autre chose. — Allons, Messieurs, une dernière santé avant de partir. — A M. Morton de Milnwood, à son hospitalité, au plaisir que nous aurons à le revoir! et cela ne sera pas long s'il garde à son service des fanatiques de cette espèce.

Bothwell ordonna alors à ses soldats de monter à cheval, et s'empara pour son prisonnier du meilleur que put fournir l'écurie de Milnwood; mais en route, exécutant religieusement la promesse qu'il avait faite de le bien traiter, il lui fit délier les mains, et ne prit d'autres précautions que de le placer entre deux de ses cavaliers. Mistress Wilson, les larmes aux yeux, remit à Henry un petit paquet contenant les choses qui lui étaient indispensables, et lui glissa mystérieusement une petite somme d'argent. Cela fait, la troupe partit gaiement et laissa la maison dans un trouble extrême.

Accablé de l'aventure de son neveu, et désespéré d'avoir donné en pure perte vingt livres sterling, le laird se jeta dans son grand fauteuil, et ne fit que répéter pendant toute la soirée : — Ruiné de tous côtés, corps et biens! corps et biens! — Quant à mistress Wilson, elle soulagea son chagrin par le torrent d'invectives qu'elle fit tomber sur Mause et sur Cuddy en les mettant à la porte :

— Malheur à ta vieille peau, femme, finit-elle par dire : grâce à vous, voilà le plus beau jeune homme de la contrée qu'on emmène en prison!

— Ah! riposta la vieille puritaine, on voit bien que vous êtes encore dans les liens du péché, puisque vous vous plaignez de voir celui qui vous est cher souffrir pour la cause de CELUI qui vous a tout donné. J'ai fait pour M. Henry ce que je ferais pour mon propre fils; et si Cuddy était digne de rendre témoignage à Grassmarket...

– Cela viendra, selon toute apparence, interrompit Alison, à moins que vous ne changiez, lui et vous.

— Non! les Doegs et les Zyphites m'offriraient en vain le pardon pour me séduire, point de lâches complaisances! je persévérerais à porter témoignage contre le papisme, l'épiscopat, l'antinomianisme, l'érastianisme, le relapsarianisme et tous les piéges du siècle; je crierais comme une femme en mal d'enfant contre la fatale *tolérance*,

qui a été une pierre d'achoppement pour les docteurs eux-mêmes; j'élèverais la voix comme un prédicateur éloquent.

— Allons, allons, ma mère, dit Cuddy en l'entraînant, n'ennuyez pas plus longtemps la bonne dame avec votre témoignage : vous avez prêché pour six jours. Vous nous avez d'abord *prêchés* vous et moi hors de notre première demeure et de notre jardin, puis de cette nouvelle ville de refuge où nous mettions à peine le pied; vous avez *prêché* M. Henry en prison; vous avez *prêché* vingt livres hors de la poche du laird, qui ne les a pas lâchées de trop bon cœur. Attendez encore quelque temps avant de me *prêcher* à une potence. Allons, venez. Cette maison a eu assez de votre témoignage pour ne l'oublier de si tôt.

Ce disant, il entraîna Mause, qui le suivit en murmurant entre ses dents, *témoignage*, *Covenant*, *impies*, *tolérance*, et tous deux se mirent en marche sans savoir où ils trouveraient un nouvel asile.

— La vieille folle! s'écria la gouvernante en les voyant partir; venir porter le désordre et le malheur dans une maison si paisible! Si, par ma place, je n'étais une dame de qualité, ou peu s'en faut, je lui aurais appuyé les dix doigts de mes mains sur ses vieilles côtes.

CHAPITRE IX.

> Je suis enfant de Mars, nourri sous ses auspices,
> Et je puis vous montrer de nobles cicatrices.
> J'ai sur le champ d'honneur combattu tour à tour
> La France et mes rivaux, pour la gloire et l'amour.
>
> BURNS.

Ne vous laissez pas abattre, dit Bothwell à son prisonnier chemin faisant, vous êtes un brave jeune homme. Eh bien, le pire qu'il puisse vous arriver, c'est d'être pendu; mais, en temps de guerre, cela ne déshonore pas; ç'a été le sort de plus d'un honnête garçon. Je ne puis vous cacher que la loi vous condamne, à moins que vous ne fassiez une soumission convenable, et que votre oncle ne paie une bonne amende. Au surplus, nous savons qu'il en a les moyens.

— Le danger de mon oncle est ce qui m'inquiète le plus, répondit Morton. Je sais qu'il tient à son argent autant qu'à son existence, et,

comme c'est à son insu que j'ai donné retraite à Balfour, je fais des vœux sincères pour que, si j'échappe à la peine capitale, l'amende ne tombe que sur moi.

— Eh bien, peut-être que si vous consentez à prêter serment de fidélité, on vous proposera d'entrer dans un des régiments écossais qui sont au service étranger. Cela n'est pas à dédaigner; si l'on se donne quelques coups, et que vous ayez des amis, vous ne tarderez pas à obtenir une commission d'officier.

— Cette punition n'en serait pas une pour moi, car c'est précisément ce que je désire.

— Vrai? mais vous n'êtes donc pas un vrai whig, après tout?

— Je n'ai embrassé aucun des partis qui divisent l'État. J'ai vécu tranquillement chez mon oncle, et quelquefois je pensais sérieusement à rejoindre un de nos régiments employés sur le continent.

— Je vous estime pour cette idée. J'ai commencé moi-même de cette manière. J'ai longtemps servi en France dans les gardes écossaises. Que le diable m'emporte si ce n'est pas la meilleure école pour la discipline. On ne s'inquiète pas de ce que vous faites quand vous n'êtes ni de garde ni de corvée; mais manquez à l'appel, et vous verrez comme on vous arrangera. Cela ne m'est arrivé qu'une seule fois, et le vieux capitaine Montgomery me planta au piquet, sur la plate-forme de l'arsenal, sous un soleil ardent, pendant six heures de suite. Je jurai bien de ne plus manquer à l'appel de ma vie, dussé-je laisser le paquet de cartes sur la caisse du régiment. Ah! la discipline, c'est la chose capitale.

— Mais d'ailleurs vous aimez le service?

— *Par excellence!* Les femmes, le vin, la bonne chère, on obtient tout, rien que pour la peine de le demander. Et si votre conscience vous permet de laisser faire un prêtre à large bedaine qui espérera vous convertir, il vous aidera à jouir de ces petites consolations, pour se mettre bien avec vous. Où trouverait-on un ministre whig aussi complaisant?

— Nulle part, j'en conviens. Mais quelle était votre principale occupation?

— C'était de garder la personne du roi Louis-le-Grand, et puis de faire quelques expéditions contre les huguenots (c'est-à-dire les protestants) : là nous avions beau jeu; cela m'a formé la main pour mon service actuel. Mais, allons, puisque vous voulez être un bon *cama-*

rado, comme disent les Espagnols, je ferai tout pour vous servir, et il faut que vous ayez votre part de la bourse du vieil oncle, car je crois qu'il ne vous tenait pas le gousset bien garni. C'est une loi de bon vivant; quand nous avons des fonds, nous ne laissons jamais un camarade dans le besoin.

En parlant ainsi, Bothwell prit la bourse, et en tira quelques pièces qu'il offrit à Henry sans les compter. Le jeune homme refusa; et, ne jugeant pas très-prudent de parler au brigadier du présent d'Alison, malgré la générosité qu'il déployait en ce moment, il répondit qu'il n'en avait nul besoin, parce qu'il était certain que son oncle lui enverrait de l'argent sur sa première demande.

— En ce cas ces anges continueront à lester ma poche. Je me fais un principe de ne jamais quitter la taverne (à moins que mon devoir ne me l'ordonne) tant que ma bourse est assez pesante pour être jetée par-dessus l'enseigne[1]; quand elle est devenue assez légère pour que le vent me la renvoie, alors, vite à cheval, et je trouve bientôt le moyen de la remplir. — Mais quelle est donc cette tour qui s'élève devant nous au milieu des bois?

— C'est le château de Tillietudlem, répondit un des dragons. C'est là que demeure lady Bellenden, une des meilleures royalistes du pays et l'amie du soldat. Lorsque je fus blessé par un de ces chiens de whigs qui m'avait tiré un coup de fusil de derrière une haie, j'y passai un mois entier, et je consentirais volontiers à être encore blessé de même, si j'étais sûr d'entrer dans de si bons quartiers.

— Oui-da! je veux lui présenter mes respects en passant, et lui demander des rafraîchissements pour mes hommes et pour leurs chevaux. Je me sens aussi altéré que si je n'avais rien bu chez Milnwood.— Une excellente chose dans ces temps-ci, continua Bothwell en s'adressant à Henry, c'est qu'un soldat du roi ne peut passer devant une maison sans trouver à s'y rafraîchir. Dans une maison comme le Tillie... — comment donc nomme-t-on ce château? — on le sert par amitié; entre-t-il chez un de vos fanatiques avares, il se fait ser-

1. Un laird des hautes-terres, dont les excentricités sont encore présentes au souvenir de ses compatriotes, avait l'habitude de régler la durée de son séjour à Édimbourg de la manière suivante : tous les jours il visitait *la porte d'eau* (*Water gate*), comme on l'appelle, de la Canongate, sur laquelle s'étend une arche en bois. Les espèces étaient alors la monnaie courante. Il lançait sa bourse par dessus la porte : tant qu'elle était assez lourde pour faire le trajet, il continuait le cours de ses plaisirs dans la métropole; lorsqu'elle était trop légère, il songeait qu'il était temps de retourner chez lui. Question : — Combien de fois aurait-il répété cette expérience à Temple-Bar?

vir de force; se trouve-t-il chez un presbytérien modéré ou toute autre personne suspecte, la crainte lui fait obtenir tout ce qu'il désire. Ainsi, il trouve toujours quelque moyen d'apaiser sa soif.

— Et en conséquence vous vous proposez d'entrer dans ce château.

— Bien certainement : comment pourrais-je faire à mes officiers un rapport favorable sur les bons principes de la digne châtelaine, si je n'avais goûté à son vin des Canaries? car nous aurons du vin des Canaries, j'en suis sûr. C'est la consolation favorite des vieilles douairières de qualité, comme la petite bière est celle de votre oncle.

— En ce cas, je vous demande une grâce. Je suis connu dans cette famille, et je ne voudrais pas qu'on y fût instruit de ce qui vient d'arriver. Ne prononcez pas mon nom, permettez-moi de me couvrir du manteau d'un de vos cavaliers, et ne parlez de moi que comme d'un prisonnier dont vous êtes chargé.

— De tout mon cœur. J'ai promis de vous traiter civilement, je tiendrai parole. — André, donnez votre manteau au prisonnier. Et vous, soldats, songez qu'il y a défense de dire qui il est, et où nous l'avons arrêté, sous peine de passer deux heures sur le cheval de bois (e).

Ils arrivaient alors devant une porte cintrée, flanquée de deux tourelles dont l'une, encore entière, était habitée par la famille d'un paysan, et dont l'autre tombait en ruines, à l'exception de l'étage inférieur, qui servait d'étable à vaches. La porte avait été brisée par les soldats de Monk, pendant les guerres civiles, et non encore replacée. Bothwell et sa troupe entrèrent donc sans aucun obstacle dans une avenue étroite, pavée de grosses pierres, qui conduisait, en tournant, par une montée rapide, au château, dont on apercevait de temps en temps, à travers les arbres, les boulevards extérieurs. C'était une forteresse gothique, et ce qui en restait encore avait un tel aspect de solidité, que le brigadier s'écria : — Il est fort heureux que ce château soit en de loyales mains; s'il appartenait à l'ennemi, une douzaine de vieilles femmes pourraient le défendre avec leurs quenouilles contre un escadron de cavalerie, pourvu qu'elles eussent la moitié de la résolution de la vieille folle que nous avons laissée à Milnwood. — Sur ma vie, continua-t-il en regardant la double tour et les défenses extérieures, c'est un château superbe. Que dit l'inscription, si je me souviens encore un peu de mon latin? « Réparé par sir Ralph Bellenden en 1350. » C'est une antiquité respectable. Il faut que je me présente devant la vieille dame avec les égards qui

lui sont dus, et que je cherche à me rappeler quelques-uns des compliments dont j'avais la tête meublée quand je fréquentais la société de ce rang.

Cependant Gudyil, qui avait fait une reconnaissance à travers un des créneaux de la muraille, était allé en toute hâte annoncer à lady Marguerite qu'un parti de dragons s'avançait vers le château avec un prisonnier. — Je suis certain, dit-il, que le sixième est un prisonnier, car on conduit son cheval, et les deux dragons qui le précèdent ont leurs carabines appuyées sur la cuisse. Or, c'est ainsi que nous emmenions toujours les prisonniers du temps du grand marquis.

— Des soldats du roi ! s'écria lady Bellenden ; ils ont sans doute besoin de quelques rafraîchissements. — Courez, Gudyil, dites-leur qu'ils sont les bienvenus, et offrez-leur tout ce qu'ils peuvent désirer. — Un instant ! que ma dame de compagnie m'apporte mon manteau et mon écharpe noire ; je veux les recevoir moi-même. On ne peut avoir pour eux trop d'attentions, dans un temps où ils se donnent tant de peine pour faire respecter l'autorité royale. — Écoutez encore, Gudyil : dites à ma nièce de venir me trouver sur-le-champ ; et que Jenny Dennison et deux autres femmes se disposent à me suivre à quelques pas de distance.

Tous ces ordres furent exécutés à l'instant, et lady Marguerite descendit d'un air de dignité, jusque dans la cour de son château, pour recevoir ses hôtes. Bothwell, en saluant la noble et respectable dame, prit quelque chose de cette aisance qui caractérisait les courtisans de Charles II, et ses manières n'offrirent plus la rudesse qu'on pouvait attendre d'un sous-officier de dragons ; son langage même sembla s'épurer. La vérité est qu'au milieu des vicissitudes d'une vie aventureuse et dissipée, Bothwell avait quelquefois fréquenté des sociétés qui convenaient mieux à la noblesse de son origine qu'au rang qu'il occupait dans le monde. Pour répondre aux offres obligeantes de lady Marguerite, il dit qu'ayant encore une marche de plusieurs milles à faire avant la nuit, il la priait de trouver bon que sa troupe fît reposer ses chevaux une heure dans son château.

— Avec grand plaisir, répondit la noble dame ; mes gens veilleront à ce qu'ils ne manquent de rien, et j'espère que pendant ce temps vous et vos cavaliers vous accepterez quelques rafraîchissements.

— Personne n'ignore, Milady, que c'est toujours ainsi que les serviteurs du roi sont reçus dans les murs de Tillietudlem.

— En toute occasion, je tâche de m'acquitter de mes devoirs avec honneur et loyauté, répliqua lady Bellenden charmée de ce compliment. Il n'y a pas encore bien longtemps, monsieur le brigadier, que Sa Majesté le roi, qui est si glorieusement sur le trône, et qui probablement s'en souvient encore, a daigné honorer mon château de sa présence et accepter à déjeuner dans la salle qu'on vous montrera, et que nous appelons encore la salle du roi.

Bothwell avait fait mettre pied à terre à sa troupe, et avait recommandé à l'un d'avoir soin des chevaux, à un autre de veiller sur le prisonnier; rien ne l'empêchait donc de continuer la conversation que la dame du manoir avait eu la condescendance de commencer. Il reprit : — Puisque le roi mon maître, Milady, a eu l'avantage d'avoir des preuves de votre hospitalité, je ne m'étonne pas que votre hospitalité s'étende à tous ceux qui le servent, et dont le principal mérite consiste dans leur fidélité. Au surplus, j'appartiens à Sa Majesté de plus près que ce grossier habit rouge ne semblerait l'indiquer.

— Vraiment, Monsieur! vous avez peut-être fait partie de sa maison?

— Oui, de sa *maison*, mais non dans le sens que vous entendez, Milady, et j'ai par là le droit de me vanter d'être allié aux plus nobles familles d'Écosse, à celle de Tillietudlem peut-être.

— Je ne vous comprends pas, dit lady Marguerite relevant majestueusement la tête en entendant un propos qu'elle regardait comme une plaisanterie déplacée.

— Dans ma situation, Milady, c'est peut-être folie à moi de rappeler ce souvenir; mais vous avez dû entendre parler de mon aïeul Francis Stuart, à qui Jacques Ier, son cousin germain, donna le titre de comte de Bothwell, que mes camarades m'ont donné aussi par sobriquet. Sa vie fut un long enchaînement de malheurs, et son nom ne m'a pas été plus profitable.

— En vérité! dit lady Bellenden d'un ton de surprise et d'intérêt; j'avais bien ouï dire que le petit-fils de cet homme célèbre n'était pas dans une situation convenable à sa naissance; mais j'étais bien éloignée de croire qu'il fût si peu avancé dans le service. Comment se peut-il que la fortune ait traité si mal un homme qui a une telle parenté?

— Tout cela est dans le cours ordinaire des choses, Milady. J'ai eu quelques moments de bonne fortune comme mes voisins; j'ai vidé

plus d'une bouteille avec Rochester; j'ai fait plus d'une partie avec Buckingham; j'ai combattu à Tanger avec Sheffield; mais tous ces amis qui me prenaient volontiers pour compagnon de leurs plaisirs, n'ont jamais songé à m'être utiles. Peut-être, ajouta-t-il avec amertume, ne me suis-je pas montré assez sensible à l'honneur que Wilmot et Villiers[1] faisaient à un descendant des Stuarts d'Écosse en le recevant dans leur société.

— Mais vos amis écossais, monsieur Stuart, votre famille, qui est si nombreuse et si puissante en ce pays?

— Eh bien, Milady, les uns m'auraient volontiers pris pour leur garde-chasse, parce que je tire passablement; les autres m'auraient chargé de vider leurs querelles, parce que je manie assez bien l'épée; il en est qui, faute de meilleure compagnie, m'auraient volontiers admis à leur table, parce que je puis boire mes trois bouteilles de vin; mais, parents pour parents et service pour service, j'ai préféré entrer à celui de mon cousin Charles II, quoique la paie soit modique et la livrée peu brillante.

— C'est une honte, un véritable scandale! Et pourquoi ne vous adressez-vous pas à Sa Majesté? Le roi ne peut qu'être surpris d'apprendre qu'un rejeton de son auguste famille...

— Excusez la franchise d'un soldat, Milady; mais je suis forcé de dire que le roi est beaucoup plus occupé de ses propres rejetons que de ceux de l'aïeul de son grand-père.

— Eh bien, monsieur Stuart, il faut que vous me promettiez de coucher cette nuit à Tillietudlem. J'attends demain votre colonel, le brave Claverhouse, à qui le roi a tant d'obligations pour les mesures sévères qu'il prend contre les gens qui n'aspirent qu'à renverser le gouvernement. Je lui demanderai votre avancement, votre prompt avancement, et je suis sûre qu'il a trop de respect pour le sang qui coule dans vos veines, et trop d'égards pour une dame qui a reçu de Sa Majesté de telles marques de distinction, pour me refuser ma demande.

— Je vous remercie, Milady: je resterai certainement, puisque vous me le permettez; d'ailleurs, ce sera le moyen de présenter plus tôt au colonel Grahame le prisonnier que j'ai avec moi.

— Et quel est ce prisonnier, monsieur Stuart?

1. Nom de famille des Rochester et des Buckingham.

— Un jeune homme de bonne famille, qui en donnant retraite à un des meurtriers de l'archevêque de Saint-André a facilité son évasion.

— Quelle infamie ! Monsieur Stuart, je puis pardonner les injures que j'ai reçues de ces coquins, quoique quelques-unes aient été de celles qu'on a peine à oublier; mais qu'un homme bien né puisse se faire le protecteur d'un assassin, et surtout de l'assassin d'un vieillard, d'un archevêque, d'un primat! quelle atrocité ! Si vous voulez le tenir enfermé sans embarrasser vos gens, Harrison ou Gudyil iront chercher la clef de notre cachot. Il n'a pas été ouvert depuis la bataille de Kilsythe, depuis que mon pauvre sir Arthur Bellenden y fit enfermer vingt-deux whigs. Le lieu n'est pas malsain, car il ne descend qu'à deux étages sous terre, et je crois qu'il y existe un soupirail pour le renouvellement de l'air.

— Mille pardons, Milady : je ne doute pas que votre cachot ne soit admirable, mais j'ai promis que mon prisonnier serait traité avec égards. Je vous demanderai donc une chambre pour lui, et j'aurai soin de le surveiller de telle manière qu'il ne puisse pas plus s'échapper que s'il avait les fers aux pieds et aux mains.

— Comme il vous plaira, monsieur Stuart; vous connaissez votre devoir. — Je vous laisse; j'ai chargé mon intendant Harrison de veiller à ce qu'il ne vous manque rien. Je serais charmée de pouvoir vous tenir compagnie, mais...

— Point d'apologie, Milady ; je sens parfaitement que le grossier habit rouge du roi Charles II détruit les priviléges que pourrait avoir le sang du roi Jacques V.

— Pas auprès de moi, monsieur Stuart : ne le croyez pas ; vous me feriez injure. Je parlerai demain à votre colonel, et j'espère que vous vous trouverez bientôt élevé à un grade dont personne n'aurait à rougir.

— Je crains, Milady, que votre espoir ne soit déçu; mais je ne vous suis pas moins obligé de vos bonnes intentions; et, dans tous les cas, je passerai une bonne soirée avec M. Harrison.

Lady Marguerite fit à Bothwell une révérence cérémonieuse, avec tous les égards qu'elle croyait devoir au sang royal, coulât-il dans les veines d'un simple brigadier aux gardes, et se retira en l'assurant que tout ce qui se trouvait dans le château de Tillietudlem était à son service et à celui de ses cavaliers.

Le brigadier ne manqua pas de prendre au mot la bonne dame, et il oublia facilement le haut rang d'où sa famille était descendue, dans un joyeux banquet pendant lequel M. Harrison s'évertua pour obtenir le meilleur vin du cellier, et pour exciter son hôte à la gaieté par son exemple, ce qui, dans ces occasions, produit plus d'effet que le précepte. Le vieux sommelier Gudyil se mit d'une fête si conforme à ses goûts, à peu près comme Davy, dans la seconde partie du *Règne de Henry VI*[1], partage les débauches de son maître, le juge Shallow : il descendit en courant à la cave, au risque de se casser le cou, pour explorer une *catacombe* secrète, connue, disait-il, de lui seul et qui, sous sa surintendance, ne s'était jamais ouverte et ne s'ouvrirait jamais que pour un véritable ami du roi.

— Quand certain duc dîna ici, dit-il en s'asseyant au bout de la table, tenu en respect par la généalogie de Bothwell, mais en rapprochant sa chaise à chaque phrase; — quand certain duc dîna ici, Milady demanda instamment une bouteille de ce bourgogne; mais je ne sais trop comment il se fit, monsieur Stuart, que je ne me fiai pas à lui, quoiqu'il se prétendît l'ami du gouvernement. Ce vieux duc James avait perdu son cœur avant de perdre la tête; et l'homme de Worcester n'était qu'un insipide pouding, bon ni à bouillir ni à rôtir..... (Après cette observation triviale, qu'il croyait très-spirituelle, Gudyil, comme un ingénieur habile, s'approcha en zigzag de la place qu'il voulait conquérir, c'est-à-dire de la table.) Ainsi donc, Monsieur, plus Milady criait : — Du bourgogne pour Sa Grâce, — le vieux bourgogne, ce bourgogne de l'année 1639, — plus je me disais en moi-même : — Du diable s'il en passe une seule goutte par son gosier, avant que je sois assuré de ses vrais principes!... Le bordeaux et le vin des Canaries sont suffisants pour lui. Non, non, Messieurs, tant que je serai sommelier de Tillietudlem, je promets de ne pas donner à une personne douteuse ce que nous avons de meilleur; mais parlez-moi d'un véritable ami du roi, de la bonne cause et de l'épiscopat modéré. Si je trouve, dis-je, un homme qui défend bravement le roi et l'église, comme je le fis moi-même pendant la vie de mon maître, sous le grand Montrose, il n'y a rien de trop bon pour cet homme-là dans le cellier.

Pendant cette harangue, Gudyil était arrivé à son but, celui de

1. C'est une des pièces historiques que Shakspeare nommait ses Chroniques

devenir le commensal de Bothwell. — Et maintenant, monsieur Francis Stuart de Bothwell, ajouta-t-il, j'ai l'honneur de boire à votre chère santé et à votre avancement prochain; puissiez-vous être heureux dans l'entreprise de purger le pays de tout whig, tête-ronde, fanatique et covenantaire!

Bothwell, comme on le croira sans peine, avait depuis longtemps cessé d'être scrupuleux sur le choix de sa société; il préférait celle que lui procurait son grade subalterne, parce qu'il aimait plus encore sa convenance qu'il n'était jaloux de son origine. Il répondit donc au toast du sommelier en reconnaissant l'excellence du vin; et M. Gudyil, admis en bonne forme à cette honorable compagnie, continua de lui fournir les moyens de boire gaiement jusqu'à la pointe du jour.

CHAPITRE X.

Si je te proposais de voguer avec toi
Sur le cristal uni d'une mer sans orage,
Pour laisser là l'esquif et gagner le rivage
Quand le souffle des vents inspirerait l'effroi?

PRIOR.

ANDIS que lady Margaret tenait avec le noble sous-officier de dragons la conférence que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, sa petite-fille, qui ne partageait qu'à un très-faible degré son enthousiasme pour tout ce qui se rattachait au sang royal, n'avait honoré Bothwell que d'un simple coup d'œil, et n'avait vu en lui qu'un homme robuste, dont les traits brunis par les intempéries de l'air exprimaient à la fois la hardiesse de la débauche, le mécontentement de l'orgueil et la gaieté insouciante d'un désespéré. Les autres soldats attirèrent encore moins son attention; mais quant au prisonnier, qui, enveloppé dans son manteau, prenait un soin particulier de cacher sa figure, elle pouvait à peine en détacher ses regards, et cependant elle se reprochait une curiosité qui semblait évidemment mortifier celui qui en était l'objet.

— Je voudrais savoir qui est ce pauvre prisonnier, dit-elle à Jenny Dennison, suivante qui était spécialement à son service.

— Je pensais la même chose, miss Édith; mais ce ne peut être Cuddy Headrigg, il est plus grand et plus robuste.

— Cependant, continua miss Bellenden, c'est peut-être un voisin auquel nous pourrions avoir quelque motif de nous intéresser.

— Une fois les soldats installés, je saurai bientôt qui il est; car j'en connais un parfaitement, le plus jeune et le mieux fait.

— Je crois que vous connaissez tous les fainéants du canton.

— Non, miss Édith, je ne suis pas si prompte à faire des connaissances. Certes, on ne peut pas s'empêcher de connaître de vue ceux qui ne cessent de vous regarder à l'église ou au marché; mais je parle à un très-petit nombre de jeunes gens, à moins qu'ils ne soient de la maison, ou les trois Steinsons, et Tom Rand, et le jeune meunier, et les cinq Howison, et le long Tom Gilly, et...

— Je vous en prie, fermez cette liste de vos exceptions, qui menace d'être longue, et dites-moi comment vous avez connu ce jeune soldat.

— Mon Dieu, miss Édith, c'est Tom Holliday, le dragon qui fut blessé à deux pas d'ici par les gens du conventicule d'Outerside-Moor, et qui a passé plus d'un mois au château. Ah! je peux lui demander tout ce que je voudrai, je suis bien sûre que Tom ne me refusera pas.

— Tâchez donc de trouver l'occasion de lui demander le nom du prisonnier, puis venez me joindre dans ma chambre.

Jenny s'acquitta de sa commission, et elle ne tarda pas à rentrer avec un visage sur lequel on lisait la surprise, la consternation, et un vif intérêt pour le prisonnier.

— Eh bien, Jenny, pourquoi cet air effaré? Serait-ce véritablement ce pauvre Cuddy?

— Cuddy! répondit la fidèle femme de chambre qui n'ignorait pas combien elle allait causer de chagrin à sa maîtresse; non, non, miss Édith, ce n'est pas Cuddy; mais, qui l'aurait jamais cru? c'est le jeune Milnwood lui-même.

— Le jeune Milnwood! s'écria miss Bellenden en pâlissant à son tour, cela est impossible! absolument impossible! Son oncle suit le culte toléré par la loi, et le jeune Milnwood n'a jamais pris part à ces malheureuses dissensions. Il est innocent, bien certainement, à moins qu'il n'ait osé protester contre quelque injustice.

— Ce n'est pas dans un temps comme celui-ci, miss Édith, qu'on s'inquiète de ce qui est juste ou injuste. Fût-il plus innocent que l'en-

fant nouveau-né, on saurait le faire paraître coupable. Mais Tom Holliday m'a dit qu'il y va même de sa vie, car il a recélé un des hommes du comté de Fife qui ont tué le vieil archevêque.

— Il y va de sa vie! s'écria miss Bellenden respirant à peine : il faut que je le voie, que je lui parle... On ne lui fera, on ne peut vouloir lui faire perdre la vie!

— Ah! ma chère miss, pensez à votre grand'mère, au danger, à la difficulté. Il est gardé à vue jusqu'à l'arrivée de Claverhouse; et, s'il ne peut donner satisfaction au colonel, Tom Holliday assure que son affaire sera bientôt faite. — A genoux! — en joue! — feu! — Tout juste comme on fit à ce pauvre vieux sourd John Macbriar, qui périt parce qu'il ne put répondre à des questions qu'il n'entendait pas.

— S'il faut qu'il meure, Jenny, je mourrai avec lui. Ne me parlez ni de dangers ni de difficultés. Faites-moi voir Holliday, conduisez-moi vers lui; je me jetterai à ses pieds, je le prierai, je le supplierai, je lui dirai que pour le salut de son âme...

— Ah! merci de nous! notre jeune lady aux genoux d'Holliday, et lui parlant de son âme, tandis qu'il sait à peine, le pauvre garçon, s'il en a une! Mauvais projet, ma chère maîtresse, et qui ne peut réussir. Si vous voulez absolument voir le jeune Milnwood, laissez-moi conduire cette affaire, quoique je ne voie pas trop où elle aboutira. Je sais comment je dois m'y prendre avec Holliday : c'est lui qui est de garde à la tour dans laquelle le jeune Milnwood est enfermé.

— Allez vite me chercher un plaid, Jenny; ne perdez pas un instant. Il faut que je le voie. Je trouverai quelque moyen de le sauver. Dépêchez-vous, si vous tenez à obtenir jamais quelque chose de moi.

Jenny s'élança, et bientôt elle revint avec un plaid dans lequel Édith s'enveloppa de manière à se cacher le visage et à déguiser en partie le reste de sa personne. Il existait, pour arranger les plaids, une manière particulière aux dames de ce temps-là et du siècle suivant[1]; et comme, selon les vénérables anciens de l'église, elle était propre à faciliter les intrigues, ils dirigèrent plus d'un pieux décret de l'assemblée contre cette façon de porter le manteau | Mais, alors

1. On se cachait alors fréquemment le visage, soit qu'on fût dans les lieux publics ou dans des sociétés mélangées. En Angleterre, où l'on ne portait pas de plaids, les dames se servaient de masques dans la même intention, et les galants jetaient les pans de leurs manteaux par-dessus leur épaule droite, pour cacher une partie de leur visage. On rencontre de fréquentes allusions à cet usage dans le journal de Pepys.

comme toujours, la mode prévalut contre l'autorité, et tant qu'on porta des plaids, les femmes de tous les rangs les employèrent souvent comme une espèce de masque et de voile.

Ainsi déguisée, miss Bellenden s'avança d'un pas tremblant vers le lieu où Bothwell avait fait enfermer Morton. C'était une espèce de cabinet d'étude, et la porte donnait sur une galerie dans laquelle Holliday se promenait en long et en large ; car le brigadier, fidèle à sa promesse, et touché peut-être de la jeunesse et de la noble conduite de son prisonnier, n'avait pas voulu placer de sentinelle en dedans. La carabine sur l'épaule, le dragon se consolait de sa solitude en s'humectant de temps en temps le gosier à l'aide d'une bouteille de vin placée sur une table, et qui avait succédé à un pot de bière déjà mis à sec. En arrivant à la porte de la galerie, elles l'entendirent fredonner l'air joyeux de cette ballade écossaise qui commence par

Entre Dundee et Saint-Johnstone
Avec moi vous viendrez, ma bonne.

— Surtout laissez-moi faire, dit Jenny à sa maîtresse ; je sais comment il faut m'y prendre avec lui. Ne proférez pas un seul mot.

Elle ouvrit la porte de la galerie au moment où la sentinelle tournait le dos, et, prenant un ton de coquetterie villageoise, se mit à chanter sur le même air :

Je suivrais un soldat ! qui, moi ?
O mon Dieu ! que dirait ma mère ?
C'est un lord qu'il me faut, ma foi !
Cherche donc une autre bergère.

— Une vraie provocation, de par Jupiter ! dit Holliday en faisant demi-tour, et deux contre un, encore ! Mais il n'est pas aisé de battre le soldat avec ses propres armes, dit le proverbe. — Et il reprit la chanson où la demoiselle l'avait laissée :

Tu me suivras, te dis-je, un jour,
Pour partager mon lit, ma table ;
Pour danser au son du tambour,
Tu me suivras, bergère aimable.

— A présent payez-moi ma chanson, ma jolie garde-malade, dit-il quand il eut terminé le couplet.

— Je n'aurais jamais pensé à cela, monsieur Holliday, répliqua Jenny en le repoussant avec un air de fâcherie parfaitement joué; et que penserait mon amie, si je vous laissais faire? je vous assure que vous ne me verrez plus, si vous n'êtes pas plus poli. Ne devriez-vous pas rougir de honte? Croyez-vous que ce soit pour ces folies que je suis venue ici avec mon amie, monsieur Holliday?

— Et pour quelles folies y êtes-vous venue, miss Jenny?

— Ma cousine a besoin de parler à M. Morton, votre prisonnier, et je suis venue pour l'accompagner.

— Vraiment? Diable! Et comment vous proposez-vous d'entrer dans cette chambre? Vous et votre cousine, vous ne me paraissez pas assez minces pour passer par le trou de la serrure; et quant à ouvrir la porte, il ne faut pas en parler.

— Il ne faut pas en parler, mais il faut le faire.

— Très-joli projet, ma jolie Jenny. — Et le dragon reprit sa marche en fredonnant.

Approche-toi du puits, et vois,
Ma chère Jeannette;
Approche-toi du puits, et vois,
Ma chère Jeannette,
Ton joli minois.

— Vous ne voulez donc pas nous laisser entrer, monsieur Holliday! Eh bien, tant pis pour vous. Voici la dernière fois que vous me verrez, et je garderai pour moi ce que je vous destinais.

En parlant ainsi, la suivante faisait jouer dans sa main un dollar d'argent.

— Donnez-lui de l'or! lui dit tout bas miss Édith.

— Non, non, répondit-elle de même; l'argent est assez bon pour les gens qui, comme lui, ne se soucient pas des coups d'œil d'une jolie fille; d'ailleurs il pourrait soupçonner que vous êtes plus qu'il ne convient que vous paraissiez. L'argent n'est pas si commun. — Élevant ensuite la voix : — Eh bien, monsieur Holliday, ma cousine n'a pas le temps de rester ici. Voyez donc si vous voulez nous laisser entrer, ou bien nous nous en allons.

— Un moment! un moment! Parlementons, Jenny : si je laisse entrer votre cousine, me tiendrez-vous compagnie jusqu'à ce qu'elle revienne? C'est le moyen que nous soyons tous contents.

— Oui-da ! Croyez-vous donc que ma cousine et moi nous soyons filles à compromettre notre réputation en restant tête à tête avec un homme comme vous ou comme votre prisonnier ! Non, non, monsieur Holliday, rayez cela de vos tablettes. Ah ! mon Dieu ! quelle différence entre ce que certaines gens promettent et ce qu'ils tiennent ! Combien de fois ne m'avez-vous pas dit de vous demander tout ce que je voudrais ! et pour la première fois que j'use de la permission, vous me refusez ! Ce n'est pas ainsi qu'agissait ce pauvre Cuddy que vous méprisez tant. Il se serait fait pendre plutôt que d'hésiter à faire ce que j'exigeais de lui.

— Au diable soit Cuddy ! j'espère bien qu'il sera pendu tout de bon un de ces quatre matins. Je l'ai vu aujourd'hui à Milnwood avec sa vieille mère puritaine, et si j'avais su que vous me le jetteriez à la tête, je l'aurais emmené pieds et poings liés et attaché à la queue de mon cheval. Ah ! nous avions un bon prétexte pour l'arrêter.

— Fort bien ! fort bien ! Si vous forcez Cuddy à s'enfuir dans les bois et dans les montagnes, prenez garde qu'il ne vous lâche un bon coup de fusil. Il est bon tireur, il a été le troisième au Perroquet. Il est aussi fidèle à sa promesse qu'adroit de l'œil et de la main, quoiqu'il ne fasse pas tant de phrases que certaines gens de votre connaissance ; mais cela m'est égal. — Allons, ma cousine, retirons-nous.

— Attendez, Jenny ! Diable ! craignez-vous donc que je ne fasse long feu quand j'ai dit quelque chose ? — Où est mon brigadier ?

— A table, avec l'intendant et Gudyil, buvant et mangeant.

— Il est en sûreté, certes. Et que font mes camarades ?

— Ils font circuler la tasse avec le fauconnier et les autres domestiques.

— Ont-ils de la bière en abondance ?

— Six gallons, et de la meilleure.

— Alors, ma petite Jenny, ils ne viendront que pour me relever de faction, et peut-être plus tard. Mais me promettez-vous de venir me voir seule une autre fois ?

— Peut-être oui, peut-être non. En attendant, voilà un dollar dont vous aimerez la compagnie autant que la mienne.

— Dieu me damne si cela est vrai ! dit le dragon en prenant l'argent ; mais c'est pour m'indemniser du risque que je cours ; car si le colonel savait ce que je fais pour vous, il me ferait enfourcher un cheval de bois aussi haut que la tour de Tillietudlem. Mais chacun dans le

régiment prend tout ce qu'il peut attraper. Bothwell, avec son sang royal, nous donne un bon exemple. Si je ne comptais que sur vous, ma petite diablesse, je perdrais ma peine et ma poudre, tandis que ce camarade (en regardant le dollar) sera bon tant qu'il durera. Allons, voilà la porte ouverte, entrez; mais ne vous amusez pas à jaser trop longtemps avec le jeune whig, et dès que je vous appellerai, en route, comme si vous entendiez sonner le boute-selle.

Dès qu'elles furent entrées, Holliday ferma la porte sur elles, reprit sa carabine, et continua sa marche mesurée dans la galerie, en sifflant comme une sentinelle qui ne pense qu'à tuer le temps.

Morton était assis, les coudes sur une table, la tête appuyée sur ses mains, et il semblait livré à de sérieuses réflexions. Il leva les yeux en entendant ouvrir la porte, et, voyant entrer deux femmes, il fit un mouvement de surprise. Edith n'avait ni la force d'avancer ni celle de parler : sa modestie faisait disparaître le courage et l'espérance que le désespoir lui avait inspirés. Un chaos pénible d'idées accablait son esprit, et elle concevait même la crainte de s'être dégradée aux yeux de son amant en se permettant une démarche peu conforme à la retenue de son sexe, quoique les circonstances parussent l'excuser. Elle restait sans mouvement et presque sans connaissance, appuyée sur le bras de sa suivante, qui s'efforçait en vain de la raffermir en lui disant tout bas : — Eh bien, miss Edith, nous voilà entrées : profitons du moment! Le sergent peut venir faire sa ronde, et il ne faut pas exposer le pauvre Holliday à être puni pour nous avoir obligées.

Le prisonnier commençait à soupçonner la vérité; il s'avança timidement. Quelle autre qu'Edith, dans le château de lady Bellenden, pouvait prendre intérêt à lui? Cependant, comme le costume dont elle était revêtue et le plaid qui la couvrait l'empêchaient de la reconnaître, il craignait de commettre une méprise offensante pour l'objet de sa tendresse. Enfin Jenny, que son caractère résolu et sa hardiesse d'esprit rendaient propre au rôle qu'elle jouait alors, prit sur elle de rompre la glace. — Monsieur Morton, dit-elle, miss Edith est bien chagrine de votre situation, et elle vient...

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage; Henry était auprès d'Edith et presque à ses pieds; il s'était emparé d'une de ses mains, et l'accablait de remerciements que son émotion rendait presque inintelligibles, et que nous ne pourrions interpréter que par une des-

cription exacte des gestes et des mouvements passionnés qui indiquaient le trouble de son âme.

Edith resta d'abord aussi immobile que la statue d'une sainte à qui un adorateur vient porter un religieux hommage; mais, au bout de quelques minutes, revenant à elle, elle dégagea sa main de celles de Henry. — Me pardonnerez-vous, lui dit-elle d'une voix faiblement articulée, une démarche que j'ai peine à excuser moi-même? Mais l'amitié que j'ai conçue pour vous depuis longtemps est trop forte pour que je puisse vous abandonner quand il semble que tout le monde vous abandonne. Pourquoi vous a-t-on arrêté? qu'est-il possible de faire pour vous? Mon oncle, qui vous estime, M. Milnwood lui-même, ne peuvent-ils vous être utiles? Que faudrait-il faire pour vous sauver? qu'avez-vous à craindre?

— Je ne crains plus rien! s'écria Henry en saisissant de nouveau une main qu'Edith ne chercha plus à retirer. Quoi qu'il puisse m'arriver, ce moment est le plus heureux de ma vie. C'est à vous, chère Édith, — j'aurais dû dire miss Bellenden, mais l'infortune donne quelques droits; — c'est à vous que je dois le seul instant de bonheur qui ait embelli mon existence; et s'il faut perdre la vie, ce souvenir fera la consolation de mes derniers moments.

— Mais est-il possible, monsieur Morton, que vous, qui n'aviez jusqu'ici pris aucune part à nos dissensions civiles, vous vous y trouviez tellement impliqué tout à coup, que, pour expier cette faute, il ne faille rien moins que...

Elle s'arrêta, ne sachant comment exprimer sa pensée.

— Rien moins que ma vie, voulez-vous dire? répondit Morton avec calme. Je crois qu'elle dépend entièrement de la volonté de mes juges. Mes gardes me disent pourtant qu'il peut se faire qu'on me permette de prendre du service dans un régiment écossais au service étranger. Je croyais, il y a quelques instants, pouvoir embrasser cette alternative avec plaisir, mais depuis que je vous ai revue, miss Bellenden, je sens que pour moi l'exil serait plus cruel que la mort.

— Il est donc vrai que vous avez été assez imprudent pour avoir des liaisons avec quelqu'un des misérables qui ont assassiné le primat?

— Quand j'ai donné asile, pour une nuit, à un de ces insensés, qui avait été l'ami et le camarade de mon père, j'ignorais même que le crime eût été commis. Mais cette excuse ne sera point admise. Excepté vous, miss Bellenden, qui voudra me croire? Je vous avoue-

rai même que, cette circonstance m'eût-elle été connue, je n'aurais pu me décider à refuser un asile momentané au fugitif.

— Et par qui, au nom de quelle autorité votre conduite sera-t-elle examinée et jugée?

— Au nom de quelle autorité? au nom de celle du colonel Grahame de Claverhouse, m'a-t-on dit. Il est un des membres de la commission militaire à laquelle notre roi, notre conseil privé et notre parlement, jadis plus soigneux de nos droits, ont confié le soin de prononcer sur nos biens et sur notre vie.

— Claverhouse! vous êtes donc condamné avant d'avoir été entendu! Il a écrit à ma grand'mère qu'il sera ici demain matin. Il va attaquer une troupe de rebelles qui se sont réunis dans la partie haute de ce comté, et qui sont excités par deux ou trois des meurtriers du primat. Les expressions de sa lettre et les menaces qu'elle contient m'ont fait frissonner, lors même que j'étais éloignée de penser que... qu'un ami...

— Ne concevez pas d'inquiétudes exagérées, ma chère Edith: quelque sévère que puisse être Claverhouse, il est, dit-on, brave, noble et homme d'honneur. Je suis fils d'un soldat, et je plaiderai ma cause en soldat. Peut-être écoutera-t-il une défense franche et sincère plus favorablement que ne le ferait un juge civil, esclave tremblant des volontés du pouvoir. Au surplus, à une époque où tous les ressorts de la justice sont brisés, je crois que je préférerais perdre la vie par suite du despotisme militaire, plutôt que par la sentence prétendue légale d'un juge corrompu, qui n'emploie la connaissance qu'il a des lois destinées à nous protéger que pour en faire des instruments de tyrannie et de destruction.

— Vous êtes perdu! vous êtes perdu si votre sort dépend de Claverhouse! Le malheureux primat était son ami intime et avait été son premier protecteur. Dans sa lettre à ma mère, le colonel dit qu'il n'y a nulle grâce à espérer pour aucun de ceux qui auront donné asile ou secours à quelqu'un des meurtriers; que ni excuse ni subterfuge ne pourront les sauver; qu'il vengera la mort du prélat en faisant tomber autant de têtes que le prélat avait de cheveux blancs sur la tienne.

Jenny Dennison, voyant que les deux amants ne trouvaient aucun remède aux malheurs qui les menaçaient, hasarda enfin un conseil.— Je vous demande pardon, miss Edith, mais nous n'avons pas de temps

à perdre. Que M. Morton mette ma robe et mon plaid; il sortira avec vous sans qu'Holliday le reconnaisse : il n'y voit plus clair, grâce à l'ale et au vin qu'il a bus. Vous lui montrerez le chemin pour sortir du château, et vous rentrerez dans votre appartement; moi, je m'envelopperai dans le manteau gris de M. Morton, je jouerai le rôle du prisonnier, et dans une demi-heure j'appellerai Holliday, et lui dirai de me laisser sortir.

— De vous laisser sortir! s'écria Morton : savez-vous bien que votre vie répondrait de mon évasion?

— Ne craignez rien : pour son propre intérêt, il ne voudra pas avouer qu'il avait permis à quelqu'un d'entrer, et il cherchera quelque autre excuse pour rendre compte de votre fuite.

— Oui, par Dieu! dit le dragon en ouvrant la porte; mais si je suis aveugle, je ne suis pas sourd; et pour faire réussir votre plan il ne fallait pas parler si haut. Allons, allons, miss Jenny, et vous aussi, madame la cousine : je ne veux pas savoir votre véritable nom, quoique vous fussiez sur le point de me jouer un méchant tour. En avant, marche; il faut battre en retraite, ou j'appelle la garde.

— J'espère, mon cher ami, lui dit Morton d'un ton d'inquiétude, que vous ne parlerez pas de ce projet, et je vous donne ma parole d'honneur que, de mon côté, je garderai le secret sur la complaisance que vous avez eue de permettre à ces dames d'entrer ici. Si vous nous avez entendus, vous avez dû remarquer que je n'ai pas accepté la proposition de cette bonne fille.

— Oui, diablement bonne, sans doute! Je n'aime pas plus qu'un autre à bavarder ni à faire des rapports; mais cette petite diablesse de Jenny mériterait bien quelque correction pour avoir voulu mettre dans la nasse un pauvre diable qui n'a rien à se reprocher que d'avoir fait trop d'attention à son minois.

Jenny eut recours à la défense ordinaire de son sexe; mettant son mouchoir sur ses yeux, elle pleura ou feignit de pleurer, et cette ruse de guerre produisit son effet accoutumé. — Allons, dit Holliday d'un ton radouci, si vous avez quelque chose à vous dire, que ce soit fait en deux minutes. L'ivrogne de Bothwell n'aurait qu'à se mettre en tête de faire sa ronde une demi-heure plus tôt que de coutume, nous aurions une vilaine affaire sur les bras.

— Edith, dit Morton en affectant une fermeté qui était bien loin de son cœur, ne restez pas plus longtemps; abandonnez-moi à ma

destinée. Je puis tout endurer, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir, et que vous prenez quelque intérêt à moi. Adieu; ne courez pas le risque d'être découverte.

En parlant ainsi, il la conduisit vers la porte, et elle sortit appuyée sur sa fidèle Jenny, sans avoir la force de répondre.

— Chacun son goût, dit Holliday en tournant la clef : le diable m'emporte si je voudrais affliger une si jolie fille pour tous les drôles qui ont juré le covenant.

Lorsqu'elle fut rentrée dans son appartement, miss Bellenden s'abandonna à toute sa douleur, et Jenny chercha à lui inspirer quelques motifs d'espérance et de consolation. — Ne vous affligez pas ainsi, miss Edith ; qui sait ce qui peut arriver? Le jeune Morton est un brave gentilhomme, d'une bonne naissance ; on ne le traitera pas comme ces pauvres whigs qu'on arrête dans les marais pour les pendre sans cérémonie. Son oncle est riche, et avec de l'argent il peut le tirer d'affaire ; votre oncle pourrait aussi parler pour lui, car il connaît les Habits-Rouges.

— Vous avez raison, Jenny, lui répondit sa maîtresse sortant de l'accablement où elle était plongée; c'est le moment d'agir, et non de se livrer au désespoir. Il faut que vous trouviez quelqu'un qui porte ce soir même une lettre à mon oncle.

— A Charnwood, Milady ! à l'heure qu'il est ! Songez-vous qu'il y a plus de six milles d'ici? Je ne sais si un homme pourrait entreprendre d'y aller, surtout depuis qu'on a mis une sentinelle à la porte. Pauvre Cuddy ! s'il était ici ! Je n'avais qu'un mot à lui dire, et il partait sans demander ni pour qui ni pourquoi. — Je n'ai pas encore eu le temps de faire connaissance avec celui qui l'a remplacé. D'ailleurs, on dit qu'il va épouser Meg Murdieson, la laide créature.

— Il faut, Jenny, que vous trouviez quelqu'un ; il y va de la mort ou de la vie.

— J'irais volontiers moi-même, Milady, car je me glisserais par la fenêtre de la cuisine, et puis le long du vieux if. Je l'ai fait plus d'une fois. Mais la route est dangereuse ; il y a tant d'Habits-Rouges qui rôdent çà et là, sans parler des whigs qui ne valent guère mieux (les jeunes gens du moins), s'ils rencontrent une fille dans les marais. Ce n'est pas la longueur du chemin qui m'effraie ; je ferais dix milles au clair de lune.

— Ne sauriez-vous trouver quelqu'un qui par charité ou pour de

l'argent me rendrait ce service ? dit miss Bellenden avec la plus cruelle anxiété.

— Je ne sais trop à qui m'adresser, répondit la suivante après avoir réfléchi un moment ; je crois bien que Gibby se chargera de cette commission ; mais il ne connaît peut-être pas assez le chemin, quoiqu'il ne soit pas très-difficile s'il suit le sentier par lequel passent les gens à cheval, s'il fait attention de tourner à gauche près de Cappercleugh, s'il ne se noie pas dans la mare de Whomlekirn, etc., etc., ou bien encore s'il n'est emmené aux montagnes par les whigs, ou conduit en prison par les Habits-Rouges.

— Il faut en courir la chance si vous ne trouvez pas un plus sûr messager. Allez donc le trouver sur-le-champ ; qu'il se prépare à partir secrètement. S'il rencontre en route quelqu'un qui l'arrête, qu'il dise qu'il porte une lettre au major Bellenden à Charnwood, mais sans ajouter de quelle part.

— J'entends. Le petit drôle s'en trouvera bien. Tibbie, la fille de basse-cour, aura soin des oies, je n'ai qu'un mot à lui dire, et je promettrai à Gibby que vous ferez sa paix avec lady Margaret ; puis, à son retour, nous lui donnerons un dollar.

— Dites-lui qu'il en aura deux s'il s'acquitte convenablement de sa commission.

Pendant que Jenny allait éveiller Gibby, qui se couchait ordinairement avec le soleil et à la même heure que les oies confiées à sa garde, Edith écrivit au major la lettre suivante :

Au major Bellenden de Charnwood, mon très-honoré oncle.

« Mon cher oncle, je désire avoir des nouvelles de votre santé : je crains que votre goutte ne vous tourmente, et nous avons été fort inquiètes, ma mère et moi, de ne pas vous voir au wappen-schaw. Si elle vous permet de sortir, nous serons bien charmées de vous voir demain matin : le colonel Grahame de Claverhouse devant venir déjeuner à notre humble manoir, la société d'un militaire comme vous lui sera sans doute plus agréable que celle de deux femmes. Je vous prie de dire à mistress Carefor't, votre femme de charge, de m'envoyer une robe de soie garnie de dentelles, que j'ai laissée dans le troisième tiroir de la commode de la chambre verte que vous voulez bien appeler la mienne. Envoyez-moi aussi le second volume du

Grand Cyrus, car j'en suis restée à l'emprisonnement de Philipdaspes, page 733; et surtout n'oubliez pas d'être ici demain à huit heures du matin ; votre bidet à l'amble est si bon que vous n'aurez pas besoin pour cela de vous lever de meilleure heure que de coutume. Je prie le ciel qu'il vous conserve en bonne santé, et je reste, mon cher oncle, votre nièce affectionnée et soumise,

EDITH BELLENDEN.

« *P. S.* Un parti de soldats a amené hier soir ici votre jeune ami, M. Henry Morton de Milnwood. Vous serez sans doute fâché d'apprendre son arrestation. Je vous en informe dans le cas où vous jugeriez convenable de parler en sa faveur au colonel Grahame. Je n'en ai rien dit à ma mère : vous savez qu'elle a des préventions contre la famille de ce jeune homme. »

Cette lettre cachetée fut remise à Jenny, et la fidèle confidente se hâta de la porter à Gibby, qu'elle trouva prêt à partir. Elle lui donna ses instructions sur la route qu'il devait suivre, craignant toujours qu'il ne se trompât, ce qui était fort possible, car il n'avait fait le chemin que cinq ou six fois, et sa mémoire ne valait guère mieux que son jugement. L'ayant fait sortir secrètement du château par la fenêtre près de laquelle était le grand if, grâce aux branches duquel il descendit jusqu'à terre sans accident, elle retourna vers sa maîtresse, qu'elle engagea à se mettre au lit, et s'efforça de lui donner l'espérance que Gibby réussirait dans son message, regrettant néanmoins de n'avoir pu y employer le fidèle Cuddy, en qui elle aurait eu bien plus de confiance.

Servi par le hasard plutôt que par son intelligence, Gibby fut beaucoup plus heureux comme messager qu'il ne l'avait été à titre d'homme d'armes : il ne s'égara que neuf fois, et arriva à Charnwood comme l'aurore commençait à paraître, après avoir mis près de huit heures pour faire un trajet de dix milles ; car on en comptait ordinairement six et un petit bout de chemin : or, ce petit bout équivaut généralement à plus d'un tiers de la route.

CHAPITRE XI.

Déjà la troupe arrive, et le commandant crie :
Halte! ou bien : *pied à terre!* à sa cavalerie.
SWIFT.

Gédéon Pique, le vieux valet de chambre du major Bellenden, entra dans la chambre de son maître une heure plus tôt que de coutume, et après avoir disposé ses habits auprès de son lit, il s'excusa de le réveiller, en lui annonçant qu'un exprès venait d'arriver de Tillietudlem.

— Un exprès de Tillietudlem? dit le major en se soulevant sur le coude : ouvrez les volets, Pique ; tirez les rideaux... J'espère que ma belle-sœur n'est pas malade... Mais voyons ce que dit cette lettre. C'est de ma petite nièce... Hum!... *la goutte!* Elle sait que je n'en ai pas entendu parler depuis la Chandeleur! *Sa robe de soie!* comme si elle n'en avait pas d'autre... *Le grand Cyrus!*... Philipdaspes... Philippe le Diable! Est-elle devenue folle, de m'envoyer un exprès et de me réveiller à cinq heures du matin pour toutes ces fariboles?... Et que dit son *post-scriptum?*... Ah! mon Dieu! Pique, mon cheval; vite, sellez le vieux Kilsythe, et un autre pour vous.

— J'espère, Monsieur, qu'il n'y a pas de mauvaises nouvelles de Tillietudlem? demanda Pique surpris de l'émotion subite de son maître.

— Si... non... si... c'est-à-dire, il faut que je m'y rende à l'instant, pour parler à Claverhouse. Ainsi donc, Pique, mon cheval sur-le-champ... Oh! mon Dieu, dans quels temps vivons-nous! Le fils de mon ancien camarade... Et cette petite, avec sa robe, son Cyrus et sa goutte! Mettre dans son *post-scriptum* le seul article intéressant de sa lettre!

Pique ne perdit pas de temps. Le vieux major fut bientôt sur son cheval de bataille, aussi solide en selle que Marc-Antoine lui-même, et sur la route de Tillietudlem. Chemin faisant, il résolut de ne point parler à sa belle-sœur de la principale affaire qui l'amenait chez elle, parce qu'il connaissait sa haine invétérée pour tout ce qui était presbytérien, et que la famille de Morton appartenait à cette secte. Il es-

péra que son crédit pourrait suffire pour obtenir de Claverhouse la mise en liberté de son jeune ami. — Loyal comme il doit l'être, pensait-il en lui-même, il ne peut refuser une grâce à un vieux soldat comme moi, et il doit être charmé de rendre service au fils d'un autre vieux soldat. Je n'ai jamais connu un bon militaire qui ne fût franc et humain; et quoiqu'ils soient quelquefois obligés d'être sévères, j'aime encore mieux que l'exécution des lois soit confiée à eux qu'à quelque légiste minutieux, ou aux épaisses cervelles de nos gentilshommes campagnards.

Telles étaient les pensées qui occupaient le major Miles Bellenden lorsque Gudyil (à demi ivre) prit la bride de son cheval pour l'aider à mettre pied à terre dans la cour du château de Tillietudlem. — Eh bien, Gudyil, lui dit-il, quelle diable de discipline observez-vous donc? Vous avez déjà lu la bible de Genève ce matin?

— J'ai lu les litanies, dit John branlant la tête avec toute la gravité d'un ivrogne. — Que voulez-vous, monsieur le major? la vie est courte : nous sommes des fleurs des champs, des lis de la vallée.

— Des fleurs, des lis, mon camarade! de vieux soldats comme vous et moi sont plutôt des chardons et des orties. Mais je vois que vous pensez qu'ils valent encore la peine d'être arrosés.

— Je suis un vieux soldat, monsieur le major, grâce au ciel, et je...

— Vous voulez dire un vieux buveur, Gudyil. — Mais annoncez-moi à votre maîtresse.

Gudyil le conduisit vers une salle où lady Marguerite était occupée à faire des préparatifs convenables pour la réception du colonel Grahame de Claverhouse, que l'un des partis qui divisaient l'Écosse honorait et respectait comme un héros, tandis que l'autre le détestait comme un tyran sanguinaire. — Ne vous ai-je pas répété, Mysie, disait-elle à une de ses femmes, que je voulais que tout fût rangé aujourd'hui absolument dans le même ordre que le jour à jamais mémorable où Sa Majesté daigna déjeuner à Tillietudlem?

— Sans doute, Milady, et autant qu'il m'en souvient...

— Vous avez donc oublié, interrompit Milady, que Sa Majesté poussa vers sa droite, près d'une bouteille de vin de Bordeaux, un pâté de venaison qui était placé à sa gauche, en disant qu'ils étaient trop bons amis pour qu'on dût les séparer?

— Je m'en souviens fort bien, Milady, et vous me l'avez rappelé

plusieurs fois; mais j'ai cru qu'il fallait mettre les choses dans l'état où elles étaient lorsque Sa Majesté entra dans la salle, plus semblable à un ange qu'à un homme, s'il n'avait pas eu le teint si brun.

— Vous avez cru très-mal, Mysie. Il faut que tout soit placé conformément au gout manifesté par Sa Majesté. Son bon plaisir doit être une loi pour nous, et pour tous ceux qui habiteront jamais Tillietudlem.

— Cela est fort aisé, Milady, répliqua Mysie en opérant le changement désiré; mais pour mettre toutes ces choses dans l'état où Sa Majesté les a laissées, il faudrait faire une fameuse brèche au pâté.

En ce moment la porte s'ouvrit.

— Que voulez-vous, Gudyil? je ne puis parler à personne. — Ah! c'est vous, mon frère, reprit lady Bellenden d'un air de surprise : voilà une visite bien matinale!

— Je n'en suis pas moins le bienvenu, j'espère, répondit le major. J'ai appris par un billet qu'Edith a envoyé à Charnwood pour redemander quelques hardes et des livres, que Claverhouse déjeune chez vous ce matin, et j'ai pensé que ce jeune soldat ne serait pas fâché de causer une heure ou deux avec un vieux mousquet comme moi. J'ai dit à Pique de seller Kilsythe, et nous voici.

— C'est très-bien fait, mon frère, et je vous aurais invité si j'avais cru pouvoir le faire à temps. Vous voyez comme je suis occupée des préparatifs. Je veux que tout soit dans le même ordre que le jour où...

— Où le roi a déjeuné à Tillietudlem? interrompit le major, qui, comme toutes les connaissances de lady Marguerite, tremblait quand la vieille dame entamait ce chapitre, et qui désirait y couper court. — Je m'en souviens parfaitement. — Vous savez que j'étais derrière le fauteuil de Sa Majesté.

— Oui, mon frère, et sans doute vous pourrez m'aider à me rappeler la position exacte de chaque chose.

— Non, sur ma foi! le maudit dîner que Noll nous servit à Worcester quelques jours après chassa de ma mémoire votre excellent déjeuner. Mais, comment donc! vous avez même fait mettre le grand fauteuil en cuir de Turquie avec les coussins brodés?...

— Dites le trône, mon frère, s'il vous plaît.

— Eh bien! le trône, soit. Est-ce de là que Claverhouse doit procéder à l'attaque du pâté?

— Non, mon frère; ce trône ayant eu l'honneur de servir de siége à Sa Majesté, il ne sera jamais, tant que je vivrai, occupé par personne au-dessous du rang d'un monarque. Ce serait une profanation.

— Il ne faudrait donc pas l'exposer à la vue d'un brave cavalier qui dès le matin aura fait dix milles à cheval; car il me semble qu'il s'y trouverait assis à l'aise.— Mais où est Édith?

— Sur les créneaux de la tour, pour nous avertir de l'arrivée de nos hôtes.

— Eh bien, je vais la rejoindre, et je vous laisse finir l'arrangement de votre ligne de bataille; et si, comme je le pense, vos dispositions sont terminées, vous ferez bien d'y venir avec moi. Savez-vous que c'est une belle chose à voir qu'un régiment de cavalerie en marche?

En parlant ainsi, le major offrit son bras, avec la politesse d'un ancien courtisan, à lady Marguerite, et elle l'accepta en le remerciant par une révérence telle qu'en faisaient les dames à Holyrood-House avant l'année 1642, qui pendant quelque temps fit passer de mode la cour et les révérences de cour.

Après avoir traversé maint passage, gravi maint escalier tournant, lady Marguerite et son frère le vieux Cavalier arrivèrent d'un pas fatigué sur la plate-forme de la tour, où ils trouvèrent Edith, non dans l'attitude d'une personne qui attend avec impatience et curiosité l'arrivée d'un régiment de dragons, mais pâle, abattue, et offrant dans tous ses traits la preuve que le sommeil n'avait pas visité ses paupières. Le bon major fut inquiet de cet air défait dont lady Bellenden, dans l'embarras de ses préparatifs, ne s'était pas aperçue.

— Qu'avez-vous donc, petite fille? dit-il; vous ressemblez tout à fait à la femme d'un officier qui va ouvrir une lettre le lendemain d'une bataille. Mais je vois ce que c'est. Pourquoi persistez-vous à lire nuit et jour ces romans, à gémir sur des malheurs imaginaires? Croyez-vous que le grand Artamène combattit seul contre un bataillon? Un contre trois, c'est déjà beaucoup, et je n'ai connu que mon caporal Raddlebanes qui se souciât de cette partie inégale. Mais ces maudits livres déprécient les exploits les plus fameux. Vous croyez, je parie, que Raddlebanes n'est qu'un pauvre soldat à côté d'Artamène. Je voudrais que les gens qui écrivent ces billevesées fussent mis au piquet pour toute récompense (f).

Lady Marguerite aimait les romans, elle en prit la défense.

— M. Scudéri est aussi un militaire, mon frère, et un militaire distingué, m'a-t-on dit, ainsi que le sieur d'Urfé.

— Tant pis pour eux, ils auraient dû savoir ce qu'ils disaient. Pour moi, depuis vingt ans, je n'ai lu que la Bible, *le Devoir de l'homme*, et plus récemment la *Pallas armata* ou Traité sur l'exercice de la lance, de Turner (g). J'avoue que sa discipline n'est guère de mon goût. Il veut placer la cavalerie au centre au lieu de la placer sur les ailes. Certes, si j'avais fait cela à Kilsythe, la première décharge eût fait reculer nos chevaux jusqu'au milieu des rangs de nos montagnards. — Mais j'entends les timbales.

Les regards se tournèrent du côté de la route. La tour de Tillietudlem dominait toute la vallée. Ce château est situé, s'il existe encore, sur une côte élevée à pente très-rapide, à l'extrémité d'un angle formé par la jonction d'un ruisseau considérable avec la Clyde[1]. Sur le ruisseau, près de son embouchure, était un pont très-étroit, d'une seule arche, sur lequel passait la route pour tourner ensuite à la base de la hauteur. La forteresse, qui commandait ainsi et le pont et la route, avait été en temps de guerre un poste important dont il était nécessaire d'être maître pour assurer les communications entre la région supérieure, presque inculte, du canton, et la partie inférieure, plus susceptible de culture, où se déroule la vallée. La vue y domine une campagne boisée dans sa perspective éloignée; mais le terrain plus uni, ou d'une pente plus douce, qui avoisine la rivière, forme des champs cultivés que partagent irrégulièrement de petits taillis et des haies. On dirait que ces vertes clôtures sont un tribut payé par la forêt qui les entoure, et dont les masses touffues occupent au loin les pentes plus escarpées, les inégalités plus saillantes du terrain. La rivière limpide, mais offrant la couleur foncée des cailloux appelés *cairngorm*, descend par des détours hardis à travers cette contrée pittoresque, tantôt visible, tantôt disparaissant sous le feuillage des arbres qui accompagnent son cours sinueux. Plus favorisés que dans d'autres cantons de l'Écosse, les paysans ont planté généralement des vergers autour de leur *cottage*, et les fleurs des pommiers, à cette époque de l'année, donnent à une grande partie du

1. Le château de Tillietudlem est imaginaire, mais une éminence près de Lanark porte encore ce nom. Du reste, les ruines du château de Craignethan, situé sur la Nethan, à environ trois milles du lieu où elle jette ses eaux dans la Clyde, ont quelque ressemblance avec la description qui est donnée ici.

paysage l'aspect d'un riche parterre. En remontant la rivière, la scène perdait cet aspect riant; la contrée devenait aride, inculte et montagneuse; les arbres étaient rares et ne croissaient que sur les bords de l'eau; à des landes marécageuses succédaient des élévations sans formes élégantes, et surmontées à leur tour par un rang de sombres montagnes qu'on distinguait confusément à l'extrême horizon. Ainsi le château commandait deux perspectives, l'une richement cultivée et ornée, l'autre offrant le caractère monotone et triste d'un désert inhospitalier.

Dans la circonstance actuelle, tous les regards étaient fixés sur la perspective la plus riante, non à cause de l'attrait particulier du paysage, mais plutôt parce que c'était de ce côté que les sons éloignés de la musique militaire annonçaient l'approche des cavaliers attendus à Tillietudlem. Leurs files brillantes ne tardèrent pas à se montrer, paraissant et disparaissant suivant les irrégularités de la route et la nature du terrain, alternativement découvert et boisé, mais signalées surtout par les éclairs de lumière que le soleil faisait jaillir de leurs armes. Le spectacle était imposant, car on peut évaluer à deux cent cinquante le nombre des dragons qui s'avançaient, bannières déployées, au bruit des trompettes et des timbales. Bientôt on put distinctement compter un à un et admirer chaque soldat, supérieurement monté et équipé.

— C'est un spectacle qui me rajeunit de trente ans, dit le vieux major; et cependant je n'aime pas le service que ces pauvres diables sont obligés de faire. J'ai eu, comme un autre, ma part dans les guerres civiles, mais je me trouvais bien plus à mon aise lorsque je combattais sur le continent, face à face avec des figures étrangères, et dont le langage n'était pas le mien. C'est une chose terrible que d'entendre un malheureux vous demander merci en écossais, et d'être obligé de le sabrer comme si un Français vous criait *miséricorde!* Les voilà qui sortent du bois de Netherwood. Sur mon honneur, ce sont de beaux hommes et supérieurement montés. Celui qui galope en avant de la colonne est sans doute Claverhouse. Oui, il se met à la tête de la troupe pour passer le pont. Ils seront ici dans cinq minutes.

Lorsque la cavalerie eut passé le pont, elle se divisa en deux corps. Les soldats, conduits par les sous-officiers, prirent le chemin de la ferme, où lady Bellenden avait fait préparer ce qui était nécessaire pour leur réception; les officiers, avec l'étendard et une escorte pour

le garder, gravirent le sentier étroit et escarpé qui conduisait à la porte du château, tenue ouverte à leur intention.

Lady Bellenden, Edith et le major descendirent de leur poste d'observation pour recevoir leurs hôtes, avec une suite de domestiques en aussi bon ordre que le leur permettaient les orgies de la nuit. Le brave cornette, parent du colonel et un Grahame comme lui, avec qui le lecteur a déjà fait connaissance, inclina l'étendard devant les dames, au milieu des fanfares militaires, et les murs du château retentirent du son des instruments et des hennissements des coursiers.

Claverhouse ([h]) montait un cheval parfaitement noir, le plus beau peut-être de toute l'Écosse, bien dressé, accoutumé au feu, et qui l'avait sauvé de plusieurs dangers. Toutes ces circonstances faisaient courir le bruit, parmi les presbytériens rebelles, que cet animal lui avait été donné par l'ennemi du genre humain pour l'aider à les persécuter, et qu'il ne pouvait être blessé ni par l'acier ni par le plomb. Le colonel mit pied à terre, vint présenter ses respects aux dames avec une galanterie militaire, et offrit mille excuses à lady Marguerite pour l'embarras qu'il lui occasionnait; la noble dame l'assura qu'elle ne pouvait que s'applaudir de la circonstance qui amenait chez elle un officier si distingué, un serviteur si loyal de Sa Majesté. Enfin, lorsque toutes les formules de politesse furent épuisées, il demanda la permission d'entendre le rapport qu'avait à lui faire le sergent Bothwell, et se retira à l'écart pendant quelques minutes pour lui parler.

Le major saisit cette occasion pour dire à Edith, sans que lady Bellenden pût l'entendre : — N'êtes-vous donc pas folle, ma nièce, de m'écrire une lettre remplie de je ne sais combien de sornettes à propos de robes, de romans, et de placer dans un post-scriptum la seule chose qui pût m'intéresser?

— C'est que, mon oncle, répondit-elle en hésitant, je... je ne savais pas trop si... s'il était convenable que...

— Que vous prissiez intérêt à un presbytérien, n'est-ce pas? Mais j'ai été l'ami du père de ce jeune homme : c'était un brave militaire; s'il a pris une fois les armes pour la mauvaise cause, il les a aussi portées pour la bonne. Au surplus, vous avez eu raison de ne pas parler de cette affaire à votre grand' mère, et comptez que j'en ferai autant. Je trouverai le moment de dire un mot à Claverhouse. — Mais on va déjeuner, suivons-les.

CHAPITRE XII.

Leur déjeuner était chaud : cet usage
Sera suivi par tout voyageur sage.

PRIOR.

Le déjeuner de lady Bellenden ne ressemblait pas plus à nos déjeuners modernes que la salle pavée de Tillietudlem aux salles à manger de notre temps : on n'y voyait ni thé, ni café, ni une variété de petits pains, mais des viandes solides et substantielles, le jambon *ecclésiastique*, le *chevaleresque* aloyau, le noble *baron* du bœuf, le *royal* pâté de venaison [1], tandis que des flacons d'argent, échappés au pillage des covenantaires, circulaient pleins d'ale, d'hydromel, ou de vins généreux de diverses qualités. L'appétit des convives était digne de cette magnificence et de ces mets substantiels. On ne s'amusait pas à la bagatelle ; on ne mangeait pas du bout des lèvres ; les dents travaillaient avec cette persévérance qui n'est connue que de ceux qui, levés avant le jour, ont fait une route pénible. Lady Margaret voyait avec délices ses honorables hôtes faire honneur aux mets préparés pour eux : elle n'avait guère l'occasion de les inviter à manger avec ces instances pressantes auxquelles les dames de cette époque soumettaient leurs convives, comme *à la peine forte et dure*.

Le colonel seul semblait négliger la bonne chère qui lui était offerte, et, placé près de miss Bellenden, il était plus occupé de lui faire la cour que de satisfaire son appétit. Edith écoutait, sans y répondre, les compliments qu'il lui adressait. Vainement prouvait-il que sa voix, qui dans les combats se faisait entendre comme la trompette guerrière, pouvait aussi moduler les accents d'une conversation intéressante : l'idée qu'elle était à côté de ce chef redoutable de la volonté duquel dépendait le sort de Henry, le souvenir de la terreur qu'inspirait dans tout le comté le nom seul de Claverhouse, la privèrent quelque temps du courage de lui parler et même de le regarder. Enhardie enfin par le son de sa voix, elle se hasarda à jeter les yeux sur

1. Nous croyons devoir reproduire ici le texte de ces expressions de gastronomie féodale *Priestly ham, knightly sirloin, noble baron of beef, princely venison pasty.*

lui, et ne vit dans sa personne, au premier abord du moins, aucun des attributs de terreur dont ses craintes l'avaient entouré, rien qui justifiât ses appréhensions.

Grahame de Claverhouse, encore dans la fleur de la jeunesse, était d'une taille moyenne, mais élégante; ses discours, ses gestes, ses manières, annonçaient qu'il avait vécu dans le monde des grands et des heureux; ses traits avaient une régularité presque féminine : son visage ovale, un nez bien fait, des yeux presque noirs, un teint assez brun pour bannir l'air efféminé, une lèvre supérieure légèrement relevée comme celle d'une statue grecque, de petites moustaches d'un brun clair, enfin une abondance de longs cheveux bouclés de la même couleur qui tombaient jusque sur ses épaules, formaient un ensemble comme les artistes aiment à en peindre et les dames à en contempler. Par cet extérieur, qui semblait le rendre plus propre à briller dans un salon que sur un champ de bataille, par l'expression de douceur et de gaieté qui régnait sur son visage, on l'aurait pris, au premier coup d'œil, pour un homme plus amoureux des plaisirs que de la gloire : il n'en était pourtant pas moins connu pour la sévérité de son caractère, et ses ennemis eux-mêmes étaient forcés de rendre justice à sa bravoure. Doué d'un esprit entreprenant, il savait concevoir et exécuter les desseins les plus hardis, et possédait toute la prudence de Machiavel. Profond politique, il était naturellement pénétré de ce mépris des droits individuels qu'inspirent les intrigues de l'ambition. De sang-froid au milieu des plus grands dangers, ardent à suivre un succès, il craignait aussi peu la mort pour lui-même qu'il était impitoyable pour la donner aux autres.

Tels sont les caractères qu'enfantent les discordes civiles. Les plus brillantes qualités, perverties par l'esprit de parti, exaspérées par une opposition journalière, se trouvent souvent combinées avec des vices et des excès qui leur ôtent tout leur mérite, tout leur éclat.

Edith montrait tant de trouble en répondant aux compliments que le colonel ne cessait de lui prodiguer, que son aïeule crut devoir venir à son secours. — Dans notre vie retirée, dit-elle à Claverhouse, miss Edith Bellenden a si peu vu les personnes de son rang, qu'il n'est pas étonnant qu'elle éprouve quelque embarras pour répondre en termes convenables. Nous avons rarement, colonel, l'avantage de recevoir ici quelque officier, et le jeune lord Evandale est le seul que nous ayons le plaisir de voir assez souvent. Et, puisque j'ai nommé cet

excellent gentilhomme, puis-je demander si je ne devais pas avoir l'honneur de le voir ce matin?

— Lord Evandale était en marche avec nous, Milady; mais j'ai été obligé de le détacher avec sa compagnie pour dissiper un conventicule de ces importuns garnements qui ont eu l'impudence de s'assembler à cinq milles de mon quartier général.

— En vérité, je n'aurais jamais cru à tant de présomption chez ces rebelles. Dans quels temps vivons-nous, colonel! Il y a en Écosse un mauvais esprit qui souffle aux vassaux des personnes de rang l'insubordination et la révolte. Croiriez-vous qu'un des miens a refusé d'aller au wappen-schaw? N'y a-t-il pas, colonel Grahame, des lois qui punissent cette obstination?

— Je crois que j'en pourrais trouver une. Comment se nomme le coupable et où demeure-t-il?

— Son nom est Cuthbert Headrigg. Quant à son domicile, je ne puis vous en instruire, car vous devez bien croire, colonel, que, d'après une telle conduite, il n'a pas fait un long séjour à Tillietudlem; je l'en ai chassé à l'instant, et j'ignore ce qu'il est devenu. Je ne lui souhaite pas de mal; mais un emprisonnement de plusieurs jours, ou même quelques coups de baguette, produiraient un bon exemple dans le voisinage. Il a obéi, je crois, à l'influence de sa mère; comme c'était une ancienne domestique de la famille, ce qui me porte un peu à la commisération, quoique..., continua-t-elle en regardant les portraits de son époux et de ses fils avec un profond soupir, — quoique j'aie peu de motifs personnels pour avoir pitié de cette race obstinée de rebelles : ce sont eux qui m'ont privée de mon époux et de mes enfants, et sans la protection de notre auguste monarque et de ses braves soldats, ils me dépouilleraient de même de mes terres et de mes biens. Croiriez-vous que sept de nos fermiers ont osé refuser le paiement de leurs rentes: qu'ils ont dit à mon intendant qu'ils ne reconnaissent plus pour roi et pour seigneur que ceux qui ont juré le *Covenant*?

— J'irai régler ce compte avec eux, si vous me le permettez, Milady : il est de mon devoir de soutenir l'autorité, surtout quand elle repose dans des mains aussi respectables que celles de lady Bellenden. Mais il n'est que trop vrai que les mauvais principes se propagent de plus en plus dans ce canton, et je vais être forcé de prendre contre les rebelles des mesures de sévérité qui s'accordent mieux avec mon devoir qu'avec mon caractère. Cela me rappelle, Milady, que j'ai des

remerciements à vous faire pour l'hospitalité que vous avez daigné accorder à un détachement de mes dragons qui m'amène un prisonnier accusé d'avoir donné retraite au lâche assassin Balfour de Burley.

— Le château de Tillietudlem, colonel, a toujours été ouvert aux serviteurs de Sa Majesté, et quand il cessera de l'être, c'est qu'il n'y restera plus pierre sur pierre. Mais me permettrez-vous de vous faire observer, colonel Grahame, que le gentilhomme qui commande ce détachement ne me semble pas au rang qui lui conviendrait, si nous considérons quel sang coule dans ses veines? Si j'osais me flatter de voir accueillir ma requête en sa faveur, je vous supplierais de lui accorder de l'avancement à la première occasion.

— Vous voulez parler du brigadier Francis Stuart, que nous nommons Bothwell, répondit Claverhouse en souriant : il a l'écorce un peu rude, et parfois il ne se plie que difficilement aux règles de la discipline; mais le moindre désir de lady Bellenden doit être une loi pour moi. (Bothwell entrait sur ces entrefaites.) — Bothwell, lui dit le colonel, allez baiser la main de lady Marguerite, et remerciez-la. Grâce à l'intérêt qu'elle prend à votre avancement, la première commission vacante dans le régiment sera pour vous.

Bothwell accomplit d'un air de hauteur cet acte d'humilité, et dit ensuite tout haut : — A coup sûr, personne ne peut se trouver déshonoré de baiser la main d'une dame; mais quand il s'agirait d'obtenir le grade de général, je ne baiserais pas la main d'un homme, à moins que ce ne fût celle du roi.

— Vous l'entendez, dit Claverhouse en souriant; voilà le grand écueil pour lui. — Il ne peut oublier sa généalogie.

— Mon noble colonel, je sais que vous n'oublierez pas la promesse que vous venez de me faire. Peut-être alors permettrez-vous au cornette Stuart de se souvenir de son grand-père que le brigadier doit oublier.

— Cela suffit, Monsieur, dit Claverhouse du ton impérieux qui lui était habituel; dites-moi ce que vous veniez m'apprendre.

— Lord Evandale, mon colonel, vient de faire halte sur la route, en face du château, avec sa troupe; il ramène quelques prisonniers.

— Lord Évandale! dit lady Marguerite; j'espère, colonel, que vous lui permettrez d'entrer et de venir déjeuner. Vous savez que Sa Majesté elle-même n'a point passé devant mon château sans y prendre quelques rafraîchissements.

C'était la troisième fois, depuis son arrivée, que Claverhouse entendait mentionner ce mémorable événement. Se hâtant d'interrompre à temps le récit : — Oh! dit-il en souriant et en jetant les yeux sur Edith, je sais que je mettrais lord Evandale en pénitence si je le tenais en vue de ce château sans lui permettre d'y entrer. — Bothwell, faites dire à lord Evandale que lady Marguerite le prie de venir déjeuner, et que je l'attends.

— Qu'on dise à Harrison d'avoir soin des cavaliers et des chevaux, s'écria lady Bellenden.

Pendant ce dialogue, le cœur d'Edith battait vivement. Elle espéra que l'influence qu'elle savait avoir sur lord Evandale lui fournirait le moyen de sauver Morton, si l'intercession de son oncle auprès de Claverhouse se trouvait infructueuse. En toute autre circonstance, elle n'aurait pas voulu s'adresser à lui pour en obtenir une grâce, parce que, malgré son inexpérience, sa délicatesse naturelle lui faisait sentir qu'une jeune femme qui contracte une obligation envers un jeune homme lui donne sur elle un avantage dont il est souvent porté à abuser. Mais une raison qui l'en aurait détournée bien plus encore, c'était qu'elle n'ignorait pas que toutes les commères des environs parlaient de son mariage avec lui comme d'une chose décidée. Depuis un an, lord Evandale lui rendait des soins très-assidus; elle ne pouvait se dissimuler qu'elle lui avait plu; elle savait que s'il faisait une déclaration formelle de ses sentiments, ses prétentions seraient fortement appuyées par lady Marguerite et par tous ses amis. Elle n'avait donc d'autre motif à alléguer pour lui refuser sa main que la préférence secrète qu'elle accordait à un autre, et elle savait que l'aveu en serait aussi inutile que dangereux. Ainsi, elle résolut d'attendre le résultat de l'intercession de son oncle, car la figure du vieillard plein de franchise lui apprendrait bientôt si elle était insuffisante, et en ce cas elle se déterminerait, comme par un dernier effort, à essayer de son propre crédit sur lord Evandale.

Son incertitude dura peu. Le major avait fait les honneurs de la table, riant et causant avec les militaires qui étaient assis près de lui; quand le repas fut terminé, il put quitter son siége, et s'approchant de sa nièce, il la pria de le présenter à Claverhouse d'une manière particulière. Celui-ci connaissait le caractère et la réputation du major, et il l'accueillit avec les plus grands égards. Ils ne tardèrent pas à se retirer à l'écart, et miss Bellenden, dont le cœur battait avec

une nouvelle violence, ne les perdit pas de vue un seul instant, cherchant à deviner, d'après leurs gestes et l'expression de leurs traits, le résultat de l'entretien.

Elle vit d'abord en Claverhouse cet air ouvert et poli qui semble disposé à accorder une faveur, mais accompagné de la réserve d'un homme qui ne veut s'engager à rien avant de bien savoir ce qu'on a à lui demander. A mesure que la conversation avançait, le front du colonel se rembrunissait, ses sourcils se rapprochaient; un air d'impatience, quoique toujours mêlé de politesse, se peignait dans tous ses traits, et Edith crut y lire la condamnation de Henry. Le langage du major paraissait calme quoique pressant, et il semblait appuyer sa demande de tout le crédit que devaient lui donner son âge et sa réputation. Enfin le colonel, pour se débarrasser d'une sollicitation qu'il regardait comme importune, fit un mouvement pour rejoindre la compagnie : alors il se trouva si près d'Edith, qu'elle l'entendit prononcer ces paroles : — Impossible! major, impossible! L'indulgence, en pareil cas, excède mes pouvoirs. Pour toute autre chose je serais enchanté de vous être agréable. — Mais voici Evandale qui nous apporte des nouvelles. — Eh bien, Evandale, qu'avez-vous à nous apprendre?

— Des nouvelles désagréables, mon colonel, répondit le capitaine, dont les bottes étaient couvertes de boue et l'uniforme dans le désordre qui annonce un militaire qui vient de combattre : — un corps considérable de whigs est en armes dans les montagnes, et en pleine révolte. Ils ont brûlé publiquement l'acte de suprématie, celui de l'épiscopat, et l'ordonnance qui prescrit une fête expiatoire pour le meurtre de Charles Ier, déclarant que leur intention est de soutenir la réformation et le *Covenant* jusqu'à la mort.

Ce récit inattendu frappa d'une pénible surprise tous ceux qui l'entendirent, Claverhouse excepté. — Et vous appelez cela une nouvelle désagréable! dit celui-ci, c'est la meilleure que j'aie apprise depuis six mois. Maintenant que ces misérables sont rassemblés, nous en aurons bientôt fini avec eux. Quand la couleuvre relève la tête, ajouta-t-il en appuyant sa botte par terre comme s'il écrasait un reptile, il est facile de la mettre à mort; elle n'est dangereuse que lorsqu'elle se cache sous l'herbe de son marécage. — Où sont ces misérables?

— A dix milles d'ici, dans un lieu nommé Loudon-Hill, au milieu des montagnes. J'ai dispersé le conventicule contre lequel vous

m'aviez envoyé. J'ai arrêté une vieille trompette de séditio. qui prêchait ouvertement la révolte, avec un ou deux de ses auditeurs, et j'ai appris de quelques hommes de la campagne et de nos espions les détails que je viens de vous donner.

— Savez-vous quel est leur nombre?

—Mille à douze cents peut-être. Les rapports varient sur ce point.

— Il est donc temps de les joindre. — Bothwell, faites sonner le boute-selle.

Bothwell, qui, semblable au coursier de l'Écriture, aspirait de loin l'odeur des combats, se hâta de transmettre cet ordre à six nègres parés d'un uniforme blanc richement galonné, avec des hausse-cols en argent massif et des brassards de même métal. Bientôt, grâce à ces noirs musiciens, les murs du château retentirent du son des trompettes.

— Vous partez donc! s'écria lady Marguerite à qui ce signal rappela ses malheurs passés; hélas! parmi les braves serviteurs du roi rassemblés à cette heure dans mon château, combien en est-il que je n'aurai pas le bonheur de revoir! Ne feriez-vous pas mieux de vous assurer de la force des rebelles?

— Leur nombre ne peut pas encore être bien considérable, répondit Claverhouse, mais je ne dois pas perdre un instant. Ils deviendraient bientôt dix fois plus nombreux, si je donnais aux malveillants de ce canton le temps de les rejoindre.

— Il en est déjà qui sont en marche, dit lord Evandale, et l'on m'a assuré qu'ils attendent un renfort de presbytériens soi-disant soumis aux lois, et qui sont commandés par le jeune Milnwood, fils du fameux colonel des têtes-rondes Silas Morton.

Ce discours ne produisit pas la même impression sur tous les assistants. Edith tomba sur une chaise, accablée de terreur et de désespoir; Claverhouse jeta sur le major un regard de triomphe qui semblait dire : — Eh bien, vous voyez quels sont les principes du jeune homme pour qui vous vous intéressez!

L'œil en feu, le major s'écria vivement : — C'est un mensonge, une infâme calomnie inventée par ces misérables rebelles pour se procurer des partisans. Je répondrais de Henry Morton comme de mon propre fils. Il a d'aussi bons principes qu'aucun officier des gardes. Edith Bellenden pourrait l'attester comme moi; je l'ai souvent vu lire dans le même livre de prières qu'elle, et ils savaient par

cœur les leçons aussi bien que le ministre. Mais faites-le venir; qu'il s'explique lui-même, écoutez sa justification.

— Innocent ou coupable, dit le colonel, je n'y vois nul inconvénient. — Major Allan, prenez un guide, et conduisez le régiment vers Loudon-Hill. Marchez au pas, afin de ne pas fatiguer les chevaux. Lord Evandale et moi, nous vous rejoindrons dans un quart d'heure. — Que Bothwell, avec une escorte, nous amène le prisonnier.

Allan sortit aussitôt, ainsi que tous les offficiers, excepté lord Evandale et le colonel; et le son de la musique militaire, se joignant au bruit des pas des chevaux, annonça que le régiment se mettait en marche.

Tandis que Claverhouse cherchait à calmer les terreurs de lady Marguerite et à ramener le major Bellenden à son opinion sur le jeune Morton, Evandale, surmontant cette défiance de soi-même qui rend toujours un jeune amant timide auprès de l'objet de sa tendresse, s'approcha de miss Edith, et lui dit d'un ton aussi tendre que respectueux : — Nous allons vous quitter, et pour remplir un devoir qui doit peut-être nous exposer à quelques dangers. — Adieu, chère miss Bellenden, ajouta-t-il en lui prenant la main qu'il serra avec une vive émotion; — adieu, et permettez-moi de dire chère Edith pour la première et peut-être pour la dernière fois. La circonstance qui accompagne cette séparation doit me faire excuser si je dis un adieu si solennel à celle que je connais depuis si longtemps, et pour qui j'éprouve un si profond respect.

Le son de sa voix annonçait en lui un sentiment bien plus vif que celui dont il parlait; il était impossible qu'Edith s'y trompât, et qu'elle restât entièrement insensible à l'expression d'une tendresse aussi modeste que profondément sentie. Quoique accablée par le danger que courait l'amant préféré par son cœur, elle ne put s'empêcher d'être émue de compassion pour un brave jeune homme qui prenait congé d'elle pour s'exposer à tous les périls de la guerre.

— J'espère, je me flatte, dit-elle, que vous ne courez aucun danger; que la crainte, plutôt que la force des armes, dispersera les insurgés, et que vous reviendrez bientôt recevoir les félicitations et les témoignages d'amitié de tous les habitants de ce château.

— *De tous!* répéta-t-il en appuyant sur ce mot d'un ton de doute et de mélancolie; que ne puis-je le croire! Mais je ne compte pas sur un succès si prompt; notre corps est trop peu nombreux pour

intimider les rebelles et étouffer la révolte sans effusion de sang. Ces hommes sont enthousiastes et déterminés : ils ont des chefs non dépourvus de toutes connaissances militaires. Je ne puis m'empêcher de croire que l'impétuosité de notre colonel nous fait marcher trop précipitamment contre eux; mais mon devoir est d'obéir, et il en est bien peu parmi nous qui aient moins de raisons que moi de craindre la mort.

L'occasion de parler en faveur de Henry se présentait d'elle-même; c'était la seule voie qui parût encore ouverte pour le sauver. Cependant miss Bellenden hésita, retenue qu'elle était par la crainte d'abuser de la tendre confiance d'un amant qui venait de déclarer indirectement que son cœur était à elle. Pouvait-elle, sans manquer à l'honneur, engager Evandale à intercéder pour un rival? Pouvait-elle avec prudence lui avoir une obligation sans lui donner des espérances qu'elle ne devait jamais réaliser? Mais le danger était trop urgent pour qu'elle restât dans l'indécision ou pour qu'elle eût le temps d'amener adroitement sa demande.

— Nous expédierons ce jeune homme de l'autre côté du château, dit Claverhouse. — Allons, lord Evandale, je suis fâché de vous interrompre, mais il faut monter à cheval. — Bothwell, pourquoi n'amenez-vous pas le prisonnier? Faites charger les carabines de votre détachement.

Edith crut entendre l'arrêt de mort de Henry; surmontant sa répugnance :

— Milord, dit-elle à lord Evandale, ce jeune homme est un ami intime de mon oncle. Vous devez avoir du crédit sur votre colonel. Ne puis-je réclamer votre intercession? Mon oncle vous en aurait une éternelle reconnaissance.

— Vous évaluez mon crédit beaucoup trop haut, miss Bellenden; j'ai été bien souvent malheureux dans de pareilles demandes, que l'humanité seule m'avait inspirées.

— Essayez encore une fois, pour l'amour de mon oncle !

— Et pourquoi pas pour l'amour de vous? Ne voulez-vous pas me permettre de croire que je *vous* obligerais personnellement? Avez-vous assez peu de confiance en un ancien ami, pour ne pas lui laisser la satisfaction de penser qu'il fait une chose qui pourra vous être agréable?...

— Sûrement... bien certainement, vous m'obligerez infiniment. Je

m'intéresse beaucoup à M. Morton... à cause de mon oncle. Au nom du ciel, Milord, ne perdez pas un instant !

Le bruit des pas des soldats qui entraient avec leur prisonnier avait rendu Edith plus hardie et plus pressante dans ses sollicitations.

— J'atteste le ciel qu'il ne mourra pas, dit lord Evandale, dussé-je mourir en sa place ! Mais, ajouta-t-il en lui prenant une main qu'elle n'eut pas le courage de retirer, ne m'accorderez-vous pas aussi une grâce ?

— Tout ce qu'il est possible à la tendresse d'une sœur d'accorder.

—Voilà donc tout ce que vous pouvez accorder à mon attachement pendant ma vie, à mon souvenir après ma mort !

— Ne parlez pas ainsi, Milord, vous me désespérez, et vous ne vous rendez pas justice : il n'est personne pour qui j'aie plus d'estime, et à qui j'accorderais plus volontiers une marque de considération, excepté...

Un soupir qu'elle entendit lui fit tourner la tête pendant qu'elle cherchait quelque manière d'expliquer les réticences de sa phrase : c'était Morton, chargé de fers, et que des soldats conduisaient devant Claverhouse. Les mots qu'elle venait de prononcer avaient frappé ses oreilles, et un coup d'œil de reproche qu'il lui jeta en passant, la convainquit qu'il les avait mal interprétés. Il ne manquait plus rien pour compliquer la confusion et la détresse d'Edith : les couleurs dont son visage était animé l'abandonnèrent subitement et firent place à une pâleur mortelle. Evandale remarqua ce changement : sa pénétration lui faisant aussitôt soupçonner la nature de l'intérêt que l'objet de son attachement prenait au prisonnier, il porta ses regards alternativement sur Edith et sur Henry, et ses doutes furent confirmés.

— Je crois, dit-il après un moment de silence, que c'est ce jeune homme qui a été le meilleur tireur au perroquet.

— Je... ne sais pas trop, répondit Edith en balbutiant. Je... ne crois pas...

— C'est lui : j'en suis certain. Il n'est pas étonnant qu'un vainqueur intéresse vivement une belle.

Evandale quitta Edith en prononçant ces mots avec un peu de hauteur, et s'avança vers Claverhouse qui s'était assis devant une table ; il se plaça à quelque distance du colonel, appuyé sur la garde de son épée, spectateur silencieux mais non désintéressé de ce qui allait se passer.

CHAPITRE XIII.

Craignez surtout, seigneur, la jalousie.
SHAKSPEARE. *Othello.*

Pour expliquer l'effet qu'avaient produit sur le malheureux prisonnier le peu de mots qu'il avait entendus, il est indispensable que nous rendions compte de la situation d'esprit où il se trouvait, et que nous disions un mot de l'origine de sa connaissance avec miss Bellenden.

Henry Morton était un de ces caractères heureusement doués par la nature, qui possèdent plus de talents qu'ils ne s'en attribuent eux-mêmes. Il tenait de son père un courage à toute épreuve, et une haine insurmontable contre toute espèce d'oppression, en religion comme en politique. Son enthousiasme n'avait rien de commun avec le fanatisme et le mécontentement farouche de l'esprit puritain : il le devait à la rectitude naturelle de son jugement, autant qu'aux fréquentes visites qu'il faisait au major Bellenden, chez qui il avait l'occasion de rencontrer des personnes éclairées, dont la conversation lui apprit que le mérite et la vertu ne sont pas le partage exclusif d'une seule secte religieuse. Quoique l'avarice sordide de son oncle eût retardé son éducation par plus d'un obstacle, il avait si bien profité des occasions de s'instruire, que ses amis étaient surpris de ses progrès; mais son âme restait abattue par le sentiment de sa pauvreté, de sa dépendance, et surtout de son instruction incomplète. Il en résultait une défiance de lui-même et un air de réserve qui faisaient que ses talents naturels et sa force de caractère n'étaient connus que de quelques amis particuliers. Les circonstances avaient multiplié les préventions dont il était souvent l'objet : ne s'étant attaché à aucun des partis qui divisaient alors l'Écosse, il passait pour indécis, pour indifférent, pour un homme que ni la religion ni le patriotisme ne pouvaient emouvoir. Cette appréciation était pourtant bien injuste, car la neutralité qu'il avait adoptée avait pris naissance dans des motifs bien différents et bien dignes d'éloges. Il avait formé peu de liaisons avec les presbytériens, objets de la persécution, parce qu'il était dégoûté par leur étroit esprit de secte, leur sombre fanatisme, leur

aversion pour toute instruction mondaine ou toute récréation innocente, et surtout par leur implacable ressentiment politique; cependant son âme était plus révoltée encore par les mesures oppressives et tyranniques du gouvernement, la licence et la brutalité du soldat, les échafauds et les massacres, les garnisaires et les exactions militaires, qui réduisaient un peuple libre à l'existence des esclaves d'Asie. Condamnant donc chaque parti tour à tour, chaque fois que leurs excès frappaient immédiatement sa vue, dégoûté par tant de maux qu'il ne pouvait adoucir, n'entendant que des plaintes ou des cris de triomphe qui ne pouvaient exciter sa sympathie, il aurait quitté l'Écosse depuis longtemps, si ce n'eût été son amour pour miss Edith Bellenden.

Le major Bellenden avait été l'ami intime du colonel Silas Morton. Henry était le bienvenu à Charnwood : c'était là qu'il avait vu Edith; et le major, aussi éloigné en pareil cas de concevoir un soupçon que *mon oncle Tobie*[1] *lui-même*, n'avait pas la moindre idée des conséquences que pouvaient amener les fréquentes occasions que ces jeunes gens avaient de se voir. L'amour, comme c'est assez l'usage, emprunta le nom de l'amitié, se servit de son langage, en réclama les priviléges. Lorsque miss Bellenden revenait à Tillietudlem, on aurait pu s'étonner que le goût de la promenade la conduisît si souvent dans une prairie située à deux milles du château, où le hasard voulait que Henry ne manquât jamais de se trouver. Ces rencontres, quelque fréquentes qu'elles fussent, ne semblaient pourtant surprenantes ni à l'un ni à l'autre, et elles finirent par devenir une espèce de rendez-vous. On s'envoya des livres, des dessins, des lettres, et chaque envoi donnait lieu à une nouvelle correspondance. Le mot « amour » n'avait pas été prononcé; mais chacun d'eux connaissait parfaitement la situation de son cœur, et devinait les sentiments de l'autre. Enfin ce commerce si plein de charmes, mais qui ne les laissait pas sans inquiétude pour l'avenir, avait continué sans explication jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés.

D'après cet état de choses et sa défiance naturelle de lui-même, Morton ne se dissimulait pas le peu d'espoir qu'il avait d'obtenir jamais la main d'Edith, que sa fortune, sa naissance, sa beauté, ses talents, devaient nécessairement faire rechercher par des jeunes gens

1. L'oncle du *Tristram Shandy* de Sterne

qui seraient accueillis par la famille plus favorablement qu'il ne pouvait se flatter de l'être. Le bruit public désignait lord Evandale comme devant l'emporter sur tous ses rivaux, et ses fréquentes visites à Tillietudlem, ainsi que l'estime particulière que lui témoignait lady Marguerite, semblaient confirmer cette opinion.

Jenny Dennison avait aussi contribué à augmenter la jalousie de Henry. C'était une véritable coquette de village; et quand elle ne pouvait tourmenter ses propres amants, elle trouvait quelque plaisir à inquiéter celui de sa maîtresse. Ce n'est pas qu'elle eût envie de le desservir : il lui plaisait beaucoup, parce qu'il était beau garçon, et parce qu'elle savait qu'il était aimé de miss Edith, à qui elle était véritablement attachée; mais lord Evandale n'était pas moins bien fait; il avait le moyen d'être infiniment plus libéral que le jeune Milnwood, et la balance penchait en sa faveur dans le cœur de la suivante qui d'ailleurs voyait beaucoup plus d'honneur et de profit à être la femme de chambre de lady Evandale que celle de mistress Morton. Elle tourmentait donc fréquemment Henry, tantôt par un avis amical, tantôt par une confidence inquiétante, mais qui tendaient toujours à lui faire concevoir l'idée que miss Bellenden, malgré ses rendez-vous et ses échanges de livres, de dessins et de lettres, finirait par devenir lady Evandale.

Ces insinuations se rapportaient si bien aux craintes que Morton avait conçues lui-même, qu'il n'était pas éloigné d'éprouver cette jalousie que connaissent tous ceux qui ont aimé véritablement, et surtout ceux dont l'amour est contrarié par les obstacles que lui opposent la fortune, la naissance, ou la volonté des parents. Edith elle-même, par suite de sa franchise naturelle, avait contribué, quelques jours auparavant, à développer davantage ce sentiment dans le cœur de Henry. Leur conversation était tombée sur des excès qu'avait tout récemment commis un détachement qu'on disait, quoique à tort, commandé par lord Evandale. Edith, aussi fidèle en amitié qu'en amour, avait été un peu choquée de quelques remarques que Morton s'était permises, remarques que sa jalousie avait sans doute rendues trop sévères; elle prit la défense du capitaine avec une vivacité qui blessa cruellement son amant, au grand plaisir de Jenny, compagne ordinaire des promenades de sa maîtresse. Edith lut dans les yeux de Henry les soupçons qu'il concevait; elle tâcha indirectement de les détruire : mais l'impression n'était pas facile à effacer; et ce motif

n'avait pas eu peu d'influence dans la détermination qu'avait prise le jeune Milnwood de chercher du service à l'étranger, projet qui échoua comme nous l'avons raconté.

La visite qu'il avait reçue d'Edith dans sa prison, le vif intérêt qu'elle lui avait témoigné, auraient dû le rassurer complétement; mais, ingénieux à se tourmenter, il crut devoir ne l'attribuer qu'à l'amitié, ou peut-être à une préférence passagère qui chez miss Bellenden céderait bientôt aux circonstances, aux sollicitations de ses amis, à l'autorité de lady Marguerite et aux assiduités de lord Evandale. — Pourquoi, se disait-il, ne puis-je pas me montrer en homme, et prétendre hautement à sa main avant qu'un autre m'efface entièrement de son cœur? Je dois en accuser une maudite tyrannie qui pèse en même temps sur nos corps, nos âmes, nos fortunes et nos affections! Et c'est à l'un des coupe-gorge pensionnés de ce gouvernement oppresseur que je céderais miss Bellenden!... Non! jamais... Ah! c'est un juste châtiment de mon indifférence, que de me voir à mon tour opprimé dans ce qui est le plus capable de me révolter.

Telles étaient les idées qui déchiraient le cœur de Henry lorsque Bothwell entra dans sa chambre suivi de deux dragons dont l'un portait les fers.

— Vous allez me suivre, jeune homme, lui dit le brigadier; mais d'abord il faut faire votre toilette.

— Ma toilette! que voulez-vous dire?

— Qu'il faut mettre ces bracelets. Je n'oserais pas... non, par le diable! il n'est rien que je ne puisse oser... je ne voudrais pas, pour trois heures de pillage dans une ville prise d'assaut, faire paraître un prisonnier devant mon colonel sans qu'il eût les fers aux mains. Ainsi donc, jeune homme, prenez votre parti.

Il s'avança vers lui; mais Morton, saisissant une chaise en chêne sur laquelle il était assis, menaça de fendre le crâne à quiconque voudrait le soumettre à cette indignité.

— Songez que vous ne seriez pas le plus fort, dit Bothwell; mais j'aimerais mieux que vous vous soumissiez tranquillement.

Il disait la vérité, car il craignait que la résistance de Henry ne causât quelque bruit, et que son colonel ne vînt à apprendre que, contre ses ordres formels, il avait gardé un prisonnier sans le mettre aux fers.

— De la prudence! continua-t-il, ne gâtez pas votre affaire. On

dit dans le château que la nièce de lady Marguerite va épouser notre jeune capitaine lord Evandale, et je viens de l'entendre lui demander d'intercéder pour vous auprès du colonel. — Mais que diable avez-vous donc? vous voilà plus blanc qu'un linge! voulez-vous un verre d'eau-de-vie?

Morton n'opposa plus aucune résistance, et pendant qu'on lui mettait les fers aux mains, il s'écria : — Miss Bellenden demander ma vie à lord Evandale!

— Oui, oui; il n'y a pas de meilleure protection que celle des femmes. Elles emportent tout d'assaut, dans un camp comme à la cour.

— Ma vie demandée à *lui*, et par *elle!* Oui, oui, chargez-moi de fers : le coup qui a pénétré jusqu'au fond de mon âme est bien plus cruel. — Ma vie demandée par Edith à lord Evandale!

— Très-possible! il a plus de crédit auprès du colonel qu'aucun officier du régiment.

Bothwell conduisit son prisonnier dans la salle où l'attendait Claverhouse. Les mots que Henry entendit prononcer par Edith le confirmèrent dans la pensée qu'elle aimait Evandale, et qu'elle employait son influence sur lui pour le sauver. Dès ce moment, la vie qu'il devrait à l'intercession d'un rival lui devint odieuse; et, se dévouant à la mort, il résolut de défendre avec force les droits de son pays, outragés en sa personne. On aurait pu comparer la révolution opérée dans son âme à celle que subit une paisible demeure domestique que l'entrée soudaine de la force armée convertit en forteresse formidable. Il s'approcha donc avec fermeté de la table près de laquelle était assis le colonel Grahame, après avoir jeté sur Edith un regard dans lequel se peignaient la douleur et le reproche, expression de son dernier adieu.

— De quel droit, Monsieur, lui dit-il avec fermeté sans attendre qu'on l'interrogeât; de quel droit ces soldats m'ont-ils enlevé à ma famille, chargé de fers, et conduit devant vous?

— Par mon ordre, répondit Claverhouse. — Je vous donne maintenant celui de vous taire, et d'écouter mes questions.

— Je veux savoir si je suis légalement détenu, si je suis devant un magistrat civil, ou si les droits de mon pays sont méconnus et outragés en ma personne, répliqua Morton avec hardiesse.

— Sur mon honneur! voilà un gaillard déterminé, dit le colonel.

— Êtes-vous fou? s'écria le major. Pour l'amour de Dieu, Henry, songez que vous êtes devant un officier supérieur de Sa Majesté!

— C'est pour cette raison même, Monsieur, que je désire savoir de quel droit il me retient prisonnier sans mandat d'arrêt décerné contre moi. Si j'étais devant un magistrat, je sais que la soumission serait mon devoir.

— Votre jeune ami, dit Claverhouse au major, est un de ces messieurs pointilleux qui, comme le fou de la comédie, ne voudraient pas nouer leur cravate sans un mandat du juge de paix; mais, avant que nous nous séparions, je lui apprendrai que mon aiguillette est une marque d'autorité qui vaut bien la masse d'un homme de justice. — Ainsi, pour mettre fin à cette discussion, vous plaira-t-il, jeune homme, de me dire quand et où vous avez vu Balfour de Burley?

— Comme je ne vous reconnais pas le droit de me faire cette question, je n'y répondrai pas.

— Je le ferai donc pour vous. Vous avez avoué à mon brigadier que vous avez donné asile à ce traître que vous connaissiez pour tel. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi franc avec moi?

— Parce que je présume que votre naissance et votre éducation doivent vous avoir appris à connaître quels sont les droits de tout Écossais, et que je veux vous faire voir qu'il en existe encore qui savent les faire respecter.

— Et vous seriez sans doute disposé à les soutenir les armes à la main?

— Si nous étions tête à tête, tous deux l'épée à la main, vous ne me feriez pas deux fois cette question.

— C'en est assez, répliqua Claverhouse : vos discours confirment l'idée que j'avais conçue de vous. Mais vous êtes le fils d'un soldat, vous paraissez avoir de la bravoure; et, quoique vous soyez un rebelle, je vous épargnerai l'infamie d'une mort déshonorante.

— De quelque manière que je doive mourir, je mourrai comme le fils d'un brave militaire, et l'infamie dont vous parlez retombera sur ceux qui versent le sang innocent.

— A merveille! vous avez cinq minutes pour faire votre paix avec le ciel. — Bothwell, conduisez le prisonnier dans la cour, et disposez votre peloton.

Une telle conversation avait glacé d'horreur et réduit au silence ceux qui l'entendaient; mais en cet instant tous se récrièrent, tous

intercédèrent en faveur de Morton. Lady Marguerite elle-même, qui, malgré ses préjugés et ses préventions, n'avait pas renoncé à cette sensibilité, le plus bel ornement de son sexe, insistait fortement.

— Colonel Grahame, s'écria-t-elle, épargnez ce jeune imprudent; que son sang ne souille pas les murs d'une maison où vous avez reçu l'hospitalité!

— Vous m'épargneriez le chagrin de vous refuser, Madame, répondit Claverhouse, si vous réfléchissiez au sang que ses pareils ont fait répandre.

— Je laisse le soin de la vengeance à Dieu, colonel, s'écria la vieille dame en frémissant de tout son corps. La mort de ce jeune homme ne rendra pas la vie à ceux que nous regrettons. Jamais le sang n'a été répandu dans les murs de Tillietudlem. Accordez-moi sa vie!

— Il faut que je fasse mon devoir, Madame. Lorsque vous savez que des révoltés sont en armes non loin de vous, pouvez-vous demander le pardon d'un jeune fanatique qui à lui seul suffirait pour souffler la rébellion dans tout le royaume? Impossible!

— Colonel, s'écria le major Bellenden, ne croyez pas que, malgré mon âge, je laisse impunément assassiner sous mes yeux le fils de mon ami. Vous me rendrez raison de cet acte de violence.

— Quand il vous plaira, major, répondit froidement Claverhouse. — Bothwell, emmenez le prisonnier.

Celle qui prenait l'intérêt le plus vif à cette discussion avait fait trois fois un effort pour parler; trois fois sa langue s'y était refusée, et elle restait sur sa chaise, comme plongée dans un profond accablement. En ce moment elle se leva, voulut s'élancer vers le colonel, mais les forces lui manquèrent, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Jenny, qui heureusement se trouvait derrière elle. — Du secours! s'écria la suivante; bon Dieu! ma jeune maîtresse se meurt!

A cette exclamation, lord Evandale, qui, pendant toute cette scène, était resté immobile, appuyé sur son sabre, la tête penchée en avant, se redressa : — Colonel, dit-il à Claverhouse, avant que le prisonnier sorte d'ici, je désire vous parler en particulier.

Claverhouse parut surpris; mais se levant aussitôt il suivit le jeune capitaine dans un coin de la salle, où ils eurent la conversation suivante :

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, colonel, dit Evandale, que l'année dernière, lorsque vous avez obtenu des marques du crédit de

ma famille auprès du conseil privé, vous m'avez témoigné que c'était à moi que vous en aviez l'obligation.

— Certainement, mon cher lord, et je serai enchanté quand je trouverai l'occasion d'acquitter ma dette.

— Elle se présente, colonel; accordez-moi la vie de ce jeune homme.

— Evandale, vous êtes fou! absolument fou!... Quel intérêt pouvez-vous prendre à la conservation des jours de ce jeune fanatique? Le colonel Silas Morton était l'homme le plus dangereux de toute l'Écosse : froid, résolu, adoré du soldat, inflexible dans ses maudits principes; son fils paraît formé sur le même modèle, et vous ne pouvez vous imaginer tous les maux qu'il peut causer. S'il ne s'agissait que d'un individu sans conséquence, de quelque misérable paysan, d'un obscur enthousiaste, croyez-vous que j'aurais refusé sa grâce à lady Marguerite et au major? mais non, il s'agit ici d'un jeune homme bien né, plein de feu et de courage, qui porte un nom connu dans toute l'Écosse. Il ne manque aux rebelles qu'un tel chef pour donner à leur parti la consistance qui lui manque, et pour diriger leur aveugle enthousiasme. Je ne vous fais pas ces observations pour vous refuser, mais pour vous engager à réfléchir sur les conséquences de votre demande. Jamais je n'éluderai une promesse, ni l'occasion de reconnaître un service. Si vous voulez qu'il vive, il vivra.

— Gardez-le prisonnier; il cessera d'être dangereux; mais permettez-moi, colonel, d'insister pour obtenir sa vie. J'ai les plus fortes raisons pour le désirer.

— Qu'il vive donc! je ne puis vous refuser ce que vous me demandez avec une telle insistance; mais souvenez-vous, Milord, que si vous voulez parvenir à un grade éminent au service du roi et de votre patrie, votre premier soin doit être d'oublier vos affections, vos sentiments, vos passions, pour ne songer qu'à vos devoirs et à l'intérêt public. Nous ne vivons pas dans un temps où l'on puisse sacrifier au radotage des vieillards ou aux larmes des femmes les mesures de sévérité que nous forcent d'adopter les dangers qui nous entourent. Souvenez-vous aussi que si je cède à vos prières, cette condescendance doit m'épargner de semblables sollicitations à l'avenir.

Ils se rapprochèrent de la table, et le colonel fixa les yeux sur Morton, pour observer l'effet qu'avait produit sur lui la sentence de mort qui faisait frissonner tous les spectateurs. — Voyez-le, dit-il à

voix basse à Evandale; il doit se croire aux portes du trépas, il n'a ni pâli ni frémi; son œil est calme, son front est serein; son cœur est peut-être le seul ici dont les battements ne soient pas accélérés. Regardez-le bien, Evandale: si jamais cet homme se trouve à la tête d'un parti de rebelles, vous aurez à vous repentir de m'avoir forcé à l'indulgence. — Jeune homme, dit-il ensuite à Morton, grâce à l'intercession de vos amis, votre vie est sauve quant à présent... Bothwell, emmenez le prisonnier, et qu'on veille sur lui avec attention.

L'idée de devoir son salut à son rival fut insupportable pour Morton : — Si je dois la vie à lord Evandale, s'écria-t-il...

— Bothwell, interrompit le colonel, emmenez le prisonnier, je n'ai pas le temps d'écouter tous ses beaux discours.

Le brigadier fit sortir Morton. Dès qu'ils furent dans la cour : — Quand vous auriez plus d'une vie à perdre, lui dit-il, ce serait une imprudence de les hasarder comme vous le faites. Si vous laissez ainsi courir votre langue, je ne vous donne pas cinq minutes avant d'être couché dans le premier fossé que nous rencontrerons. Mais j'aurai soin de vous éloigner des yeux du colonel. Allons, venez joindre nos autres prisonniers.

Malgré la rudesse de ses manières, Bothwell éprouvait véritablement de l'intérêt pour Henry, dont le courage et la fermeté lui plaisaient, et c'eût été avec regret qu'il aurait exécuté l'ordre de le faire fusiller. Il le conduisit devant le château, où une vieille femme et deux hommes que lord Evandale avait faits prisonniers étaient gardés par un piquet de dragons.

Pendant ce temps, Claverhouse faisait ses adieux à lady Marguerite, qui ne pouvait lui pardonner le peu d'égard qu'il avait eu à ses prières. — Jusqu'à présent, lui dit-elle, j'avais pensé que le château de Tillietudlem, où Sa Majesté a daigné s'arrêter, pouvait être considéré comme une place de refuge, même pour ceux dont la conduite mériterait quelque reproche; mais je vois que le vieux fruit n'a plus de saveur : les services de ma famille datent de trop loin, ils sont oubliés.

— Jamais ils ne le seront pour moi, répondit le colonel; permettez-moi de vous en donner l'assurance. Un devoir que je regarde comme sacré a pu seul me faire hésiter à me rendre à vos désirs et à ceux du major; mais à présent, ma chère lady Bellenden, permettez-moi d'espérer que tout est pardonné. Ce soir je vous ramènerai deux

cents rebelles prisonniers; et je vous promets de faire grâce à cinquante pour l'amour de vous.

— J'apprendrai vos succès avec plaisir, colonel, dit le major; mais suivez l'avis d'un vieux soldat, épargnez le sang après la victoire. Maintenant, permettez-moi de vous demander la liberté du jeune Morton sous ma caution.

—Nous réglerons cela à mon retour; cependant, soyez certain que sa vie est en sûreté.

Pendant cette conversation, les yeux de lord Evandale cherchaient Edith, mais Jenny avait fait transporter sa maîtresse dans son appartement. Ce fut avec lenteur qu'il obéit aux ordres de l'impatient Claverhouse, qui, après avoir pris congé de lady Margaret et du major, était descendu dans la cour. Déjà les prisonniers et leur escorte étaient en route, et les officiers les suivaient avec leurs dragons d'ordonnance. Tous se pressèrent d'atteindre le gros du régiment, car on pensait arriver en vue de l'ennemi en moins de deux heures.

CHAPITRE XIV.

Courez, mes chiens, oubliez votre maître;
Légers faucons, sans moi fendez les airs;
Je fuis ces lieux pour n'y plus reparaître;
Mon suzerain, prenez mes domaines déserts.

Ancienne ballade.

Nous avons laissé Morton voyageant avec trois compagnons de captivité, sous l'escorte d'une escouade commandée par le brigadier Bothwell et formant l'arrière-garde du régiment de Claverhouse. Ils se dirigeaient vers les montagnes, où, suivant les rapports, les presbytériens insurgés s'étaient réunis en armes. Ils n'étaient encore qu'à environ un quart de mille de Tillietudlem quand ils virent passer Claverhouse et Evandale, qui couraient au galop pour prendre la tête de la colonne. Dès qu'ils furent éloignés, Bothwell fit faire halte, s'approcha de Morton, et détacha ses fers.

— Sang royal n'a que sa parole, lui dit-il; j'ai promis de vous traiter civilement en ce qui dépendrait de moi, et je tiens ma promesse. — Caporal Inglis, placez M. Morton à côté du jeune prisonnier, et

permettez-leur de causer si cela leur fait plaisir; mettez deux cavaliers à côté d'eux, la carabine au poing, et qu'ils fassent sauter le crâne au premier qui tenterait de s'échapper. — Ce n'est pas manquer de civilité, dit-il à Henry, vous savez que ce sont les lois de la guerre. — Inglis, accouplez le prédicateur avec la vieille femme, ils iront bien ensemble; et, s'ils disent un mot dans leur jargon fanatique, qu'on leur caresse les épaules avec un ceinturon. On peut se débarrasser honnêtement d'un prêtre réduit au silence : défendez-lui de pérorer, sa bile séditieuse l'étouffera.

Ayant fait ainsi ses dispositions, Bothwell se remit à la tête de sa troupe, qui prit le trot pour rejoindre le régiment; Inglis, ses six hommes et les prisonniers suivaient de près.

En proie aux divers sentiments qui l'agitaient, Morton ne s'était nullement inquiété des précautions prises par Bothwell pour l'empêcher de s'enfuir; à peine même avait-il remarqué qu'on le débarrassait de ses fers. Il éprouvait ce vide du cœur qui succède ordinairement au tumulte des passions; et n'étant plus soutenu par sa fierté et par le sentiment de son innocence, qui lui avaient inspiré ses réponses à Claverhouse, il jetait un regard de découragement sur le pays qu'il traversait, et qui à chaque pas lui rappelait le souvenir de son bonheur passé et de ses espérances trompées : il se trouvait alors sur une hauteur d'où l'on découvrait les tours de Tillietudlem. C'était là qu'il s'arrêtait naguère pour contempler la demeure de celle qu'il espérait rencontrer, ou qu'il venait de quitter. Il tourna les yeux de ce côté, pour faire ses derniers adieux à des lieux si tendrement chéris, et poussa un profond soupir, auquel répondit un soupir moins sentimental arraché sympathiquement à son compagnon de captivité, dont les regards avaient pris la même direction. En se retournant, leurs yeux se rencontrèrent, et Morton reconnut Cuddy Headrigg, dont les traits exprimaient le chagrin qu'il sentait pour lui-même et la compassion que lui inspirait la situation de son compagnon d'infortune.

— Hélas! monsieur Henry, dit le ci-devant laboureur des terres de Tillietudlem, n'est-il pas bien triste de nous voir promener ainsi par le pays, comme si nous étions une des merveilles du monde?

— Je suis fâché de vous voir ici, Cuddy, répondit Morton en qui le chagrin qu'il éprouvait n'éteignait pas sa sensibilité pour celui des autres.

— Je le suis aussi, monsieur Henry, et le suis pour vous et pour moi; mais toute cette affliction ne nous fera pas grand bien, à ce que je puis voir. Quant à moi, continua le bon Cuddy, qui soulageait son cœur en parlant, quoiqu'il sût bien que c'était peine perdue; quant à moi, bien certainement je n'ai pas mérité d'être ici, je n'ai de ma vie dit un seul mot contre roi ou prêtre; mais ma mère, pauvre femme! ne peut retenir sa vieille langue; et j'en porte la peine avec elle, c'est tout simple.

— Votre mère est donc aussi prisonnière? lui demanda Morton songeant à peine à ce qu'il disait.

— Sans doute; elle est derrière nous, comme une mariée, à côté de ce vieux ministre, Gabriel Kettledrummle. Plût au diable qu'il eût été ce matin dans la caisse d'un tambour ou dans un chaudron[1], pour l'intérêt que je lui porte! Il faut que vous sachiez que lorsque le vieux Milnwood, votre oncle, et sa ménagère, nous eurent chassés du manoir comme si nous avions eu la peste, puis barricadé toutes les portes, sans doute de peur que nous n'y rentrions : — Eh bien, dis-je à ma mère, qu'allons-nous devenir? Grâce à vous, toutes les maisons du pays nous seront fermées, à présent que vous nous avez fait chasser de chez notre ancienne maîtresse, et que vous êtes cause que le jeune Milnwood vient d'être arrêté. Ma mère me répondit : — Ne vous désespérez pas, mon fils, mais ceignez vos reins pour la grande tâche de ce jour, et donnez en homme votre témoignage sur la montagne du Covenant.

— Vous avez été à un conventicule, à ce que je présume.

— Vous allez voir. Je ne savais trop que faire. Je me laissai donc conduire chez une vieille folle comme elle, qui n'avait à nous donner que du bouillon clair et des galettes. D'abord il fallut rendre maintes actions de grâces, chanter des psaumes qui me semblèrent bien longs, tant j'étais ennuyé et affamé : eh bien, elles m'éveillèrent à la pointe du jour, et j'allai faire le whig avec elles, bon gré mal gré, à une grande assemblée des leurs, tenue à Miry-Sikes; et là ce Gabriel Kettledrummle leur cornait aux oreilles d'élever leur témoignage et de courir à la bataille de Ramoth Gilead... de je ne sais quel endroit. Oh!

1. Gabriel Kettledrummle, Gabriel *timbale*. Cuddy joue ici sur le nom du prédicateur, qui, décomposé, signifie en anglais *chaudron-tambour* (kettle-drummle). On doit renoncer quelquefois à traduire les jeux de mots, qu'il ne faut pas cependant négliger pour faire connaître le style des divers interlocuteurs.

monsieur Henry, le vieux prêcheur leur débitait sa doctrine avec une telle force de poumons, que vous l'auriez entendu d'un mille sous le vent. Il beuglait comme une vache dans un loaning étranger. — Ma foi, pensai-je, dans nos environs il n'y a pas de lieu appelé Ramoth Gilead. Ce doit être quelque part dans l'ouest; avant que nous y arrivions, je tâcherai de filer avec ma mère, car je ne veux pas me mettre dans un mauvais pas pour tous les Kettledrummle du monde. Tant il y a, — continua Cuddy, qui trouvait une consolation à raconter ses infortunes, sans trop prendre garde si celui à qui il parlait l'écoutait bien attentivement; — tant il y a qu'à la fin de ce prêche on dit tout à coup qu'il arrivait des dragons. Les uns s'enfuirent, les autres crièrent: Restez! et : A bas les Philistins! Je cherchais à entraîner ma mère avant que les Habits-Rouges arrivassent, mais j'aurais aussi aisément fait marcher un bœuf de ma charrue sans le secours de l'aiguillon. Le brouillard était épais, nous étions dans une ravine étroite, j'avais donc quelque espoir que les dragons ne nous verraient pas si nous savions retenir nos langues; mais comme si le vieux Kettledrummle n'avait pas déjà fait assez de bruit pour réveiller un mort, ils se mirent tous à crier un psaume que vous auriez entendu de Lanrick. — Bref, pour abréger, lord Evandale arriva avec une vingtaine d'Habits-Rouges. Deux ou trois mutins voulurent résister, la Bible d'une main et le pistolet de l'autre, mais on leur eut bientôt lavé la tête. Cependant il n'y a pas eu beaucoup de mal, car lord Evandale criait : — Dispersez-les, mais ne tuez personne.

— Et vous, Cuddy, n'avez-vous fait aucune résistance? dit Morton, qui dans ce moment sentait probablement qu'il aurait attaqué lord Evandale pour un bien moindre prétexte.

— Non, en vérité. Je me tenais devant ma vieille mère et criais *merci!* Mais deux Habits-Rouges survinrent, et l'un d'eux allait frapper la pauvre femme du plat de son sabre; alors je leur montrai mon bâton, et je les menaçai de les bien recevoir. Les Habits-Rouges s'en prirent à moi, me frappèrent, et j'avais bien de la peine à parer ma tête avec ma main, quand arriva lord Evandale; je criai que nous servions à Tillietudlem, et vous savez qu'on a toujours cru qu'il aimait à lorgner notre jeune miss. Il me dit de jeter mon bâton; et ma mère et moi nous nous rendîmes prisonniers. Nous aurions peut-être pu nous sauver, mais ce malheureux Kettledrummle fut aussi arrêté; car il montait le cheval d'André Wilson, qui a été un cheval de troupe,

et plus Kettledrummle jouait de l'éperon pour le faire fuir, plus la bête entêtée courait du côté des dragons. — Eh bien, quand ma mère et lui furent ensemble, ils se mirent à provoquer les soldats de la bonne manière. — Bâtards de la fille de Babylone, était le plus doux des mots qui sortaient de leur gosier. Aussi le four fut bientôt rallumé. On nous emmena tous les trois pour faire ce qu'ils appellent un exemple.

— Infâme et intolérable persécution ! dit Morton se parlant à lui-même à demi-voix ; voici un pauvre garçon paisible que l'amour filial seul a conduit dans le conventicule, enchaîné comme un brigand et un meurtrier. Il mourra du supplice destiné aux scélérats, sans y être condamné par un jugement légal, que la loi assure au dernier des malfaiteurs ! Souffrir une telle tyrannie, en être seulement témoin, c'en est assez pour faire bouillir le sang dans les veines à l'esclave le plus timide.

— Certainement, répliqua Cuddy, qui n'entendit et ne comprit qu'en partie ce qu'un ressentiment personnel arrachait à Morton, il n'est pas bien de mal parler des gens en dignité. Milady nous le répétait souvent ; elle avait droit de le dire, puisqu'elle est elle-même dans un rang de *dignité*. Je l'écoutais avec patience, d'autant mieux que quand elle nous avait fait un discours sur nos devoirs, elle finissait toujours par nous donner un bon coup à boire et une bonne soupe. Mais que nous donnent ces lords d'Édimbourg, après leurs belles proclamations ? pas un verre d'eau. Ils envoient contre nous les Habits-Rouges, qui nous prennent tout ce qui leur convient : on nous poursuit comme des voleurs ; on nous assomme, on nous pend. Je ne puis dire que je trouve cela très-bien.

— Ce serait effectivement fort étrange, dit Morton avec une agitation qu'il avait peine à contenir.

— Et le pire, le pire de tout, c'est que ces damnés Habits-Rouges viennent nous souffler nos maîtresses. Quel crève-cœur n'ai-je pas eu ce matin, en passant près du château de Tillietudlem, à l'heure de la soupe, de voir la fumée s'élever au-dessus de ma cabane, et de penser qu'une autre que ma mère était assise au coin du feu ! Mais j'ai encore eu le cœur plus malade en voyant ce damné dragon, Tom Holliday, embrasser Jenny Dennison à ma barbe ! Qui croirait qu'une femme ait l'impudence de faire de pareilles choses ! Mais elles n'ont des yeux que pour les Habits-Rouges. J'ai quelquefois eu envie de me faire

dragon moi-même, dans l'espoir que je plairais davantage à Jenny. Cependant, je ne puis pas trop la blâmer; car enfin, c'est pour moi qu'elle laissait Tom chiffonner ainsi sa coiffure.

— Pour vous? s'écria Morton qui ne pouvait s'empêcher de prendre quelque intérêt à une histoire qui avait un si singulier rapport avec la sienne.

— Sans doute : la pauvre fille, en filant doux avec ce coquin (Dieu le damne!), voulait obtenir la permission d'approcher de moi, pour me glisser dans la main quelques pièces d'argent qui, à coup sûr, sont la moitié de ses épargnes; car je sais qu'elle a dépensé l'autre moitié pour se requinquer le jour où elle vint au wappen-schaw.

— Et avez-vous accepté, Cuddy?

— Non, en conscience, monsieur Milnwood; j'ai été assez sot pour les lui remettre dans la main. Je ne pouvais me résoudre à lui avoir de l'obligation après qu'elle s'était laissé embrasser par ce coquin. Mais j'ai eu tort; cet argent m'aurait bien servi pour ma mère et pour moi, au lieu qu'elle le dépensera en inutilités.

Ici la conversation souffrit une longue interruption, Cuddy regrettant sans doute à part lui de n'avoir pas accepté le présent de sa maîtresse, et Henry réfléchissant sur les causes qui avaient pu déterminer lord Evandale à intercéder en sa faveur, sur la prière de miss Bellenden.

— N'est-il pas possible, se disait-il à lui-même, que j'aie mal interprété l'influence qu'elle a sur lord Evandale? Dois-je la blâmer trop sévèrement, si elle a eu recours, pour me sauver, à quelque dissimulation? Sans donner d'espérance à lord Evandale, ne peut-elle pas d'ailleurs avoir intéressé en ma faveur la générosité qu'on lui suppose, et l'avoir engagé, par honneur, à protéger un rival favorisé?

Cependant les mots qu'Edith avait prononcés, et dont il n'avait entendu qu'une partie, retentissaient encore à ses oreilles, et déchiraient son cœur comme le dard d'une vipère. — Il n'est rien qu'elle ne puisse lui accorder! — Est-il possible d'exprimer plus clairement la préférence qu'elle a pour lui? De la part d'une jeune fille, de telles paroles disent tout ce qu'elle peut dire quand elle aime. Elle est à jamais perdue pour moi. Il ne me reste que la vengeance pour mes injures personnelles et pour les maux dont on accable mon pays!

Cuddy, selon toute apparence, mais avec moins de raffinement, poursuivait le même cours d'idées, car tout d'un coup il dit à voix

basse : — Y aurait-il du mal à nous tirer des mains de ces coquins, si nous en trouvions l'occasion?

— Pas le moindre, répondit Morton : si elle se présente, croyez bien que je ne la laisserai pas échapper.

— Je suis bien aise que vous parliez ainsi. Je ne suis qu'un pauvre diable, mais je pense que nous ne serions pas coupables en nous remettant en liberté par ruse ou par force, si la chose était faisable. Je ne suis pas homme à reculer en pareille affaire. Cependant notre vieille dame aurait appelé cela une résistance à l'autorité royale.

— Je résisterai à toute autorité humaine qui envahit tyranniquement mes droits et ma charte d'homme libre. Je suis décidé à ne pas me laiser traîner en prison, ou peut-être au gibet, si je puis m'échapper, n'importe comment.

— Oh ! bien, c'est justement ce que je pensais, en supposant que nous trouvions une occasion favorable. Mais vous me parlez de *charte*. Ce sont des choses qui n'appartiennent qu'à ceux qui sont gentilshommes comme vous; cela ne me va pas, à moi qui ne suis qu'un laboureur.

— La charte dont je parle protége indistinctement tous les Écossais. C'est cette délivrance des coups de fouet de l'esclavage qui était réclamée par l'apôtre saint Paul lui-même, comme vous pouvez le lire dans l'Écriture ; charte que tout homme né libre est appelé à défendre pour soi-même et pour ses concitoyens.

— Oh ! Monsieur, il se serait passé un long temps avant que milady Margaret ou ma mère eussent trouvé semblable doctrine dans la Bible. L'une disait toujours de payer le tribut à César, et l'autre n'est pas moins folle de son *whiggisme*. J'ai tout perdu en écoutant deux vieilles radoteuses; mais si je pouvais trouver un gentilhomme qui voulût me prendre à son service, je suis sûr que je ferais une tout autre figure. J'espère que Votre Honneur se souviendra de ce que je viens de dire, si nous nous tirons jamais de cette maison d'esclavage, et que vous me prendrez pour votre *valet de chambre*[1].

— Mon valet de chambre, Cuddy! hélas ! ce serait une pauvre place, quand même nous serions en liberté.

— Je sais ce que vous voulez dire. Vous craignez que je ne vous

1. *Wally-de-shamble*. Cuddy prononce ce mot de manière à lui faire signifier peut-être un *gras de boucherie*. C'est un calembour à la Sancho Pança, intraduisible en français; l'équivalent serait *un balai de chanvre*.

fasse pas honneur, parce que je ne suis qu'un paysan; mais il faut que vous sachiez qu'après tout je ne suis pas si dur de cervelle. Il n'est rien de ce qu'on peut faire avec la main que je n'aie appris très-aisément, excepté lire, écrire et chiffrer. Mais mon pareil n'existe pas à la *balle au pied*, et je jouerais du sabre aussi bien que le caporal Inglis que voilà. Je lui ai déjà cassé la tête une fois, tout fier qu'il est sur son cheval, là derrière. — Mais vous ne resterez peut-être pas dans ce pays? ajouta-t-il en changeant de sujet.

— C'est fort probable.

— Peu importe. Je conduirai ma mère dans Gallowgate de Glascow, chez ma vieille tante Meg, et là elle ne courra le risque ni de mourir de faim, ni d'être brûlée comme sorcière, ou pendue en qualité de vieille whig, car le prévôt de Glascow a pitié, dit-on, de ces pauvres créatures: puis, vous et moi, nous irons chercher et faire fortune comme les hommes des vieux contes sur Jock le Tueur de Géants, et Valentin et Orson. Enfin, nous reviendrons dans la bonne Écosse, comme dit la chanson; je me remettrai à la charrue, et je tracerai de si beaux sillons sur ces terres de Milnwood, que le seul plaisir de les voir égalerait celui de boire une pinte de bon vin.

— J'ai peur, mon cher Cuddy, qu'il n'y ait peu de chances de nous voir revenir à nos anciennes occupations.

— Bah! bah! Monsieur, il est toujours bon de se tenir le cœur gai. Tout vaisseau démâté ne fait pas naufrage. — Mais qu'est-ce que j'entends? — Ah! mon Dieu! voilà encore ma mère qui prêche: sa voix retentit comme un vent d'orage. — Bien! voilà Kettledrummle qui s'en mêle aussi. Si les soldats sont de mauvaise humeur, ils les tueront, et nous par compagnie.

En effet, leur conversation fut interrompue par les éclats de voix du prédicateur et de Mause, dont les sons ressemblaient à ceux d'un basson et d'un mauvais violon mal accordés. Ils s'étaient d'abord contentés de se plaindre réciproquement, ensuite ils s'étaient livrés à leur indignation contre leurs persécuteurs, mais tout bas et avec modération; enfin, s'échauffant peu à peu, leur colère ne put plus se contenir.

— Malheur! malheur! trois fois malheur à vous, ô persécuteurs violents et sanguinaires! s'écriait le révérend Kettledrummle; malheur, trois fois malheur à vous jusqu'à la rupture des sceaux, au retentissement des trompettes, à l'épanchement des urnes fatales!

— Oui, oui : confusion à leurs fronts hideux, et le revers de la main pour eux au jour du jugement ! disait Mause d'une voix de fausset.

— Je vous dis, continua le prédicateur, que vos marches à pied et à cheval, les hennissements et les bonds de vos coursiers, vos cruautés sanglantes, barbares, inhumaines, vos efforts pour réduire au silence, assoupir et corrompre les consciences des pauvres âmes par vos serments contradictoires et diaboliques, sont montés au ciel comme une horrible voix de parjure pour hâter la vengeance. — Oh !

— Et je vous dis, criait Mause presque en même temps et sur le même air, je vous dis que tant que ce vieux souffle qui sort de mon sein..., et il est cruellement épuisé par cette course avec les asthmatiques[1] et ce trot forcé...

— Plût au diable que ce trot se changeât en galop, si cela pouvait lui fermer la bouche ! dit Cuddy.

— Avec ce souffle épuisé, continua Mause, je témoignerai contre les apostasies, les défections, les défalcations et les lâchetés de ce royaume, contre les injures et les causes de la colère céleste.

— Paix ! bonne femme, paix ! dit le prédicateur après un accès de toux qui avait permis à Mause de prononcer son anathème ; paix ! n'ôtez pas la parole de la bouche d'un serviteur de l'autel. J'élève donc la voix, et je vous dis qu'avant que cette scène soit jouée, vous apprendrez que ni un Judas désespéré comme votre prélat Sharpe, qui est allé où il était attendu, ni un profanateur du sanctuaire et un Holopherne comme le sanguinaire Claverhouse, ni un ambitieux Diotrèphes comme le jeune Evandale, ni un sordide et mondain Demas comme celui qu'on appelle le brigadier Bothwell, qui dérobe à la veuve son denier ou sa boîte à farine ; ni vos carabines, ni vos pistolets, ni vos sabres, ni vos chevaux, ni vos selles, ni vos brides, ni vos sangles, ni vos muselières, ni vos martingales, ne résisteront aux flèches dont le fer est affilé, ni à l'arc qui est tendu contre vous.

— Non, non ! jamais, j'espère, reprit Mause ; ils sont tous des réprouvés, des balais de destruction, propres à être jetés au feu après avoir servi à enlever les immondices du temple ; des cordes de fouet destinées au châtiment de ceux qui aiment mieux leurs biens ter-

1. C'est schismatique qu'elle veut dire.

restres que la croix du Covenant, mais qui ensuite ne sont plus bonnes qu'à faire des courroies pour les souliers du diable.

— Le diable m'emporte, dit Cuddy à Morton, si ma mère ne prêche pas aussi bien que le ministre ! — C'est dommage qu'il ait sa maudite toux, qui arrive toujours au plus beau de son sermon. Puis il a contre lui la longue marche de ce matin. Du diable si je ne voudrais pas qu'il réduisît ma mère au silence en criant plus haut qu'elle, il répondrait tout seul de ses œuvres. Il est heureux que le chemin soit sûr, et que les dragons ne prêtent pas grande attention à ce qu'ils disent, au milieu du bruit que font les pieds des chevaux ; mais quand nous serons sur un terrain moins pierreux, nous aurons des nouvelles de toutes ces belles choses.

La conjecture de Cuddy était juste. On traversa bientôt le gazon d'une lande marécageuse, et le témoignage des deux captifs put être entendu clairement.

—J'élèverai ma voix comme un pélican du désert, s'écriait Kettledrummle.

— Et moi, comme un moineau sur les toits des maisons, reprenait Mause.

— Holà ! oh ! dit le caporal, retenez vos langues, ou, de par tous les diables ! je vous mettrai une martingale.

— Je ne me tairai point, vociféra Kettledrummle ; je n'obéirai point à un profane.

— Je ne m'embarrasse pas des ordres d'un têt de terre, poursuivit la vieille whig, quand il serait plus rouge que les briques de la tour de Babel et s'appellerait un caporal.

—Holliday ! s'écria Inglis, as-tu des bâillons, mon camarade ? il faut leur fermer la bouche, ou ils nous rendront sourds.

Mais avant qu'on eût exécuté cette menace, un dragon, arrivant au grand galop, vint parler à Bothwell, qui était bien en avant de sa troupe. Dès que celui-ci eut reçu les ordres qu'on lui apportait, il rejoignit ses soldats, et leur ordonna de serrer leurs rangs, d'avancer avec précaution et en silence, attendu qu'ils allaient se trouver en présence de l'ennemi.

CHAPITRE XV.

Quantum in nobis, en gens de bien,
Nous avons jugé convenable,
Pour épargner le sang chrétien,
De terminer à l'amiable,
Sans injure, et surtout sans coups,
Ce différend funeste à tous.
BUTLER.

Les cavaliers doublèrent le pas, ce qui eut bientôt mis hors d'haleine les captifs enthousiastes sans leur ôter envie de continuer leurs harangues. Ils avaient laissé à un mille derrière eux les taillis entrecoupés de clairières qui succèdent aux bois de Tillietudlem, et ils rencontraient encore quelques bouleaux et quelques chênes suspendus sur les ravines étroites, ou formant çà et là des bouquets de verdure dans les lieux bas de la bruyère. Mais bientôt s'offrit une vaste plaine déserte où quelques monticules couverts de fougères étaient séparés par de profondes ravines qui pendant l'été ne servaient de lit qu'à de faibles ruisseaux pour lesquels des bancs de gravier ou de pierre, attestant les ravages de l'hiver, formaient des obstacles presque infranchissables.

Cette contrée aride, dépourvue de la grandeur et même de la dignité sauvage des montagnes solitaires, s'étendait plus loin que la portée de la vue : image de ces dissipateurs réduits à une vie obscure et pénible par suite de leurs vices et de leurs bruyantes folies. Le frappant contraste qu'elle formait avec d'autres plaines plus favorisées, et cultivées par la main de l'homme, était comme un exemple de la toute-puissance de la nature et de la lutte inutile des mortels contre le désavantage du sol et du climat.

Une chose remarquable, c'est que ces vastes plaines inspirent l'idée de l'isolement à ceux mêmes qui les traversent en grand nombre; tant l'imagination est frappée de la disproportion qui existe entre le désert et les hommes qui le parcourent! C'est ainsi qu'une caravane de mille voyageurs dans les sables de l'Afrique ou de l'Arabie éprouve un sentiment de solitude inconnu à l'homme qui traverse isolément une contrée cultivée.

Ce ne fut pas sans émotion que Morton aperçut, à environ un demi-mille de distance, le régiment de Claverhouse qui gagnait par un chemin tortueux le sommet d'une des principales hauteurs. Rien ne le cachait à la vue, et le nombre des cavaliers, qui paraissait considérable lorsqu'ils occupaient beaucoup d'espace dans d'étroits sentiers, n'offrait aux yeux, maintenant qu'ils étaient réunis, qu'une force peu imposante et presque méprisable. — Bien certainement, pensa Morton, une poignée d'hommes déterminés défendrait aisément n'importe quel défilé de ces montagnes contre une troupe si peu considérable, pourvu que leur courage fût égal à leur enthousiasme.

Tandis qu'il faisait ces réflexions, l'escouade de Bothwell rejoignait le gros du régiment. Le chemin était si difficile, qu'on était obligé de sortir des sentiers battus pour passer où l'on pouvait, à cause des flaques d'eau ou des pentes escarpées. La détresse du révérend Gabriel et de Mause Headrigg augmentait considérablement, leur escorte les forçant, au risque de tous les dangers auxquels les exposait leur inexpérience, à les suivre au travers des mares, des ravins et des buissons.

— J'ai sauté par-dessus une muraille avec l'aide de Dieu! s'écria Mause dont le cheval venait de franchir un petit mur de terre formant jadis un enclos maintenant abandonné. — (La secousse lui avait fait perdre son bonnet, et ses cheveux gris flottaient au gré du vent.)

— Je suis tombé dans un sol fangeux où le pied ne trouve aucun point d'appui; je suis au milieu des eaux profondes, et des torrents inondent mon corps, s'écriait Kettledrummle en traversant une de ces flaques humides qui alimentent les marais. — (Son cheval enfonçait jusqu'à la sangle, et dans ses efforts pour s'en tirer, il couvrait d'une boue noire les habits et le visage du prédicateur.)

Leurs conducteurs s'amusaient de ces exclamations; mais ils ne tardèrent pas à revenir à des idées plus sérieuses.

Le régiment allait atteindre le sommet de l'éminence, quand on vit revenir à toute bride plusieurs cavaliers qui avaient été envoyés en reconnaissance. Ils étaient poursuivis par dix ou douze hommes à cheval, armés de carabines. Deux de ces derniers eurent la hardiesse de s'avancer jusqu'au haut de la montagne, firent feu, blessèrent deux dragons, puis se replièrent avec un air de calme qui annonçait qu'ils n'étaient pas effrayés des forces déployées contre eux, et qu'ils comptaient sur le nombre de leurs amis.

Cet incident fit suspendre la marche, et pendant que Claverhouse recevait le rapport des vedettes qui avaient été ainsi repoussées, lord Evandale gravit la côte sur laquelle les cavaliers de l'ennemi étaient encore; le major Allan, le cornette Grahame et les autres officiers s'occupèrent de tirer le régiment des mauvais chemins, pour les ranger en bataille sur deux lignes destinées à se soutenir mutuellement.

L'ordre de se porter en avant fut donné. En quelques minutes la première ligne atteignit la hauteur; bientôt la seconde y arriva, avec l'arrière-garde et les prisonniers, de sorte que Morton et ses compagnons de captivité purent juger de la résistance qu'allait rencontrer Claverhouse, et des chances de leur délivrance.

Le faîte de la montagne où les dragons se rangeaient en bataille formait un grand plateau, et se prolongeait ensuite par une pente assez douce, du côté opposé à celui par lequel ils étaient montés, vers un petit marais éloigné d'un quart de mille. Ce terrain n'était pas défavorable aux manœuvres de la cavalerie, mais un assez large fossé coupait le marais : c'était, ou une issue naturelle pour les eaux, ou un canal artificiel dont les bords étaient découpés en petites excavations pratiquées pour extraire de la tourbe. Çà et là croissaient quelques aunes qui, aimant les lieux humides, continuaient à y végéter en touffes rabougries; car cette terre ingrate et cette eau stagnante ne pouvaient nourrir des arbres de haute futaie. Au delà du grand fossé d'écoulement, le sol s'élevait de nouveau en forme de colline couverte de bruyères, au pied de laquelle, comme pour défendre les inégalités du terrain et le fossé qui protégeait leur front, les insurgés semblaient vouloir attendre l'attaque.

Leur infanterie se déployait sur trois lignes. La première, munie d'armes à feu de toute espèce, s'était avancée assez près du fossé pour pouvoir tirer sur la cavalerie royale quand celle-ci descendrait de la montagne, ce qu'elle ne pouvait faire sans se mettre complétement à découvert. La deuxième se composait d'un corps de piquiers destiné à recevoir les dragons, s'ils entreprenaient de forcer le passage, tentative qui menaçait de leur devenir plus fatale encore. Dans la troisième on avait placé les paysans armés de faux fixées à des perches, de bêches, de fourches, de bâtons, de pieux, et de toute sorte d'ustensiles rustiques, transformés par la vengeance en instruments de guerre. Sur les deux flancs au delà du marais, stationnait

un petit corps de cavalerie; il pouvait manœuvrer sur un terrain solide et inquiéter l'ennemi s'il forçait le passage. Ces cavaliers semblaient mal armés, encore plus mal montés; mais ils se montraient pleins d'ardeur pour leur cause, étant la plupart de petits propriétaires ou des fermiers assez aisés pour servir à cheval. Au moment dont nous parlons, ceux qui avaient forcé à la retraite l'avant-garde du régiment rejoignaient leur escadron : c'étaient les seuls individus de l'armée insurgée qui parussent être en mouvement; tous les autres se tenaient à leur poste, immobiles comme les pointes de rochers qui perçaient la terre de toutes parts. Cette armée ne s'élevait guère à plus de mille hommes, dont la moitié à peine étaient bien armés, et d'une centaine de cavaliers. Cependant leurs chefs étaient pleins de confiance, ne doutant pas que la force de leur position, la supériorité du nombre, jointes à la certitude qu'après une telle démarche il n'y avait plus de pardon à espérer, et par-dessus tout l'enthousiasme qui les animait, ne suppléassent au manque d'armes et de discipline.

Sur le revers d'une montagne qui dominait en arrière la position des insurgés, on voyait des femmes, et même des enfants, qu'un zèle farouche, semblable à celui de la vieille Mause, avait entraînés dans ces solitudes : ils semblaient devoir rester simples spectateurs du combat qui allait décider de leur sort et de celui de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères. Semblables aux femmes des anciens Germains, les presbytériennes poussèrent des cris aigus quand elles virent briller les armes des dragons sur la montagne opposée, et ces encouragements, échauffant le courage des sectaires, leur inspiraient la résolution de combattre jusqu'au dernier soupir pour ce qu'ils avaient de plus cher; résolution qu'ils annoncèrent par une grande clameur qui se prolongea de rang en rang.

Lorsque le régiment de Claverhouse se fut déployé, les trompettes et les timbales firent entendre les sons précurseurs du combat: au milieu de ce désert, ils ressemblaient au signal de l'ange exterminateur; les persécutés y répondirent en unissant leurs voix en chœur pour chanter solennellement les deux premiers versets du LXXVIe psaume, d'après la traduction en vers de l'église d'Écosse : « Dieu est connu dans la terre de Juda; son nom est grand dans Israël, son tabernacle est à Salem et son trône à Sion. — C'est là qu'il a brisé les flèches brûlantes, les boucliers, les épées, et tous les attri-

buts de la guerre. Tu t'es montré avec éclat, Seigneur, du haut des montagnes éternelles. »

Une acclamation générale termina ce premier verset. Après une courte pause, le second fut repris par les presbytériens : dans leur pensée, il faisait allusion à la destruction des Assyriens : « Ceux qui avaient le cœur fier ont été dépouillés; ils se sont endormis des hommes puissants, et ils se sont réveillés sans force. — Ta voix menaçante, ô Dieu de Jacob ! a prononcé contre eux une malédiction qui a fait dormir d'un sommeil funeste les coursiers et les chariots. — Tu es terrible, grand Dieu! qui résisterait à ta colère? »

Ici encore nouvelle acclamation, suivie du plus profond silence.

Pendant que tous les échos des montagnes répétaient le bruit de cette psalmodie, Claverhouse examinait avec attention le terrain et l'ordre de bataille adopté par ses adversaires.

— Il faut que ces rustres aient avec eux quelques vieux soldats! s'écria-t-il; celui qui a choisi cette position n'est pas un paysan.

— Il paraît certain que Burley s'y trouve, dit lord Evandale. On cite aussi Haxton de Rathillet, Paton de Meadowhead, Cleland, et quelques autres, qui ont été au service militaire.

— Je le pensais ainsi, répondit le colonel; à la manière dont ces cavaliers détachés ont fait franchir le fossé à leurs chevaux en retournant à leur poste, il était aisé de voir qu'il y a parmi eux quelques têtes-rondes, la vraie race du vieux Covenant. Il faut ici autant de sang-froid que de courage. — Evandale, faites venir les officiers.

En parlant ainsi, il s'avança vers un monticule couvert de mousse : c'était peut-être la tombe d'un ancien chef des Celtes.

— Messieurs, dit Claverhouse, je ne vous ai pas appelés pour vous former en conseil de guerre. Jamais je ne chercherai à rejeter sur personne la responsabilité qui revient à mon grade. Je désire m'éclairer de vos opinions, me réservant ensuite le droit de suivre la mienne, comme le font la plupart de ceux qui demandent des avis. — Qu'en dites-vous, cornette Grahame? Attaquerons-nous ces misérables qui beuglent là-bas? Vous êtes le plus jeune et le plus ardent; parlez le premier.

— Tant que j'aurai l'honneur de porter l'étendard du régiment des gardes, répondit le cornette, jamais il ne reculera de mon gré devant des rebelles. Mon avis est : En avant, marche, au nom du roi!

— Et vous, Allan, que pensez-vous? dit le colonel au major ·

parlez, car Evandale est trop modeste pour vouloir donner son opinion avant d'avoir entendu la vôtre.

Le major était un vieil officier, plein de sens et d'expérience. — Ces drôles, dit-il, sont trois ou quatre contre un. En rase campagne, cette circonstance m'inquiéterait peu, mais ils ont l'avantage du terrain ; leur position est très-forte, et ils ne paraissent nullement disposés à l'abandonner. Je pense donc, avec toute la déférence possible pour l'opinion du cornette Grahame, que le parti le plus sage serait d'établir notre quartier général à Tillietudlem, d'intercepter toute communication entre les montagnes et le plat pays, et d'envoyer demander des renforts à lord Ross, qui est à Glascow avec un régiment d'infanterie. Par ce moyen, nous leur intercepterions la route de la vallée de la Clyde, et nous ferions tomber leur position ; s'ils persistaient à s'y maintenir, nous les en débusquerions plus aisément avec une bonne infanterie capable d'agir efficacement parmi ces fossés, ces fondrières et ces flaques d'eau.

— Allons donc, dit le cornette, que signifie l'avantage d'une position quand elle est gardée par des fanatiques qui s'amusent à chanter des cantiques avec de vieilles femmes ?

— On peut ne pas se battre plus mal parce qu'on honore la Bible et le psautier, répliqua le major. Ces gens-là seront durs comme le fer : je les connais de vieille date.

— Leur psalmodie nasillarde rappelle au major la déroute de Dunbar !

— Si vous aviez assisté à cette affaire, jeune homme, vous vous en souviendriez toute votre vie.

— Silence, Messieurs ! dit Claverhouse ; ces reparties sont hors de saison. — Je serais assez disposé à suivre votre avis, major, si nos vedettes, que je punirai sévèrement, nous avaient prévenus à temps du nombre et de la position des rebelles. Mais nous étant présentés en ordre de bataille, la retraite du régiment des gardes serait attribuée à la timidité, augmenterait la présomption de ces gens-là, et deviendrait le signal d'une insurrection générale dans toute la contrée de l'ouest ; et alors, bien loin d'obtenir des renforts de lord Ross, nous pourrions avoir à craindre de voir couper nos communications avec lui. La cause du roi n'en souffrirait pas moins que de la perte d'une bataille. Quant à notre sûreté personnelle, je suis sûr que c'est une considération à laquelle ne pense, même pour un seul instant, aucun

des gentilshommes qui m'écoutent. On trouvera sûrement dans ces marais quelque endroit par lequel nous pourrons pénétrer; et, une fois sur un bon terrain, je me flatte qu'il n'est pas un cavalier dans mon régiment qui ne soit convaincu que nous viendrons aisément à bout de ces misérables sans armes et sans discipline, fussent-ils deux fois plus nombreux. — Qu'en pensez-vous, lord Evandale?

— Je pense que, quelle que soit l'issue de cette journée, elle verra couler bien du sang; que nous aurons à regretter la perte de maint brave, et que nous serons obligés de massacrer un grand nombre de ces hommes égarés, qui, après tout, sont comme nous des Écossais, des sujets du roi Charles.

— Dites des rebelles! s'écria Claverhouse avec feu; des scélérats qui ne méritent ni le nom d'Écossais ni celui de sujets du roi! — Mais, je vous en prie, Milord, quelle est votre opinion?

— D'essayer d'entrer en composition.

— En composition avec des rebelles qui ont les armes à la main! Jamais! tant que j'existerai!

— Je ne prétends pas dire que nous leur demandions une grâce; mais, que nous leur en offrions une. Envoyez-leur un trompette et un parlementaire; offrez-leur le pardon à condition qu'ils mettront bas les armes et qu'ils se disperseront sur-le-champ. J'ai souvent entendu dire que si l'on avait suivi cette marche avant la bataille de Pentland-Hills, on aurait épargné bien du sang et bien des larmes.

— Mais qui diable voudra se charger d'aller parler à ces enragés fanatiques? Ils ne connaissent pas les lois de la guerre; ce sont leurs chefs qui ont assassiné le malheureux archevêque de Saint-André. Ils tueront notre parlementaire, vous dis-je, ne fût-ce que pour teindre de sang les mains de leurs partisans, et par là détruire en eux tout espoir de pardon.

— J'irai les trouver moi-même, si vous me le permettez. Je risquerai volontiers ma vie pour empêcher une affreuse effusion de sang.

—Vous n'irez point, répondit le colonel après un instant de réflexion: dans un temps où les bons principes sont si rares, votre rang, votre situation, votre grade, rendent la conservation de vos jours nécessaire à la patrie. Cependant je consens à adopter votre avis. Voici mon neveu Dick Grahame; il ne craint ni le fer ni le feu, il croit avoir le talisman d'invulnérabilité dont ces forcenés prétendent que le diable a doué son oncle ([1]). Grahame prendra un drapeau blanc, se fera

précéder par un trompette, et s'avancera jusqu'au bord du fossé, pour sommer les rebelles de poser les armes et de se disperser sur-le-champ.

— De tout mon cœur, colonel, répondit vivement le cornette. J'attacherai ma cravate au bout d'une pique pour me tenir lieu de drapeau blanc. De sa vie, pas un de ces coquins n'a vu une dentelle de Bruxelles.

—Colonel, dit lord Evandale pendant que l'insouciant officier allait prendre son cheval, ce jeune homme est votre neveu, votre plus proche parent! Pour l'amour du ciel, permettez-moi de me charger de cette mission. C'est moi qui en ai ouvert l'avis, c'est à moi de courir le danger auquel elle peut exposer.

— Quand il serait mon fils unique, je n'y consentirais point. Mes affections particulières ne m'empêcheront jamais de remplir mes devoirs comme homme public. Si Dick Grahame succombe, sa perte ne retombera pour ainsi dire que sur moi seul. La vôtre, Milord, en serait une pour le roi et pour la patrie... Allons, Messieurs, que chacun retourne à son poste, et si notre parlementaire ne réussit pas dans sa mission, nous attaquons sans plus différer, en répétant la devise de l'Écosse : *Dieu défend le droit.*

CHAPITRE XVI.

Fer et bâton se heurtent avec bruit.
HUDIBRAS.

Suivi d'un trompette, le neveu de Claverhouse descendit la hauteur, portant à la main son drapeau blanc improvisé; il sifflait joyeusement un air qu'accompagnait le pas de son cheval bien dressé. Des deux ailes de la petite armée presbytérienne se détachaient cinq ou six cavaliers qu'on pouvait prendre pour des officiers : ils se réunirent au centre, et s'avancèrent ensemble vers le fossé. Grahame se dirigea vers ce groupe en gardant toujours la rive opposée. Dans les deux partis chacun avait les yeux fixés sur lui, et, sans faire tort au courage d'aucun de ceux qui les composaient, on y désirait sans doute qu'un arrangement prévînt un sanglant conflit.

Lorsque le parlementaire se fut arrêté en face des cavaliers qui, en venant au-devant de lui, semblaient se désigner comme les chefs de l'ennemi, il fit sonner de la trompette pour demander une entrevue; et comme les insurgés n'avaient aucun instrument militaire pour répondre à cette fanfare, un d'eux s'approcha de quelques pas, et lui demanda d'un ton brusque ce qui l'amenait.

— Je viens, répondit le cornette, vous sommer au nom du roi et du colonel Grahame de Claverhouse, investi de pouvoirs spéciaux par le très-honorable conseil privé d'Écosse, de mettre bas les armes, et de congédier tous ceux que vous avez excités à la révolte en opposition aux lois de Dieu, du roi et du pays.

— Retourne vers ceux qui t'envoient; dis-leur que nous sommes en armes pour maintenir le Covenant et une église persécutée; dis-leur que nous renonçons au licencieux et parjure Charles Stuart, que vous appelez roi, comme il a renoncé au Covenant, qu'il avait juré de soutenir de tout son pouvoir, réellement, constamment et sincèrement, tous les jours de sa vie, sans avoir d'autres amis que les amis du Covenant, d'autres ennemis que ses ennemis. Loin de tenir au serment qu'il avait fait devant Dieu et les anges, son premier pas, après son retour dans ses deux royaumes, a été d'usurper la prérogative du Très-Haut par l'*acte* infâme de *suprématie*, et en expulsant arbitrairement et sans procédure judiciaire des centaines de fidèles et de sages prédicateurs, pour arracher le pain de vie de la bouche des pauvres créatures affamées, et les forcer de se nourrir du mets insipide des quatorze prélats intrus et de leurs desservants, charnels et scandaleux sycophantes.

— Je ne suis pas venu pour vous entendre prêcher, mais pour apprendre d'un seul mot si vous voulez vous disperser sous la condition d'un pardon général, dont on n'excepte que les assassins de l'archevêque de Saint-André, ou si vous préférez attendre l'attaque des troupes de Sa Majesté, qui s'apprêtent à tomber sur vous.

— Eh bien, en un seul mot : nous sommes ici avec nos épées sur la cuisse, comme des sentinelles vigilantes. Nous sommes liés par un intérêt commun, comme des frères unis par la justice : quiconque nous attaquera..., eh bien! que son sang retombe sur sa tête. Retourne vers ceux qui t'ont envoyé. Puisse Dieu vous éclairer sur vos mauvaises voies!

— Ne vous nomme-t-on pas Balfour de Burley? dit Grahame com-

mençant à se souvenir qu'il avait vu quelque part l'homme qui lui parlait ainsi.

— Et quand cela serait, qu'aurais-tu à lui dire?

— Que comme vous êtes exclu du pardon que je suis chargé d'offrir au nom du roi et de mon commandant, ce n'est point pour traiter avec vous et vos pareils, mais avec ces paysans fanatisés par vous, que je suis envoyé.

— Tu es encore jeune, l'ami, et tu ne connais pas ton métier. Sache qu'on ne peut traiter avec une armée que par l'intermédiaire de ses chefs, et qu'un parlementaire qui agit autrement perd ses droits à son sauf-conduit. — (Balfour armait sa carabine.)

— Les menaces d'un meurtrier ne m'empêcheront pas de remplir mon devoir. — Braves gens, au nom du roi et de mon pays, écoutez, cria le cornette en élevant la voix : je proclame un pardon général, au nom du roi et de mon colonel, si vous mettez bas les armes, excepté...

— Je t'ai averti, interrompit Burley en le couchant en joue.

— Pardon général, excepté...

— Que Dieu fasse grâce à ton âme; *amen!*—(Et il lâcha la détente.)

Le coup fut mortel. Richard Grahame tomba de cheval, s'écria : — Ma pauvre mère! — et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Son cheval effrayé prit le galop du côté où se trouvait le régiment, suivi par le trompette non moins épouvanté.

— Qu'avez-vous fait? dit à Balfour un de ceux qui l'accompagnaient.

— Mon devoir. Frappe pour montrer ton zèle, a dit l'Écriture. Qu'un d'eux ose venir nous parler de pardon à présent!

Claverhouse avait vu tomber son neveu. Jetant sur Evandale un coup d'œil qui annonçait une émotion qu'on ne saurait décrire, il lui dit : — Vous voyez! — et ses traits reprirent leur sérénité ordinaire.

— Je le vengerai ou je périrai! s'écria le capitaine; — et, piquant des deux, il descendit la montagne au grand galop, suivi de toute sa compagnie et de celle de Grahame, qui l'imitèrent sans attendre le commandement.

— Halte! s'écria Claverhouse; halte! cette précipitation nous perd!

Se jetant l'épée à la main au-devant de la seconde ligne, il parvint, en employant tour à tour la prière et les menaces, à l'empêcher de suivre cet exemple contagieux. — Allan, dit-il alors au major,

conduisez l'escadron au pas pour soutenir Evandale ; il va avoir besoin de secours. — Bothwell, tu es un drôle brave et entreprenant?

— Oui-da ! vous vous en souvenez en ce moment, grommela le brigadier.

— Prends dix hommes avec toi, tâche de tourner le marais, et attaque l'ennemi en flanc, tandis que nous l'aborderons de front.

Bothwell s'élança pour exécuter cet ordre.

Comme Claverhouse l'avait prévu, la troupe de lord Evandale, qui s'était jetée impétueusement dans le marais, ne tarda pas à être arrêtée par les difficultés du terrain : c'était une espèce de bourbier fangeux dans lequel les chevaux ne pouvaient avancer. Quelques dragons cherchaient à pousser en avant vers le fossé, la plupart se jetaient sur les côtés, dans l'espoir de gagner un sol plus ferme. Enfin, dès qu'ils furent arrivés à portée de fusil, le feu des insurgés en fit tomber une vingtaine, ce qui augmenta le désordre. Quant à lord Evandale, suivi d'un petit nombre d'hommes bien montés, il était parvenu à se frayer un passage : mais aussitôt il fut chargé avec fureur par la cavalerie qui tenait la gauche des insurgés : — Malheur aux Philistins incirconcis ! Périsse Dagon et ses adorateurs ! s'écriaient ces fanatiques, encouragés par la faiblesse numérique de leurs adversaires.

Le jeune capitaine combattit comme un lion ; mais la plupart de ses dragons furent tués, et il aurait eu le même sort si Claverhouse, arrivant au bord du fossé avec le reste de son monde, n'eût fait diriger un feu bien nourri sur l'ennemi, qui fut obligé de plier. Evandale profita de ce répit pour se dégager, et rejoignit le colonel avec le peu d'hommes qui lui restaient.

Cependant les chefs des insurgés avaient compris tous leurs avantages, et ils étaient convaincus qu'avec du courage et de la persévérance ils resteraient infailliblement victorieux. Parcourant donc les rangs de leurs soldats, ils les exhortaient à tenir ferme.

Claverhouse réitéra ses tentatives pour passer le fossé ; mais lorsqu'il en eut reconnu l'inutilité, — Il faudra battre en retraite, dit-il à lord Evandale, à moins que la diversion entreprise par Bothwell ne réussisse. En attendant, faites retirer le régiment hors de portée, et placez des tirailleurs derrière ces buissons pour inquiéter l'ennemi et le tenir en respect.

Ces ordres ayant été exécutés, Claverhouse attendait avec impatience l'instant où Bothwell commencerait son attaque ; mais Both-

well avait aussi à vaincre bien des difficultés : son mouvement n'avait pas échappé à la pénétration de Burley, qui en fit exécuter un semblable par le corps de cavalerie de l'aile droite ; de sorte que, lorsque le brigadier eut tourné le marais et passé le ruisseau, il rencontra des forces triples des siennes.

Sans se laisser arrêter par cet obstacle inattendu : — En avant, mes amis ! s'écria-t-il ; qu'il ne soit pas dit que nous aurons reculé devant une bande de misérables têtes-rondes. — Puis, comme inspiré par l'esprit de ses ancêtres, il poussa leur cri de guerre : — Bothwell ! Bothwell ! — chargea avec impétuosité la cavalerie ennemie, la força de reculer à une portée de pistolet, et tua trois hommes de sa propre main.

Prévoyant les suites funestes qu'entraînerait pour son parti un échec sur ce point, et sentant combien les troupes régulières ont d'avantages, même sur le nombre, par une plus grande adresse dans le maniement des armes, Burley courut à Bothwell, et l'attaqua corps à corps. Chacun des combattants était regardé comme le principal champion de sa troupe, et il en résulta un événement plus rare dans l'histoire que dans les romans : des deux côtés les soldats s'arrêtèrent, comme si de l'issue de ce combat singulier dépendait celle de la bataille. Bothwell et Burley semblaient partager la même opinion ; car, après s'être mesurés quelques instants, ils s'arrêtèrent comme d'un commun accord, pour reprendre haleine et se préparer à un duel dans lequel chacun d'eux reconnaissait qu'il avait trouvé un adversaire digne de lui.

— Tu es le meurtrier Burley, dit Bothwell en brandissant son sabre et en grinçant les dents : tu m'as échappé une fois, mais aujourd'hui (ajouta-t-il en faisant un serment que nous n'osons répéter) je pendrai à l'arçon de ma selle ta tête, qui vaut son pesant d'or, ou mon cheval s'en ira sans son maître.

— Oui, dit Burley en jetant sur lui un regard farouche, oui, je suis ce John Balfour qui t'a promis que lorsqu'il t'aurait renversé tu ne te relèverais plus. Que Dieu fasse retomber cette menace sur moi, si je ne tiens ma parole !

— Eh bien, un lit dans la fougère ou mille marcs d'argent ! dit Bothwell en lui portant un coup de sabre.

— L'épée du Seigneur et de Gédéon est avec moi, répondit Burley en parant, et en l'attaquant à son tour.

Jamais peut-être on n'avait vu combattre avec des chances aussi égales. Les deux adversaires, remarquables par la même force de corps, le même courage, la même animosité, maniaient leurs armes avec la même adresse, gouvernaient leurs chevaux avec la même dextérité. Ils se firent réciproquement plusieurs blessures, dont aucune n'était dangereuse. Enfin le sabre de Bothwell s'étant brisé dans sa main, il s'élança sur son adversaire, le saisit par le baudrier, le fit tomber de cheval, et fut entraîné dans sa chute. Les compagnons de Burley accoururent à son secours, mais ceux de Bothwell les repoussèrent, et l'engagement devint général. Les chevaux passèrent à plusieurs reprises sur le corps des deux combattants, plus que jamais acharnés l'un contre l'autre, et qui, l'écume à la bouche, cherchaient à se déchirer, à s'étouffer, avec la rage de deux boule-dogues dressés au combat. Enfin le brigadier eut le bras droit cassé par le sabot d'un cheval, et il lâcha prise avec un sourd gémissement. Les deux combattants se relevèrent. Le bras de Bothwell pendait désarmé à son côté ; de sa main gauche il voulut saisir son poignard, mais son poignard était tombé du fourreau. Restant donc tout à fait sans défense, le brigadier jeta sur Burley un regard plein de rage et de désespoir ; celui-ci, avec un sourire farouche, brandit son épée, et la lui passa au travers du corps. Bothwell reçut le coup sans fléchir, et ne chercha plus à se défendre ; mais, regardant son vainqueur avec l'expression de la haine, il s'écria : — Applaudis-toi, misérable rustre, tu as versé le sang des rois.

— Meurs, dit Balfour en le perçant une seconde fois, meurs, chien altéré de sang ! meurs comme tu as vécu ! meurs comme les bêtes farouches, sans rien croire, sans rien espérer !

— Et sans rien CRAINDRE.

Bothwell tomba en prononçant ces paroles, et rendit le dernier soupir.

Saisir un coursier par la bride, se mettre en selle et voler au secours des siens, fut pour Burley l'affaire d'un moment. La chute de Bothwell augmentait leur courage autant qu'elle diminuait la confiance des dragons ; le succès ne fut plus douteux. Une partie des soldats furent tués, les autres prirent la fuite de différents côtés à travers le marais. Burley défendit qu'on les poursuivît, et ralliant son parti, traversa à son tour le fossé pour exécuter contre Claverhouse la même manœuvre que celui-ci avait dirigée contre lui. Il envoya un

cavalier porter aux fantassins la nouvelle de l'avantage qu'il venait de remporter, leur fit donner l'ordre de franchir le marécage et de commencer une attaque générale, en les exhortant, au nom du ciel, à achever l'œuvre glorieuse du Seigneur.

Nous avons dit qu'après la confusion, résultat d'une première attaque aussi malheureuse qu'irrégulière, Claverhouse avait fait placer des tirailleurs derrière les buissons. Ces tirailleurs fatiguaient l'ennemi par un feu soutenu et bien dirigé, et il attendait le résultat de la manœuvre qu'opérait Bothwell, pour se porter contre les insurgés. En ce moment un dragon, couvert de sang et de sueur, et dont le cheval, hors d'haleine, prouvait assez qu'il n'était pas venu au pas, se présenta devant lui.

— Qu'y a-t-il de nouveau, Holliday? lui demanda le colonel, qui connaissait par leur nom tous les hommes de son régiment; où est Bothwell?

— Mort, répondit Holliday, et plus d'un brave avec lui.

— Le roi a perdu un brave soldat, dit Claverhouse avec son sang froid ordinaire. — L'ennemi a sans doute franchi les marais?

— Avec un fort parti de cavalerie commandé par ce diable incarné qui a tué Bothwell, dit le soldat effrayé.

— Paix! paix! je vous défends d'en dire un mot. — Major Allan, il faut faire retraite! la nécessité nous y contraint. — Lord Evandale, rappelez les tirailleurs. Formez trois escadrons. Allan commandera le premier, vous le second, et moi, avec l'arrière-garde, je tiendrai ces coquins en échec jusqu'à ce que vous ayez regagné le plateau de la montagne. Ne perdez pas de temps, je vois toute leur ligne en mouvement; ils s'apprêtent à passer le fossé.

— Mais que deviendront Bothwell et son détachement? demanda lord Evandale.

— On en a disposé. (Se penchant à l'oreille du jeune capitaine:) Bothwell est maintenant au service d'un autre maître. — Allons, Messieurs, hâtez-vous. Une retraite est chose toute nouvelle pour nous, mais nous prendrons notre revanche un autre jour.

Au moment même où Allan et Evandale remplissaient leur mission, un nombre considérable d'insurgés franchirent le fossé et attaquèrent les dragons encore en désordre. Claverhouse, qui avait gardé près de sa personne quelques-uns de ses soldats qu'il connaissait pour les plus braves, chargea l'ennemi à leur tête, et le reste eut le

temps de commencer la retraite. Plusieurs des rebelles furent tués, d'autres repoussés vers le marais; mais bientôt cette avant-garde reçut du renfort, et le colonel fut forcé de suivre ses troupes mises en déroute.

Jamais homme ne soutint mieux sa réputation de bravoure : remarquable par son coursier noir et son panache blanc, Claverhouse conduisait lui-même les charges qu'il ordonnait pour arrêter les vainqueurs. Il servait de but à toutes les balles; mais on aurait dit qu'il était également impassible et invulnérable. Les superstitieux fanatiques, qui le regardaient comme doué par le malin esprit de moyens surnaturels de défense, disaient qu'on voyait les balles rejaillir sur ses bottes et son pourpoint, comme la grêle qui tombe sur un rocher de granit. Quelques-uns brisaient même des pièces d'argent pour en charger leurs fusils, espérant que peut-être ce métal atteindrait le persécuteur de leur sainte église. — Éprouvez-le à l'arme blanche! s'écriait-on. — La poudre n'a aucun pouvoir sur lui. Autant vaudrait tirer sur le Vieil Ennemi lui-même (k)! — Mais en vain : tel était l'effroi que Claverhouse inspirait aux insurgés, qu'ils ouvraient leurs rangs à son approche, qu'aucun d'eux n'osait se mesurer avec lui le fer à la main. Il combattait pourtant avec tout le désavantage que donne une retraite précipitée.

Les soldats, voyant derrière lui le grand nombre de presbytériens qui avaient dépassé le marais, rompirent leurs rangs; à chaque pas, Allan et Evandale trouvaient leur tâche de plus en plus difficile. Lorsqu'on approcha du plateau élevé d'où les dragons étaient descendus pour leur malheur, l'épouvante devint presque panique, tant chacun était impatient de mettre le sommet de la montagne entre soi et le feu continuel des presbytériens; personne n'aurait consenti à se sacrifier pour ses camarades. Plusieurs prirent la fuite au galop, et les officiers avaient à craindre que bientôt tous ne fissent de même.

Au milieu de cette scène de tumulte et de confusion, des plaintes des blessés, des acclamations du triomphe, des éclairs et du bruit d'un feu roulant, Evandale ne put s'empêcher d'admirer le sang-froid du colonel : en déjeunant le matin chez lady Marguerite, il n'avait pas l'air plus calme. Claverhouse s'étant approché du capitaine pour donner quelques ordres et renforcer son arrière-garde de plusieurs hommes de bonne volonté, lui dit : — Encore cinq minutes, et ces coquins nous laisseront, à vous, au vieil Allan et à

moi, l'honneur de soutenir seuls le combat. Il faut que je disperse les fusiliers qui nous importunent de si près, ou nous serons couverts de honte. Ne cherchez pas à me secourir, si vous me voyez succomber; mais tenez-vous à la tête de vos dragons. Tirez-vous d'ici comme vous pourrez, au nom du ciel! et allez annoncer au roi et au conseil privé que je suis mort en faisant mon devoir.

Ce disant, il se fit suivre par une vingtaine de braves, et, à leur tête, il fournit une charge si impétueuse, si inattendue, qu'il porta le désordre dans les premiers rangs des ennemis et les força de reculer. Dans la confusion de cette attaque, il distingua Balfour. Voulant frapper de terreur les presbytériens, il lui déchargea sur la tête un coup tellement vigoureux, qu'il fendit l'espèce de casque qui la couvrait, et le renversa de cheval, étourdi, mais non blessé. On ne manqua pas, par la suite, de trouver merveilleux qu'un homme aussi robuste que Balfour de Burley eût succombé sous l'effort de Claverhouse, si faiblement constitué en apparence, et par conséquent le vulgaire attribua à un secours surnaturel l'effet de cette énergie que le seul courage est capable de donner au plus faible bras. Claverhouse cependant s'était engagé trop avant, il se trouva entouré.

Lord Evandale vit le danger que courait son colonel. Les dragons qu'il conduisait venaient de faire halte, pendant que ceux qui étaient sous les ordres directs du major se mettaient en marche. Oubliant les recommandations de Claverhouse, il ordonna à sa troupe de descendre la hauteur, pour le dégager. Les uns obéirent, les autres prirent la fuite; mais, à la tête de ceux qui voulurent bien le suivre, il courut à son secours. Il était temps : le cheval du colonel venait d'être blessé d'un coup de faux par un paysan qui se disposait à lui en porter un second, quand lui-même fut renversé par Evandale.

Lorsqu'ils furent hors de la mêlée, ils regardèrent autour d'eux. L'autorité d'Allan avait été insuffisante pour retenir ses hommes; ceux d'Evandale s'étaient dispersés de toutes parts.

— Qu'allons-nous faire, colonel? dit celui-ci.

— Nous sommes restés les derniers sur le champ de bataille. Hector lui-même dirait qu'il n'y a pas de honte à fuir quand on a bien combattu et qu'on est un contre vingt. — Sauvez-vous, mes enfants, et ralliez-vous le plus tôt possible. — Allons, Milord, au temps de galop, nous aussi.

En parlant ainsi, Claverhouse donna un coup d'éperon à son che-

val; et ce généreux animal, oubliant sa blessure, sembla redoubler d'ardeur, malgré le sang qu'il perdait, comme s'il eût su que le salut de son maître dépendait de la vitesse de sa course ([1]).

CHAPITRE XVII.

Mais voyez! — Au milieu des horreurs de la guerre,
Quel généreux coursier, de sueur tout couvert,
Précipite ses pas dans ce vaste désert?

CAMPBELL.

PENDANT l'action dont nous venons de donner les détails, Morton, Cuddy, Mause et le révérend Gabriel Kettledrummle étaient restés sur le plateau de la montagne, contre la petite butte auprès de laquelle Claverhouse avait tenu conseil avec ses officiers, et ils pouvaient voir parfaitement ce qui se passait presque sous leurs pieds. Ils étaient gardés par le caporal Inglis et quatre cavaliers, et ceux-ci n'étaient pas moins attentifs aux diverses chances du combat qu'aux mouvements de leurs prisonniers.

— Si ces gens savent se battre, dit Cuddy à Morton à demi-voix, nous aurons quelque espoir de tirer notre cou du lacet; mais je n'ai pas une grande confiance en eux; ils n'ont guère l'expérience des armes.

— Il ne leur en faudrait qu'un peu, répondit Morton : ils occupent une excellente position, ils ont des armes, leur nombre est quatre fois plus considérable que celui de leurs ennemis. S'ils ne savent pas en ce moment combattre pour leur liberté, ils méritent de la perdre à jamais.

— O ciel! voilà un beau spectacle en vérité, s'écria Mause. Mon esprit est comme celui du prophète Élie; il brûle au dedans de moi. Mes entrailles sont comme le vin qui fermente. Puisse le Seigneur jeter un regard sur son peuple dans ce jour de jugement et de clémence! — Qu'avez-vous donc, précieux monsieur Gabriel Kettledrummle? qu'avez-vous donc? vous dis-je. Vous qui êtes un nazaréen plus pur que la neige, plus blanc que le lait, plus vermeil que le soufre (voulant dire saphir[1]), vous voilà plus noir que le charbon!

1. *Sulphur*, soufre, pour *surphyr*, saphir.

votre beauté s'est évanouie, quand l'heure est venue de parler hautement, et de prier pour ceux qui portent témoignage avec leur sang et celui de leurs ennemis.

Cette apostrophe contenait une espèce de reproche, et M. Kettledrummle, qui tonnait en chaire quand l'ennemi était loin, et qui, comme nous l'avons vu, ne se taisait pas toujours, même quand il était tenu prisonnier, était devenu muet en entendant le feu roulant, les cris et les clameurs des combattants. Trop troublé pour prêcher les terreurs du presbytérianisme, comme la courageuse Mause l'attendait de lui, trop accablé même pour prier, il ne perdit pourtant pas sa présence d'esprit et n'oublia pas le soin de sa réputation de prédicateur pur et éloquent. — Paix! femme, s'écria-t-il; silence! ne troublez pas mes méditations et la lutte intérieure de l'esprit. Mais, à dire vrai, quelque balle pourrait arriver jusqu'ici, et je vais me retirer derrière cette butte, comme dans une place de sûreté.

— C'est un lâche, après tout! dit Cuddy qui ne manquait pas lui-même de cette espèce de courage qui naît de l'ignorance du danger. — Ce n'est qu'un lâche. Cette tête-là ne remplira jamais le bonnet de Rumbleberry! — Diantre! Rumbleberry se battait comme un dragon volant. Quel dommage qu'il n'ait pu esquiver le gibet, le pauvre homme! Mais on prétend qu'il s'y rendit en chantant gaiement, tout juste comme j'irais à un plat de soupe si j'avais bien faim, et je crois que ça ne tardera pas. — O ciel! c'est un spectacle effrayant, et cependant on ne peut en détourner les yeux!

En effet, la curiosité chez Morton et Cuddy, l'enthousiasme chez la vieille Mause, les retinrent sur l'emplacement le plus favorable pour voir le combat, pendant que Kettledrummle occupait seul son lieu de refuge; mais ils ne pouvaient déterminer positivement quelle en serait l'issue. A l'épaisse fumée qui, sillonnée fréquemment par des éclairs de flamme, enveloppait les deux partis d'un nuage sulfureux, il était facile de juger que les presbytériens se défendaient vaillamment. D'un autre côté, de continuelles décharges, partant des points les plus rapprochés, attestaient la persévérance des troupes royales, qui, bien disciplinées et bien commandées, avaient de grands avantages sur une troupe de paysans. Enfin, des chevaux privés de leurs maîtres, mais qu'à leur harnachement on reconnaissait aisément pour appartenir au régiment des gardes, furent aperçus courant çà et là; des soldats démontés se dirigèrent du côté de la montagne; un

grand nombre de fuyards ne tardèrent pas à les suivre, et il n'y eut plus moyen de douter du résultat de la journée. On vit un corps nombreux de dragons sortir des tourbillons de fumée, et venir se rallier en désordre sur le revers de la montagne, tandis que leurs officiers s'efforçaient de les retenir à leurs rangs. Enfin, le corps d'Evandale se montra aussi en pleine retraite, et dès lors la victoire des presbytériens fut évidente. Les prisonniers purent se réjouir de leur prochaine délivrance.

— Ils fuient! ils fuient! s'écria Mause avec transport. O les sanguinaires tyrans! ils n'ont jamais galopé si vite! O les perfides Égyptiens, les orgueilleux Assyriens, les Philistins, les Moabites, les Édomites, les Ismaélites! le Seigneur leur a opposé des glaives tranchants; il en fera la pâture des oiseaux du ciel et des animaux de la terre! Voyez comme les nuages roulent et comme le feu brille derrière eux, précédant les élus de l'alliance! Telles étaient les colonnes de fumée et de flamme qui guidèrent le peuple d'Israël dans le désert. Voici le jour de la délivrance pour les justes et le jour de la colère pour les oppresseurs et les impies!

— Merci du Seigneur, ma mère, retenez votre langue! lui cria Cuddy; allez plutôt rejoindre Kettledrummle, ce brave homme. Ces infernales balles de whigs ne connaissent personne, et elles tueraient une vieille femme qui psalmodie tout comme un dragon qui jure.

— Ne craignez rien pour moi, Cuddy, répondit la vieille fanatique; je veux, comme Débora, monter sur cette éminence, et élever la voix contre ces hommes du pays des Gentils, dont les coursiers sont déferrés par leurs propres courbettes.

Elle aurait accompli son dessein, voulant servir, disait-elle, de signal et de bannière à son peuple, si Cuddy, avec plus de tendresse filiale que de respect, ne l'eût retenue aussi bien que purent le lui permettre les liens dont ses mains étaient garrottées.

— Oh! Milnwood, dit-il alors, a-t-on jamais vu mortel se battre comme ce démon de Claverhouse? Trois fois il a été entouré, trois fois il a su se dégager. — Mais je crois que nous ne tarderons pas à être libres : Inglis et ses rouges dragons tournent à tout moment la tête, comme s'ils préféraient la route qui est derrière eux à celle qui est devant.

Cuddy ne se trompait pas. Dès qu'Inglis et ses soldats s'aperçurent que Claverhouse remontait à toute bride la montagne, poursuivi par

la cavalerie des insurgés, ils ne jugèrent pas à propos de rester là plus longtemps, et s'enfuirent avec leurs camarades.

Morton et la vieille, dont les mains étaient libres, s'empressèrent de détacher les liens de Cuddy et du prédicateur, à qui l'on avait attaché les bras avec une corde derrière le dos; et comme ils terminaient cette besogne, qui leur offrit quelques difficultés, le reste des dragons arrivait. Le désordre et la confusion, inséparables d'une telle retraite, régnaient dans leurs rangs : ils formaient pourtant encore un peloton d'environ quarante hommes. Claverhouse était à leur tête, le sabre nu à la main, tout couvert de sang et de sueur; lord Evandale marchait le dernier, les exhortant à tenir ferme, à ne pas se débander.

Ils passèrent à peu de distance de l'endroit où se trouvaient les prisonniers. Mause, les yeux rayonnants de joie et d'enthousiasme, ses cheveux gris agités par le vent, et étendant un bras décharné, semblait une vieille bacchante ou une sorcière de Thessalie dans les transports d'une fureur prophétique. Aussitôt qu'elle reconnut Claverhouse, elle s'écria avec une amère ironie : — Arrêtez! arrêtez! vous qui aimiez tant à assister aux assemblées des saints; — vous qui parcouriez tous les déserts d'Écosse pour y découvrir un conventicule, vous en avez trouvé un aujourd'hui; ne voulez-vous plus rien entendre? — Écoutez le prêche du soir. Malheur! continua-t-elle en changeant de ton; malheur à vous! Puissiez-vous voir succomber la créature dont la vitesse fait votre confiance! Fuyez, vous qui avez versé tant de sang et qui maintenant pensez à sauver le vôtre! fuyez avec la malédiction d'un Séméi, les menaces d'un Doëg. Le glaive est tiré, il vous atteindra malgré votre prompte fuite.

Claverhouse avait autre chose à faire que de s'occuper des injures d'une vieille femme; il gravissait à la hâte le sommet de la montagne, pressé de mettre ses hommes loin de la portée du feu, afin de les rallier autour de son étendard. Mais, au moment où l'arrière-garde arrivait sur le plateau, une balle frappa le cheval de lord Evandale, qui s'abattit sous lui. Deux des cavaliers whigs qui paraissaient les plus ardents à la poursuite doublèrent le pas pour le tuer, car jusque-là ils n'avaient point fait de quartier; mais Morton, obéissant à sa générosité naturelle et au désir de reconnaître le service qu'il avait reçu de lui le matin même, service si pénible à son cœur, courut pour lui sauver la vie s'il était possible. Evandale était blessé; à peine

Henry l'avait-il aidé à se relever, que ces cavaliers survinrent, et l'un d'eux s'écriant : — Mort au tyran en habit rouge! — lui adressa un coup d'épée.

Morton détourna, non sans peine, le bras du whig, qui n'était autre que Burley lui-même. — Faites quartier à ce gentilhomme pour l'amour de moi;... pour l'amour de Henry Morton, qui vous a naguère donné un asile, ajouta-t-il en voyant que Burley ne le reconnaissait pas encore.

— Henry Morton? reprit Burley en essuyant avec une main sanglante le sang qui couvrait son front. N'avais-je pas dit que le fils de Silas Morton sortirait de la terre de servitude, qu'il n'habiterait pas longtemps sous la tente des Amalécites? Tu es un tison arraché au feu. — Mais, quant à cet apôtre botté de l'épiscopat, il doit mourir. Nous devons les frapper tous depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. C'est notre mission de les égorger comme les enfants d'Amalec, de détruire tout ce qu'ils possèdent, de n'épargner ni homme, ni femme, pas même l'enfant à la mamelle; ainsi, ne retiens pas mon bras, continua-t-il en menaçant de nouveau Evandale; il ne faut pas qne cette œuvre soit faite avec négligence.

— Non, non, vous ne devez pas le tuer, vous ne le tuerez point, surtout lorsqu'il est hors d'état de résister, s'écria Morton en se mettant entre Evandale et Burley. Il m'a sauvé la vie ce matin, la vie que je ne devais perdre que pour vous avoir donné asile. Verser son sang quand il est sans défense, ce serait non-seulement une cruauté odieuse à Dieu et aux hommes, mais encore un abominable ingratitude envers lui et envers moi.

Burley s'arrêta. — Tu es encore, lui dit-il, dans la cour des Gentils : j'ai pitié de ta faiblesse et de ton aveuglement. Le pain des forts n'est pas fait pour les enfants, ni la puissante et terrible mission qui m'a mis le glaive à la main, pour ceux dont les cœurs habitent encore les demeures d'argile, dont les pas sont embarrassés dans les filets des affections terrestres, et qui se parent d'une justice semblable à des haillons hideux. Il vaut mieux gagner une âme à la vérité que d'en envoyer une à Tophet; je donne la vie à ce jeune homme, si telle est aussi la volonté du grand conseil de l'armée du Dieu qui vient de nous accorder une faveur signalée. Tu es sans armes; attends-moi ici : je t'y rejoindrai après avoir poursuivi les pécheurs et détruit les Amalécites depuis Havilah jusqu'à Sur.

En parlant ainsi, il fit sentir l'éperon à son cheval, et se remit à la poursuite des fuyards.

— Cuddy, s'écria Morton, pour l'amour du ciel, arrêtez un de ces chevaux sans maître qui errent çà et là, et amenez-le à lord Evandale! Sa vie ne serait pas en sûreté avec ces hommes sans pitié. — Vous êtes blessé, Milord; serez-vous en état de continuer votre retraite? dit-il ensuite au prisonnier encore étourdi de sa chute.

— Je l'espère, répondit Evandale; mais, est-il possible? est-ce bien à M. Morton que je dois la vie?

— Envers tout autre j'aurais agi de même, par simple humanité; mais envers vous, Milord, je remplis un devoir sacré de reconnaissance.

Le bon Cuddy amenait un cheval. — Montez, Milord, dit-il, montez, et fuyez à l'instant comme un faucon : ces enragés tuent tout ce qu'ils rencontrent, blessés et prisonniers.

Lord Evandale s'apprêta à suivre ce conseil, et Cuddy voulut lui tenir l'étrier. — Retire-toi, mon brave garçon, lui dit-il; le service que tu veux me rendre pourrait te coûter la vie. — Monsieur Morton, reprit-il, vous voilà plus que quitte envers moi : croyez bien que jamais je n'oublierai votre générosité. Adieu.

A peine était-il parti qu'ils virent arriver plusieurs insurgés. — Mort aux traîtres! crièrent quelques-uns d'eux en montrant Morton et Cuddy; ils ont facilité la fuite d'un Philistin!

— Et que vouliez-vous que nous fissions? répliqua Cuddy; pouvions-nous arrêter un homme qui avait une épée et deux pistolets? Au lieu de nous faire ces reproches, vous auriez mieux fait d'accourir plus vite.

Cette excuse n'aurait pas été admise; mais Kettledrummle, qui était connu et respecté de la plupart des presbytériens, devint un intercesseur aussi actif qu'utile; en quoi il fut parfaitement secondé par Mause, qui possédait aussi bien que lui le langage des persécutés.

— Ne les touchez pas! ne les touchez pas! s'écria le ministre, c'est le fils du fameux Silas Morton, par qui le Seigneur fit jadis de si grandes choses lorsqu'il délivra son peuple de l'épiscopat et renouvela le Covenant : c'était un champion et un héros de ces jours heureux où il y avait puissance, efficacité, conviction, et conversion des pécheurs, cœurs sincères, fraternité des saints, et abondance des parfums du jardin d'Éden.

— Et voilà mon fils ! disait Mause ; c'est Cuddy, le fils de son père Judden Headrigg, honnête et brave homme, et de moi Mause Middlemas, indigne membre du troupeau évangélique, et une des vôtres. N'éteignez pas la famille des Kohathites parmi les lévites. Nombres, IV et VII. Laissez-nous, et allez poursuivre la victoire que vous accorde la Providence, au lieu de perdre ici le temps en paroles.

Cette troupe continua sa route, mais elle fut suivie de plusieurs autres auxquelles il fallut donner la même explication, et l'intervention de Kettledrummle eut encore la même efficacité. S'enhardissant à mesure qu'il sentait que sa protection devenait avantageuse à ses anciens compagnons de captivité, il s'attribua une bonne partie de la victoire, en appelant à Morton et à Cuddy pour leur faire déclarer s'il n'avait pas prié, les mains élevées au ciel, comme Moïse sur la montagne, pour qu'Israël triomphât d'Amalec, leur accordant en même temps la gloire de lui avoir soutenu les bras, comme Aaron et Hur avaient soutenu ceux du prophète. Il attribuait à ses compagnons d'infortune cette part dans le succès, probablement pour les engager à taire l'accès de terreur qui l'avait poussé derrière le monticule : de leur côté ils jugèrent que la prudence leur faisait une loi de garder le silence à cet égard.

Tout ce qu'avait dit Kettledrummle passa de bouche en bouche avec les variantes, les augmentations que chacun y faisait, comme c'est l'ordinaire ; et bientôt le bruit fut répandu dans tous les rangs que le jeune Morton de Milnwood, fils du colonel Silas Morton, qui avait été un des plus braves soldats du Covenant, le digne prédicateur Gabriel Kettledrummle, et une femme chrétienne d'une rare dévotion, et tout aussi habile que Kettledrummle à prêcher une doctrine ou à commenter un texte, venaient d'arriver du Middle-Ward avec un renfort de cent hommes bien armés pour défendre la bonne cause ([m]).

CHAPITRE XVIII.

La chaire alors, vrai tambour de l'église,
Retentissait sous les poings des prêcheurs.
BUTLER. *Hudibras.*

PENDANT ce temps, la cavalerie des insurgés revenait sur ses pas, fatiguée des efforts inutiles qu'elle avait faits pour atteindre les débris épars du régiment des gardes. L'infanterie était rassemblée sur le champ de bataille conquis. Tous étaient épuisés de lassitude et de faim; mais la joie du triomphe les soutenait et leur tenait lieu de repos et de nourriture. Il est certain qu'ils avaient obtenu plus qu'ils n'auraient osé espérer : sans faire eux-mêmes une très-grande perte, ils avaient mis en déroute complète un régiment composé d'hommes d'élite, et commandé par l'officier le plus renommé de l'Écosse, dont le nom seul suffisait depuis longtemps pour les glacer d'effroi. Ils avaient pris les armes par désespoir plutôt que dans l'attente du succès, et ce succès même semblait encore les surprendre. Leur réunion avait été presque fortuite; aucun de leurs chefs n'avait été légalement nommé ni reconnu, et il résulta de ce défaut d'organisation que toute l'armée se forma, en quelque sorte, en conseil de guerre, pour délibérer sur la marche à suivre. Il n'y eut pas d'opinion si extravagante qui ne trouvât des approbateurs. On voulait marcher en même temps sur Glascow, sur Hamilton, sur Édimbourg, même sur Londres. Les uns voulaient envoyer une députation à Charles II, pour le convertir et lui ouvrir les yeux sur l'erreur de ses voies; les autres, moins charitables, demandaient qu'on proclamât un successeur à la couronne; il en fut même qui proposèrent d'ériger l'Écosse en république. Les plus sensés et les plus modérés voulaient seulement un parlement libre et une assemblée libre de l'église. Cependant une clameur s'éleva des rangs des soldats, qui criaient pour avoir des vivres sans que personne s'occupât des mesures nécessaires pour se procurer les provisions et le repos dont chacun avait besoin. En un mot, le camp des Covenantaires était près de se dissoudre au moment même du triom-

phe, comme se dissoudrait une corde de sable, faute de principes élémentaires de cohésion.

Tel était l'état de confusion dans lequel Burley trouva sa troupe en revenant de la poursuite des vaincus. Avec l'adresse d'un homme habitué à se tirer des embarras les plus difficiles, il fit arrêter que cent hommes, des moins fatigués, seraient chargés de faire le guet autour du camp; que ceux qui avaient agi comme chefs pendant la bataille formeraient un comité directeur jusqu'à ce que les officiers fussent régulièrement choisis; enfin que, pour couronner la victoire, le révérend Kettledrummle prononcerait sur-le-champ un discours d'actions de grâces. Il comptait beaucoup sur ce dernier expédient, et ce n'était pas sans raison, pour occuper l'attention de la masse des insurgés, se proposant de tenir dans cet intervalle un conseil de guerre avec deux ou trois chefs sans être troublé par des clameurs ou par des opinions ridicules.

Kettledrummle répondit parfaitement à l'attente de Burley. Il prêcha pendant deux mortelles heures sans reprendre haleine, et lui seul peut-être, dans un pareil moment, était capable de captiver par la force de sa doctrine et de ses poumons l'attention de l'armée. Mais il possédait parfaitement ce genre d'éloquence sûre et variée des prédicateurs de cette époque; et quoique la nourriture spirituelle qu'il distribuait eût causé des nausées à des auditeurs d'un goût délicat, elle était faite pour flatter le palais de ceux à qui il la destinait.

Son texte fut tiré du XLIXe chapitre d'Isaïe : « Même les captifs des puissants seront délivrés : je combattrai ceux qui combattent, et je sauverai tes enfants. — Je nourrirai tes oppresseurs de leur propre chair, je les enivrerai de leur propre sang comme d'un vin délicieux, et toute la terre saura que je suis ton sauveur et le Tout-Puissant de Jacob. »

Le discours était divisé en quinze points, chacun desquels avait sept applications, dont deux de consolation, deux de terreur, deux pour déclarer les causes de l'apostasie et de la colère céleste, et une pour annoncer la délivrance promise et attendue. Le premier point fut consacré à parler de sa captivité et de celle de ses compagnons; et à ce sujet il désigna le jeune Milnwood comme un champion envoyé par Dieu même pour faire triompher la bonne cause. Les autres détaillaient les diverses natures de punition que le ciel devait faire pleuvoir sur un gouvernement persécuteur. Tour à tour éloquent et familier,

déclamateur bruyant et énergique, tantôt il s'élevait jusqu'au sublime, tantôt il tombait au-dessous du burlesque.

Il trouva une transition pour réclamer avec chaleur le droit qu'a tout homme libre d'adorer Dieu selon sa conscience; puis il accusa de la misère et des péchés du peuple ces chefs négligents qui avaient non-seulement manqué à établir le presbytérianisme comme la religion nationale, mais avaient toléré des sectaires de toutes sortes, papistes, épiscopaux, érastiens, se targuant à faux du titre de presbytériens, sociniens et quakers. Tous ces sectaires, proposa Kettledrummle, devraient être chassés par un acte de bannissement, afin de rétablir dans toute son intégrité la beauté du sanctuaire. La doctrine des armes défensives et de la résistance à Charles II ne fut pas oubliée. Kettledrummle fit observer qu'au lieu d'être un père nourricier pour l'église, ce monarque n'avait nourri que ses propres bâtards. Il détailla la vie et les conversations de ce joyeux prince, qui prêtaient, il est vrai, aux tableaux grossiers de cet orateur peu courtisan : aussi lui donna-t-il les noms assez durs de Jéroboam, Amri, Achab, Psallum, Feka, et ceux des monarques flétris dans les chroniques. Le prédicateur conclut par cette franche application de l'Écriture : « Tophet est prêt pour le Roi. Ce lieu est profond et large : le bûcher en est de feu et de bois : le souffle du Seigneur, tel qu'un fleuve de bitume, va l'allumer. »

Dès que Kettledrummle, son sermon terminé, fut descendu de la pointe de rocher qui lui servait de chaire, un autre prédicateur s'y élança. Ils ne se ressemblaient guère entre eux. Le révérend Kettledrummle était déjà avancé en âge, d'une corpulence énorme; ses traits stupides et sans expression semblaient annoncer que dans la composition de son être il entrait moins d'esprit que de matière. Celui qui lui succédait était un homme de vingt-cinq ans tout au plus. Sa maigreur et ses joues caves rendaient témoignage de ses veilles, de ses jeûnes, de ses travaux apostoliques, qui l'avaient exposé plusieurs fois aux rigueurs de la prison et aux périls de la fuite; malgré sa jeunesse, les épreuves qu'il avait subies lui donnaient un grand crédit parmi les fanatiques de sa secte. Il promena ses regards sur l'assemblée et sur le champ de bataille; un air de triomphe se peignit sur ses traits pâles et décolorés, qui parurent un instant s'animer de joie et d'enthousiasme. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et resta comme absorbé dans une contemplation mentale. Lorsqu'il com-

mença son discours, une voix faible, un organe défectueux, semblaient lui permettre à peine de se faire entendre; et cependant le plus profond silence régnait parmi ses auditeurs, qui recueillaient ses paroles avec autant de soin que les Israélites ramassaient la manne dans le désert. Ce silence réagissant sur le prédicateur lui-même, son ton devint plus distinct, ses gestes plus énergiques; il semblait que le zèle religieux triomphait en lui de la faiblesse. Son éloquence naturelle se ressentait bien un peu des formes grossières de sa secte : cependant, grâce à un bon goût instinctif, elle était plus pure que celle de ses collègues. Le langage de l'Écriture, quelquefois dégradé dans leur bouche par une fausse application, était dans celle de Macbriar d'un effet solennel : tels les rayons du jour, en éclairant les images des saints et des martyrs peintes sur les vitraux gothiques d'une ancienne cathédrale, inspirent le recueillement. Il présenta sous les plus vives couleurs la désolation de l'église presbytérienne, qu'il comparait à Agar cherchant à ranimer la vie de son fils dans le désert, à Juda, sous le palmier, déplorant la dévastation de son temple, et enfin à Rachel pleurant ses enfants et refusant toute consolation; mais il devint sublime lorsqu'il félicita les combattants sur la victoire qu'ils venaient de remporter, en les exhortant à se souvenir des marques de protection qu'ils venaient de recevoir d'en haut, et à marcher d'un pas ferme et assuré dans la carrière qui leur était ouverte.

— « Vos vêtements sont teints, mais non avec les sucs du pressoir, vos épées sont rougies de sang, s'écria-t-il, mais non du sang des boucs et des agneaux. Le sable du désert que vous foulez aux pieds est arrosé de sang, mais non du sang des taureaux; car le Seigneur a fait un sacrifice à Bozrah et un grand carnage dans la terre d'Idumée. Ce ne sont point les premiers nés du troupeau, les débris des offrandes que vous voyez dans les sillons du laboureur; ce n'est point le parfum de la myrrhe, de l'encens ou des herbes odoriférantes, qui s'élève à vos narines; mais ces corps sanglants sont les cadavres de ceux qui tenaient l'arc et la lance, de ceux qui étaient cruels, sans pitié, dont la voix retentissait comme celle des flots, et qui montaient de puissants coursiers rangés en bataille. Ce sont les cadavres des guerriers qui marchaient contre Jacob au jour de sa délivrance, et cette vapeur est la fumée des flammes qui les ont dévorés. Ces coteaux sauvages qui vous entourent ne sont point un sanctuaire de cèdre orné d'argent; vous n'êtes point des prêtres réunis au pied de l'autel avec des

encensoirs et des torches; mais vous tenez dans vos mains l'épée, l'arc et les instruments de la mort. Cependant, en vérité, je vous le dis, lors de la plus grande gloire du temple, jamais un sacrifice ne fut plus agréable que celui de ce jour, où vous venez d'immoler les oppresseurs et les tyrans : les rochers vous servent d'autel, la voûte du ciel de sanctuaire, et vos glaives d'instruments de sacrifices. Ne laissez donc pas le soc dans le sillon, ne vous détournez pas du sentier où vous êtes entrés comme les saints des anciens temps, que Dieu suscita pour la gloire de son nom. Ne vous arrêtez pas dans votre carrière, de peur que la fin ne soit pire que le commencement. Levez donc un étendard dans cette contrée, sonnez la trompette sur les montagnes; que le berger abandonne son troupeau, le laboureur ses semailles. Faites une garde vigilante, aiguisez les flèches, polissez les boucliers, nommez vos chefs. Que les fantassins s'avancent comme les vents, les cavaliers comme les vagues; car le chemin des oppresseurs est coupé, leurs verges de châtiment sont brûlées, et leurs combattants ont tourné la face du côté de la fuite. Le ciel a été avec vous; il a brisé l'arc des forts; que chaque cœur ressemble à celui de Machabée, chaque bras au bras de Samson, chaque glaive au glaive de Gédéon, qui ne se détourna jamais du carnage : la bannière de la réformation flotte sur les montagnes dans toute sa splendeur première, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

« Heureux celui qui dans ce jour engagera sa maison pour un casque, vendra ses vêtements pour une épée, et se réunira à la sainte ligue du Covenant jusqu'à l'accomplissement de la promesse! Malheur à celui qui, égoïste et charnel, se retirera de la grande œuvre, car la malédiction sera avec lui, et la malédiction de Méroz, parce qu'il n'est pas venu au secours du Seigneur contre les impies! Levez-vous donc, et agissez. Le sang des martyrs fumant sur les échafauds crie vengeance; les ossements des saints qui blanchissent les grandes routes veulent des représailles. Les gémissements des captifs des îles désertes de la mer et des cachots de la tyrannie implorent leur délivrance. Les prières des chrétiens persécutés, qui se cachent dans les cavernes et les solitudes, mourant de faim et manquant de tout, parce qu'ils ont préféré servir Dieu plutôt que l'homme, ces prières sont avec vous, prenant d'assaut les portes du ciel pour vous y faire admettre. Le ciel lui-même combattra pour vous comme les astres combattirent contre Sisara. Que celui donc qui veut mériter la gloire

dans ce monde, et l'éternelle félicité dans l'autre, se mette au service de Dieu, et reçoive son salaire des mains de son serviteur..... c'est-à-dire une bénédiction pour lui et ses enfants jusqu'à la neuvième génération; qu'il reçoive la bénédiction de la promesse à jamais et toujours. *Amen.* » —

L'éloquence du prédicateur fut récompensée par le murmure général d'approbation qui retentit au loin dans les rangs de l'armée. Les blessés oublièrent leurs souffrances, et les faibles leurs privations, en écoutant une doctrine qui, les élevant au-dessus des besoins et des calamités de ce monde, identifiait leur cause avec celle de la Divinité. Un grand nombre se réunit autour du prédicateur, quand il descendit de l'éminence du haut de laquelle il avait débité son exhortation; on l'embrassait avec des mains encore sanglantes, et en jurant de se montrer les vrais soldats du Très-Haut. Épuisé par son enthousiasme et par la ferveur dont il avait animé son discours, le ministre ne pouvait répondre que par des phrases entrecoupées : — Dieu vous bénisse, mes frères! C'est de sa cause qu'il s'agit. Soyez fermes, soyez hommes de cœur : tout ce qui peut vous arriver de pis n'est qu'un passage sanglant, mais court, pour parvenir au ciel.

Pendant les exercices spirituels, les chefs militaires n'avaient pas perdu leur temps : ils avaient fait allumer des feux, placé des sentinelles, ordonné des reconnaissances, et s'étaient procuré des vivres dans les villages les plus voisins. Balfour envoya des émissaires de divers côtés pour répandre le bruit du succès qu'il avait obtenu, et engager par là tous ses partisans à se déclarer; enfin, il fit partir des détachements pour s'emparer, de gré ou de force, dans les environs, de tout ce qui pouvait être nécessaire à ses troupes. Il réussit au delà de ses espérances; car on se rendit maître, dans un village voisin, d'un magasin de vivres, de fourrages et de munitions, qui appartenait aux troupes royales. L'armée en conçut une nouvelle audace; et tandis que, peu d'heures auparavant, beaucoup sentaient se refroidir l'ardeur de leur zèle, tous juraient maintenant de ne pas quitter les armes avant d'avoir obtenu un triomphe complet.

Quelque idée qu'on puisse avoir de l'extravagance et du fanatisme étroit de ces sectaires, il est impossible de refuser la gloire du courage à quelques centaines de paysans qui, sans chefs, sans argent, sans magasins, sans plan arrêté, et presque sans armes, inspirés

seulement par leur zèle religieux et par la haine de l'oppression, osaient déclarer la guerre à un gouvernement établi que soutenaient une armée régulière et les forces de trois royaumes.

CHAPITRE XIX.

Vous voyez qu'un vieillard parfois peut être utile.
SHAKSPEARE. *Henry IV*, partie 1re.

Il faut maintenant que nous retournions au château de Tillietudlem, plongé dans le silence et l'inquiétude depuis le départ du régiment des gardes.

Les assurances de lord Evandale n'avaient pas entièrement calmé les craintes d'Edith. Elle le savait généreux et incapable de manquer à sa parole; mais il était évident qu'il soupçonnait Henry d'être un rival heureux. N'était-ce pas attendre de lui un effort surhumain, que de supposer qu'il s'occuperait de la sûreté de Morton et qu'il le préserverait des dangers auxquels devaient l'exposer sa captivité et les préventions conçues contre lui? Elle s'abandonnait donc à de vives alarmes, et fermait l'oreille aux motifs de consolation que Jenny Dennison lui suggérait l'un après l'autre, comme un habile général envoie successivement des renforts à une division engagée avec l'ennemi.

D'abord Jenny assurait qu'elle était moralement certaine qu'il n'arriverait aucun mal à Henry; ensuite elle ne pouvait oublier que dans le cas contraire lord Evandale restait, et ce n'était pas un parti à dédaigner. Et puis, qui pouvait répondre du succès d'une bataille? Si les whigs avaient le dessus, Henry et Cuddy se joindraient à eux, viendraient au château, et les enlèveraient toutes deux de vive force. — Car j'ai oublié de vous dire, miss Edith, continua-t-elle en pleurant, que ce pauvre Cuddy est aussi entre les mains des soldats. On l'a amené ici prisonnier ce matin : j'ai été obligée de dire de belles paroles à Holliday pour obtenir la permission de lui parler, et Cuddy ne m'en a pas su aussi bon gré qu'il l'aurait dû. Mais, bah! ajouta-t-elle en changeant brusquement de ton et en remettant son mouchoir dans sa poche, je n'ai pas besoin de me rendre les yeux rouges à

force de pleurer. Quand les dragons emmèneraient la moitié des jeunes gens du pays, il en resterait encore assez.

Les autres habitants du château n'étaient ni plus contents ni moins inquiets. Lady Marguerite pensait que le colonel, en lui r fusant la grâce d'un homme condamné par lui, avait manqué à la déférence due à sa haute naissance, et avait même empiété sur ses droits seigneuriaux, en voulant le faire exécuter sur ses domaines.

— Claverhouse aurait dû se rappeler, mon frère, dit-elle, que la baronnie de Tillietudlem a toujours joui du droit de haute et moyenne justice, et par conséquent si le coupable devait être exécuté sur mes terres (ce que je considère comme peu honnête, puisque ce château n'est habité que par des femmes, pour qui ces scènes tragiques ne sont nullement agréables), il aurait dû le remettre entre les mains de mon bailli pour que mon bailli présidât à l'exécution.

— La loi martiale fait taire toutes les autres, ma sœur, interrompit le major. Je conviens cependant que le colonel n'a pas apporté l'attention convenable à votre demande : et je ne suis pas très-flatté moi-même qu'il ait refusé à un vieux serviteur du roi, tel que moi, une grâce qu'il a accordée au jeune Evandale, sans doute parce qu'il est lord et qu'il jouit de quelque crédit auprès du conseil privé. Mais pourvu que le pauvre jeune homme ait la vie sauve, je me console aisément avec le refrain d'une chanson aussi vieille que moi. — Et là-dessus il fredonna ce couplet :

En vain l'hiver couvre de ses frimas
Ton vieux manteau, ta tête qui grisonne,
Fier Cavalier, pour marcher aux combats,
Échauffe-toi par le jus de la tonne.

— Je prétends passer la journée avec vous, ma sœur, je veux avoir des nouvelles de cette affaire de Loudon-Hill. Cependant je ne puis croire qu'un attroupement de paysans tienne devant un régiment comme celui que nous avons vu ce matin. Ah ! il fut un temps où je n'aurais pu rester tranquillement assis dans un fauteuil, quand je savais qu'on se battait à dix milles de moi. Mais, comme dit encore la chanson :

L'acier brillant est rongé par la rouille,
L'arc le plus fort est brisé par le temps,
Ce dieu jaloux, à la longue, dépouille
De leurs cheveux le front des verts galants.

— Nous serons enchantées que vous restiez avec nous, mon frère; mais, quoiqu'il ne soit pas très-poli de vous laisser seul, il faut que vous me permettiez de veiller à ce qu'on rétablisse l'ordre dans le château : vous sentez que la nombreuse compagnie que j'ai reçue doit y avoir causé un peu de dérangement.

— Oh! je hais la cérémonie comme je déteste un cheval qui bronche. D'ailleurs, votre personne resterait avec moi, que votre esprit serait avec les débris du déjeuner. — Où est Edith?

— Dans sa chambre. Elle est incommodée d'un mal de cœur, m'a-t-on dit; je crois qu'elle s'est mise au lit. Dès qu'elle s'éveillera, je lui ferai prendre des gouttes cordiales.

— Bah! bah! elle n'a d'autre mal que la peur que lui ont causée les soldats. Elle n'est pas habituée à voir un jeune homme de sa connaissance emmené pour être fusillé; un autre partir tout à coup, sans savoir si on le verra revenir. Mais si la guerre civile se rallume, il faudra bien qu'elle s'y accoutume.

— A Dieu ne plaise, mon frère!

— Oui, vous avez raison, à Dieu ne plaise! — Mais qu'on appelle Harrison, je ferai une partie de trictrac avec lui.

— Oh! dit Gudyil, il est sorti à cheval pour tâcher d'avoir quelque nouvelle de la bataille.

— Au diable la bataille! s'écria le major, elle a mis le désordre dans tout le château. On dirait qu'on n'en a jamais vu dans ce pays. On se souvient pourtant de celle de Kilsythe, John.

— Et de celle de Tippermuir, monsieur le major; j'y combattais à côté de feu mon maître.

— Et de celle d'Altford, John, où je commandais la cavalerie; et de celle d'Inverlochy, ou j'étais aide-de-camp du grand marquis; — et Auld-Earn, — et le pont de la Dee!

— Et Philiphaugh, n'en déplaise à Votre Honneur.

— Hum! moins nous parlerons de celle-là, mieux cela vaudra.

Cependant, ayant une fois entamé le sujet des campagnes de Montrose, le major et Gudyil tinrent assez longtemps en échec ce formidable ennemi appelé le temps, avec lequel les vétérans, dans de peu de jours paisibles dont ils jouissent à la fin de leur carrière, sont presque constamment en état d'hostilité.

On a fréquemment remarqué que les nouvelles des événements importants se répandent avec une célérité qui surpasse toute croyance,

et que des rapports, vrais quant au fond, quoique inexacts dans les détails, précèdent toujours l'annonce officielle, comme si des oiseaux les avaient apportés à travers les airs. De tels bruits anticipent sur la réalité comme *ces ombres de l'avenir* aperçues par le devin montagnard[1]. Harrison n'était encore qu'à quatre ou cinq milles de Tillietudlem, lorsqu'il arriva dans un village où le bruit de la victoire des presbytériens s'était déjà répandu; il recueillit à la hâte les détails qu'on put lui donner, et, tournant bride, il repartit au grand galop. En arrivant, son premier soin fut de chercher le major.

Le major causait encore avec Gudyil. — Vous devez vous souvenir, disait-il, que ce fut au siége de Dundee que je...

— Fasse le ciel, Monsieur, s'écria Harrison, que nous ne voyions pas demain celui du château de Tillietudlem.

— Que voulez-vous dire, Harrison? Que diable cela signifie-t-il?

— Sur mon honneur, monsieur le major, le bruit général, et qui ne paraît que trop fondés, est que le colonel Claverhouse a été battu; quelques-uns disent même qu'il est tué; on ajoute que le régiment est en déroute, et que les rebelles s'avancent de ce côté, mettant à feu et à sang tout ce qui n'appartient pas aux gens de leur parti.

— Je n'en crois rien, répondit le major en se levant brusquement; jamais on ne me persuadera que le régiment des gardes ait reculé devant des rebelles. — Mais pourquoi parlé-je ainsi? N'ai-je pas été moi-même témoin de pareilles choses? — Pique! — Pique! allons donc!—Pique, remontez à cheval, et avancez du côté de Loudon-Hill, jusqu'à ce que vous ayez des renseignements certains sur tout ce qui s'est passé. — Mais, en mettant les choses au pis, Gudyil, je pense que ce château serait en état d'arrêter quelque temps les rebelles, s'il y avait des vivres, des munitions et une garnison. Sa position est importante; elle commande le passage entre le haut et le bas pays. Il est heureux que je sois venu! — Harrison, faites prendre les armes à tout ce qui se trouve d'hommes ici. — Gudyil, voyez les provisions que vous avez et celles qu'on peut se procurer. Faites amener les bestiaux de la ferme dans les écuries du château. Le puits ne tarit jamais. Il y a quelques vieux canons sur les tours. Si nous avions des munitions!

— Les soldats, dit Harrison, en ont laissé ce matin quelques caissons à la ferme, et ils doivent les prendre à leur retour.

1. *Shadows of coming events.* Expression empruntée au poëme de *Lochiel* de Thomas Campbell.

— Excellent ! hâtez-vous de les faire entrer au château, et réunissez toutes les armes que vous pourrez vous procurer, fusils, pistolets, épées, sabres, piques; ne laissez pas un poinçon. — Fort heureux que je sois ici ! — Mais il faut que je parle à ma sœur à l'instant.

En apprenant une nouvelle si inattendue et si alarmante, lady Marguerite fut abasourdie. Il lui avait semblé que la force imposante qui avait quitté son château dans la matinée suffisait pour mettre en déroute tous les mécontents d'Écosse, et sa première idée fut qu'il lui serait impossible de résister à une troupe qui avait suffi pour triompher du régiment de Claverhouse.

— Malheur à nous, mon frère ! s'écria-t-elle, malheur à nous ! A quoi servira tout ce que nous pourrons faire ? Ils détruiront mon château ! ils tueront Edith; car, pour moi, Dieu sait que le soin de ma vie n'est pas ce qui m'occupe. Le mieux ne serait-il pas de nous soumettre ?

— Ne vous effrayez pas, ma sœur; la place est forte, l'ennemi ignorant et mal armé. La maison de mon frère ne deviendra pas une caverne de brigands et de rebelles, tant que le vieux Miles Bellenden existera. Mon bras est plus faible qu'autrefois; mais, grâce à mes cheveux blancs, j'ai quelque connaissance de la guerre, et je... Ah ! voici Pique qui nous apporte des nouvelles. — Eh bien, Pique, qu'avez-vous appris ?

— Eh bien, dit Pique avec un grand sang-froid, déroute complète.

— Qui avez-vous vu ? Qui vous a donné cette nouvelle ?

— Une demi-douzaine de dragons qui fuient du côté d'Hamilton, et qui semblent se disputer à qui arrivera le plus vite; gagne la bataille qui voudra.

— Continuez vos préparatifs, Harrison ; — Gudyil, faites tuer autant de bœufs que vous pourrez en saler. Envoyez à la ville, et faites-en rapporter de la farine et d'autres provisions. Ne perdez pas un seul instant. — Ma sœur, vous feriez peut-être bien de vous retirer à Charnwood avec ma nièce, pendant que les chemins sont encore libres.

— Non, mon frère; puisque vous croyez que mon vieux château peut tenir contre les rebelles, je ne le quitterai point. Je l'ai quitté deux fois en semblables occasions dans ma jeunesse; et en y rentrant je n'y ai plus revu ses plus braves défenseurs. J'y resterai donc, dussé-je y trouver la fin de mon pèlerinage sur cette terre.

— Après tout, c'est peut-être le parti le plus sûr pour Edith et pour vous. Cette affaire va être le signal d'une insurrection générale des presbytériens d'ici à Glascow, et à Charnwood vous pourriez courir encore plus de dangers qu'ici.

— Mon frère, dit gravement lady Marguerite, comme vous êtes le plus proche parent de défunt mon époux, je vous investis, par ce gage (elle lui remit la vénérable canne à pomme d'or qui avait appartenu à son père le comte de Torwood) du commandement du château de Tillietudlem, du droit d'y exercer haute et moyenne justice, de commander mes vassaux, de les punir comme je pourrais le faire moi-même; et je me flatte que vous défendrez convenablement une place dans laquelle Sa Majesté le roi Charles II ne dédaigna pas...

— C'est bon, c'est bon, ma sœur; nous n'avons pas le temps de parler du roi et de son déjeuner.

Le major sortit, et courut avec la vivacité d'un jeune homme de vingt-cinq ans faire la revue de la garnison, examiner les moyens de défense de la place.

Des précipices et des rochers escarpés rendaient le château de Tillietudlem inaccessible de trois côtés; le seul par où il fût abordable était entouré de murailles très-épaisses, et précédé d'une cour fermée par d'autres remparts flanqués de tourelles et crénelés. Au milieu de l'édifice s'élevait une tour qui dominait tous les environs, et sur la plate-forme de laquelle se trouvaient quelques vieilles pièces de siége et d'autres petits canons, qu'on appelait du vieux nom de couleuvrines, faucons et fauconneaux. On était donc parfaitement à l'abri d'un coup de main, mais on avait à craindre la famine et un assaut.

Le major ayant fait charger les canons, les pointa de manière à commander la route par laquelle les rebelles devaient avancer; il fit abattre les arbres qui auraient nui à l'effet de son artillerie; et, avec leurs troncs et d'autres matériaux, on construisit à la hâte plusieurs rangs de barricades dans l'avenue; il barricada encore plus fortement la grande porte de la cour, et n'y laissa ouvert qu'un étroit guichet.

Le plus grand danger était dans la faiblesse de la garnison. Tous les efforts d'Harrison n'avaient abouti qu'à rassembler neuf hommes, en y comprenant Gudyil et lui; le major et son fidèle Pique complétaient le nombre de onze, dont une bonne partie étaient déjà avancés

en âge. On aurait pu aller jusqu'à douze; mais lady Marguerite, qui n'avait pas oublié l'affront auquel la maladresse de Goose Gibby l'avait exposée le jour de la revue, ne voulut pas permettre qu'on lui donnât des armes, et déclara qu'elle aimerait mieux voir prendre le château que de devoir son salut à un tel défenseur. C'est donc avec moins d'une douzaine d'hommes que le major Bellenden résolut de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

Les préparatifs de défense ne pouvaient se faire sans le fracas ordinaire en pareille occasion : les femmes criaient, les chiens hurlaient, les hommes juraient, la cour retentissait du bruit des messagers qui partaient ou arrivaient à chaque instant. L'arrivée d'un chariot de farine qu'on amenait de la ville, celle des bestiaux de la ferme redoublaient la confusion. En un mot, la tour de Tillietudlem était devenue la tour de Babel.

Tout ce fracas, qui aurait été capable de réveiller les morts, ne tarda pas à arriver aux oreilles d'Edith, et à interrompre ses réflexions. A défaut de la colombe messagère, elle envoya Jenny s'informer de la cause d'un tumulte si extraordinaire; mais, semblable au corbeau sorti de l'arche, Jenny trouva tant de choses à demander ou à apprendre, qu'elle oublia d'aller rejoindre sa maîtresse. Miss Bellenden, dont l'inquiétude allait toujours croissant, se détermina à descendre pour chercher elle-même des informations. Dès sa première question, cinq ou six voix lui répondirent en même temps que Claverhouse et tout son régiment avaient été tués; que dix mille insurgés, commandés par John Balfour de Burley, le jeune Milnwood et Cuddy Headrigg, marchaient sur le château, pour s'en emparer. L'étrange association de ces trois noms lui parut une preuve de la fausseté de cette nouvelle, et cependant le mouvement qu'elle voyait lui démontrait qu'on avait conçu de vives alarmes.

— Où est lady Marguerite? demanda Edith.

— Dans son oratoire, lui répondit-on.

L'oratoire était un cabinet servant de tribune dans la chapelle du château, où lady Bellenden se retirait dans les circonstances extraordinaires, quand elle voulait se livrer en toute liberté à quelques exercices de dévotion, ce qui lui arrivait les jours anniversaires de la mort de son mari, de celle de ses enfants, et toutes les fois qu'elle pouvait avoir à craindre des malheurs publics ou privés. Elle avait sévèrement défendu qu'on vînt jamais l'y interrompre; et Edith,

accoutumée au plus grand respect pour les volontés de son aïeule, n'osa enfreindre ses ordres.

— Où est le major Bellenden? reprit-elle.

On lui apprit qu'il était sur la plate-forme de la tour, occupé à mettre en ordre l'artillerie qui la garnissait. Elle y courut aussitôt, et le trouva au milieu de son élément, donnant des ordres et des instructions, encourageant, grondant, remplissant enfin tous les devoirs d'un bon gouverneur.

— Au nom du ciel, mon oncle, s'écria Edith, de quoi s'agit-il donc?

— De quoi il s'agit, ma chère? répondit-il froidement et tout en examinant la position d'un canon avec ses yeux armés de lunettes.— Gudyil, pointez ce canon davantage sur la droite.— De quoi il s'agit? Claverhouse est en déroute; les whigs marchent sur le château. Il ne s'agit que de cela.

— Bon Dieu! s'écria Edith en jetant les yeux sur la route, ils arrivent déjà! je les aperçois.

— De quel côté? dit le major en mettant ses lunettes.— Mes amis, à vos pièces, mèche allumée; il faut que ces coquins nous paient un tribut, dès qu'ils seront à portée. — Mais, un moment! un moment! ce sont des cavaliers du régiment des gardes.

— Oh! non, mon oncle : voyez comme ils marchent en désordre, sans garder leurs rangs; il est impossible que ce soit la belle troupe que nous avons vue ce matin.

— Ma chère enfant, vous ne savez pas quelle différence il y a entre le régiment qui marche au combat et celui qui fuit après une défaite. — Mais je ne me trompe pas, je distingue même leur étendard. Je suis charmé qu'ils aient pu le sauver.

Plus les cavaliers avançaient, plus il était facile de reconnaître qu'ils faisaient effectivement partie du régiment des gardes. Ils firent halte devant le château, et l'officier qui les commandait entra dans l'avenue

— C'est Claverhouse! s'écria le major; c'est lui, bien certainement. Je suis ravi qu'il ne soit pas tué; mais il paraît qu'il a perdu son fameux cheval noir. — Gudyil, allez prévenir lady Marguerite. Faites préparer des rafraîchissements, des fourrages. — Allons, ma nièce, descendons; nous allons enfin avoir des nouvelles positives.

CHAPITRE XX

> Il marche avec insouciance,
> Rien ne semble troubler son cœur;
> Il lui reste peu d'espérance,
> Il a gardé son air vainqueur.
>
> HARDYKNUTE.

Le colonel Grahame de Claverhouse se présenta devant la famille de lady Marguerite, rassemblée dans la grande salle du château, avec la même sérénité et la même courtoisie aimable qu'il montrait quelques heures auparavant. Il avait eu assez de sang-froid pour réparer en partie le désordre de son habillement. Il avait fait disparaître de ses mains les traces qu'y avait empreintes le sang des ennemis, et l'on aurait cru qu'il venait de faire une promenade du matin.

— Je suis affligée, colonel, lui dit la vieille dame les yeux en pleurs, cruellement affligée.

— Et moi, ma chère lady Margaret, je suis affligé de penser qu'après notre mésaventure vous n'êtes pas trop en sûreté dans votre château · votre loyauté bien connue, l'hospitalité que vous avez accordée ce matin aux troupes de Sa Majesté, peuvent avoir des suites dangereuses pour vous. Je viens donc vous proposer, si la protection d'un pauvre fuyard ne vous paraît pas à mépriser, de vous escorter, ainsi que miss Edith, jusqu'à Glascow, d'où je vous ferai conduire à Edimbourg ou au château de Dumbarton, suivant que vous le jugerez convenable.

— Je vous suis bien obligée, colonel Grahame; mais mon frère a entrepris de défendre le château contre les rebelles, et jamais Marguerite Bellenden ne fuira de ses foyers, tant qu'il s'y trouvera un brave militaire qui se charge de l'y défendre.

— Le major Bellenden a formé ce dessein? s'écria Claverhouse en tournant sur lui des yeux où brillait la joie. Et pourquoi en douterais-je? cette action est digne du reste de sa vie. Mais, major, avez-vous les moyens de résister à une attaque?

— Rien ne me manque, dit le major, que des hommes et des provisions.

— Je puis vous laisser douze à vingt hommes qui tiendraient sur

la brèche, le diable montât-il lui-même à l'assaut. Vous rendriez un grand service à l'état en arrêtant ici l'ennemi, ne fût-ce qu'une semaine, et vous recevrez bien certainement des secours avant l'expiration de ce délai.

— Avec vingt hommes déterminés, je réponds du château pendant huit jours. J'y ai fait entrer les caissons que vous aviez laissés à la ferme ; et quant aux provisions, j'espère que les messagers qui sont partis pour tous les villages voisins vont en apporter. Au surplus, avant de capituler nous mangerons les semelles de nos bottes.

— Oserai-je vous faire une demande, colonel? dit lady Marguerite : je désirerais que le détachement que vous voulez bien ajouter à ma garnison fût commandé par le brigadier Francis Stuart. Ce serait un moyen de motiver sa promotion à un grade supérieur, et je m'intéresse à lui à cause de la noblesse de son sang.

— Les campagnes du brigadier sont terminées, Milady ; ce n'est plus dans ce monde qu'il peut espérer de l'avancement.

— Pardon, dit le major en prenant le colonel par le bras et en s'éloignant des dames, mais je suis inquiet pour mes amis. Je crains que vous n'ayez fait une autre perte et plus importante. J'ai remarqué que ce n'est plus votre neveu qui porte votre étendard.

— Vous avez raison, major, répondit Claverhouse sans changer de ton ; mon neveu n'existe plus, il est mort d'une manière digne de lui, en faisant son devoir.

— Grand Dieu ! quel malheur ! un si beau jeune homme, si brave, qui donnait tant d'espérances !

— Tout cela est vrai, dit Claverhouse ; je regardais le pauvre Richard comme mon fils : c'était la prunelle de mes yeux, mon héritier présomptif ; mais je vis, major, ajouta-t-il en lui serrant la main, je vis pour le venger.

— Colonel Grahame, dit le brave vétéran en essuyant une larme, je m'applaudis de vous voir supporter ce malheur avec tant de fermeté.

— Je ne suis point un homme qui rapporte tout à soi. Quoi qu'on en puisse dire, major, je ne suis égoïste ni dans mes espérances, ni dans mes craintes, ni dans mes plaisirs, ni dans mes chagrins. Ce n'est point dans des vues d'intérêt personnel que j'ai été sévère, avide, ambitieux. Le service du roi mon maître et le bien de mon pays, voilà quel fut toujours mon but. Peut-être ai-je poussé la sévérité un peu loin, mais j'ai agi pour le mieux, et je ne dois pas plus

montrer de faiblesse pour mes souffrances que je n'en ai fait voir pour celles des autres.

— Je suis étonné de votre courage, après un événement dont les conséquences peuvent être si fâcheuses.

— Oui, les ennemis que j'ai dans le conseil m'accuseront de ce revers. — je méprise leurs accusations. Ils me calomnieront auprès du souverain : — je saurai leur répondre. Les rebelles triompheront de ma défaite : — le jour viendra où je leur prouverai que leur triomphe est prématuré. Le jeune homme qui vient de succomber était la seule barrière entre un avide collatéral et moi, car vous savez que le ciel ne m'a pas accordé d'enfants; mais ce malheur ne frappe que moi, et la patrie a moins à regretter sa perte que celle de lord Evandale, qui, après avoir vaillamment combattu, a, je crois, trouvé aussi la mort.

— Quelle journée fatale, colonel! on m'a dit que l'impétuosité de cet infortuné et brave jeune homme est une des causes de la perte de la bataille.

— Ne parlez pas ainsi, major. Si quelque blâme a été mérité aujourd'hui, qu'il s'attache aux vivants, et qu'il ne flétrisse pas les lauriers de ceux qui sont morts avec gloire. Je ne puis assurer que lord Evandale ait succombé; mais il est mort ou prisonnier, je le crains. Il était hors de la mêlée, du moins la dernière fois que j'ai pu lui parler. Nous quittions le champ de bataille avec environ vingt hommes d'arrière-garde; le reste du régiment était presque tout dispersé.

— Votre troupe s'est augmentée depuis votre arrivée ici, colonel, dit le major en regardant par une fenêtre qui dominait sur l'avant-cour du château.

— Oh! mes coquins ne sont tentés ni de déserter, ni de s'écarter plus loin que la première frayeur ne les a emportés. Il ne règne pas beaucoup d'amitié entre eux et les paysans de ce pays : chaque village par où ils passeraient isolément s'insurgerait contre eux; et les faulx les fourches, les pioches, leur inspirent une terreur salutaire qui les ramène sous leur étendard. — Mais parlons maintenant de vos plans, de vos besoins, et des moyens de correspondre avec vous. A vous dire vrai, je doute de pouvoir rester longtemps à Glascow, même quand j'aurai rejoint lord Ross. Le succès passager de ces fanatiques va évoquer le diable dans tous nos cantons de l'ouest.

Passant à la discussion des moyens de défense, Claverhouse et le

major convinrent des moyens d'entretenir une correpondance dans le cas où l'insurrection viendrait à s'étendre. Le colonel renouvela son offre de conduire à Glascow lady Bellenden et miss Edith; mais le major pensa qu'elles seraient aussi en sûreté à Tillietudlem.

Le colonel prit congé des deux dames avec sa politesse ordinaire. Il les assura qu'il éprouvait le plus grand regret d'être obligé de les quitter dans un moment si dangereux, et leur dit que son premier soin serait de racheter son honneur de brave et galant chevalier, qu'ainsi elles pouvaient être sûres de le revoir, ou d'avoir de ses nouvelles très-incessamment.

Lady Marguerite était trop inquiète et trop agitée pour lui répondre comme elle l'aurait fait en toute autre circonstance; elle se borna à le remercier du renfort qu'il avait promis de lui laisser. Il tardait à Edith de s'assurer du sort de Henry Morton; mais elle ne put trouver un prétexte pour introduire son nom. Elle se flatta que son oncle en aurait parlé au colonel dans la conversation particulière qu'ils venaient d'avoir ensemble, mais elle se trompait : le major était trop occupé de ses préparatifs de défense pour penser à autre chose; et lors même que son propre fils se fût trouvé dans la situation de Henry, il est probable qu'il l'aurait oublié.

Claverhouse descendit pour se mettre à la tête des débris de son régiment, et le major l'accompagna pour recevoir le détachement qu'il devait lui laisser. — Je ne puis vous donner aucun officier, dit le colonel : il ne m'en reste qu'un très-petit nombre, et leurs efforts, joints aux miens, suffiront à peine pour maintenir l'ordre et la discipline parmi mes cavaliers. Je vous laisserai Inglis pour les commander sous vos ordres; mais si quelque officier du régiment se présentait après mon départ, je vous autorise à le retenir, et son autorité ne sera pas inutile pour assurer la subordination.

Les dragons étant prêts à partir, Claverhouse en fit sortir seize des rangs, les mit sous le commandement d'Inglis, à qui il donna le grade de brigadier, et leur dit ensuite : — Je vous confie la défense de ce château sous les ordres du major Bellenden, fidèle serviteur du roi. Si vous vous conduisez avec sagesse, courage et soumission, chacun de vous sera récompensé à mon retour; si quelqu'un néglige ses devoirs, ou se permet le moindre excès, le prévôt et la corde. Vous me connaissez, et vous savez que je ne manque jamais à ma parole.

En quittant ses cavaliers, il les salua militairement, puis se retour-

tant vers le major : — Adieu, major, dit-il en lui serrant la main; mon amitié vous est acquise pour la vie. Puissiez-vous réussir dans votre entreprise! et puissions-nous tous deux voir des temps plus prospères!

Enfin, la troupe se mit en marche. Elle n'avait plus cet air fier, cette apparence brillante qu'on lui avait vue quand elle avait quitté le château le matin; mais, grâce aux efforts du major Allan, l'ordre s'était rétabli dans les rangs, et l'on pouvait encore reconnaître en elle le célèbre régiment des gardes.

Le major, aussitôt après leur départ, envoya une vedette pour reconnaître les mouvements de l'ennemi : tout ce qu'il put en apprendre fut qu'il paraissait disposé à passer la nuit sur le champ de bataille. Les chefs avaient envoyé dans tous les villages voisins pour se procurer des provisions : il en résulta que dans le même endroit on recevait, au nom du roi, l'ordre d'en porter à Tillietudlem, et au nom de l'église, celui d'en faire passer aux tentes des saints défenseurs de la vraie religion, en armes pour la cause du Covenant, et campés à Drumclog, près de Loudon-Hill. Chaque demande de cette nature était accompagnée de menaces, car ceux qui les faisaient n'ignoraient pas que c'était l'unique moyen de déterminer les paysans à se séparer de ce qui leur appartenait. Ces pauvres gens étaient donc fort embarrassés de savoir s'ils devaient se tourner à droite ou à gauche, et, à dire vrai, il y en eut quelques-uns qui se tournèrent des deux côtés.

— Ces maudits temps rendraient fou l'homme le plus sage, dit Niel Blane, l'hôte prudent que nous connaissons déjà. Il faut pourtant prendre son parti. Voyons Jenny, quelles provisions avons-nous à la maison?

— Quatre sacs d'avoine, mon père, deux d'orge et deux de pois.

— Eh bien, mon enfant, continua-t-il en poussant un gros soupir, dites à Bauldy de porter l'orge et les pois au camp de Drumclog. C'est un whig qui a été le laboureur de feu notre ménagère. — Des galettes de grain mêlé conviendront à ces estomacs presbytériens. Qu'il dise bien que c'est notre dernière once de provisions; ou s'il se fait scrupule de dire un mensonge (ce qui n'est pas probable, puisque c'est dans l'intérêt de la maison), qu'il attende que Duncan Glen, le vieux soldat ivrogne, soit de retour de Tillietudlem, où je vais l'envoyer porter de l'orge avec mes respectueux compliments à Milady et au

major. Duncan dira aussi que c'est tout ce qui me reste, et s'il conduit bien cette affaire, je le régalerai d'une tasse de whisky, et du meilleur.

— Mais, mon père, que nous restera-t-il pour nous, quand nous aurons tout donné?

—Vous oubliez que nous avons encore un sac de farine de froment, mon enfant. Il faudra bien nous résoudre à le manger, dit Niel d'un ton de résignation. Ce n'est pas une trop mauvaise nourriture, et les Anglais la préfèrent, quoique les Écossais prétendent que la farine d'orge vaut mieux pour faire le pudding.

Tandis que le prudent et pacifique Niel cherchait ainsi à se faire des amis dans les deux partis, tous ceux qu'animait soit l'esprit public soit l'esprit de secte prenaient les armes. Les royalistes n'étaient pas nombreux dans ce canton, mais c'étaient pour la plupart des propriétaires recommandables par leur aisance et leur origine, et qui avec leurs frères, leurs cousins, leurs alliés jusqu'à la neuvième génération, et leurs domestiques, formaient une espèce de milice capable de défendre leurs petits châteaux fortifiés, de repousser toute demande de subside, d'intercepter les convois destinés au camp presbytérien. La nouvelle que le château de Tillietudlem se disposait à se défendre donna du courage à ces volontaires féodaux, qui le considéraient comme une place où l'on pourrait se réfugier en dernier lieu, si la résistance devenait inutile.

D'un autre côté, les bourgs, les villages, les fermes, les domaines des petits propriétaires, envoyaient de nombreux renforts à l'armée presbytérienne. C'était là qu'étaient ceux qui avaient eu le plus à souffrir de l'oppression, et les esprits y étaient exaspérés. Tous virent avec plaisir l'échec qu'avaient essuyé leurs persécuteurs, et regardèrent la victoire des presbytériens comme une porte que leur ouvrait la Providence pour secouer le joug du despotisme militaire. On voyait à chaque instant arriver au camp de Drumclog des détachements nombreux d'hommes décidés à partager le sort des vainqueurs.

CHAPITRE XXI.

> ANANIAS. — Je n'aime point cet homme. C'est un païen qui ne parle que le langage de Canaan.
> TRIBULATION. — Attendez la vocation et l'inspiration de l'esprit. Vous avez mal fait de le menacer.
>
> BEN JONSON. *L'Alchimiste.*

Nous avons laissé Henry Morton au milieu du champ de bataille. Assis près d'un des feux de garde, il mangeait sa part des vivres qu'avait reçus l'armée, rêvant au parti qu'il allait prendre, lorsque Burley survint avec le jeune ministre dont l'exhortation après la victoire avait produit un si grand effet.

— Henry Morton, dit brusquement Balfour, le conseil de guerre de l'armée du Covenant, espérant dans ce grand jour que le fils de Silas Morton ne peut être un tiède Laodicéen, vous a nommé un de ses chefs, avec le droit de voter, et avec toute l'autorité nécessaire à un officier qui commande à des chrétiens.

— Monsieur Balfour, repartit Morton sans hésiter, je suis sensible, comme je dois l'être, à cette marque de confiance. Personne n'aurait droit d'être surpris que les injustices que souffre ce malheureux pays, celles que j'ai éprouvées moi-même, me fissent prendre les armes pour le soutien de la liberté civile et religieuse; mais avant d'accepter un commandement parmi vous, j'ai besoin de connaître un peu mieux les principes qui vous dirigent.

— Pouvez-vous douter de nos principes? Ne savez-vous pas que nous voulons relever le sanctuaire détruit, réunir les saints dispersés par la persécution, et anéantir l'homme du péché?

— Je vous avouerai franchement, monsieur Burley, que ce genre de langage, qui produit tant d'effet sur bien des gens, est tout à fait impuissant sur moi : il est bon que vous le sachiez, avant que nous formions une liaison plus étroite.

Ici le jeune ministre poussa un soupir qu'on pourrait nommer un gémissement.

— Je vois que je n'ai pas votre approbation, Monsieur, lui dit Morton. C'est peut-être parce que vous ne me comprenez pas : je

respecte les saintes Écritures autant que qui que ce soit, et c'est par suite de ce respect qu'en tâchant d'y conformer ma conduite, je ne crois pas devoir en citer des textes à tout propos, au risque d'en dénaturer l'esprit.

Le ministre,— c'était Ephraïm Macbriar,— parut très-scandalisé et comme étourdi de cette déclaration; il s'apprêtait à répondre : Paix, Ephraïm! lui dit Burley, souvenez-vous que c'est un enfan encore enveloppé dans ses langes. — Écoute-moi, Morton, je vais te parler le langage de la raison charnelle, puisque c'est encore là ton guide aveugle et imparfait. Pour quel objet consentirais-tu à tirer l'épée? N'est-ce pas pour obtenir la liberté des citoyens et de l'église; pour que des lois sages empêchent un gouvernement arbitraire de confisquer les biens, d'emprisonner les individus, et de torturer les consciences selon son caprice?

— Sans doute, répondit Morton, de tels motifs légitimeraïent la guerre à mes yeux, et je combattrais pour les soutenir, tant que ma main pourra manier une épée.

— Ce n'est pas cela, s'écria le prédicateur, il faut marcher droit au but. Ma conscience ne me permet pas de transiger, et de peindre sous de fausses couleurs les causes de la vengeance divine.

— Paix, Ephraïm Macbriar! répéta Burley.

— Je ne me tairai pas, dit le ministre; ne s'agit-il pas de la cause du Maître qui m'a envoyé? N'est-ce pas une profanation de son autorité, une usurpation de sa puissance, une abjuration de son nom, que de mettre à sa place un roi ou un parlement, comme maître et gouverneur de sa maison, comme époux adultère de son épouse?

— C'est bien parler, dit Burley en le tirant à part, mais c'est parler sans prudence. N'avez-vous pas entendu cette nuit, dans le conseil, que déjà la division règne parmi les restes dispersés des justes? Voudriez-vous encore mettre un voile de séparation entre eux? Voudriez-vous bâtir une muraille avec un mortier imparfait? Un seul de leurs regards pourra la renverser.

— Je sais, répliqua Macbriar, que tu es fidèle, honnête, et zélé jusqu'à la mort; mais, crois-moi, ces ruses mondaines, ces ménagements avec le péché et la faiblesse, sont des moyens coupables, et je crains que le ciel ne nous prive de l'honneur de faire beaucoup pour sa gloire si nous cherchons des stratagèmes et des soutiens charnels. Une sainte fin demande des moyens sanctifiés.

— Je te dis que tu es trop rigide. Nous avons besoin de l'aide des Laodicéens et des Érastiens. Il nous faut accueillir pour un temps les modérés. Les fils de Zerniah sont encore trop forts pour nous.

— Tel n'est point mon avis; Dieu peut opérer la délivrance de son peuple par un petit nombre aussi bien que par la multitude. J'en appelle à l'armée des fidèles qui furent vaincus à Pentland pour avoir reconnu les intérêts charnels du tyran oppresseur Charles Stuart.

— Va donc porter tes observations au conseil, car tu sais qu'il a décidé de publier une déclaration qui puisse satisfaire toutes les consciences faibles et timorées. Ne m'empêche pas de gagner à notre parti un jeune homme dont le nom seul fera sortir de terre des légions pour soutenir la bonne cause.

— Fais ce que tu voudras, je ne veux pas contribuer à l'égarer ni à l'entraîner dans le péril, sans assurer sa récompense éternelle.

Débarrassé du fougueux prédicateur, Burley, plus habile, vint rejoindre son prosélyte; mais, afin de nous dispenser de détailler les arguments par lesquels il engagea Morton à se joindre aux insurgés, nous prendrons cette occasion pour faire mieux connaître à nos lecteurs celui qui les employa, et les motifs qu'il avait pour s'intéresser si vivement à ce que Morton embrassât la cause que lui-même servait.

John Balfour de Kinloch, ou Burley, car il est désigné sous ces deux noms dans les histoires et les proclamations de cette époque malheureuse, était d'une bonne famille du comté de Fife, et possédait une assez belle fortune. Il avait adopté le parti des armes dès ses premières années, et avait passé sa jeunesse dans des excès de toute nature; mais de bonne heure il avait renoncé à la débauche, et embrassé les dogmes les plus rigoureux du calvinisme. Malheureusement il fut plus facile à ce caractère sombre, rêveur et entreprenant, de renoncer à ses habitudes d'intempérance qu'à un instinct de vengeance et d'ambition qui, malgré ses principes religieux, ne cessa de dominer son esprit. Plein d'audace dans ses projets, impétueux et violent dans l'exécution, n'imposant aucun frein à son besoin d'indépendance et de révolte, le but de tous ses désirs était de devenir le chef des presbytériens.

Pour y parvenir, il avait suivi tous les conventicules de whigs. Il les avait plus d'une fois commandés lorsqu'ils s'étaient levés en armes, et il avait battu les forces envoyées contre eux. Enfin son enthousiasme farouche, joint, comme on l'a prétendu, à des motifs

de vengeance particulière, le mirent à la tête de ceux qui assassinèrent le primat d'Écosse comme auteur de toutes les souffrances des presbytériens. Les mesures violentes adoptées par le gouvernement pour punir ce crime, non-seulement sur ceux qui l'avaient commis, mais sur tous les membres de la religion à laquelle ils appartenaient, vinrent réveiller le souvenir d'anciennes persécutions; il ne restait plus aux proscrits d'autre ressource que la force des armes, et ce fut ce qui occasionna l'insurrection qui commença par la défaite de Claverhouse à Loudon-Hill. Mais, malgré la part qu'il avait eue à ce succès, Burley était loin de se croire au terme de son ambition. Il savait tout ce qu'il avait à craindre de la différence d'opinions qui divisait les presbytériens par rapport au meurtre de l'archevêque Sharpe : les plus violents l'approuvaient comme un acte de justice inspiré par la Divinité; mais la plupart le désavouaient comme un crime punissable, tout en admettant que l'archevêque avait été récompensé selon ses mérites.

Les insurgés différaient encore d'opinion sur un autre point dont nous avons déjà dit quelque chose. Les plus fanatiques condamnaient comme coupables d'un abandon pusillanime des droits de l'église, ces prédicateurs et ces congrégations qui se contentaient d'exercer leur culte avec la permission du gouvernement établi. — C'était, disaient-ils, un véritable érastianisme, ou soumission de l'église de Dieu à un gouvernement terrestre, ce qui ne valait guère mieux, selon eux, que l'épiscopat ou le papisme. — D'une autre part, les modérés consentaient à reconnaître les droits du roi au trône, et son autorité en matière civile, en tant qu'elle ne blessait ni les libertés du sujet, ni les lois du royaume; mais les sectaires les plus exaltés, appelés caméroniens, du nom de leur chef Richard Cameron, allaient jusqu'à renier le monarque régnant et tous ceux de ses successeurs qui ne voudraient pas jurer la ligue solennelle du Covenant. Les germes de désunion abondaient donc dans ce malheureux parti. Burley, tout enthousiaste qu'il était dans son austérité de principes, prévoyait qu'on perdrait tout, si, dans une telle crise, on ne recherchait pas avant tout l'unité. Nous l'avons vu désapprouver le zèle trop ardent de Macbriar, et désirer le secours des presbytériens modérés, avec l'arrière-pensée de leur imposer un gouvernement de son choix quand on aurait renversé le gouvernement établi.

Ce motif lui faisait désirer vivement d'entraîner Henry Morton dans

les rangs des insurgés, afin d'y retenir les presbytériens modérés, parmi lesquels la mémoire du colonel Silas Morton était encore chérie et respectée, et qui reconnaîtraient volontiers son fils pour leur chef. Il se flattait d'ailleurs d'exercer quelque influence sur l'esprit de ce jeune homme, fils de son ancien compagnon d'armes, et par ce moyen, de conserver autant d'influence sur les modérés qu'il en exerçait sur les fanatiques. Il avait donc vanté au conseil de guerre, dont il était l'âme, les talents et les dispositions de Morton, et avait obtenu sans peine qu'on le plaçât au rang des capitaines de cette armée divisée et sans discipline.

Les arguments dont se servit Balfour pour déterminer Henry à accepter cette dangereuse promotion étaient aussi adroits que pressants. Il ne chercha pas de détours pour avouer qu'il avait sur le gouvernement ecclésiastique les mêmes idées que le fougueux prédicateur qui venait de les quitter ; mais il prétendit que, dans la crise où étaient les affaires de la nation, une légère différence d'opinion ne devait pas empêcher ceux qui désiraient le bien de leur patrie de prendre les armes pour la défendre. Plusieurs sujets de division, ajouta-t-il, naissaient de circonstances qui cesseraient dès que la délivrance de l'Écosse serait complète : telle était, par exemple, la question sur la *tolérance légale;* car une fois le presbytérianisme devenu triomphant, il ne serait plus nécessaire de faire un semblable compromis avec l'autorité : donc toute discussion sur la légalité de la tolérance serait réduite à néant. Burley insista principalement sur la nécessité de profiter de l'avantage décisif qu'on venait d'obtenir ; que ce succès allait faire soulever en leur faveur tous les comtés de l'ouest de l'Écosse ; enfin qu'on se rendrait coupable, si, par crainte ou par indifférence, on refusait de coopérer au triomphe de la justice.

Morton, doué d'un caractère fier et indépendant, n'était que trop porté à se joindre à une insurrection dont le but semblait être de faire rendre la liberté à son pays. Il craignait, à la vérité, que cette grande entreprise ne fût pas soutenue par des forces suffisantes, et que ceux qui la conduisaient n'eussent pas assez de sagesse et l'esprit assez élevé pour bien user du succès. D'ailleurs, considérant les injures que subissaient tous les jours ses compatriotes, et celles qu'il avait essuyées personnellement, il était dans une situation précaire et dangereuse vis-à-vis du gouvernement : tout se réunissait pour l'engager à se rendre aux propositions de Burley. Cependant, en lui annonçant

qu'il acceptait le grade que le conseil de guerre lui avait conféré, il y mit une sorte de restriction.

— Je suis prêt, dit-il, à unir mes faibles efforts aux vôtres pour travailler à l'émancipation de mon pays; mais ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je condamne absolument l'acte qui paraît avoir déterminé cette lutte, et si l'on doit s'en permettre encore de pareils, il ne faut pas compter sur ma participation.

Le sang monta au visage basané de Burley.

– Vous voulez parler de la mort de James Sharpe? répondit-il en cherchant à cacher son agitation.

— Franchement, telle était ma pensée.

— Vous croyez donc que, dans des temps difficiles, le Tout-Puissant ne suscite pas des instruments pour délivrer son église de l'oppression? Vous pensez que la justice d'une exécution consiste, non dans le crime du coupable, ou dans l'effet salutaire de l'exemple, mais seulement dans la robe du juge, le siége du tribunal, et la voix de celui qui condamne? Un châtiment juste n'est-il pas aussi juste dans une bruyère déserte que sur un échafaud? Et quand, par avarice ou par leur alliance avec les transgresseurs, des juges constitués souffrent non-seulement qu'ils traversent le pays en liberté, mais encore qu'ils s'asseyent parmi eux, et teignent leurs vêtements dans le sang des saints, ne doit-on pas des louanges aux braves qui consacrent leur épée à la cause publique!

— Je ne veux juger cette action individuelle que pour vous faire connaître mes principes : je vous répète donc que votre comparaison ne me convainc pas. Que le Tout-Puissant, dans sa providence mystérieuse, appelle un homme sanguinaire à verser le sang d'un coupable, cela justifie-t-il ceux qui, sans aucune autorité, prennent sur eux de se rendre les instruments d'un meurtre, et osent s'appeler les exécuteurs de la vengeance divine?

— Et ne le sommes-nous pas? dit Burley d'un ton d'enthousiasme. Tous ceux qui ont reconnu le Covenant et la sainte ligue de l'église d'Écosse ne sont-ils pas obligés par le Covenant à exterminer le Judas qui a vendu la cause de Dieu pour cinquante mille marcs d'argent de revenu annuel? Si nous l'avions rencontré sur le chemin lorsqu'il revenait de nous trahir à Londres, et si nous l'avions frappé alors du tranchant de l'épée, nous n'aurions fait que remplir le devoir d'hommes fidèles à leur cause et à leurs serments enregistrés dans le

ciel. L'exécution elle-même n'est-elle pas la preuve de notre mission? Le Seigneur ne l'a-t-il pas livré dans nos mains quand nous ne cherchions qu'un de ses satellites subalternes? Ne priâmes-nous pas pour être éclairés? L'ordre de punir ne se grava-t-il pas dans nos cœurs, comme si ces mots y avaient été tracés avec la pointe d'un diamant : — « Vous le saisirez et le tuerez. » Le sacrifice ne dura-t-il pas une demi-heure entière, en pleine campagne, malgré les patrouilles des garnisons? Qui interrompit cette grande œuvre? entendit-on même un seul chien aboyer pendant notre marche et notre rencontre, pendant que nous le mettions à mort et pendant que nous nous dispersions? Qui donc osera dire qu'un bras plus puissant que le nôtre ne s'est pas révélé ce jour-là?

— Vous vous abusez vous-même, monsieur Balfour. Cette facilité d'exécution et de fuite favorisa souvent les plus grands crimes. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous juger. La première délivrance de l'Écosse eut pour signal un acte de violence qu'aucun homme ne peut justifier, le meurtre de Cumming par la main de Robert Bruce. Tout en blâmant votre action, je veux bien supposer que vous avez eu des motifs valables à vos yeux, sinon aux miens. Je n'en parle que pour vous déclarer que je prétends me joindre à des hommes prêts à faire la guerre comme le doivent les nations civilisées, mais sans approuver l'acte de violence qui l'a fait naître.

Balfour se mordit les lèvres, et se contint pour ne pas répondre avec violence, car il s'apercevait qu'en fait de principes son jeune frère d'armes avait une rectitude de jugement et une fermeté d'âme qui ne permettraient à personne d'exercer sur lui l'influence que lui-même avait compté obtenir. Après un court silence il dit avec calme : — Ma conduite n'a été cachée ni aux hommes ni aux anges. Ce que ma main a fait n'a pas été désavoué par ma bouche. Je suis prêt à le soutenir partout, les armes à la main, dans le conseil, sur le champ de bataille, au pied de l'échafaud, ou au jour du grand jugement. Je ne veux pas discuter plus longtemps avec un homme qui est de l'autre côté du voile du sanctuaire; mais si vous consentez à faire partie de nos frères, suivez-moi au conseil, qui va délibérer sur la marche de l'armée et sur les moyens de profiter de la victoire.

Morton se leva et le suivit en silence, plus satisfait de la justice de la cause qu'il avait épousée que des actions et des motifs avoués de la plupart de ceux qui la défendaient avec son associé.

CHAPITRE XXII.

Reconnaissez des Grecs les nombreux bataillons,
Eh bien, autant de chefs autant de factions.
SHAKSPEARE. *Troïlus et Cressida.*

Au pied de la montagne, à un quart de mille environ du champ de bataille, était la hutte d'un berger, misérable refuge, mais seul abri qu'on pût trouver à cette distance. Tel était le lieu choisi par les chefs presbytériens pour y tenir leur conseil de guerre, et c'est là que Burley conduisit Morton.

Celui-ci, en s'approchant, ne fut pas peu surpris des cris tumultueux qui frappèrent ses oreilles. Le calme et la gravité qu'il aurait voulu voir présider à un conseil destiné à délibérer sur des sujets si importants, et dans un moment si critique, semblaient avoir fait place à la discorde et à la confusion : il en tira un augure peu favorable à la réussite de l'entreprise. La porte était ouverte, et assiégée d'une foule de curieux qui, sans prendre part à la délibération, croyaient avoir au moins le droit de l'entendre. A force de prières, de menaces, et en usant même de quelque violence, Burley, à qui dans l'armée on accordait une sorte de supér orité, parvint à entrer et à introduire son compagnon. S'il se fût agi d'une affaire moins importante, le spectacle singulier qui s'offrit alors à ses yeux et les discours qu'il entendit auraient pu amuser Morton.

Cette chaumière obscure et à demi ruinée était éclairée en partie par un feu de genêts épineux, coupés dans le voisinage, et dont la fumée, ne trouvant pas par la cheminée une issue suffisante, se répandait dans l'enceinte et formait en s'élevant une espèce de dôme ténébreux au-dessus de la tête des chefs assemblés, — symbole de leur théologie métaphysique. Quelques chandelles, attachées le long des murs avec de la terre glaise, ressemblaient à des étoiles aperçues à travers un brouillard.

A la faveur de ce crépuscule, on lisait sur les figures des chefs, que les uns étaient gonflés par l'orgueil du succès, et les autres animés d'un enthousiasme féroce ; quelques-uns, irrésolus et inquiets,

auraient voulu ne pas s'être engagés dans une affaire qu'ils ne se sentaient pas la force de conduire à fin, et ils n'y persistaient que par la honte de rétrograder. Dans le fait, c'était un corps composé d'éléments disparates et qui ne pouvaient se combiner ensemble. Les plus ardents étaient ceux qui, comme Burley, avaient pris part au meurtre du primat, et qui, sachant que leur tête était mise à prix, ne pouvaient se sauver qu'à l'aide d'un incendie général; mais leur zèle ne l'emportait pas sur celui des prédicateurs, qui, refusant de se soumettre au gouvernement, préféraient prêcher leurs sectateurs dans le désert plutôt que de les assembler dans des temples, de peur d'avoir l'air de reconnaître à l'autorité séculière le droit de demander des comptes à la suprématie ecclésiastique. La classe des modérés se composait de gentilshommes mécontents et de fermiers poussés à bout par une oppression intolérable; ils avaient avec eux leurs prêtres, qui, ayant la plupart profité de la tolérance légale, se préparaient à résister à la déclaration que les plus fanatiques se proposaient d'exiger d'eux pour leur faire porter témoignage contre le péché de la soumission aux actes du gouvernement. Cette question délicate avait été écartée dans le premier moment où il s'était agi de rédiger un manifeste; mais on l'avait remise sur le tapis en l'absence de Burley, qui, à son grand désappointement, trouva qu'elle accaparait toute l'éloquence de Macbriar, de Kettledrummle et des autres prédicateurs du désert. La polémique était engagée entre eux et Pierre Poundtext, le pasteur toléré de la paroisse de Milnwood, qui avait ceint l'épée, mais qui, avant d'être appelé à combattre en pleine campagne pour la bonne cause, défendait vaillamment ses dogmes particuliers devant le conseil. Poundtext et Kettledrummle étaient directement aux prises : d'après les gestes des deux adversaires, on eût dit qu'ils joignaient les coups aux paroles.

Il s'agissait en ce moment de rédiger un manifeste pour expliquer les motifs de l'insurrection. Macbriar, Kettledrummle et plusieurs autres voulaient y insérer un anathème contre ceux qui avaient eu la faiblesse de faire des concessions au gouvernement et d'exercer leur ministère avec les restrictions qu'il avait cru devoir y apporter. Poundtext et ses adhérents soutenaient avec opiniâtreté la légitimité de leurs opinions; et comme la vigueur des poumons était égale de chaque côté, comme ils citaient avec une égale promptitude les textes à l'appui de leurs doctrines, c'était le bruit qu'ils faisaient et les cla-

meurs de leurs adhérents qui avaient frappé les oreilles de Morton.

Scandalisé de cette scène, Burley employa son ascendant pour obtenir du silence. Il remontra fortement à ses collègues les inconvénients qui résulteraient de leur désunion dans un moment où il s'agissait de rallier tous les efforts contre l'ennemi commun, et il obtint enfin que toute discussion cesserait sur le point contesté. Mais Kettledrummle et Poundtext, ainsi réduits au silence, se jetaient l'un à l'autre des regards de colère, comme deux chiens qui, séparés au plus fort de la lutte, se retirent chacun sous la chaise de son maître, surveillant leurs mouvements respectifs, et font voir par leurs yeux étincelants, leurs murmures grondeurs, leurs poils hérissés, qu'ils n'attendent que l'occasion de se livrer à leur rancune et de s'élancer de nouveau l'un contre l'autre.

Burley profita de ce moment de silence pour présenter au conseil M. Henry Morton de Milnwood, dont il parla comme d'un homme profondément touché des malheurs du temps, et prêt à sacrifier ses biens et sa vie pour une cause à laquelle son père, le colonel Silas Morton, avait rendu des services signalés. Henry fut accueilli avec distinction par son ancien pasteur Pierre Poundtext, qui lui serra la main avec amitié, et par tous ceux qui professaient quelques principes de modération; les autres murmurèrent les mots d'érastianisme, et quelques-uns rappelèrent tout bas que Silas Morton avait fini par apostasier, par reconnaître l'autorité du tyran Charles Stuart, ouvrant ainsi la porte à l'oppression sous laquelle gémissait l'église presbytérienne d'Écosse. Cependant, de leur aveu, comme l'intérêt général exigeait qu'on ne refusât les services d'aucun de ceux qui voulaient mettre la main à l'œuvre, Morton fut rangé parmi les chefs, sinon avec l'approbation universelle, au moins sans que personne dît un seul mot pour s'y opposer.

Alors Burley engagea les chefs à diviser en compagnies tous les hommes qui composaient l'armée, et dont le nombre croissait à chaque instant. Dans cette répartition, les insurgés de la paroisse et de la congrégation de Poundtext se rangèrent naturellement sous le commandement de Henry Morton, qui était né au milieu d'eux.

Cette affaire arrêtée, il fallut déterminer la marche des opérations militaires. Le cœur de Morton battit vivement quand il entendit proposer de s'emparer d'abord de Tillietudlem, comme d'une position des plus importantes. Poundtext insistait plus que tout autre sur

la nécessité de cette mesure, et les habitants des environs appuyaient son avis, parce que ce château pouvait offrir une retraite aux troupes royalistes, qui brûleraient leurs maisons et persécuteraient leurs familles lorsque l'armée ne s'y trouverait plus pour les défendre.

— J'opine, dit Poundtext (car les théologiens de cette époque n'hésitaient pas à donner leur opinion, malgré leur profonde ignorance en matière de stratégie), j'opine pour qu'on s'empare de la forteresse de cette femme nommée lady Margaret Bellenden; sa race rebelle et sanguinaire a toujours fait peser sa main sur les enfants du Covenant; leur crampon a déchiré nos visages, et leur mors a brisé nos dents.

— La place est forte, dit Burley; mais quels sont ses moyens de défense? Deux femmes peuvent-elles essayer de nous résister?

— Il s'y trouve aussi, dit Poundtext, John Gudyil, sommelier de la vieille dame, qui se vante d'avoir été soldat dès son enfance, et d'avoir porté les armes sous James Grahame de Montrose, ce fils de Bélial.

— Allons donc! répliqua Burley d'un air de mépris; un sommelier!

— Il s'y trouve encore, continua Poundtext, ce vieux royaliste, Miles Bellenden de Charnwood, dont les mains ont souvent été trempées dans le sang des saints.

— Si ce Miles Bellenden, dit Burley, est le frère de sir Arthur, c'est un homme qui ne remettra pas l'épée au fourreau quand il l'en aura tirée; mais il doit être fort âgé.

— Tout à l'heure le bruit courait dans le pays, dit un autre qui ne faisait que d'arriver, que, depuis la nouvelle de la déroute du régiment, on a fait entrer dans le château des vivres et des soldats, et qu'on en a fermé la porte : cette famille fut toujours une famille fière et opiniâtre dans le mal.

— Jamais ce ne sera de mon consentement, répondit Burley, que nous perdrons notre temps à faire le siége d'un château. Il faut marcher en avant, et profiter de notre avantage pour nous emparer de Glascow. Je ne crois pas que les débris du régiment que nous avons battu aujourd'hui, ni même celui de lord Ross, s'avisent de nous y attendre.

— Du moins, poursuivit Poundtext, nous pouvons déployer notre bannière devant Tillietudlem, et faire une sommation au château. Quoique ce soit une race de rebelles, peut-être se rendront-ils. Nous

donnerons un sauf-conduit pour Édimbourg à lady Marguerite Bellenden, à sa petite-fille, à Jenny Dennison, vierge assez attrayante, et aux autres femmes; mais nous mettrons aux fers John Gudyil, Hugues Harrison et Miles Bellenden, comme ils l'ont fait eux-mêmes aux saints martyrs dans le temps passé.

— Qui parle de paix et de sauf-conduit? s'écria une voix aigre et glapissante sortant du milieu de la foule.

— Silence, frère Habacuc! silence! dit Macbriar d'un ton de mansuétude.

— Je ne me tairai pas, continua la même voix. Est-ce le temps de parler de paix et de sauf-conduit, quand les entrailles de la terre sont ébranlées; quand les rivières deviennent des fleuves de sang; quand le glaive à deux tranchants est sorti du fourreau, altéré de carnage, et prêt à dévorer la chair comme le feu dévore le chaume?

En parlant ainsi, le nouvel orateur parvint à s'avancer dans l'intérieur du cercle, et montra aux yeux étonnés de Morton une figure analogue à la voix et aux paroles qu'il venait d'entendre. Cet homme portait un habit en haillons qui jadis avait été noir, et recouvert des lambeaux du plaid d'un berger. A coup sûr, ce vêtement était insuffisant pour le préserver du froid, et à peine suffisait-il aux besoins de la décence. Une longue barbe, blanche comme la neige, flottait sur sa poitrine, et ses cheveux de même couleur, auxquels le peigne était inconnu, tombaient en désordre de tous côtés. Son visage, amaigri par la famine, offrait à peine des traits humains. Son regard était farouche, et ses yeux perçants et égarés annonçaient une imagination en désordre. Il tenait en main un sabre rouillé, teint de sang, et ses ongles ressemblaient aux serres d'un aigle.

— Au nom du ciel, quel est cet homme? dit tout bas à Poundtext Morton choqué de la vue de cet être, qui semblait un prêtre cannibale ou un druide venant de sacrifier des victimes humaines.

— C'est Habacuc Mucklewrath, répondit Poundtext sur le même ton. Il a beaucoup souffert dans les dernières guerres : il a été longtemps en prison; son esprit était égaré quand il en est sorti, et je crains véritablement qu'il ne soit possédé du démon. Cependant nos frères exagérés se figurent qu'il est inspiré par l'Esprit, et que ses paroles fructifient en eux.

La voix de Poundtext fut couverte par celle de Mucklewrath, qui répéta d'un ton à faire trembler les solives de la chaumière : —

Qui parle ici de paix et de sauf-conduit? qui ose parler de merci pour la maison sanguinaire des méchants? N'est-il pas écrit : Vous écraserez contre la pierre la tête de leurs enfants! Précipitez du haut de leur tour la mère et la fille; que les chiens s'engraissent de leur sang, comme de celui de Jézabel, l'épouse d'Achab, et que leurs cadavres pourrissent dans le champ de leurs pères!

— C'est bien parler, s'écrièrent plusieurs voix farouches derrière lui; nous servirons bien froidement la bonne cause si déjà nous épargnons les ennemis du ciel.

— C'est une abomination, une impiété révoltante! s'écria Morton qui ne pouvait plus contenir son indignation. — Croyez-vous mériter la protection du ciel en écoutant les propos horribles de la folie et de l'atrocité?

— Paix, jeune homme! paix! dit Kettledrummle; tu censures ce que tu ne connais pas. Est-ce à toi de juger du vase dans lequel le ciel verse ses inspirations?

— Nous jugeons de l'arbre par ses fruits, riposta Poundtext, et nous ne croyons pas qu'une contravention aux lois divines puisse être une inspiration céleste.

— Vous oubliez, frère Poundtext, dit Macbriar, que nous sommes arrivés aux derniers jours, aux jours où les signes et les miracles seront multipliés.

Poundtext s'apprêtait à répondre, mais la voix criarde d'Habacuc se fit entendre de nouveau : — Qui parle de signes et de miracles? Ne suis-je pas Habacuc Mucklewrath, dont le nom est changé en celui de Magor-Misabid parce que je suis devenu un épouvantail pour moi-même et pour tous ceux qui me regardent? — Je l'ai entendu! — Où l'ai-je entendu? n'est-ce pas dans la tour de Bass, qui domine la vaste mer? — Je l'ai entendu au milieu des mugissements du vent, du murmure des vagues et des cris des oiseaux qui nageaient, volaient et retombaient dans le sein des ondes. — Je l'ai vu! — Où l'ai-je vu? N'est-ce pas sur les hauteurs de Dumbarton, d'où l'œil se repose sur des plaines fertiles à l'ouest, et au nord sur les sauvages montagnes d'Écosse? Je l'ai vu au milieu des nuages de la tempête et des éclairs du ciel qui étincelaient en longues flammes, comme les bannières flottantes d'une armée. — Qu'ai-je vu? des cadavres, des chevaux blessés, le tumulte de la bataille, et des vêtements ensanglantés. — Qu'ai-je entendu? une voix qui criait : Frappez, tuez,

soyez sans pitié, immolez jeunes gens et vieillards, la vierge, l'enfant, et la mère dont les cheveux ont blanchi; portez la destruction dans la maison, et remplissez la cour de cadavres.

— C'est l'ordre d'en haut! s'écrièrent plusieurs voix. Il y a six jours qu'il n'a ni mangé ni parlé; nous obéirons à l'inspiration.

Étonné, dégoûté, saisi d'horreur, Morton se retira du cercle et sortit de la chaumière. Burley, qui ne le perdait pas de vue, le suivit aussitôt, et le prenant par le bras : — Où allez-vous? lui dit-il.

— Je l'ignore. Peu m'importe; mais je ne puis rester ici plus longtemps.

— Es-tu si tôt fatigué, jeune homme? A peine as-tu mis la main à la charrue, et déjà tu veux l'abandonner! Est-ce là ton dévouement à la cause qu'avait embrassée ton père?

— La cause la plus juste, dit Morton avec feu, ne peut réussir sous de pareils auspices. Un parti veut obéir aux rêves d'un fou altéré de sang; un de vos chefs est un pédant scolastique; un autre.....

Burley acheva la phrase : — Un autre, veux-tu dire, est un assassin, un Balfour de Burley. Mais tu ne réfléchis pas, jeune homme, que, dans ces jours de vengeance, ce ne sont pas des hommes égoïstes et de sang-froid qui se lèvent pour exécuter les jugements du ciel et accomplir la délivrance du peuple. Si tu avais vu les armées d'Angleterre pendant son parlement de 1642, lorsque les rangs étaient remplis de sectaires et d'enthousiastes plus farouches que les anabaptistes de Munster, tu aurais eu bien d'autres sujets d'étonnement. Et cependant ces hommes étaient invincibles, et leurs mains firent des miracles pour la liberté de leur pays.

— Mais leurs conseils étaient tenus avec sagesse : et, malgré la violence de leur zèle et l'extravagance de leurs opinions, ils exécutaient les ordres de leurs chefs et ne se portaient pas à des actes de cruautés inutiles. Vingt fois je l'ai entendu dire par mon père. Vos conseils, au contraire, ressemblent à un véritable chaos.

— Patience, Henry Morton; tu ne dois pas abandonner la cause de la religion et de la patrie pour un discours extravagant ou pour une action qui te semble blâmable. Écoute-moi. J'ai déjà fait sentir aux plus sages de nos amis que notre conseil est trop nombreux. On paraît d'accord de le réduire à six des principaux chefs : tu seras un de ces six; tu y auras ta voix; tu pourras y favoriser le parti de la modération, quand tu le jugeras convenable. Es-tu satisfait?

— Sans doute je serai charmé de contribuer à adoucir les horreurs de la guerre civile, et je n'abandonnerai le poste que j'ai accepté que lorsque je verrai adopter des mesures contre lesquelles ma conscience se révoltera. Jamais je ne pourrai massacrer de sang-froid un ennemi qui demande quartier après la bataille; jamais je ne consentirai à une exécution sans jugement. Vous pouvez compter que je m'y opposerai constamment et de tout mon pouvoir.

Balfour fit un geste d'impatience. — Tu verras, dit-il, que la génération opiniâtre et au cœur dur à laquelle nous avons affaire doit être châtiée avec des scorpions, jusqu'à ce qu'elle soit humiliée et qu'elle reçoive la punition de son iniquité. Voici ce qui a été dit contre elle : « Je susciterai contre vous un glaive vengeur de mon Covenant. » Mais nous consulterons en tout la prudence et la sagesse, comme le fit James Melvin, qui frappa le tyran et l'oppresseur, le cardinal Beaton.

— Je vous avoue qu'une cruauté préméditée me cause plus d'horreur que celle qui est l'effet de la chaleur du fanatisme et de la vengeance.

— Tu es encore jeune; tu ne sais pas que quelques gouttes de sang ne sont rien quand il s'agit d'éteindre un incendie. Mais ne t'effarouche pas, tu auras voix au conseil, et il est possible que nous soyons souvent du même avis, ou à peu près.

Morton n'était qu'à demi satisfait; mais il ne jugea pas à propos de pousser plus loin l'entretien. Burley le quitta en lui conseillant de prendre quelque repos, attendu que l'armée se mettrait probablement en marche le lendemain matin.

— N'allez-vous pas en faire autant? lui demanda Henry.

— Non, répondit Burley; mes yeux ne peuvent pas encore se fermer. Il faut que le nouveau conseil soit élu cette nuit, et demain je vous appellerai pour prendre part à ses délibérations.

Lorsque Burley fut parti, Morton, en examinant l'endroit où il se trouvait, crut ne pouvoir en rencontrer un plus convenable pour y passer la nuit. La terre était garnie de mousse, et une pointe de rocher l'abritait contre le vent. Il s'enveloppa dans le manteau de dragon qu'il avait conservé, et avant qu'il eût le temps de réfléchir sur l'état fâcheux de son pays et sur la situation critique où il se trouvait lui-même, un sommeil profond vint le délasser des fatigues de corps et d'esprit qu'il avait essuyées pendant cette journée.

L'armée dormit sur le champ de bataille. Les principaux chefs

eurent une longue conférence avec Burley sur l'état de leurs affaires, et l'on plaça autour du camp des sentinelles qui se tinrent éveillées en chantant des cantiques, ou en écoutant les exhortations de ceux qui avaient reçu le don de prêcher.

CHAPITRE XXIII.

Aisément obtenu ; — maintenant à cheval.
SHAKSPEARE. *Henry IV*, partie I.

MORTON s'éveilla au premier rayon de l'aurore, et vit près de lui le fidèle Cuddy un porte-manteau dans les mains.

— J'ai mis vos affaires en ordre, en attendant votre réveil, monsieur Henry, dit ce dernier. C'est mon devoir, puisque vous voulez bien me prendre à votre service.

— Moi, Cuddy! c'est un rêve que vous avez fait cette nuit.

— Non, Monsieur. Hier lorsque j'étais, les mains liées, sur un cheval, je vous ai dit que si nous redevenions libres, je voulais être votre domestique. Vous ne m'avez pas répondu. Si ce n'est pas là consentir, je ne m'y connais pas. Il est bien vrai que vous ne m'avez pas donné d'arrhes, mais vous me les aviez déjà données à Milnwood.

— Eh bien, Cuddy, si vous ne craignez pas de vous associer à ma mauvaise fortune....

— Ne dites pas cela, monsieur Henry, ne dites pas cela. Notre fortune prendra une bonne tournure, pourvu que ma mère ne vienne pas à la traverse... J'ai déjà bien commencé la campagne, et je vois que la guerre n'est pas un métier difficile à apprendre.

— Vous avez été à la maraude, Cuddy! autrement d'où vous viendrait ce porte-manteau?

— Il n'y a là ni maraude ni autre chose de ce genre. Je l'ai eu très-légitimement par un commerce permis. J'avais vu nos gens déshabiller les dragons morts, et les laisser nus comme l'enfant qui vient de naître. Mais lorsque nos whigs furent occupés à écouter les sermons de Kettledrummle et de cet autre bavard dont je ne sais pas le nom, je me mis en marche, et j'arrivai dans un endroit qu'on n'avait pas encore visité. Or, devinez qui je trouvai là étendu sur le carreau? notre ancienne connaissance, le brigadier Bothwell.

— Quoi ! cet homme est mort !

— Oh ! bien mort. Ses yeux étaient ouverts, son front baissé ses dents serrées les unes contre les autres, comme celles d'une trappe à prendre les fouines au printemps. En vérité j'avais presque peur, rien que de le regarder ; cependant je pensai à prendre ma revanche avec lui. J'ai donc vidé ses poches comme il a fait dans sa vie à de plus honnêtes gens que lui ; et voilà votre argent (ou celui de votre oncle, ce qui est la même chose), les mêmes pièces d'or qu'il reçut à Milnwood, le malheureux soir que nous devînmes soldats.

— Je crois, Cuddy, que, sachant d'où vient cet argent, nous pouvons nous en servir sans scrupule ; mais je veux partager avec vous.

— Un moment, monsieur Henry, un moment ! Cette bague qui était suspendue sur son sein par un ruban noir... Pauvre diable ! C'est peut-être quelque souvenir d'amour ! Quelque dur que soit le cœur, il est toujours tendre pour une jolie fille... Et voici un livre avec des papiers. J'ai trouvé deux ou trois objets que je garderai pour mon usage, avec une provision de linge qui me servira pour notre campagne.

— Pour un débutant, Cuddy, vous ne commencez pas mal.

— N'est-il pas vrai ? répondit Headrigg d'un air content de lui-même ; je vous avais bien dit que je n'étais pas si bête quand il s'agissait de l'adresse des mains ; et, Dieu merci ! j'ai trouvé deux bonnes montures. Un pauvre tisserand, qui a quitté sa navette et sa maison pour venir errer sur les montagnes, avait attrapé deux chevaux de dragons qu'il ne pouvait gouverner ; il s'est donc estimé très-heureux de les céder pour un noble d'or : je les aurais eus pour la moitié de cet argent, mais comment changer une pièce de monnaie dans cet endroit-ci ? Vous trouverez donc le noble de moins dans la bourse de Bothwell.

— Vous avez fait une très-bonne acquisition, Cuddy. Mais quel est ce porte-manteau ?

— Le porte-manteau ? Il appartenait hier à lord Evandale, aujourd'hui il est à vous ; je l'ai trouvé derrière ce buisson de genêts là-bas ; chaque chien a son jour, vous savez la chanson :

Ma mère, à votre tour, a dit Tam-o'-the-linn.

Et à ce propos je voudrais bien aller voir ce que devient ma mère, si vous n'avez rien à m'ordonner...

— Mais, Cuddy, je ne puis accepter ces objets sans vous recompenser.

— Allons donc, Monsieur, prenez toujours : quant à la récompense, nous en causerons une autre fois. Je me suis pourvu moi-même de ce qui me convenait ; qu'aurais-je fait des beaux habits de lord Evandale? Ceux du brigadier Bothwell sont très-bons pour moi.

Ne pouvant décider son serviteur désintéressé à rien accepter pour lui de ces dépouilles de guerre, Morton résolut de profiter de la première occasion pour restituer ce qui appartenait à lord Evandale, s'il vivait encore ; en attendant, il n'hésita pas à faire usage du butin de Cuddy pour changer de linge, et à profiter de certains petits articles de peu de valeur que contenait le porte-manteau.

Il jeta ensuite les yeux sur les papiers de Bothwell ; il y en avait de plusieurs sortes : le contrôle de ses cavaliers ; la note de ceux qui étaient absents par congé ; une liste de malintentionnés à mettre à l'amende ; les doubles d'un mandat du conseil privé pour arrêter diverses personnes ; plusieurs certificats des chefs sous lesquels il avait servi, et qui tous faisaient l'éloge de son courage ; des mémoires de dépenses faites dans des cabarets, etc., etc.; mais la pièce la plus remarquable était son arbre généalogique, dressé avec un grand soin, et accompagné des documents nécessaires pour en démontrer l'authenticité. Il s'y trouvait aussi une liste très-exacte de tous les biens qui avaient été confisqués sur les comtes de Bothwell, avec le nom des courtisans à qui Jacques VI les avait accordés, et de ceux qui en étaient actuellement possesseurs. Bothwell avait écrit au bas : *Haud immemor*. F. S. C. B [1].

A ces documents, qui peignaient le caractère et les sentiments du propriétaire de ces papiers, il s'en joignait d'autres qui le montraient sous un jour bien différent. Dans un secret du portefeuille, que Morton ne découvrit pas sans peine, étaient deux ou trois lettres d'une écriture de femme. La date en remontait à vingt ans ; elles ne portaient point d'adresse, et n'étaient signées que par des initiales. Sans avoir le temps de les lire attentivement, Morton s'aperçut qu'elles contenaient les expressions d'un amour fidèle, qui cherche à calmer les soupçons jaloux d'un amant dont le caractère impétueux et impatient était le sujet de tendres plaintes. L'encre en était effacée par le

1 *Je ne l'oublierai pas.* Francis Stuart, comte de Bothwell.

temps, et, malgré le soin avec lequel elles avaient été conservées, elles restaient illisibles dans deux ou trois endroits. Ces mots étaient écrits sur l'enveloppe de celle qui avait le plus souffert : *N'importe ! je les sais par cœur.*

Avec ces lettres, Morton trouva une boucle de cheveux enveloppée dans une copie de vers dont le sentiment valait mieux que le style plein de concetti, style qui tenait au goût de l'époque.

Lien chéri de deux amants fidèles
Que le trépas, hélas! a désunis;
Gage d'amour, à mon cœur tu rappelles
Cet heureux jour où tu me fus remis.
Ah! si mon sein, qui t'a servi d'asile,
N'altéra pas l'or pur de ta couleur,
Mon sein brûlant d'une rage inutile,
Avec les flots disputant de fureur,
Et qui parfois, dans sa douleur amère,
En palpitant ébranlerait la terre...
Si ta couleur conserve son éclat,
Malgré les feux de cet ardent climat,
De mon Agnès quel eût été l'empire
Sur les pensers de ce cœur malheureux!
Si j'avais eu pour astre son sourire,
Serais-je donc à la terre odieux,
Maudit du ciel, et maudissant la vie?
Que n'ai-je, hélas! conservé mon amie!

Après avoir lu ces vers, Morton ne put s'empêcher de réfléchir avec compassion au sort de cet homme bizarre et malheureux, qui, dans un état de misère et presque d'abjection, semblait avoir sans cesse devant les yeux le rang auquel sa naissance lui donnait des droits, et qui, plongé dans une grossière licence, se souvenait secrètement, avec quelques remords, du temps de sa jeunesse où il avait conçu une passion vertueuse. — Hélas! se disait-il, que sommes-nous, si nos meilleurs sentiments peuvent ainsi se dégrader, si notre orgueil dégénère en un mépris hautain de l'opinion, et si les regrets d'une affection malheureuse habitent le même cœur que la débauche, la soif de la vengeance et la rapine ont choisi pour séjour? C'est partout la même chose. Les principes généreux d'un homme se tournent en une froide insensibilité; la piété d'un autre, en enthousiasme fanatique. Nos résolutions, nos passions, sont comme les vagues de la mer, et

sans l'aide de celui qui a créé le cœur humain, nous ne pouvons dire à ces vagues : *Vous n'irez pas plus loin.*

Pendant que Morton moralisait ainsi, Burley se présenta devant lui. — Déjà debout ! dit celui-ci. C'est bien. C'est une preuve de zèle pour la bonne cause. — Mais quels sont ces papiers ?

Morton lui rendit un compte succinct de l'expédition de Cuddy, et lui remit les papiers de Bothwell. Burley examina avec attention tous ceux qui avaient quelque rapport aux affaires publiques; quant aux vers, il les jeta avec mépris, en disant : — Lorsque, grâce à la protection du ciel, je délivrai la terre de cet instrument de persécution, je ne croyais guère qu'un homme qui avait de la bravoure se fût dégradé jusqu'à s'occuper de choses aussi futiles que profanes. Mais je vois que Satan distribue à ses favoris tous les genres de talents, et que la même main à laquelle il donne le pouvoir de massacrer les élus dans cette vallée de perdition, peut aussi pincer du luth ou de la guitare, pour consommer la perte des filles du péché dans les jeux de la vanité.

— Vos idées de devoir excluent donc l'amour des beaux-arts, qu'on regarde en général comme propres à purifier et élever l'âme ? répondit Morton.

— Sous quelque nom que vous déguisiez les plaisirs du monde, ils ne sont pour moi que vanité, ils n'offrent que des piéges. Nous n'avons qu'un but sur la terre, c'est de reconstruire le temple du Seigneur.

— Mon père m'a dit souvent que bien des gens qui s'emparent de l'autorité au nom du ciel l'exercent avec autant de sévérité et montrent autant de répugnance à s'en dessaisir que si l'ambition avait été leur seul mobile. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Avez-vous réussi à faire nommer ce nouveau conseil ?

— La nomination est faite. Il est composé de six membres; vous en faites partie, et je viens vous chercher pour que vous preniez part à la délibération.

Morton suivit Balfour dans la même chaumière où il avait été la veille, et où leurs collègues les attendaient. Les deux principales factions qui divisaient cette armée rassemblée à la hâte étaient convenues, après une longue et tumultueuse discussion, que chacune d'elles nommerait trois membres du conseil. Les caméroniens avaient choisi Burley, Macbriar et Kettledrummle; les modérés, Poundtext, Henry Morton et un petit propriétaire, le laird de Langcale. Les deux partis

se trouvaient complétement balancés par cette représentation dans le conseil ; mais il paraissait probable que les opinions les plus violentes auraient la prépondérance.

La délibération de ce jour, du moins, fut plus paisible qu'on ne devait s'y attendre d'après celle de la veille. Après avoir examiné leurs ressources actuelles et l'accroissement présumable de leurs forces, les chefs résolurent de conserver leur position, afin de donner aux renforts le temps de les rejoindre; mais de marcher le lendemain vers Tillietudlem, et de sommer le château de se rendre. En cas de refus, on tenterait l'assaut; et si l'on y échouait, on laisserait devant la place une force suffisante pour la bloquer et la réduire par la famine, tandis que le principal corps d'armée se porterait sur Glascow, pour en chasser lord Ross et Claverhouse.

La première démarche de Henry dans sa nouvelle carrière allait donc être d'attaquer un château appartenant à la mère de celle qui possédait toute son affection, et que défendait le major Bellenden, pour qui il avait autant d'estime que d'amitié et de reconnaissance. Il sentit tout l'embarras de sa position. Pourtant il se consola en songeant que l'autorité dont il venait d'être investi lui donnerait la facilité d'accorder aux habitants de Tillietudlem une protection à laquelle ils n'auraient pu compter s'il ne s'était pas trouvé dans l'armée presbytérienne. Il se flatta même qu'il pourrait ménager entre le château et les insurgés des conditions de neutralité qui probablement mettraient la famille Bellenden à l'abri des dangers de la guerre civile.

CHAPITRE XXIV.

> A cet affreux carnage, échappé non sans peine,
> Arrive un chevalier inondé de sueur;
> Son coursier haletant avec lenteur se traîne.
>
> FINLAY.

Occupons-nous maintenant des habitants de Tillietudlem.

L'aurore du jour qui suivit le combat de Loudon-Hill avait lui sur les créneaux, et déjà les défenseurs de la place avaient repris leurs travaux de fortification, lorsque la sentinelle postée sur une haute tour, appelée la Tour de Garde, annonça qu'un cavalier se dirigeait vers le château.

Lorsqu'il fut un peu plus près, on reconnut l'uniforme du régiment des gardes. La lenteur du pas de sa monture, la manière dont il se tenait en selle, annonçaient qu'il était malade ou blessé. On courut ouvrir le guichet pour le faire entrer, et l'on reconnut avec joie lord Evandale, mais tellement affaibli par la perte de sang qu'avaient occasionnée ses blessures, qu'il fallut qu'on l'aidât à descendre de cheval; et lorsqu'il entra dans le salon, appuyé sur le bras d'un domestique, les deux dames jetèrent un cri de surprise et d'horreur. Pâle comme la mort, couvert de sang, son uniforme déchiré, les cheveux en désordre, il ressemblait moins à un homme qu'à un spectre.

— Dieu soit loué! s'écria lady Marguerite quand elle fut revenue de son effroi; Dieu soit loué de vous avoir arraché des mains des scélérats altérés de sang, qui ont massacré tant de fidèles serviteurs du roi!

— Grâce au ciel! dit Edith, vous êtes ici, vous êtes en sûreté! Que d'inquiétude nous avons éprouvée à votre sujet! Mais vous êtes blessé, Milord, et je crains que vous ne trouviez pas ici les secours nécessaires.

— Mes blessures ne sont pas dangereuses, répondit lord Evandale qu'on avait fait asseoir sur un fauteuil; ce n'est que la perte de mon sang qui m'a épuisé. Mais je ne viens pas ici pour ajouter à vos dangers par ma faiblesse; mon seul but était de voir si je pouvais vous être de quelque utilité. Permettez-moi, lady Marguerite, d'agir en cette occasion comme votre fils, — comme votre frère, Edith.

Il appuya sur ces mots *votre frère* comme s'il eût craint qu'elle ne pût croire que c'était en qualité d'amant qu'il faisait ses offres de service. Edith s'aperçut de sa délicatesse, et n'y fut pas insensible; mais ce n'était pas le moment de faire assaut de beaux sentiments.

— Nous sommes disposés à nous défendre, Milord, dit la vieille dame avec dignité. Mon frère a pris le commandement de la garnison, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu les rebelles trouveront ici la réception qu'ils méritent.

— Que j'aurais de plaisir, répondit-il, à coopérer à la défense du château! Mais dans l'état de faiblesse où je suis réduit, je ne serais qu'un fardeau pour vous. Ma présence pourrait même accroître votre danger; car si les rebelles apprenaient qu'un officier du régiment des gardes a reçu asile à Tillietudlem, ils n'en seraient que plus acharnés à s'en emparer. S'ils ne le trouvent défendu que par votre

famille, ils marcheront probablement sur Glascow plutôt que de risquer un assaut.

— Pouvez-vous, Milord, s'écria Edith avec cet élan de sensibilité qui caractérise souvent les femmes, et qui leur convient si bien, pouvez-vous nous croire capables d'assez de lâcheté et d'égoïsme pour consentir à votre départ? Croyez-vous que de telles considérations puissent empêcher vos amis de vous donner une retraite protectrice dans un moment où le pays est couvert d'ennemis, où il vous est impossible de vous défendre? Existe-t-il en Écosse une chaumière d'où l'on consentît à vous laisser sortir dans une pareille situation? Pensez-vous que nous souffrirons que vous quittiez un château que nous croyons assez fort pour vous protéger?

Elle prononça ces mots d'une voix fortement émue; et la rougeur qui colorait ses joues annonçait toute la sincérité, toute la générosité de ses sentiments.

— Lord Evandale ne peut songer à nous quitter, dit lady Marguerite. Je panserai ses blessures moi-même : c'est tout ce que peut faire une dame de mon âge en temps de guerre; mais le laisser partir du château de Tillietudlem quand l'épée de l'ennemi menace de l'immoler!... je ne le permettrais pas au dernier des soldats qui portent l'uniforme de Sa Majesté, encore moins à lord Evandale. Ma maison ne subira jamais un pareil déshonneur. Le château de Tillietudlem a été trop honoré de la visite de Sa Maj...

Elle fut interrompue par l'arrivée de son beau-frère.

— Nous avons fait un prisonnier, mon oncle, s'écria Edith, un prisonnier blessé, et qui veut nous échapper. J'espère que vous nous aiderez à le retenir de force.

— Lord Evandale! s'écria le major; j'éprouve autant de plaisir que lorsque j'obtins mon premier grade. Claverhouse nous avait fait craindre que vous ne fussiez prisonnier, que vous n'eussiez même perdu la vie.

— Je la dois à un de vos amis, répondit Evandale avec quelque émotion, et en baissant les yeux comme s'il eût craint de voir l'impression que ce qu'il allait dire pouvait causer à miss Behenden. Renversé de cheval et sans défense, le fer était levé sur ma tête, lorsque M. Morton, le prisonnier pour lequel vous vous êtes vous-même intéressé hier, s'est généreusement interposé en ma faveur, a sauvé mes jours au péril des siens, et m'a fourni les moyens de m'évader.

En achevant ces mots, une curiosité pénible pour son cœur triompha de sa première résolution; il leva les yeux sur Edith, et crut lire dans ceux de la jeune dame la joie qu'elle ressentait en apprenant que son amant vivait, qu'il était libre, et qu'il ne s'était pas laissé vaincre en générosité. Tels étaient en effet les sentiments de miss Bellenden; mais il s'y mêlait une véritable admiration pour la franchise avec laquelle lord Evandale venait de rendre justice à son rival et de reconnaître qu'il en avait reçu un service que, suivant toute probabilité, il aurait mieux aimé devoir à tout autre.

Le major, qui n'aurait pas remarqué l'émotion de sa nièce et de lord Evandale, eût-elle été mille fois plus évidente, se contenta de dire : — Puisque Henry Morton a quelque influence sur ces misérables, je suis ravi qu'il en ait fait un si bon usage; mais j'espère qu'il se tirera de leurs mains aussitôt qu'il le pourra. Je ne doute pas qu'il le désire : je connais ses principes, je sais qu'il déteste leur jargon mystique et leur hypocrisie. Je l'ai entendu bien souvent rire de la pédanterie de ce vieux coquin, le ministre presbytérien Poundtext, qui après avoir joui pendant tant d'années de la tolérance du gouvernement, vient de lever le masque à la première occasion, et de joindre les insurgés à la tête de plus des trois quarts des habitants de sa paroisse, entraînés par ses discours. — Mais comment vous êtes-vous échappé, après avoir quitté le champ de bataille, Milord?

— Hélas! dit lord Evandale en souriant, comme un chevalier couard, en usant de toute la vitesse de mon cheval. J'ai pris la route sur laquelle je croyais avoir le moins à craindre de rencontrer des ennemis, et vous ne devineriez jamais où j'ai trouvé une retraite la nuit dernière.

— Au château de Braklan, sans doute, dit lady Marguerite, ou chez quelque autre gentilhomme loyal.

— Non, Milady; je me suis présenté dans plusieurs châteaux, et j'en ai été éconduit sous différents prétextes, mais en réalité parce qu'on craignait que ma présence n'y attirât l'ennemi. C'est dans une chaumière que j'ai trouvé un refuge, chez une pauvre veuve dont le mari a été fusillé, il y a trois mois, par un détachement de mon régiment, et dont les deux fils sont dans les rangs des insurgés.

— Est-il possible? une fanatique se montrer capable de tant de générosité! Sans doute qu'elle ne partage pas les sentiments de sa famille?

— Pardonnez-moi, Milady, mais elle n'a vu en moi qu'un homme blessé et en danger. Oubliant que j'étais un officier du parti ennemi, elle a bandé mes blessures, elle m'a donné un lit; elle m'a soustrait à la vue d'un détachement d'insurgés qui poursuivaient les fuyards, et ne m'a laissé partir ce matin qu'après s'être assurée que je pouvais me rendre ici sans risques.

— Voilà une noble action, dit miss Bellenden, et je suis certaine, Milord, que vous trouverez quelque occasion de récompenser tant de générosité.

— J'ai contracté pendant cette malheureuse journée des obligations de toutes parts, miss Edith; mais je me flatte qu'on ne m'accusera pas de manquer de reconnaissance, quand l'occasion de la prouver se présentera.

Chacun alors renouvela ses instances pour engager lord Evandale à rester au château; et le major se servit d'un argument qui fut décisif. — Vous ne disconviendrez pas, Milord, dit-il, que vous ne deviez obéissance aux ordres de votre colonel. Je vous apprendrai donc qu'il m'a autorisé à retenir au château tout officier de son régiment qui s'y présenterait, afin de maintenir l'ordre et la discipline parmi les cavaliers qu'il m'a laissés; et, en vérité, je me suis déjà aperçu que cela était nécessaire.

— C'est m'opposer un argument sans réplique, que de dire que, dans mon état de faiblesse, mon séjour ici peut être utile.

— Quant à vos blessures, Milord, si ma sœur, lady Bellenden, veut entreprendre, pour sa part, de combattre les symptômes fébriles, s'il en survient, je réponds que mon ancien soldat Gédéon Pique sait panser une plaie aussi bien qu'aucun membre de la corporation des chirurgiens-barbiers. Il a eu assez d'occasions de pratiquer au temps de Montrose, car nous n'avions pas beaucoup de chirurgiens qui eussent fait leurs cours, comme bien vous pensez. — Vous restez donc avec nous?

— Je vous l'ai dit, major, répondit Evandale en regardant Edith, les motifs que j'avais de quitter le château cèdent, tout puissants qu'ils sont, à ceux qui m'offrent le moyen de vous servir. — Oserais-je vous demander, major, les moyens et les plans de défense que vous avez adoptés? Ou voulez-vous que je vous suive pour jeter un coup d'œil sur les travaux?

— Je crois, mon oncle, dit Edith qui remarquait l'état de fatigue

et d'épuisement du blessé, que puisque Milord consent à faire partie de notre garnison, vous devez commencer par le soumettre à votre autorité, en lui intimant l'ordre de se rendre dans son appartement, afin qu'il prenne du repos et qu'il recouvre ses forces avant d'entamer aucune discussion militaire.

— Edith a raison, dit la vieille dame; il faut vous mettre au lit à l'instant, Milord, et avaler un fébrifuge que je vais composer de ma main. Ma demoiselle de compagnie, mistress Martha Weddell, vous fera du bouillon de poulet. Je ne vous conseillerai pas le vin. — John Gudyil, que la femme de charge prépare la chambre du dais. Il faut que lord Evandale se couche tout de suite. Pique examinera l'état de ses blessures et y mettra le premier appareil.

— Ce sont là de tristes préparatifs, Madame, dit lord Evandale en remerciant lady Margaret avant de quitter la salon; mais je me soumets à tout ce que vous prescrirez, et j'espère que, grâce à vos bontés, je pourrai bientôt m'occuper de la défense du château plus efficacement qu'à cette heure. C'est à vous de me mettre en état de vous offrir le service de mon bras; quant à ma tête, vous n'en avez pas besoin, tant que le major est avec vous.

A ces mots il sortit.

— Excellent jeune homme! dit le major, et d'une modestie!...

— Il n'a point, reprit lady Marguerite, cet amour-propre qui fait croire à tant de jeunes gens qu'ils savent mieux ce qui leur convient que les personnes qui ont de l'expérience.

— Et si bien fait! et si généreux! ajouta Jenny Dennison, qui, entrée pendant cette conversation, se trouva bientôt seule avec sa maîtresse, le major étant allé inspecter les travaux, et lady Margaret préparer la potion promise.

Edith ne répondit à tous ces éloges que par un soupir; mais quoiqu'elle gardât le silence, elle n'en sentait pas moins vivement combien ils étaient mérités par celui qui en était l'objet.

— Après tout, continua Jenny, Milady a bien raison de dire qu'on ne doit avoir confiance dans aucun presbytérien : il n'y en a pas un qui ait ni foi ni loi. Qui aurait cru que le jeune Milnwood et Cuddy Headrigg auraient pris parti avec ces coquins de whigs?

— Que voulez-vous dire, Jenny? repartit miss Edith d'un ton d'impatience; quelles absurdités me débitez-vous?

— Je sais bien que cela ne vous est pas agréable à entendre, et il

ne l'est pas plus pour moi de vous le dire; mais il faut bien que vous l'appreniez, car on ne parle que de cela dans le château.

— De cela! de quoi? avez-vous envie de me faire perdre l'esprit?

— Que M. Morton s'est joint aux rebelles, et qu'il a été nommé un de leurs chefs.

— C'est un mensonge! une basse calomnie! vous êtes bien hardie d'oser me le répéter. Henry Morton est incapable d'oublier ce qu'il doit à son roi et à son pays. C'est une cruauté pour moi. — C'en est une pour..... pour des innocents persécutés et qui ne peuvent se défendre. Je vous dis qu'il est incapable d'une telle action.

— Mon Dieu! miss Edith, il faudrait avoir plus de connaissance des jeunes gens que je n'en ai et que je n'ai envie d'en avoir, pour pouvoir dire ce qu'ils sont capables de faire ou de ne pas faire; mais Holliday et un autre cavalier se sont déguisés ce matin en paysans pour faire une re... reconnaissance, comme dit M. Gudyil; ils ont pénétré jusque dans le camp des révoltés, et ils viennent de nous dire qu'ils y ont vu M. Henry Morton monté sur un des chevaux du régiment, armé d'un sabre et de pistolets, et vivant de pair à compagnon avec les autres chefs. Il donnait des ordres aux troupes; et Cuddy était derrière lui, revêtu de la veste galonnée du brigadier Bothwell, avec une cocarde de rubans bleus à son chapeau, parce que c'est la couleur du Covenant, et une chemise à jabot, comme un lord : ça lui convient bien, vraiment!

— C'est impossible, Jenny, reprit vivement Edith; cette nouvelle n'est pas vraie. Mon oncle n'en a pas entendu parler.

— Je le crois bien: Holliday est rentré cinq minutes après l'arrivée de lord Evandale; et, dès qu'il l'a eu apprise, il a juré ses grands dieux qu'à présent qu'il y avait au château un officier du régiment, il ne ferait pas son... son rapport, je crois, jusqu'à ce que lord Evandale pût le recevoir à son réveil, et peut-être aussi que tout ce qu'il m'en a dit était pour me chagriner relativement à Cuddy.

— C'est cela même, folle; il a voulu vous tourmenter par cette fausse nouvelle.

— Je ne puis le croire; car John Gudyil a fait entrer l'autre dragon dans l'office, et celui-ci, qui est un vieux soldat dont je ne sais pas le nom, lui a conté absolument la même histoire, mot pour mot, en buvant un verre d'eau-de-vie. Et M. Gudyil est entré dans une grande colère, et nous a dit que tout cela venait de la faute de Mi-

lady et du major, et que, si on avait fusillé hier matin M. Henry et Cuddy, ils ne seraient pas en ce moment les armes à la main avec les rebelles. Il me semble qu'il n'a pas tout à fait tort.

A peine Jenny avait-elle prononcé ces mots, qu'elle fut effrayée en voyant l'effet qu'ils produisaient sur sa maîtresse, effet que les principes politiques et religieux dans lesquels elle avait été élevée rendaient plus violent encore : ses couleurs l'abandonnèrent, la respiration lui manqua, et elle tomba sans connaissance sur un fauteuil. Jenny coupa ses lacets, lui jeta de l'eau froide sur le visage, lui brûla des plumes sous le nez, employa, mais en vain, tous les moyens usités en pareil cas.

— Dieu me pardonne! dit-elle; qu'ai-je fait? malheureuse que je suis! je voudrais qu'on m'eût coupé la langue! Mais qui aurait cru qu'elle eût pris la chose ainsi! et tout cela pour un jeune homme! comme si c'était le dernier! — Miss Edith, ma chère maîtresse, reprenez courage! après tout, cela peut bien n'être pas vrai! — On m'a toujours dit que ma langue me jouerait quelque mauvais tour.—Bon Dieu! si Milady venait! Miss Edith est justement sur le trône où personne ne s'est jamais assis depuis qu'il a servi au roi! Que faire? que devenir?

Pendant que Jenny se lamentait ainsi sur sa maîtresse et sur elle même, Edith reprenait peu à peu connaissance, et sortait de l'état d'angoisse où l'avait plongée cette nouvelle inattendue. — S'il avait été malheureux, dit-elle, je ne l'aurais jamais abandonné; s'il était mort, je l'aurais pleuré toute ma vie; s'il avait été infidèle, je lui aurais pardonné; mais un rebelle à son roi, un traître à son pays, un homme associé à des scélérats et à des meurtriers! Je l'arracherai de mon cœur, dût cet effort me conduire au tombeau.

Elle essuya ses yeux et se leva du fauteuil, ou du trône, comme l'appelait lady Marguerite. Jenny, toujours effrayée, se hâta de secouer le coussin, pour effacer les traces de ce que lady Bellenden aurait probablement appelé une profanation. Telle n'eût pas été cependant l'idée de Charles lui-même, s'il eût connu la grâce et la beauté de celle qui usurpait ainsi momentanément ses droits. Jenny offrit ensuite à sa maîtresse le soutien de son bras. — Prenez mon bras, miss Edith : il faut que le chagrin ait son cours, après quoi...

— Non, Jenny, répondit-elle avec fermeté; vous avez été témoin de ma faiblesse, vous allez être témoin de mon courage. Le sentiment

du devoir me soutiendra. Cependant je n'agirai pas avec précipitation : je veux connaître les motifs de sa conduite ; après quoi je saurai l'oublier.

En parlant ainsi, miss Bellenden se retira dans son appartement pour examiner son cœur et réfléchir aux moyens d'en bannir le souvenir de Morton.

— C'est singulier, dit Jenny quand elle se trouva seule, une fois le premier moment passé, miss Edith prend son parti aussi aisément que moi, plus aisément même, car je n'ai jamais été attachée à Cuddy Headrigg comme elle l'était au jeune Milnwood. Mais, après tout, il n'y a peut-être pas de mal d'avoir des amis des deux côtés. Si les rebelles s'emparent du château, comme cela est fort possible, car nous n'avons guère de vivres, et les dragons mangent en un jour ce qui nous suffirait pour un mois, M. Morton et Cuddy étant avec eux, leur protection vaudra de l'or. C'était ma première idée quand j'ai appris cette nouvelle.

Ayant fait cette réflexion consolante, la chambrière alla reprendre le cours de ses occupations ordinaires, laissant sa maîtresse occupée du soin d'arracher de son cœur les sentiments qu'elle avait éprouvés jusqu'alors pour Henry Morton.

CHAPITRE XXV.

Courage, mes amis, encore un autre assaut!
SHAKSPEARE. *Henry V.*

Tous les renseignements qu'on put se procurer dans la soirée confirmèrent l'opinion que l'armée des insurgés marcherait sur Tillietudlem le lendemain dès la pointe du jour. Pique avait examiné les blessures de lord Evandale ; elles étaient en grand nombre, mais aucune n'était dangereuse. La grande quantité de sang qu'il avait perdue, autant peut-être que le spécifique si vanté de lady Marguerite, avait empêché la fièvre de se déclarer, de sorte que, malgré sa faiblesse, et quoiqu'il souffrît encore beaucoup, il voulut se lever de très-bonne heure ; on ne put même le décider à garder la chambre. S'appuyant sur

une canne, il voulut encourager ses soldats par sa présence, et examiner les travaux de défense qu'on pouvait soupçonner le major d'avoir ordonnés conformément aux anciens principes de l'art militaire. Personne n'était plus apte que lord Evandale à donner d'excellents avis à ce sujet, car ayant pris le parti des armes dès sa première jeunesse, il avait servi avec distinction en France et dans les Pays-Bas, et la tactique avait été la principale étude de toute sa vie. Cependant il trouva peu de chose à modifier, et, sauf l'article des provisions, il reconnut qu'une place si forte avait peu à craindre de l'attaque d'ennemis tels que ceux qui la menaçaient.

Les deux espions dont Jenny avait parlé à sa maîtresse avaient fait leur rapport à lord Evandale, qui en avait rendu compte au major; mais celui-ci refusait opiniâtrément de croire que Morton eût pris parti chez les insurgés.— Je le connais mieux que vous, disait-il : vos deux coquins n'ont pas osé avancer assez; ils ont été trompés par quelques traits de ressemblance, ou ils ont ajouté foi à la première histoire qu'on leur a contée.

— Je ne partage pas votre opinion, major : je crois que nous le verrons à la tête des insurgés, et j'en éprouverai beaucoup plus de regret que de surprise.

— Vous ne valez pas mieux que Claverhouse, dit le major en souriant : il me soutenait hier en face qu'à ce jeune homme, qui a autant de courage que de fierté et d'aussi bons principes que qui que ce soit, il ne manquait qu'une occasion pour se mettre à la tête des rebelles.

— D'après la manière dont il a été traité, et les soupçons dont il s'est vu l'objet, quel autre parti pouvait-il prendre? Quant à moi, je ne sais s'il mérite plus de blâme que de compassion.

— Le blâme, Milord! la compassion! Si ce qu'on dit est vrai, il mérite la corde; et je ne m'en dédirais pas, fût-il mon propre fils.— La compassion! non, Milord, vous ne le pensez pas.

— Je vous donne ma parole d'honneur, major, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je pense que nos chefs politiques et nos prélats ont employé contre ce pays des mesures trop acerbes. On s'est porté à des extrémités fâcheuses, et l'on a exaspéré non-seulement la basse classe, mais encore tous ceux que l'esprit de parti ou un entier dévouement au gouvernement n'enchaîne pas sous les drapeaux du roi.

— Je ne suis pas politique, Milord, et ces distinctions sont trop

subtiles pour moi. Mon épée appartient au roi, et je suis prêt à la tirer dès qu'il l'ordonne.

— J'espère, major, que vous verrez que la mienne ne tient pas au fourreau; mais je voudrais de tout mon cœur m'en servir contre des ennemis étrangers. Au surplus, ce n'est pas l'instant de discuter cette question, car je vois l'ennemi s'avancer.

L'armée des insurgés commençait effectivement à se montrer sur une colline peu éloignée. Elle prit la direction du château, mais fit halte avant d'être arrivée à portée de canon, comme si elle n'avait pas voulu s'exposer au feu des batteries de la tour. Elle paraissait beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'avait présumé; et, à en juger par la profondeur de ses colonnes, il fallait qu'elle eût reçu des renforts considérables. De part et d'autre, il y eut un moment d'anxiété, et les rangs des covenantaires, agités par l'incertitude qui présidait à leurs mouvements, semblaient hésiter à s'engager plus avant. Leurs armes, qui dans leur diversité présentaient un coup d'œil pittoresque, brillaient au soleil, dont les rayons étaient reflétés par une forêt de piques, de mousquets, de hallebardes, de haches d'armes. Enfin, de cette masse se détachèrent trois ou quatre cavaliers, qui paraissaient être des chefs : ils s'avancèrent et gagnèrent une petite hauteur plus rapprochée du château.

John Gudyil, qui avait quelques connaissances comme artilleur, pointa un canon sur ce groupe, puis se tournant vers le major, il lui dit :

— Mon commandant, ferai-je feu? je vous réponds qu'il en restera quelqu'un sur la place.

Le major regarda lord Evandale.

— Patience, dit celui-ci; je vois qu'ils déploient un drapeau blanc.

En effet, un des cavaliers mit pied à terre et s'achemina seul vers les murailles, portant un drapeau blanc au bout d'une pique. Le major et lord Evandale descendirent de la tour, et s'avancèrent jusqu'à la première barricade pour le recevoir, ne jugeant pas à propos de le laisser entrer dans l'intérieur de la place, tandis que de leur côté les compagnons du parlementaire allaient rejoindre l'armée, comme s'ils eussent prévu les intentions favorables de Gudyil à leur égard.

A en juger par son air et son maintien, l'envoyé des presbytériens paraissait rempli de cet orgueil caractère distinctif de cette secte enthousiaste. Une sorte de sourire méprisant se faisait remarquer sur

ses lèvres, et ses yeux à demi fermés, se tournant vers le ciel, semblaient mépriser les choses terrestres pour ne s'occuper que de contemplations célestes.

Lord Evandale ne put s'empêcher de sourire en examinant cette figure grotesque à travers les barrières.

— Avez-vous jamais vu pareil automate? dit-il; ne croirait-on pas que des ressorts le font mouvoir? Pensez-vous que cela puisse parler?

— Oh! oui, répondit le major, il me rappelle mes anciennes connaissances. C'est un vrai puritain, du vrai levain pharisaïque. — Écoutez, il tousse, il va faire une sommation avec un texte de sermon en place de trompette.

Miles Bellenden, qui dans les guerres civiles précédentes avait eu plus d'une occasion de connaître le jargon et les manières de ces fanatiques, ne se trompait pas dans ses conjectures; seulement, au lieu d'un exorde de sermon en prose, l'envoyé, qui était le laird de Langcale, entonna d'une voix de stentor la paraphrase en vers du 24e psaume :

Ouvrez vos portes orgueilleuses,
Princes qui régnez en ces lieux;
Laissez entrer du roi des cieux
Les phalanges victorieuses.

— Ne l'avais-je pas deviné? dit le major à lord Evandale. — Et s'avançant ensemble jusqu'à la porte de la barricade, il demanda au laird de Langcale pourquoi il venait se lamenter devant le château, comme un pourceau poursuivi par le vent.

— Je viens, répondit celui-ci sans saluer et toujours sur le même ton, je viens, au nom de l'armée religieuse et patriotique des presbytériens, pour parler au jeune fils de Belial, William Maxwell, dit lord Evandale, et au vieux pécheur endurci Miles Bellenden de Charnwood.

— Et qu'avez-vous à leur dire? répondit ce dernier.

— Est-ce à eux que je parle?

— Oui; quelle est votre mission?

— Voici donc la sommation que vous adressent les chefs de l'armée, répliqua l'envoyé en remettant un papier à lord Evandale; et voici pour Miles Bellenden une lettre d'un jeune homme qui a l'honneur de commander une division. Lisez promptement, et puisse le

ciel faire fructifier dans vos cœurs les paroles que vous allez lire, ce dont je doute pourtant beaucoup!

La sommation était conçue en ces termes:

« Nous chefs nommés et constitués de l'armée presbytérienne réunie pour la cause de la liberté et de la véritable religion, faisons sommation à William Maxwell, lord Evandale, à Miles Bellenden de Charnwood, et à tous autres actuellement en armes dans le château de Tillietudlem, de faire à l'instant la reddition dudit château, sous condition qu'ils auront la vie sauve, et pourront se retirer avec armes et bagages; s'ils s'y refusent, nous les prévenons que nous les y forcerons par le fer et le feu, et qu'il n'y a plus de quartier; et ainsi puisse Dieu défendre sa sainte cause! » — John Balfour de Burley. quartier-maître général de l'armée presbytérienne, pour lui et les autres chefs, par ordre du conseil. »

La lettre adressée au major était de Henry Morton. En voici le contenu :

« Mon respectable ami, j'ai fait une démarche, qui, entre autres conséquences pénibles, va, je le crains bien, m'exposer à votre désapprobation. Je me suis trouvé engagé sans y penser, sans l'avoir désiré ni prévu, et par suite de l'oppression dont vous avez vu que j'avais été la victime. Je ne puis cependant m'en repentir, et ma conscience est tranquille sur les suites que peut avoir ma conduite. Pouvais-je voir plus longtemps nos droits foulés aux pieds, notre liberté violée, nos personnes outragées, notre sang répandu sans motif et sans jugement légal? Les excès de nos persécuteurs auront amené la fin de leur tyrannie. Je ne crois pas digne du nom d'homme libre celui qui, pensant comme moi, se séparerait de la cause de sa patrie; mais Dieu, qui connaît le fond de mon cœur, sait pourtant que je ne partage pas les passions violentes et haineuses d'une partie de ceux qui se trouvent dans nos rangs. Mes vœux les plus ardents sont de voir cette guerre promptement terminée par le concours des hommes prudents et modérés des deux partis, et d'obtenir le rétablissement d'une paix qui, sans diminuer en rien les droits constitutionnels du roi, substituera la justice de la magistrature civile au despotisme militaire, permettra à chacun d'honorer Dieu suivant sa conscience, et enchaînera l'enthousiasme fanatique par la douceur et

la raison, au lieu de le pousser jusqu'à la frénésie par la persécution et l'intolérance.

« Avec de pareils sentiments, vous devez sentir combien il m'est pénible de me trouver en armes devant le château de votre respectable parente. On nous assure que vous avez intention de le défendre contre nous; permettez-moi de vous représenter qu'une telle mesure ne conduirait qu'à une inutile effusion de sang. Vous n'avez pas eu le temps nécessaire pour faire des préparatifs suffisants de résistance; et si nos troupes ne se rendent pas maîtresses de la place par un assaut, le défaut de vivres vous forcera bientôt à capituler. Dans l'un et l'autre cas, mon cœur saigne en songeant aux souffrances et aux malheurs auxquels ceux qui l'habitent seraient exposés.

« Ne supposez pas, mon respectable ami, que je voudrais vous voir accepter des conditions qui pourraient ternir la réputation sans tache que vous avez acquise et méritée. Faites sortir du château les soldats qui s'y trouvent, j'assurerai leur retraite, et j'obtiendrai qu'on n'exige de vous qu'une promesse de neutralité pendant le cours de cette malheureuse guerre. Vous ne recevrez point garnison, et les domaines de lady Marguerite, aussi bien que les vôtres, seront respectés.

« Je pourrais vous alléguer bien d'autres motifs à l'appui de ma proposition; mais dans la crainte où je suis de paraître coupable à vos yeux, je sens que, présentées par moi, les meilleures raisons perdraient leur influence. Je finis donc par vous assurer que, quels que puissent être vos sentiments à mon égard, la reconnaissance que je vous dois ne sortira jamais de mon cœur, et que le plus heureux instant de ma vie serait celui où je pourrais vous en convaincre autrement que par des paroles. Ainsi donc, quoiqu'il soit possible que, dans le premier moment de chaleur, vous rejetiez ces propositions, si les événements vous déterminaient par la suite à les accepter, n'hésitez pas à me le faire savoir, et croyez que je serai toujours heureux de pouvoir vous être de quelque utilité. — Henry Morton. »

Le major lut cette lettre avec une indignation qu'il ne chercha point à cacher. — L'ingrat! le traître! s'écria-t-il en la remettant à lord Evandale. Rebelle de sang-froid! sans avoir l'excuse de l'enthousiasme qui anime ces misérables fanatiques! J'aurais dû ne pas oublier qu'il est presbytérien. Je devais songer que je caressais un

jeune loup qui finirait par vouloir me déchirer. Si saint Paul revenait sur terre, et qu'il fût presbytérien, il se révolterait avant trois mois. Ils portent dans leur sang le principe de la rébellion.

— Je serai le dernier, dit lord Evandale, à proposer de rendre le château ; mais si nous venons à manquer de vivres, et que nous ne recevions pas de secours, je crois que nous pourrons profiter de cette ouverture pour assurer la sortie de nos dames.

— Elles souffriront toutes les extrémités plutôt que de rien devoir à la protection d'un hypocrite à langue dorée, répliqua le major. Mais d'abord congédions le digne ambassadeur. — Retournez vers vos chefs, reprit-il en s'adressant à Langcale, et dites-leur qu'à moins qu'ils n'aient une confiance toute particulière dans la dureté de leurs crânes, je ne leur conseille pas de venir les frotter contre ces vieilles murailles. Avertissez-les aussi de ne plus nous envoyer de parlementaire, ou nous le ferons pendre en représaille du meurtre du cornette Grahame.

L'ambassadeur retourna avec cette réponse vers ceux qui l'avaient envoyé. Dès qu'il eut rejoint l'armée, des cris tumultueux s'y firent entendre; un étendard rouge bordé de bleu y fut déployé.

Au moment où la brise du matin déroulait les larges plis de ce signal de guerre et de défi, l'ancienne bannière de la famille Bellenden fut arborée sur la tour, ainsi que le drapeau royal; une décharge générale de l'artillerie du château porta la mort et le désordre dans les premiers rangs des insurgés, et aussitôt les chefs la mirent à l'abri sur le revers de la montagne.

— Je crois, dit Gudyil en faisant recharger les canons, qu'ils trouvent que le bec de nos faucons est un peu dur pour eux. Ce n'est pas pour rien que le faucon siffle.

Il parlait encore, quand la pente de la montagne fut de nouveau couverte par les ennemis, qui firent une décharge générale de leurs armes à feu. A la faveur des nuages de fumée, une colonne de piquiers, commandée par Burley, non moins vaillant qu'enthousiaste, soutenant bravement le feu de la garnison, s'avança jusqu'à la première barricade, en força l'entrée, blessa quelques-uns de ceux qui la défendaient, et les contraignit à se retirer derrière la seconde. Mais, grâce aux précautions du major, leur avantage n'alla pas plus loin. Exposés à découvert aux projectiles lancés de la tour, ne pouvant faire aucun mal à des ennemis protégés par des fortifications et

retranchés derrière des palissades, ils furent obligés de se retirer avec perte, ce qu'ils ne firent toutefois qu'après avoir détruit la première barricade à coups de haches, de manière à ne pas permettre aux assiégés de s'y loger de nouveau.

Balfour fut le dernier à quitter ce poste : il resta même seul un instant, une hache à la main, travaillant comme un pionnier, et tranquille au milieu des balles qui sifflaient autour de lui.

Cette première attaque fit connaître aux insurgés la force de la place qu'ils se proposaient d'emporter ; aussi dirigèrent-ils la seconde avec plus de précautions. Un fort parti d'excellents tireurs (dont plusieurs avaient figuré à l'exercice du perroquet) dirigé par Henry Morton, fit un détour à travers le bois, et parvint à gagner une position d'où l'on pouvait inquiéter les défenseurs de la seconde barricade, tandis que Burley, à la tête d'une autre colonne, les attaquait de front.

Les assiégés reconnurent le danger dont les menaçait ce mouvement, et tâchèrent d'empêcher l'approche de cette troupe en tirant sur elle chaque fois qu'elle était à découvert. Les assaillants, de leur côté, montraient autant de sang-froid que d'intrépidité, ce qu'il faut attribuer en grande partie au jugement de leur chef, qui déployait autant d'intelligence pour ménager ses soldats que pour attaquer les ennemis.

Plusieurs fois Morton enjoignit aux siens de viser contre les Habits-Rouges plutôt que contre les défenseurs du château, et surtout d'épargner les jours du vieux major, que son intrépidité portait à se montrer partout où le danger était le plus grand. Il continua ainsi sa marche, de buisson en buisson, de rocher en rocher, au milieu de la mousqueterie du château, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la position qu'il voulait occuper : alors il put faire feu sur les défenseurs de la barricade. Aussitôt Burley, profitant de la confusion que son jeune collègue jetait parmi eux, les attaqua de front avec fureur, força la seconde palissade, les poussa jusqu'à la troisième, et y entra avec eux sa hache à la main, en criant à haute voix : — Tuez ! tuez ! point de quartier aux ennemis de Dieu et de son peuple ! le château est à nous. — Les plus intrépides de ses soldats, animés par ses cris, se précipitèrent à sa suite, tandis que les autres travaillaient à construire un abri dans la seconde barricade, pour s'y établir si le château n'était pas emporté par ce coup de main.

Lord Evandale ne put contenir plus longtemps son impatience : le bras en écharpe, il se mit à la tête de ce qui restait de troupes dans le château, et, les animant du geste et de la voix, il fit une sortie pour venir au secours de ses gens, trop vivement pressés par Burley.

Le combat devint terrible. L'étroit passage était encombré par les hommes de Burley qui accouraient au secours des leurs; les soldats d'Evandale, animés par la présence de leur capitaine, combattaient vaillamment : pour eux, l'infériorité du nombre était balancée en partie par une grande habitude des armes, et par l'avantage de leur position, qu'ils défendaient avec des piques, des hallebardes, les crosses de leurs carabines et leurs sabres. Ceux qui étaient dans l'intérieur faisaient feu toutes les fois qu'ils pouvaient viser sur les assaillants sans risquer d'atteindre leurs camarades. Les tireurs de Morton, rôdant à l'entour, ne cessaient de leur répondre chaque fois qu'ils apercevaient un mouvement par les créneaux. Le château était enveloppé d'une fumée épaisse, et les rochers retentissaient des cris des combattants. Au milieu de cette scène de confusion, un singulier hasard faillit mettre les assiégeants en possession de Tillietudlem.

Cuddy Headrigg faisait partie des tireurs de Morton. Il n'existait pas aux environs du château un buisson ni une pointe de rocher qu'il ne connût parfaitement. Cent fois il avait été avec Jenny cueillir des noisettes dans les bois qui l'entouraient. Cuddy ne manquait pas de bravoure, mais ne se souciait pas de chercher le danger pour le plaisir de s'exposer, ou pour la gloire qui devait en résulter. Lorsqu'il vit que du château on tirait sur la troupe dont il faisait partie, comme il se trouvait à l'arrière-garde, il tourna sur la gauche, suivi de trois ou quatre de ses compagnons, et pénétrant à travers un fourré, il arriva sous les murailles, du côté opposé à celui contre lequel on dirigeait l'attaque. On avait négligé de fortifier cette partie de la place, parce qu'elle paraissait suffisamment défendue par la nature, étant située au haut d'une montagne escarpée et bordée de tous côtés par des précipices Il est bien certain qu'une armée n'aurait pu l'attaquer de ce côté, parce que quelques hommes déterminés auraient suffi pour précipiter au bas de la montagne les ennemis qui seraient parvenus jusqu'au sommet ; mais on n'avait pas prévu que parmi ces derniers il y en eût qui s'exposeraient à ce danger précisément pour en éviter un autre.

C'était là que se trouvait une certaine fenêtre de la cuisine, par la-

quelle, grâce aux branches d'un certain if qui s'élevait de la fente d'un rocher, Goose Gibby était sorti en fraude du château pour porter au major la lettre de miss Edith, et qui sans doute avait favorisé jadis d'autres projets de contrebande.

— Voilà un endroit que je connais bien, dit Cuddy en s'appuyant sur son fusil pour reprendre haleine. Combien de fois n'ai-je pas aidé Jenny Dennison à sortir par cette fenêtre! Combien de fois y ai-je passé moi-même pour aller jouer un peu après le labour!

— Et qui nous empêche d'y grimper maintenant? lui demanda un de ses camarades qui était un gaillard entreprenant.

— Je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, répondit-il; mais que nous en reviendra-t-il?

— Ce qu'il nous en reviendra? Nous sommes cinq; il n'y a plus personne dans le château : nous nous en emparerons pendant qu'on se bat entre les palissades.

— A la bonne heure; mais songez-y bien! que pas un de vous ne touche Jenny, ni miss Edith, ni lady Margaret, ni le vieux major, ni personne de la maison. Quant aux soldats, à la bonne heure; je ne m'en inquiète pas.

— Allons, allons! reprit l'autre : entrons d'abord; nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire.

Cuddy, poussé par ses compagnons, semblait avancer à regret. Sa conscience lui disait tout bas qu'il allait bien mal reconnaître les bontés que lady Marguerite avait eues si longtemps pour lui et pour sa famille; et d'une autre part, il ne savait pas de quelle manière il pouvait être reçu dans la pièce où il s'agissait d'entrer. Cependant il grimpa sur l'if. Deux de ses compagnons y montèrent après lui, et les autres s'apprêtèrent à les suivre. La fenêtre, fort étroite, avait été autrefois garnie de barreaux de fer; mais le temps, ou plutôt les domestiques pour sortir plus facilement, les avaient détachés. Il était donc facile de s'introduire par là, pourvu qu'à l'intérieur il ne se trouvât personne pour y mettre obstacle; ce dont Cuddy, toujours prudent, voulait s'assurer avant de tenter l'aventure. N'écoutant donc ni les prières ni les menaces de ceux qui le suivaient, il allongeait le cou pour regarder au dedans, quand sa tête fut aperçue par Jenny Dennison, qui s'était établie dans la cuisine comme dans un lieu de sûreté. Elle poussa un cri épouvantable, courut à la cheminée, où elle venait de mettre sur le feu une grande marmite pleine de soupe

aux choux, ayant promis à Tom Holliday de lui préparer à déjeuner, prit cette marmite, revint à la fenêtre, et criant : — Au meurtre! au meurtre! nous sommes toutes perdues, le château est pris, — elle en déchargea le contenu sur la tête de Cuddy.

Servie d'une autre façon, la soupe aurait sans doute été un régal pour lui ; mais à la manière dont elle lui fut administrée, il aurait été guéri pour le reste de ses jours de l'envie de se faire soldat, s'il eût en ce moment levé les yeux. Heureusement pour notre homme de guerre qu'il avait pris l'alarme au premier cri de Jenny, et qu'il s'expliquait avec ses camarades, baissant la tête pour leur dire combien il était urgent de battre en retraite ; de sorte que le casque et le justaucorps de peau de buffle qui avaient appartenu à Bothwell protégèrent sa personne contre la plus grande partie du liquide brûlant. Toutefois, il reçut assez d'éclaboussures pour sauter au plus vite à bas de l'arbre par-dessus ses compagnons, au grand péril de ses membres ; puis, sans écouter ni raisons, ni prières, ni menaces, il prit le chemin le plus court pour rejoindre le gros de l'armée, sans vouloir recommencer l'attaque.

Quant à Jenny, après avoir ainsi jeté sur le corps d'un de ses admirateurs les aliments que ses blanches mains préparaient pour l'estomac de l'autre, elle continua ses cris d'alarme, en mentionnant tour à tour les crimes appelés par les légistes *les quatre plaids de la couronne;* à savoir : le meurtre, le feu, le viol et le vol.

Ces horribles clameurs donnèrent si bien l'alarme et excitèrent une telle confusion, que le major Bellenden et lord Evandale, craignant quelque surprise sur un autre point, jugèrent à propos de se borner à la défense de l'intérieur du château, et y rentrèrent avec leurs soldats, abandonnant à l'ennemi les ouvrages avancés.

Leur retraite ne fut pas inquiétée, car la terreur panique de Cuddy et de ses compagnons avait produit parmi les assiégeants à peu près les mêmes effets que les cris de Jenny parmi les assiégés.

Il ne fut plus question de part ni d'autre de renouveler le combat : les insurgés avaient beaucoup souffert, et d'après la résistance qu'ils avaient éprouvée en emportant les barricades, ils avaient peu d'espérance d'enlever la place. D'un autre côté, la situation des assiégés n'était pas rassurante : ils avaient eu deux ou trois hommes tués, et plusieurs blessés. L'ennemi, il est vrai, en avait perdu vingt; mais cette perte, quoique plus considérable, était bien moins sen-

sible pour une armée plus nombreuse, tandis que l'acharnement qu'il avait montré prouvait évidemment que les chefs avaient résolu de s'emparer de la place, et qu'ils étaient bien secondés par le zèle de leurs soldats. Cependant, ce qu'on avait le plus à craindre dans le château c'était la famine, dans le cas où les assiégeants se borneraient à un blocus, car le major n'avait pas réussi à y faire entrer autant de vivres qu'il l'aurait désiré, et la plus active surveillance ne pouvait empêcher les dragons d'en gaspiller une partie, tous les jours. Ce fut donc en faisant des réflexions assez tristes qu'il donna ordre de boucher la croisée par laquelle Cuddy avait failli surprendre le château; et on en fit autant de toutes celles qui auraient pu faciliter une nouvelle tentative du même genre.

CHAPITRE XXVI.

Le roi de ses soldats a réuni l'élite.
SHAKSPEARE. *Henry IV*, partie II.

ANS la soirée, les chefs de l'armée presbytérienne tinrent une conférence sérieuse. La perte qu'ils avaient éprouvée ne les encourageait pas à recommencer l'attaque; et, comme c'est l'ordinaire, c'étaient leurs plus braves soldats qu'ils avaient à regretter. Ils devaient craindre encore, en laissant refroidir l'enthousiasme de leurs partisans par des efforts infructueux pour s'emparer d'un château fort d'une importance secondaire, que leur nombre ne diminuât par degrés, et qu'ils ne perdissent l'occasion de profiter du moment où une insurrection soudaine prenait le gouvernement au dépourvu. D'après ces motifs, il fut décidé que le corps d'armée s'avancerait vers Glascow pour en déloger le régiment de lord Ross et les débris de celui de Claverhouse, sous le commandement de Henry Morton et de quelques autres chefs, et que Burley resterait devant Tillietudlem avec cinq cents hommes, pour bloquer le château et réunir les renforts qui ne cessaient d'arriver.

Morton ne fut nullement satisfait de cet arrangement; il dit à Burley que les motifs les plus puissants lui faisaient désirer de rester devant Tillietudlem, et que si on voulait lui en confier le blocus, il

ne doutait pas d'arriver à un arrangement qui, sans être rigoureux pour les assiégés, donnerait toute satisfaction à l'armée. Burley devina facilement le motif de son jeune collègue. Intéressé à bien connaître le caractère et les dispositions de ses compagnons d'armes, et grâce à l'enthousiasme de la vieille Mause et à la simplicité de Cuddy, qu'il avait questionnés avec adresse, il avait appris quelles étaient les relations de Morton avec une partie des habitants du château. Il profita du moment où Poundtext se levait en annonçant qu'il allait dire seulement quelques mots sur les affaires publiques, ce qui (comme Burley l'interpréta avec raison) promettait un discours d'une heure; et tirant Morton à l'écart, il eut avec lui un entretien.

— Tu n'es pas sage, jeune homme, lui dit-il, de vouloir sacrifier la cause sainte à ton amitié pour un Philistin incirconcis et à ta concupiscence pour une Moabite.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur Balfour, répondit Morton avec colère, et vos allusions me déplaisent. Je ne sais quel peut être votre motif pour me faire un tel reproche et pour m'adresser un langage si peu civil.

— Avoue la vérité; conviens que tu voudrais veiller sur la sûreté des habitants de ce château avec la sollicitude d'une mère pour ses enfants, plutôt que de faire triompher sur le champ de bataille la bannière de l'église d'Écosse.

— Si vous voulez dire que je préférerais terminer cette guerre sans effusion de sang, plutôt que d'acquérir de la gloire et de l'autorité aux dépens des jours de mes concitoyens, vous avez parfaitement raison.

— Et je n'ai pas tort de penser que tu n'exclurais pas de cette pacification générale tes amis de Tillietudlem.

— Certainement je dois trop de reconnaissance au major Bellenden pour ne pas souhaiter de lui être utile, autant que me le permettra l'intérêt de la cause que j'ai embrassée. Je n'ai jamais fait un mystère de mes sentiments pour lui.

— Je le sais; mais quand tu aurais voulu me les cacher, je ne les en aurais pas moins découverts. Maintenant, écoute-moi : Miles Bellenden a des vivres pour un mois.

— Vous vous trompez. Nous savons que ses provisions ne peuvent durer plus d'une semaine.

— On le dit ainsi; mais j'ai acquis la preuve qu'il a lui-même ré-

pandu ce bruit afin de déterminer la garnison à une diminution de ration, pour faire traîner le siége en longueur jusqu'à ce que le glaive qui nous menace ait le temps de s'aiguiser et vienne nous atteindre.

— Et pourquoi n'en avoir pas instruit le conseil de guerre ?

— A quoi bon détromper là-dessus Kettledrummle, Macbriar, Poundtext et Langcale ? Tu sais toi-même que tout ce qu'on leur dit est transmis à l'armée entière par la bouche des prédicateurs. L'armée est déjà découragée en songeant qu'il faudra peut-être passer huit jours devant ce château ; que serait-ce si elle apprenait qu'au lieu d'une semaine ce sera un mois ?

— Mais pourquoi me l'avoir caché à moi ? pourquoi m'en instruire à présent ? — Avant tout, quelles sont vos preuves ?

— En voici plusieurs, dit froidement Burley en lui montrant un grand nombre de réquisitions envoyées par le major pour faire fournir au château des grains, des bestiaux et des fourrages.

La quantité en était telle, que Morton ne put s'empêcher de penser que le château se trouvait effectivement approvisionné pour plus d'un mois. Mais Burley se garda bien d'ajouter, ce dont il était parfaitement instruit, qu'on n'avait pas satisfait à la plupart de ces réquisitions, et que les dragons chargés de les porter avaient souvent vendu dans un village les provisions qu'ils venaient d'obtenir dans un autre, à peu près comme sir John Falstaff[1] en agissait avec les recrues levées pour le roi.

— Il ne me reste plus qu'une chose à te dire, reprit Burley, voyant qu'il avait produit sur l'esprit de Morton l'impression qu'il désirait, c'est que cette circonstance ne t'a pas été cachée plus longtemps qu'à moi-même, car ce n'est qu'aujourd'hui que ces papiers m'ont été remis. Tu vois donc que tu peux aller avec joie devant Glasccw, et y travailler au grand œuvre de la rédemption du peuple : tu es bien assuré qu'en ton absence il ne peut arriver rien de fâcheux à tes amis du parti des méchants, puisque le château est approvisionné, et que je n'aurai plus une force suffisante pour tenter de le prendre d'assaut : d'ailleurs les ordres du conseil sont de me borner à un blocus.

— Mais, dit Morton qui éprouvait une répugnance invincible à s'éloigner de Tillietudlem, pourquoi ne pas me charger de commander le blocus ? Pourquoi ne marchez-vous pas vous-même sur Glas-

1 Shakspeare, *Henry V.*

cow? cette mission est sans contredit la plus importante et la plus honorable.

— Et c'est pour cela que j'ai travaillé à en faire charger le fils de Silas Morton. Je me fais vieux, et ces cheveux blancs ont assez de l'honneur qu'on achète au prix du danger. Je ne veux pas parler de cette bulle d'air que les hommes appellent gloire terrestre, mais de cet honneur réservé à celui qui ne travaille pas négligemment. Ta carrière est à peine ouverte. Tu as encore à prouver que tu es digne de la confiance que les chefs de l'armée t'ont témoignée. Tu n'as point pris part à l'affaire de Loudon-Hill; tu étais captif. Ici j'ai été chargé de l'attaque la plus dangereuse, et tu n'as combattu qu'à couvert. Si tu restais dans l'inaction devant de vieilles murailles, tandis qu'un service actif t'appelle ailleurs, toute l'armée proclamerait le fils de Silas Morton un enfant dégénéré.

Gentilhomme et soldat, Morton fut piqué par cette dernière réflexion, et, sans réfléchir davantage, il consentit à l'arrangement proposé. Ne pouvant toutefois se défendre d'un sentiment de défiance qu'il était trop franc pour dissimuler, — Monsieur Balfour, dit-il, entendons-nous bien. Vous n'avez pas cru au-dessous de vous de donner quelque attention à mes affections particulières; permettez-moi de vous apprendre que j'y suis aussi constamment attaché qu'à mes principes politiques. Il est possible que pendant mon absence vous trouviez l'occasion de servir ou de blesser ces affections; soyez bien assuré que, quelles que puissent être les suites de notre entreprise, votre conduite en cette occasion vous assurera ma reconnaissance éternelle ou mon ressentiment implacable, et, quelles que soient ma jeunesse et mon inexpérience, je saurai trouver des amis qui m'aideront à prouver l'une ou l'autre.

— Est-ce une menace? dit Burley d'un air froid et hautain; vous auriez pu me l'épargner. Je sais apprécier le zèle de mes amis; quant aux menaces de mes ennemis, je les méprise du plus profond de mon cœur. Mais je veux ne trouver ici aucun motif d'offense. Allez remplir la mission qui vous est confiée : quoi qu'il puisse arriver ici pendant votre absence, j'aurai pour vos désirs toute la déférence qui sera compatible avec la soumission due aux ordres d'un maître qui n'en reconnaît aucun.

Morton fut obligé de se contenter de cette promesse un peu ambiguë. — Si nous sommes battus, pensa-t-il, le château sera secouru

avant d'être obligé de se rendre à discrétion; si nous sommes vainqueurs, je vois, d'après la force du parti modéré, que ma voix aura autant de poids que celle de Burley dans les déterminations ultérieures.

En se rapprochant du lieu où se tenait le conseil, Morton et Burley entendirent Kettledrummle qui ajoutait *quelques mots* d'application à une longue harangue. Quand il eut fini, Morton déclara qu'il consentait à suivre le corps principal dans sa marche sur Glascow; on lui nomma des collègues, et les prédicateurs ne perdirent pas cette occasion de placer une exhortation *fortifiante*.

Le lendemain matin les insurgés prirent le chemin de Glascow. Notre intention n'est pas de nous appesantir sur tous les incidents de cette guerre; on peut les trouver dans l'histoire de cette époque. Il suffira de dire que lord Ross et Claverhouse, ayant appris qu'ils allaient être attaqués par une force supérieure, se retranchèrent dans le centre de la ville, résolus à bien recevoir les insurgés et à ne pas leur abandonner la capitale de l'Écosse occidentale.

Les presbytériens se partagèrent en deux divisions pour faire leur attaque; la première pénétra dans la ville par le côté du collége et de l'église cathédrale, tandis que la seconde se présentait sur Gallowgate, principale entrée du sud-est. Chacune d'elles était commandée par des chefs résolus, et l'une et l'autre déployèrent un grand courage; mais leur valeur ne put tenir contre les avantages réunis de la discipline et d'une excellente position. Ross et Claverhouse avaient placé des soldats dans toutes les maisons des rues par où l'ennemi devait passer pour arriver au cœur de la ville; ils avaient formé plusieurs barricades avec des chariots et des chaînes de fer; et, à mesure que les insurgés avançaient, leurs rangs étaient éclaircis par des décharges de mousqueterie qui partaient de mains invisibles. Morton et les autres chefs firent mille efforts et s'exposèrent bravement pour engager leurs troupes à surmonter ces obstacles, mais en vain; ils les virent fléchir et reculer de toutes parts.

Morton fut un des derniers à se retirer; il maintint l'ordre dans la retraite, parvint à rallier qnelques fuyards avec lesquels il contint les détachements qui commençaient à les poursuivre. Cependant il eut le vif déplaisir d'entendre quelques-uns de ceux qui avaient fui les premiers dire que cet échec venait de ce qu'on avait mis à leur tête un jeune homme non éclairé d'inspirations célestes et imbu

d'idées mondaines; au lieu que si le fidèle et vertueux Burley les avait dirigés, ils auraient triomphé, comme à l'attaque des barricades de Tillhetudlem.

Dans l'enthousiasme de son émulation, Henry avait peine à contraindre sa bouillante colère en entendant de tels reproches sortir de la bouche de ceux qui avaient été découragés les premiers; mais il n'en sentit que mieux que, désormais engagé dans cette entreprise périlleuse, il n'avait d'autre alternative que de vaincre ou de périr.— Je ne puis reculer, pensa-t-il; forçons tout le monde, même Edith, même le major Bellenden, à convenir du moins que le courage de Morton, qu'ils traitent de rebelle, n'est pas indigne de celui de son père.

Il régnait si peu de discipline dans l'armée, et elle se trouvait dans un tel état de désorganisation, que les chefs crurent prudent de s'éloigner à quelques milles de Glascow, afin d'avoir le temps d'établir dans ses rangs autant d'ordre qu'on pouvait espérer d'y en introduire. Cet échec n'empêchait pourtant pas que de nombreux renforts ne leur arrivassent à chaque instant. La nouvelle du succès de Loudon-Hill électrisait tous les esprits, et celle de l'échec qu'on venait d'essuyer n'avait pas encore eu le temps de se répandre parmi ces nouvelles recrues : il y en eut plusieurs qui s'attachèrent à la division de Morton; mais il voyait avec regret qu'il perdait tous les jours de son crédit sur ceux qui partageaient l'exagération fanatique des covenantaires. Ses sentiments de tolérance étaient appelés indifférence pour la cause d'en haut; les sages précautions qu'il prenait pour la sûreté de l'armée étaient traitées de confiance impie dans les moyens humains; enfin, on lui préférait les chefs en qui un zèle aveugle suppléait aux connaissances militaires, et qui dispensaient leurs soldats de discipline et de subordination, pourvu qu'ils eussent des sentiments exagérés et un enthousiasme féroce[1].

1. Ces divisions qui déchirèrent la petite armée des insurgés étaient simplement fondées sur l'incertitude où l'on était si les droits et l'autorité du roi devaient être reconnus ou non, et si le parti qui avait pris les armes devait être satisfait d'un libre exercice de sa religion, ou insister sur le rétablissement du presbytérianisme dans son autorité suprême, et avec le pouvoir de prédominer sur toute autre espèce de culte. Le peu de gentilshommes des campagnes qui s'étaient joints à l'insurrection, et avec eux la plus grande partie du clergé, pensaient qu'il valait mieux limiter leurs demandes à ce qu'il était possible d'obtenir. Mais le parti qui avait suggéré ces mesures modérées fut appelé par les plus zélés bigots le parti érastien, qui désirait placer l'église sous l'influence du gouvernement civil; et ils les accusaient d'être « un piége tendu à Mizpah, un filet jeté sur le Thabor. » — (Voyez la vie de sir Robert Hamilton dans les *Grands Hommes d'Écosse*, et le récit donné par sir Robert de la bataille de Bothwell-Bridge.)

Morton supportait cependant le principal fardeau du commandement; car ses collègues, sachant que la tâche de rétablir l'ordre et la discipline n'est pas la fonction qui rend un chef le plus agréable à ses soldats, la lui abandonnèrent volontiers. Il eut donc à vaincre bien des obstacles; cependant il fit de tels efforts, qu'il parvint en trois jours à remettre ses troupes sur un pied assez respectable, et il se crut en état de faire une nouvelle tentative.

On ne peut douter que Morton n'eût le plus grand désir de se mesurer personnellement avec Claverhouse, dont il avait reçu une si cruelle injure. Ce désir devait doubler son activité; mais Claverhouse trompa son espoir; car, satisfait d'avoir eu d'abord l'avantage, il ne voulut pas attendre que les presbytériens, plus forts en nombre et en discipline, vinssent l'attaquer de nouveau; il évacua la ville, et se retira à Édimbourg. Les insurgés entrèrent donc sans résistance dans Glascow. Or, quoique Morton eût manqué ainsi l'occasion de laver l'affront subi par la première division de l'armée, la retraite des troupes royales et la prise de Glascow firent accourir une foule de nouveaux soldats dans les rangs des presbytériens, et ranimèrent leur courage. Il fallut nommer de nouveaux officiers, organiser de nouveaux régiments et de nouveaux escadrons, les façonner à la discipline, et Henry Morton fut encore chargé de ce soin. Il s'en acquitta volontiers et avec habileté, parce que son père lui avait appris de bonne heure la théorie de l'art militaire, et il voyait d'ailleurs qu'aucun des autres chefs n'avait la volonté de le suppléer, ni les connaissances nécessaires pour remplir cette tâche importante.

Cependant la fortune paraissait vouloir favoriser les entreprises des insurgés au delà de l'espérance des plus ardents. Le conseil privé d'Écosse, étonné de la résistance provoquée par ses mesures arbitraires, fut frappé de terreur, et resta incapable d'agir avec promptitude. Le peu de troupes qu'il y avait dans le royaume se retirèrent sur Édimbourg, pour protéger la métropole contre les attaques des rebelles. Les vassaux de la couronne furent sommés de se mettre en campagne, et de s'acquitter envers le roi du service militaire qu'ils lui devaient à cause de leurs fiefs; mais cette mesure ne fut pas favorablement accueillie. Généralement la guerre déplaisait à la noblesse, et ceux qui se montraient disposés à prendre les armes en étaient détournés par la répugnance de leurs femmes, de leurs mères et de leurs sœurs.

En attendant, la nouvelle de la révolte était arrivée à la cour d'Angleterre, où l'on fut surpris que le gouvernement établi en Écosse n'eût pas su l'étouffer dès sa naissance : on douta de sa capacité ; on commença à croire que son système de sévérité n'était nullement propre à ramener les esprits ; on résolut donc de nommer au commandement général de l'armée d'Écosse le duc de Monmouth, qui, par son mariage, avait acquis beaucoup d'influence dans le sud de ce pays. La science militaire dont il avait donné plusieurs fois des preuves sur le continent fut jugée nécessaire pour réduire les rebelles sur le champ de bataille, tandis que la douceur et la bonté de son caractère pouvaient contribuer à calmer les esprits, à faire naître des sentiments plus favorables au gouvernement. Le duc reçut donc des pleins pouvoirs, et partit de Londres avec des forces nombreuses pour prendre la direction des affaires civiles et militaires

CHAPITRE XXVII.

— A Bothwell-Hill je dois courir
Pour y vaincre ou pour y mourir.
Ancienne ballade.

Il y eut des deux côtés suspension des opérations militaires pendant plusieurs jours. Le gouvernement se bornait à prendre les mesures nécessaires pour empêcher les presbytériens de marcher sur la capitale, tandis que ceux-ci s'occupaient d'augmenter leurs forces. Dans cette vue, ils avaient établi une espèce de camp, où ils étaient protégés contre une attaque soudaine, au milieu du parc appartenant au château ducal d'Hamilton, situation centrale, favorable pour réunir leurs renforts, et défendue par la Clyde, rivière rapide et profonde, qu'on ne pouvait traverser que sur un pont long et étroit, près du château et du village de Bothwell.

Ce fut là que Morton passa les quinze premiers jours qui suivirent la prise de Glascow, s'occupant de ses fonctions avec un zèle soutenu. Il avait plusieurs fois reçu des nouvelles de Burley, qui se bornait à lui dire en termes généraux que le château de Tillietudlem tenait encore. Ne pouvant supporter une plus longue incertitude sur

un sujet si intéressant pour lui, il résolut de faire part à ses collègues du désir qu'il avait d'aller à Milnwood, pour quelques jours, afin d'y régler des affaires domestiques; ou, pour mieux dire, il prit le parti de leur déclarer simplement sa détermination, ne voyant nulle raison pour ne pas prendre une liberté que se permettaient tous les autres. Cette ouverture fut mal accueillie : on sentait trop combien les services de Morton étaient utiles, pour ne pas craindre d'en être privé, même pour peu de temps, et chacun reconnaissait tout bas son incapacité à le remplacer. Toutefois, ses collègues ne purent lui imposer des lois plus sévères que celles auxquelles ils se soumettaient eux-mêmes, et il partit sans qu'on lui eût fait d'objections directes.

Le révérend M. Poundtext profita de cette occasion pour faire une visite à son presbytère de Milnwood, et honora Morton de sa compagnie. Le pays qu'ils avaient à parcourir s'étant déclaré en leur faveur, à l'exception de quelques barons de l'ancien parti des Cavaliers, qui se tenaient soigneusement enfermés dans leurs châteaux, ils se mirent en route sans autre suite que le fidèle Cuddy.

Le soleil allait se coucher, lorsqu'ils arrivèrent à Milnwood, où Poundtext dit adieu à son compagnon pour se rendre à sa demeure, située à un demi-mille plus près de Tillietudlem.

Quand Morton resta seul, livré à ses pensées, avec quelle émotion il reconnut les bois, les ruisseaux et les champs qui lui avaient été si familiers! son caractère, comme ses habitudes, ses idées, son genre de vie, avaient été changés presque subitement, et vingt jours semblaient avoir produit sur lui l'effet de vingt années. Un jeune homme doux, sensible et romanesque, élevé dans la dépendance, soumis aux caprices d'un parent sordide et tyrannique, avait soudain été poussé, par l'excès de l'oppression et des outrages, à se mettre à la tête d'une insurrection; il se voyait engagé dans les affaires d'un intérêt public, avait des amis à exciter, des ennemis à combattre, et sentait sa destinée individuelle liée à une révolution nationale. Il semblait qu'il eût passé, par une transition imprévue, des rêves romanesques de la jeunesse aux travaux et aux soucis de l'âge mûr; tout ce qui l'intéressait naguère était effacé de sa mémoire, excepté son attachement pour Edith; son amour même avait pris un caractère plus mâle et plus désintéressé par le mélange et le contraste d'autres sentiments. Tout en rêvant aux particularités de ce changement sou-

dain, aux circonstances qui l'avaient produit, aux conséquences probables qu'il entraînerait, le mouvement passager d'une inquiétude naturelle fit bientôt place à l'enthousiasme d'une généreuse confiance. — Je succomberai jeune, se dit-il, si je dois succomber; mes motifs seront mal interprétés, et mes actions condamnées par ceux dont l'approbation me flatterait le plus; mais le glaive de la liberté et du patriotisme est dans ma main; je ne succomberai point en lâche ni sans vengeance. Mon corps sera peut-être exposé au gibet; mais le jour viendra où l'infamie retombera sur la tête des oppresseurs. Je prends à témoin ce ciel dont le nom est si souvent profané dans cette guerre civile, je le prends à témoin de la pureté de mes intentions.

Arrivé à Milnwood, il frappa à la porte de son oncle, mais non plus avec la timidité d'un jeune homme craintif que tourmente le sentiment pénible de sa dépendance; la maison retentit des coups redoublés du marteau, et Alison, accourant au bruit, vint entr'ouvrir la porte avec précaution. Elle recula d'effroi en voyant l'habit militaire de Henry et le panache qui flottait sur son chapeau.

— Où est mon oncle, Alison? lui dit Morton en souriant de ses alarmes.

— Bon Dieu! monsieur Henry, est-ce bien vous? Cela n'est pas possible! Vous me semblez grandi depuis quinze jours; vous avez tout à fait l'air d'un homme à présent.

— C'est pourtant moi-même, Ailie : c'est sans doute mon habit qui me fait paraître plus grand à vos yeux, et nous vivons dans un temps où les enfants deviennent promptement des hommes.

— Oh! le malheureux temps, monsieur Henry! Pourquoi faut-il que vous vous en soyez ressenti! Mais qui pouvait l'empêcher? — Au surplus vous n'étiez pas trop bien traité ici; et, comme je l'ai dit bien des fois à votre oncle, marchez sur un ver, il se redresse.

— Vous avez toujours pris ma défense, Alison, et vous vouliez avoir seule le droit de me gronder. — Mais où est mon oncle?

— A Édimbourg. Il y est allé avec tout ce qu'il a pu emporter, croyant qu'il serait plus en sûreté qu'ici. Mais vous connaissez le laird aussi bien que moi.

— J'espère que sa santé n'a pas souffert?

— Ni sa santé ni ses biens; nous nous sommes conservés comme nous avons pu; et quoique les soldats de Tillietudlem nous aient pris la vache rouge et la vieille Kakie (vous vous en souvenez), ils nous

cédèrent un bon marché de quatre autres qu'ils conduisaient au château.

— Vous céder un bon marché ! Que voulez-vous dire ?

— Oui, un bon marché. Les dragons allaient de tous côtés chercher des provisions pour la garnison, mais ils faisaient leur vieux métier, allant et venant pour acheter et revendre, comme de véritables voleurs de bestiaux de l'ouest. Oh ! ma foi ! le major Bellenden n'a eu que la plus petite part de tout ce qu'ils ont pris en son nom.

— Mais le château doit manquer de provisions.

— Oh ! il en manque, il n'y a pas de doute.

— Burley m'a trompé ! s'écria vivement Henry comme éclairé d'une lumière soudaine ; sa conscience lui permet la ruse aussi bien que la cruauté. Je ne puis rester plus longtemps, mistress Wilson, il faut que je parte à l'instant.

— Quoi ! monsieur Henry, vous n'entrerez pas pour manger un morceau ? vous savez fort bien que j'ai toujours quelque chose en réserve.

— Impossible ! — Cuddy, sellez vos chevaux.

— Ils commencent à manger l'avoine, répondit Cuddy.

— Cuddy ! s'écria Alison. Quoi ! vous avez pris avec vous ce porte-malheur ! C'est lui qui, avec sa mendiante de mère, a été la première cause de tout le mal qui nous est arrivé ici !

— Allons, Mistress, allons, dit Cuddy, il faut savoir oublier et pardonner. Ma mère est avec sa sœur, ainsi elle ne vous tourmentera pas davantage ; moi, je suis le valet du capitaine, et je me flatte que depuis que j'ai soin de lui il n'a pas moins bonne mine que lorsque vous en étiez chargée. L'avez-vous jamais vu si bien ?

— En honneur et en conscience, dit la bonne Alison en jetant un regard de complaisance sur son jeune maître, il a tout à fait bonne tournure. Oh ! jamais vous n'avez eu si belle cravate à Milnwood. Ce n'est pas moi qui l'ai ourlée !

— Non, non, répliqua Cuddy ; elle est de ma façon. Elle vient de lord Evandale.

— De lord Evandale ? de celui que les whigs doivent pendre demain matin ?

— Pendre lord Evandale ? s'écria Morton vivement agité.

— C'est bien sûr, dit Alison. La nuit dernière il a fait une... com

ment dit-on? une sortie [1], je crois, avec des dragons pour tâcher de se procurer des vivres; mais les soldats ont été repoussés, et lui il a été fait prisonnier; si bien que Burley, le capitaine whig, a fait dresser une potence, et a juré (ou il a dit sur sa conscience, car les whigs ne jurent pas) que si le château ne se rendait pas demain matin au point du jour, lord Evandale serait pendu aussi haut que l'Aman de la Bible. — Mais allons, monsieur Henry, entrez; il ne faut pas que cela vous empêche de dîner.

— Qu'ils aient mangé ou non, sellez les chevaux! Il n'y a pas un instant à perdre, Cuddy.

Résistant à toutes les instances d'Alison, ils se remirent en route aussitôt, et Morton ne manqua pas de s'arrêter chez Poundtext pour l'engager à se rendre au camp avec lui.

Le vénérable ministre avait repris pour un instant ses habitudes pacifiques. Une pipe à la bouche, une pinte de bière devant lui, il était appuyé sur une table, feuilletant un ancien traité de théologie, et paraissait très-peu disposé à quitter ce qu'il appelait ses études, pour se remettre en chemin aux approches de la nuit; mais quand il eut appris ce dont il s'agissait, il renonça, quoique en gémissant, au projet qu'il avait formé de passer chez lui une soirée tranquille. Comme Morton, il pensa que, quoiqu'il pût convenir aux vues particulières de Burley de rendre impossible une réconciliation entre les presbytériens et le gouvernement en mettant à mort lord Evandale, l'intérêt du parti modéré était diamétralement opposé à cette mesure. D'ailleurs, pour rendre justice à Poundtext, il ne s'était jamais montré partisan des moyens extrêmes, ni d'aucun acte de violence qui ne parût autorisé par la nécessité. Il écouta donc avec beaucoup de complaisance les raisonnements par lesquels Morton chercha à lui démontrer la possibilité de voir lord Evandale devenir le médiateur de la paix à des conditions très-raisonnables, et il entra entièrement dans ses vues.

Il était onze heures du soir quand ils arrivèrent dans un hameau situé près du château de Tillietudlem, où Burley avait établi son quartier général. Une sentinelle les arrêta à l'entrée; mais s'étant

1. Il y a ici dans le texte un de ces calembourgs intraduisibles que l'auteur met quelquefois dans la bouche de ses personnages secondaires, et qui sont caractéristiques de la *phraséologie* populaire en Écosse. Une *sortie* se dit en anglais *sally*. Ce mot est aussi un synonyme familier du nom de femme *Sarah*. « Je m'étonne, ajoute mistress Wilson, qu'on donne des noms chrétiens à des actions si peu chrétiennes. »

nommés et fait reconnaître, ils se firent conduire auprès du chef. Dans le trajet, ils passèrent devant une masure, dont un poste assez nombreux gardait la porte, près de laquelle on avait dressé un gibet très-élevé qu'on pouvait apercevoir des tours du château. Cette vue confirma le rapport de mistress Wilson[1], et les porta à croire que c'était là que lord Evandale était détenu. Arrivés enfin au logis de Balfour, ils le trouvèrent lisant l'Écriture, ses armes placées près de lui, afin de pouvoir les saisir à la première alarme. Dès qu'il vit entrer ses deux collègues, il se leva précipitamment d'un air de surprise. — Qui vous amène ici? s'écria-t-il : apportez-vous de mauvaises nouvelles de l'armée?

— Non, répondit Morton; mais nous apprenons qu'il se passe ici des choses qui pourraient compromettre sa sûreté. Lord Evandale est prisonnier.

— Le Seigneur l'a livré entre nos mains.

— Et votre dessein est d'user de l'avantage que le ciel vous a accordé, pour déshonorer notre cause aux yeux de toute la nation en condamnant un prisonnier à une mort ignominieuse?

— Si le château de Tillietudlem ne m'est pas rendu demain à la pointe du jour, répondit Burley, que je périsse s'il ne meurt du supplice que son chef et son patron, John Grahame de Claverhouse, a fait subir à tant de saints du Seigneur.

— Nous avons pris les armes, dit Morton, pour mettre fin à ces cruautés, et non pour les imiter, encore moins pour venger sur l'innocent les fautes du coupable. Quelle loi peut justifier l'atrocité que vous voulez commettre?

— Tu l'ignores? Interroge ton compagnon : il te dira que c'est celle qui livra au glaive de Josué, fils de Nun, les habitants de Jéricho.

— Nous vivons sous une meilleure loi, dit le ministre. Elle nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et de prier pour ceux qui nous persécutent.

— C'est-à-dire, répondit Burley en le regardant de travers, que ta vieillesse est d'accord avec la fougue de ce jeune homme pour me contrarier en cette occasion.

1. Les caméroniens avaient éprouvé la persécution, mais leurs souffrances ne leur avaient point enseigné la miséricorde. Nous sommes informés par le capitaine Crichton qu'ils avaient élevé dans leur camp un immense gibet avec un rouleau de cordes neuves, posé à côté, à l'usage des royalistes qu'ils feraient prisonniers. Guild, dans son *Bellum Bothuellianum*, décrit avec détail cette machine.

— Nous avons tous, répondit Poundtext, la même autorité que toi sur cette armée, et nous ne souffrirons pas que tu fasses tomber un cheveu de la tête du prisonnier. Qui sait si Dieu n'en fera pas un instrument pour guérir les plaies d'Israël ?

— Quand on a appelé au conseil des gens comme toi, j'ai prévu que cela en viendrait là, s'écria Burley.

— Des gens comme moi ! Et qui suis-je donc pour que tu oses me parler ainsi ? N'ai-je pas pendant trente ans préservé mon troupeau de la fureur des loups, alors que Balfour combattait dans les rangs des incirconcis, étant lui-même un Philistin au front farouche et à la main sanglante ? Qui suis-je, as-tu demandé ?

— Je vais te le dire, puisque tu veux le savoir, répliqua Burley. Tu es un de ces hommes qui veulent récolter où ils n'ont pas semé, partager les dépouilles sans avoir pris part au combat ; qui suivent l'Évangile pour avoir leur part des pains et des poissons ; qui aimeraient mieux leur mense que l'église de Dieu, et qui enfin préfèrent être salariés par les païens plutôt que d'imiter la noble conduite de ceux qui ont tout abandonné pour se dévouer au Covenant.

— Je te dirai aussi, John Balfour, qui tu es ! s'écria Poundtext courroucé. — Tu es un de ces hommes sans pitié, dont les intentions sanguinaires sont la honte de l'église souffrante de ce malheureux royaume ; un homme dont la violence et les cruautés empêcheront la Providence d'accorder à notre sainte entreprise le succès désiré.

— Messieurs, dit Morton, je vous en supplie ! mettez fin à de tels discours ; et vous, Balfour, veuillez nous dire si votre intention est bien décidément d'ordonner la mort de lord Evandale, tandis qu'au contraire sa mise en liberté nous paraît une mesure utile au bien général du pays.

— Vous êtes ici deux contre un, s'écria Burley ; mais je présume que vous ne refuserez pas d'attendre que le conseil entier soit réuni pour prendre une détermination sur cette affaire.

— Nous ne nous y refuserions pas, dit Morton, si nous pouvions avoir confiance en celui sous l'influence duquel il se trouve ; mais vous savez, ajouta-t-il en le regardant fixement, que vous m'avez déjà trompé relativement à la situation du château.

— Va, repartit Burley d'un air de dédain, tu n'es qu'un jeune insensé qui, pour les yeux noirs d'une jeune fille, trahirais ta foi, ton honneur, la cause de ta patrie et celle de Dieu.

— Monsieur Balfour, s'écria Morton en portant la main à son épée, de tels propos exigent une satisfaction.

— Et tu l'auras quand tu voudras, jeune homme.

Ce fut au tour de Poundtext de s'interposer : il leur remontra les suites fâcheuses qu'une telle division pourrait entraîner, et parvint à opérer une espèce de réconciliation farouche.

— Eh bien, dit Burley, faites du prisonnier ce que vous voudrez, je m'en lave les mains, et je ne réponds pas de ce qui peut s'ensuivre. C'est moi qui l'ai fait prisonnier, avec ma lance et mon épée, pendant que vous, monsieur Morton, vous passiez des revues ou vous faisiez des parades, et pendant que vous, monsieur Poundtext, vous faisiez des sermons pour convertir les Écritures en érastianisme. N'importe, je le répète, faites-en ce que vous voudrez. — Dingwal, dit-il en appelant un officier qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide de camp, et qui couchait dans l'appartement voisin du sien, dites à la garde chargée de veiller sur le prisonnier de céder son poste à ceux que le capitaine Morton choisira pour la relever. — Le prisonnier est à votre disposition, Messieurs ; mais souvenez-vous qu'un jour viendra où vous aurez à rendre un compte terrible de toutes ces choses.

En parlant ainsi il leur tourna le dos, et entra brusquement dans un second appartement, sans leur dire adieu.

Ses deux collègues, après un moment de réflexion, jugèrent que la prudence exigeait qu'ils assurassent la vie du prisonnier, en plaçant près de lui une garde sur la fidélité de laquelle ils pussent compter. Un certain nombre de paroissiens de Poundtext étaient restés avec Burley, afin de s'éloigner le plus tard possible de leurs familles : c'étaient des jeunes gens actifs, appelés communément par leurs camarades les tireurs de Milnwood. Quatre d'entre eux acceptèrent les fonctions de sentinelles, et avec eux Morton laissa Headrigg, sur lequel il pouvait compter, en lui recommandant de l'appeler s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ayant pris ces dispositions, Morton et Poundtext se logèrent comme ils purent pour la nuit dans ce misérable hameau ; mais ils ne songèrent à goûter quelque repos qu'après avoir rédigé ensemble un mémoire qui contenait les demandes des presbytériens modérés. La principale était d'obtenir la tolérance de leur religion, la permission d'avoir des ministres de leur croyance, et d'écouter leurs instruc-

tions dans leurs églises, enfin une amnistie générale en faveur de tous ceux qui avaient porté les armes pour cette cause. Ce n'était, à leur avis, que demander le libre exercice des droits naturels des Écossais, et ils se flattaient de trouver, même parmi les royalistes les plus zélés, des avocats pour une concession qui ferait tomber les armes des mains d'une grande partie des insurgés, et qui ne laisserait aux autres aucun motif raisonnable de ne pas les poser.

Morton espérait d'autant plus que cette ouverture serait favorablement accueillie par le duc de Monmouth, que ce prince était d'un caractère doux, humain et conciliant. On savait qu'il n'apportait en Écosse aucun esprit de vengeance, ni même des dispositions défavorables aux presbytériens; et il disait hautement qu'il aspirait à la gloire de pacifier le pays, plutôt qu'à celle de le subjuguer. Il semblait donc à Henry que la seule chose nécessaire pour intéresser le duc en leur faveur, et obtenir de lui des conditions équitables, était de lui en faire porter la proposition par un homme considéré, non suspect de favoriser les presbytériens; et lord Evandale lui paraissait devoir parfaitement remplir cette mission pacifique. Il résolut de le voir le lendemain matin, et de s'assurer s'il consentirait à se charger du rôle de médiateur; mais un événement fortuit vint hâter l'exécution de ce projet.

CHAPITRE XXVIII.

Rendez votre maison, Madame;
Rendez votre maison à moi.
EDOM DE GORDON.

MORTON venait de mettre au net le projet des conditions de paix qu'il avait arrêté avec Poundtext, et il se disposait à prendre quelques instants de repos quand il entendit frapper à la porte. — Entrez, dit-il; et Cuddy Headrigg, entr'ouvrant la porte, montra sa grosse tête. — Entrez donc, répéta-t-il. Que me voulez-vous? y a-t-il quelque sujet d'alarme?

— Non, monsieur Henry; mais je vous amène quelqu'un qui désire vous parler.

— Et qui donc?

— Une de vos anciennes connaissances.

Alors Cuddy, ouvrant tout à fait la porte, fit avancer une femme

dont la figure était cachée par son plaid. — Venez, venez, lui dit-il; faut-il être honteuse ainsi? on dirait que vous ne connaissez pas M. Henry. — En même temps il tira le plaid, et fit voir à son maître les traits de Jenny Dennison, que celui-ci reconnut aussitôt. — Eh bien, Mistress, parlez donc : dites à M. Henry ce que vous vouliez dire à lord Evandale.

— Qu'est-ce que je voulais dire à M. Morton, lorsque j'allai le visiter quand il était prisonnier au château? répondit Jenny. Ne peut-on pas désirer de voir ses amis dans l'affliction, sans avoir rien de particulier à leur dire, gros mangeur de soupe?

Jenny fit cette réplique avec sa volubilité ordinaire; mais la voix lui manquait, ses joues étaient pâles, des pleurs roulaient dans ses yeux, ses mains tremblaient, et toute sa personne offrait les marques d'une agitation extraordinaire.

— Qu'avez-vous, Jenny? en quoi puis-je vous servir? lui demanda Morton. Je n'ai pas oublié que je vous ai plus d'une obligation; et s'il m'est possible de vous être utile, vous ne devez pas craindre un refus.

— Grand merci, monsieur Morton; je sais que vous avez toujours été compatissant, quoiqu'on dise que vous êtes bien changé maintenant.

— Et que dit-on de moi, Jenny?

— On dit que vous et les presbytériens vous avez juré de renverser le roi Charles de son trône, et que ni lui ni ses descendants, de génération en génération, ne s'y rassiéront jamais; et John Gudyil ajoute que vous détruirez les orgues des églises, et que vous ferez brûler par la main du bourreau le livre des bons protestants, comme on brûla le *Covenant* au retour du roi.

— Mes amis de Tillietudlem se pressent trop de me juger défavorablement. Je ne demande que la liberté de conscience pour nous, sans vouloir la ravir aux autres. Quant aux habitants du château, tout mon désir est de trouver l'occasion de leur prouver que j'ai toujours pour eux les mêmes sentiments, la même amitié.

— Dieu vous récompense de parler ainsi! dit Jenny en fondant en larmes; mais ils n'auront bientôt plus besoin de l'amitié de personne, car ils meurent de faim, faute de provisions.

— Serait-il possible? Je croyais bien qu'on n'y était pas dans l'abondance, mais non dans la famine! Est-il possible? les dames et le major...

— Ont souffert tout comme nous; ils ont partagé avec nous jusqu'au dernier morceau. Oh! mes pauvres yeux voient cinquante couleurs, tant je me sens faible, et j'ai la tête si pleine de vertiges, que je ne puis me tenir sur mes jambes.

La maigreur des joues de la pauvre fille prouvait qu'elle n'exagérait pas.

— Asseyez-vous! s'écria Morton en la forçant à prendre la seule chaise qui se trouvât dans la chambre; et, marchant à grands pas, comme hors de lui-même : — Aurais-je pu le croire? s'écria-t-il. — Cœur froid! fanatique cruel! lâche menteur! — Cuddy, allez chercher des aliments, du vin, tout ce que vous pourrez trouver.

— Du vin! un verre de whisky sera assez bon pour elle, marmotta Cuddy. A la voir me jeter sur la tête des marmites de soupe bouillante, on n'aurait pas cru qu'il y eût au château une telle disette de provisions.

Quelque faible et quelque chagrine qu'elle fût, Jenny ne put s'empêcher de rire de cette allusion à son exploit; mais sa faiblesse transforma presque aussitôt ce rire en un ricanement convulsif. Accablé de son état, et réfléchissant avec horreur à l'extrême détresse des habitants de Tillietudlem, Morton réitéra ses ordres à Headrigg, d'un ton qui n'admettait pas de réplique; et quand il fut parti : — Je présume, dit-il à Jenny, que c'est par ordre de votre maîtresse que vous êtes venue ici pour tâcher de voir lord Evandale? Que désire-t-elle? ses souhaits seront des ordres pour moi.

Jenny parut réfléchir. — Vous êtes un si ancien ami, monsieur Morton, répondit-elle enfin, qu'il faut que j'aie confiance en vous et que je vous dise la vérité.

— Soyez bien sûre, Jenny, que le meilleur moyen de servir votre maîtresse est de me parler avec franchise, dit Morton, voyant qu'elle hésitait encore.

— Eh bien donc, vous savez déjà que nous mourons de faim depuis huit jours : le major jure tous les matins qu'il attend du secours dans la journée, et qu'il ne rendra le château qu'après avoir mangé ses vieilles bottes, et vous devez vous souvenir que les semelles en sont épaisses. Les dragons, après la vie qu'ils sont depuis si longtemps accoutumés à mener, ne se soucient pas de jeûner, encore moins de mourir de faim. Depuis que lord Evandale est prisonnier, ils n'écoutent plus personne, et je sais qu'Inglis a le projet de livrer le château

à Burley, avec les dames et le major par-dessus le marché, s'il peut obtenir la vie sauve pour lui et ses soldats.

— Les coquins! et pourquoi n'en demandent-ils pas autant pour tous ceux qui sont dans le château?

— C'est qu'ils ont peur, aussi, de ne pas obtenir quartier pour eux-mêmes, tant ils ont fait de mal dans le pays. Burley en a déjà fait pendre un ou deux; de sorte qu'ils songent à tirer leur tête du collier aux dépens des honnêtes gens.

— Et vous veniez faire part à lord Evandale de cette fâcheuse nouvelle?

— Oui, monsieur Henry; Holliday m'a tout conté, et m'a aidée à sortir du château pour que je vinsse en informer lord Evandale, si je pouvais réussir à le voir.

— Mais que peut-il pour vous, étant prisonnier?

— Cela est vrai... Mais il peut faire des conditions pour nous... il peut nous donner quelques bons avis... il peut envoyer des ordres à ses dragons... il peut...

— S'évader, dit Morton en souriant, si vous trouvez la possibilité de lui en faciliter les moyens.

— Quand cela serait, répliqua Jenny avec fermeté, ce ne serait pas la première fois que j'aurais tâché d'être utile à un malheureux prisonnier.

— Je le sais, Jenny; je ne me pardonnerais pas de l'avoir oublié. — Mais voici Cuddy qui arrive avec des rafraîchissements; prenez quelque nourriture, et je me charge de votre commission pour lord Evandale.

— Il faut que vous sachiez, monsieur Henry, dit Cuddy en arrivant, que cette maligne pièce, cette Jenny Dennison cherchait à gagner Tom Rand, le garçon meunier, qui est de faction à la porte de lord Evandale, pour obtenir la permission de le voir; mais elle ne savait pas que j'étais derrière ses talons.

— Et vous m'avez fait une fière peur quand vous m'avez arrêtée, dit Jenny en lui donnant une chiquenaude sur l'oreille : si vous n'aviez pas été une vieille connaissance, mauvais sujet...

Cuddy, un peu radouci, regarda en souriant sa rusée maîtresse; et Morton, mettant son épée sous le bras, s'enveloppant de son manteau, se rendit à la maison où lord Evandale était détenu.

— Y a-t-il du nouveau? demanda-t-il aux sentinelles en arrivant.

— Rien d'extraordinaire, dit l'une d'elles, si ce n'est la jeune fille que Cuddy a arrêtée, et deux messagers que Burley vient d'envoyer à Kettledrummle et à Macbriar, qui battent leur tambour d'église[1] depuis cet endroit-ci jusqu'à Hamilton.

— C'est sans doute pour les engager à revenir au camp, dit Morton en affectant un air d'indifférence.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit la sentinelle, qui avait causé avec les messagers.

— Burley, pensa Morton en lui-même, veut s'assurer la majorité dans le conseil, afin de faire sanctionner tous les actes de cruauté qu'il lui plaira de commettre. Allons, il faut que je me hâte, ou l'occasion est perdue.

En entrant dans la chambre où l'on avait déposé le prisonnier, Henry le trouva chargé de fers, et couché sur un lit de bourre. Evandale se souleva dès qu'il l'entendit entrer, et offrit à ses yeux des traits tellement changés par la perte de sang qu'avaient occasionnée ses blessures, et par le défaut de nourriture et de sommeil, qu'on aurait eu peine à reconnaître en lui le jeune officier plein de vigueur et de santé qui avait si vaillamment combattu à l'affaire de Loudon-Hill. Une lampe éclairait sa chambre : il reconnut Morton, et témoigna quelque surprise.

— Je suis désespéré de vous voir ainsi, Milord, lui dit Henry.

— On dit, monsieur Morton, que vous aimez la poésie, répondit le capitaine : en ce cas vous devez vous rappeler ces vers :

De lourds verrous et des murs bien épais
Rendent-ils seuls un cachot redoutable?
Pour le captif que l'injustice accable,
C'est l'ermitage où son âme est en paix.

Au surplus, mon emprisonnement me parût-il plus insupportable encore, c'est un mal bien court, puisque je dois en être délivré demain matin.

— Par la mort !

— Sans doute. Je n'ai pas d'autre espérance. Votre collègue Burley me l'a fait annoncer ; et comme il a déjà trempé ses mains dans le sang de plusieurs de mes soldats dont l'obscurité devait être la sau-

1. C'est-à-dire, qui prêchent. Le tambour de l'église pour la prédication est une expression du poème d'*Hudibras* : *Pulpit drum ecclesiastical.*

vegarde, moi qui n'ai pas les mêmes droits à sa clémence je ne dois pas m'imaginer qu'il épargnera mes jours.

— Mais le major Bellenden peut rendre le château pour vous sauver la vie.

— Il n'en fera rien, tant qu'il aura un homme pour défendre la place et qu'il pourra lui donner de quoi l'empêcher de mourir de faim. Je connais sa résolution à cet égard; elle est digne de lui, et je serais fâché qu'il en changeât à cause de moi.

Morton s'empressa d'informer Evandale du complot formé par les dragons de livrer à l'ennemi le château, le major et les dames. Il pouvait à peine l'en croire. Enfin, revenu de sa surprise, — Que faire? dit-il, vivement affecté; comment prévenir un tel malheur?

— Écoutez-moi, Milord; j'ai cru que vous vous chargeriez sans répugnance d'être porteur de la branche d'olivier entre notre maître le roi Charles II et cette partie de ses sujets à qui la nécessité, et non l'amour de la révolte, a mis les armes à la main.

— Vous rendez justice à mes sentiments; mais à quoi tend ce discours?

— Permettez-moi d'achever, Milord. Je vais vous mettre en liberté et vous renvoyer au château, sous condition qu'il me sera rendu sur-le-champ. En agissant ainsi, vous ne ferez que céder à la nécessité : comment pourriez-vous le défendre plus longtemps, sans vivres et avec une garnison insubordonnée? Vous aurez un sauf-conduit, pour vous et tous ceux qui voudront vous suivre, pour vous rendre, soit à Edimbourg, soit partout où se trouvera le duc de Monmouth. Ceux qui refuseront de vous accompagner n'auront à accuser qu'eux-mêmes du sort qui pourra les atteindre. La seule chose que j'exige de vous, c'est votre parole de présenter au duc cette humble pétition qui contient nos justes remontrances; et si l'on nous accorde ce que nous demandons, je réponds sur ma tête que la presque totalité des insurgés mettra bas les armes sans différer.

— Monsieur Morton, dit lord Evandale après avoir lu avec attention l'écrit qu'il venait de recevoir, je ne vois pas qu'on puisse élever de sérieuses objections contre de pareilles demandes. Je crois même qu'elles sont conformes aux sentiments particuliers du duc de Monmouth; mais je dois vous parler avec franchise : je vous dirai donc que je ne crois pas qu'elles vous soient accordées, à moins que vous ne commenciez par déposer les armes.

— Ce serait convenir que nous n'avions pas le droit de les prendre, répliqua Morton; c'est ce que nous ne ferons jamais.

— Eh bien, je prévois que c'est contre cet écueil qu'échouera la négociation. Au surplus, quoique je vous aie dit franchement mon opinion, je n'en suis pas moins disposé à présenter vos demandes et à faire tous mes efforts pour amener une réconciliation.

— C'est tout ce que je désire de vous. Vous acceptez donc le sauf-conduit?

— Oui, et si je ne m'étends pas sur la reconnaissance que je dois à celui qui me sauve une seconde fois la vie, croyez que je ne la ressens pas moins vivement pour cela.

— Vous n'oubliez pas que le château doit être rendu à l'instant?

— J'en vois la nécessité. Le major ne pourra réduire les mutins à l'obéissance, et je frémis en songeant à ce qui pourrait arriver à ce brave vieillard, à sa sœur et à sa nièce, si on les livrait à Burley, à ce meurtrier altéré de sang.

— Vous êtes donc libre : préparez-vous à partir. Je vais vous donner une escorte pour vous conduire en sûreté, à travers nos postes, jusqu'au château.

Laissant lord Evandale aussi surpris que charmé d'une délivrance si inattendue, Morton se hâta de faire prendre les armes à quelques hommes dont il était sûr, et de les faire monter à cheval. Jenny, parfaitement réconciliée avec Cuddy, se mit en croupe derrière lui. Bientôt les pas des chevaux retentirent sous les fenêtres du prisonnier; deux hommes qu'il ne connaissait pas entrèrent dans sa chambre, détachèrent ses fers, lui firent mettre le pied à l'étrier, et le placèrent au centre du détachement, qui prit au grand trot le chemin de Tillietudlem.

L'aurore commençait à paraître quand ils arrivèrent au château, et les premiers rayons du jour éclairaient déjà le sommet de la vieille tour. L'escorte s'arrêta à quelque distance, pour ne pas s'exposer au feu de la place, et lord Evandale s'avança seul, suivi de Jenny. Comme ils approchaient, ils entendirent dans la cour un tumulte qui s'accorde mal avec la tranquillité qui règne ordinairement à cette heure du jour : on criait, on jurait; deux coups de pistolet se firent entendre; enfin tout annonçait que les mutins se disposaient à mettre leur complot à exécution. Le capitaine se nomma quand il fut arrivé au guichet, dont, par un heureux hasard, la garde était confiée en

ce moment à Holliday. Cet homme, qui n'avait pas oublié les bontés qu'on avait eues pour lui au château dans le temps qu'une blessure l'y avait retenu pendant un mois, n'avait vu qu'avec répugnance le complot de ses camarades, et nous savons déjà que c'était lui qui avait conseillé à Jenny de tâcher d'en informer lord Evandale et avait facilité sa sortie. Reconnaissant la voix de son capitaine, il se hâta de lui ouvrir, et celui-ci parut aux yeux de ses soldats étonnés, comme un homme qui tomberait des nues.

Les mutins, qui avaient résolu de se rendre maîtres du château le matin même, pour pouvoir traiter ensuite avec Balfour, étaient rangés d'un côté de la cour; de l'autre, le major, Harrison, Gudyil, avec les autres habitants de Tillietudlem, se préparaient à leur résister.

L'arrivée de lord Evandale changea la scène. Il marcha droit à ses soldats, prit Inglis au collet, et, lui ayant reproché sa perfidie, ordonna à deux de ses camarades de le saisir et de le garrotter, les assurant qu'une prompte obéissance était la seule chance de pardon qui leur restât. On lui obéit. Il leur commanda ensuite de mettre bas les armes : ils hésitèrent un moment, mais enfin l'habitude de la discipline, et plus encore la persuasion où ils étaient que leur capitaine avait été délivré par les royalistes et qu'il arrivait avec un renfort, les détermina à se soumettre.

— Prenez ces armes, dit lord Evandale à Gudyil; elles ne peuvent rester entre les mains de gens qui ne connaissent pas mieux l'usage pour lequel elles leur ont été confiées.—Maintenant, Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux mutins, partez, profitez des trois heures de trêve qui nous ont été accordées, et prenez la route d'Édimbourg. Vous m'attendrez à House-of-Muir. Je ne vous recommande pas de ne commettre en route aucun désordre; vous êtes sans armes, et votre intérêt m'est un garant de votre bonne conduite. Que votre promptitude à exécuter mes ordres prouve votre repentir.

Les soldats désarmés quittèrent le château en silence, prirent la route du rendez-vous qui leur était indiqué, et se pressèrent d'autant plus d'y arriver qu'ils craignaient de rencontrer quelque parti d'insurgés ou de paysans qui auraient pu aisément se venger des mauvais traitements qu'ils en avaient si souvent reçus. Inglis, destiné à servir d'exemple, resta en prison. Holliday reçut des éloges, et eut la promesse de remplacer son caporal.

Tout cela fut l'affaire d'un instant. — Lord Evandale s'approcha ensuite du major, à qui cette scène avait paru un rêve, et lui dit : — Eh bien, mon cher major, il faut rendre le château.

— Que dites-vous, Milord? En vous voyant, j'espérais que vous nous ameniez un renfort et des vivres.

— Pas un homme, pas un morceau de pain!

— Je n'en suis pas moins ravi de vous voir. Instruit hier que ces misérables avaient résolu de vous mettre à mort ce matin, je m'étais décidé à faire une sortie à la pointe du jour. avec la garnison. sans en excepter un seul homme, et à vous délivrer ou à périr avec vous; mais quand je voulus effectuer mon projet, ce coquin d'Inglis eut la hardiesse de me déclarer que personne ne sortirait du château, que lui seul en était le commandant. — Qu'allons-nous faire?

— Je n'ai pas même la liberté du choix, major; je suis prisonnier, relâché sur parole, et j'ai promis de me rendre à Édimbourg. Il faut que vous et vos dames vous preniez la même route. Grâce à la bonté d'un ami que vous connaissez, de M. Morton, j'ai un sauf-conduit; nous avons des chevaux, ne perdons pas une minute. Vous ne pouvez penser à défendre le château avec sept ou huit hommes, et sans provisions, encore. Vous avez satisfait à ce qu'exigeaient l'honneur et la loyauté; vous avez rendu au gouvernement un service signalé, en occupant ici une portion considérable des forces des rebelles : vouloir en faire plus, ce ne serait qu'un acte de désespoir et de témérité. Rejoignons l'armée anglaise qui se rassemble à Édimbourg, elle ne tardera pas à marcher sur Hamilton; et laissons les rebelles prendre pour peu de jours possession de Tillietudlem.

— Si telle est votre opinion, Milord, dit le vétéran en poussant un profond soupir, j'y soumettrai la mienne; je sais que vous êtes incapable de donner un avis qui ne serait pas d'accord avec l'honneur.— Gudyil, portez cette triste nouvelle à ma sœur et à ma nièce, et que chacun s'apprête à partir sur l'heure même. — Si je croyais, Milord, qu'il pût être utile à la cause du roi de tenir plus longtemps dans ces vieux murs, croyez que Miles Bellenden n'en sortirait que lorsqu'il n'aurait plus une goutte de sang dans les veines.

Les dames, naguère alarmées de la révolte des dragons, n'eurent pas de peine à se décider à quitter le château : les préparatifs de départ se firent à la hâte; tout le monde monta à cheval, et l'on se mit en marche pour le nord de l'Écosse, sous l'escorte de quatre cavaliers

whigs. Le reste de ceux qui avaient ramené lord Evandale prirent possession de Tillietudlem sans commettre aucun acte de pillage ou de vexation, et les premiers rayons du jour virent flotter sur la plus haute tour le drapeau rouge et bleu du Covenant d'Écosse.

CHAPITRE XXIX.

. . . . . Mille poignards tournés contre mon sein
Me feraient moins de peur qu'une aiguille en sa main.
MARLOW.

A cavalcade venait de dépasser les derniers postes des presbytériens, et s'avançait vers Édimbourg après s'être arrêtée quelques moments pour prendre les rafraîchissements si nécessaires après avoir tant souffert de la famine. On pourrait croire que pendant cette marche lord Evandale se tint constamment auprès de miss Edith ; mais, après l'avoir saluée, l'avoir aidée à monter à cheval, et s'être assuré que rien ne lui manquait, il était allé rejoindre le major Bellenden, pour former avec lui l'arrière-garde. Un cavalier, qui paraissait commander l'escorte, enveloppé d'un grand manteau qui le cachait entièrement, et la tête couverte d'un chapeau à larges bords surmonté d'un grand panache, s'était placé à côté de miss Bellenden, et il y resta pendant l'espace de deux milles sans lui adresser la parole.

— Miss Bellenden, dit-il enfin d'une voix tremblante et étouffée, miss Bellenden doit avoir des amis partout où elle est connue, même parmi ceux dont elle désapprouve la conduite. Est-il quelque chose qu'ils puissent faire pour lui prouver leur respect et le regret qu'ils ont des souffrances qu'elle endure?

— Dites-leur, répondit Edith, de respecter les lois, d'épargner le sang innocent; qu'ils rentrent dans le devoir, et je leur pardonne tout ce que j'ai souffert, et dix fois plus encore.

— Croyez-vous donc impossible qu'il se trouve dans nos rangs des gens qui ont sincèrement à cœur le bien de leur pays, et qui sont convaincus qu'ils remplissent le devoir d'un bon citoyen?

— Il serait imprudent de répondre à cette question, étant, comme je le suis, en votre pouvoir.

— Vous pouvez répondre en toute sûreté, je le jure sur l'honneur.

— J'ai été habituée à la franchise dès mon enfance : s'il faut que je parle, je ne vous dissimulerai pas mes sentiments. Dieu seul voit le fond des cœurs : les hommes ne peuvent apprécier les intentions de leurs semblables que par leurs actions. La révolte contre l'autorité légale, l'oppression même d'une seule famille qui, comme la mienne, n'avait pris les armes que pour défendre ses propriétés, sont des actes qui déshonorent ceux qui y ont pris part, quels que soient les prétextes spécieux dont ils cherchent à colorer leur conduite.

— Les horreurs de la guerre civile, les calamités qu'elle entraîne doivent troubler la conscience des persécuteurs qui ont réduit au désespoir ceux qui n'ont pris les armes que pour la défense de la liberté civile et religieuse que les lois leur accordaient.

— C'est juger la question, et non la discuter. Chaque parti prétend avoir raison en principe ; le tort reste donc à celui qui tire le premier l'épée, comme, dans un tumulte, la loi condamne ceux qui les premiers ont eu recours à la violence.

— Hélas ! si nous voulions nous justifier par ce principe, combien il serait aisé de prouver que nous avons souffert avec une patience presque au-dessus des forces de l'homme, avant d'opposer la résistance à l'oppression ! — Mais je m'aperçois, continua le chevalier en soupirant, qu'il est inutile de plaider devant miss Bellenden en faveur d'une cause qu'elle a condamnée d'avance, peut-être parce que les individus qui la défendent lui sont aussi odieux que les sentiments qu'ils professent.

— Je vous ai dit librement mon opinion sur leurs principes ; quant aux insurgés personnellement, je ne les connais pas... sauf peut-être une exception.

— Et peut-être cette exception a-t-elle influé sur votre manière de penser relativement à tous les autres ?

— Tout au contraire, il est..... ou du moins j'ai cru autrefois qu'il était..... il semblait être bien certainement doué de talents, de sensibilité. Puis-je approuver une rébellion qui a fait qu'un homme créé pour être l'ornement de sa patrie, pour la défendre, l'illustrer, se trouve aujourd'hui le compagnon d'ignorants fanatiques, d'hypocrites séditieux, le frère d'armes de bandits et de meurtriers ? Si jamais vous trouvez dans votre camp un homme qui ressemble à ce portrait, dites-lui qu'Edith Bellenden a versé plus de larmes sur le déshonneur dont

il a couvert son nom, et sur le sacrifice qu'il a fait de ses espérances et de sa réputation, que sur les malheurs de sa propre famille; dites-lui qu'elle a souffert avec plus de courage la famine qui a creusé ses joues, que la peine de cœur que lui a causée la conduite de celui dont il est question.

En parlant ainsi, Edith jeta un regard sur son interlocuteur. La chaleur avec laquelle elle s'exprimait avait animé son teint; mais la maigreur de son visage ne prouvait que trop la réalité des souffrances qu'elle avait endurées. L'étranger porta vivement une main à son front avec un mouvement qui semblait tenir du désespoir, et enfonça davantage son chapeau sur sa tête, comme pour se dérober encore mieux à ses regards. Son agitation n'échappa pas à Edith, et elle n'y fut pas insensible.

— Et cependant, ajouta-t-elle en balbutiant, si... celui dont il s'agit se trouvait trop affecté de l'opinion, peut-être sévère, de... d'une ancienne amie, dites-lui qu'un repentir sincère peut tenir lieu de l'innocence : quelle qu'ait été sa chute, il peut encore s'en relever; il a peut-être les moyens de réparer les maux qu'il a faits.

— Et de quelle manière? reprit l'étranger d'une voix toujours étouffée.

— En employant tous ses efforts pour rétablir la paix dans ce malheureux pays; en détestant sa trahison, en déterminant les rebelles trompés à mettre bas les armes et à implorer la clémence d'un souverain outragé, mais généreux; enfin, en abandonnant leur parti, s'il ne peut y réussir.

— Miss Bellenden, répondit Morton en levant la tête et en écartant le manteau qui le couvrait, celui qui a perdu la place qu'il occupait dans votre estime, et qui en était si glorieux, est encore trop fier pour plaider sa cause en criminel! En voyant qu'il ne peut plus prétendre à exciter dans votre cœur l'intérêt de l'amitié, il garderait le silence, s'il n'avait à invoquer le témoignage honorable de lord Evandale. Lord Evandale vous dira que, même avant de vous avoir vue, tous mes vœux, tous mes efforts, ne tendaient qu'à obtenir des conditions de paix telles que le plus loyal des sujets du roi doit le désirer.

A ces mots, il la salua d'un air de dignité. Le langage d'Edith avait bien montré qu'elle connaissait celui à qui elle parlait; mais peut-être ne s'attendait-elle pas qu'il mettrait tant de chaleur dans sa justification. Elle lui rendit son salut silencieusement et d'un air embar-

passé. Morton tourna bride et rejoignit sa troupe, qui précédait de quelques pas le major Bellenden et lord Evandale.

— Henry Morton ! s'écria le major en l'apercevant.

— Lui-même, répondit-il ; Henry Morton désespéré de voir sa conduite mal appréciée par le major Bellenden et sa famille. Il confie à lord Evandale, ajouta-t-il en saluant ce dernier, le soin de détromper ses amis et de leur faire connaître la pureté de ses intentions. Vous êtes maintenant en sûreté, major ; mon escorte vous est inutile ; adieu. Mes vœux pour votre bonheur vous suivront partout. Puissions-nous nous revoir dans un temps plus tranquille et plus heureux !

— Croyez-moi, monsieur Morton, dit lord Evandale, votre confiance n'est pas mal placée. Je m'efforcerai de reconnaître les services importants que vous m'avez rendus, en plaçant devant les yeux du major, et de tous ceux dont l'estime vous est chère, votre caractère sous son véritable point de vue.

— Je n'en attendais pas moins de votre générosité, Milord.

Morton appela ses soldats, prit avec eux la route qui conduisait à Hamilton, et bientôt on n'aperçut plus que les reflets lumineux de l'acier de leurs casques et le mouvement de leurs panaches.

Cuddy Headrigg seul resta un moment en arrière pour adresser ses derniers adieux à Jenny Dennison, qui, pendant les deux courses qu'elle avait faites le matin avec son ancien amant, avait repris sur lui tout son empire.

— Adieu donc, Jenny, lui dit-il en poussant son haleine avec force pour essayer de produire un soupir ; pensez quelquefois au pauvre Cuddy, un brave garçon qui vous aime bien. Y penserez-vous de temps en temps, Jenny ?

— Sans doute ; toutes les fois que je mangerai la soupe, répondit la malicieuse soubrette, incapable de retenir sa repartie et le sourire malin qui l'accompagnait.

Cuddy se vengea comme les amants se vengent au village, comme Jenny s'attendait peut-être qu'il se vengerait, en lui donnant sur chaque joue et sur les lèvres un gros baiser bien appliqué ; puis il mit son cheval au galop et alla rejoindre son maître.

— Il a le diable au corps ! dit Jenny en rajustant sa coiffure qui se trouvait un peu dérangée. Holliday n'appuie pas si fort de moitié. — Je viens, Milady, je viens. — Oh mon Dieu ! la vieille dame nous aurait-elle vus ?

— Jenny, dit lady Marguerite, le jeune homme qui commande le détachement qui s'éloigne n'est-il pas celui qui a été capitaine du perroquet, et qu'on avait amené prisonnier dans mon château le matin de l'arrivée de Claverhouse?

Charmée de voir que l'enquête ne la concernait pas personnellement, Jenny jeta promptement les yeux sur sa jeune maîtresse, pour tâcher de lire dans ses regards ce qu'elle devait répondre. N'y apercevant rien qui pût la guider, elle suivit l'instinct naturel aux soubrettes, et mentit.

— Je ne crois pas que ce soit lui, Milady, répondit-elle d'un ton de confiance; c'était un petit homme noir.

— Vous êtes donc aveugle, Jenny? dit le major. Henry Morton est d'une belle taille, il a le teint blanc, et c'est lui qui vient de nous quitter.

— Cela est possible, répondit-elle sans se déconcerter, j'ai bien autre chose à faire que de le regarder, fût-il blanc comme cire.

— Quel bonheur, dit lady Marguerite, que nous soyons hors des mains de ce fanatique forcené!

— Vous vous trompez, Milady, reprit lord Evandale; personne ne doit donner ce nom à M. Morton, et nous, moins que qui que ce soit. Si je vis encore, si vous vous trouvez libre et en sûreté, au lieu d'être livrée à un fanatique sanguinaire, c'est à lui seul, à son active et énergique humanité, que nous en sommes redevables.

Alors il fit le récit des événements que le lecteur connaît déjà, appuyant sur la générosité de Morton, et sur le danger auquel il s'était exposé lui-même pour le sauver, en excitant le ressentiment d'un scélérat tel que Burley. — Je me regarderais comme coupable de la plus noire ingratitude, ajouta-t-il, si je ne rendais justice jusqu'à mon dernier soupir au caractère d'un homme qui deux fois m'a sauvé la vie.

— Je serais heureux d'avoir une bonne opinion de Henry Morton, Milord, dit le major, et je conviens que sa conduite envers vous et envers nous est digne d'éloges; mais il m'est impossible de lui pardonner d'avoir embrassé le parti des rebelles.

— Faites donc attention, répliqua lord Evandale, que la nécessité l'a jeté dans leurs rangs; je dois même ajouter que ses principes, quoique certainement bien différents des miens, me paraissent respectables. Claverhouse, à qui personne ne contestera le talent tout

particulier de se connaître en hommes, a démêlé en M. Morton, dès le premier coup d'œil, des qualités extraordinaires; malheureusement il a mal jugé de ses dispositions, et il l'a poussé à la rébellion sans le vouloir, sans que M. Morton lui-même en eût le projet.

— Vous avez apprécié bien vite toutes ses bonnes qualités, Milord; moi qui le connais depuis son enfance, j'aurais avant cette affaire rendu justice à son bon cœur, à ses connaissances littéraires, à son amabilité; mais quant à ses talents...

— Ils étaient donc cachés jusqu'à ce qu'une circonstance imprévue vînt les développer. Si je les ai reconnus, major, c'est parce que nous avons conversé sur des sujets importants. Il travaille en ce moment à éteindre le feu de la rébellion, et les conditions qu'il propose, et que je me suis chargé de présenter au duc de Monmouth, sont si raisonnables, que je les appuierai de tout mon pouvoir.

— Et avez-vous quelque espoir de réussir dans une tâche si difficile? dit lady Marguerite.

— J'en aurais beaucoup, Milady, si tous les whigs étaient aussi modérés que M. Morton, et tous les royalistes aussi désintéressés que le major Bellenden. Mais tel est l'entêtement déplorable des deux partis, que je crains qu'il ne faille recourir à l'épée pour vider la querelle.

On peut croire qu'Edith écoutait cette conversation avec intérêt. Elle regrettait d'avoir parlé à son amant avec trop de dureté; mais son cœur se sentait soulagé en voyant que, même d'après le jugement d'un rival généreux, le caractère de Morton était tel que sa tendresse pour lui l'avait toujours présenté à son imagination. — Le fléau des guerres civiles, le malheur des préjugés domestiques, pensait-elle, peuvent m'obliger à l'arracher de mon cœur; mais c'est une consolation pour moi de savoir qu'il est digne de la place qu'il y a occupée si longtemps.

Cependant Henry était arrivé au camp presbytérien, près d'Hamilton. Il y trouva tout en confusion. On y avait appris par des avis certains que l'armée royale, ayant reçu les renforts qu'elle attendait d'Angleterre, était sur le point d'entrer en campagne. La renommée exagérait ses forces, le bon état des troupes, leur valeur, leur discipline; et le courage des insurgés en était abattu. D'autres circonstances tournaient encore à leur désavantage : les espérances que le caractère connu du duc de Monmouth avait fait concevoir au parti modéré

s'étaient évanouies depuis qu'on savait quels étaient ceux qui commandaient sous ses ordres.

Son lieutenant général, le célèbre Thomas Dalzell, qui avait été au service de Russie, contrée alors plongée dans la barbarie, était aussi fameux par ses cruautés et par le peu de cas qu'il faisait de la vie des hommes, que par sa valeur et sa fidélité; Claverhouse, encore brûlant du désir de venger la mort de son neveu et sa défaite à Drumclog, commandait la cavalerie. A ces détails on ajoutait la plus terrible et la plus formidable description des forces de l'armée royale en hommes et en matériel ([n]).

Des corps considérables, composés des clans des hautes-terres, n'ayant dans leur langage, dans leur religion, dans leurs mœurs, aucun rapport avec les presbytériens, avaient rejoint les troupes anglaises, sous leurs chieftains respectifs; et ces Ammonites, ces Philistins (noms que leur donnaient les insurgés) volaient au carnage comme des aigles affamés. Enfin, toute personne en état de marcher ou de se tenir à cheval, avait reçu l'ordre de prendre les armes. On agit ainsi probablement dans le dessein de confisquer les biens ou d'imposer des amendes aux hommes riches à qui leurs principes défendaient de joindre l'étendard royal, quoique la prudence les eût empêchés de se réunir aux rebelles, qui tiraient de tout ceci la conséquence que la vengeance du roi n'avait été si lente qu'afin de les frapper plus sûrement.

Morton s'efforça de rassurer les esprits, en démontrant que dans tous ces bruits il y avait probablement de l'exagération, et en rappelant aux siens la force de leur position, défendue par une rivière qu'on ne pouvait passer que sur un pont très-long et très-étroit. Il rappela à leur souvenir la victoire qu'ils avaient remportée sur Claverhouse, dans le temps où, bien moins nombreux, et pour la plupart sans armes, ils n avaient pas encore l'habitude de la discipline; enfin, il s'efforça de les convaincre que leur salut était entre leurs mains et dépendait de leur courage.

Mais tandis qu'il cherchait à ranimer l'ardeur des soldats, il appuyait auprès des chefs sur ces bruits décourageants pour leur faire sentir la nécessité de proposer au gouvernement des termes de conciliation qu'il pût accepter, et qui seraient écoutés d'autant plus favorablement qu'ils les proposeraient à la tête d'une armée nombreuse et qui n'avait éprouvé aucun échec. Il leur fit observer aussi que,

dans l'état de découragement où se trouvait l'armée, il était difficile d'espérer qu'elle combattît avec avantage les forces régulières du duc de Monmouth, et que, s'ils avaient le malheur d'essuyer une défaite, l'insurrection, bien loin d'avoir été utile à la patrie, serait un nouveau prétexte pour redoubler les persécutions.

L'évidence de ces raisonnements convainquit un certain nombre de ses collègues, qui sentirent qu'il était également dangereux pour eux de congédier leurs troupes ou de rester à leur tête. Ils prirent connaissance des propositions que lord Evandale était chargé de transmettre au duc de Monmouth, et y donnèrent leur adhésion. D'autres, au contraire, traitèrent ces propositions d'impies, de sacriléges, parce qu'elles n'étaient pas fondées sur le Covenant de 1640, et ils répandirent ces idées parmi la multitude qui, ne prévoyant rien, n'avait rien à perdre et ne prenait jamais conseil que d'un fanatisme aveugle et sanguinaire. Ils allaient criant partout que ceux qui parlaient de paix sans y mettre pour condition le détrônement du roi et l'indépendance de l'église presbytérienne, étaient des gens qui ne songeaient qu'à retirer leurs mains de la charrue, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour abandonner leurs frères et une occasion pour les trahir. Dans tous les rangs, on n'entendait que disputes et controverses à ce sujet; des paroles on en venait aux coups; en un mot, la discorde régnait dans tout le camp.

CHAPITRE XXX.

Que la discorde à vos conseils préside!
OTWAY. *Venise sauvée*

ORTON était occupé à calmer par sa prudence les esprits divisés, lorsque, deux jours après son arrivée à Hamilton, il fut rejoint par son collègue le révérend Poundtext. Celui-ci fuyait la colère de Burley, irrité contre lui à cause de la part qu'il avait prise à la délivrance de lord Evandale. Lorsqu'il se fut un peu remis de la fatigue que lui avait occasionnée ce nouveau voyage, il rendit compte à Henry de ce qui s'était passé devant Tillietudlem après son départ.

La marche nocturne de Morton avait été si bien concertée, les

hommes qui l'avaient suivi avaient été si discrets, que Burley ne conçut d'abord aucun soupçon. Les premiers mots qu'il prononça en se levant furent pour demander si Kettledrummle et Macbriar étaient arrivés. Ce dernier était déjà dans le camp, et l'autre était attendu d'un instant à l'autre. Burley envoya aussitôt un messager pour avertir Morton et Poundtext de se rendre au conseil; mais Morton était parti, et Poundtext, qui, en l'absence de son jeune collègue, ne se souciait pas beaucoup de s'exposer à la colère du féroce Burley, avait regagné son presbytère, où il se reposa vingt-quatre heures avant de se mettre en marche pour Hamilton.

Burley s'empressa de demander des nouvelles du prisonnier, et sa rage ne connut plus de bornes quand il apprit que pendant la nuit Evandale avait été conduit hors du camp par une escorte que Morton lui-même commandait.

— Le lâche ! s'écria-t-il en s'adressant à Macbriar; le traître ! il a voulu faire sa cour au gouvernement en mettant en liberté notre prisonnier, quand, pour racheter sa vie, on nous aurait rendu cette place qui nous retient ici depuis si longtemps.

— N'est-elle donc pas à nous? dit Macbriar : je vois flotter sur la tour le drapeau du Covenant.

— C'est un stratagème, une insulte par laquelle on veut encore aigrir notre ressentiment.

Burley fut interrompu par l'arrivée d'un des hommes qui avaient suivi Morton au château, lequel venait lui en annoncer l'évacuation et l'occupation simultanées. Loin de l'apaiser, cette bonne nouvelle redoubla sa fureur.

— Quoi ! s'écria-t-il, j'aurai veillé, combattu, noué des intrigues; — j'aurai renoncé à des entreprises plus glorieuses et plus importantes pour réduire ce château; j'y aurai introduit la famine et la soif, pour qu'au moment de m'en rendre maître, au moment de rendre esclaves les fils de l'ennemi, de rendre ses filles le jouet du camp, un jeune homme imberbe vienne me ravir ma moisson avec sa faucille, et m'enlever ceux que déjà je regardais comme ma proie ! N'est-ce pas à l'ouvrier qu'est dû le salaire? n'est-ce pas à celui qui a pris la ville qu'appartiennent les captifs?

— Burley, dit Macbriar, ne t'échauffe pas ainsi contre un enfant qui n'est pas digne de ta colère : Dieu choisit ses instruments d'après sa volonté; et qui sait si ce jeune homme n'a pas été inspiré par lui

pour mettre plus vite en notre pouvoir le château de Tillietudlem?

— Paix ! ne fais pas toi-même tort à ton propre jugement. N'est-ce pas toi qui m'as averti le premier de me méfier de ce sépulcre blanchi, de cette pièce de cuivre que j'avais prise pour de l'or ? Il convient mal, même aux élus, de ne pas se soumettre aux avis de pasteurs tels que toi ; mais la chair nous égare : ce jeune homme ingrat est le fils de mon ancien ami. Il faut te ressembler, Ephraïm, quand on veut se dégager des liens de l'humanité.

Ce compliment toucha la corde sensible du cœur du prédicateur.

Burley espérait l'amener d'autant plus facilement à servir ses vues, que déjà ils étaient d'accord dans le conseil sur le gouvernement de l'église. — Rendons-nous au château, lui dit-il ; il y a dans les papiers que nous y trouverons quelque chose qui vaut pour nous un chef valeureux et cent cavaliers.

— Mais ce chef, ces cavaliers, seront-ils des enfants du Covenant? répondit Macbriar. Nous avons déjà parmi nous trop de ces hommes plus avides de terres, d'argent et d'or, que de la parole divine. Ce n'est pas par de tels défenseurs que la délivrance s'opérera.

— Tu te trompes : ces hommes mondains ne sont pour nous que des instruments. Quoi qu'il arrive, du moins la femme moabite sera dépouillée de son héritage, et ni l'impie Evandale, ni Morton l'érastien, ne posséderont ce château et les domaines qui en dépendent, n'importe celui qui obtiendra sa main.

A ces mots Burley marcha le premier, et il entra dans Tillietudlem où il s'empara de l'argenterie et de tout ce qui pouvait servir aux besoins de l'armée : il fouilla le chartrier et les autres endroits où l'on conservait les papiers de famille, traitant avec mépris les remontrances de ceux qui lui rappelaient que la capitulation garantissait le respect des propriétés particulières.

Dans le cours de la journée Kettledrummle et le laird de Langcale arrivèrent aussi au château. Ils envoyèrent alors un exprès au presbytère de Milnwood, pour inviter le révérend Poundtext à venir assister au conseil ; mais Poundtext se souvint qu'il existait là un cachot muni d'une porte de fer, et il résolut de ne pas confier sa personne à ses confrères irrités. Il reçut parfaitement bien le messager, tira de lui le détail que nous venons de présenter à nos lecteurs, et partit pendant la nuit pour Hamilton, porteur de la nouvelle que les autres chefs comptaient s'y rendre dès qu'ils auraient réuni un corps suffi-

sant de puritains pour imposer à la partie de l'armée dont ils se défiaient.

— Vous voyez, dit Poundtext en terminant son récit, qu'ils sont assurés maintenant d'avoir la majorité dans le conseil; car le laird de Langcale, qui n'était ni chair ni poisson, s'est laissé entièrement subjuguer par Kettledrummle, et nous a abandonnés. Il est toujours du parti le plus nombreux. Nous sommes donc entourés d'ennemis de toutes parts : l'armée royaliste d'un côté, de l'autre des frères insensés qui se déclarent contre nous.

Morton l'exhorta au courage et à la patience, l'informa de l'espérance qu'il avait d'obtenir des conditions de paix raisonnables, par l'entremise de lord Evandale, et le flatta de l'espoir qu'il avait qu'avant peu il irait retrouver sa pipe, sa bière et son Calvin relié en parchemin, pourvu qu'il continuât à travailler avec lui, de toutes ses forces, à une pacification générale (°). Il parvint ainsi à lui inspirer un peu de fermeté, et le détermina à attendre l'arrivée des caméroniens.

Burley et ses collègues avaient réuni cent hommes de cavalerie et quinze cents d'infanterie, tous fanatiques remarquables par l'exagération de leurs principes, pervertissant à tous propos des passages de l'Écriture pour justifier le meurtre et tous les crimes, et dont le zèle sombre et féroce était prêt à exécuter tous les ordres que leurs chefs, non moins sanguinaires, voudraient leur donner. Ils arrivèrent au camp d'Hamilton plutôt en ennemis qu'en alliés. Burley n'alla pas visiter ses deux collègues, ne leur donna aucun avis de ce qu'il avait dessein de faire, et se contenta de les faire prévenir dans la matinée qu'ils eussent à se rendre au conseil.

En entrant dans la salle où se tenait l'assemblée, Morton et Poundtext trouvèrent leurs quatre collègues déjà réunis. Ils n'en reçurent aucune marque d'un gracieux accueil, et ils prévirent que la conférence serait orageuse.

— En vertu de quelle autorité, s'écria Macbriar, dont l'impétuosité prenait toujours l'initiative, le lord réprouvé Evandale a-t-il échappé à la mort que le jugement d'en haut avait prononcée contre lui?

Voulant donner à Morton une preuve de son courage (et d'ailleurs il ne restait jamais court quand il ne s'agissait que de tenir tête à des personnes revêtues de sa robe), Poundtext s'empressa de répondre :

— Par la mienne et par celle de Morton.

— Et qui vous a donné, mon frère, le droit de vous interposer dans une matière si importante? lui demanda Kettledrummle.

— La même autorité qui vous donne le droit de m'interroger. Si un seul de nous a pu le condamner à mort, deux ont pu aussi révoquer la sentence.

— Allez, allez, dit Burley, nous connaissons vos motifs : c'était pour envoyer ce ver à soie, ce lord tout brillant d'or, porter au tyran des propositions de paix.

— Cela est vrai, dit Morton qui s'aperçut que son compagnon commençait à fléchir sous le regard farouche de Burley; vous ne vous trompez pas. Qu'en résulte-t-il? devons-nous entraîner la nation dans une guerre éternelle, pour des projets aussi injustes qu'irréalisables.

— Écoutez-le, dit Burley, il blasphème!

— Non, riposta Henry : celui qui blasphème est celui qui attend du ciel des miracles, et qui ne se sert pas des moyens que la Providence a accordés aux hommes pour faire réussir leurs desseins. Oui, j'en conviens, notre but est d'obtenir le rétablissement de la paix à des conditions justes, honorables, qui assurent notre liberté civile et religieuse. Nous n'avons nullement le désir de tyranniser celle des autres.

La querelle se serait échauffée davantage, si en ce moment un courrier n'eût apporté la nouvelle que le duc de Monmouth était parti d'Édimbourg; que son armée était en marche et qu'elle se trouvait déjà à mi-chemin d'Hamilton. Toute dissidence cessa aussitôt, et l'on convint d'oublier le passé pour ne s'occuper que des moyens de repousser l'ennemi commun. On décida que les révérends Poundtext et Kettledrummle prononceraient le lendemain un sermon devant l'armée, le premier le matin, le second dans la soirée, et que tous deux s'abstiendraient avec soin de toucher à aucun point qui pût devenir un sujet de schisme et de division.

Tout se trouvant réglé de cette manière, les deux chefs modérés se hasardèrent à faire une autre proposition, se flattant qu'elle obtiendrait l'appui de Langcale qu'ils avaient vu pâlir à l'annonce de l'approche de l'armée royale, et qu'ils savaient être toujours prêt à embrasser l'avis de celui qu'il croyait être le plus fort. Ils firent observer que puisque le roi n'avait confié le commandement de ses forces à aucun de leurs anciens persécuteurs, qu'au contraire il avait fait choix d'un homme d'un caractère doux, et dont on connaissait

les dispositions favorables à la cause des presbytériens, il était probable qu'on avait à leur égard des intentions moins hostiles que par le passé; qu'il était donc non-seulement prudent, mais même nécessaire, de s'assurer si le duc de Monmouth n'avait pas en leur faveur quelques instructions secrètes; enfin, que le seul moyen de s'en instruire était de députer vers lui.

— Et qui voudra se charger d'aller dans son camp? dit Burley cherchant à éluder une proposition trop raisonnable pour qu'il pût s'y opposer ouvertement : Claverhouse n'a-t-il pas juré de faire pendre le premier parlementaire que nous lui enverrions, par représailles de la mort de son neveu?

— Que cette raison ne soit pas un obstacle, répondit Morton; je remplirai cette mission si le conseil veut me la confier.

— Laissons-le partir, dit tout bas Burley à Macbriar, le conseil en sera débarrassé.

Cette proposition ne fut donc combattue par aucun de ceux qui semblaient devoir y apporter le plus d'opposition, et il fut résolu que Henry Morton se rendrait auprès de Monmouth afin de savoir à quelles conditions le duc consentirait à traiter. Dès que cette détermination fut connue, plusieurs presbytériens du parti modéré vinrent prier Morton de ménager un accommodement, en s'en tenant aux termes de la pétition confiée à lord Evandale, car l'approche de l'armée royale répandait une terreur générale, malgré le ton exalté des exagérés caméroniens.

Muni de ses instructions, et suivi du fidèle Cuddy, Morton partit donc pour le camp des royalistes, s'exposant à tous les dangers qui menacent assez souvent ceux qui dans les discordes civiles se chargent du rôle délicat de médiateur. Il n'avait encore parcouru que trois ou quatre milles, quand il s'aperçut qu'il allait bientôt rencontrer l'avant-garde de Monmouth. Du haut d'une éminence, il voyait toutes les routes couvertes de troupes qui s'avançaient dans le meilleur ordre vers Bothwell-Moor, plaine où l'armée royale se proposait de camper la nuit suivante. Cette plaine n'était éloignée de la Clyde que de deux milles, et c'était de l'autre côté de cette rivière qu'était placé le camp des presbytériens.

Morton déploya un drapeau blanc, et, s'adressant au premier détachement de cavalerie qu'il rencontra, il fit part au brigadier qui le commandait de son désir de parler au duc de Monmouth. Le bri-

gadier répondit qu'il devait en référer à son capitaine, et celui-ci arriva bientôt, accompagné du major.

— Vous perdez votre temps, mon cher ami, lui dit ce dernier, et vous risquez inutilement votre vie. Le duc de Monmouth n'écoutera aucune proposition de la part de rebelles qui ont les armes à la main, et votre parti a commis tant de cruautés, que vous devez vous attendre à des représailles.

— Quand le duc de Monmouth nous croirait coupables, répondit Morton, je ne puis penser qu'il voulût condamner tant de sujets du roi sans avoir entendu ce qu'ils peuvent avoir à alléguer pour leur défense. Quant à moi, je ne crains rien : je n'ai à me reprocher ni d'avoir autorisé ni d'avoir souffert aucun acte de cruauté ; la crainte d'être l'innocente victime des crimes des autres ne m'empêchera donc pas d'exécuter ma mission.

Les deux officiers se regardèrent.

— J'ai dans l'idée, dit le capitaine, que c'est là le jeune homme dont lord Evandale a parlé.

— Lord Evandale est-il à l'armée? demanda Morton.

— Il est à Édimbourg, répondit le major. Attendu le mauvais état de sa santé, le duc n'a pas voulu lui permettre de suivre l'armée. — Votre nom, Monsieur, serait-il Henry Morton?

— Oui, Monsieur.

— Nous ne nous opposerons donc point à ce que vous voyiez le duc; mais je vous répète que cette démarche est absolument inutile. Quand même Son Altesse aurait quelque inclination à traiter favorablement votre parti, le conseil de guerre qu'il doit consulter ne lui permettrait pas de le faire.

— Si cela est ainsi, j'en serai désespéré; mais je n'en dois pas moins persister à vous prier de me procurer une audience du duc.

— Lumley, dit le major au capitaine, allez annoncer à Son Altesse l'arrivée de M. Morton; rappelez-lui que c'est l'officier dont lord Evandale a fait tant d'éloges.

Le capitaine ne tarda pas à revenir; il dit à Morton que le duc ne pouvait le voir le soir même, mais qu'il le recevrait le lendemain dans la matinée. On le retint comme prisonnier dans une chaumière voisine, mais on le traita avec les plus grands égards. Dès le point du jour, Lumley vint chercher le parlementaire pour le conduire devant le duc.

L'armée se formait déjà en colonnes pour se mettre en marche, et Monmouth était au centre, à environ un mille de l'endroit où Morton avait passé la nuit. Les chefs avaient une telle confiance dans leurs forces, qu'ils ne prirent aucune précaution pour empêcher Henry de s'en former une idée. Il s'y trouvait quatre régiments anglais, l'élite des troupes de Charles II, le régiment des gardes, brûlant du désir de venger sa défaite de Loudon-Hill, plusieurs régiments écossais, un corps considérable de volontaires, et quelques compagnies de montagnards écossais, ennemis jurés des puritains dont ils détestaient les principes autant qu'ils méprisaient leurs personnes. Un train nombreux d'artillerie accompagnait l'armée. Elle avait un air si imposant, que Morton pensa qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle pour sauver d'une destruction complète les presbytériens, mal équipés, mal armés et insubordonnés.

L'officier qui accompagnait le parlementaire cherchait à lire dans ses yeux l'impression que produisait sur son esprit l'appareil militaire qui se déployait devant lui. Mais, fidèle à la cause qu'il avait embrassée, Henry sut ne laisser paraître ni émotion ni inquiétude, et il regardait d'un air d'indifférence les corps devant lesquels il passait.

— Vous voyez la fête qu'on vous prépare, dit Lumley.

— Si elle avait dû me déplaire, répondit Morton, je ne serais pas ici. J'avoue cependant que, dans l'intérêt de tous les partis, j'aimerais mieux voir les préparatifs d'une fête destinée à célébrer le retour de la paix.

Ils arrivèrent enfin sur une hauteur qui commandait tous les environs, et où se trouvait le commandant en chef entouré de ses principaux officiers. On distinguait tous les détours de la Clyde, et l'on apercevait même le camp des insurgés, lesquels paraissaient occupés à reconnaître le terrain pour dresser un plan d'attaque.

Le capitaine Lumley avertit le duc que Morton attendait ses ordres. Aussitôt Monmouth fit signe à ses officiers de se retirer, et n'en retint que deux auprès de lui. Il leur parla quelques instants à voix basse avant de faire avancer Morton, qui eut ainsi le temps d'examiner les chefs avec lesquels il avait à traiter.

Il était impossible de voir le duc de Monmouth sans être captivé par les grâces de sa personne, dont le grand prêtre des muses anglaises de cette époque[1] a dit :

1. Dryden. Voyez sa vie par sir Walter Scott.

Dans tout ce qu'il faisait on voyait tant d'aisance,
Que plaire semblait être un droit de sa naissance.
La grâce accompagnait son moindre mouvement,
Et d'un ange il avait le sourire charmant.

Cependant, aux yeux d'un observateur attentif, quelque chose nuisait à la noble beauté de ses traits : ce quelque chose, c'était un air d'hésitation et d'incertitude qui semblait le tenir en suspens dans les moments même où il était le plus urgent de prendre un parti.

Auprès de Monmouth étaient Claverhouse et un autre officier général dont l'extérieur paraissait fort singulier : il portait le costume usité dans les premières années du règne de Charles Ier, en peau de chamois, bizarrement tailladé, et couvert de galons d'or. Ses bottes et ses éperons rappelaient la même date. Il avait une espèce de plastron de métal, sur lequel descendait une longue barbe, signe de deuil en l'honneur de Charles Ier, ayant cessé de se raser depuis le jour où ce monarque infortuné fut conduit à l'échafaud. Sa tête était découverte et presque entièrement chauve ; son front ridé, son teint basané, ses yeux perçants, annonçaient un vieillard que les infirmités n'avaient pas affaibli, et dans ses traits respirait un courage farouche. Tel était le célèbre général Thomas Dalzell (P), plus craint et plus détesté des whigs que Claverhouse lui-même, parce que celui-ci ne commettait des violences et des vexations que par un principe politique, et qu'il les regardait comme le meilleur moyen pour soumettre et extirper le presbytérianisme, au lieu que Dalzell n'agissait que sous l'impulsion d'un caractère naturellement sanguinaire et féroce.

La présence de ces deux généraux, dont l'un lui était connu personnellement, et l'autre par le portrait qu'on lui en avait fait, parut à Morton d'un fâcheux augure. Mais, malgré sa jeunesse, son inexpérience, et l'accueil défavorable qui attendait ses propositions, il s'avança hardiment, résolu de défendre dignement son pays et la cause qui lui avait mis les armes à la main. Monmouth le reçut avec la courtoisie qui distinguait ses actions les plus frivoles; Dalzell le regarda d'un air sombre et impatient; Claverhouse, lui adressant un sourire ironique et un léger salut, semblait ne pas avoir oublié une ancienne connaissance.

— Monsieur, lui dit le duc, vous venez de la part de ces gens égarés, et votre nom est, je crois, Morton. Voulez-vous nous faire connaître le motif de votre mission?

— Milord, répondit Henry, il est contenu dans un écrit que lord Evandale a dû remettre entre les mains de Votre Altesse.

— Je l'ai lu, et j'ai appris de lord Evandale que dans ces malheureuses circonstances monsieur Morton s'est conduit avec autant de modération que de générosité. Je le prie d'en recevoir mes remerciements.

Ici Morton remarqua que Dalzell remuait la tête et les épaules d'un air d'indignation en adressant tout bas quelques mots à Claverhouse, qui n'y répondit que par un léger sourire et un mouvement des sourcils presque imperceptible.

Cependant le duc paraissait combattu, d'un côté par sa bonté naturelle et par la conviction qu'il éprouvait que la demande qui lui était adressée n'était pas déraisonnable; d'un autre, par le désir de maintenir l'autorité royale et de se conformer aux avis plus sévères des conseillers qu'on lui avait donnés, conseillers qui étaient même un peu ses surveillants.

— Monsieur Morton, dit-il en tirant de sa poche le papier que lord Evandale lui avait remis, il se trouve dans cet écrit des demandes sur lesquelles je dois m'abstenir de faire connaître mes sentiments : il en est également quelques-unes qui me paraissent justes et raisonnables; et, quoique je n'aie point reçu du roi d'instructions formelles à cet égard, je vous donne ma parole d'honneur que j'intercéderai auprès de lui en faveur de ses sujets égarés, et que j'emploierai tout mon crédit pour leur faire obtenir satisfaction. Mais vous devez comprendre que je ne puis céder qu'à des prières; je ne traiterai pas avec des rebelles. Il faut donc avant tout que vos partisans rassemblés mettent bas les armes et se dispersent.

— Agir ainsi, Milord, répondit hardiment Morton, ce serait reconnaître que nous sommes des rebelles, comme nos ennemis nous en accusent. Nous avons tiré l'épée, non contre notre souverain, que nous respectons, mais pour recouvrer des droits légitimes dont nous a privés la violence. Votre Altesse a daigné reconnaître la justice de quelques-unes de nos demandes. Auraient-elles pu jamais se faire entendre, si elles n'avaient été accompagnées du son de la trompette? Nous ne pouvons donc déposer les armes, malgré tout l'intérêt que Votre Altesse veut bien nous témoigner, sans avoir quelque assurance que la liberté civile et religieuse nous sera rendue, comme nous avons le droit de le demander.

— Monsieur Morton, vous êtes jeune, mais vous avez assez vu le monde pour savoir que, innocentes en elles-mêmes, certaines demandes deviennent criminelles par la manière dont elles sont présentées.

— Nous pouvons répondre, Milord, que nous n'avons eu recours à celle que nous employons aujourd'hui qu'après avoir vainement épuisé toutes les autres.

— Je dois terminer là cette conférence, monsieur Morton ; nous sommes prêts à commencer l'attaque ; je vais pourtant la suspendre pendant une heure, afin de vous donner le temps de communiquer ma réponse aux insurgés. S'ils veulent se disperser, déposer les armes, et m'envoyer une députation pour m'assurer de leur soumission, je me regarderai comme obligé d'honneur d'obtenir pour eux une amnistie générale et le redressement des torts dont ils se plaignent. S'ils s'y refusent, qu'ils n'accusent qu'eux-mêmes des conséquences... Je crois, Messieurs, dit-il en se tournant vers les deux généraux, que, d'après mes instructions, je ne puis faire plus en faveur de ces hommes égarés.

— Non, sur mon honneur, s'écria Dalzell, et je n'aurais jamais osé porter si loin l'indulgence, me trouvant responsable de mes actions envers le roi et ma conscience. Mais Votre Altesse connaît sans doute les intentions secrètes de Sa Majesté mieux que nous, qui devons suivre littéralement nos instructions.

Monmouth rougit. — Vous entendez, dit-il à Morton, que le général Dalzell me blâme de montrer pour vos partisans des dispositions trop favorables.

— Les sentiments du général Dalzell, Milord, et ceux que vous daignez nous témoigner, répondit Henry, sont tels que nous les attendions de chacun de vous; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que dans le cas de la soumission absolue sur laquelle vous insistez, — avec de tels conseillers autour du trône, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur Dalzell et sur Claverhouse, — nous aurions à craindre que votre intercession ne fût tout à fait inutile. Au surplus, je fera part à nos chefs de la réponse de Votre Altesse, et puisque nous ne pouvons obtenir la paix, il faudra bien nous en remettre au sort des armes.

— Adieu, Monsieur, dit le duc : souvenez-vous que je suspends l'attaque pour une heure, pour une heure seulement. Si vous avez

une réponse à me donner d'ici là, je la recevrai, et je désire bien vivement qu'elle soit de nature à éviter toute effusion de sang.

Dalzell et Claverhouse échangèrent encore un sourire ironique; le duc s'en aperçut, et il répéta d'un air de dignité : — Oui, Messieurs, j'ai dit, et je le répète, que je désire que la réponse puisse épargner le sang des sujets de Sa Majesté. J'espère que ce sentiment ne mérite ni blâme ni mépris.

Dalzell prit un air froid et sévère et ne répondit rien; Claverhouse, s'inclinant profondément, dit qu'il ne lui appartenait pas de juger des sentiments de Son Altesse.

Le duc fit signe à Morton de se retirer; il obéit, et la même escorte qui l'avait amené le reconduisit à travers le camp. Quand il passa devant le régiment des gardes, Claverhouse, qui était déjà à la tête de ce corps, l'eut à peine aperçu qu'il s'avança vers lui, et dit, en le saluant avec politesse : — Ce n'est pas la première fois, je crois, que j'ai l'honneur de voir monsieur Morton de Milnwood?

— Ce n'est pas la faute du colonel Claverhouse, répliqua Morton avec un sourire amer, si en ce moment ma présence est importune à quelqu'un.

— Permettez-moi au moins de dire que la situation où je trouve monsieur Morton justifie l'opinion que j'avais conçue de lui, et qu'à l'époque dont il parle ma conduite était conforme à mon devoir.

— Vous seul, colonel, m'avez jeté, sans que j'y songeasse, dans les rangs de gens dont j'approuve les principes sans approuver toutes leurs actions. Quant à la manière dont vos actes s'accordent avec votre devoir, c'est votre affaire et non la mienne. Vous n'espérez pas sans doute que j'approuve la sentence injuste que vous aviez rendue contre moi.

Morton se disposait à continuer sa route; mais Claverhouse le retint. — Un instant, je vous prie, lui dit-il : Evandale prétend que j'ai effectivement quelques torts à réparer envers vous. J'avoue que je ferai toujours une grande différence entre un homme d'un esprit élevé, qui s'égare sans doute, mais qui du moins agit d'après des principes généreux, et les misérables fanatiques rassemblés sous des chefs altérés de sang et souillés de meurtres. Si donc vous ne parvenez pas a les déterminer à mettre bas les armes, permettez-moi de vous engager à revenir vers nous, et à faire votre soumission particulière ; car, croyez-moi, ce misérable attroupement ne nous résis-

tera pas une demi-heure. Si vous prenez ce parti, demandez-moi en arrivant. Monmouth, quelque étrange que cela doive vous paraître, ne pourrait vous protéger; Dalzell ne le voudrait pas : mais, moi, j'en ai le pouvoir et la volonté, et j'en ai fait la promesse à lord Evandale.

— Je devrais des remerciements à lord Evandale, s'il ne semblait me croire capable d'abandonner la cause que j'ai promis de soutenir, répondit froidement Morton. Quant à vous, colonel, si vous voulez m'accorder un autre genre de satisfaction, il est probable que dans une heure vous me trouverez, l'épée à la main, au bout du pont de Bothwell sur la Clyde.

— Je serai charmé de vous y rencontrer; mais je le serai plus encore si vous réfléchissez mûrement à ma première proposition, et si vous l'acceptez.

Ils se séparèrent en se saluant.

— Ce jeune homme a du feu, du courage, Lumley, dit le colonel à l'officier qui avait reconduit Morton jusqu'aux avant-postes; mais il est perdu... Que son sang retombe sur sa tête!

En parlant ainsi, il commença ses préparatifs pour le combat.

CHAPITRE XXXI.

La paix et le repos s'éloignent de ces lieux.
BURNS.

Lorsque Morton, après avoir quitté les avant-postes de l'armée royale, fut arrivé à ceux de l'armée presbytérienne, la différence de discipline le frappa vivement, et il en conçut un fâcheux augure. La discorde qui régnait dans le conseil était descendue jusque dans les rangs des simples soldats, et il n'y avait pas une patrouille, pas un poste, où l'on ne fût beaucoup plus occupé à discuter avec acharnement la cause de la colère divine, à définir les bornes de l'hérésie des érastiens, bien plus qu'à surveiller les mouvements de l'ennemi, quoiqu'on entendît ses tambours et ses trompettes.

Cependant une grand'garde avait été placée à la tête du pont de Bothwell, par où l'ennemi devait nécessairement se présenter; mais

les soldats qui la composaient, divisés d'opinion et découragés, se regardaient comme envoyés à une mort certaine, et pensaient déjà à se replier vers le gros de l'armée, dont cette démarche aurait assuré la ruine, l'événement du combat paraissant dépendre de la défense de ce passage : s'il était forcé, l'ennemi se trouvait maître d'une grande plaine qui n'était coupée que par quelques groupes d'arbres, et où des troupes régulières auraient un avantage décidé sur des bandes indisciplinées qui n'avaient à lui opposer que peu de cavalerie et pas une seule pièce de canon.

Morton examina donc ce poste avec attention, et il le trouva susceptible de défense contre une force supérieure, au moyen de quelques maisons qui étaient sur la rive gauche de la rivière et de quelques bouquets d'aunes et de noisetiers qui en garnissaient les bords. En conséquence, il fit barricader le passage, fermer les battants d'un portail construit sur l'arche centrale selon un ancien usage, et abattre les parapets de cette partie du pont. Il conjura les chefs du détachement de tenir ferme à ce poste important, dont dépendait le salut de l'armée, et leur promit de leur envoyer promptement un puissant renfort. Enfin, il les chargea de surveiller avec attention tous les mouvements de l'ennemi, et d'en donner avis au conseil. Le sang-froid, l'intelligence, l'activité de Morton, rendirent la confiance à tous ceux qui composaient ce poste avancé; ils reprirent courage, exécutèrent ponctuellement ses ordres, et saluèrent son départ par des acclamations réitérées.

Morton se porta au grand galop vers le gros de l'armée. Mais quelles furent sa surprise et sa consternation lorsqu'il n'y trouva que désordre et confusion. Au lieu d'écouter les ordres de leurs officiers et de former leurs rangs, tous les soldats, mêlés ensemble, formaient une masse agitée comme les flots d'une mer en courroux. Mille voix, ou plutôt mille cris, s'élevaient de toutes parts; tout le monde parlait, personne n'écoutait. Pendant que Morton cherche à découvrir la cause de ce tumulte et les moyens d'y remédier, nous allons faire connaître à nos lecteurs ce qui s'était passé en son absence.

Les insurgés s'étaient disposés à tenir *leur jour d'humiliation*, que, selon la pratique de leurs pères dans les guerres civiles précédentes, ils regardaient comme le moyen le plus efficace de résoudre toutes les difficultés et de terminer toute discussion. Une chaire provisoire fut érigée au milieu du camp; elle devait être occupée d'abord par

le révérend Pierre Poundtext, à qui son âge faisait accorder l'honneur de la préséance. Mais, au moment où le digne ministre s'avançait d'un pas grave et lent pour y monter, il fut prévenu par l'apparition inattendue d'Habacuc Mucklewrath, ce prédicateur forcené qui avait produit une impression si désagréable sur l'esprit de Morton lors de sa première entrée au conseil après la bataille de Loudon-Hill. On ne sait si Habacuc céda aux instigations des caméroniens, ou à sa propre imagination en délire, ou à la tentation d'occuper cette chaire qui était vide; ce qui est certain, c'est qu'il saisit soudain l'occasion de haranguer un si respectable auditoire; il gravit précipitamment les marches, promena ses yeux hagards autour de lui; puis, nullement intimidé par un murmure presque général, il ouvrit la Bible, et prit pour texte ce passage du Deutéronome : « Les enfants de Bélial sont sortis du milieu de vous, et ont emmené les habitants de leur ville, disant : — Allons servir d'autres dieux que vous n'avez pas connus. » — Alors il commença dans un style emphatique et décousu, un discours dans lequel il ne parlait que des objets controversés parmi une foule aussi aveugle qu'ignare : il accusa d'hérésie les modérés, engageant les fidèles puritains à séparer leur cause de la leur, de crainte de se souiller en combattant dans les mêmes rangs; appliquant nominativement à Morton les paroles de l'Écriture, il appela sur lui et les siens la colère et la vengeance du ciel, en exhortant ceux qui voulaient se conserver purs et sans tache à se séparer de lui.

— « Ne craignez point, dit-il, le hennissement des coursiers ni le bruit des cuirasses; ne cherchez point le secours des Égyptiens contre l'ennemi, quoiqu'il soit nombreux comme une armée de sauterelles et féroce comme le dragon : leur confiance n'est point comme notre confiance, ni leur force comme notre force. Sinon, comment mille fuiraient-ils devant un seul? comment deux suffiraient-ils pour en faire fuir dix mille?

« J'ai rêvé dans les visions de la nuit, et la voix me dit : « Habacuc, prends ton van, sépare le froment de la paille, de peur qu'ils ne soient confondus ensemble par le feu de l'indignation et le tonnerre de la colère. » Je vous dis donc : Prenez cet Henry Morton, cet impie Achaz, qui a amené la malédiction parmi vous, et qui s'est fait des frères sous la tente de l'étranger; prenez-le, lapidez-le, brûlez-le ensuite, afin que la colère céleste s'éloigne des enfants de la sainte ligue. Cet homme n'a point pris un vêtement babylonien, mais il a

vendu le vêtement de la justice à la femme de Babylone; il n'a pas prix deux cents pièces d'argent, mais il a trahi la vérité, qui est plus précieuse que l'argent, plus précieuse que l'or. » —

Une telle attaque, dirigée si inopinément contre un des principaux chefs de l'armée, excita un grand tumulte. Les caméroniens s'écrièrent que ceux qui n'étaient pas pour eux étaient contre eux; qu'un homme tiède dans leur cause ne valait pas mieux qu'un prélatiste, un anti-covenantaire, etc.; enfin, qu'il fallait procéder tout de suite à une nouvelle nomination d'officiers, et ne conférer ce grade qu'à ceux qui ne voulaient ni paix ni trêve avec les hérésies et les corruptions du temps. Les modérés, à leur tour, accusaient leurs fanatiques adversaires de nuire au succès de la cause commune par un zèle outré et des prétentions ridicules, de semer sans cesse la zizanie. Poundtext et quelques autres faisaient de vains efforts pour calmer les esprits et prévenir une funeste division, en leur répétant ces paroles du patriarche: « N'ayons point de querelle, je vous prie, entre vous et moi, ni entre vos bergers et les miens, car nous sommes frères. » Ils ne pouvaient se faire entendre, et ce fut inutilement que Burley lui-même éleva sa voix sonore et sévère pour rétablir l'ordre et la discipline. L'esprit d'Habacuc semblait s'être emparé de tous ses auditeurs : ils ne songeaient plus qu'à leurs querelles intestines, et oubliaient qu'un ennemi formidable était sur le point de les attaquer. Les plus prudents ou les plus timides se retiraient déjà, et abandonnaient une cause qu'ils regardaient comme perdue; les autres se choisissaient de nouveaux officiers, et renvoyaient ceux qui les avaient commandés jusqu'alors.

Ce fut en ce moment de confusion générale que Morton arriva, et sa présence excita de nouvelles clameurs; des applaudissements d'un côté, des imprécations de l'autre. Apercevant Burley, qui, fatigué de ses inutiles efforts pour rétablir l'ordre, se tenait immobile, appuyé sur la garde de son épée.

— Que signifie un tel désordre dans un pareil moment? lui dit-il.

— Il signifie que Dieu a résolu de nous livrer entre les mains de nos ennemis, répondit Burley.

— Non, s'écria Henry, ce n'est pas Dieu qui nous abandonne, c'est nous qui abandonnons Dieu, c'est nous qui nous déshonorons en trahissant la cause de la liberté, de la religion; — et, s'élançant sur

les tréteaux qui avaient servi de chaire à Habacuc : — Écoutez-moi, s'écria-t-il. L'ennemi vous offre la paix; mais il exige que vous mettiez bas les armes : préférez-vous vous défendre? Vous pouvez encore faire une honorable résistance; mais le temps presse, il faut vous décider. Qu'il ne soit pas dit que six mille Écossais n'ont su avoir ni le courage de combattre, ni le bon esprit de faire la paix, ni la prudence du lâche qui s'assure un moyen de retraite. Est-il temps de se quereller sur des points minutieux de discipline ecclésiastique, alors que l'édifice est menacé d'une destruction totale? Souvenez-vous, mes frères, que le dernier et le plus fatal des maux que Dieu appela sur le peuple qu'il avait choisi, le dernier et le plus terrible des châtiments que l'aveuglement et la dureté de cœur de ce peuple lui attirèrent, furent des dissensions sanglantes qui divisèrent la cité au moment où l'ennemi tonnait à ses portes.

Plusieurs applaudirent à grands cris à cette exhortation, d'autres y répondirent par des huées en disant : « A vos tentes, Israël ! » Mais déjà les colonnes de l'ennemi se dirigeaient vers le pont; Morton les aperçut. Élevant de nouveau la voix, et faisant un geste de la main : — Silence ! s'écria-t-il, silence ! cessez vos folles clameurs ! voici l'ennemi : c'est de la défense du passage que dépendent notre vie et nos libertés : il y aura du moins un Écossais qui mourra pour les protéger. Que tous ceux qui aiment leur pays me suivent !

La foule se tourna du côté de la rivière, et vit se déployer l'infanterie royale dans un ordre imposant, flanquée d'une cavalerie redoutable, et des artilleurs établir une batterie de canons pour foudroyer le camp. Un profond silence succéda tout à coup aux bruyantes clameurs. Chacun semblait frappé de stupeur, comme si c'eût été là un événement tout à fait inattendu. Les soldats se regardaient entre eux, puis ils tournaient les yeux sur leurs chefs avec cet air d'abattement qu'on remarque chez un malade qui sort d'un accès de frénésie.

Cependant lorsque Morton, descendant de la tribune, se dirigea vers le pont, il fut suivi d'une centaine de jeunes gens qui lui étaient particulièrement attachés.

— Éphraïm, dit Burley à Macbriar, la Providence a voulu se servir de la sagesse mondaine de ce jeune homme pour nous montrer le seul chemin de salut qui nous reste. — Allons ! mes amis, que celui qui aime la lumière suive Burley !

— Arrête! s'écria Macbriar; ce n'est point par Henry Morton, ni par ceux qui lui ressemblent, que le temple de Jérusalem peut être sauvé; je crains la trahison de cet Achab; tu ne le suivras pas : tu es nos chariots et nos cavaliers.

— Ne m'arrête point! s'écria Burley en le regardant d'un air de courroux; il a dit la vérité, tout est perdu si l'ennemi emporte le pont; ne me retiens pas : les enfants de cette génération seront-ils plus sages ou plus braves que les enfants du sanctuaire? — A vos rangs! — marchez avec vos chefs! — ne nous laissez manquer ni d hommes ni de munitions, et maudit soit celui qui tournerait le dos en ce grand jour!

A ces mots, il prit le chemin du pont, accompagné d'environ deux cents de ses plus zélés partisans.

Après le départ de Morton et de Burley, un découragement total s'empara de l'armée, et il n'y fut plus question ni de querelles, ni de discussions théologiques. Les chefs en profitèrent pour rétablir un peu d'ordre dans les rangs, et les soldats obéirent à leurs voix avec la docilité d'un troupeau : mais l'enthousiasme, l'énergie, tout avait disparu. Enfin, on parvint à faire prendre à ces troupes une certaine apparence de régularité, et les chefs espérèrent encore que quelque circonstance viendrait ranimer les courages abattus.

Kettledrummle, Poundtext, Macbriar, tous les prédicateurs, se donnèrent beaucoup de mouvement pour faire entonner un psaume de triomphe; mais les superstitieux remarquèrent comme un fâcheux présage, qu'ils semblaient chanter les psaumes de la pénitence sur l'échafaud d'un criminel condamné à mort, plutôt que le cantique d'allégresse dont avait retenti la sauvage bruyère de Loudon-Hill en anticipation de la victoire de cette mémorable journée. Bientôt cette triste mélodie reçut un accompagnement plus lugubre encore par le bruit du canon qu'on tirait d'une rive de la Clyde et de la mousqueterie qui lui répondait de l'autre; enfin, un nuage de fumée déroba les combattants à tous les yeux.

CHAPITRE XXXII.

Moissonnés par le fer d'ennemis furieux,
Les Écossais vaincus ensanglantaient la plaine,
Ainsi l'on voit une grêle soudaine
Tomber du haut des cieux
Ancienne ballade.

VANT que Morton et Burley eussent atteint le poste qu'il s'agissait de défendre, l'ennemi en avait commencé l'attaque avec vigueur. Les deux régiments des gardes à pied, formés en colonne serrée, marchèrent vers la Clyde; ensuite, se déployant sur la rive droite, l'un fit un feu bien nourri sur les défenseurs du passage, pendant que l'autre s'efforçait d'occuper le pont. Les insurgés soutinrent l'attaque avec courage : pendant qu'une partie des leurs répondaient à la fusillade par des décharges continuelles, les autres conservaient la position et repoussaient de toutes les avenues les ennemis qui voulaient s'en approcher. Les troupes royales souffraient beaucoup, mais elles gagnaient du terrain, et la tête de leur colonne était déjà sur le pont quand l'arrivée de Henry et de ses compagnons changea la scène. Forcées à se retirer, après avoir été bien maltraitées, elles revinrent à la charge, mais furent repoussées encore avec une plus grande perte, Burley étant survenu à son tour. Le feu continua donc de part et d'autre, et l'issue du combat semblait douteuse.

Monmouth, monté sur un superbe cheval blanc, se faisait remarquer de l'autre côté de la rivière, pressant et encourageant ses soldats. Par ses ordres, le canon, qui jusqu'alors avait été employé à inquiéter le corps principal des presbytériens, fut tourné contre le pont; mais ces terribles machines, qui n'étaient pas encore perfectionnées, comme elles le sont de nos jours, ne répondirent pas à l'attente du général. Grâce aux dispositions ordonnées par Morton, les insurgés combattaient à couvert, pendant que leurs adversaires étaient exposés de toutes parts. La défense fut si bien conduite, que les chefs de l'armée du roi commencèrent à craindre pour le succès de leur attaque.

Monmouth mit pied à terre, rallia ses gardes, et les conduisit à un

nouvel assaut, secondé par Dalzell, qui, à la tête d'un corps de montagnards du clan de Lennox, fondit sur le pont en faisant retentir le terrible cri de guerre de Loch-Sloy [1].

Malheureusement pour les presbytériens, les munitions commençaient à leur manquer. Ils expédièrent message sur message au corps principal qui restait inactif dans la plaine; mais ce fut en vain : la consternation et le désordre y régnaient au plus haut degré; et alors que de la défense du pont dépendait le salut commun, il ne se trouva personne, ni pour commander, ni pour obéir, ni pour fournir le renfort demandé.

Les défenseurs du pont ralentirent forcément leur feu; celui des assaillants, au contraire, devenait plus nourri et plus meurtrier. Excités par les exhortations et par l'exemple de leurs généraux, ceux-ci parvinrent à s'établir sur le pont, et commencèrent à écarter tout ce qui s'opposait à leur marche. La porte de l'arche du milieu fut brisée; les poutres, les troncs d'arbres, et les autres matériaux des barricades, furent arrachés et jetés dans la rivière, non sans difficulté cependant, car Morton et Burley, toujours à la tête de leurs compagnons, les encourageaient à opposer aux baïonnettes des gardes et aux claymores des montagnards leurs piques, leurs hallebardes, leurs pertuisanes. Malheureusement, à la vue d'une lutte si inégale, ceux qui étaient aux derniers rangs reculaient peu à peu, se détachaient par deux, par trois, ou isolément, pour rejoindre le gros de l'armée, si bien qu'enfin les autres, cédant à la pression des colonnes ennemies autant qu'au choc de leurs armes, durent renoncer à la défense du passage. L'ennemi y pénétra en foule, mais il était étroit et long, ce qui rendait les mouvements dangereux et lents; et, de plus, il fallait que les premiers passés délogeassent les covenantaires des maisons d'où ils continuaient à faire feu par les fenêtres.

Burley et Morton étaient auprès l'un de l'autre dans ce moment critique. — Si la cavalerie les chargeait avant qu'ils fussent rangés en ordre de bataille, dit le premier, nous pourrions encore les repousser et reprendre le pont. Allez lui ordonner de marcher; je tâcherai de tenir bon jusqu'à son arrivée.

Morton reconnut l'importance de cet avis, et courut au galop vers

1. C'était le slogan ou cri de guerre des Macfarlanes. Ils étaient venus des bords d'un lac, près la source du Loch Lomond, au milieu de leurs anciennes possessions sur le rivage occidental de cette belle mer intérieure.

la cavalerie de l'aile gauche, qui était la moins éloignée. Mais, avant qu'il eût pu expliquer le motif de son arrivée et donner ses ordres, il fut salué par les malédictions de ce corps tout entier, qui par hasard n'était composé que de caméroniens : — Il fuit! s'écria-t-on ; il fuit, le lâche, le traître, comme le timide gibier fuit devant le chasseur ! Il a abandonné le brave Burley au milieu du carnage.

— Je ne fuis pas; je viens au contraire vous conduire à l'ennemi, dit Morton. Voici l'instant de l'attaquer avec avantage : suivez-moi !

— Ne le suivez pas ! ne le suivez pas, cria-t-on dans tous les rangs; il vous a vendus à l'épée de l'ennemi.

Tandis que Morton employait inutilement les prières, la persuasion, les reproches, le moment de faire une utile diversion était passé; Burley, repoussé avec le petit nombre d'hommes qui lui restaient, était obligé de se replier sur le gros de l'armée, à qui le spectacle de sa retraite ne rendit pas la confiance qui lui manquait.

Cependant les troupes royales, maîtresses de la position, se formaient en bataille dans la plaine. Claverhouse, tel qu'un faucon perché sur un rocher et qui guette l'instant favorable pour fondre sur sa proie, était resté sur l'autre rive; le moment venu, il passa le pont à la tête de ses cavaliers, au galop, puis les conduisant par escadrons autour des rangs de l'infanterie, il les réunit sur le terrain, et commença la charge avec un corps considérable, pendant que deux autres divisions menaçaient les flancs des covenantaires. Cette malheureuse armée était alors dans cette situation où l'approche d'une attaque suffit pour inspirer une terreur panique; le découragement la rendit incapable de soutenir un choc qu'accompagnait l'appareil le plus terrible des combats : la rapidité des chevaux, l'ébranlement de la terre sous leurs pas, l'éclat des sabres, le balancement des panaches et les clameurs des cavaliers. Le premier rang fit à peine usage de ses mousquets.

Le champ de bataille n'offrait plus qu'une scène d'horreur et de confusion. Enfoncés de toutes parts, les presbytériens ne songeaient même plus à se défendre, et la plupart d'entre eux jetaient leurs armes pour fuir plus vite. Au milieu du tumulte et du bruit des armes, la voix de Claverhouse se fit entendre. — Tue ! tue ! point de quartier ! s'écriait-il; souvenez-vous de Richard Grahame ! — Les dragons, qui n'avaient pas oublié leur défaite à Loudon-Hill, n'avaient pas besoin d'être excités à la vengeance : ils n'eurent que la peine

de massacrer des ennemis qui ne songeaient plus à se défendre, et couvrirent la plaine de cadavres.

Un corps de douze cents insurgés, qui se trouvait à l'aile gauche, jeta les armes à l'approche du duc de Monmouth, et se rendit à discrétion. Ce seigneur, aussi humain que brave, leur accorda quartier; et, voyant que partout la résistance avait cessé, il se mit a parcourir le champ de bataille afin d'arrêter le carnage. A l'aile droite il trouva Dalzell qui exhortait ses montagnards à montrer leur zèle pour la cause du roi et à éteindre le feu de la révolte dans le sang des révoltés.

— Général, s'écria le duc, faites sonner la retraite; assez de sang a coulé; faites quartier aux sujets égarés de Sa Majesté.

— J'obéis à Votre Grâce, dit Dalzell en remettant son épée dans le fourreau; mais je vous préviens que nous n'avons pas encore assez intimidé ces misérables rebelles. N'avez-vous pas appris que Basile Olifant, qui vient de lever une troupe assez considérable, est en marche pour se joindre à eux?

— Basile Olifant? quel est cet homme?

— Le dernier héritier mâle du feu comte de Torwood. Il est mécontent du gouvernement, parce que lady Marguerite Bellenden a été mise en possession de toute la succession de son père, à laquelle il prétendait avoir des droits. Il espère sans doute, à la faveur des troubles, pouvoir recouvrer ses biens par la force.

— Quels que puissent être ses motifs, il n'est plus à craindre. Cette armée est trop en désordre pour qu'il soit possible de la rallier. Je vous le répète donc, faites cesser le carnage et la poursuite.

— Votre Altesse a le droit d'ordonner; elle seule a la responsabilité.

Et le général donna, d'un air de répugnance manifeste, l'ordre de sonner la retraite.

Mais le terrible et vindicatif Claverhouse était déjà trop loin pour entendre ce signal; lancé à la poursuite des fuyards, il taillait en pièces tout ce qui ne pouvait se soustraire à sa rage.

Morton et Burley combattirent jusqu'à la dernière extrémité; ils essayèrent de couvrir la retraite, et finirent par se voir abandonnés de presque tous ceux qui jusqu'alors avaient partagé leurs dangers. Une balle vint casser le bras droit de Burley.

— Puisse se flétrir la main qui a tiré ce coup! s'écria-t-il en voyant

tomber à son côté son glaive impuissant ; — je suis hors de combat[1].

A ces mots il tourna bride, et se perdit dans la foule des fuyards.

Morton reconnut que tous ses efforts resteraient impuissants, et, ne voulant ni se sacrifier en pure perte pour une cause désespérée, ni s'exposer à être fait prisonnier, il prit le parti de s'éloigner aussi du champ de bataille, suivi du fidèle Cuddy. Comme ils étaient bien montés, ils franchirent quelques haies de clôture et gagnèrent la rase campagne.

De la première hauteur qu'ils purent atteindre, ils tournèrent la tête, et virent d'un côté l'armée royale arrêtée sur les bords de la Clyde, où elle avait pris position ; de l'autre, dans le lointain, des fuyards poursuivis dans toutes les directions par les dragons de Claverhouse, qui mêlaient leurs cris de triomphe aux gémissements de leurs victimes.

— Il est impossible que l'armée se rallie de nouveau, dit Morton, et qu'elle tienne tête aux troupes royales.

— La tête lui a déjà été enlevée, comme je couperais celle d'une ciboule, reprit Cuddy. Eh ! Seigneur Dieu, voyez les éclairs des épées. Que la guerre est une terrible chose ! Bien malin qui m'y rattrapera ! Mais, pour l'amour de Dieu, monsieur Henry, tâchons de trouver un refuge.

Morton, se soumettant à la nécessité, suivit le conseil de son écuyer, mit son cheval au galop, et dirigea sa course vers les montagnes, pensant qu'il y rencontrerait peut-être quelques débris de l'armée covenantaire, et qu'en se mettant à leur tête il serait possible d'opposer de la résistance au vainqueur, ou d'obtenir de lui une capitulation honorable.

1. Cet incident et l'exclamation de Burley sont historiques.

CHAPITRE XXXIII.

Ils demandent au ciel qu'il leur donne en partage.
Du lion la fureur sauvage,
Du tigre la férocité.

FLETCHER.

A nuit approchait, et depuis deux heures Henry et son fidèle serviteur n'avaient vu aucun de leurs malheureux compagnons d'armes, lorsque, dans une bruyère au pied des montagnes, ils aperçurent une grande ferme solitaire, située à l'entrée d'une ravine sauvage.

— Nos chevaux, dit Morton, ne peuvent nous porter plus loin sans avoir pris un peu de repos et de nourriture : voyons si l'on voudra nous recevoir ici.

En parlant ainsi il s'avança vers la maison, car tout annonçait qu'elle était habitée : une épaisse fumée sortait de la cheminée, et l'on voyait sur la terre des traces récentes de pieds de chevaux. Toutes les fenêtres, garnies de contrevents extérieurs, étaient fermées avec soin ; la porte l'était aussi. Morton, en s'en approchant, entendit plusieurs voix : il frappa, mais personne ne vint ouvrir et l'on garda le silence. En faisant le tour du bâtiment, pour s'assurer s'il y avait une autre entrée, Morton et son valet trouvèrent une écurie dans laquelle étaient déjà une douzaine de chevaux encore sellés, dont l'air fatigué et les blessures que plusieurs avaient reçues leur persuadèrent qu'ils appartenaient à quelques-uns de leurs compagnons d'infortune.

— Cette rencontre est de bon augure, dit Cuddy : il doit y avoir ici de quoi manger, car voici un quartier de bœuf encore fumant.

Encouragés par ces apparences, et après avoir attaché leurs chevaux au râtelier, ils retournèrent vers la maison, frappèrent de nouveau à la porte, et dirent qu'ils faisaient partie de l'armée presbytérienne.

— Qui que vous soyez, répondit enfin une voix lugubre, ne troublez pas ceux qui, pleurant la désolation et la captivité du peuple, cherchent les causes de la colère divine, afin que les pierres d'achoppement soient écartées de leur passage.

— Ce sont des whigs enragés de l'ouest, dit Cuddy; je reconnais leur jargon. Du diable si nous ne ferions pas mieux de passer outre.

Mais, las d'attendre une réponse, Morton avait forcé un des contrevents; et, ouvrant la fenêtre, il venait de sauter dans la large cuisine d'où la voix s'était fait entendre. Cuddy le suivit par le même chemin, tout en grommelant ces mots :

— Pourvu qu'il n'y ait pas ici une marmite de soupe bouillante sur le feu!

Le maître et le serviteur se trouvèrent alors dans la compagnie d'une douzaine d'hommes armés, en apparence occupés à prier, et assis autour d'un grand feu devant lequel cuisait leur souper.

Dans cette chambre il n'y avait aucune lumière, mais le brasier répandait assez de clarté pour que Morton pût reconnaître plusieurs de ces fanatiques qui s'étaient constamment opposés à toutes les mesures de modération, et notamment Ephraïm Macbriar et l'énergumène Habacuc Mucklewrath. Aucun d'eux ne lui adressa la parole, aucun d'eux ne parut s'apercevoir de sa présence que par les regards sinistres qu'ils jetaient sur lui; et Macbriar continua une prière qu'il adressait au ciel pour que le Tout-Puissant levât sa main de dessus son peuple et ne le détruisît pas au jour de la colère.

Morton, s'apercevant des dispositions peu favorables de la compagnie dans laquelle il s'était si mal à propos introduit, commençait à songer à la retraite; mais il vit, non sans alarme, que deux hommes armés s'étaient placés devant la fenêtre par laquelle il était entré. Une de ces sentinelles de mauvais augure, s'approchant de Cuddy, dit tout bas en lui montrant la fenêtre : — Fils de la sainte Mause Headrigg, ne cours pas à ta ruine en restant plus longtemps avec ce fils de la perfidie et de la perdition; éloigne-toi promptement, car la vengeance est derrière toi.

Cuddy, profitant de cet avis salutaire, sortit de la chambre beaucoup plus vite qu'il n'y était entré.—Les fenêtres me portent malheur, se dit-il dès qu'il fut en plein air. — Sa seconde réflexion fut pour son maître. — Ils le tueront, les scélérats! et ils s'en applaudiront comme d'une bonne action! Il faut que je coure du côté d'Hamilton; je rencontrerai peut-être quelques-uns de nos gens, je les amènerai à son secours.— Entrant alors dans l'écurie, il s'empara du meilleur cheval qu'il put trouver, car le sien était trop fatigué, et partit au grand galop.

Ce bruit troubla d'abord les dévotions des fanatiques; mais ils se rassurèrent quand il se fut perdu dans l'éloignement.

Macbriar avait terminé sa prière; Henry, voyant qu'on gardait le même silence à son égard, quoique tous les yeux fussent fixés sur lui, résolut de hâter une explication.

— Vous me faites un accueil bien extraordinaire, dit-il. J'ignore en quoi je puis l'avoir mérité.

— Honte et malheur à toi! répéta Mucklewrath en se relevant comme en sursaut : malheur à toi! la sainte parole que tu as dédaignée deviendra un rocher pour t'écraser et t'anéantir; la lance que tu aurais voulu briser te percera le sein : nous avons prié et demandé au ciel une victime qui servît de bouc émissaire pour expier les péchés de la congrégation, et voilà que la tête d'un coupable nous est livrée. Il s'est introduit parmi nous en entrant par la fenêtre comme un voleur; c'est un bouc trouvé dans le bois, et dont le sang rachètera l'église de la vengeance; ce lieu sera désormais appelé *Jehovah Jirah*, car le sacrifice aura lieu. Préparez-vous donc à lier la victime aux angles de l'autel.

Plusieurs de ces hommes se levèrent, et Morton sentait un bien vif regret de s'être si témérairement engagé dans leur compagnie. Il n'avait d'autre arme que son épée; ses pistolets étaient restés dans les fontes de sa selle, et il en voyait deux à chaque whig : tout espoir de salut, ou seulement de résistance, lui était donc enlevé.

L'intervention de Macbriar éloigna le danger. — Arrêtez, mes frères, s'écria-t-il, ne tirez pas le glaive avec précipitation, de peur que le sang de l'innocent ne retombe sur nos têtes. — Approche, dit-il à Morton, et réponds-moi. Nous compterons avec toi, avant de venger la cause que tu as trahie. N'as-tu pas, dans toutes les assemblées de l'armée, résisté à la parole de la vérité avec un front de pierre?

— Oui! oui! cria-t-on d'une voix unanime.

— Il a toujours conseillé la paix avec les méchants, dit un d'eu

— Il a parlé de tolérance et d'indulgence, dit un autre.

— Il aurait voulu vendre l'armée à Monmouth, ajouta un troisième. Il a été le premier à abandonner le brave Burley, qui résistait encore : je l'ai vu fuir à travers la plaine longtemps avant que le feu eût cessé près du pont.

— Messieurs, si vous avez résolu de me condamner sans m'en-

tendre, dit Morton, ma vie est en votre pouvoir, mais vous en répondrez devant Dieu et devant les hommes...

De nouvelles clameurs l'interrompirent. — Laissez-le parler, dit Macbriar; le ciel sait que nos entrailles se sont émues pour lui. Nous avons voulu l'éclairer des lumières célestes, il a fermé les yeux; lui faire entendre la vérité, il s'est bouché les oreilles.

Morton, ayant obtenu silence, expliqua les raisons qui l'avaient conduit au camp de Monmouth, rendit compte de l'entretien qu'il avait eu avec le duc, détailla sa conduite pendant l'action, et finit par dire que si chacun avait voulu combattre comme lui, l'armée presbytérienne, au lieu d'être dispersée et détruite, serait triomphante, ou du moins en état d'obtenir des conditions de paix favorables.

— Vous l'entendez! dit un des caméroniens. — Il vient d'avouer ses vues charnelles, son érastianisme. Qu'il meure!

— Paix! s'écria Macbriar, j'ai encore à l'interroger. — N'est-ce point par ton secours que le réprouvé Evandale a échappé à la mort et à la prison? N'est-ce pas toi qui as sauvé du tranchant du glaive Miles Bellenden et sa garnison de coupe-jarrets?

— Si ce sont là les crimes que vous avez à me reprocher, je suis fier de les avouer.

— Vous l'entendez! dit le prédicateur. Et n'est-ce pas pour une femme madianite, un enfant du prélatisme, une des embûches de l'Ennemi? n'est-ce pas pour l'amour d'Edith Bellenden?

— Vous êtes incapables d'apprécier mes sentiments pour cette jeune dame, s'écria vivement Morton; n'eût-elle pas existé, j'aurais agi de la même manière.

— Tu es un rebelle endurci à la vérité... Mais, en sauvant ainsi la vieille Marguerite Bellenden et sa petite-fille, ton but n'était-il pas de faire avorter les sages projets de John Balfour de Burley, à qui Basile Olifant avait promis de se joindre avec tous ses vassaux, s'il héritait des possessions de ces deux femmes?

— Jamais je n'ai entendu parler de cet infâme projet. Votre religion vous permet-elle donc d'employer des moyens si immoraux pour augmenter le nombre de vos partisans?

— Paix! il ne t'appartient pas de discuter avec les régulateurs des consciences, ni d'interpréter les lois du Covenant, dit Macbriar un peu déconcerté. Au surplus, vous avez avoué assez de crimes et de trahisons pour attirer la colère du ciel sur une armée, fût-elle aussi

nombreuse que les grains de sable qui sont sur le bord de la mer. Nous disions avec Josué : — Pourquoi Israël a-t-il fui devant ses ennemis? — et c'est en ce moment que vous avez paru devant nous. La Providence vous a livré entre nos mains pour vous faire subir le châtiment dû à celui dont les iniquités ont fait tomber le courroux de Dieu sur Israël. Nous serions coupables si nous vous laissions la vie..... Écoutez-moi donc bien : c'est aujourd'hui le jour du sabbat, nous ne le profanerons point par l'effusion du sang; mais dès que cette horloge aura marqué minuit, vous serez rayé de la liste des vivants. Profitez des courts instants qui vous restent; et préparez-vous au passage de l'éternité... Mes frères, saisissez le prisonnier, et emparez-vous de ses armes.

Cet ordre brusquement donné fut exécuté si soudainement par ceux qui se trouvaient auprès de Morton, qu'il se vit désarmé avant d'avoir pu se mettre en défense. Observant un silence morne et farouche, les fanatiques se placèrent autour d'une table, puis l'y firent asseoir de manière qu'il eût devant les yeux l'horloge qui marquait les minutes dont devait se composer encore son existence. On servit le souper, et on lui en offrit une part; mais le lecteur juge bien que, dans une telle situation, le besoin de manger se faisait peu sentir à Henry. Bientôt après, les puritains se mirent en prières. Macbriar s'adressa à la Divinité pour implorer d'elle un signe qui lui démontrât qu'elle agréait le sacrifice sanglant qu'ils allaient lui offrir. Ses auditeurs étaient tout attention, comme pour épier les preuves de l'approbation céleste, et de temps en temps leurs sombres regards se tournaient sur le cadran pour voir de combien avait avancé le moment de l'exécution.

L'œil de Morton prenait souvent la même direction, pendant qu'il pensait avec tristesse que sa vie était mesurée par l'espace de temps que l'aiguille mettrait à parcourir l'étroite portion du cercle terminée par l'heure fatale.

Sa confiance religieuse, ses principes d'honneur et le sentiment de son innocence, l'aidèrent à franchir ce terrible intervalle avec moins d'agitation qu'il n'aurait cru en éprouver si on lui avait prédit cette circonstance critique, quoiqu'il ne trouvât plus en lui-même ce sentiment qui le soutint lorsqu'il était au pouvoir de Claverhouse. Alors il savait que parmi les spectateurs il en était beaucoup qui le plaignaient et d'autres qui approuvaient sa conduite; cette fois-ci, au

contraire, entouré de forcenés fanatiques dont le visage farouche allait briller de joie à la vue de son supplice, sans amis pour l'encourager par de douces paroles ou par un regard de sympathie, forcé d'attendre que le glaive destiné à le frapper sortît lentement du fourreau, et condamné à avaler goutte à goutte l'amer calice de la mort, il n'est pas étonnant qu'il se sentît moins calme. En considérant les bourreaux, il croyait, comme dans le délire de la fièvre, les voir se transformer en spectres; et, son imagination l'emportant sur la réalité, il était près de se croire entouré de démons plutôt que d'êtres vivants; il lui semblait que le sang ruisselât sur les murailles, et le bruit régulier de la pendule retentissait à son oreille comme si chaque son eût été un coup de poignard.

Ce fut avec douleur que Morton sentit chanceler son âme sur les rives de l'autre monde. Il fit un effort pour se recueillir et implorer le ciel; et, dans son trouble, il se servit des paroles d'une prière qu'on trouve dans le livre de l'église anglicane[1]. Macbriar, dont la famille était de cette secte, reconnut aussitôt les mots que le prisonnier prononçait à demi-voix.

— Il ne manquait plus que cela pour arracher de mon cœur toute répugnance charnelle à répandre le sang, dit-il en rougissant de colère. C'est un hérétique qui est entré dans le camp, déguisé en érastien. Tout ce qu'on a dit de lui, et plus encore, doit être vrai. Que son sang retombe sur sa tête perfide! Qu'il descende à Tophet, portant à la main le livre où il puise ses prières.

— J'élève ma voix contre lui! s'écria le frénétique Habacuc. Comme le soleil recula de dix degrés sur le cadran, pour annoncer la guérison du saint roi Ézéchias, de même il avancera aujourd'hui, afin que l'impie soit enlevé du milieu du peuple, et le Covenant établi dans toute sa pureté.

S'élançant sur une chaise avec l'air d'un énergumène, il étendait l'index de sa main droite pour placer l'aiguille du cadran sur l'heure fatale; les glaives étaient tirés pour immoler Morton, lorsqu'un des caméroniens arrêta la main de Mucklewrath.

— Silence, dit-il, j'entends du bruit.

— C'est le bruit du ruisseau qui coule ici près, dit un autre.

— C'est le vent qui souffle dans les bruyères, dit un troisième.

1. *Book of common prayer of the church of England.*

— C'est bien certainement de la cavalerie, pensa Morton à qui sa terrible situation donnait une plus grande finesse d'ouïe. Dieu veuille que ce soient des libérateurs!

Le bruit s'approchait, et devenait de plus en plus distinct.

— Ce sont des chevaux, s'écria Macbriar; voyez qui ce peut être.

— C'est l'ennemi! répondit un des assistants qui venait d'ouvrir une fenêtre pour s'en assurer.

Le bruit des hommes et des chevaux se fit entendre alors auprès de la maison, et tous les caméroniens se mirent en mouvement, les uns pour se défendre, les autres pour prendre la fuite. Au même instant, la porte et les fenêtres furent forcées, et plusieurs dragons du régiment des gardes entrèrent dans la chambre.

— Feu sur les rebelles! souvenez-vous du cornette Grahame! — Ce cri fut répété de toutes parts, et aussitôt plusieurs coups de pistolet partirent.

A la première décharge, un des whigs qui se trouvait à côté de Henry tomba sur lui blessé mortellement, et l'entraîna dans sa chute; circonstance qui peut-être sauva la vie à Morton, car il aurait couru de grands risques dans un combat qu'éclairait seulement le feu de la cheminée. Dans le court espace de cinq minutes, plusieurs coups de sabre et de pistolet furent échangés.

Dès que les dragons furent maîtres du champ de bataille : — Le prisonnier que gardaient ces misérables est-il sauvé? dit la voix bien connue de Claverhouse. Qu'on le cherche, et qu'on me dépêche ce chien dont les gémissements me fatiguent.

Les deux ordres furent exécutés. On acheva un blessé qui respirait encore, et Morton, débarrassé du cadavre qui pesait sur lui, fut relevé par le bon Cuddy, qui put à peine modérer sa joie quand il se fut assuré que le sang dont son maître était couvert n'avait pas coulé dans ses veines.

— Tout en cherchant quelques soldats de notre division pour vous tirer des mains de ces furieux, lui dit-il à la hâte et à demi-voix, j'ai rencontré le parti de Claverhouse, et me trouvant entre le diable et la mer, amenons plutôt le diable, me suis-je dit, car il sera fatigué d'avoir tué toute la nuit, et d'ailleurs il sait que vous avez sauvé lord Evandale; et ensuite les dragons m'ont dit que le duc accorde quartier à tous ceux qui le demandent. Ainsi donc il n'y a qu'à prendre courage, j'espère que tout finira bien (PP).

CHAPITRE XXXIV.

> Fifres, clairons, annoncez la victoire,
> Rendons hommage à la valeur ;
> Il vaut mieux vivre un seul jour avec gloire
> Que vivre un siècle sans honneur.
>
> *Anonyme.*

Après ce combat, ou plutôt cette boucherie, Claverhouse, ayant fait enlever les corps, prévint ses soldats qu'on passerait la nuit en cet endroit, et qu'on partirait le lendemain de grand matin. Il s'occupa ensuite de Henry, et mit une certaine bonté dans la manière dont il lui parla :

— Vous auriez évité les dangers que vous avez courus des deux côtés, monsieur Morton, si vous aviez accordé quelque attention au conseil que je vous ai donné hier matin : n'en parlons plus ; je respecte vos motifs. Vous êtes prisonnier de guerre, à la disposition du roi et du conseil, mais je veux que vous soyez traité avec tous les égards possibles. Je ne vous demande que votre parole de ne pas chercher à vous échapper.

Morton la lui donna sur-le-champ. Claverhouse, l'ayant salué avec courtoisie, se détourna pour demander à son sergent-major : — Combien de prisonniers, Holliday? Combien de tués?

— Trois tués dans la maison, deux dans la cour, un dans le jardin, et quatre prisonniers.

— Armés, ou sans armes?

— Trois étaient armés jusqu'aux dents. L'autre est sans armes ; il a l'air d'un prêcheur.

— J'entends ; une des trompettes de ces Têtes-Rondes. Je lui parlerai demain. Quant aux trois autres, qu'on les mène dans la cour, et un feu de file. — N'oubliez pas d'écrire dans le livre d'ordre trois rebelles pris les armes à la main et fusillés, avec la date du jour et le nom de l'endroit : je crois qu'on le nomme Drumshinnel. — Qu'on tienne le prêcheur sous bonne garde ; comme il n'était pas armé, il faut qu'il subisse un petit interrogatoire ; j'y songerai demain, ou peut-être l'enverrai-je au conseil ; je suis las de cette dégoûtante besogne. — Qu'on ait les plus grands égards pour M. Morton. — Que

chacun prenne soin des chevaux. — Que mon valet lave avec du vinaigre le dos de Wildblood, je crois que la selle l'a un peu écorché.

Tous ces ordres furent donnés avec sang-froid et du même ton, comme si celui qui commandait ainsi n'attachait pas plus d'importance à l'un qu'à l'autre.

Les caméroniens, qui tout à l'heure voulaient se rendre coupables d'une exécution sanglante, allaient eux-mêmes servir de victimes, et ils paraissaient également préparés pour l'une comme pour l'autre de ces deux extrémités. Quand ils reçurent l'ordre de sortir pour aller subir la mort, aucun d'eux ne montra le moindre signe de terreur. Soutenus par leur sévère enthousiasme, ils partirent, l'air calme et en silence, excepté un seul, qui, regardant Claverhouse en face, prononça ces mots d'une voix farouche : — Malheur à l'homme violent! — (La réponse ne fut qu'un sourire de mépris.)

Claverhouse se fit ensuite servir quelque nourriture qu'on lui avait préparée à la hâte, et invita Henry à se mettre à table, ajoutant que ce jour avait été pour eux deux un jour de fatigue. Mais les secousses qu'il avait successivement éprouvées avaient ôté à Morton tout appétit; seulement il était dévoré d'une soif ardente, et il témoigna le désir de la satisfaire.

— Je vous ferai raison de tout mon cœur, dit Claverhouse; voilà un pot plein d'ale brune, et elle doit être bonne, car ces whigs savent toujours où trouver la meilleure. A votre santé, monsieur Morton, ajouta-t-il en remplissant un verre pour lui-même et en en présentant un autre au jeune homme.

Morton portait le verre à sa bouche, quand une décharge de mousqueterie annonça que les trois prisonniers avaient vu le terme de leur existence; il tressaillit, et le reposa sur la table.

— Vous êtes jeune, monsieur Morton, lui dit Claverhouse en vidant tranquillement le sien : vous n'êtes pas encore habitué à de pareilles scènes, et votre sensibilité ne vous ôte rien de mon estime; mais le devoir et la nécessité finissent par y accoutumer.

— J'espère, répondit Morton, que jamais ils ne produiront cet effet sur moi.

— J'ai pensé comme vous, répliqua Claverhouse: croiriez-vous qu'au commencement de ma carrière militaire la vue d'un homme blessé me faisait frémir, comme si son sang eût coulé de mes propres veines? et cependant si vous écoutez ces fanatiques, ils vous diront

que j'en bois un verre tous les matins[1]. — Mais, au fait, monsieur Morton, pourquoi la mort, qui nous environne de toutes parts, nous causerait-elle tant d'épouvante? Chaque heure que nous entendons sonner n'annonce-t-elle point le trépas d'un mortel? Pourquoi donc nous inquiéter de prolonger notre existence ou celle des autres? C'est une véritable loterie. Minuit devait être votre dernière heure; l'heure a sonné : vous êtes vivant, et les coquins qui comptaient vous assassiner n'existent plus. Qu'est-ce que la douleur qu'on éprouve pour mourir? elle ne vaut pas la peine d'y songer, puisque tôt ou tard il faut la subir de manière ou d'autre. Quand je pense à la mort, monsieur Morton, c'est dans l'espoir de la trouver un jour sur le champ de bataille, après avoir noblement combattu, au milieu des cris de victoire : voilà ce qui vaut la peine de vivre, la peine d'avoir vécu.

Le colonel achevait à peine ces paroles, l'œil brillant d'un enthousiasme guerrier, qu'une figure sanglante qui semblait sortir de terre parut dans un coin de la chambre; Morton reconnut les traits de l'énergumène Habacuc, défigurés par le sang et par les approches de la mort.

Habacuc fixa sur Claverhouse des yeux animés encore du feu à demi éteint d'un délire fanatique, et s'écria avec son geste farouche :

— Te fieras-tu à ta lance et à ton arc, à ton coursier et à ta bannière? Dieu ne te demandera-t-il pas compte du sang innocent? Te glorifieras-tu dans ta sagesse, ton courage et ta force? et le Seigneur ne te jugera-t-il point? Les princes pour qui tu as vendu ton âme à l'ennemi des hommes descendront de leur trône, et seront bannis sur les terres étrangères; leur nom deviendra un sujet de désespoir, d'étonnement, de mépris et de malédiction. Toi qui as bu à la coupe de la fureur, toi qui t'es enivré jusqu'au délire, le souhait de ton cœur sera exaucé pour ta perte, et l'espérance de ton orgueil sera détruite. Je te somme, John Grahame, de comparaître devant le tribunal de Dieu, pour répondre du sang innocent que tu as versé par flots.

Le moribond proféra ces paroles avec force; puis passant sa main droite sur son visage sanglant, il la leva au ciel, et ajouta plus bas : — Jusques à quand, Seigneur, source de toute vérité, de toute sainteté,

1. L'auteur ne saurait affirmer que cette accusation ait jamais été portée contre Claverhouse; mais ce dont il est certain, c'est qu'on a dit de sir Robert Grierson de Lagg, un des autres persécuteurs, qu'une coupe de vin placée dans sa main se changea en sang coagulé.

laisseras-tu sans vengeance le sang des saints? — puis il se laissa tomber sans chercher à se retenir, et expira avant que sa tête eût touché le sol.

Cette nouvelle scène ajouta encore à l'émotion de Morton, et il ne put s'empêcher d'être frappé de l'analogie singulière qui existait entre les dernières paroles de ce frénétique et les sentiments que venait d'exprimer Claverhouse.

Deux dragons qui se trouvaient dans la chambre, quelque endurcis qu'ils fussent par l'habitude de répandre le sang, ne purent voir cette apparition inattendue et entendre l'espèce de prophétie dont elle fut accompagnée, sans ressentir un mouvement de crainte; pâles, immobiles, les yeux fixes, ils paraissaient frappés de stupeur.

Claverhouse seul ne montra aucune émotion. A l'instant où Habacuc se levait de terre, il saisit ses pistolets; mais s'apercevant aussitôt qu'il était mourant, il les remit sur la table, et écouta avec le plus grand sang-froid ses prédictions menaçantes.

— Comment cet homme s'est-il trouvé là? dit-il dès qu'Habacuc fut retombé à terre. — Eh bien ! ajouta-t-il en s'adressant au dragon qui était le plus près de lui, me répondrez-vous? Que signifie cet air effaré? Voulez-vous que je vous croie assez poltron pour avoir peur d'un mort?

Le dragon répondit en bégayant qu'il fallait que ses camarades ne l'eussent pas aperçu quand ils avaient enlevé les trois autres cadavres. Ils étaient d'autant plus excusables, que le prédicateur étant tombé à l'extrémité de la salle opposée à la cheminée, deux manteaux avaient été jetés sur lui par mégarde.

— Eh bien, emportez-le donc maintenant, au lieu d'ouvrir de grands yeux et de rester les bras croisés, à moins que vous n'ayez peur qu'il ne vous morde pour donner un démenti au vieux proverbe. — Voilà du nouveau, monsieur Morton; des morts qui ressuscitent pour venir nous faire des menaces! — Il faut que je fasse repasser les sabres de mes garnements; ordinairement ils font beaucoup mieux leur besogne. Mais nous avons eu une terrible journée, ils ont le bras fatigué, et je crois que vous et moi, monsieur Morton, nous ne serons pas fâchés de prendre quelques heures de repos.

A ces mots, il prit une lumière, souhaita le bonsoir à Morton, et passa dans l'appartement qu'on lui avait préparé.

On conduisit Morton dans une autre chambre. Resté seul, son pre-

mier soin fut de remercier le ciel de l'avoir tiré du danger par les mains de ceux qui semblaient devoir être ses plus dangereux ennemis ; il pria aussi la Providence de lui servir de guide dans ces temps difficiles, et après avoir rendu grâces à l'Être suprême il se laissa aller au sommeil dont il avait un si grand besoin.

CHAPITRE XXXV.

Les avocats sont prêts, l'accusateur s'avance,
Les juges, au front morne, ont déjà pris séance.
GAY. *L'opéra du Gueux.*

Un sommeil si profond avait succédé à l'agitation qu'il avait éprouvée la veille, que Morton savait à peine où il se trouvait quand il fut éveillé en sursaut par le bruit des chevaux, les cris des soldats et le son des trompettes. A peine avait-il eu le temps de se lever, que Holliday vint l'avertir, de l'air le plus respectueux, que le général (Claverhouse avait alors ce rang) espérait avoir le plaisir de sa compagnie sur la route.

Il est dans la vie certaines situations où une invitation devient un ordre ; Morton crut avec raison qu'il se trouvait dans cette position, et il se rendit sur-le-champ auprès de Claverhouse. Il trouva son cheval sellé et bridé, et Cuddy prêt à le suivre. On semblait traiter le maître et le serviteur non en prisonniers, mais comme s'ils avaient fait partie de la troupe ; cependant on les avait désarmés, et Claverhouse remit lui-même à Morton son épée. C'était alors la marque distinctive d'un homme de qualité. Lorsqu'on se mit en route, il le fit placer à côté de lui, et il semblait prendre plaisir à sa conversation. Mais plus Morton entendait parler le général, plus il se trouvait embarrassé pour fixer ses idées sur le véritable caractère de cet homme : son urbanité, la politesse de ses manières, ses sentiments généreux et chevaleresques, son dévouement à la cause du roi, sa pénétration et sa connaissance profonde du cœur humain, forçaient l'approbation et excitaient l'admiration de tous ceux qui conversaient avec lui ; mais son indifférence pour la vie des hommes, les violences et les cruautés qu'il autorisait chez ses soldats, et qu'il leur commandait même quel-

quefois; son mépris pour tout ce qui était d'une classe inférieure à la sienne, formaient un contraste qui repoussait loin de lui ceux que ses aimables qualités n'auraient pas manqué de subjuguer. Morton ne put s'empêcher de le comparer intérieurement à Burley; et cette idée s'emparant de son esprit, il laissa échapper quelques mots qui la firent entrevoir.

— Vous avez raison, dit Claverhouse en souriant, parfaitement raison. Nous sommes tous deux des fanatiques; mais il y a quelque différence entre le fanatisme inspiré par l'honneur, et celui que fait naître une sombre et farouche superstition.

— Et cependant, tous les deux, vous versez le sang sans remords et sans pitié, repartit Morton incapable de cacher ses sentiments.

— Il est vrai, dit Claverhouse avec le même flegme; mais il y a, je crois, une grande différence entre le sang de braves soldats, de gentilshommes loyaux, de prélats vertueux, et la liqueur rouge qui coule dans les veines de grossiers paysans, d'obscurs démagogues, de misérables psalmodieurs. Ne faites-vous pas une distinction entre une bouteille d'un excellent vin et un pot de mauvaise bière?

— Votre comparaison est trop subtile pour moi. Dieu a donné la vie au paysan comme au prince, et celui qui détruit son ouvrage sans motif bien puissant, et au gré de son caprice, lui en rendra compte dans l'un comme dans l'autre cas. Et, par exemple, ai-je plus de droit aujourd'hui à la protection du général Grahame que la première fois que je l'ai vu?

— Et que vous avez vu la mort si près de vous, n'est-ce pas? Eh bien, je vous répondrai franchement : je ne voyais alors en vous que le fils d'un ancien chef de rebelles, le neveu d'un vieux laird avare; maintenant je vous connais mieux : je sais que vous avez un caractère que j'honore dans un ennemi autant que je l'aime dans un ami. J'ai pris bien des informations sur vous depuis notre première rencontre, et vous voyez, j'espère, que leur résultat ne vous a pas été défavorable.

— Cependant je suis...

— Vous êtes le même aujourd'hui que vous étiez alors, j en conviens; mais comment pouvais-je le savoir? Ce n'est que récemment que j ai appris à vous apprécier. Au surplus, la résistance même que j'ai opposée à ceux qui intercédaient en votre faveur doit vous prouver que déjà j'avais conçu une assez haute opinion de vos talents.

— Pensez-vous, général, que je doive être très-reconnaissant d'une telle preuve d'estime?

— Allons! allons! vous faites le pointilleux. Je vous dis que je vous croyais tout autre. Avez-vous jamais lu Froissart?

— Non, répondit Morton.

— J'ai envie de vous procurer six mois de prison pour vous faire jouir de ce plaisir. Son livre m'inspire plus d'enthousiasme que la poésie elle-même. Avec quel sentiment chevaleresque le noble chanoine réserve ses plus belles expressions de douleur pour la mort du brave et noble chevalier dont la perte est à déplorer, tant sa loyauté était grande, sa foi pure, sa valeur terrible à l'ennemi, et son amour fidèle. Ah! *benedicite!* comme il se lamente sur la perte de cette perle de la chevalerie, quel que soit le parti qu'elle ait orné. Mais certes, quant à quelques centaines de vilains nés pour labourer la terre, le noble historien témoigne pour eux aussi peu, peut-être moins de sympathie que John Grahame de Claverhouse lui-même.

— Vous avez pourtant, général, un laboureur parmi vos prisonniers; et, malgré le mépris que vous affichez pour une profession que quelques philosophes ont regardée comme tout aussi utile que celle de soldat, je prendrai la liberté de solliciter vivement votre protection pour lui.

Claverhouse prit son livre de *mementos*, et y jetant un coup d'œil :

—Vous voulez parler, dit-il, d'un Hatherick, Hedderich, ou, — ou, — Headrigg. Oui, Cuthbert, ou Cuddy Headrigg. — Je le tiens ici. — Oh! ne craignez rien pour lui, s'il veut seulement ne pas être intraitable. —Les dames de Tillietudlem m'avaient dit un mot en sa faveur. Il doit épouser leur femme de chambre, je crois.

— Je ne lui soupçonne pas l'ambition du martyre.

— Tant mieux pour lui! D'ailleurs, quoi qu'il pût avoir fait, je le protégerais à cause de l'erreur salutaire qui le jeta dans nos rangs la nuit dernière, lorsqu'il cherchait à vous procurer du secours. Il a eu confiance en moi, et c'est un titre pour que je ne l'abandonne pas. Mais, à vous parler sincèrement, il y a longtemps que j'ai les yeux ouverts pour surveiller sa conduite. — Holliday, donnez-moi le livre noir.

Le sous-officier présenta à son commandant un registre qui contenait, par ordre alphabétique, les noms de tous ceux qu'on croyait devoir considérer comme suspects d'avoir des intentions hostiles contre

le gouvernement. Claverhouse se mit à le feuilleter chemin faisant.

— Gumblegumption, ministre autorisé, âgé de cinquante ans, rusé, hypocrite..... Ce n'est pas cela. — Heathercat, prédicateur proscrit, zélé caméronien, tenant un conventicule sur les monts Campsie. — Je me trompe...—Ah! m'y voici : Cuthbert Headrigg. Sa mère, puritaine exaltée. Quant à lui, c'est un garçon fort simple, mais sans génie; excellent tireur, plus adroit de la main que de la tête. On pourrait l'attacher à la bonne cause, sans son attachement pour... Ici Claverhouse regarda Henry, ferma son livre, et reprit : — Le dévouement, la fidélité, monsieur Morton, sont des vertus qui ne sont jamais perdues avec moi. Vous pouvez compter sur la vie de ce jeune homme.

— Un esprit comme le vôtre n'est-il pas révolté d'un système qui exige des enquêtes si minutieuses sur des individus si obscurs? demanda Morton.

— Supposez-vous, répondit le général avec un peu de hauteur, que ce soit nous qui prenions cette peine? Les desservants de chaque paroisse recueillent ces renseignements pour eux-mêmes : ils connaissent mieux que personne les brebis noires du troupeau. Il y a trois ans que j'ai votre portrait.

— En vérité! voudriez-vous me faire le plaisir de me le montrer.

— Volontiers, je n'y vois pas d'inconvénient; car, devant quitter l'Écosse probablement pour quelques années, vous ne pouvez vous venger du peintre.

Ces mots, prononcés d'un air d'indifférence, firent tressaillir Morton, car ils lui annonçaient l'exil loin de son pays natal. Avant qu'il pût répondre, Claverhouse ouvrit encore le registre, et lut ce qui suit : — Henry Morton, fils de Silas Morton, colonel de cavalerie pour le parlement d'Écosse, neveu de Morton de Milnwood. — Éducation imparfaite, mais un courage au-dessus de son âge. — Adroit à tous les exercices. — Indifférent pour les formes de religions, mais penchant pour le presbytérianisme. — A des idées exaltées et dangereuses sur la liberté de penser et d'écrire. — Flotte entre les opinions des latitudinariens et celles des enthousiastes. — Fort aimé de tous les jeunes gens des environs. — D'un caractère doux, modeste et tranquille, et cependant un esprit ardent, une tête de feu. Il est... — Vous voyez, monsieur Morton, que ces mots sont suivis de trois croix rouges, ce qui signifie trois fois dangereux. Vous étiez donc un homme important à surveiller. — Mais que me veut ce messager?

Un homme à cheval s'approcha du général, et lui remit une lettre. Claverhouse l'ouvrit, la lut avec un sourire dédaigneux, puis s'adressant au courrier : — Dites à votre maître, dit-il d'un air de mépris, qu'il envoie ses prisonniers à Édimbourg. Il n'y a pas d'autre réponse.

Se tournant ensuite vers Morton : — C'est, reprit-il, un de vos alliés, ou plutôt encore un allié de votre ami Burley, qui abandonne votre cause. Écoutez son style : — « Mon cher Monsieur, » — je ne sais d'où lui vient ce ton d'intimité, — « je supplie Votre Excellence de recevoir mes humbles félicitations sur la victoire que l'armée de Sa Majesté vient de remporter. J'ai l'honneur de vous donner avis que j'ai fait prendre les armes à mes vassaux pour arrêter les fuyards. J'ai déjà fait plusieurs prisonniers, etc. *Signé* Basile Olifant. » — Vous le connaissez sans doute de nom?

— N'est-ce pas un parent de lady Marguerite Bellenden?

— Le dernier héritier mâle du père de cette dame, quoiqu'à un degré fort éloigné ; amoureux de la belle Edith, qui lui a été refusée parce qu'il en était indigne ; mais surtout admirateur du domaine de Tillietudlem avec toutes ses dépendances.

— En entretenant des liaisons avec notre malheureux parti, il prenait un mauvais moyen de recommandation auprès de cette famille, dit Morton.

— Oh ! mais le prudent Basile est homme à jouer différents rôles. Il était mécontent du gouvernement, parce qu'on n'avait pas voulu annuler en sa faveur le testament que le comte de Torwood avait fait au profit de sa fille ; de lady Marguerite, parce qu'elle lui avait refusé miss Bellenden ; et de cette dernière, parce qu'elle ne pouvait souffrir sa gaucherie et sa grande taille. Il entra donc en correspondance avec Burley, et fit une levée d'hommes dans le dessein de le secourir s'il n'avait pas besoin de secours, c'est-à-dire si vous nous aviez battus hier. Aujourd'hui que nous sommes vainqueurs, le coquin change de ton : il prétend qu'il n'a agi que pour le service du roi, et je suis porté à croire que le conseil prendra ses protestations pour argent comptant, quoiqu'il sache fort bien que ce n'est que de la fausse monnaie. On fera pendre ou fusiller quelques douzaines de malheureux fanatiques, tandis que ce fourbe, enveloppé de son hypocrisie comme d'une peau de renard, jouira de l'honneur qui n'est dû qu'à la loyauté !

C'est en conversant ainsi sur différents sujets qu'ils parvinrent à

trouver moins longue la route qu'ils parcouraient. Claverhouse parlait à Morton avec la plus grande franchise, le traitait en ami et en compagnon plutôt qu'en prisonnier; et pour Morton, malgré l'incertitude du sort qui l'attendait, les heures qu'il passa dans la société de cet homme extraordinaire, dont l'imagination était aussi riche et aussi fertile que sa connaissance du cœur humain était profonde, furent les plus courtes de toutes celles qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait été jeté dans le torrent des affaires publiques. On ne saurait mieux le comparer qu'à un cavalier qui a lâché les rênes, et qui, s'abandonnant à son coursier, s'épargne au moins la peine de vouloir diriger sa marche.

Ils arrivèrent ainsi à Édimbourg, leur suite s'étant successivement augmentée de divers détachements de cavalerie qui presque tous amenaient un plus ou moins grand nombre de prisonniers.

Au moment d'entrer en ville, Claverhouse dit à Morton :

— Je sais que le conseil privé, sans doute pour donner, par ses démonstrations de joie, une preuve de la terreur dont il a été frappé, a décidé que nous ferions une espèce d'entrée triomphale, traînant à notre suite nos captifs, comme le faisaient les généraux romains. Mais je n'aime pas à me donner en spectacle, et je veux vous épargner le désagrément de figurer dans cette exhibition.

Le général appela Allan, qui était alors lieutenant-colonel, et le chargea du commandement de la cavalerie; puis, prenant un chemin détourné, il gagna incognito, suivi de quelques domestiques, la maison qu'il occupait dans une des principales rues d'Édimbourg. Dès leur arrivée, il conduisit Morton dans un appartement où il le laissa seul en lui disant qu'il comptait sur sa parole de ne pas en sortir.

Morton réfléchissait sur les vicissitudes qu'il avait éprouvées depuis un mois, quand, au bout d'un quart d'heure, il entendit dans la rue une grande rumeur, ce qui l'engagea à s'approcher de la fenêtre. Les trompettes, les clairons et les tambours se faisaient entendre au milieu des acclamations de la multitude, et annonçaient l'arrivée de la cavalerie royale. Les magistrats étaient allés recevoir les vainqueurs à la porte de la ville, et ils marchaient en tête de la pompe triomphale, précédés de leurs hallebardiers. Derrière eux s'élevaient au bout des piques les têtes de deux rebelles à qui on avait aussi coupé les mains, et par une barbare dérision, les hommes qui portaient

ces dernières les rapprochaient souvent l'une de l'autre dans l'attitude de la prière. Ces trophées sanglants appartenaient à deux prédicateurs massacrés à Bothwell-Bridge. Ensuite venait une charrette conduite par le valet de l'exécuteur des hautes-œuvres, sur laquelle étaient placés Macbriar et deux autres prisonniers qui paraissaient être de la même profession : tête nue, chargés de fers, ils ne semblaient ni abattus par le destin de leurs compagnons, dont on portait devant eux les tristes restes, ni intimidés par la crainte de la mort à laquelle ces préliminaires leur annonçaient assez clairement qu'ils étaient destinés; au contraire, ils jetaient des regards fermes sur le peuple qui les entourait, et semblaient en quelque sorte triompher de leurs vainqueurs.

Derrière ces prisonniers abandonnés aux insultes de la canaille, qui leur jetait de la boue et des pierres, marchait un corps de cavaliers brandissant leurs sabres et poussant des acclamations auxquelles répondaient les cris de la populace, qui, dans toutes les grandes villes, est toujours satisfaite quand on lui permet de se livrer à de bruyantes clameurs.

A ce groupe succédèrent les principaux prisonniers, dont le nombre s'élevait à plus de cent. Ceux qui avaient le grade de chef s'avançaient les premiers : les uns, liés sur des chevaux, le visage tourné vers la queue; les autres, attachés à de pesantes barres de fer qu'ils étaient obligés de porter à la main, comme les galériens qui en Espagne se rendent au port où ils doivent être embarqués. On portait en triomphe les têtes de ceux qui avaient péri, celles-ci au bout des piques, celles-là dans des sacs étiquetés du nom de ces malheureux.

Tels sont les objets hideux qui, dans cette procession, précédaient les victimes encore vivantes, victimes aussi évidemment dévouées à la mort que si elles avaient été coiffées du *san-benito* des hérétiques condamnés à figurer dans un *auto-da-fé*[1].

Parmi la foule obscure des prisonniers qui fermaient la marche, les uns annonçaient par leurs regards fiers et intrépides qu'ils étaient encore convaincus de la justice de la cause pour laquelle ils avaient combattu, et que la mort seule pouvait refroidir l'ardeur de leur en-

1. David Hackston de Rathillet, qui fut blessé et fait prisonnier à l'escarmouche d'Air's Moss, dans laquelle le célèbre Cameron périt, fut, à son entrée à Édimbourg, par ordre du conseil, reçu par les magistrats à la Watergate, et placé sur un cheval sans selle, la figure tournée du côté de la queue; les trois autres chefs furent couchés sur une herse de fer et traînés par les rues. La tête de M. Cameron était portée devant eux au bout d'une hallebarde.

thousiasme; les autres, abattus et consternés, semblaient se reprocher l'imprudence qu'ils avaient commise en épousant un parti que la Providence avait abandonné, et déjà ils cherchaient dans leur esprit quelque subterfuge pour échapper au sort qui les menaçait; plusieurs, accablés de besoin et de lassitude, semblaient un troupeau de moutons qu'un boucher force à marcher vers la tuerie sans qu'ils sachent s'il s'agit de les tondre ou de les égorger. Ces derniers ne laissaient voir ni crainte, ni désir, ni espoir, absorbés qu'ils étaient par le sentiment de leur malheur, sans en avoir peut-être une idée bien distincte.

Enfin, une double file de cavaliers formait une haie mobile, et les escadrons compactes étaient précédés d'une musique militaire qui exécutait des airs de triomphe quelquefois couverts par les acclamations de la multitude.

Morton se sentit désolé à la vue d'un tel spectacle; et en reconnaissant, parmi les prisonniers, parmi les têtes portées au bout des piques, des traits qui lui étaient devenus familiers, il se laissa tomber sur une chaise, dans un état d'horreur et de stupéfaction. Il n'en fut tiré que par la voix d'Headrigg, qui entra dans la chambre, pâle comme un mort, ses cheveux dressés sur la tête, et avec un affreux claquement de dents.

— Que le ciel nous pardonne, monsieur Henry, s'écriait-il; que Dieu ait pitié de nous! Il faut que nous paraissions à l'instant devant le conseil. Eh! mon Dieu, que veulent-ils donc qu'un pauvre homme comme moi dise devant tant de lords et de seigneurs? Mais ce n'est pas tout : ma mère est arrivée de Glascow Elle vient pour me voir rendre témoignage, suivant son jargon, ce qui veut dire pour me voir pendre. Oh! Cuddy n'est pas encore si bête, et s'il peut éviter la corde, au diable tous les témoignages! — Mais voici Claverhouse lui même. — Dieu nous préserve! dirai-je encore une fois.

Le général entrait effectivement. — Il faut vous rendre tout de suite devant le conseil, monsieur Morton, dit-il en saluant avec sa politesse et son aisance ordinaires. Votre domestique doit aussi vous y suivre. Vous n'avez rien à craindre pour votre sûreté ni pour la sienne; mais je vous avertis que vous serez peut-être témoin d'une scène qui vous sera pénible à supporter. J'aurais voulu vous en épargner la vue, mais je n'ai pu y réussir. Ma voiture vous attend : partirons-nous?

C'était encore une de ces invitations dont Morton n'avait aucun

moyen de se défendre, quoiqu'elle ne fût pas très-agréable. Il se leva, et suivit Claverhouse.

En descendant l'escalier : — Oui, lui dit le général, vous vous tirerez d'affaire à bon marché, et votre domestique en fera autant s'il peut retenir sa langue.

Cuddy entendit ces paroles, et fut transporté de joie. — Ma langue sera bien tranquille, pensa-t-il. Pourvu que ma mère ne vienne pas fourrer le doigt dans le pâté !

Comme il sortait, la vieille Mause, qui le guettait à la porte, le saisit par le bras. — Mon fils ! mon fils ! s'écria-t-elle, que je suis aise et glorieuse, quoique triste et humiliée en même temps, de voir que la bouche de mon fils va rendre témoignage à la vérité en plein conseil, comme son bras l'a fait sur le champ de bataille !

— Paix donc, ma mère ! paix donc ! répliqua Cuddy d'un air d'impatience ; est-ce le moment de parler de choses semblables ? Je ne témoignerai rien ni d'un côté ni d'un autre : croyez-vous que j'aie envie d'être pendu ? J'ai parlé à M. Poundtext, et je l'imiterai ; il a fait toutes les déclarations qu'on a voulu, et il a obtenu grâce pour lui et pour son troupeau ; voilà du moins un ministre qui gagne bien son argent. Je n'aime pas vos sermons qui finissent par un psaume à Grassmarket[1].

— Ah ! Cuddy, mon cher Cuddy, je serais fâchée qu'il vous mésarrivât, répondit Mause partagée entre le double désir de sauver l'âme sinon le corps de son fils ; mais souvenez-vous que vous vous êtes battu pour la foi, et n'allez pas, dans la crainte de perdre les consolations humaines, vous retirer de la sainte lutte.

— C'est bon ! c'est bon !... Sans doute je ne me suis que trop battu : mais je n'ai pas encore été pendu ; et Dieu sait que je ne me laisserai pas pendre, si je puis faire autrement.

— Mais, mon fils, songez que si vous souillez votre robe nuptiale...

— Bah ! bah ! vous voyez qu'on m'attend. Vous me parlez de mariage quand j'ai presque la corde au cou ! Allons, ma mère, adieu ; il s'agit de ne pas être pendu. — Et Cuddy pria les cavaliers qui veillaient sur lui de le conduire au conseil, où Claverhouse et Morton s'étaient rendus sans l'attendre.

1. C'était alors la place des exécutions à Édimbourg.

CHAPITRE XXXVI.

Adieu donc, adieu mon pays!
LORD BYRON.

Le conseil privé d'Ecosse, qui, depuis la réunion de ce royaume à l'Angleterre, exerçait le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, était déjà assemblé dans la grande salle gothique, voisine de l'édifice où se tenaient jadis les séances du parlement, quand le général Claverhouse entra et prit place parmi les juges.

— Vous nous avez apporté des plats de gibier singulièrement assortis, général, lui dit, en regardant les trois prisonniers, un des juges qui étaient assis à la droite du président : un corbeau que nous allons entendre croasser, un étourneau qui a l'air de ne savoir où donner de la tête, et un... comment nommerai-je le troisième ?

— Sans chercher de métaphore, Milord, répondit le général, nommez-le un homme à qui je prends un intérêt particulier.

— Je puis dire que c'est un whig, au moins ! reprit l'interlocuteur en tirant une langue qui semblait pouvoir à peine tenir dans sa bouche, et en cherchant à donner à ses traits grossiers une expression de malice qui semblait leur être familière.

— Oui, Milord, dit Claverhouse avec son imperturbable sang-froid, un whig, tel que l'était Votre Seigneurie en 1641.

— Vous y êtes pris, Milord, s'écria un des conseillers.

— Oui, oui, répondit-il avec un sourire qui ressemblait beaucoup à une grimace : depuis l'affaire de Drumclog on ne peut plus lui parler.

— Greffier, dit le duc de Lauderdale, qui présidait le conseil, lisez la pièce que vous avez préparée.

Le greffier donna lecture d'un acte par lequel le général Grahame de Claverhouse et lord Evandale se rendaient caution, jusqu'à concurrence de dix mille marcs d'argent chacun, que Henry Morton de Milnwood sortirait du royaume et n'y rentrerait que lorsqu'il plairait à Sa Majesté de l'y rappeler. En cas d'infraction de son ban, la peine

de mort était prononcée contre lui, et dix mille marcs d'amende pour chacune de ses cautions.

— Monsieur Morton, dit le duc, acceptez-vous le pardon que vous offre la clémence du roi à ces conditions?

— Je n'ai pas d'autre choix à faire, Milord, répondit Morton.

— Approchez donc, et venez signer votre soumission.

Morton s'avança sans répliquer, bien convaincu qu'il ne pouvait espérer un traitement plus favorable; et pendant qu'il signait, Macbriar s'écria en gémissant : — Le voilà qui complète son apostasie et reconnaît le tyran charnel ! « Astre déchu ! astre déchu ! »

— Silence ! dit le conseiller qui avait d'abord parlé à Claverhouse, et qui montrait des prétentions à l'esprit ne vous mêlez pas de goûter à la soupe des autres, vous trouverez la vôtre assez chaude, et elle pourra bien vous brûler le gosier.

— Faites avancer l'autre prisonnier, dit le président après avoir fait placer Morton sur un des siéges qui garnissaient les côtés de la salle; il a l'air d'un de ces moutons qui sautent les fossés après avoir vu passer les autres.

Cuddy fut conduit par deux fusiliers auprès de la table devant laquelle les juges étaient assis. Il jeta un regard timide autour de lui, et baissa aussitôt les yeux, saisi de respect à la vue de tant de grands personnages qui s'occupaient de lui; car, malgré les assurances de Claverhouse, il n'était pas sans inquiétude sur les suites que pourrait avoir pour lui la délibération. Après maintes révérences d'un air gauche, il attendit qu'on l'interrogeât.

— Vous êtes-vous trouvé à l'affaire du pont de Bothwell?

Telle fut la première question qu'on lui adressa, et elle produisit sur lui l'effet d'un coup de tonnerre. N'osant avouer la vérité, et il avait assez de bon sens pour juger qu'il serait aisément convaincu de mensonge, il chercha, en véritable Calédonien, à se tirer d'embarras par une réponse évasive.

— Je ne nie pas qu'il ne soit possible que j'y aie été.

— Répondez directement : oui, ou non. Vous savez que vous y étiez !

— Il ne m'appartient pas de contredire Votre Grâce.

— Encore une fois, y étiez-vous, ou n'y étiez-vous pas? dit le duc avec impatience.

— Quel homme peut savoir où il a été tous les jours de sa vie?

— Coquin, s'écria le général Dalzell, si tu ne réponds pas mieux, je vais te faire sauter les dents de la bouche avec le pommeau de mon poignard. — Crois-tu que nous puissions passer la journée à t'interroger et à te poursuivre de question en question, comme des chiens qui courent un lièvre [1] ?

— Eh bien donc, puisque rien autre chose ne peut vous contenter, écrivez que je ne peux pas nier que j'y aie été.

— Maintenant, dit le président, croyez-vous que le fait de s'armer en cette occasion équivale à un acte de rébellion?

— Je ne suis pas trop libre de donner mon opinion sur ce qui pourrait mettre mon cou en danger; mais ce fait ne vaut guère mieux.....

— Mieux que quoi?

— Ne vaut guère mieux que rébellion, comme Votre Honneur l'appelle.

— A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle répondre. — Et si le roi daigne vous pardonner votre rébellion, prierez-vous le ciel pour le roi et pour son église?

— Ah! de tout mon cœur, Milord; et je boirai à sa santé, pardessus le marché, quand l'ale sera bonne.

— Eh! dit le duc, c'est un vrai coq!... Mais qui vous a engagé, mon cher ami, à prendre part à cette révolte?

— Le mauvais exemple, Milord, et une vieille folle de mère, sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie.

— Fort bien. Je ne crois pas qu'on ait jamais à craindre que tu trames une trahison de ton propre chef. — Expédiez-lui son pardon pur et simple. — Faites avancer ce coquin qui est là-bas.

On amena Macbriar à la place que Cuddy venait de quitter, et le président commença de même par lui demander s'il était à la bataille du pont de Bothwell.

— J'y étais, répondit-il d'une voix ferme et assurée.

— Étiez-vous armé?

— Armé? — Oui, — de la parole de Dieu, pour encourager ceux qui combattaient pour sa cause.

1. On raconte que Dalzell frappa un des whigs captifs, tandis qu'on l'interrogeait, et avec tant de violence, que le sang jaillit. Le général avait été provoqué à cet acte, qui n'en est pas moins impardonnable, par le prisonnier, qui l'avait appelé « bête féroce de Moscovie qui a l'habitude de faire rôtir les hommes. » A cette époque le service de Russie n'était nullement une école d'humanité.

— C'est-à-dire que vous prêchiez la révolte contre le roi ?

— C'est toi qui l'as dit.

— Vous devez connaître John Balfour de Burley ?

— Si je le connais ! oui, et j'en rends grâces à Dieu. C'est un chrétien sincère et zélé.

— Qu'est devenu ce pieux personnage ? Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je suis ici pour répondre pour moi-même, et non pour compromettre la sûreté des autres.

— Nous trouverons le moyen de te faire sortir les paroles de la bouche, s'écria Dalzell.

— Si vous pouviez lui persuader qu'il est dans un conventicule, repartit Lauderdale, il n'aurait pas besoin de votre assistance pour cela. — Allons, mon garçon, parlez pendant qu'il en est temps encore : vous êtes trop jeune pour endurer les souffrances auxquelles vous expose votre obstination.

— Je vous défie, répondit Macbriar en jetant sur les juges un regard de rage et de mépris. Ce n'est pas la première fois que je subis la prison, la torture ; et, tout jeune que je suis, j'ai assez vécu pour avoir appris à mourir quand mon heure sera venue.

— Fort bien ! dit Lauderdale ; mais il y a certaines choses fâcheuses qui peuvent vous arriver avant la mort. — En parlant ainsi, il agita une clochette d'argent qui était placée devant lui sur la table.

A ce son, un rideau cramoisi qui cachait un enfoncement gothique pratiqué dans le mur de la salle fut tiré, et l'on y aperçut l'exécuteur des hautes-œuvres, homme de grande taille, d'un aspect hideux, placé devant une table de chêne, sur laquelle étaient des instruments propres à serrer les pouces, et une boîte de fer, appelée *la botte écossaise*, dont on se servait, à cette époque de tyrannie, pour torturer les accusés. Morton, qui ne s'attendait pas à ce spectacle, ne put s'empêcher de tressaillir ; Macbriar, au contraire, le contempla sans pâlir, sans rien perdre de sa fermeté.

— Connaissez-vous cet homme ? dit Lauderdale au prédicateur avec un ton de voix sévère et lugubre.

— C'est sans doute, répondit-il, l'infâme exécuteur de vos ordres sanguinaires contre la personne des élus de Dieu. Vous et lui, vous êtes également méprisables à mes yeux, et je bénis le ciel qui me donne la force de ne pas craindre les tourments que vous avez le

pouvoir, vous d'ordonner, et lui de me faire souffrir. La chair et le sang peuvent frémir dans les souffrances, la faiblesse humaine peut arracher des plaintes et des cris; mais mon âme, je l'espère, est appuyée sur le rocher des siècles.

— Faites votre devoir, dit le duc à l'exécuteur.

Le bourreau s'avança, et, d'une voix rauque, demanda sur quelle jambe du prisonnier il appliquerait d'abord son instrument.

— Qu'il choisisse lui-même, dit le duc : je veux l'obliger en tout ce qui est raisonnable.

— Puisque vous me laissez le choix, dit Macbriar en étendant sa jambe droite, prenez ma meilleure; je l'abandonne volontiers au service de la cause pour laquelle je souffre[1].

Le bourreau, aidé de ses valets, enferma la jambe et le genou dans la *botte de fer*, plaça un coin de même métal entre le genou et le bord de la machine, prit un marteau, et le tint en l'air, prêt à frapper dès le premier ordre. Un homme décemment vêtu, chirurgien de profession, se plaça de l'autre côté de la chaise du prisonnier, lui mit le bras à nu, et posa son pouce sur l'artère, pour régler la torture d'après les forces du patient. Alors le président du conseil répéta la question d'une voix sévère : — Où avez-vous laissé John Balfour de Burley, la dernière fois que vous l'avez vu?

Au lieu de répondre, Macbriar leva les yeux au ciel comme pour implorer la grâce divine, et murmura quelques mots dont on n'entendit que les derniers : — Tu as dit que ton peuple serait soumis au joug de ta puissance.

Lauderdale promena ses regards sur les membres du conseil, comme pour recueillir leurs suffrages muets, et fit lui-même un signe au bourreau, dont le marteau descendit à l'instant sur le coin, et l'enfonça entre le genou et la botte; ce qui fit éprouver au prisonnier la douleur la plus cruelle, comme le prouva évidemment le changement qui s'opéra sur son visage. L'exécuteur releva son marteau, et se tint prêt à frapper un second coup.

— Voulez-vous dire, répéta le duc, où vous avez laissé Balfour de Burley la dernière fois que vous l'avez vu?

— J'ai répondu, dit Macbriar avec résolution. — Et le second coup fut frappé, puis le troisième, puis le quatrième; mais au cinquième,

1. Cette réponse fut réellement faite par James Mitchell, lorsqu'il souffrait la torture de la botte pour avoir tenté d'assassiner l'archevêque Sharpe.

lorsqu'un coin plus large fut introduit, le malheureux poussa un cri d'angoisse.

Le sang de Morton lui bouillait dans les veines pendant cette scène barbare ; il ne put en soutenir plus longtemps la vue, et quoique sans armes, menacé lui-même du même supplice, il allait s'élancer au secours de Macbriar, lorsque Claverhouse, qui avait remarqué son émotion, le retint en lui mettant une main sur la bouche et en lui disant tout bas : — Pour l'amour de Dieu, songez où vous êtes !

Heureusement pour lui, ce mouvement inconsidéré échappa aux regards des autres conseillers, dont l'attention tout entière était fixée sur le patient.

— Il est évanoui, dit le chirurgien. Milords, la nature humaine n'en peut endurer davantage.

— Donnez-lui relâche, dit le duc ; — et se tournant vers Dalzell, il ajouta : — Il n'ira guère à cheval aujourd'hui, quoiqu'il ait mis *ses bottes*. Il faut en finir, je pense : — oui, qu'on expédie sa sentence, et finissons-en avec lui ; il nous reste encore assez de besogne.

On fit respirer des eaux spiritueuses et des essences au malheureux captif, et lorsqu'il eut repris ses sens le duc prononça sa sentence de mort, comme traître, fait prisonnier les armes à la main, et le condamna à être conduit de la barre au lieu ordinaire des exécutions, pour y être pendu par le cou, avoir la tête et les mains séparées de son corps après sa mort, afin que le conseil en usât suivant son bon plaisir ; il ordonna ensuite la confiscation de tous ses biens au profit de la couronne.

— Doomster, continua-t-il, lisez la sentence.

L'office de *doomster* ou *justicier*, qui consistait à répéter aux condamnés la sentence des juges, était alors et fut longtemps encore exercé en Écosse par l'exécuteur des hautes-œuvres[1]. Cette lecture produisait dans leur esprit un nouveau degré d'horreur, en leur rappelant que celui qui l'articulait allait en faire l'application.

Macbriar n'avait pu entendre que très-imparfaitement le jugement prononcé par le lord président du conseil, mais quand le bourreau

1. Le bon plaisir du conseil, relativement aux restes des victimes, était aussi cruel que toute sa conduite. Les têtes des prédicateurs étaient fréquemment exposées sur des piques entre leurs deux mains, qui étaient posées dans l'attitude de la prière. Lorsque la tête du célèbre Richard Cameron fut exposée de cette manière, un spectateur porta témoignage qu'il avait vécu en priant et en prêchant, et qu'il était mort en priant et en combattant. (Voyez une note sur ce sujet, dans *la Prison d'Édimbourg*.)

prit la parole, il était complétement revenu à la vie, et à ces derniers mots : — Telle est la sentence que je prononce, il répondit :

— Milords, je vous remercie. Vous m'avez accordé la seule grâce que j'eusse voulu recevoir de vous, en envoyant à une si prompte mort ce corps torturé et épuisé par votre cruauté ! Peu m'importe en effet de périr en prison ou à la potence. Vous allez me fournir l'occasion de montrer au grand jour se qu'un chrétien peut souffrir pour la bonne cause. — Je vous pardonne, Milords ; et pourquoi ne vous pardonnerais-je pas ? Vous m'arrachez à la société de la poussière et des cendres pour m'envoyer à celle des anges et des justes ; — vous me faites passer des ténèbres à la lumière, de la mort à l'immortalité ; en un mot, de la terre au ciel. — Si donc les remerciements et le pardon d'un mourant peuvent vous être agréables, recevez-les ; et puissent vos derniers moments être aussi tranquilles, aussi heureux que les miens !

Pendant qu'on le transportait au lieu de l'exécution, ses traits furent ceux d'un homme porté en triomphe ; et il conserva jusqu'au dernier moment la même fermeté, le même enthousiasme.

Le conseil se sépara, et Morton se retrouva dans la voiture du général Grahame.

— Quel courage ! quelle fermeté ! dit-il en réfléchissant à la conduite de Macbriar. Combien il est regrettable que tant de dévouement et d'héroïsme ait été mêlé au fanatisme de sa secte !

— Vous voulez parler, dit Claverhouse, de la sentence de mort qu'il avait prononcée contre vous ! — Il l'aurait très-bien justifiée à ses propres yeux avec un texte comme celui-ci, par exemple : — Phinéas se leva, et exécuta le jugement de Dieu. — Mais vous savez où vous vous rendez à présent, monsieur Morton ?

— Nous suivons la route de Leith, à ce que je vois, répondit Morton. Ne puis-je, avant mon départ, prendre congé de mes amis ?

— On a parlé à votre oncle, il refuse de vous voir : le bonhomme est frappé d'épouvante. Il tremble, non sans quelque raison, que le châtiment de votre trahison ne retombe sur ses biens : il n'en sera rien cependant. Il vous envoie sa bénédiction, et une petite somme que voici. Lord Evandale est toujours souffrant. Lady Bellenden est à Tillietudlem. Elle a de l'ouvrage pour y remettre tout en ordre : les coquins ont fait un grand dégât parmi les respectables monuments d'antiquité qui faisaient l'objet de sa vénération ; ils ont même brûlé

le vieux fauteuil que la bonne dame appelait le trône de Sa Majesté. Y a-t-il quelque autre personne que vous désiriez voir?

— Non, dit Morton en soupirant profondément, non; mais quelque prompt que doive être mon départ, encore faut-il quelques préparatifs indispensables.

— Lord Evandale a pourvu à tout : votre porte-manteau est dans ma voiture, et dans une malle qui est derrière vous trouverez les effets qui pourraient vous manquer. Voici des lettres de recommandation de lord Evandale, pour la cour du stathouder : j'en ai moi-même ajouté une ou deux. J'ai fait mes premières campagnes sous les ordres du prince d'Orange, et c'est à la bataille de Seneff[1] que j'ai vu le feu pour la première fois. En outre, voici des lettres de change, et vous en recevrez d'autres quand vous en demanderez.

Morton était étourdi, confondu, de l'exécution si subite de sa sentence de bannissement.—Et mon domestique? dit-il.

— J'en aurai soin, répondit Claverhouse : je tâcherai de le faire rentrer au service de lady Bellenden. Je ne crois pas qu'il soit tenté désormais de manquer à une revue, mais je réponds bien qu'il ne s'avisera jamais de faire une seconde campagne avec les whigs. Nous voici sur le quai, descendons, on vous attend.

Des matelots se présentèrent, prirent le bagage de Morton et le portèrent dans la chaloupe.

— Puissiez-vous être heureux! continua le général en lui serrant la main, et puissions-nous nous revoir en Écosse dans des temps plus tranquilles! Je n'oublierai jamais votre conduite généreuse envers mon ami Evandale; elle vous fait d'autant plus d'honneur dans mon esprit, que je connais vos sentiments secrets, et que bien des gens à votre place n'auraient pas été fâchés de se trouver débarrassés d'un homme qui leur barrait le chemin, sans qu'on eût aucun reproche à leur faire.

Il serra de nouveau la main à Morton, et le quitta comme il allait descendre dans la chaloupe.

A peine Claverhouse avait-il disparu, que Morton sentit qu'on lui glissait dans la main un papier, plié de manière à occuper le moins de place possible. Il se retourna; la personne qui le lui avait remis était enveloppée d'un grand manteau qui ne permettait pas de dis-

1. Août 1674. Claverhouse se distingua dans cette action et fut fait capitaine.

tinguer ses traits : elle posa un doigt sur sa bouche, et se perdit dans la foule.

Cet incident éveilla la curiosité de Morton. Lorsqu'il fut monté à bord d'un vaisseau faisant voile pour Rotterdam, il s'éloigna de ses compagnons de voyage, et ouvrant le billet qui lui avait été remis si mystérieusement, il lut ce qui suit :

« Le courage que tu as montré dans la fatale journée où Israël a fui devant ses ennemis a en quelque manière expié les erreurs de son érastianisme. Ce n'est pas le temps de faire combattre Éphraïm contre Israël. Je sais que ton cœur est avec la fille de l'étranger. Oublie-la, car de loin, de près, en exil, jusqu'à la mort, ma main sera levée contre sa maison, et le ciel m'a donné les moyens de faire retomber sur elle les crimes dont elle est coupable. C'est la longue résistance du château qui a été la principale cause de notre défaite près du pont de Bothwell, et le sang de nos frères crie vengeance. N'y pense donc plus, et réunis-toi à nos frères exilés. Tu en trouveras en Hollande qui attendent toujours l'heure de la délivrance. Quand elle aura sonné, si tu es digne de travailler à la vigne du Seigneur, tu sauras toujours où me trouver, en demandant des nouvelles de Quintin Mackel d'Irongray, chez cette excellente chrétienne Bessie Maclure, qui est proche parente de l'aubergiste Niel. Telles sont les instructions de celui qui espère te retrouver encore fidèle à la fraternité, luttant dans le sang contre le péché. En attendant, sois patient : garde ton épée à ta ceinture et ta lampe allumée comme l'homme qui veille la nuit ; car celui qui jugera le mont d'Ésaü, qui dispersera les faux prophètes comme la paille, et les méchants comme le chaume, celui-là viendra à la quatrième veille avec des vêtements teints de sang ; la maison de Jacob sera pour le pillage, et la maison de Joseph pour le feu. — La main qui t'écrit est celle qui s'est appesantie sur les puissants au milieu des champs de bataille. »

Cette étonnante épître était signée J. B. DE B. Mais ces initiales n'étaient pas nécessaires pour prouver à Morton qu'elle ne pouvait avoir été écrite que par John Balfour de Burley. Il fut surpris de l'audace et de l'opiniâtreté de cet homme indomptable, qui, au moment même où son parti venait d'être presque entièrement détruit, cherchait à renouer les fils d'une conspiration dont la trame était rompue. Pourtant il n'éprouva aucun désir d'entretenir avec lui une correspondance qui n'aurait pas été sans danger, ou de renouveler une

association qui avait failli lui être si funeste. Ne regardant les menaces dirigées contre la famille Bellenden que comme une preuve du ressentiment que Burley conservait de la belle défense qu'avait faite le château, il ne put croire un instant qu'un ennemi fugitif et proscrit dût être à craindre pour ceux qui appartenaient au parti des vainqueurs. La pensée lui vint aussi d'envoyer cette lettre à lord Evandale ou au major Bellenden; mais, comme elle pouvait aider à découvrir le refuge de Burley, il pensa que ce serait se rendre coupable d'un abus de confiance, et il put d'autant moins s'y déterminer, qu'il ne s'agissait que de prévenir un mal qu'il regardait comme imaginaire. Il déchira donc le papier et en jeta les morceaux dans la mer, après avoir pris note du nom sous lequel Burley lui marquait qu'il devait le demander, et du lieu où il pourrait, au besoin, avoir de ses nouvelles.

Cependant le navire était sorti du port, et un vent favorable de nord-ouest enflait ses blanches voiles. La proue fendait les vagues en mugissant, et laissait un long sillon derrière elle. La ville et le port de Leith disparaissaient dans l'éloignement, les collines se perdaient dans l'azur du ciel, et Morton se trouva séparé pour plusieurs années de sa terre natale.

CHAPITRE XXXVII.

. . . . . Le temps fuit au galop. . . . .
SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Il est heureux pour les romanciers qu'ils ne soient pas assujettis, comme les écrivains dramatiques, aux unités de temps et de lieu, et qu'ils puissent, à leur gré, conduire leurs personnages à Athènes et à Thèbes, et les en ramener quand il leur plaît. Le temps, pour nous servir de la comparaison de Rosalinde[1], a jusqu'ici marché au pas avec notre héros: car, à compter du jour de la revue, où nous vîmes paraître Morton pour la première fois, jusqu'à son départ pour la Hollande, il s'est écoulé à peine deux mois; mais depuis lors jus-

1. Dans la pièce de Shakspeare d'où est tirée l'épigraphe.

qu'au moment où nous reprenons le fil de notre récit, les années ont glissé rapidement, et l'on peut dire que dans cet intervalle le temps a *galopé*. J'usurai donc du privilége de mon emploi, et je réclame l'attention du lecteur pour une histoire qui va dater d'une nouvelle ère, c'est-à-dire de l'année qui suivit immédiatement celle de la révolution anglaise [1].

L'Écosse commençait à se remettre de la commotion occasionnée par un changement de dynastie, et, grâce à la prudente tolérance du roi Guillaume, elle échappait à une guerre civile qui aurait pu se prolonger. L'agriculture renaissait; et les habitants du pays, dont l'esprit avait été troublé par la double révolution survenue dans le gouvernement de l'église et de l'état, songeaient enfin à leurs propres intérêts, au lieu de s'occuper des affaires publiques.

Les montagnards du nord de l'Écosse résistaient seuls à l'ordre de choses nouvellement établi. Ils étaient en armes sous les ordres du vicomte de Dundee, que nos lecteurs ont connu jusqu'ici sous le nom de Grahame de Claverhouse [2]. Mais les Highlands jouissaient si rarement d'un état paisible, qu'un peu plus ou un peu moins de troubles n'affectait pas beaucoup la tranquillité générale du pays, tant que le désordre s'arrêtait à leurs limites. Dans les Lowlands, les jacobites, passés à l'état de parti vaincu, avaient cessé d'espérer aucun avantage immédiat d'une insurrection déclarée; à leur tour, ils en étaient réduits à tenir des conciliabules secrets, à former des associations de défense mutuelle que le gouvernement appelait des menées de conspirateurs, tandis qu'eux ils criaient à la persécution.

Les whigs triomphants, lorsqu'ils avaient rétabli le presbytérianisme comme religion nationale et rendu aux assemblées générales de l'église toute leur influence primitive, étaient restés bien en deçà des prétentions extravagantes que les non-conformistes et les caméroniens proclamaient sous les rois Charles et Jacques. Ils ne voulurent écouter aucune proposition tendant à rétablir la ligue solennelle et le Covenant; et ceux qui s'attendaient à trouver en Guillaume un monarque zélé covenantaire furent cruellement désappointés lorsqu'il intima, avec le flegme caractéristique de sa nation, qu'il entendait tolérer toutes les formes de religion compatibles avec la sûreté de

1 La révolution de 1688.

2. A qui une victoire signalée qu'il remporta sous les murs de Dundee avait fait donner ce titre par Jacques II.

l'état. Les principes de tolérance ainsi adoptés par le gouvernement blessaient les whigs exagérés, qui les condamnaient comme diamétralement opposés à l'Écriture. A l'appui de cette doctrine étroite ils citaient divers textes, isolés, comme on le pense bien, de leurs véritables conséquences, et empruntés pour la plupart aux passages du Vieux Testament, où il est recommandé aux Juifs de chasser les idolâtres de la terre promise; ils murmuraient aussi contre l'influence qu'usurpaient certains séculiers dans le patronage ecclésiastique, ce qu'ils qualifiaient de violence à la chasteté de l'église. Ces mêmes hommes censuraient et condamnaient comme entachées d'érastianisme la plupart des mesures par lesquelles le nouveau gouvernement manifesta l'intention de s'immiscer dans les affaires de l'église; enfin, ils refusèrent de prêter le serment d'allégeance au roi Guillaume et à la reine Marie, jusqu'à ce que les deux époux couronnés eussent juré le Covenant et la *grande-charte* du presbytérianisme, comme ils l'appelaient eux-mêmes.

Ce parti était donc toujours mécontent, et il ne cessait de répéter ses déclarations contre l'apostasie et les sujets de colère divine : si on l'eût persécuté comme sous les deux règnes précédents, il en serait résulté une révolte ouverte; mais on laissa les mécontents s'assembler et témoigner tant qu'ils voulurent contre le socinianisme, l'érastianisme et toutes les défections du temps : leur zèle, n'étant plus alimenté par la persécution, s'éteignit peu à peu; le nombre des réfractaires diminua, et bientôt il fut réduit à quelques fanatiques isolés dont le Vieillard de la Mort, qui m'a fourni par ses légendes le sujet de cette histoire, présente assez fidèlement le caractère grave, scrupuleux, et innocemment enthousiaste.

Quoi qu'il en soit, pendant les premières années qui suivirent la révolution, les caméroniens continuèrent à former une secte forte par le nombre, violente dans ses opinions politiques, et que le gouvernement cherchait à détruire, tout en temporisant par prudence avec eux. Plus d'une fois les épiscopaux et les jacobites, malgré leur ancienne animosité nationale, s'unirent pour en appeler au mécontentement de ces sectaires et les faire concourir à leur projet de rétablir sur le trône la famille des Stuarts. Le gouvernement né de la révolution s'appuyait sur la masse des intérêts du bas pays, où l'on penchait généralement vers un presbytérianisme modéré; c'était là aussi qu'était plus nombreux le parti qui sous Charles II avait été anathématisé

par les caméroniens pour avoir accepté la *tolérance* du gouvernement.

Tel était l'état des partis en Écosse après la révolution de 1688.

Ce fut à cette époque, et par une belle soirée d'été, qu'un étranger, monté sur un bon cheval, et qui paraissait être un militaire d'un grade assez élevé, descendit une colline d'où l'on apercevait les ruines pittoresques du château de Bothwell, et la Clyde qui serpente à travers les montagnes et les bois pour aller embrasser de ses eaux les tours antiques bâties par Aymer de Valence. Le pont de Bothwell terminait la plaine qui, peu d'années auparavant, avait offert une scène sanglante de carnage et de désolation, et où tout respirait alors le calme et la tranquillité. Le souffle léger du vent du soir se faisait à peine entendre parmi les arbres et les buissons qui croissaient sur les bords de la rivière, dont les eaux semblaient adoucir leur murmure, de peur d'interrompre le silence qui régnait sur leurs bords. Le sentier que suivait le voyageur était çà et là bordé de grands arbres, presque partout par des haies, par des branches chargées de fruits.

L'habitation la plus proche était une ferme, peut-être bien aussi la demeure d'un petit propriétaire, et située sur une côte couverte de pommiers et de poiriers. A l'entrée du sentier qui conduisait à cette modeste habitation s'élevait un petit *cottage* qu'on aurait pu prendre, mais à tort, pour une loge de concierge. Cette chaumière paraissait être comfortable et plus proprement arrangée que ne le sont ordinairement les chaumières en Écosse ; elle avait son petit jardin, où quelques arbres fruitiers se mêlaient aux végétaux culinaires. Une vache et six moutons paissaient dans un enclos voisin ; le coq se pavanait, chantait, et rassemblait ses poules autour de lui devant la porte; des broussailles et de la tourbe artistement entassées indiquaient qu'on avait pris des précautions contre l'hiver. Une légère vapeur d'azur, qui s'échappait du toit de chaume et s'élevait en serpentant du milieu du feuillage, annonçait que la famille songeait aux préparatifs du repas du soir. Pour compléter ce tableau champêtre, une jolie petite fille, âgée d'environ quatre ans, remplissait une cruche à une fontaine limpide qui sortait en murmurant des racines d'un vieux chêne, à vingt pas de la chaumière.

L'étranger arrêta son cheval, et s'adressant à la petite nymphe lui demanda le chemin de Fairy-Knowe. L'enfant posa sa cruche à terre, et séparant avec ses doigts de beaux cheveux blonds qui lui tombaient sur le front : — Que me dites-vous, Monsieur? demanda-t-

elle en fixant sur le voyageur, avec un air de surprise, ses jolis yeux bleus. Cette réponse, si l'on peut appeler ces mots une réponse, est assez généralement celle que fait un paysan écossais à quelque question qu'on lui adresse.

— Je désire savoir le chemin de Fairy-Knowe.

— Mama, mama! s'écria l'enfant en courant vers la chaumière, venez parler à ce monsieur.

La mère parut. C'était une jeune et fraîche paysanne, dont les traits annonçaient qu'elle avait dû être espiègle et maligne; mais le mariage qui avait donné cet air de décence et de gravité, caractère distinctif des villageoises écossaises. Elle portait dans ses bras un enfant encore au maillot; un autre, d'à peu près deux ans et demi, tenait un coin de son tablier, et la fille aînée, que le voyageur avait vue la première, placée derrière sa mère, jetait souvent sur lui un regard à la dérobée.

— Que désirez-vous, Monsieur? dit la fermière à l'étranger d'un air de prévenance respectueuse peu commun parmi les gens de sa classe, mais sans trop de hardiesse.

Le voyageur la regarda avec attention, et ajouta : — Je désire aller à Fairy-Knowe, et je voudrais parler à un nommé Cuthbert Headrigg.

— C'est mon mari, Monsieur, dit la jeune femme avec un sourire gracieux. Voulez-vous descendre, Monsieur, et entrer dans notre pauvre demeure? Cuddy! Cuddy! (un petit blondin de cinq ans parut à son tour) cours, mon petit homme, et dis à ton père qu'un monsieur le demande. — Non, reste. — Jenny, vous ferez mieux la commission. Allez le chercher du côté du parc. — Monsieur, voulez-vous descendre, manger un morceau ou accepter un verre d'ale, en attendant que mon homme vienne? C'est de la bonne ale, quoique ce ne soit pas à moi de le dire, puisque je la brasse moi-même; mais les laboureurs ont un travail pénible, et il leur faut un peu de bonne liqueur pour leur soutenir le cœur : aussi j'ai toujours soin d'ajouter une bonne poignée de drèche.

L'étranger refusait, lorsque Cuddy, ancienne connaissance du lecteur, parut en personne. Son aspect offrait encore le même air de stupidité apparente, animée momentanément par ces éclairs de finesse dont le mélange caractérise fréquemment la classe de nos souliers ferrés [1]. Il regarda le cavalier comme quelqu'un qu'il n'avait

1. Les paysans.

jamais vu, et de même que sa femme et sa fille il ouvrit la conversation par la question d'usage : — Que désirez-vous de moi, Monsieur?

— Je suis curieux d'obtenir quelques renseignements sur ce pays, dit le voyageur, et l'on vous a désigné à moi comme un homme intelligent et en état de me satisfaire.

— Sans doute, répondit Cuddy après un moment d'hésitation ; mais je voudrais savoir quelle sorte de questions. On m'en a fait de tant d'espèces dans ma vie, que vous ne devez pas être étonné si je suis devenu méfiant. En premier lieu ma mère me fit apprendre le *Simple Catéchisme*, ce qui n'est pas très-amusant; ensuite je fus à l'école de mes parrain et marraine pour plaire à la vieille femme, et je ne plus ni à elle ni aux autres; puis, quand je fus à l'âge d'homme, il vint un autre mode de questions que j'aimais encore moins que *l'Appel efficace*, et qui se terminaient souvent par des coups. Vous voyez donc, Monsieur, que j'aime à entendre une question avant d'y répondre.

— Vous n'avez rien à craindre des miennes, mon bon ami; je ne veux vous questionner que sur la situation du pays.

— Le pays? Le pays va bien, si ce n'était ce diable de Claverhouse, qu'on appelle aujourd'hui Dundee, et qui, dit-on, fait du bruit dans les montagnes, avec les Donald, les Duncan et les Dugald, qui portent toujours des jupons en guise de culottes. Nous sommes pourtant raisonnablement tranquilles ; mais Mackay[1] l'aura bientôt mis à la raison, n'en doutez pas. Il lui donnera son compte, je vous le garantis.

— Et qui vous en rend donc si certain, mon ami?

— Je le lui ai, de mes propres oreilles, entendu prédire par un homme qui était mort depuis trois heures, et qui ressuscita exprès pour lui conter sa façon de penser. C'était à un endroit qu'on appelle Drumshinnel.

— En vérité! J'ai peine à vous croire, mon ami.

— Vous pourriez le demander à ma mère, si elle vivait encore; c'est elle qui me l'a expliqué, car moi je croyais que ce prophète avait seulement été blessé. Il annonça en propres termes l'expulsion des Stuarts, et la vengeance qui couvait sur Claverhouse et sur ses dragons. On appelait cet homme Habacuc Mucklewrath; son cerveau était un peu dérangé, mais il n'en prêchait pas moins bien.

1. Le général Mackay.

— Il me semble que vous vivez dans une contrée riche et paisible.

— Nous n'avons pas à nous plaindre; mais si vous aviez vu le sang couler sur ce pont là-bas, comme l'eau coule dessous, vous n'en auriez pas dit autant.

— Vous voulez parler de la bataille qui a eu lieu il y a quelques années; j'étais près de Monmouth, et j'en vis quelque chose.

— Alors vous avez vu une bataille qui me suffira pour le reste de mes jours. Je devinais bien que vous étiez un troupier, à voir votre habit rouge galonné et votre chapeau retroussé.

— Et de quel côté vous battiez-vous, mon ami?

— Holà! Monsieur, répliqua Cuddy avec un regard plein de finesse, ou du moins voulant affecter la finesse : je ne vois pas qu'il me soit utile de répondre à cette question sans savoir qui me l'adresse.

— Je loue votre prudence; mais elle n'est pas nécessaire, car je sais que vous serviez Henry Morton.

— Vous le savez! et qui vous a dit ce secret? reprit Cuddy avec surprise; mais n'importe, le soleil luit pour nous maintenant. Plût à Dieu que mon maître vécût encore pour en être témoin!

— Qu'est-il donc devenu?

— Il s'était embarqué pour la Hollande. Tout l'équipage a péri, et jamais on n'en a eu de nouvelles. — Et à ces mots Cuddy soupira tristement.

— Vous lui étiez attaché? continua le cavalier.

— Pouvais-je faire autrement? Il ne fallait que le regarder pour l'aimer. C'était un brave soldat. Oh! si vous l'aviez vu seulement se précipiter sur ce pont comme un dragon volant! Il y avait avec lui ce whig qu'on appelle Burley... Ah! si deux hommes avaient pu suffire pour remporter une victoire, nous n'aurions pas eu sur l'échine ce jour-là.

— Vous parlez de Burley? savez-vous s'il vit encore?

— Ah! c'est ce dont je ne m'inquiète guère. On ne sait pas trop ce qu'il est devenu. On assure qu'il est passé en pays étranger, mais qu'ayant été reconnu pour un des assassins de l'archevêque, aucun des nôtres n'a voulu le voir. Il est donc revenu en Écosse, plus intraitable que jamais; il a rompu avec ses amis presbytériens; enfin, à l'arrivée du prince d'Orange, il n'a pu obtenir aucun commandement, à cause de son caractère diabolique. On n'a plus entendu par-

ler de lui; seulement quelques-uns prétendent que l'orgueil et la colère l'ont rendu tout à fait fou.

— Et, — et, — pourriez-vous me donner des nouvelles de lord Evandale? dit l'étranger après avoir hésité un moment.

— Si je puis vous en donner! et qui le pourrait mieux que moi? ne va-t-il pas épouser ma jeune maîtresse, miss Edith?

— Le mariage n'a donc pas encore eu lieu? demanda-t-il avec vivacité.

— Il ne s'en faut guère, car ils sont fiancés. Jenny et moi nous avons été témoins, il y a quelques mois. Cela a bien tardé. Il n'y a que ma femme et moi qui savons pourquoi. Mais ne voulez-vous pas vous reposer? Voyez, les nuages s'épaississent du côté de Glascow; cela annonce la pluie, à ce qu'on dit.

En effet, un nuage noir avait déjà caché le soleil, quelques gouttes tombaient, et le tonnerre grondait dans le lointain.

— Cet homme a le diable au corps, dit Cuddy en lui-même; je voudrais qu'il descendît de cheval, ou qu'il galopât jusqu'à Hamilton avant l'averse.

Mais le cavalier restait immobile, comme un homme épuisé par un pénible effort; enfin, revenant à lui tout à coup, il demanda à Cuddy si lady Marguerite Bellenden vivait encore.

— Oui; mais les temps sont bien changés pour elle. Quel malheur d'avoir perdu le château de Tillietudlem, la baronnie, toutes les terres que j'ai labourées tant de fois, sans oublier mon petit potager qu'on m'aurait rendu! et tout cela faute de quelques morceaux de parchemin qui ne se sont pas trouvés au château quand elle y est rentrée.

— J'en avais appris quelque chose, dit l'étranger d'une voix émue: je prends beaucoup d'intérêt à cette famille. J'aurais grand plaisir à lui être utile. Pouvez-vous me donner un lit chez vous pour cette nuit, mon ami!

— Nous n'avons qu'un petit coin, Monsieur, mais nous chercherons à vous loger plutôt que de vous laisser en aller avec la pluie et l'orage; car, à vous dire vrai, vous n'avez pas l'air trop bien portant.

— Je suis sujet à des vertiges; mais cela passera bientôt.

— Nous ferons ce que nous pourrons pour vous bien traiter, Monsieur, quoique nous ne soyons pas bien pourvus de lits; car Jenny a tant d'enfants! Dieu les bénisse, elle et eux! Aussi j'ai envie de prier lord Evandale de nous donner une chambre de plus dans la ferme.

— Je serai facile à contenter, dit l'étranger en entrant.

— Et votre cheval sera bien soigné, ajouta Cuddy; je m'y entends. Vous avez là une bonne monture.

Cuddy mena le cheval à l'étable, et dit à sa femme de tout préparer pour héberger le voyageur. Celui-ci alla s'asseoir à quelque distance du feu, tournant le dos à la petite fenêtre. Jenny ou mistress Headrigg, si le lecteur préfère lui donner ce nom, le pria de déposer son manteau, son ceinturon et son chapeau, mais il s'en défendit sous le prétexte qu'il avait froid, et, pour abréger le temps en attendant le retour de Cuddy, il entra en conversation avec les enfants, évitant avec soin les regards curieux de leur mère.

CHAPITRE XXXVIII.

Hélas! que de larmes cruelles!
Que de morts avant de mourir!
Que d'amis furent infidèles!
Que d'amours qui jamais ne devaient nous trahir!

LOGAN

UDDY rentra bientôt et assura son hôte, d'un ton de voix joyeux, que le cheval souperait bien, et que la ménagère du manoir lui donnerait pour lui-même un lit plus convenable que celui qu'il aurait trouvé sous son toit de chaume.

— La famille serait-elle à la maison? demanda l'étranger d'une voix émue.

— Non, Monsieur; ils sont tous absents avec leurs domestiques, qui ne sont que deux; et ma femme est ici pour avoir soin de tout, quoiqu'elle ne soit pas servante. Elle a été élevée dans la famille et possède toute sa confiance. S'ils étaient ici nous ne nous permettrions pas cette liberté sans prendre leurs ordres; mais puisqu'ils n'y sont pas, ils seront charmés que nous rendions service à un étranger. Miss Bellenden obligerait tout le monde si elle pouvait, et lady Marguerite a un grand respect pour les membres de la noblesse, sans être méchante pour les pauvres gens. — Allons, femme, pourquoi ne préparez-vous pas la bouillie?

— Ne vous inquiétez pas, répliqua Jenny, elle sera servie à temps. Je sais que vous aimez la soupe bien chaude.

Cuddy répondit à cette agacerie par un regard d'intelligence, et il s'ensuivit entre les deux époux un dialogue assez insignifiant auquel l'inconnu ne prit aucune part. Enfin il les interrompit tout à coup par cette question : — Pouvez-vous me dire quand aura lieu le mariage de lord Evandale?

— Bientôt, répondit Jenny prévenant son mari. Sans la mort du vieux major Bellenden, il serait déjà célébré.

— Le brave et excellent vieillard! J'ai appris à Édimbourg qu'il n'existe plus. A-t-il été longtemps malade?

— Il n'a pas eu un seul jour de bonheur depuis que sa sœur et sa nièce ont été dépouillées de leur héritage, et il avait lui-même emprunté beaucoup d'argent pour soutenir le procès. Mais c'était sur la fin du roi Jacques, et Basile Olifant, qui réclamait le domaine, se fit papiste pour plaire aux juges. Dès lors il n'y avait plus rien à lui refuser; et d'ailleurs lady Bellenden ne put jamais retrouver le chiffon de parchemin qui faisait son titre; de manière qu'après avoir plaidé pendant des années entières, elle a fini par être condamnée. Ç'a été pour le major un coup dont il ne s'est jamais relevé, et la révolution l'a achevé; car, quoiqu'il ne dût pas aimer beaucoup le roi Jacques, qui venait de dépouiller sa belle-sœur et sa nièce, il était attaché au sang des Stuarts. Enfin il est mort. Il n'avait jamais été bien riche, le brave homme : jamais il n'avait pu voir personne dans le besoin sans le secourir; de sorte qu'après sa mort Charnwood a passé aux créanciers.

— Oui, c'était un digne homme : on le dit du moins, reprit l'étranger en balbutiant. — Ainsi donc, ces dames se trouvent sans fortune et sans protection?

— Oh! elles ne manqueront jamais de rien, tant que lord Evandale vivra. Il ne les a pas abandonnées comme ont fait tant d'autres : bien au contraire, et depuis le temps du patriarche Jacob, comme disait la vieille Mause, ma belle-mère, jamais homme n'a tant fait pour obtenir une femme.

— Et pourquoi, dit l'étranger avec émotion, pourquoi son attachement n'a-t-il pas été récompensé plus tôt?

— D'abord le procès, repartit Jenny, et puis divers arrangements de famille.

— Allons donc, ajouta Cuddy, il y avait encore une raison, car la jeune dame...

— Chut ! retenez votre langue, et soupez avec votre bouillie, lui dit sa femme. Je vois que Monsieur est loin d'être bien, et j'ai envie de tuer un poulet pour lui.

— Il n'en est pas besoin, répondit l'étranger : je vous prie de me donner seulement un verre d'eau et de me laisser seul.

— Prenez donc la peine de me suivre, dit Jenny en allumant une petite lanterne, et je vous montrerai le chemin.

Cuddy s'offrit aussi pour l'accompagner, mais sa femme lui rappela que les enfants pourraient se battre et tomber dans le feu. Il resta donc pour avoir soin du ménage.

Jenny conduisit son hôte par un petit sentier tournant, et après avoir traversé quelques bosquets d'églantiers et de chèvrefeuilles, ils arrivèrent à la porte dérobée d'un petit jardin. Elle leva le loquet, et à l'extrémité d'un joli parterre ils se trouvèrent devant une porte vitrée qu'elle ouvrit avec un passe-partout; allumant alors une chandelle qu'elle posa sur une petite table, elle demanda à l'étranger la permission de le quitter quelques instants pour préparer son appartement. Ce fut l'affaire de cinq minutes; mais en rentrant elle fut effrayée de le trouver la tête appuyée sur la table, et le crut évanoui. En s'approchant de lui, elle reconnut à ses sanglots qu'il était livré à quelque vive douleur, et par délicatesse elle recula jusqu'à ce qu'il eût levé la tête. Alors, faisant feinte de n'avoir pas remarqué son agitation, elle lui dit que le lit était prêt. L'étranger la regarda comme s'il cherchait à saisir le sens de ses paroles : elle les répéta; et, sans répondre autrement que par un signe de tête, il entra dans l'appartement qu'elle lui montrait du doigt. C'était une petite chambre à coucher, réservée à lord Evandale quand il venait à Fairy-Knowe, ce dont Jenny l'informa, et qui, d'un côté, était attenante à un petit cabinet donnant sur le jardin; de l'autre au salon, dont elle n'était séparée que par une mince boiserie.

Ayant souhaité le bonsoir et meilleure santé à l'étranger, la femme de Cuddy redescendit chez elle au plus vite.

— Cuddy! Cuddy! s'écria-t-elle, j'ai bien peur que nous ne soyons perdus.

— Comment donc? de quoi s'agit-il? demanda Headrigg, qui n'était pas de ces gens qui prennent aisément l'alarme.

— Qui croyez-vous que soit ce monsieur? et pourquoi lui avez-vous dit de s'arrêter ici?

— Eh bien, qui diable est-il? Il n'y a pas aujourd'hui de loi qui défende de donner l'hospitalité; ainsi, qu'il soit whig ou tory, que nous importe?...

— Oui, c'est un homme qui fera manquer le mariage de miss Edith avec lord Evandale; c'est l'ancien amoureux de miss Edith! votre ancien maître!

— Au diable! j'aurais reconnu Henry Morton sur cent personnes. Me prendriez-vous pour un aveugle?

— C'est vrai, vous avez de bons yeux; mais j'y vois encore mieux que vous.

— A la bonne heure; mais en quoi cet homme ressemble-t-il à M. Henry?

— Je vous dis que j'ai remarqué comme il détournait son visage et parlait en déguisant sa voix; aussi l'ai-je éprouvé avec des contes du temps jadis; et quand j'ai parlé de la soupe chaude, il a eu peine à s'empêcher de rire, quoiqu'il semble si triste. Et comme son chagrin vient du mariage de miss Edith, jamais je n'ai vu homme plus véritablement amoureux: je dirais, jamais femme non plus, si je ne me rappelais quelle fut la désolation de miss Edith quand elle apprit que vous et lui vous marchiez sur Tillietudlem avec les rebelles. — Mais que faites-vous là?

— Ce que je fais? dit Cuddy en remettant les vêtements qu'il avait déjà ôtés; je vais aller voir mon pauvre maître.

— Vous n'irez pas, Cuddy, dit Jenny d'un air froid et résolu.

— Elle a le diable au corps! s'écria Cuddy. Croyez-vous donc que je me laisserai mener toute ma vie par des femmes?

— Et qui vous mènera, si ce n'est moi? Écoutez-moi, mon ami: il n'y a que nous qui sachions que M. Henry vit encore. Puisqu'il se cache, je vois que son intention serait de se retirer sans rien dire, si miss Edith était mariée ou sur le point de l'être; mais, si miss Edith le savait en vie, fût-elle en présence du ministre avec lord Evandale, elle dirait *non* quand il faudrait dire *oui*.

— Eh! que m'importe tout cela? Si miss Edith préfère l'ancien amoureux au nouveau, n'est-elle pas libre de le reprendre?—Vous-même, Jenny, n'aviez-vous pas promis à Holliday de l'épouser? Cela est sûr, car il l'a dit partout.

— Holliday est un menteur, et vous êtes un imbécile de le croire; mais, quant à miss Edith, ah ! mon Dieu !... Je suis sûre que tout l'or que possède M. Morton est dans la broderie de son habit; comment donc pourrait-il faire vivre lady Marguerite et miss Edith?

— Et n'y a-t-il pas Milnwood? Quoique, en mourant, le vieux laird l'ait laissé à la vieille Alison, sa vie durant, parce qu'il ne savait ce qu'était devenu son neveu, je suis sûr qu'il n'y a qu'un mot à dire à la brave femme, et ils y vivront tous parfaitement bien.

— Ta, ta, ta : vous n'y entendez rien. Croyez-vous que des dames de leur rang veuillent faire maison avec la vieille Alison, quand elles sont trop fières pour accepter les bienfaits de lord Evandale lui-même? Non, non. Si miss Edith épouse M. Morton, il faudra qu'elle le suive à l'armée.

— Et la vieille dame aussi : elle ne voudrait pas quitter miss Edith; et à coup sûr elle ferait fort mauvaise figure parmi les bagages.

— Et que de disputes entre eux sur les whigs et les tories ! continua Jenny.

— La vieille dame, dit Cuddy, est un peu chatouilleuse sur ce point.

— Et enfin, Cuddy, ajouta sa chère moitié, qui avait réservé son argument le plus puissant pour le dernier, si le mariage de lord Evandale est rompu, que deviendrons-nous avec quatre enfants? Adieu la petite ferme, le jardin potager et l'enclos pour la vache : il nous faudra courir le monde.

Quelques larmes vinrent ajouter à l'éloquence de sa harangue. Cuddy, la tête baissée, présentait la véritable image de l'indécision

— Mais, Jenny, dit-il, au lieu de tout ce verbiage, ne pourriez-vous me dire ce qu'il convient de faire?

— Rien du tout, répondit-elle. Ne reconnaissez M. Morton que lorsqu'il voudra vous reconnaître lui-même. Ne parlez de lui à personne, ne dites à âme qui vive qu'il soit venu ici. Je ne vous en aurais même rien dit, si je n'avais craint que demain matin vous n'eussiez fait quelque bévue en le voyant. Je parie qu'il s'en ira sans se faire connaître, et qu'il ne reviendra plus.

— Mon pauvre maître ! dit Cuddy. Quoi ! je le verrais, je lui parlerais sans lui dire que je le reconnais ! C'est impossible, Jenny; je partirai avant le jour pour aller labourer, et je ne rentrerai qu'à la nuit tombante.

— C'est bien pensé, Cuddy. Personne n'a plus de bon sens que vous, quand vous jasez de vos affaires avec quelqu'un; mais vous ne devriez jamais agir d'après votre tête.

— Il est bien vrai, dit Cuddy en se déshabillant et en se mettant au lit, que, depuis que je me connais, j'ai toujours eu quelque femelle qui s'est mêlée de mes affaires, et qui m'a fait marcher à sa guise, au lieu de me laisser suivre la route que je voulais prendre. D'abord ma vieille mère, ensuite lady Marguerite; encore n'étaient-elles pas d'accord, et je me trouvais entre elles deux aussi embarrassé que le boulanger que j'ai vu aux marionnettes de la foire, et qui est tiré par le diable d'un côté et par Polichinelle de l'autre. — Et maintenant que j'ai une femme, ajouta-t-il en se roulant dans sa couverture, il paraît qu'il faut encore que je marche comme elle l'entend!

— Ne suis-je pas le meilleur guide que vous ayez eu de votre vie? répliqua Jenny.

Elle mit fin à la conversation en prenant place auprès de son mari et en éteignant la chandelle.

Laissant reposer ce couple, nous allons, sans plus tarder, informer le lecteur que le lendemain matin deux dames à cheval, suivies de leurs domestiques, arrivèrent à Fairy-Knowe, et Jenny fut on ne peut plus confuse en reconnaissant miss Bellenden et lady Émilie Hamilton, sœur de lord Evandale.

— Si vous vouliez vous asseoir un moment, leur dit Jenny étourdie de cette apparition inattendue, j'irais mettre tout en ordre dans l'appartement.

— Cela est inutile, répondit Edith, nous n'avons besoin que du passe-partout. Gudyil ouvrira les fenêtres du petit parloir.

— Il est impossible d'en ouvrir la porte : la serrure est dérangée, repartit Jenny qui se rappela que la clef du petit parloir ouvrait aussi la chambre où se trouvait Morton.

— Eh bien, nous irons dans la chambre rouge, dit miss Bellenden.

Et, prenant les clefs, elle s'avança vers la maison par un chemin différent de celui que Morton avait suivi la veille.

— Tout va se découvrir, pensa Jenny, à moins que je ne vienne à bout de le faire sortir secrètement. J'aurais mieux fait de dire tout naturellement à ces dames qu'il y a un étranger dans la maison... Mais alors elles l'auraient peut-être prié à déjeuner.

En se parlant ainsi à elle-même, elle faisait le tour de la maison

pour y entrer par le jardin, et voir si elle pourrait en faire sortir son hôte incognito. — Allons, allons, dit-elle en arrivant, voilà Gudyil dans le jardin. mon Dieu! mon Dieu! que faire? que devenir?

Dans cet état de perplexité, elle s'approcha du *ci-devant* sommelier pour l'attirer hors du jardin; mais malheureusement John Gudyil, depuis qu'il vivait à Fairy-Knowe, s'était pris de belle passion pour l'horticulture, et Jenny trouva qu'il n'était pas moins fortement enraciné dans ce lieu que les arbustes les plus vigoureux; il arrosait, bêchait, mettait des tuteurs à de jeunes arbrisseaux, faisait une dissertation sur les vertus de chaque plante qu'il rencontrait; et la pauvre Jenny, tremblante de crainte, d'inquiétude et d'impatience, désespéra de réussir dans son projet.

Mais le destin avait résolu, dans cette fatale matinée, de la contrarier complétement. Le hasard voulut que miss Bellenden se rendît précisément dans le salon d'où Jenny aurait voulu l'éloigner. Cette pièce n'était séparée de celle où se trouvait Morton que par une cloison si mince, qu'on ne pouvait dire un mot ni faire un pas dans l'une sans être entendu dans l'autre.

Miss Edith s'y étant assise avec son amie : — Comment se fait-il qu'il ne soit pas arrivé? dit-elle : pourquoi nous donne-t-il rendez-vous ici au point du jour, au lieu de venir nous joindre à Castle-Dinan, chez vous, où il devait ramener ma mère aujourd'hui ?

— Evandale n'agit jamais par caprice, répondit Émilie. Il nous donnera de bonnes raisons pour se justifier; et s'il ne le fait pas, je vous aiderai à le gronder.

— Ma plus grande crainte, c'est qu'il ne se trouve engagé dans quelqu'un de ces complots si fréquents dans le malheureux temps où nous vivons. Je sais que son cœur est avec Claverhouse, et je crois qu'il l'aurait rejoint depuis longtemps si la mort de mon oncle ne lui avait occasionné tant d'embarras à cause de nous. N'est-il pas étonnant qu'un homme si raisonnable, qui connaît si bien les fautes et les erreurs qui ont privé du trône la famille des Stuarts, soit prêt à tout sacrifier pour les y rappeler?

— Que vous dirai-je? C'est un point d'honneur pour Evandale. Notre famille a toujours été distinguée par sa loyauté. Il a servi longtemps dans le régiment des gardes dont le vicomte Dundee était colonel. Beaucoup de ses parents voient son inaction de mauvais œil, et l'attribuent à un défaut d'énergie. Vous devez savoir, ma

chère Edith, que bien souvent des raisons de famille, des liaisons d'amitié, ont sur notre conduite plus d'influence que les meilleurs raisonnements. J'espère pourtant qu'il pourra continuer à demeurer tranquille, quoique, à vous dire vrai, vous ayez seule le pouvoir de le retenir.

— Comment cela?

— En lui fournissant le prétexte mentionné dans l'Évangile.. Il a pris une femme, et par conséquent il ne peut venir.

— J'ai promis, dit Edith d'une voix faible, mais j'espère que quant à l'accomplissement, on me laissera libre de fixer l'époque.

— C'est ce que je vais laisser à Evandale le soin de discuter avec vous, répondit Émilie, car je l'aperçois.

— Restez, lady Émilie, restez, je vous en supplie, s'écria Edith en tâchant de la retenir.

— Non, en vérité; un tiers fait souvent une sotte figure en pareille occasion. Je vais me promener dans la prairie, près du ruisseau; vous me ferez avertir quand il s'agira de déjeuner.

Comme elle sortait du salon, lord Evandale y entra. — Bonjour, mon frère, lui dit-elle en riant, et adieu jusqu'au déjeuner. J'espère que vous donnerez à miss Bellenden quelques bonnes raisons pour l'avoir obligée à se lever si matin. — Et elle sortit sans attendre sa réponse.

Miss Edith allait adresser la même question au jeune lord; mais en jetant les yeux sur lui, elle vit dans ses traits une expression si extraordinaire, un air d'agitation si marqué, qu'elle s'écria : — Mon Dieu, Milord, qu'avez-vous?

— Les fidèles sujets de Sa Majesté Jacques II, répondit-il, viennent de remporter, près Blair d'Athole, une victoire signalée, et qui paraît devoir être décisive; mais mon brave ami, le lord Dundee.....

— Est mort! s'écria miss Edith, devinant le reste de la nouvelle.

— Il est vrai! il n'est que trop vrai! mort dans les bras de la victoire, et il n'est plus un seul homme qui ait assez de talents et d'influence pour le remplacer au service du roi Jacques. Ce n'est pas le temps, Edith, de composer avec mon devoir; j'ai ordonné la levée de mes vassaux, et il faut que je prenne congé de vous ce soir.

— Pourriez-vous y penser, Milord? Ne savez-vous pas combien votre vie est précieuse pour vos amis? Ne la risquez pas dans une entreprise si téméraire; pouvez-vous espérer, seul avec quelques vas-

saux, de résister aux forces de toute l'Écosse, si l'on en excepte les clans des montagnards?

— Écoutez-moi, Edith : mon entreprise n'est pas aussi téméraire que vous le pensez ; des motifs de la plus haute importance doivent me décider à la démarche que je vais faire. Le régiment des gardes dans lequel j'ai servi si longtemps, ajouta-t-il en baissant la voix comme s'il eût craint que les murs du salon ne prissent des oreilles pour l'entendre, conserve un secret attachement pour la cause de son légitime souverain. Dès que j'aurai le pied dans l'étrier, deux autres régiments de cavalerie se rendront sous mon étendard ; ils l'ont juré : ils n'attendaient pour se déclarer que l'arrivée du vicomte de Dundee dans le bas pays. Maintenant qu'il n'existe plus, quel officier osera tenter l'entreprise, s'il n'y est encouragé par le soulèvement des troupes? Si je diffère, leur zèle se refroidira. Je dois les amener à se déclarer pendant que leur cœur s'enorgueillit encore de la victoire obtenue par leur ancien chef, et qu'ils brûlent du désir de venger sa mort prématurée.

— Et c'est sur la foi de soldats toujours prêts à passer d'un parti à un autre que vous allez faire un pas si dangereux?

— Il le faut, je le dois : l'honneur et la loyauté m'en imposent l'obligation.

— Et tout cela pour un prince dont vous-même vous n'approuviez pas la conduite quand il était sur le trône!

— Il est vrai : citoyen libre, je ne pouvais voir sans peine ses innovations dans l'église et dans le gouvernement. Mais il est dans l'adversité ; sujet fidèle, je soutiendrai ses droits. Que des flatteurs et des courtisans adorent le pouvoir et abandonnent l'infortune, jamais leur conduite ne servira de modèle à la mienne.

— Mais puisque vous êtes déterminé, Milord, à une démarche que mon faible jugement me présente comme inconsidérée, pourquoi avez-vous désiré cette entrevue?

— Ne me suffirait-il pas de vous répondre, dit lord Evandale avec tendresse, que je ne pouvais me résoudre à partir pour l'armée sans revoir celle à qui je suis glorieux d'être déjà fiancé? Me demander les motifs d'un pareil désir, c'est douter de l'ardeur de mes sentiments, et me donner une preuve de l'indifférence des vôtres.

Mais pourquoi fallait-il que cette entrevue eût lieu en cet endroit, et avec cette apparence de mystère?

— Parce que j'ai une demande à vous faire, miss Bellenden, une demande que je n'ose expliquer avant que vous ayez lu ce billet.

Edith jeta promptement les yeux sur l'adresse de la lettre, reconnut l'écriture de son aïeule, et lut ce qui suit :

« Ma chère enfant, je n'ai jamais été plus contrariée du rhumatisme qui me retient dans mon fauteuil, qu'en vous écrivant cette lettre, tandis que je voudrais être où elle va bientôt se trouver, c'est-à-dire à Fairy-Knowe, auprès de la fille unique de mon pauvre Willie. Mais c'est la volonté de Dieu que je sois éloignée d'elle en ce moment, comme ce l'est aussi que je souffre de mon rhumatisme, puisqu'il n'a cédé ni aux cataplasmes de camomille, ni aux décoctions de moutarde, avec lesquels j'ai si souvent soulagé ceux des autres.

« Il faut donc que je vous dise par écrit, au lieu de vous le dire de ma propre bouche, comme je l'aurais souhaité, que lord Evandale, étant appelé à l'armée par l'honneur et le devoir, désire vivement qu'avant son départ les saints nœuds du mariage l'unissent irrévocablement à vous. Je n'ai vu aucune objection à cette demande, puisque vous êtes fiancés, et que ce n'est que le complément du lien qui existe déjà entre vous. Je me flatte donc que mon Edith, qui a toujours été une fille soumise et respectueuse, n'élèvera pas des difficultés qui ne seraient pas raisonnables.

« Il est vrai que dans notre famille les mariages ont toujours été célébrés d'une manière plus convenable à notre rang; qu'ils n'ont jamais eu lieu en secret, avec peu de témoins, et comme une chose dont on aurait à rougir; mais telle est la volonté du ciel, comme ce fut celle des hommes qui gouvernent ce pays de nous priver de nos biens, et notre roi de son trône. Je me flatte pourtant que Dieu rétablira l'héritier légitime dans ses droits, et convertira son cœur à la foi protestante. Pourquoi ne me flatterais-je pas de voir encore cet heureux événement malgré ma vieillesse? N'ai-je pas vu Sa Majesté le roi Charles II, d'heureuse mémoire, triompher des rebelles ligués contre lui, peu de temps après qu'il eut daigné accepter un déjeuner?... »

Nous n'abuserons pas de la patience de nos lecteurs en mettant sous leurs yeux le reste de la lettre de lady Marguerite; nous nous bornerons à dire qu'elle se terminait par une injonction solennelle à

sa petite-fille de procéder sans délai à la célébration de son mariage avec lord Evandale.

— Jusqu'à ce moment, je n'aurais pu croire que lord Evandale fût capable de manquer de générosité, dit miss Bellenden.

— Manquer de générosité, Edith ! pouvez-vous interpréter ainsi le désir que j'éprouve de vous appeler mon épouse, avant de vous quitter peut-être pour toujours?

— Lord Evandale aurait dû se rappeler que lorsque sa persévérance, et je dois ajouter mon estime pour lui, la reconnaissance des obligations que nous lui avons, m'ont enfin arraché le consentement de lui donner un jour ma main, j'y ai mis pour condition qu'on ne me presserait pas quant à l'époque où j'accomplirais ma promesse; et maintenant il se prévaut de son influence sur la seule parente qui me reste, pour me forcer à une démarche si importante, sans m'accorder un seul instant de réflexion! Dans une telle conduite, n'y a-t-il pas plus d'égoïsme que de générosité, Milord?

Evandale parut blessé de ce reproche : il fit deux ou trois tours dans l'appartement avant d'y répondre. Enfin, se rapprochant d'Edith : — Vous m'auriez épargné, lui dit-il, une accusation qui m'est si pénible, si j'avais osé vous dire quel est le principal motif qui m'a déterminé à vous faire cette demande. Vous me forcez de vous le faire connaître, et je suis sûr qu'il ne peut manquer d'avoir du poids sur votre esprit, non par rapport à vous, mais en ce qui concerne votre vénérable aïeule, lady Marguerite. Je pars pour l'armée, et le destin de mon ami, le vicomte de Dundee, m'y attend peut-être : dans ce cas tous mes biens passent à un parent éloigné, par la loi de subsittution; ou je puis être déclaré traître par le gouvernement usurpateur, et une confiscation peut me dépouiller au profit du prince d'Orange ou de quelque favori hollandais. Dans l'un comme dans l'autre cas, ma respectable amie lady Marguerite, et ma chère fiancée miss Bellenden, resteraient sans fortune et sans protection; au lieu que dans les droits que lui donnerait son mariage, lady Evandale trouverait les moyens d'assurer à sa digne aïeule une vieillesse tranquille, et jouirait ainsi d'un plaisir qui la consolerait d'avoir accordé sa main à un homme qui n'ose se flatter d'en être digne.

Cet argument, auquel Edith ne s'attendait pas, ne lui laissa rien à répliquer. Elle fut forcée de reconnaître que la conduite d'Evandale était inspirée par la délicatesse autant que par la générosité.

— Et cependant, Milord, telle est la bizarrerie de mon imagination, que mon cœur (ajouta-t-elle en pleurant), lorsqu'il se reporte vers le passé, ne peut, sans un pressentiment sinistre, penser à remplir si subitement mes engagements.

— Vous savez, ma chère Edith, que le résultat de toutes nos informations, de toutes nos recherches, a été de nous convaincre que nos regrets étaient superflus.

— Il n'est que trop vrai! dit-elle avec un profond soupir.

A l'instant même, Edith entendit son soupir répété, comme par un écho imprévu, dans l'appartement voisin. Elle tressaillit, et se rassura à peine quand lord Evandale lui eut fait observer que ce qu'elle avait cru entendre ne pouvait être que l'écho de sa propre voix.

— Tout ce que j'entends se convertit en sinistre augure, tant je suis agitée, répondit-elle.

Lord Evandale s'efforça de nouveau de la déterminer à une mesure qui, quoique en apparence un peu précipitée, était le seul moyen qui pût la mettre, elle et son aïeule, à l'abri des événements futurs. Il lui mit sous les yeux les droits que lui donnaient déjà leurs fiançailles, les désirs de lady Marguerite, la nécessité d'assurer son indépendance, l'attachement qu'il lui avait voué depuis si longtemps. Il passa légèrement sur les services qu'il leur avait rendus; mais moins il les faisait valoir, plus ils se représentaient à l'esprit d'Edith. Enfin, n'ayant à opposer à ses sollicitations qu'une répugnance sans motif raisonnable, et qu'elle rougissait presque d'avouer dans un instant où son amant lui donnait une nouvelle preuve de la noblesse de ses sentiments, elle ne trouva plus à lui alléguer que l'impossibilité que la cérémonie eût lieu dans un si court délai. Mais lord Evandale avait tout prévu. Il se hâta de lui expliquer que l'ancien chapelain de son régiment l'avait suivi avec un fidèle domestique qui avait servi dans le même corps, et que cet homme servirait de témoin, avec lady Émilie, Cuddy Headrigg et sa femme. Il ajouta qu'il avait choisi Fairy-Knowe pour la célébration du mariage afin d'en assurer le secret, parce que, devant partir aussitôt après la cérémonie, une telle précipitation donnerait nécessairement des soupçons au gouvernement si elle était connue; car comment concevoir qu'un mari s'éloigne si brusquement de sa nouvelle épouse sans y être engagé par les motifs les plus puissants?

Ayant ainsi victorieusement répondu au dernier argument d'Edith,

ne prévoyant plus de nouvelles objections, il alla prier sa sœur de retourner auprès de son amie, puis courut prévenir les personnes dont la présence était nécessaire pour procéder à la célébration.

Lady Émilie trouva Edith fondant en larmes, et elle en chercha vainement la cause; car elle était du nombre de ces demoiselles qui ne voient rien de terrible ni d'effrayant dans le mariage, surtout quand le futur époux possède tous les avantages que réunissait lord Evandale. Pour lui rendre le courage, elle employa tous les arguments obligés en faveur du lien conjugal; mais quand elle vit que les pleurs continuaient à couler sur ses joues décolorées, et qu'elle était insensible à ses caresses et à ses consolations, que la main qu'elle pressait restait froide et sans mouvement, sa fierté s'en offensa, et l'amitié fit place au dépit.

— Je dois avouer, miss Bellenden, dit-elle, que je ne comprends rien à votre conduite. Quand vous avez consenti à devenir la fiancée de mon frère, vous avez fait la promesse de l'épouser; et maintenant qu'il s'agit de remplir cette promesse, vous gémissez comme si vous aviez à tenir un engagement pénible et déshonorant! Je crois pouvoir répondre pour lord Evandale qu'il ne voudra jamais obtenir la main d'une femme contre son gré, et, quoique je sois sa sœur, je puis ajouter qu'il ne me paraît pas fait pour souffrir le mépris de personne. Vous me pardonnerez, miss Bellenden, mais les pleurs que je vous vois répandre me semblent d'un mauvais augure pour le bonheur de mon frère, et je dois vous dire que votre douleur est un triste retour pour un attachement dont il vous a donné tant de preuves depuis si longtemps.

— Vous avez raison, lady Émilie, dit Edith en s'essuyant les yeux et en s'efforçant de calmer son agitation. Ce n'est point ainsi que je devrais répondre à l'honneur que me fait lord Evandale en me choisissant pour son épouse; mais ma consolation en ce moment, c'est qu'il connaît la cause de mes larmes, car je n'ai rien de caché pour lui. Vous n'en avez pas moins raison : je mérite d'être blâmée de m'abandonner à de pénibles souvenirs et à de vains regrets, mais c'est pour la dernière fois : ma destinée va être unie à celle de lord Evandale; rien désormais ne pourra exciter ses plaintes ni le mécontentement de sa famille. Je ne souffrirai pas que de vaines illusions me rappellent le passé...

A ces mots, comme elle avait la tête tournée vers une fenêtre à

laquelle était adaptée une jalousie à demi fermée, elle poussa un cri effrayant et s'évanouit. Les yeux de lady Émilie prirent à l'instant la même direction, mais elle n'aperçut que l'ombre d'un homme qui semblait disparaître de la croisée. Plus épouvantée de l'état où elle voyait Edith que de cette espèce d'apparition, elle jeta les hauts cris et appela du secours. Son frère arriva tout aussitôt avec l'aumônier et Jenny Dennison; mais on fut quelque temps avant de parvenir à lui rendre la connaissance, et encore ne put-elle d'abord s'exprimer que par des phrases entrecoupées.

— Ne me pressez pas davantage, dit-elle à lord Evandale, cela est impossible! Le ciel et la terre, les vivants et les morts s'y opposent. Prenez tout ce que je peux vous accorder : la tendresse d'une sœur, une bien vive amitié. Ne me parlez plus de mariage.

L'étonnement de lord Evandale ne saurait se décrire. — C'est un de vos tours, Émilie, dit-il vivement à sa sœur : pourquoi faut-il que je vous aie envoyée près d'elle! Vous l'aurez rendue folle par quelqu'une de vos extravagances.

— Sur ma parole, mon frère, répliqua lady Émilie, vous êtes bien en état de rendre folles toutes les femmes d'Écosse! Parce que votre maîtresse veut s'amuser à vos dépens, ou se rendre intéressante à vos yeux, vous faites une querelle à votre sœur au moment même où elle vient de prendre votre parti, et où elle se flattait de lui avoir fait entendre raison! Et qui nous a valu cette excellente scène tragique? la vue d'un homme qui a paru à cette fenêtre, et que sa sensibilité exaltée lui a fait prendre pour vous ou pour tout autre.

— Quel homme? quelle fenêtre? s'écria lord Evandale d'un ton d'impatience : miss Bellenden est incapable de vouloir me jouer.

— Paix! Milord, paix! dit Jenny qui se sentait intéressée à empêcher toute explication; parlez plus bas, de grâce; miss Edith commence à revenir à elle.

Dès qu'Edith eut repris l'usage de ses sens, elle pria tout le monde de se retirer, à l'exception de lord Evandale; et chacun lui obéit: Jenny, avec son air de simplicité officieuse; lady Emilie et l'aumônier, avec celui d'une curiosité peu satisfaite.

Restée seule avec Evandale, Edith le fit asseoir auprès du sofa sur lequel on l'avait étendue; saisissant alors la main du lord, elle la porta à ses lèvres malgré sa surprise et sa résistance, et, rassemblant ce qui lui restait de forces, elle se leva brusquement et se jeta à ses

pieds. — Pardonnez-moi, Milord ! s'écria-t-elle ; pardonnez-moi ! il faut que je sois ingrate envers vous, que je rompe un engagement solennel. Vous avez mon amitié, mon estime, ma reconnaissance sincère : bien plus, vous avez ma parole et ma foi ; mais pardonnez-moi un tort involontaire : vous n'avez pas mon amour, et je ne puis vous épouser sans me rendre coupable.

— Vous sortez d'un rêve pénible, ma chère Edith, dit lord Evandale en la relevant et en la replaçant sur le sofa; vous vous laissez égarer par votre imagination, par les illusions d'une âme trop sensible. Celui que vous me préférez est dans un monde meilleur, où vous ne pouvez le suivre que par vos inutiles regrets; et si vous l'y suiviez, vous ne feriez que diminuer son bonheur.

— Vous vous trompez, Evandale, reprit Edith, je n'ai fait aucun rêve, et mon imagination n'est point égarée. Je ne l'aurais jamais pu croire, si quelqu'un me l'eût dit; mais je l'ai vu, et je dois en croire mes yeux.

— Vu ! qui? s'écria-t-il aussi surpris que confondu.

— Henry Morton, répondit-elle comme si ces deux mots eussent été les derniers qu'elle dût prononcer de sa vie.

— Miss Bellenden, vous me traitez comme un enfant ou comme un insensé, dit lord Evandale. Si vous vous repentez de votre engagement avec moi, ajouta-t-il d'un ton piqué, je ne suis pas homme à en profiter pour contrarier vos inclinations; mais traitez-moi en homme, et ne plaisantez pas ainsi.

A ces mots il se disposait à sortir, quand, jetant sur elle un dernier regard, il vit, à la pâleur de ses joues et à l'égarement de ses yeux, que le trouble qu'elle éprouvait n'était que trop véritable : quelles que fussent les causes qui avaient agi sur son imagination, son esprit semblait dans un désordre qu'il ne pouvait concevoir. Il changea de ton aussitôt, reprit sa place auprès d'elle, et essaya de lui faire avouer les causes secrètes de tant de terreur.

— Je l'ai vu, répéta-t-elle ; j'ai vu Henry Morton à cette fenêtre ! il regardait dans cet appartement au moment où j'allais abjurer pour toujours son souvenir. Sa figure était pâle, maigre : il était enveloppé d'un grand manteau; son chapeau lui couvrait les yeux ; l'expression de sa figure était la même que le jour où il fut interrogé par Claverhouse à Milnetudlem. Demandez à votre sœur si elle ne l'a pas vu comme moi. — Je sais ce qui l'a appelé. — Il venait me reprocher

d'oser donner ma main à un autre pendant que mon cœur est avec lui au fond de la mer où il a péri. Milord, c'en est fait entre vous et moi. — Quelles qu'en soient les conséquences, *elle* ne peut se marier celle dont le mariage trouble le repos des morts.

— Grand Dieu ! dit Evandale en traversant la chambre, troublé lui-même presque jusqu'au délire par la surprise et la douleur; sa raison est égarée, et cela par l'effort que lui a coûté son consentement à ma proposition prématurée ! Sa raison est perdue à jamais, si des soins et du repos ne la lui rendent promptement.

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Holliday, qui avait quitté le régiment des gardes en même temps que lord Evandale, lors de la révolution, et qui depuis était resté à son service. Sa figure était pâle, et il semblait agité d'une terreur qui ne lui était pas ordinaire.

— Qu'y a-t-il de nouveau, Holliday? s'écria son maître en se levant vivement. Aurait-on découvert... ?

Il eut assez de présence d'esprit pour s'arrêter au milieu de cette phrase dangereuse, qui pouvait trahir ses projets.

— Non, Milord, répondit Holliday, ce n'est pas cela, ce n'est rien de semblable; mais je viens de voir un esprit.

— Un esprit ! s'écria lord Evandale perdant patience; tout le monde conspire donc aujourd'hui pour me rendre fou ! Et quel esprit avez-vous vu, imbécile ?

— L'esprit de Henry Morton, le capitaine whig du pont de Bothwell. Il a paru tout à coup à côté de moi dans le jardin, et s'est évaporé comme un feu follet.

— Vous êtes fou, ou il y a là-dessous quelque noir complot. — Jenny, prenez soin de votre maîtresse, et je vais tâcher de trouver la clef de ce mystère.

Toutes les recherches de lord Evandale n'aboutirent à rien. Jenny seule aurait pu lui donner l'explication qu'il désirait; mais elle jugea que son intérêt exigeait qu'elle laissât la vérité dans les ténèbres, car l'intérêt l'emportait chez elle depuis que la possession d'un mari actif et affectionné avait dompté toute sa coquetterie. Elle avait fort adroitement profité des premiers moments de confusion pour faire disparaître de la chambre voisine toutes traces qui auraient pu prouver que quelqu'un y avait passé la nuit; elle avait même poussé les précautions jusqu'à effacer les empreintes de pieds d'homme sur une

plate-bande près de la fenêtre où elle conjecturait que miss Edith avait aperçu Morton, qui avant de partir voulut sans doute jeter un dernier regard sur celle qu'il allait perdre pour toujours. Il était évident qu'il avait aussi passé près d'Holliday dans le jardin, et Jenny apprit de l'aîné de ses garçons, par qui elle avait fait seller et brider le cheval de l'étranger, qu'il avait couru à l'étable, jeté une guinée à l'enfant, qu'ensuite il s'était dirigé au galop vers la Clyde. Le secret était donc renfermé dans la famille de Jenny, et elle était résolue à ne pas l'en laisser sortir. — Car, pensait-elle, quoique miss Edith et Holliday aient reconnu M. Morton au grand jour, ce n'est pas une raison pour que j'aie dû le reconnaître à la clarté d'une chandelle, d'autant plus qu'il se cachait de Cuddy et de moi. — Elle se tint donc constamment sur la négative lorsqu'elle fut interrogée par lord Evandale.

Quant à Holliday, tout ce qu'il put dire, c'est qu'au moment où il entrait dans le jardin, l'esprit avait paru à ses côtés comme un éclair, et qu'il avait fui avec un air de colère mêlée de douleur. — Je l'ai fort bien reconnu, ajouta-t-il ; je ne pouvais m'y tromper, puisqu'il a été sous ma garde quand il était prisonnier; et j'avais dressé son signalement pour le cas où il parviendrait à s'échapper. D'ailleurs on ne voit pas beaucoup d'hommes tournés comme M. Morton. Mais pourquoi revient-il? c'est ce que je ne puis concevoir, puisqu'il n'a été ni fusillé, ni pendu, ni assassiné, et que sa mort a été naturelle.

Lady Émilie déclara qu'elle avait bien certainement vu un homme se retirer de la fenêtre ; John Gudyil venait de quitter le jardin pour aller déjeuner, à l'heure où avait eu lieu l'apparition ; Cuddy était aux champs ; le valet de lady Emilie attendait ses ordres dans la cuisine, et il n'avait rien vu. Tels étaient les individus qui se trouvaient à la maison, et qui furent inutilement interrogés.

Lord Evandale se trouva contrarié au plus haut degré, en voyant renversé par cette aventure romanesque un plan qu'il avait adopté moins encore pour assurer son propre bonheur que pour mettre Edith à l'abri de tout événement qui pouvait survenir. Il la connaissait trop bien pour la supposer capable d'avoir cherché un prétexte pour se soustraire à l'exécution de sa promesse ; mais il aurait attribué à une imagination exaltée l'apparition qu'elle prétendait avoir vue, n'eût été le témoignage d'Holliday, qui n'avait aucun motif pour penser en ce moment à Morton plutôt qu'à toute autre personne. Mais

s'il avait trop d'esprit et de jugement pour croire aux apparitions, lord Evandale trouvait tout aussi difficile de croire que Morton, qui, pensait-il, avait perdu la vie avec tout l'équipage du vaisseau *le Wryheid* de Rotterdam, sur lequel il s'était embarqué, eût échappé à la mort par un miracle; qu'il eût été près de cinq ans sans donner de ses nouvelles à qui que ce fût, et que toutes les recherches faites pour s'assurer de son existence eussent été infructueuses. Enfin, en supposant qu'il fût vivant et en Écosse, quelle raison pouvait l'obliger à se cacher, maintenant que son parti triomphait, que la révolution survenue dans le gouvernement lui permettait de se montrer, et que tous ceux qui avaient été bannis par les Stuarts avaient été rappelés par Guillaume lors de son avénement au trône?

Le chapelain, à qui lord Evandale confia ses doutes un peu à contre-cœur, lui fit un long discours sur les esprits et les apparitions, lui cita Delrio, Burthoog et de l'Ancre, et finit par lui dire que son opinion bien certaine et bien fixée était, ou que l'esprit de Morton avait réellement apparu ce matin-là, événement dont, comme théologien et comme philosophe, il n'était pas préparé en ce moment à admettre ou à nier la possibilité; ou que ledit Henry Morton était encore vivant, *in rerum naturâ*, et s'était montré en propre personne; ou enfin qu'une ressemblance, qui n'était pas sans exemple, avait abusé les yeux de miss Bellenden et d'Holliday. — Laquelle de ces hypothèses est la plus probable? ajouta le docteur, c'est sur quoi je n'oserais prononcer; mais je répondrais sur ma tête que l'une des trois est la véritable.

Quelques heures après cette aventure, lord Evandale eut un autre sujet d'inquiétude : miss Bellenden se trouvait très-sérieusement malade. — Je ne partirai point qu'elle ne soit hors de danger, pensa-t-il. Quelle que soit la cause immédiate de sa maladie, c'est moi qui y ai donné lieu par mes malheureuses sollicitations.

Lady Marguerite avait été instruite par un exprès de l'indisposition de sa petite-fille, et, malgré son rhumatisme, elle s'était fait transporter le même jour à Fairy-Knowe. Lady Émilie ne voulut pas quitter la malade, et la présence de ces deux dames autorisa celle de lord Evandale, qui résolut de rester jusqu'à ce que la santé d'Edith se trouvât assez bien rétablie pour lui permettre d'avoir avec elle une explication définitive. — Jamais je ne souffrirai, dit le généreux jeune homme, que l'engagement qu'elle a contracté avec moi soit à

ses yeux une chaîne, un devoir, qui la forcent à une union dont l'idée seule paraît déranger son esprit.

CHAPITRE XXXIX.

Rochers, vallons, délicieux ombrages,
Est-ce bien vous qu'en ce jour je revois?
C'est en ces lieux que j'errais autrefois,
Sans craindre encor le monde et ses orages.
Ode sur une vue du collége d'Eton

Ce n'est pas seulement par les infirmités du corps et par l'absence des dons de la fortune que les hommes les plus distingués par leurs talents sont quelquefois rabaissés au niveau de la masse vulgaire du genre humain; il y a des instants où, en proie à une vive agitation, les esprits les plus fermes ne conservent rien qui les distingue des plus faibles, et paient la dette commune à la nature. Leur situation alors est d'autant plus déplorable, qu'ils sentent qu'en s'abandonnant à leur chagrin ils blessent les règles de la religion et de la philosophie, qui devraient toujours conserver leur influence sur les actions et les passions des hommes.

Telle était la situation d'esprit du malheureux Morton quand il s'éloigna de Fairy-Knowe. Savoir que cette Edith qu'il aimait depuis si longtemps était sur le point d'épouser son ancien rival, un rival à qui tant de services avaient donné des droits sur son cœur, était un coup qu'il ne pouvait supporter, quoiqu'il s'y fût préparé d'avance. Pendant son séjour en pays étranger, il lui avait écrit une seule fois : c'était pour lui dire un éternel adieu, et lui offrir ses vœux pour son bonheur. Il ne la priait pas de lui répondre, mais il se flattait de recevoir de ses nouvelles. Il n'en reçut point, et la raison en est simple : sa lettre n'était pas parvenue. Morton, ignorant cette circonstance, en conclut que, d'après sa propre demande, il était complétement oublié. Lorsqu'il arriva en Écosse, il apprit qu'Edith était fiancée à lord Evandale; il croyait même qu'elle pouvait déjà être son épouse : — Mais quand même elle ne le serait pas, pensait-il je suis trop généreux pour chercher à troubler son repos, peut-être son bonheur, en faisant revivre des droits que le temps et l'absence

paraissent avoir frappés de prescription. — Pourquoi donc vint-il visiter la demeure où un revers de fortune avait forcé lady Margaret Bellenden et sa petite-fille de chercher une retraite? Il céda, nous devons le reconnaître, à l'impulsion irréfléchie d'un désir inconséquent que tant d'autres eussent éprouvé comme lui. Le hasard lui avait appris en chemin que les dames étaient absentes de Fairy-Knowe, et que Jenny et Cuddy étaient leurs principaux domestiques, et il n'avait pu résister au désir de s'arrêter à leur chaumière, afin d'avoir des renseignements certains sur la situation de miss Bellenden, qu'il n'osait plus nommer son Edith. Nous avons vu quelles furent les suites de cette imprudente résolution.

Morton partit de Fairy-Knowe, convaincu qu'Edith l'aimait encore, et forcé par l'honneur de renoncer à elle pour toujours. Quels furent ses sentiments pendant l'entretien d'Edith avec lord Evandale, dont il entendit involontairement la plus grande partie? Le lecteur peut se les figurer, et nous n'entreprendrons pas de les décrire. Il fut tenté cent fois de s'écrier : — Edith, je vis encore! — Mais le souvenir de la foi qu'elle avait déjà promise à lord Evandale, les services que ce lord avait rendus à la famille Bellenden, la reconnaissance qu'il lui devait personnellement, car il était persuadé, et avec raison, que c'était à son influence sur Claverhouse qu'il avait dû la vie après la bataille du pont de Bothwell : tous ces motifs firent taire son amour, et le détournèrent d'une démarche qui pouvait faire le malheur d'un rival qu'il estimait, et ajouter aux chagrins de sa chère Edith sans lui donner à lui-même l'espoir d'être plus heureux. Il lui en coûta de sacrifier ainsi les plus doux sentiments de son cœur. — Non, Edith, pensa-t-il, jamais je ne troublerai la paix de ton âme! Que la volonté du ciel s'accomplisse! — J'étais mort pour elle, quand elle a promis de devenir l'épouse de lord Evandale; jamais elle ne saura que Henry Morton respire encore.

Au moment même où il formait cette résolution, il se méfia de ses forces, et, craignant de ne pouvoir la garder s'il écoutait longtemps le son de la voix d'Edith, il sortit promptement par la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il ne put cependant s'arracher de l'endroit où il venait d'entendre pour la dernière fois celle qui lui était si chère, sans éprouver l'irrésistible désir de contempler un instant ses traits; et quand le cri que poussa Edith lui fit soupçonner qu'elle l'avait vu en relevant tout à coup ses yeux qu'elle tenait baissés, il s'enfuit

comme s'il eût été poursuivi par les furies, passa près d'Holliday sans le reconnaître et même sans le voir, courut à l'étable, monta à cheval, et prit le premier sentier qui se présenta devant lui, préférablement à la grande route d'Hamilton.

Selon toutes les probabilités, ce fut là ce qui empêcha lord Evandale de savoir si Morton existait réellement. La nouvelle de la victoire remportée par les montagnards sur les troupes du roi Guillaume à Killiecrankie avait fait craindre que les jacobites du bas pays ne fissent quelque mouvement; on avait donc établi en ces deux endroits, des postes où l'on examinait avec attention tous les voyageurs. Ce fut en vain que lord Evandale y fit prendre des informations; aucun inconnu n'y avait passé dans la matinée. Il fut donc réduit à croire qu'Edith avait pris pour la réalité un fantôme qui n'avait d'existence que dans son imagination troublée, et à supposer que, par une coïncidence aussi extraordinaire qu'inexplicable, la même superstition s'était présentée à l'esprit d'Holliday.

Cependant Morton, qui avait mis son cheval au grand galop, arriva en quelques minutes sur les bords de la Clyde, vis-à-vis un endroit qui servait d'abreuvoir, comme l'annonçaient des traces récentes. Son cheval, qu'excitaient les coups d'éperon répétés, y entra sans hésitation, et se trouva bientôt à la nage, ce dont Henry ne s'aperçut que par le froid qu'il ressentit quand l'eau lui monta jusqu'à mi-corps. Rappelé à lui-même, il vit la nécessité de songer aux moyens de sauver sa vie et celle de sa monture, car la rivière était très-rapide; du reste, habile dans tous les exercices, il savait diriger un coursier dans l'eau tout aussi bien que sur une esplanade. Faisant suivre au sien le courant, afin de ne pas épuiser ses forces, il gagna peu à peu la rivière opposée; mais le point où il aborda était si escarpé, qu'il lui fut impossible de prendre terre; il fallut se résoudre à descendre encore le fil de l'eau; puis enfin, au bout de quelques minutes, il se trouva à pied sec.

— Où irai-je maintenant? dit Morton dans l'amertume de son cœur. Eh! qu'importe? Ah! si je pouvais le désirer sans crime, je voudrais que ces eaux m'eussent englouti, qu'elles m'eussent fait perdre le souvenir du passé et le sentiment du présent!

A peine cette réflexion s'était-elle présentée à son esprit, qu'il en fut honteux; il se rappela de quelle manière presque miraculeuse sa vie, dont il faisait un tel mépris, avait été sauvée deux fois. — Je

suis un insensé, dit-il, plus qu'un insensé, de murmurer contre la Providence, qui m'a donné tant de marques de protection. N'ai-je donc plus rien à faire en ce monde? quand ce ne serait que de supporter avec courage les souffrances auxquelles je suis condamné! Ai-je rien vu, ai-je rien entendu à quoi je ne dusse m'attendre?... Mais eux-mêmes sont-ils plus heureux? ajouta-t-il sans oser prononcer le nom de ceux auxquels il pensait : *elle* est dépouillée de ses biens, *il* s'engage dans une entreprise qui paraît dangereuse! quoiqu'il en ait parlé si bas que je n'ai pu bien comprendre ce dont il s'agit. Ne puis-je trouver quelque moyen de les aider, de les secourir, de veiller sur eux?

Peu à peu, il finit par s'arracher au sentiment de ses propres regrets pour s'occuper uniquement des intérêts d'Edith et de ceux de son futur époux; la lettre de Burley, qu'il avait oubliée depuis longtemps, lui revint à la mémoire, et un nouvel éclair de lumière brilla à son esprit.

— Leur ruine est son ouvrage! s'écria-t-il, j'en suis bien convaincu. Si elle peut être réparée, ce ne saurait être qu'au moyen d'informations obtenues de lui. Il faut que je le cherche, que je le trouve, que je lui demande des renseignements positifs. Qui sait s'ils n'auront pas quelque influence salutaire sur la fortune de ceux que je ne dois plus voir, et qui n'apprendront probablement jamais qu'en ce moment j'oublie mes propres chagrins pour m'occuper de leur bonheur?

Animé par cette espérance, quoiqu'elle portât sur une bien faible base, il chercha à regagner la grande route; et, comme il connaissait parfaitement tous ces environs, qu'il avait tant de fois parcourus en chassant, il se trouva bientôt sur le chemin qui conduisait à la petite ville dans laquelle, cinq ans auparavant, il était entré en triomphe, comme capitaine du perroquet. Une sombre mélancolie régnait encore dans son cœur, mais il était sorti de cet état de désespoir auquel il avait été sur le point de succomber. Tel est l'effet d'une résolution vertueuse et désintéressée : si elle ne peut rappeler le bonheur, du moins elle rétablit la tranquillité de l'âme. — Faisant ensuite un effort sur lui-même pour ne plus penser qu'aux moyens de découvrir Burley, et à la possibilité de lui arracher quelque renseignement favorable à celle dont la cause l'intéressait, il prit la résolution de ne rien négliger pour le découvrir. D'après ce que Cuddy

lui avait dit d'une scission entre les presbytériens et leur ancien chef, il concevait aussi l'espoir que Balfour serait moins mal disposé à l'égard de miss Bellenden, et pourrait même exercer pour elle l'influence qu'il assurait avoir sur sa fortune.

Il était environ midi quand notre voyageur se trouva près du château de son oncle, qui était situé devant un petit bois, à une portée de fusil de la route. Sa vue fit naître en lui mille souvenirs qui produisaient sur son cœur une sensation douce et douloureuse tout ensemble, sensation qu'une âme tendre éprouve toujours lorsque, après avoir traversé les tempêtes d'une vie agitée, elle retrouve les lieux où elle a passé le temps calme et heureux de l'enfance; il sentit le désir d'y entrer. — La vieille Alison, pensait-il, ne me reconnaîtra sûrement pas plus que Cuddy et sa femme ne m'ont reconnu hier soir; je puis satisfaire mon envie, et repartir sans avoir perdu l'incognito. On m'a dit que mon oncle lui a légué son domaine; soit! je ne m'en plains pas; j'ai des chagrins qui me touchent de plus près. Le bien de nos ancêtres aurait pu être mieux placé : n'importe, je veux encore voir la vieille maison.

Sous son ancien maître, le manoir de Milnwood n'inspirait pas la gaieté; mais il paraissait alors plus sombre et plus triste qu'on l'eût jamais vu. Il était en bon état de réparations : pas une tuile ne manquait à la toiture, pas un carreau ne manquait aux croisées; mais une herbe épaisse croissait dans la cour, et la porte principale n'en avait pas été ouverte depuis longtemps, car des toiles d'araignée en tapissaient les gonds et le linteau. Morton frappa plusieurs fois sans voir paraître personne, sans entendre le moindre bruit dans l'intérieur; enfin il vit s'ouvrir la petite lucarne par laquelle on venait reconnaître ceux qui se présentaient pour entrer, et paraître à travers les barreaux la figure d'Alison, couverte de quelques rides de plus que celles qui s'y trouvaient déjà quand il avait quitté l'Écosse. Un *toy* d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux gris qui produisaient un effet plus pittoresque qu'agréable lui couvrait la tête. — Que demandez-vous? dit-elle d'une voix aigre et cassée.

— Je désire, répondit Morton, parler à Alison Wilson.

— Elle n'y est pas, répondit mistress Wilson elle-même, à qui l'état de sa parure inspira peut-être l'idée de se renier ainsi. Mais vous êtes un malappris : cela vous aurait-il fait mal à la langue de dire *mistress* Wilson de Milnwood?

— Pardon, dit Henry, souriant en lui-même de trouver que la vieille Alison conservait toujours ses prétentions au respect qu'elle croyait lui être dû : pardon, j'arrive de pays étranger, et j'y suis resté si longtemps que j'ai presque oublié ma propre langue.

— Vous venez de pays étranger ? Y auriez-vous par hasard entendu parler d'un jeune homme de ce pays, nommé Henry Morton ?

— J'ai entendu prononcer ce nom en Allemagne.

— Attendez-moi un moment. — Non, écoutez-moi bien : faites le tour de la maison, vous trouverez une porte de derrière qui n'est fermée qu'au loquet ; vous l'ouvrirez ; vous entrerez dans la basse-cour, — mais prenez garde de tomber dans le tonneau d'eau qui est près de la porte, car l'entrée est obscure ; — vous tournerez à droite, puis vous irez droit devant vous. Vous tournerez encore une fois à droite ; et, en entrant dans la cour, vous prendrez garde à l'escalier de la cave. Là, vous verrez la porte de la petite cuisine : c'est la seule qui serve à présent. Vous y entrerez, je viendrai vous rejoindre, et vous pourrez me communiquer ce que vous vouliez dire à mistress Wilson.

Malgré ces instructions minutieuses, un étranger aurait eu peine à se reconnaître dans le labyrinthe qu'Alison venait de tracer ; mais, grâce à sa connaissance des lieux, Morton évita les deux écueils qui lui avaient été indiqués : d'un côté Scylla, sous la forme d'une cuve à lessive, et de l'autre Charybde qui l'attendait dans les profondeurs d'un escalier de cave. Le seul obstacle qu'il eut à vaincre vint d'un petit épagneul qui aboyait avec acharnement contre lui. Cet animal lui avait appartenu autrefois ; mais, différent du fidèle Argus, le chien d'Ulysse, il ne reconnaissait pas son maître.

— Et lui aussi ! Pas une créature vivante ne me reconnaîtra, se dit-il en entrant dans la cuisine, et quelques instants après il entendit sur l'escalier le bruit des talons élevés dont étaient armés les souliers d'Alison, et de la canne à bec de corbin dont elle se servait pour se soutenir.

Avant qu'elle arrivât, il eut le temps de jeter un coup d'œil sur cette pièce. Quoique le charbon ne manquât pas dans les environs, un feu économique brûlait sous une petite marmite qui contenait le dîner préparé pour mistress Wilson et pour son unique servante, jeune fille de douze ans, et le fumet annonçait que la dame ne se permettait pas un ordinaire plus succulent que du temps du vieux Milnwood.

Lorsque Alison entra, Henry reconnut tout de suite en elle cet air d'importance qu'elle aimait tant à se donner, ces traits dans lesquels la mauvaise humeur, suite de l'habitude et de l'indulgence accordée à une servante maîtresse, disputait la place à sa bonté de cœur naturelle; enfin ce bonnet rond, cette robe bleue et ce tablier blanc, qu'il lui avait vus tant de fois. Mais un ruban sur sa tête et quelques autres articles de toilette extraordinaire, dont elle s'était parée à la hâte, annonçaient la différence qui existait entre Alison, l'ancienne femme de charge de sir David, et mistress Wilson de Milnwood. — Que désirez-vous de mistress Wilson, Monsieur? lui dit-elle : je suis mistress Wilson. — (Les cinq minutes qu'elle avait passées à sa toilette lui avaient paru suffisantes pour lui donner le droit de reprendre son nom, et par là d'exiger plus sûrement le respect auquel elle prétendait.)

Henry ne savait trop que répondre; car, quoiqu'il ne voulût pas se faire reconnaître, il n'avait songé à se préparer aucun prétexte pour motiver sa visite. Alison l'eut bientôt tiré d'embarras, en lui demandant avec volubilité : — Que désiriez-vous de moi, Monsieur? — Vous avez donc vu M. Henry Morton en Allemagne?

— Pardonnez-moi, Madame, répondit-il, c'est du colonel Silas Morton que je parlais.

L'expression de plaisir qui brillait dans les yeux de la bonne femme s'évanouit tout à coup. — C'est donc son père que vous avez connu, le frère du feu laird de Milnwood? Mais vous ne pouvez l'avoir connu en pays étranger! vous me paraissez trop jeune. Il était de retour en Écosse avant que vous fussiez né. J'espérais que vous m'apportiez des nouvelles de son fils, du pauvre M. Henry.

— C'est mon père qui m'a appris à connaître le colonel Silas Morton. Quant à son fils, j'ai entendu dire qu'il avait péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande.

— Hélas! cela n'est que trop probable, et il en a coûté bien des larmes à mes pauvres yeux. Son oncle me parlait encore de lui le jour de sa mort. Il venait de me donner des instructions sur la quantité de vin et d'eau-de-vie qu'il faudrait préparer pour ceux qui assisteraient à ses funérailles; car, mort ou vivant, c'était un homme prudent, économe, et qui prenait garde à tout. — Ailie, me dit-il... (Il me nommait toujours ainsi; nous étions de si vieilles connaissances!) Ailie, ayez bien soin de la maison, car le nom de Morton de Milnwood est oublié comme le dernier refrain d'une vieille chanson.

— Ce furent ses dernières paroles, si ce n'est qu'un instant avant de mourir il me dit qu'une chandelle à la baguette était bien assez pour un mourant, car il ne pouvait souffrir qu'on se servît de chandelles moulées, et il y en avait malheureusement une qui brûlait sur une table.

Tandis que mistress Wilson racontait les derniers discours du vieil avare, l'épagneul, revenu de sa première surprise, reconnut son maître, et se mit à faire tant de gambades, qu'il était sur le point de le trahir.

— A bas, Elphin! à bas, Monsieur! cria Henry d'un ton d'impatience.

— Vous savez le nom de notre chien! s'écria Alison toute surprise. Il n'est pourtant pas commun. Mais je vois qu'il vous connaît aussi! — Bonté divine! reprit-elle d'une voix de plus en plus émue, c'est mon pauvre enfant! c'est M. Henry!

A ces mots, la bonne vieille étendit les bras vers Morton, le serra sur son cœur, l'embrassa avec la même tendresse que si elle eût été sa mère, et finit par pleurer de joie. Sensible à ces marques d'attachement, Henry, à son tour, lui prodigua des preuves d'affection. Il n'avait plus le courage de dissimuler avec elle, quand bien même il en aurait conservé l'intention.

— Oui, ma chère Alison, c'est bien moi. Je vis encore pour vous remercier de votre attachement si fidèle, et pour me réjouir de retrouver au moins une amie qui me reçoit avec plaisir.

— Oh! des amis, monsieur Henry, vous n'en manquerez pas : on a toujours des amis quand on a de l'argent, et, Dieu merci! vous en aurez, et beaucoup; tâchez d'en faire un bon usage, de ne pas le dissiper! — Mais, mon Dieu! ajouta-t-elle en le repoussant un peu, comme pour le considérer d'une distance plus convenable à sa vue; que vous êtes changé, mon enfant! Vos couleurs sont passées, vos joues sont creuses, vos yeux sont enfoncés, vous êtes maigri. — Ah! ces maudites guerres, combien de mal n'ont-elles pas causé! — Et depuis quand êtes-vous de retour? — et où avez-vous été? — et qu'avez-vous fait? — et pourquoi ne nous avez-vous pas écrit? — et comment se fait-il qu'on vous ait cru mort? — et pourquoi êtes-vous venu dans votre maison comme un étranger, pour surprendre ainsi la pauvre Alison?

Elle riait et pleurait en parlant ainsi, et il se passa quelque temps

avant que Henry fût assez maître de sa propre émotion pour pouvoir répondre à ces questions multipliées.

Si nos lecteurs partagent la curiosité de la bonne vieille femme, nous la satisferons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XL.

> Il se nommait Aumerle; il a perdu ce nom
> Pour avoir de Richard embrassé la défense,
> Et s'appelle Rutland, aujourd'hui, par prudence.
>
> SHAKSPEARE. *Richard III.*

ALGRÉ l'impatience qu'elle éprouvait d'entendre la narration de Henry, Alison ne voulut pas souffrir qu'il restât plus longtemps dans la petite cuisine, et elle le fit monter dans son appartement, le même qu'elle occupait au temps où elle n'était encore que femme de charge.

— Il est, dit-elle, moins exposé au vent, que celui du rez-de-chaussée, qui, dangereux pour mes rhumatismes, et me rappelant d'ailleurs le pauvre défunt, me donnait des idées tristes; quant au grand salon boisé en chêne, qui ne servait que dans les occasions solennelles, je ne l'ai jamais ouvert que pour lui donner de l'air, le laver, faire disparaître la poussière.

Ils s'assirent donc au milieu de légumes conservés, de fruits secs et de confitures de toute espèce, qu'elle continuait de préparer par habitude, et qui toujours finissaient par se gâter parce que ni elle, ni personne n'y touchait.

Morton, adaptant son récit à l'intelligence de celle qui l'écoutait, le resserra autant qu'il lui fut possible. Il apprit à mistress Wilson qu'assailli par une tempête le vaisseau qu'il montait avait péri corps et biens; mais que deux matelots et lui, se sauvant dans une chaloupe, avaient gagné le port de Flessingue. Là, il eut le bonheur de rencontrer un ancien compagnon d'armes de son père qui le dissuada de se rendre à La Haye; et de toutes ses lettres de recommandation il n'envoya que celle que Claverhouse lui avait remise pour le stathouder.

— Notre prince, dit ce vieil officier, doit par politique se main-

tenir en bonne intelligence avec son beau-père et votre roi Charles; il serait imprudent à lui d'accorder aucune faveur à un Écossais du parti des mécontents. Attendez ses ordres sans avoir l'air de vouloir le forcer à penser à vous. Soyez prudent, vivez dans la retraite, changez de nom, évitez la société des Écossais exilés, et, croyez-moi, vous n'aurez pas à vous repentir de cette sage conduite.

L'ancien ami de Silas Morton ne se trompait pas. Peu de temps après, le prince d'Orange, durant un voyage qu'il faisait dans les Provinces-Unies, vint à Flessingue, où Morton commençait à s'ennuyer de son inaction. Morton eut avec lui une entrevue particulière; et le prince parut charmé de son intelligence, de sa prudence, de la manière libérale dont il jugeait les diverses factions qui déchiraient son pays, et de la clarté avec laquelle il lui développa leurs vues et leurs projets. — Je vous attacherais volontiers à ma personne, lui dit Guillaume; mais je ne pourrais le faire sans donner de l'ombrage à l'Angleterre. Je n'en suis pas moins disposé à vous rendre service, autant par intérêt pour vous-même que par égard pour la recommandation que vous m'avez envoyée de la part d'un officier que j'estime. Voici une commission pour un régiment suisse qui se trouve dans une des provinces les plus éloignées de ma capitale, et où vous ne trouverez probablement pas d'Écossais. N'entretenez aucune correspondance avec votre pays; continuez d'être le capitaine Melville, et laissez dormir le nom de Morton jusqu'à des jours plus favorables.

— C'est ainsi que ma fortune a commencé, continua Morton. J'ai eu le bonheur de réussir dans différentes missions dont j'ai été chargé, et mes services ont été distingués et récompensés par Son Altesse Royale, jusqu'au moment où ce prince a été appelé en Angleterre pour devenir notre libérateur et notre roi. L'ordre qu'il m'avait donné doit me faire pardonner le silence que j'ai gardé avec le petit nombre d'amis que j'avais laissés en Écosse. Quant au bruit de ma mort, il était une conséquence naturelle de mon naufrage; et ce qui a dû contribuer à le confirmer, c'est que je n'ai fait usage ni des lettres de crédit qui m'avaient été remises, ni de mes lettres de recommandation, excepté celle pour le prince, qui bien certainement a gardé lui-même le silence qu'il me prescrivait.

— Mais comment se fait-il, mon cher enfant, que pendant cinq ans vous n'ayez pas rencontré un Écossais qui vous reconnût? Je

m'imaginais qu'il n'en existait pas un qui ne connût Morton de Milnwood.

— Faites attention, bonne Alison, que j'ai passé les trois premières années dans une province reculée ; et quand, après ce temps, j'ai été à la cour du prince d'Orange, il aurait fallu une affection aussi vive et aussi sincère que la vôtre, pour reconnaître le petit Morton dans la personne du major-général Melville.

— Melville ! c'était le nom de votre mère; mais celui de Morton sonne mieux à mes vieilles oreilles. En prenant possession de l'ancien domaine de votre famille, il faut reprendre aussi votre ancien nom.

— Je ne veux faire ni l'un ni l'autre, Alison ; j'ai les plus fortes raisons pour désirer que mon retour en Écosse, mon existence même, y soient ignorés. Quant au domaine de Milnwood, je sais qu'il vous appartient, et je le trouve en bonnes mains.

— En bonnes mains ! j'espère, mon cher enfant, que vous ne parlez pas sérieusement? Que voulez-vous que je fasse de vos terres et de vos rentes? Ce n'est qu'un fardeau pour moi. Je ne suis plus assez jeune pour prendre un mari, quoique Wylie Mactricket le procureur se soit montré civil et très-pressant; mais je suis une trop vieille chatte pour écouter celui-là, quoiqu'il en ait enjôlé bien d'autres. D'ailleurs, je n'ai jamais perdu l'espérance de vous revoir. Je pensais que je dirigerais toujours la maison, et que j'y aurais encore ma soupe au lait comme du temps de feu votre oncle. Ne serais-je pas assez heureuse de vous voir gouverner sagement vos biens? Vous devez avoir appris cela en Hollande, car on est économe dans ce pays, à ce que j'entends dire. Cependant, je crois que vous pourrez vous faire un peu plus d'honneur de votre fortune que le défunt. Par exemple, je voudrais que vous eussiez un plat de viande de boucherie trois fois par semaine ; cela chasse les vents de l'estomac.

Une munificence si opposée au caractère et aux habitudes parcimonieuses d'Ailie étonna Morton, ainsi que le singulier contraste que présentait cette réunion d'une économie sordide et d'une extrême indifférence pour la propriété. — Nous parlerons de cela une autre fois, dit-il, je ne suis ici que pour quelques jours ; et, je vous le répète, ma chère Alison, ne dites à personne que vous m'avez vu. Je vous apprendrai plus tard mes motifs et mes intentions.

— Ne craignez rien, mon enfant, je sais garder un secret tout aussi

bien qu'aucun de mes voisins, et le vieux Milnwood ne l'ignorait pas, le brave homme ! Il m'avait dit où il cachait son argent, et c'est ce qu'on révèle le moins volontiers. Mais venez donc avec moi, que je vous montre le salon lambrissé : vous verrez qu'il est tenu aussi proprement que si vous eussiez été attendu tous les jours. Il n'y a que moi qui en prenais soin ; c'était mon amusement, et cependant je me disais quelquefois les larmes aux yeux : — A quoi bon frotter la grille du foyer, rendre les chandeliers bien brillants, brosser le tapis, secouer les coussins? Celui à qui tout cela appartient ne reviendra peut-être jamais !

En parlant ainsi, elle le conduisait dans ce *sanctum sanctorum* dont le soin faisait son occupation journalière, et la propreté son orgueil. Morton, en y entrant, fut grondé parce qu'il n'avait pas essuyé ses pieds. Il se rappela qu'étant enfant, il éprouvait un respect presque religieux lorsque, dans de grandes occasions, on lui permettait d'entrer un instant dans ce salon, dont il pensait alors que le pareil ne pouvait exister dans le palais des princes. On croira aisément que les chaises à pieds très-bas et à dossier très-élevé, les immenses chenets de cuivre doré, et la tapisserie de haute lice, perdirent beaucoup de leur mérite à ses yeux, et qu'il ne vit plus qu'une grande salle aussi sombre que triste. Deux objets cependant, les portraits de deux frères aussi différents l'un de l'autre que ceux que décrit Hamlet, lui firent éprouver des sensations opposées. L'un représentait son père, couvert d'une armure complète, dans une attitude qui indiquait son caractère mâle et déterminé ; l'autre représentait son oncle : revêtu d'un habit de velours, avec des manchettes et un jabot de dentelles, Milnwood paraissait honteux et surpris de sa parure, quoiqu'il ne la dût qu'à la libéralité du peintre.

— C'est une singulière idée, dit Alison, d'avoir donné à ce pauvre cher homme un si bel habit, et tel qu'il n'en a jamais porté. Il aurait eu bien meilleure mine avec sa redingote de drap gris de raploch et son col bas.

Au fond du cœur, Morton ne put s'empêcher de partager cette opinion ; car un habit habillé n'aurait pas mieux convenu à la tournure gauche et ridicule du défunt, qu'un air de générosité à ses traits bas et ignobles.

Il quitta alors Alison pour aller visiter le parc et les jardins, et elle profita de cet intervalle pour ajouter quelque chose au dîner ; circon-

stance que nous ne remarquerons que parce qu'elle coûta la vie à un poulet qui, sans un événement aussi important que l'arrivée de Henry Morton, aurait chanté tranquillement jusqu'à la vieillesse la plus reculée dans la basse-cour de Milnwood.

Mistress Wilson assaisonna le repas de souvenirs du bon vieux temps et de projets pour l'avenir, représentant toujours Henry comme le maître du château, où il maintenait l'ordre et l'économie du défunt propriétaire, et se peignant elle-même comme remplissant avec zèle et dextérité ses anciennes fonctions. Morton laissa la bonne femme s'amuser à bâtir des châteaux en l'air, et se réserva de lui faire part dans un autre moment de la résolution qu'il avait formée de retourner sur le continent et d'y finir ses jours.

Le repas terminé, il alla quitter son costume militaire, qui ne pouvait que nuire à la recherche qu'il se disposait à faire, pour y substituer un pourpoint et un manteau gris qu'il portait jadis et qu'Alison avait soigneusement conservés dans le tiroir d'une commode, sans oublier de le mettre à l'air et de le brosser de temps en temps. Il ne garda que son épée et ses pistolets, armes sans lesquelles on ne voyageait guère dans ces temps de troubles.

Quand Morton parut devant mistress Wilson sous cet ancien costume, elle s'écria qu'il lui allait à merveille, — parce que, dit-elle, quoique vous n'ayez pas grossi, vous avez un air bien plus mâle que lorsque vous partîtes de Milnwood; — et elle se mit à parler longuement sur la manière de tirer parti des vieux habits pour en faire des neufs.

Alison était entrée fort avant dans l'histoire d'un manteau de velours qui, ayant appartenu à sir David, était devenu un pourpoint, puis s'était métamorphosé en une paire de culottes, et qui, à chacune de ces transformations, restait toujours aussi bon que s'il eût été neuf, quand Morton l'interrompit pour lui annoncer qu'il était obligé de se remettre en route le soir même. Ce fut un coup qu'elle eut peine à supporter.

— Et pourquoi vous en aller? — et où allez-vous? — et où serez-vous mieux que chez vous, après en avoir été absent pendant tant d'années?

— Vous avez raison Ailie; mais je m'y trouve forcé. C'est pour cela que je ne me suis pas fait connaître à vous en arrivant : je me doutais bien que vous voudriez me retenir.

— Mais où allez-vous? répéta-t-elle encore; on n'a jamais rien vu de semblable! A peine êtes-vous arrivé, et vous repartez comme une flèche!

— Il faut que j'aille chez Niel Blane, dans la ville voisine. Je présume qu'il pourra me donner un lit.

— Bien certainement il le pourra, et certainement aussi il saura bien le faire payer. Mais, mon cher enfant, avez-vous donc laissé votre esprit dans les pays étrangers, pour aller ainsi payer un lit et un souper, quand vous pouvez avoir tout cela pour rien ici, et avec des remerciements par-dessus le marché?

— Je vous assure, Alison, qu'il s'agit d'une affaire de grande importance pour moi, d'une affaire dans laquelle j'ai beaucoup à perdre ou à gagner.

— Je ne le comprends pas trop, si vous commencez par dépenser sans raison deux schellings d'Écosse pour votre souper. Mais les jeunes gens ne connaissent pas la valeur de l'argent. Mon pauvre vieux maître était plus prudent; jamais il ne touchait à ce qu'il avait une fois mis en réserve.

Morton persista dans sa résolution, remonta à cheval, et prit congé de mistress Wilson après lui avoir fait promettre de nouveau qu'elle ne parlerait de son retour à personne avant de l'avoir revu. — Je ne suis pas prodigue, pensait-il en s'éloignant; mais si je restais avec Alison, comme elle le désire, je crois que mon défaut de ce qu'elle appelle économie lui fendrait le cœur avant la fin de la première semaine.

CHAPITRE XLI.

Voyons, où donc est-il cet hôte si joyeux?
C'est ma coutume à moi de causer avec l'hôte.
Le Voyage d'un amant.

Morton arriva sans encombre à la ville, et descendit à l'auberge de Niel. Il avait pensé plus d'une fois en chemin que l'habit qu'il avait porté dans sa jeunesse pouvait favoriser ses recherches, mais qu'aussi il lui rendrait peut-être plus difficile de conserver l'incognito. Toutefois, plusieurs années d'absence et de campagne avaient tellement

changé ses traits, qu'il espéra que dans l'homme mûr, au regard pensif et résolu, personne ne reconnaîtrait le jeune vainqueur à l'exercice du perroquet; que le seul risque qu'il courait était de rencontrer quelques whigs, de ceux qu'il avait commandés jadis, et qui pourraient bien se souvenir du capitaine des *tireurs* de Milnwood; mais contre une telle chance il n'y avait aucune précaution complétement efficace.

L'auberge était pleine et paraissait jouir encore de son ancienne célébrité. La vue de Niel, plus joufflu et moins civil que par le passé, prouva à Morton que la bourse s'était aussi arrondie que la personne, car en Écosse l'obséquiosité des gens de cette profession décroît à mesure que leur situation pécuniaire s'améliore. Sa fille avait acquis l'air d'une servante d'auberge fort entendue, et que ni le bruit des armes ni les soucis de l'amour n'étaient en état de distraire de ses fonctions. Tous deux ils n'accordèrent à Henry que le degré d'attention auquel doit s'attendre un étranger qui voyage sans train et sans domestique. Résolu de se conformer au rôle de l'humble personnage qu'il représentait en ce moment, le voyageur conduisit lui-même son cheval à l'écurie, lui fit donner l'avoine, et retourna ensuite dans la salle commune; car demander une chambre particulière, c'eût été se donner un air de trop d'importance.

C'était là que quelques années auparavant Morton avait célébré sa promotion au grade de capitaine du perroquet, cérémonie qui, n'étant d'abord qu'un jeu, avait eu pour lui des conséquences si sérieuses. Il sentait, comme on le suppose, qu'une grande révolution s'était opérée en lui depuis ce jour de fête, et cependant, à une légère différence près, l'assemblée paraissait composée des mêmes groupes qu'il y avait vus autrefois. De paisibles bourgeois buvaient leur petite mesure d'eau-de-vie; des soldats vidaient leur pinte d'ale en jurant contre la tranquillité du canton, qui ne leur permettait pas une boisson plus dispendieuse; le cornette ne jouait pas, il est vrai, au trictrac avec le desservant en soutane, mais il buvait une petite mesure d'*eau admirable* avec le ministre presbytérien en manteau gris. C'était, sous certains rapports, la même scène que cinq ans auparavant, mais les personnages étaient changés. — Le flux et le reflux du monde peut croître et décroître, pensa Morton; mais les places que le hasard rend vacantes ne manqueront jamais d'être remplies. Dans les travaux, de même que dans les plaisirs de la vie, les hommes

se succèdent comme les feuilles des arbres, avec les mêmes différences individuelles et la même ressemblance générale.

Connaissant par expérience la meilleure manière d'obtenir des égards dans une auberge, au bout de quelques minutes qu'il était assis il demanda une pinte de vin de Bordeaux, que l'hôte lui apporta fraîchement tiré et moussant encore dans la mesure, car, à cette époque, on n'était pas encore dans l'usage de mettre le vin en bouteilles. Morton avait ses vues, il invita Niel, qui s'approchait le sourire sur les lèvres, à s'asseoir et à en prendre sa part; Niel, habitué à recevoir de pareilles invitations de ceux qui n'avaient pas meilleure compagnie, accepta sans façon.

Tout en vidant la pinte, dont Morton eut soin de lui faire boire la plus grande partie, Niel jasa des nouvelles du pays, des naissances, des mariages, des morts, des mutations de propriété, de la ruine d'anciennes familles, et de la fortune faite par quelques parvenus; mais il ne souffla mot sur les affaires politiques, quoique son éloquence naturelle y eût puisé un texte fécond; ce ne fut que d'après une question de Morton qu'il dit d'un air d'indifférence : — Oh! oui, nous avons toujours des soldats dans le pays, plus ou moins : il y a une troupe de cavalerie à Glascow; leur commandant s'appelle, je crois, Wittybody, ou quelque chose d'approchant. C'est bien un Hollandais; je n'ai jamais vu figure si grave et si flegmatique.

— Vous voulez dire Wittenbold, sans doute, repartit Morton : n'est-ce pas un vieillard à cheveux gris, à moustaches noires, qui parle fort peu?...

— Et qui fume toujours. Je vois que vous le connaissez. Ce peut être un brave homme pour un soldat et un Hollandais; mais fût-il dix fois plus général et Wittybody, il n'entend rien à la cornemuse, et il me fit interrompre un jour au milieu de l'air de Torpichan, le plus bel air de cornemuse qu'on ait jamais entendu.

— Les militaires que je vois ici appartiennent-ils à son régiment?

— Oh! non, ce sont d'anciens dragons écossais, nos chenilles du pays; ils ont servi sous Claverhouse, et, s'il voulait, je crois bien qu'ils ne tarderaient pas à le rejoindre.

— Ne dit-on pas qu'il a été tué?

— Le bruit en court, mais j'en doute encore; il n'est pas aisé de tuer le diable. Quant à ces dragons, je le répète, s'il paraissait ici, ils se rangeraient sous ses drapeaux aussi vite que je vais boire ce

verre de vin. Au fait, ils sont aujourd'hui les soldats du roi Guillaume ; mais il n'y a pas longtemps qu'ils étaient ceux du roi Jacques. La raison en est toute simple. Pour qui se battent-ils? pour celui qui les paie : ils n'ont ni terres ni maisons à défendre. Cependant il résulte toujours une bonne chose du changement des affaires, de la révolution, comme on dit; c'est que chacun peut parler tout haut, dire librement son avis sans crainte d'aller coucher en prison et d'être pendu sans plus de cérémonie que je n'en mets à déboucher une bouteille.

Il y eut ici une petite pause; et Morton, voyant qu'il avait fait quelque progrès dans la confiance de l'hôte, après avoir hésité un instant, comme le fait naturellement tout homme qui attache une certaine importance à la réponse qui doit suivre la question qu'il va faire, demanda à Niel s'il connaissait dans le voisinage une femme nommée Élisabeth Maclure.

— Si je connais Bessie Maclure? dit l'aubergiste : si je connais la sœur du premier mari de ma défunte femme? la paix soit avec elle! Bessie est une brave femme, mais elle a eu bien des malheurs. Elle a perdu deux de ses garçons dans le temps de la persécution, comme on l'appelle aujourd'hui, et elle n'a pas passé un seul mois sans avoir des dragons à loger; car n'importe quel parti ait le dessus, c'est toujours sur nous, pauvres aubergistes, que tombe le fardeau.

— Elle tient donc une auberge?

— Un petit cabaret, répondit Niel en jetant autour de lui un regard de satisfaction. Elle vend de l'ale aux gens qui voyagent à pied; mais sa maison n'a rien qui puisse attirer le chaland.

— Pouvez-vous me donner un guide pour me conduire chez elle?

— Est-ce que vous ne logerez pas ici cette nuit? Vous ne trouverez pas toutes vos aises chez Bessie Maclure, dit Niel dont l'intérêt qu'il prenait à sa belle-sœur n'allait pas jusqu'à lui envoyer des voyageurs qu'il pouvait retenir chez lui.

— J'ai un rendez-vous chez elle avec un ami. Je ne me suis arrêté ici que pour boire le coup de l'étrier et m'informer du chemin.

— Vous feriez mieux de rester ici, et de faire dire à votre ami de venir vous y joindre.

— Je vous jure que cela est impossible, répondit Morton d'un ton d'impatience. Il faut que je me rende sur-le-champ chez cette femme, et je vous prie de me procurer un guide.

— Vous en êtes bien le maître, Monsieur; mais du diable si vous avez besoin de guide. Vous n'avez qu'à suivre la rivière pendant deux milles, comme si vous vouliez aller à Milnwood; ensuite vous trouverez à main gauche, en face d'un vieux frêne, une mauvaise route qui conduit dans les montagnes, et deux milles plus loin la maison de Bessie Maclure. Il n'y a pas de danger de vous tromper; car vous feriez dix milles d'Écosse, qui en valent vingt d'Angleterre, avant de rencontrer une autre maison. Je suis fâché que vous vouliez partir; mais, après tout, ma belle-sœur est une brave femme, et ce qui tombe dans la poche d'un ami n'est pas perdu pour nous.

Morton paya son écot et se mit en chemin.

Les derniers rayons du soleil disparaissaient lorsqu'il aperçut le vieux tronc de frêne, et il entra dans le sentier qui conduisait aux montagnes. — C'est ici, pensa-t-il, que commencèrent tous mes malheurs; c'est ici que Burley allait me quitter, quand une femme assise sous ce même arbre vint l'avertir que des soldats gardaient la route qui conduit aux montagnes. N'est-il pas bien étrange que ma destinée soit si étroitement liée à celle de cet homme, sans que j'aie fait autre chose que remplir à son égard un devoir prescrit par l'humanité et la reconnaissance? Que ne puis-je recouvrer la paix et la tranquillité au lieu même où je les ai perdues!

Tout en faisant ces réflexions il pressait son cheval, car l'obscurité devenait de plus en plus épaisse; mais la lune, qui commença à paraître, lui permit d'examiner le pays qu'il traversait.

Il était dans une étroite vallée bordée de montagnes autrefois couvertes de bois, mais où il n'en restait plus que quelques bouquets sur les sommets escarpés, qui semblaient défier l'invasion des hommes, comme ces tribus errantes qui, dans un pays ravagé, cherchent un refuge sur le haut des rochers. Ces arbres mêmes, à demi détruits par le temps, semblaient, dans leur végétation épuisée, n'exister plus que pour indiquer ce qu'avait jadis été le paysage; mais un ruisseau qui serpentait entre leurs vieux troncs donnait à ce lieu toute la vie qu'un site sauvage et désert peut recevoir d'une onde sortie des montagnes, et ce charme que les habitants de pareilles contrées regrettent même à l'aspect d'une plaine fertile qu'arrose un fleuve majestueux qui va baigner les murs de riches palais. Le sentier suivait la rive du ruisseau, qui tantôt était visible, et tantôt ne se distinguait plus que par son murmure sur les cailloux, ou de

temps en temps entre les fentes des rochers. — Pourquoi murmures-tu contre les rochers qui, pour un moment, interrompent ton cours rapide? dit Morton dans l'enthousiasme de ses pensées; l'Océan te recevra dans son sein, comme l'éternité s'ouvre à l'homme à la fin de son pénible pèlerinage. Comparés aux objets qui doivent nous occuper pendant la succession éternelle des siècles, nos craintes, nos espérances, nos peines, nos plaisirs, sont bien plus méprisables encore que le tribut de tes faibles eaux ne l'est pour la vaste mer où elles vont se jeter.

Tout en moralisant ainsi, il entrait dans un endroit où la vallée commençait à s'élargir. Un champ cultivé et une petite prairie annonçaient la main et la présence de l'homme; un peu plus loin, sur le bord de la route, s'élevait une petite chaumière dont les murs n'avaient guère plus de cinq pieds de hauteur. Le chaume qui la couvrait, verdi par la mousse, la joubarbe et le gazon, offrait çà et là quelques brèches qu'y avaient faites deux vaches dont cette apparence de végétation avait tenté l'appétit. Une inscription mal écrite, et plus mal orthographiée, annonçait au voyageur qu'il y trouverait *bon logis, à pied comme à cheval.* Malgré la mauvaise apparence de la chaumière, cette invitation n'était pas à dédaigner, eu égard à l'aridité du pays qu'on venait de parcourir pour y arriver, et à la région plus sauvage encore qui s'étendait au delà de ce modeste asile. — Ce n'est que dans un endroit semblable que Burley pouvait trouver une confidente digne de lui, pensa Morton.

En approchant il aperçut la maîtresse de la maison, assise à la porte et occupée à filer. — Bonsoir, la mère, lui dit-il; ne vous nommez-vous pas mistress Maclure?

— Élisabeth Maclure, Monsieur; une pauvre veuve, pour vous servir.

— Pouvez-vous me loger cette nuit?

— Oui, Monsieur, si vous voulez bien vous contenter du peu que je pourrai vous offrir.

— J'ai été soldat, ma bonne femme; ainsi j'ai vécu à l'école de la sobriété.

— Soldat, Monsieur! dit la vieille en soupirant, que le ciel vous accorde un autre métier!

— N'est-ce donc pas une profession honorable? J'espère que vous n'en penserez pas de moi plus défavorablement pour cela.

— Je ne juge personne, Monsieur, et le son de votre voix me prévient en votre faveur. Mais j'ai vu faire tant de mal à ce pauvre pays par les soldats, que je me console d'avoir perdu la vue, en songeant que je n'en pourrai plus voir.

Comme elle parlait ainsi, Morton remarqua qu'elle était aveugle.

— Mais ne vous incommoderai-je pas, ma bonne femme? lui dit-il d'un ton de compassion; l'état où vous êtes ne paraît pas vous permettre de vous livrer aux travaux de votre profession.

— Ne craignez rien, Monsieur, je connais la maison, et j'y marche comme si j'avais encore mes yeux. D'ailleurs, j'ai une jeune fille pour m'aider, et quand les dragons reviendront de leur patrouille, pour une bagatelle ils auront soin de votre cheval. Ils sont plus honnêtes qu'autrefois.

D'après cette assurance, Morton mit pied à terre.

— Peggy, dit l'hôtesse en appelant une fille d'environ douze ans qui était dans l'intérieur, menez le cheval de monsieur à l'écurie, ôtez-lui sa selle, son mors et sa bride, et jetez dans le râtelier une botte de foin en attendant que les dragons arrivent... Entrez, Monsieur, dit-elle ensuite à Morton : la maison n'est pas belle, mais au moins elle est propre.

CHAPITRE XLII.

Elle dit, et la vieille mère
En parlant répandit des pleurs :
Jenny, je t'avais dit naguère
De ne pas suivre les chasseurs.
Ancienne ballade.

En entrant dans la chaumière, Morton reconnut que son hôtesse ne l'avait pas trompé. L'intérieur n'en était pas ce qu'on l'aurait cru d'après l'extérieur : elle lui parut propre, confortable même, et surtout la pièce où mistress Maclure le conduisit, pièce dans laquelle il devait souper et coucher. Elle lui fit servir un repas frugal; et, quoiqu'il n'eût pas un pressant besoin de manger, il se mit à table afin de retenir son hôtesse et de pouvoir plus aisément la faire jaser. Malgré la privation de la vue, Bessie veillait avec assiduité à ce que rien ne manquât au voya-

geur et une sorte d'instinct lui faisait trouver à l'instant ce dont elle avait besoin.

— N'avez-vous que cette jolie enfant pour vous aider à servir les voyageurs ? lui demanda Henry assez naturellement, pour entamer la conversation.

— Oui, Monsieur. Je demeure seule comme la veuve de Sarepta; il vient peu de monde dans cette petite auberge, et je ne gagne pas assez pour payer une servante. J'ai eu deux fils qui veillaient à tout autrefois; Dieu me les avait donnés, Dieu me les a retirés : que son nom soit béni ! Même depuis que je les ai perdus, j'ai été plus à l'aise que vous ne me voyez; mais c'était avant la dernière révolution.

— En vérité ! Vous êtes pourtant de la secte presbytérienne, à ce que je crois?

— Je le suis, Monsieur; bénie soit la lumière qui m'a éclairée pour me conduire dans le droit chemin !

— Comment se fait-il donc que la révolution vous ait causé quelque préjudice?

— Si elle a fait le bien du pays, si elle a procuré la liberté de conscience, qu'importe ce qu'elle a produit pour un pauvre vermisseau comme moi ?

— Mais encore, je ne vois pas comment elle a pu vous nuire?

— C'est une longue histoire, Monsieur. Une nuit, c'était environ six semaines avant la bataille du pont de Bothwell, un jeune gentilhomme s'arrêta dans cette pauvre chaumière. Il était pâle, couvert de blessures, perdant tout son sang, et hors d'état d'aller plus loin. Son cheval même était tellement épuisé, qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre : il était poursuivi, et c'était un de nos ennemis. Que devais-je faire, Monsieur ? Vous qui êtes un soldat, vous me traiterez peut-être de vieille folle; mais je le fis entrer chez moi, j'arrêtai le sang qui coulait de ses blessures, et je le cachai jusqu'à ce qu'il pût partir sans danger.

— Et qui oserait vous blâmer d'avoir agi ainsi?

— Il est pourtant vrai que cela me fit regarder de mauvais œil par notre parti : on dit que j'aurais dû me conduire envers lui comme Jael envers Sisara. Mais je n'avais pas reçu l'inspiration de répandre le sang; il me semblait, au contraire, que le ciel m'ordonnait de l'épargner et de sauver mon semblable : jamais je ne m'en suis repentie, quoiqu'on m'ait reproché de ne pas avoir un cœur de mère;

puisque j'avais secouru un homme appartenant au corps qui avait assassiné mes deux fils.

— Assassiné vos deux fils?

— Oui, quoique vous puissiez donner à leur mort un autre nom : l'un est mort en combattant pour le Covenant trahi; l'autre.... ah! mon Dieu! les dragons vinrent l'arrêter ici, et ils le fusillèrent devant la maison, sous mes propres yeux, qui depuis ce jour-là n'ont plus fait que verser des larmes; c'est alors que ma vue a commencé à décliner, et il n'y a guère qu'un an que je l'ai perdue tout à fait. Je vous le demande, Monsieur, aurais-je rendu la vie à mon Johny et à mon Ninian en sacrifiant celle de lord Evandale?

— De lord Evandale! s'écria Morton; c'est à lord Evandale que vous avez sauvé la vie?

— Oui, Monsieur, et depuis ce temps il a eu bien des bontés pour moi. Il m'a donné une vache et un veau, du blé, de l'argent; et tant qu'il a eu de l'autorité, personne n'aurait osé m'insulter. Mais nous sommes vassaux du château de Tillietudlem; Basile Olifant, le laird actuel, plaida longtemps contre lady Marguerite pour la propriété de ce domaine, et lord Evandale soutenait la vieille dame pour l'amour de miss Edith, qui est une des meilleures et des plus jolies filles d'Écosse, à ce qu'on dit dans tout le pays; enfin, Basile gagna le château et les terres, Dieu sait comment! — en abandonnant sa croyance. Quand vint la révolution, il fut encore le premier à changer, jurant qu'il n'avait été papiste qu'extérieurement, qu'il avait toujours été bon presbytérien au fond du cœur, et il s'insinua dans les bonnes grâces du nouveau gouvernement; lord Evandale, au contraire, perdit tout crédit, parce qu'il était trop fier et trop franc pour changer à tout vent, quoique plusieurs de nos gens sachent comme moi que, quels que fussent ses principes, il nous épargnait autant qu'il le pouvait. Mais Basile Olifant ne pouvait pardonner à lord Evandale de s'être déclaré contre lui dans son procès; c'est un homme vindicatif : ne pouvant rien contre lui personnellement, que fit-il? il persécuta la pauvre Bessie Maclure, parce qu'il savait que lord Évandale la protégeait. Il a fait vendre mes vaches pour des arrérages de rente que je lui devais; il a eu soin que j'eusse continuellement des dragons à loger; en un mot, il a cherché tous les moyens de me ruiner, et tout cela pour chagriner lord Evandale; mais il s'est bien trompé, car lord Evandale n'en sait rien, et il se

passera bien du temps avant que je l'en instruise. Je sais supporter les peines que le ciel m'envoie; et la perte des biens de ce monde n'est pas la plus grande.

Morton entendit avec autant d'admiration que d'intérêt la peinture naïve de la résignation, de la reconnaissance et du désintéressement de cette bonne femme; il ne put s'empêcher de maudire le lâche qui avait cherché le plaisir d'une si misérable vengeance.

— Ne le maudissez pas! reprit-elle; j'ai entendu dire qu'une malédiction était comme une pierre lancée en l'air, et qui peut retomber sur la tête de celui qui la jette : mais si vous connaissez lord Evandale, conseillez-lui de prendre garde à lui, car j'ai entendu prononcer son nom plusieurs fois par des soldats qui sont ici, et l'un d'eux va souvent à Tillietudlem. On l'appelle Inglis : il est comme le favori de Basile Olifant, quoiqu'il ait été un des plus cruels persécuteurs du pays, si l'on en excepte le brigadier Bothwell. Tout cela me donne des soupçons [1].

— Je prends le plus vif intérêt à la sûreté de lord Evandale, dit Morton; et vous pouvez compter que je trouverai le moyen de lui faire savoir ce que vous venez de m'apprendre. Mais en récompense, ma bonne femme, permettez-moi de vous faire une question. Pouvez-vous me donner quelques nouvelles de Quintin Mackell d'Irongray?

— Des nouvelles de qui? s'écria la vieille aveugle d'un ton de surprise et d'effroi.

— De Quintin Mackell d'Irongray. Ce nom a-t-il quelque chose d'effrayant?

— Non..., non, répondit-elle en hésitant. Mais l'entendre prononcer par un étranger, par un soldat! Que le ciel me protége! De quel nouveau malheur suis-je encore menacée?

— Aucun dont je puisse être cause, soyez-en bien persuadée. Celui dont je vous parle n'a rien à craindre de moi, si, comme je le suppose, son véritable nom est John Bal...

1. Les actions d'un homme ou plutôt d'un monstre de ce nom, sont consignées sur la tombe d'un de ces martyrs qu'Old Mortality éprouvait tant de bonheur à réparer. Je ne me rappelle pas le nom de la personne qui fut assassinée, mais les circonstances du crime paraissaient autrefois si terribles à ma jeune imagination, que je suis certain de donner une copie exacte de l'épitaphe, bien que je n'aie pas vu l'original depuis au moins quarante ans. « Ce martyr fut tué par Inglis, qui était plutôt un tigre qu'un Écossais; et, pour que son offrande à l'enfer fût mieux reçue, il coupa la tête de la victime et d'un coup de pied la fit rouler sur l'herbe; ainsi une tête digne de porter la couronne servit de balle à un profane dragon. » Dans les lettres de Dundee, il est souvent fait mention du capitaine Inglish ou Inglis comme commandant un corps de cavalerie.

— Ne prononcez pas ce nom! s'écria la vieille en mettant un doigt sur sa bouche. Je vois que vous connaissez son secret, et que vous avez le mot d'ordre, je puis donc vous parler librement. Mais, pour l'amour de Dieu, parlez bas. Vous m'assurez bien que votre intention n'est pas de lui nuire? Cependant vous m'avez dit que vous êtes militaire.

— Il est vrai; mais un militaire dont il n'a rien à craindre. Je commandais avec lui à la bataille du pont de Bothwell.

— Est-il possible? Il y a dans votre voix quelque chose qui, à la vérité, inspire la confiance; et puis vous parlez rondement, sans chercher vos paroles, comme un homme franc et honnête.

— Et j'ose me flatter que je le suis.

— C'est que, soit dit sans vous offenser, Monsieur, dans ce malheureux temps, les frères sont armés les uns contre les autres; et Burley n'a pas moins à craindre du nouveau gouvernement que de l'ancien.

— Vraiment! je l'ignorais. Mais je dois vous dire que j'arrive tout récemment des pays étrangers.

— Écoutez-moi donc, dit la vieille en lui faisant signe d'approcher.

Elle se tut, tourna lentement la tête de côté et d'autre, afin qu'à défaut de ses yeux ses oreilles pussent l'assurer que personne ne les écoutait; puis, n'entendant aucun bruit : — Vous savez, reprit-elle, combien il a travaillé pour la délivrance des élus! Après la déroute de l'armée, il passa en Hollande : là, ceux mêmes de nos frères qui étaient en exil refusèrent de le voir, et le prince d'Orange lui fit ordonner de sortir du pays. Ce fut une épreuve bien dure pour lui, qui avait tant souffert et tant fait.... trop fait peut-être; mais est-ce à moi de le juger? Il retourna donc auprès de moi et dans son ancien lieu de refuge, qu'il connaissait depuis longtemps et où il était encore caché deux jours avant la grande victoire de Loudon-Hill. Je me souviendrai toujours qu'il y revenait le soir du jour où le jeune Milnwood fut capitaine du perroquet; mais j'eus soin de l'avertir de ne pas s'y exposer.

— Quoi! dit Morton, c'est donc vous qui, couverte d'un manteau rouge, et assise sur le bord du chemin, lui dîtes qu'un lion était dans le chemin qui conduit aux montagnes?

— Au nom du ciel! qui êtes-vous donc? s'écria la vieille aveugle, interrompant sa narration. — Mais, qui que vous soyez, continua-t-

elle d'un ton plus calme, pouvez-vous trouver mauvais que j'aie voulu sauver la vie d'un de mes amis comme j'ai sauvé celle d'un de mes ennemis?

— Non, vraiment, ma bonne femme. Continuez, je vous prie, votre récit. J'ai seulement voulu vous prouver que je connais assez bien les affaires de celui dont nous parlons, pour que vous puissiez me confier ce qui vous reste à m'apprendre.

— Il y a dans votre son de voix un ton d'autorité et en même temps beaucoup de douceur, dit la vieille aveugle. Je n'ai plus que peu de chose à vous dire. — Les Stuarts ont été détrônés, Guillaume et Marie règnent à leur place, mais il n'est pas plus question du Covenant que s'il n'existait pas. Ils ont accueilli le clergé toléré et une assemblée érastienne, au lieu de la sainte église d'Écosse. Nos fidèles champions, qui ont porté témoignage, sont encore plus mal avec ces hypocrites qu'avec la tyrannie déclarée des jours de persécution; car les âmes sont endurcies, et les multitudes affamées reçoivent de vaines paroles de morale au lieu du Verbe d'en haut pour s'exciter à la grande œuvre... Plusieurs...

— En un mot, dit Morton qui voulut couper court à cette discussion, que l'enthousiasme de la bonne dame aurait sans doute trop prolongée, — en un mot, vous n'êtes pas pour le nouveau gouvernement, et Burley pense comme vous.

— Plusieurs de nos frères croient que nous avons combattu, jeûné, prié, souffert pour la grande ligue nationale du Covenant, et qu'on oubliera tout à fait que nous avons combattu, jeûné, prié et souffert. D'abord on crut qu'on parviendrait à quelque chose en rappelant l'ancienne dynastie avec de nouvelles conditions; et après tout, si le roi Jacques a été banni, j'ai entendu dire que les plus grands reproches que lui adressassent les Anglais étaient en faveur de sept prélats impies. De sorte que, bien qu'une partie des nôtres aient adopté le régime actuel et levé un régiment sous les ordres du comte d'Angus, notre brave ami et quelques autres hommes justes préférèrent écouter les jacobites plutôt que de se déclarer contre eux, craignant de tomber comme un mur mal cimenté, ou comme celui qui s'assied entre deux tabourets.

— Se sont-ils bien adressés pour obtenir la liberté de conscience? Il me semble...

— Oh! mon cher Monsieur, le jour naturel se lève à l'orient; mais

la lumière spirituelle peut venir du nord, pour nous autres mortels aveugles.

— Et Burley a été la chercher dans le nord?

— Oui, Monsieur, et il y a vu Claverhouse lui-même, qu'on appelle aujourd'hui Dundee.

— Est-il possible? j'aurais juré que cette rencontre aurait coûté la vie à l'un d'eux.

— Non, non, Monsieur; en des temps de troubles on voit d'étranges changements. — Montgomery, Fergusson et tant d'autres, qui étaient les plus grands ennemis de Jacques, sont pour lui maintenant. Claverhouse reçut bien notre ami, et l'envoya se consulter avec lord Evandale; mais ce fut ce qui rompit tout : lord Evandale ne voulut ni le voir ni l'entendre; et depuis lors notre ami est dans un délire plus terrible que jamais, jurant de tirer vengeance de lord Evandale, et ne parlant que de brûler et de tuer. Oh! quels affreux excès de colère! Ils troublent son âme, et donnent un triste avantage à l'ennemi.

— L'ennemi! quel ennemi?

— Quel ennemi! Vous connaissez familièrement John Balfour de Burley, et vous ignorez qu'il a des combats cruels et fréquents à soutenir contre l'esprit du mal? Ne l'avez-vous jamais vu seul, la Bible à la main et son épée sur ses genoux? N'avez-vous jamais, dormant avec lui dans la même chambre, entendu sa lutte contre les illusions de Satan? Oh! vous le connaissez mal, si vous ne l'avez vu que le jour. Je l'ai vu, moi, après ces agitations cruelles dont nul homme peut-être n'a jamais été témoin, je l'ai vu trembler si fort qu'un enfant l'eût arrêté, pendant que les gouttes de sueur ruisselaient sur son front comme l'eau d'un orage ruisselle sur mon pauvre toit de chaume.

Morton commença à se rappeler Balfour tel qu'il l'avait vu pendant son sommeil dans le grenier de Milnwood, quelques expressions de Cuddy, et les bruits répandus parmi les caméroniens, qui citaient souvent les extases de Burley et ses combats avec l'esprit des ténèbres. Il en conclut que cet homme était victime de ses propres illusions, quoique son âme, naturellement forte, pût non-seulement dissimuler sa superstition à ceux dans l'opinion de qui elle aurait pu décréditer son jugement, mais encore, par une énergie analogue à celle de certains épileptiques, différer les accès de son délire jusqu'à

ce qu'il fût loin de tous les yeux ou en présence de ceux à qui ils donnaient une plus haute idée de lui. Il était naturel de supposer que les regrets de l'ambition, la ruine de ses espérances, la ruine du parti auquel il avait voué une fidélité à toute épreuve, avaient fait dégénérer son enthousiasme en une démence irrégulière. Il n'était pas sans exemple, dans ces malheureux temps, que des hommes tels que sir Harry Vane, Harrison, Overton et autres, qu'excitait un aveugle enthousiasme, pussent se conduire dans le monde, non-seulement avec adresse et bon sens au milieu des crises les plus difficiles, et avec courage dans le danger, mais encore avec l'intelligence et la valeur éclairée des grands capitaines. La suite de l'entretien confirma à Henry la justesse de ces réflexions.

— Au point du jour, avant que les soldats soient levés, dit mistress Maclure, ma petite Peggy vous conduira. Mais il vous faudra laisser passer son heure de danger, comme il l'appelle, avant de le surprendre dans son lieu de refuge. Peggy vous avertira. Elle y est accoutumée, car c'est elle qui lui porte tous les jours les provisions dont il a besoin pour soutenir sa vie.

— Et quelle retraite ce malheureux a-t-il choisie?

— Un des lieux les plus imposants où jamais créature vivante se soit retirée : on l'appelle la caverne de Linklater. — C'est un endroit lugubre; mais il le préfère à tout autre, parce qu'il y a souvent trouvé sa sûreté. Il s'y plaît plus que dans une chambre tapissée et sur un lit de duvet. Vous le verrez : je l'ai vu moi-même plus d'une fois. J'étais une jeune folle alors, et je pensais peu à tout ce qui devait arriver.— Désirez-vous quelque chose, Monsieur, avant de vous coucher? car il faudra vous lever de grand matin.

— Rien du tout, ma bonne mère, répondit Morton; — et il lui souhaita le bonsoir.

Après s'être recommandé au ciel, il se jeta sur son lit, entendit en sommeillant les dragons qui rentraient de patrouille, et finit par s'endormir profondément, malgré la pénible agitation de son âme.

CHAPITRE XLIII.

Dans l'antre ténébreux les voilà descendus;
L'homme maudit, étendu sur le sable,
Rêvait d'un air farouche à son sort déplorable.
SPENCER.

L'AURORE commençait à peine à paraître quand Morton entendit frapper doucement à sa porte, et la jeune fille lui demanda à voix basse s'il voulait venir à la caverne avant que les gens se levassent.

Il s'habilla à la hâte, et joignit sa petite conductrice. Elle marchait lestement devant lui, un petit panier au bras. Elle ne suivait aucun chemin ni sentier tracé; elle gravissait des montagnes, traversait des vallons; plus ils avançaient, plus la nature prenait un aspect sombre et sauvage; enfin, après avoir marché une demi-heure, ils ne virent plus que des rochers parsemés de quelques bruyères.

— Sommes-nous encore loin du lieu où nous voulons nous rendre? demanda Morton.

— Encore un mille environ, répondit la petite fille; nous y serons bientôt.

— Faites-vous ce chemin bien souvent?

— Tous les deux jours, pour porter des provisions et du lait.

— Et vous n'avez pas peur en vous trouvant seule dans de pareils lieux?

— De quoi aurais-je peur? Jamais âme vivante ne vient ici, et ma grand'mère dit qu'on n'a jamais rien à craindre quand on fait le bien.

— Forte de son innocence comme d'un triple acier qui couvrirait son sein! pensa Morton. — Et il la suivit sans parler davantage.

Ils arrivèrent bientôt dans un endroit qui paraissait avoir été couvert de bois autrefois, mais où des ronces et des épines remplaçaient les chênes et les sapins. Là, la jeune fille tourna tout à coup entre deux montagnes, et conduisit Morton vers un ruisseau. Un bruit sourd, qu'il entendait depuis quelque temps, et qui augmentait à mesure qu'ils avançaient, l'avait préparé en partie au spectacle qui s'offrit à lui, et dont la vue excitait la surprise et la terreur. En sor-

tant de la gorge de rochers par où ils avaient passé, ils se trouvèrent sur la plate-forme d'un roc bordé par un ravin qui semblait avoir plus de cent pieds de profondeur, et où le ruisseau, qui descendait d'une autre montagne, se précipitait en écumant. L'œil cherchait en vain à sonder la hauteur de sa chute; il ne pouvait saisir qu'une vapeur et une étroite issue, jusqu'au point où les angles saillants des rochers qui hérissaient le passage venaient lui dérober le sombre abîme dans lequel s'engouffraient les eaux bouillonnantes. Plus loin, à la distance peut-être d'un quart de mille, reparaissait le cours sinueux de l'onde sur un lit de plus en plus élargi; mais jusque-là elle était perdue comme si elle eût passé sous les voûtes d'une caverne, tant les fragments des rochers à travers lesquels elle avait coulé étaient près de s'entre-croiser.

Pendant que Morton admirait ce bruyant spectacle qui semblait fuir tous les yeux, à cause des touffes de verdure et des rochers qui cachaient les eaux, son jeune guide, le tirant par la manche, lui dit, en lui faisant signe d'approcher d'elle son oreille : — Écoutez, l'entendez-vous?

Morton écouta attentivement, et au milieu du tumulte de la cascade, il crut distinguer des cris, des gémissements, même des paroles articulées, sortir du fond du gouffre, comme si le démon de l'onde eût mêlé ses plaintes aux mugissements de ses flots irrités.

— Voici le chemin, Monsieur, dit la petite fille : suivez-moi, s'il vous plaît; mais prenez bien garde.

En même temps, elle quitta la plate-forme, et s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant à quelques bruyères, à des saillies de rochers, elle se mit à descendre à reculons vers le précipice au bord duquel ils se trouvaient. Morton, aussi adroit qu'intrépide, n'hésita pas à la suivre, et comme elle il cherchait à assurer son pied avant de lâcher le soutien dont sa main s'était saisie.

Après avoir parcouru de cette manière un espace d'environ vingt pieds, ils trouvèrent un endroit où ils purent s'arrêter. Ils étaient à près de trente pieds au-dessous du point d'où les eaux se jetaient dans l'abîme, et à soixante-dix du fond du précipice qui les recevait. La cataracte tombait si près d'eux, qu'ils étaient mouillés par les vapeurs qu'elle produisait. Il fallut pourtant s'en approcher encore davantage, et, quand ils en furent à dix pas, Morton vit un vieux chêne qui semblait avoir été renversé par un effet du hasard,

et qui formait sur l'abîme un pont aussi effrayant que périlleux. La tête de l'arbre se trouvait de son côté, et les racines, sur l'autre bord touchaient à une ouverture étroite qui lui parut être l'entrée d'une caverne, et au travers de laquelle il vit une lumière rouge et sombre formant un contraste frappant avec les rayons du soleil, qui commençaient à dorer le sommet de la montagne. Sa jeune conductrice le tira encore par l'habit, et lui montrant le vieux chêne, car le bruit de la cataracte ne lui permettait plus de faire entendre sa voix, elle lui indiqua qu'il fallait y passer.

Morton regarda ce pont avec surprise, car bien qu'il n'ignorât pas que, sous les règnes précédents, les presbytériens persécutés avaient cherché un refuge parmi les antres, les buissons, les cavernes et les cataractes, dans les lieux les plus déserts; quoiqu'il sût que des champions du Covenant avaient longtemps habité, au delà de Dobs-Linn, sur les hauteurs sauvages de Polmoodie, et que d'autres s'étaient retirés dans la caverne plus terrible encore appelée Creehope-Linn, dans la paroisse de Close-Barn, son imagination ne s'était jamais représenté les horreurs d'une telle résidence, et il fut étonné que ce lieu romantique lui eût échappé, à lui qui était un admirateur si passionné des beautés sublimes et imposantes de la nature. Mais il se dit que ce lieu étant dans un district lointain et sauvage, et destiné à servir d'asile aux prédicateurs persécutés et aux professeurs de la *non-conformité*, le secret de son existence avait été soigneusement gardé par le petit nombre de bergers dont il pouvait être connu (r). Il se demandait aussi comment il franchirait ce pont doublement dangereux par son étroitesse et l'eau de la cataracte qui le rendait glissant. L'espace à traverser n'était pas très-large; mais un abîme de soixante à quatre-vingts pieds béant au-dessous de lui méritait quelque attention.

Enfin, il était déterminé à risquer l'aventure, lorsque Peggy, comme pour lui inspirer du courage, passa sur l'arbre sans hésiter et y repassa sur-le-champ une seconde fois pour venir le rejoindre. Combien il envia les petits pieds nus de la jeune fille, qui, en saisissant les aspérités qu'offrait l'écorce du chêne, rendaient sa marche plus assurée! Sans hésiter plus longtemps, il mit intrépidement le pied sur le terrible pont, et fixant ses regards sur la rive opposée, sourd au bruit de la cataracte qui tombait à ses côtés, oubliant le précipice qui s'ouvrait au-dessous de lui, il atteignit en une seconde l'autre bord, et se trouva près de l'ouverture de la caverne. Là, il s'arrêta un instant, la lueur

d'un feu de charbon lui permettant d'en voir l'intérieur, et la pointe d'un rocher qui le couvrait de son ombre empêchant que celui qu'elle recélait pût l'apercevoir.

Ce qu'il observa n'aurait guère encouragé un homme moins déterminé que lui.

Burley ne lui parut pas autrement changé que par une barbe grise qu'il avait laissée croître depuis leur dernière rencontre. Debout au milieu de la caverne, il tenait d'une main sa Bible et de l'autre son épée nue. Son visage, à demi éclairé par la lueur de la flamme, ressemblait à celui d'un démon plongé dans la lugubre atmosphère du Pandémonium; ses gestes et ses paroles, autant qu'on pouvait les comprendre, étaient également violents et sans suite. Seul, et dans un lieu presque inaccessible, on eût dit d'un homme qui défend ses jours contre un ennemi mortel. — Ah! ici, ici, s'écriait-il, accompagnant chaque mot d'un coup frappé de toute la force de son bras dans le vide de l'air. — Ne l'avais-je pas dit? J'ai résisté, et tu as fui! — Lâche que tu es! viens avec toutes les terreurs, — viens avec toutes mes erreurs et mes fautes, qui te rendent plus redoulable encore; — ce livre est assez puissant pour me délivrer. — Que parles-tu de cheveux blancs? plus les épis sont mûrs, plus ils demandent la faucille. — Es-tu parti? — es-tu parti? Tu fus toujours un lâche.

A la suite de ces exclamations, il abaissa la pointe de son épée et resta debout et immobile comme un maniaque après ses accès.

— L'heure dangereuse est passée, dit la jeune fille! elle ne dure guère après que le soleil est sur cette colline. Vous pouvez vous avancer et lui parler; je vais vous attendre de l'autre côté du ravin. Il n'aime pas à voir deux personnes à la fois.

Morton s'avança vers son ancien collègue avec prudence et à pas lents.

— Quoi! tu viens quand ton heure est passée! telle fut la première exclamation de Burley, qui brandit son épée avec un geste et un air de terreur mêlé de rage.

— Je viens, monsieur Balfour, dit Morton avec calme, je viens pour renouveler avec vous une reconnaissance qui a été interrompue depuis la journée du pont de Bothwel.

Dès qu'il eut reconnu que c'était Morton en personne qu'il avait devant lui, idée qui le frappa promptement, Burley exerça soudain sur son imagination déréglée cet ascendant supérieur qui était un des

traits saillants de son étrange caractère : il laissa retomber son épée, et, la mettant dans le fourreau, il murmura quelques mots contre le froid et l'humidité, qui réduisaient un vieux soldat à la nécessité de faire un peu d'escrime. Reprenant ensuite son genre d'entretien froid et solennel : — Tu as tardé longtemps, Henri Morton, dit-il ; tu viens dans la vigne quand la douzième heure a sonné. Eh bien, es-tu prêt à mettre la main à l'œuvre ? Es-tu un de ceux qui foulent aux pieds les trônes et les dynasties, qui n'écoutent que la voix d'en haut ?

— Je suis surpris, répondit Morton qui voulait éluder ces questions, que vous m'ayez reconnu après une si longue absence.

— Les traits de ceux qui ont voulu opérer avec moi la rédemption d'Israël sont gravés dans mon cœur. Et qui aurait osé me venir chercher dans cette retraite, si ce n'est le fils de Silas Morton? — Vois-tu ce pont fragile qui unit mon asile à la demeure des hommes ? un seul effort de mon pied peut le précipiter dans l'abîme, me mettre en état de braver la rage des ennemis qui seraient sur l'autre bord, et laisser à ma discrétion celui qui aurait osé le franchir pour pénétrer jusqu'ici.

— Je crois qu'ici vous n'avez guère besoin de recourir à ce genre de défense.

— Le crois-tu ? dit Burley d'un ton d'impatience ; le crois-tu, quand les démons incarnés de la terre sont ligués contre moi, et que Satan lui-même... — Mais n'importe, ajouta-t-il en se reprenant, il suffit que j'aime ce lieu de refuge, ma caverne d'Abdulam, que je ne voudrais pas changer pour les plus beaux lambris du château des comtes de Torwood avec leurs vastes domaines et leur baronnie... A moins que ta folle passion ne soit évanouie, tu dois penser différemment.

— C'est précisément de ce château et de ces domaines que j'ai à vous entretenir, et je ne doute pas que je ne trouve monsieur Burley aussi raisonnable que l'ai vu quelquefois lorsque nous combattions pour la même cause.

— Oui; en vérité ! telle est ton espérance ! t'expliqueras-tu un peu plus clairement ?

— Volontiers. Vous avez exercé, par des moyens qui me sont inconnus, une influence secrète sur la fortune de lady Marguerite Bellenden et de sa petite-fille : il en est résulté qu'elles ont été dé-

pouillées des biens auxquels elles avaient des droits légitimes, et que l'injustice en a investi ce vil scélérat de Basile Olifant.

— Tu crois cela?

— J'en suis convaincu, et vous ne chercherez pas à nier une chose dont la lettre que vous m'avez écrite est une preuve.

— Et en supposant que je ne le nie point, et en supposant que j'aie le pouvoir et la volonté de détruire l'ouvrage de mes mains, de rétablir la fortune de la maison de Bellenden, quelle sera ta récompense? Espères-tu obtenir la main de la belle héritière, et tous ses biens? Dis-moi, en es-tu assuré?

— Je n'en ai pas la moindre espérance.

— Et pourquoi donc as-tu entrepris de venir dans l'antre du lion afin de lui arracher sa proie? Sais-tu que cette tâche n'est pas moins difficile à exécuter que ne le fut jadis le plus périlleux des travaux de Samson? Qui donc doit en recueillir le fruit?

— Lord Evandale et sa fiancée, répondit Morton avec fermeté. Pensez mieux du genre humain, monsieur Burley, et croyez qu'il existe des hommes capables de sacrifier leur bonheur à celui des autres.

— Eh bien, de tous les êtres qui portent l'épée, qui savent dompter un cheval, tu es, sur mon âme! le plus pacifique et le moins sensible aux injures. Quoi! tu veux mettre dans les bras de ce maudit Evandale la femme que tu aimes depuis si longtemps! C'est pour un rival que tu veux lui faire rendre des biens dont de puissantes considérations l'ont privée! Tu crois qu'il rampe sur la terre un autre homme, offensé plus que toi peut-être, et cependant assez insensible, assez humble pour penser ainsi; et tu as osé supposer que cet homme sera John Balfour!

— Monsieur Burley, je ne dois compte qu'au ciel des sentiments qui m'animent. Quant à vous, que vous importe que Tillietudlem appartienne à Basile Olifant ou à lord Evandale?

— Tu es dans l'erreur. Il est vrai que tous deux ils sont des fils des ténèbres, aussi étrangers à la lumière que l'enfant qui n'a pas encore ouvert les yeux; mais ce Basile Olifant est un Nabal, un misérable dont la fortune et le pouvoir sont à la disposition de celui qui peut l'en priver. La rage de n'avoir pu obtenir la possession de ces biens l'a jeté dans notre parti : il s'est fait papiste pour en devenir le maître; il est maintenant partisan de Guillaume, afin de les con-

server ; et il sera tout ce que je voudrai qu'il devienne, tant que j'aurai entre les mains la pièce qui peut l'en déposséder, et dont je ne me suis jamais dessaisi : les biens qu'il possède sont un mors dont je tiens les rênes ; il faut qu'il suive la route que je lui prescrirai. Il les conservera donc, à moins que je ne sois sûr de les donner à un ardent et véritable ami. Mais lord Evandale est un réprouvé dont le cœur est de pierre et le front de diamant. Les biens de ce monde ne sont pour lui que les feuilles desséchées tombées d'un arbre et enlevées par le vent ; il verrait le tourbillon les entraîner loin de lui sans en être ému, sans faire un pas pour les ressaisir. Les vertus mondaines des hommes qui lui ressemblent sont plus dangereuses pour notre cause que la cupidité sordide de ceux qui sont gouvernés par leur intérêt personnel, — esclaves de l'avarice, dont on peut diriger la marche, et forcés de travailler à la vigne du Seigneur, ne fût-ce que pour le salaire de l'iniquité.

— Tout cela pouvait être fort bon il y a quelques années, dit Morton ; j'aurais pu alors trouver une apparence de justesse dans vos raisonnements, quoique je ne les eusse jamais regardés comme fondés sur la droiture et l'équité. Mais dans les temps actuels, il me semble sans utilité pour vous de conserver sur Olifant l'influence dont vous me parlez. Quel usage en pouvez-vous faire ? Nous jouissons de la paix et de la liberté civile et religieuse : que désirez-vous de plus ?

— Ce que je veux de plus ? s'écria Burley en tirant son épée hors du fourreau avec une promptitude qui fit presque tressaillir Morton. Regarde les brèches de cette arme ; il y en a trois : les vois-tu ?

— Oui ; mais que voulez-vous dire ?

— Le fragment d'acier qui manque à cette première brèche resta dans le crâne du perfide qui le premier introduisit l'épiscopat en Écosse ; cette seconde entaille fut faite sur le sein d'un impie, le plus fier des soutiens de la cause des prélats, à Drum-Clog ; la troisième est la trace d'un coup porté sur le casque de l'officier qui défendait la chapelle d'Holyrood lorsque le peuple s'insurgea, et qui lui fendit la tête malgré le fer qui la couvrait. Ce glaive a fait plus d'un grand exploit, et chacun de ses coups a été une délivrance pour l'église. — Oui, ajouta-t-il en le replongeant dans le fourreau, mais il lui reste encore plus à faire. Il doit extirper l'hérésie pestilentielle de l'érastianisme, venger la liberté de l'église, rendre au Covenant sa gloire.

— Qu'ensuite la rouille le consume à côté des ossements de son maître [1].

— Songez donc, Burley, dit Morton, que vous n'avez ni les forces suffisantes ni les moyens nécessaires pour renverser un gouvernement aussi fermement établi que l'est le nôtre. En général, le peuple est tranquille et satisfait; on ne compte que peu de mécontents, et ce sont ceux qui tiennent encore pour le roi Jacques. Vous ne voudriez certainement pas vous joindre à des gens qui ne se serviraient de vos armes que pour faire réussir leurs projets particuliers.

— Ce sont eux, au contraire, qui, sans le vouloir, assureront notre triomphe, répondit l'enthousiaste. J'ai été dans le camp du réprouvé Claverhouse, comme David dans celui des Philistins. J'étais convenu avec lui d'un soulèvement général; sans ce misérable Evandale, tout l'ouest serait en armes aujourd'hui.— Je le massacrerais, ajouta-t-il en grinçant les dents, embrassât-il le pied de l'autel.—Si tu voulais, reprit-il d'un ton plus calme, toi le fils de mon ancien ami, déjouer ses projets sur miss Bellenden, épouser Edith; si tu me faisais serment de mettre la main au grand œuvre avec un zèle égal à ton courage, ne crois pas que je préférasse l'amitié d'un Basile Olifant à la tienne; je te remettrais à l'instant cette pièce (il lui montra un parchemin), qui est le testament du comte de Torwood, et tu lui rendrais la possession des biens de ses pères. Ce désir n'est plus sorti de mon

1. Le parti persécuté, conduit par sa position à placer toute sa confiance dans le ciel, lorsqu'il semblait repoussé de la terre entière, s'abandonna naturellement à une crédulité enthousiasté; et, comme ces hommes se croyaient en lutte ouverte avec l'esprit de ténèbres, ils se convainquirent que quelques-uns d'entre eux possédaient le don de prédiction, qui, quoiqu'ils ne l'appelassent pas positivement poésie inspirée, n'en différait pas beaucoup suivant leur opinion. Le sujet de ces prédictions était généralement d'une nature mélancolique; car c'est pendant les temps de crimes et de confusion que

« Les prophètes à l'œil pâle annoncent d'effrayants changements. »

Le célèbre Alexandre Peden fut poursuivi par les terreurs d'une invasion des Français, et on l'entendit souvent s'écrier : « Oh! les Monzies, les Monzies français (probablement, messieurs), comme ils courent, combien de temps courront-ils? O Seigneur, coupez-leur les jarrets et arrêtez leur course! » Il déclara plus tard que le sang français coulerait dans les eaux de l'Ayr et de la Clyde en plus grande abondance que l'eût jamais fait celui des montagnards. Dans une autre occasion, il dit qu'il avait vu marcher les armées françaises en long et en large de la terre, dans le sang jusqu'à la bride de leurs chevaux, et tout cela pour un Covenant brûlé, détruit et enterré. — Gabriel Semble prophétisait aussi. En passant devant la maison de Kenmure, à laquelle des ouvriers faisaient quelques réparations, il dit : « Jeunes gens, vous êtes fort occupés à réparer et à élargir cette maison, mais elle sera brûlée comme un nid de corbeaux dans le brouillard d'un matin de mai. » Cette prédiction fut vérifiée, et la maison fut brûlée par les troupes anglaises, un matin de mai, par un temps couvert de nuages. On pourrait citer d'autres exemples encore, mais c'est assez pour montrer le caractère du peuple et de l'époque (*).

cœur depuis le jour où je t'ai vu combattre si vaillamment au pont de Bothwell. Edith t'aimait, tu l'aimais aussi.

— Burley, dit Morton, je ne veux pas dissimuler, même avec vous. J'étais venu vous voir dans un but louable, dans l'espérance de vous décider à un acte de justice, et non dans aucune vue d'intérêt personnel : je n'ai pas réussi ; j'en suis fâché pour vous plus encore que pour ceux qui restent victimes de cette iniquité.

— Vous refusez donc mes offres? demanda Burley les yeux étincelants de rage.

— Sans hésiter une seule minute. — Si l'honneur et la conscience avaient sur vous quelque empire, vous me remettriez ce parchemin, sans condition, pour que je le rende à ceux à qui il appartient légitimement.

— Qu'il soit donc anéanti ! s'écria Burley ne se possédant plus de fureur.

Et, jetant le testament dans le brasier qui était devant lui, il le poussa avec le pied au milieu des charbons enflammés pour qu'il fût promptement consumé.

Morton s'élança pour l'en arracher ; mais Burley le saisit lui-même au collet, et une lutte s'ensuivit. Tous deux ils étaient robustes, et la passion qui les animait redoublait leurs forces. Morton parvint pourtant à se dégager des liens serrés que formaient autour de son corps les bras de son adversaire, mais trop tard : la pièce importante était réduite en cendres.

L'énergumène, jetant sur Henry des yeux où brillaient le plaisir de la vengeance satisfaite et une rage féroce, lui dit : — Je ne puis plus rien pour toi maintenant; mais tu as mon secret : il faut mourir, ou faire serment d'entrer dans tous mes projets.

— Je méprise vos menaces, répondit froidement Morton; j'ai pitié de votre délire, et je vous quitte.

En parlant ainsi, il s'avançait vers l'issue de la caverne. Burley s'y précipite, et, poussant du pied le chêne qui offrait le seul moyen d'en sortir, il le fait rouler dans l'abîme avec un bruit semblable à celui du tonnerre. — Eh bien! dit-il d'une voix qui rivalisait avec le mugissement de la cataracte et le bruit de la chute de l'arbre, te voilà en mon pouvoir; rends-toi, ou meurs.

Placé à l'entrée de la caverne, il brandissait son arme meurtrière.

— Je n'ai pas encore appris à céder aux menaces, répondit Morton;

je ne veux pas combattre l'homme qui a sauvé les jours de mon père, et je lui épargnerai un lâche assassinat.

A ces mots, s'élançant avec la légèreté qui lui était naturelle, et que peu d'hommes pourraient égaler, il sauta par-dessus le gouffre que Burley croyait devoir être pour lui un obstacle infranchissable. Dès que son pied eut touché l'autre bord, il s'éloigna, et en tournant la tête il aperçut Burley qui le regardait d'un air de surprise et de fureur. Bientôt après celui-ci s'enfonça dans son antre.

Morton rejoignit sa petite conductrice, que la chute du chêne avait effrayée. Il lui dit que cet événement était l'effet d'un accident, et apprit d'elle qu'il n'en pouvait résulter aucun inconvénient pour Burley, attendu qu'il avait eu la précaution de disposer dans la caverne plusieurs autres arbres semblables, en cas que quelque circonstance imprévue obligeât celui qui l'habitait à détruire pour sa sûreté ce moyen de communication.

Les aventures de la matinée n'étaient pas encore terminées pour Morton. En approchant de la chaumière, la petite fille poussa un cri de surprise en voyant venir au-devant d'eux sa vieille grand'mère, quoique son état de cécité ne lui permît guère de s'éloigner de son habitation.

— Peggy, cria Bessie dès qu'elle eut reconnu la voix des deux voyageurs, courez bien vite, allez brider le cheval de monsieur, et conduisez-le derrière la haie d'épines, où vous l'attendrez. — Sommes-nous seuls? dit-elle ensuite à Morton, personne ne peut-il nous entendre?

Inquiet et impatient de savoir ce qu'elle avait de nouveau à lui apprendre, il l'assura qu'elle pouvait parler sans crainte.

— Si vous voulez du bien à lord Evandale, dit-elle, voici le moment ou jamais de le prouver : il court le plus grand danger. Que le ciel soit loué de m'avoir laissé l'ouïe quand il m'a retiré la vue! — Non, non, il ne faut pas entrer : venez par ici, suivez-moi.

Elle le conduisit derrière la maison, près d'une fenêtre qui donnait dans une chambre où deux dragons vidaient un pot de bière. Morton ne pouvait ni les voir ni en être vu, mais il entendit très-distinctement leur conversation.

— Plus j'y pense, disait l'un, moins cela me plait. Lord Evandale était un bon officier ; c'était l'ami du soldat, et s'il nous a punis après l'affaire de Tillietudlem, ma foi, Inglis, il faut convenir que nous l'avions bien mérité.

— Que le diable m'emporte si je lui pardonne pour cela! répondit Inglis; mais n'importe, je vais lui donner à mon tour du fil à retordre.

— Nous ferions mieux de nous réunir à lui, et d'aller joindre les montagnards. N'avons-nous pas mangé le pain du roi Jacques?

— Tu n'es qu'un âne! Il a laissé passer l'heure parce que Holliday, l'imbécile, a vu un esprit, et parce que sa maîtresse a des bluettes. A présent, le secret ne sera pas gardé pendant deux jours: et pour qui sera la récompense? pour celui qui aura chanté le premier.

— C'est pourtant vrai. — Mais ce coquin, ce Basile Olifant paiera-t-il bien?

— Comme un prince. Il n'y a personne au monde qu'il haïsse autant qu'Evandale, et il craint toujours d'avoir avec lui quelque procès pour les biens de Tillietudlem lorsqu'il aura épousé miss Bellenden; et s'il se trouvait une bonne fois hors de son chemin, adieu toute inquiétude.

— Mais nous aurons un mandat d'arrêt contre lui, et une force suffisante pour le mettre à exécution? Nous ne trouverons pas beaucoup de gens disposés à agir contre le capitaine, et il ne se laissera pas prendre au trébuchet. Il se défendra comme un lion, il aura pour lui Holliday et probablement quelques autres de nos camarades.

— Tu es fou, et tu parles comme si tu étais un poltron. Evandale demeure seul à Fairy-Knowe, pour ne pas donner de soupçons; il ne peut y avoir auprès de lui qu'Holliday et le vieux Gudyil, qui ne vaut plus un coup de sabre. Olifant est juge de paix; il signera un mandat, et nous donnera quelques-uns de ses gens. Il m'a dit qu'il nous ferait accompagner par un ancien chef de puritains, un diable incarné, nommé Quintin Mackell, qui se battra d'autant mieux qu'il a une vieille dent contre Evandale.

— A la bonne heure. Au surplus vous êtes mon supérieur, et si cela tourne mal...

— J'en prends le blâme sur moi. Allons, encore un pot de bière, et partons pour Tillietudlem. — Holà, hé! Bessie Maclure. Où est donc cette vieille sorcière?

— Retenez-les autant que vous pourrez, dit Morton à son hôtesse en lui mettant sa bourse dans la main, je n'ai besoin que de gagner du temps.

Il courut prendre son cheval, et en mettant le pied dans l'étrier, — Où irai-je? dit-il. A Fairy-Knowe? Non; à moi seul je ne suffirais

pas pour les défendre. Courons à Glascow : Wittenbold, qui y commande, me donnera un détachement, et me procurera le secours de l'autorité civile. — Allons, Moorkopf, il faut faire preuve de vitesse.

CHAPITRE XLIV.

Fixant ses yeux mourants sur sa chère Émilie
Qu'à peine apercevait sa vue appesantie,
Il voulut lui parler, il lui pressait la main.....
Son heure était sonnée, et cet effort fut vain.
CHAUCER. *Palamon et Arcite.*

L'INDISPOSITION d'Edith la retint au lit le jour où l'apparition subite de Morton lui avait occasionné une émotion si soudaine; mais elle se trouva tellement mieux le lendemain, que lord Evandale reprit son projet de quitter Fairy-Knowe dans l'après-midi. Lady Émilie entra dans l'appartement de la malade, et après lui avoir fait et en avoir reçu les compliments d'usage, d'un air grave et sérieux, elle dit que cette journée serait fort triste pour elle, quoique le résultat fût de délivrer miss Bellenden d'un grand fardeau.

Mon frère nous quitte aujourd'hui, finit-elle par ajouter.

— Nous quitte! s'écria Edith : j'espère que c'est pour retourner chez lui.

— Je ne le pense pas; je crois qu'il se prépare à faire un plus long voyage. Qu'a-t-il qui puisse le retenir dans ce pays?

— Grand Dieu! suis-je donc destinée à causer la ruine de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux sur la terre? Que faut-il faire pour l'empêcher de courir ainsi à sa perte? Je vous en supplie, lady Emilie, dites-lui que je le conjure de ne point partir sans m'avoir vue : je descends à l'instant.

— Volontiers, miss Bellenden; mais ce sera inutile.

Lady Émilie sortit avec la même gravité qu'elle était entrée, et alla informer son frère que miss Bellenden se trouvait assez bien pour avoir projeté de descendre avant son départ. — Je suppose, ajouta-t-elle avec un ton d'aigreur, que la perspective d'être promptement débarrassée de notre compagnie l'a guérie de ses vapeurs.

— Voilà de l'injustice, ma sœur, répondit lord Evandale, si même ce n'est pas de l'envie.

— De l'injustice, c'est possible; mais de l'envie! dit-elle en jetant un coup d'œil sur un miroir, je n'aurais jamais cru qu'on pût me soupçonner d'en concevoir sans de plus justes motifs. Mais allons rejoindre la vieille dame. Elle a préparé un déjeuner qui aurait suffi pour tout votre régiment, quand vous en aviez un.

Lord Evandale suivit sa sœur sans lui répondre; car il savait qu'il n'était pas facile de l'apaiser quand son amour-propre se trouvait prévenu et offensé. La table était couverte avec profusion de différents mets préparés par les soins de lady Marguerite.

— Vous voudrez bien, Milord, dit la vieille dame, vous contenter d'un déjeuner frugal, tel que ma situation actuelle me permet de vous l'offrir. Je n'aime pas à voir les jeunes gens se mettre en route l'estomac vide; c'est ce que je dis à Sa Majesté quand elle daigna déjeuner à Tillietudlem en l'an de grâce 1651, et elle eut la bonté de me répondre, en buvant à ma santé un verre de vin du Rhin : — Lady Marguerite, vous parlez comme un oracle écossais. — Ce sont les propres paroles de Sa Majesté : ainsi donc, Milord peut juger si je n'ai pas raison d'insister pour qu'on déjeune avant de commencer un voyage.

Il est permis de supposer que lord Evandale perdit quelque chose de ce discours : il s'occupait plutôt d'écouter s'il n'entendrait pas arriver miss Bellenden. Sa distraction fut si forte, qu'il ne remarqua même pas l'incident dont nous allons faire part à nos lecteurs, circonstance malheureuse qui décida de son sort.

Tandis que lady Marguerite faisait les honneurs de la table, ce qui était un de ses grands plaisirs, et ce dont elle s'acquittait à merveille, John Gudyil l'interrompit pour lui annoncer qu'un homme demandait à lui parler, formule dont il se servait habituellement quand il voulait lui faire sentir qu'il ne s'agissait que d'une personne d'une qualité inférieure. — Un homme, Gudyil? dit-elle en se redressant, et quel homme? n'a-t-il pas de nom? On dirait que je tiens boutique, et qu'on n'a besoin que de m'appeler.

— Certainement il a un nom, Milady; mais c'est un nom que Milady n'aime pas à entendre.

— Et quel est son nom, imbécile?

— Eh bien, Milady, c'est Gibby, répondit Gudyil d'un ton un peu

brusque, car l'épithète ne lui plaisait pas plus que de raison, et il pensait qu'un ancien serviteur de la famille, qui avait donné des preuves non interrompues d'attachement et de désintéressement, aurait mérité un peu plus d'égards. — C'est Gibby, puisque Milady veut le savoir, Gibby, qui garde maintenant les vaches d'Edei-Henshaw; qui était autrefois garçon de basse-cour à Tillietudlem, et qui, il y a cinq ans, le jour du wappen schaw...

— Taisez-vous, Gudyil. Vous êtes bien impertinent de croire que je consente à parler à un pareil être. Demandez-lui ce qu'il veut me dire.

— Je l'ai fait, Milady, mais il m'a répondu que celui qui l'envoie lui a donné ordre de ne parler qu'à vous-même : pour dire la vérité, je crois qu'il avait trop bu d'un coup, et il a l'air tout aussi bête que de coutume.

— Chassez-le, et dites-lui de repasser demain matin quand il sera à jeun. Il vient sans doute solliciter quelque secours, comme ancien serviteur de la maison ?

— Cela est probable, Milady, car il est en guenilles, le pauvre garçon.

En annonçant à Gibby qu'il ne pouvait entrer, Gudyil fit de nouveaux efforts pour apprendre de lui ce qu'il avait à dire à sa maîtresse; mais il n'y put réussir. Gibby remit dans sa poche un billet qu'il tenait à la main; et, trop fidèle à exécuter littéralement ce qui lui avait été recommandé, il refusa opiniâtrément de s'en dessaisir, il dit qu'il reviendrait le lendemain.

Il était pourtant de la plus grande importance que ce billet fût remis sur-le-champ. Morton avait rencontré Gibby gardant ses vaches près du pont de Bothwell, et avait écrit au crayon quelques lignes à la hâte, pour avertir lord Evandale des complots de Basile Olifant; il l'engageait à fuir sans délai ou à se rendre sur-le-champ à Glascow, où il l'assurait qu'il trouverait protection. Il avait adressé ce billet à lord Evandale, recommandé au commissionnaire de faire toute diligence, de le lui remettre en mains propres, et lui avait donné deux dollars pour exciter son activité. Mais il était dans la destinée de Gibby que son intervention, soit en qualité d'homme d'armes, soit comme ambassadeur, serait constamment funeste à la maison de Tillietudlem. Pour s'assurer si l'argent qu'il avait reçu était de bon aloi, il entra dans un cabaret, et il y fit une si longue halte, que l'ale et l'eau-de-vie lui enlevèrent le peu de bon sens

qu'il possédât. En arrivant à Fairy-Knowe, il ne pensa plus à lord Evandale, demanda lady Marguerite dont le nom lui était beaucoup plus familier, et, ne pouvant remettre sa missive en mains propres, comme il lui avait été enjoint de le faire, il préféra la garder que de la confier à un intermédiaire.

Gudyil quittait à peine la salle à manger lorsque Edith y entra. Lord Evandale et elle montrèrent quelque embarras. Lady Marguerite s'en aperçut; mais ignorant ce qui s'était passé la veille, et sachant que la célébration du mariage avait été différée par l'indisposition de sa petite-fille, elle ne l'attribua à aucune cause extraordinaire, et chercha à mettre les jeunes gens à leur aise, en causant de choses indifférentes avec lady Émilie.

En ce moment Edith, pâle comme la mort, dit ou plutôt fit entendre à lord Evandale qu'elle désirait lui parler en particulier. Il lui offrit le bras, la conduisit dans une petite antichambre qui précédait la salle, la fit asseoir dans un fauteuil, et prit un siége à côté d'elle.

— Je suis désespérée, Milord, lui dit-elle du ton le plus ému et d'une voix presque inarticulée; je sais à peine ce que je veux vous dire, et je ne trouve pas de termes pour m'exprimer.

— S'il m'est possible de soulager vos inquiétudes, chère Edith, répondit lord Evandale, croyez que rien ne me coûtera pour y réussir.

— Vous êtes donc bien déterminé, Milord, à aller joindre des hommes qui courent à leur perte, malgré votre propre raison, malgré les prières de vos amis, malgré le précipice que vous devez voir ouvert devant vous?

— Excusez-moi, miss Bellenden, mais l'intérêt même que vous voulez bien me témoigner ne peut me retenir quand l'honneur m'ordonne de partir. Ma suite est préparée chez moi, mes chevaux m'attendent, le signal de l'insurrection sera donné dès que je serai arrivé à Kilsythe. La fidélité que je dois à mon roi ne me permet ni d'hésiter, ni de différer plus longtemps. Si c'est ma destinée qui m'appelle, je ne chercherai pas à la fuir. Ce sera une consolation pour moi d'exciter en mourant votre compassion, si je n'ai pu obtenir votre tendresse pendant ma vie.

— Restez, Milord, s'écria Edith d'un ton qui pénétra Evandale jusqu'au cœur; restez pour être notre secours et notre soutien. Espérez tout du temps. Il expliquera sans doute l'étrange événement qui m'a troublée hier, et me rendra la tranquillité.

— Il est trop tard, Edith, et je manquerais de générosité si je cherchais à profiter des sentiments que vous me montrez en ce moment. Il ne dépend pas de vous de m'aimer, et je ne prétends plus qu'à votre amitié. Mais, quand même il en serait autrement, le sort en est jeté : je ne puis plus...

Tout à coup Cuddy se précipite dans le salon, la terreur peinte sur la figure, en s'écriant : — Cachez-vous, Milord, cachez-vous ! ils vont entourer la maison.

— De qui parlez-vous? demanda lord Evandale.

— D'une troupe de cavaliers conduite par Basile Olifant.

— Oh! Milord, pour l'amour de moi, pour l'amour de Dieu, cachez-vous! répéta Edith.

— Me cacher! Non, de par le ciel! Et de quel droit ce misérable voudrait-il m'arrêter? Eût-il un régiment avec lui, je m'ouvrirais un passage. — Cuddy, dites à Holliday et à Hunter de monter à cheval. — Adieu, chère Edith!

Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement, et ayant fait à la hâte ses adieux à sa sœur et à lady Marguerite, qui s'efforcèrent inutilement de le retenir, il sauta en selle et partit. La confusion et la terreur régnaient dans la maison : les femmes poussaient des cris d'effroi et se précipitaient vers les fenêtres, d'où l'on voyait une petite troupe de cavaliers, dont deux seulement paraissaient des militaires, descendre la colline qui faisait face à la chaumière de Cuddy; ils avançaient lentement et avec précaution, comme des gens qui ignorent quelles forces on peut avoir à leur opposer.

— Il peut se sauver! s'écria Edith, il peut se sauver! — Et ouvrant une fenêtre : — Milord, cria-t-elle, prenez sur la gauche et fuyez à travers champs.

Mais jamais lord Evandale n'avait fui devant le danger. Il ordonna à ses domestiques de le suivre, d'armer leurs carabines, et marcha droit à Basile Olifant, qui occupait, à une soixantaine de pas, le seul chemin qui conduisait à Fairy-Knowe.

Le vieux Gudyil, appesanti par l'âge, était allé chercher ses armes. Cuddy, plus agile, sauta sur un fusil que, par précaution, il tenait toujours chargé, sa chaumière étant dans une situation isolée, et il suivit à pied lord Evandale. Ce fut en vain que sa femme, qui partageait l'alarme générale, s'attacha à ses habits pour le retenir, et lui prédit qu'il finirait par se faire pendre ou fusiller pour vouloir tou-

jours se mêler des affaires des autres; il se débarrassa d'elle avec un vigoureux coup de poing.—Taisez-vous, chienne[1], s'écria-t-il, taisez-vous : C'est là du bon écossais, je crois, ou je ne m'y connais pas. Qu'appelez-vous les affaires des autres? Croyez-vous que je verrai tranquillement assassiner lord Evandale? — Mais en chemin il réfléchit que comme Gudyil ne paraissait pas encore, lui composait seul toute l'infanterie; il fit donc un détour sur la gauche, et entra dans un verger voisin pour faire une diversion sur les flancs de l'ennemi, si les circonstances l'exigeaient.

Dès que lord Evandale parut, Olifant fit déployer sa troupe afin de l'envelopper, et resta en avant avec trois hommes. Deux portaient l'uniforme du régiment des gardes; l'autre était vêtu en paysan, mais à son air farouche et déterminé, à ses traits durs et féroces, quiconque l'avait vu une fois reconnaissait aisément Balfour de Burley.

— Suivez-moi, dit lord Evandale à ses domestiques, et si l'on entreprend de nous disputer le passage, imitez-moi.

Il n'était pas à quinze pas d'Olifant, et il se préparait à lui demander pourquoi l'on interceptait ainsi la route, quand celui-ci s'écria : — Feu sur le traître ! — Quatre coups de fusil partirent en même temps. Lord Evandale porta la main sur un pistolet d'arçon, mais il n'eut pas la force de le saisir, et il tomba blessé mortellement. Hunter tira au hasard. Holliday, qui était accoutumé au feu, et aussi adroit qu'intrépide, visa Inglis et ne le manqua point. Au même instant un coup de fusil, tiré de derrière une haie par un ennemi invisible, vengea encore mieux lord Evandale, car la balle atteignit Olifant au milieu du front, et le renversa raide mort : sa troupe, effrayée de ce coup imprévu, ne semblait plus disposée à se battre ; mais Burley, à qui le sang bouillait dans les veines, s'écria : — Périssent les Madianites! — et il attaqua Holliday le sabre à la main. Celui-ci se défendait avec courage, quand une troupe de cavalerie étrangère arriva au galop : c'étaient des dragons hollandais commandés par le colonel Wittenbold; Henry Morton et un officier civil les accompagnaient.

Wittenbold ordonna, au nom du roi, de déposer les armes, et chacun obéit à l'exception de Burley, qui lançant son cheval au ga-

1. Dans le texte *bitch*, mais avec le simple *b*..... car ce mot est si grossier en anglais, que la typographie le dissimule par abréviation.

lop chercha son salut dans la fuite. Plusieurs dragons furent mis à sa poursuite; mais comme il était bien monté, ce n'était pas chose facile de le suivre. Se voyant cependant sur le point d'être atteint par deux d'entre eux, il se retourna pour leur faire face, tira successivement ses deux pistolets, tua l'un, renversa le cheval de l'autre, puis continua sa route vers le pont de Bothwell. Le passage était fermé et gardé; aussitôt qu'il s'en fut aperçu il côtoya la Clyde jusqu'à un endroit qu'il croyait guéable, et il y entra sans hésiter.

Ce détour donna à ceux qui le poursuivaient le temps d'arriver; ils firent sur lui une décharge générale; deux balles l'atteignirent, et il se sentit dangereusement blessé. Il détourna sur-le-champ la bride de son cheval, et faisant signe de la main, comme s'il voulait se rendre, il revint vers le rivage. A cette vue on cessa le feu, et deux des dragons s'avancèrent jusque dans la rivière pour le faire prisonnier. Mais on vit alors qu'il n'avait d'autre intention que de se venger, et de vendre sa vie aussi chèrement qu'il lui serait possible : arrivé près des deux soldats, il renversa le premier d'un coup de sabre violemment déchargé sur la tête; le second le saisit par le milieu du corps, mais il prit à la gorge ce nouvel adversaire : tel un tigre mourant cherche à étouffer sa proie.

Dans cette lutte, ils perdirent tous deux l'équilibre, vidèrent les arçons, roulèrent dans la Clyde, et furent emportés par le courant. Le sang qui coulait des blessures de Burley marquait l'espace qu'ils parcouraient. Deux fois on les vit reparaître à la surface de l'eau, le soldat s'efforçant à nager, et Burley cherchant à l'entraîner au fond pour le faire périr avec lui. On ne fut pas très-longtemps sans les retirer; mais tous les deux ils étaient déjà morts, et les doigts de Burley serraient encore si fortement le cou de sa victime, qu'il faliut les lui couper.

On les mit l'un et l'autre dans une même tombe creusée à la hâte, et qu'on trouve encore indiquée par une pierre grossière sur laquelle on lit une épitaphe plus grossière encore[1] ([t]).

1. Bon lecteur, j'ai prié mon ami Pierre Pas-Léger (*Proudfoot*), marchand ambulant, connu de beaucoup de personnes de notre pays pour ses denrées à juste prix, ses mousselines et ses toiles de Cambrai, de me procurer une copie de cette épitaphe. La voici :

« Ci-gît un saint fatal aux prélats, John Balfour, dit quelquefois Burley, qui, poussé par la vengeance, au nom de la ligue solennelle et du Covenant, immola dans la plaine de Magus Moor, dans le comté de Fife, James Sharpe l'apostat; il fut lui-même haché et tué par un Hollandais, et se noya dans la Clyde, non loin de ce tombeau. »

Tandis que cet enthousiaste féroce périssait ainsi, le brave et généreux lord Evandale rendait le dernier soupir. Dès que Morton l'avait aperçu, il avait sauté à bas de cheval pour porter à son ami mourant tous les secours qui étaient en son pouvoir. Lord Evandale le reconnut, lui serra la main, et n'ayant plus la force de parler témoigna par un signe qu'il désirait qu'on le transportât à Fairy-Knowe, ce qui fut exécuté sur-le-champ avec toutes les précautions convenables : il ne tarda pas à y être entouré de tous ses amis en pleurs. La douleur de lady Émilie éclata par des cris; morne et silencieuse, celle de miss Bellenden n'en fut que plus cruelle, et ne lui permit pas même d'apercevoir Morton : penchée sur son malheureux ami, ses yeux et son cœur n'étaient occupés que de lui. Lord Evandale, faisant un dernier effort, saisit la main d'Edith, la mit dans celle de Henry, et, levant les mains au ciel, comme pour appeler sur eux ses bénédictions, il expira.

CONCLUSION.

J'avais résolu de m'épargner la peine de faire une conclusion, et de laisser à l'imagination de mes lecteurs le soin d'arranger à leur gré les événements qui suivirent la mort de lord Evandale, expédient qui me paraissait aussi convenable à l'écrivain qu'au lecteur; mais, ne trouvant pas d'exemple pour le justifier, j'étais dans un grand embarras à cet égard, lorsque j'eus l'honneur de recevoir une invitation à prendre le thé, de la part de miss Marthe Buskbody, jeune personne qui depuis quarante ans exerce avec beaucoup de succès l'état de marchande de modes dans Gandercleugh et ses environs. Comme je connais son goût pour les ouvrages du genre de celui qui précède, je l'engageai à le parcourir avant le jour qu'elle m'avait fixé pour me rendre chez elle, et la priai de m'éclairer des lumières de l'expérience qu'elle a acquise en lisant tout le fonds de trois cabinets littéraires qui existent dans Gandercleugh et les deux villes voisines.

Lorsque j'arrivai à l'heure du thé, le cœur palpitant, je trouvai miss Marthe disposée à me faire des félicitations. — Je n'ai jamais été plus touchée par un roman, me dit-elle en essuyant les verres de ses lunettes, si j'en excepte celui de *Jemmy et Jenny Jessamy*,

qui est le chef-d'œuvre du pathétique; mais votre projet de supprimer la conclusion est décidément mauvais. Vous pouvez, pendant le cours de la narration, être sans pitié pour la délicatesse et la susceptibilité de nos nerfs, mais à moins d'avoir le talent de l'auteur de *Julia de Roubigné*[1], on ne doit pas laisser le dénouement couvert d'un brouillard. Il faut dans le dernier chapitre nous laisser voir quelques rayons du soleil, cela est absolument indispensable.

— Rien ne me serait plus facile que de vous satisfaire, Mademoiselle, car rien n'a manqué au bonheur des personnes à qui vous voulez bien vous intéresser : ils ont eu plusieurs enfants...

— Il n'est pas besoin de faire une peinture détaillée de leur félicité conjugale. Mais quel inconvénient trouvez-vous à informer le lecteur, en termes généraux, qu'ils ont fini par être heureux?

— Songez donc que plus un roman avance vers le dénouement, moins il devient intéressant. Il en est de même de votre thé : il est d'une excellente qualité, mais la dernière tasse est plus faible que la première : et tout le sucre que vous pourrez y ajouter ne fera jamais qu'elle vaille celles qui l'ont précédée. Ainsi quand une narration qui tire vers sa fin est surchargée d'un détail de circonstances que le lecteur a prévues d'avance, elle devient ennuyeuse, en dépit du style fleuri par lequel l'auteur s'efforce d'en relever l'insipidité.

— Toutes ces raisons ne valent rien, monsieur Pattieson. Je gronderais mes ouvrières s'il manquait une épingle à un bonnet, et vous n'aurez pas bien rempli votre tâche si vous ne nous parlez du mariage de miss Edith et de Morton, si vous ne nous dites ensuite ce que deviennent tous les personnages de votre histoire, depuis lady Marguerite jusqu'à Gibby.

— Je ne manque pas de matériaux, Mademoiselle, et je puis satisfaire votre curiosité, à moins qu'elle ne veuille descendre jusqu'à des détails par trop minutieux.

— Eh bien, d'abord, car c'est un des points essentiels, lady Marguerite est-elle rentrée en possession de son château et de ses domaines?

— Oui, Mademoiselle, et de la manière la plus simple, c'est-à-dire en qualité d'héritière de son digne cousin Basile Olifant, qui, étant mort *ab intestat*, lui laissa, bien contre son gré, non-seulement

1. Compliment que l'auteur adresse à Henry Mackensie, à qui est dédié *Waverley*.

les biens dont il l'avait dépouillée, mais encore tous ceux dont il était propriétaire de son chef. John Gudyil fut rétabli dans son ancienne dignité, et montra plus d'importance que jamais. Cuddy reprit avec joie la culture des terres de la baronnie de Tillietudlem et la possession de son premier *cottage;* mais, fidèle à ses principes de prudence, jamais il ne se vanta d'avoir tiré le coup de fusil bien dirigé qui avait replacé sa maîtresse et lui-même dans leur ancienne situation. — Après tout, disait-il à Jenny, son unique confidente, c'était le cousin de Milady, un grand seigneur. Il agit contre toutes les lois, puisqu'il fit tirer sur Evandale sans lui signifier de mandat d'arrêt; mais quoique je ne me reproche pas plus sa mort que celle d'un chien enragé, le mieux est de garder le silence. — Il fit même plus : il accrédita le bruit qui s'était répandu que John Gudyil était l'auteur de cette prouesse, et le vieux sommelier, qui était d'un tout autre caractère que Cuddy, sans avouer le fait, ne le démentit jamais formellement. On n'oublia ni la vieille aveugle, ni la jeune fille qui avait servi de conductrice à Morton; et...

— Mais le mariage des principaux personnages? s'écria miss Buskbody; c'est là l'intéressant.

— Il n'eut lieu que plusieurs mois après la mort de lord Evandale, dont tous deux prirent le deuil, deuil qu'ils portèrent dans leur cœur plus encore que sur leurs vêtements.

— J'espère, Monsieur, que ce fut du consentement de lady Bellenden. J'aime les ouvrages qui apprennent aux jeunes personnes à avoir de la déférence pour leurs parents. Dans un roman, elles peuvent concevoir une tendre inclination sans leur aveu; c'est de là que dépend souvent l'histoire; mais il faut qu'elles l'obtiennent au dénouement. Le vieux Derville lui-même finit par consentir au mariage de son fils avec Cécilia, malgré l'obscurité de sa naissance.

— Lady Marguerite en fit autant, Mademoiselle, quoiqu'elle fût longtemps à pardonner à Morton d'avoir eu pour père un colonel covenantaire. Edith était sa seule espérance, et elle désirait la voir heureuse; Morton, ou Melville Morton, comme on l'appelait plus généralement, jouissait à un si haut degré de l'estime générale, et il était sous tant de rapports un parti sortable, que, faisant taire enfin ses préjugés, elle se consola en songeant que le destin règle les mariages : C'était, disait-elle, la réflexion que lui avait faite Sa Majesté Charles II, d'heureuse mémoire, en voyant dans son salon

le portrait de Fergus, comte de Torwood, son bisaïeul, le plus bel homme de son siècle, et celui de la comtesse Jeanne, son épouse, qui était borgne et bossue. — Oui, ainsi s'exprima, dit-elle, Sa Majesté le jour où elle daigna accepter à déjeuner...

— Fort bien, dit miss Buskbody, m'interrompant encore avec une telle autorité qu'il n'y avait plus d'objection à faire; mais qu'est devenue mistress... comment l'appelez-vous donc? la vieille femme de charge de Milnwood?

— De tous mes personnages, lui dis-je, c'est peut-être elle qui fut la plus heureuse : M. et madame Melville Morton, une fois l'an, et pas davantage, dînaient en grande cérémonie dans le salon lambrissé, toutes les tapisseries déroulées, le tapis par terre, et sur la table l'énorme chandelier de bronze décoré de feuilles de laurier. Les préparatifs pour les recevoir l'occupaient six mois d'avance, et elle employait les six autres à remettre tout en ordre après leur départ.

— Et Niel Blane?

— Vécut fort vieux, buvant de l'ale et de l'eau-de-vie avec les royalistes comme avec les whigs, et jouant des airs de cornemuse pour les uns comme pour les autres. Les biens qu'il laissa procurèrent à sa fille Jenny l'alliance d'un cock-laird[1]. J'espère, Madame, que vos questions se borneront là?

— Mais Goose Gibby, Monsieur, Goose Gibby, si malheureux dans presque toutes ses missions?

— Faites donc attention, ma chère Buskbody (pardon de la familiarité), que la mémoire de la fameuse Schéhérazad, cette reine des conteurs, n'aurait pu suffire à se rappeler toutes les circonstances... Je ne puis vous dire positivement quel fut le sort de Gibby; je suis néanmoins tenté de croire que ce fut lui qui, quelques années après, fut mis au carcan à Hamilton, pour avoir volé des poules sous le nom de Gilbert Dudden, dit Calf Gibby[2].

Miss Buskbody plaça son pied gauche sur la grille du foyer, croisa sa jambe droite sur son genou, s'appuya sur son fauteuil, et se frotta le front en levant les yeux vers le plafond. J'en conclus qu'elle se préparait à me faire subir un nouvel interrogatoire, et, prenant mon

1. On appelle *cock-laird*, en Écosse, le propriétaire qui cultive lui-même sa terre. C'est à peu près le *gentleman farmer* de l'Angleterre.

2. *Goose* Gibby, le gardeur d'oies, *Calf* Gibby, Gibby le vacher, suivant sa profession. Le nom de Gibby prend un de ces prénoms familiers.

chapeau, je lui souhaitai une bonne nuit avant que le démon de la critique lui eût soufflé d'autres questions.

De la même manière, bon lecteur, vous remerciant de votre patience, qui vous a conduit jusqu'ici, je prends la liberté de vous saluer et de vous dire adieu pour le moment.

ERORAISON.

C'eut été mon sincère désir, très-aimable lecteur, que *les Contes de mon Hôte* te parvinssent complets. Mais ayant envoyé quelques autres cahiers de manuscrit qui contiennent la suite de ces agréables récits, je reçus de mon libraire l'avis sans façon qu'il n'aimait pas que des romans (c'est ainsi qu'il ose appeler ces histoires pleines de vérité!) s'étendissent au delà de trois volumes. Si je ne consentais pas à publier séparément les quatre premiers, il menaçait de rompre le marché.

Là-dessus, prenant en considération ses observations, et surtout les frais qu'il disait avoir déjà faits en papier et en impression, je décidai que ces trois premiers volumes seraient les avant-coureurs ou les hérauts des *Contes* qui sont encore en ma possession, ne doutant pas qu'ils seront dévorés avidement, et que le reste sera bientôt demandé d'une voix unanime par le public connaisseur. Je suis, très-estimable lecteur, avec tous les titres que tu voudras me donner,

Jedediah Cleishbotham.

Candercleugh, 15 novembre 1816.

1. Cette péroraison, qui était jointe aux premières éditions, a été supprimée par l'auteur dans l'édition d'Édimbourg. Elle devenait en quelque sorte inutile, puisque la fiction de Jedediah Cleisbotham n'existait plus, Walter Scott s'étant reconnu l'auteur des *Contes de mon Hôte*.

FIN DES PURITAINS D'ÉCOSSE.

NOTES.

(a) *Page* 167. — FÊTE DU PERROQUET.

La Fête du Perroquet est encore en honneur à Maybole en Ayrshire. Le passage suivant des Mémoires sur la famille de Somerville m'a suggéré l'idée de ce chapitre.

« Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, son grand-père le mit à l'école dans la ville de Derlserf où il était d'usage, chaque année, de fêter le premier dimanche de mai par des danses autour d'un mai, par le tir des boîtes, etc., etc. Comme on y manquait des choses nécessaires à ces amusements, le jeune enfant résolut de se les procurer ailleurs; en conséquence, il se leva à la pointe du jour, et se rendit à Hamilton, et là il employa une partie de l'argent qu'il amassait depuis longtemps à acheter des rubans de toutes les couleurs, un chapeau neuf et des gants, et surtout de la poudre. Ainsi approvisionné, mais la bourse vide, il retourna à Derlserf sur les sept heures. Il s'habilla, et, son petit fusil sur l'épaule, il se rendit au cimetière où le mai était élevé et où devaient avoir lieu les solennités du jour. Au ballon, il égala les meilleurs joueurs; mais il montra tant d'adresse dans le maniement du fusil, qu'il surpassa tous ses camarades. »

(b) *Page* 182. — LE SERGENT BOTHWELL.

Une grande partie des biens de Francis Stuart, comte de Bothwell, avaient été donnés à Walter Scott, premier lord de Buccleuch, et au premier comte de Roxburgh. Son fils obtint de Charles Ier un décret qui ordonnait à ces deux seigneurs de rendre ces biens ou de donner une compensation. Mais, dit le satirique Scotstarvel : « *Male parta pejus dilabuntur*, » il n'en devint pas plus riche; ses biens passèrent entre les mains de ses créanciers, et ils sont maintenant en la possession du docteur Seaton. Francis Stuart ne reçut pas, après la restauration, un avancement proportionné à sa haute naissance (il était cousin au troisième degré de Charles II); il fut simplement garde du corps du roi.

Dans ce roman, le caractère de Bothwell est entièrement *idéal*.

(c) *Page* 187. — MEURTRIERS DE L'ARCHEVÊQUE SHARPE.

David Hackston de Rathillet avait eu quelques querelles particulières avec l'archevêque Sharpe ; c'est pourquoi il abandonna le commandement de la troupe lorsque l'assassinat fut résolu, dans la crainte qu'on n'attribuât cette action à des motifs d'inimitié personnelle ; mais sa conscience lui permit d'être présent. Lorsque l'archevêque se traîna vers lui en implorant sa protection, il répondit froidement : « Monsieur, je ne lèverai jamais un doigt sur vous. » Il est à remarquer qu'Hackston, et un berger qui comme lui resta témoin passif de l'action, furent de tous les assassins les seuls qui périrent par la main du bourreau.

(d) *Page* 217. — SUR L'USAGE DE FERMER LA PORTE PENDANT LE DINER.

Cet usage vient probablement de ce qu'autrefois toute famille étant rassemblée dans la salle à manger à l'heure des repas, on pouvait craindre une surprise ; il ne fut conservé que comme un point d'étiquette.

(e) *Page* 233. — LE CHEVAL DE BOIS.

A l'époque de Charles et longtemps encore après lui, le châtiment du cheval de bois était une des différentes et cruelles méthodes de faire observer la discipline militaire.

(f) *Page* 255. — ROMANS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ces compositions réunissent à l'ennui de l'amour métaphysique toutes les improbabilités des anciens romans de chevalerie.

(g) *Page* 256. — SIR JAMES TURNER.

Chargé de lever les amendes dans les districts de Dumfries et de Galloway, il mécontenta tellement le pays, que le peuple se souleva et le fit prisonnier.

(h) *Page* 258. — JOHN GRAHAME DE CLAVERHOUSE.

La tradition raconte qu'il éprouvait un grand désir d'être présenté à une lady Elphinstoun. La noble matrone (elle était plus que centenaire) ne consentit qu'à regret à cette demande. Après les premiers compliments d'usage, Claverhouse crut pouvoir dire à cette dame qu'ayant vécu au delà du terme ordinaire, elle avait dû être témoin d'étranges changements. « Pas autant que vous pourriez le croire, Monsieur, répondit-elle ; le monde finit pour moi comme il a commencé. Lorsque j'entrai dans la vie, il y avait un Knox qui nous étourdissait de ses *clavers*, et maintenant que je vais en sortir, il y a un Claver'se qui nous étourdit de ses knocks. » — (Knox, nom d'un prédicateur fameux, signifie *coups*, *tapage*, en anglais Knocks ; et

Clavers, qui est l'abréviation du nom de Claverhouse (Claver'se), signifie *non-sens*, *folie*, *bavardage*).

(i) *Page* 294. — LE CORNETTE GRAHAME.

Dans la vieille ballade de la bataille de Bothwell-Bridge on lit :

Retenez votre bras, disait Monmouth,
Donnez quartier à ces malheureux pour l'amour de moi.
Mais le cruel Claverhouse jura
Qu'il vengerait la mort de son parent.

Après la bataille on trouva le cadavre du cornette horriblement mutilé. Les écrivains tories disent qu'il faut en accuser les whigs, parce qu'ayant lu le nom de Grahame sur la cravate du jeune gentilhomme, ils s'imaginèrent que c'était le corps de Claverhouse lui-même. Les whigs, au contraire, prétendent que leurs traditions assurent que le cornette Grahame refusa toute nourriture à son chien le matin de la bataille, affirmant avec serment qu'il ne déjeunerait qu'avec de la chair de whig, et que l'animal affamé se jeta sur son maître aussitôt qu'il le vit tomber.

(k) *Page* 302. — CHARME DONNÉ PAR SATAN CONTRE LES BALLES DE PLOMB.

Howie de Lochgoin, après avoir donné quelques détails sur la bataille de Killicrankie, ajoute : « Cette bataille fut très-sanglante, et Claverhouse tomba au troisième feu de Mackay ; les historiens ont donné peu de détails sur cette mort. Mais on assure comme chose certaine, que son propre domestique ayant pris la résolution de débarrasser le monde de ce monstre cruel et sachant qu'il était à l'épreuve du plomb, le tua avec un bouton d'argent qu'il avait ôté de son habit dans cette intention. Dans tous les cas il fut renversé, et avec lui le papisme et la cause du roi Jacques en Écosse. »

(l) *Page* 304. — LE CHEVAL DE BATAILLE DE CLAVERHOUSE.

Des traditions disent que c'était un don de l'auteur du mal, qui avait pratiqué l'opération césarienne sur la mère de cet animal. Il était si léger, et son cavalier si habile, qu'on dit qu'il devança et tourna un lièvre sur le Bran-Law, où la descente est tellement rapide que peu de chevaux pourraient y tenir pied.

(m) *Page* 310. — ESCARMOUCHE A DRUMCLOG.

Le lecteur sera peut-être curieux de voir les détails que Claverhouse

lui-même donne de cette affaire, dans une lettre écrite immédiatement après l'action.

Au comte de Linlithgow,
commandant en chef des forces du roi Charles en Écosse.

Glascow, 1er juin 1679.

— « MILORD, samedi soir, lorsque milord Ross vint dans cette ville, je me mis en marche, et, en raison de l'insolence qu'on avait manifestée deux nuits auparavant à Ruglen, je m'y rendis pour m'enquérir du nom des coupables. Aussitôt que je fus sur leurs traces, j'envoyai quelques hommes de notre parti pour les saisir. ils ne s'emparèrent que de trois de ces coquins; mais parmi eux se trouvait un de leurs ministres nommé King. Nous arrivâmes avec eux à Sirevan, hier à environ six heures du matin, et, résolu de les envoyer ici, je pensai que nous pourrions faire une ronde pour voir si nous ne tomberions pas sur un conventicule. Ce projet ne se termina pas à notre avantage; car, lorsque nous fûmes en vue de ces gens, nous les trouvâmes rangés en bataille dans la position la plus avantageuse, et à laquelle on ne pouvait parvenir qu'à travers les lacs et les marais. Ils n'étaient point à écouter un prêche, et ils avaient renvoyé toutes les femmes et les enfants. Cette troupe consistait en quatre bataillons d'infanterie armés de fusils et de fourches, et trois escadrons de cavalerie. Nous envoyâmes nos dragons escarmoucher contre leur infanterie; ils vinrent à notre rencontre, et envoyèrent un bataillon contre nous; nos dragons leur firent prendre la fuite. S'apercevant que nous avions l'avantage à l'escarmouche, ils résolurent d'en venir à un engagement général, et s'avancèrent, l'infanterie en avant de la cavalerie; ils arrivèrent à travers le lac. Le corps le plus considérable s'avança de mon côté. Nous gardâmes notre feu jusqu'à ce qu'ils fussent à dix pas de nous. Ils soutinrent la décharge et s'avancèrent toujours. Le premier choc renversa le cornette M. Crafford et le capitaine Bleith. Avec une fourche ils ouvrirent le ventre de mon cheval; ses entrailles pendaient de plus d'une demi-aune hors de sa blessure, et cependant il me porta encore plus d'un demi-mille. Cet événement découragea les gens de notre parti au point qu'ils ne soutinrent pas le choc et se débandèrent. Leur cavalerie profita de cet avantage, et nous poursuivit si chaudement que nous n'eûmes pas le temps de nous rallier. Je sauvai l'étendard, mais je laissai sur le terrain huit ou dix hommes, sans compter les blessés. Les dragons en perdirent davantage. Ils n'étaient pas parvenus facilement de l'autre côté, et j'en vis tomber plusieurs avant que nous en vinssions au choc. Je fis la meilleure retraite que put le permettre la confusion qui régnait parmi mes gens, et je suis maintenant avec milord Ross. La ville de Streva se souleva lorsque nous faisions notre retraite, et profita d'un sentier pour nous couper; mais nous prîmes courage, et, tombant sur eux, nous les mîmes en fuite, laissant par terre

une douzaine de ces coquins. Que feront-ils encore? je n'en sais rien, mais le pays se réunit à eux de tous côtés, cela peut être regardé comme le commencement de la rébellion.

« Je suis, Milord, de Votre Seigneurie le très-humble serviteur,

J. GRAHAME.

« Je tombe de fatigue et de sommeil; aussi cette lettre doit se ressentir de la confusion de mes idées [1].

(n) *Page* 400.—RÉUNION DES TROUPES ROYALES AU PONT DE BOTHWELL.

Une muse caméronienne produisit à ce sujet une pièce de vers presque aussi mélancolique que le sujet même.

« Ils marchèrent à l'est à travers la ville de Lithgow pour augmenter « leurs forces, et envoyèrent l'ordre à tout le pays du nord de se réunir à « eux, soit à pied, soit à cheval.

« Montrose arriva ainsi qu'Athole, et bien d'autres avec eux : et tous les « Ammonites des hautes-terres, qui étaient déjà venus dans ce lieu.

« La milice du Lothian parut avec ses habits bleus, et cinq cents hom- « mes arrivèrent de Londres, couverts de costumes aux nuances pour- « prées.

« Lorsqu'ils furent tous réunis, ils composaient une brigade entière, et « ressemblaient à une meute infernale hurlant après sa proie.

« Lorsqu'ils furent approvisionnés de munitions et d'armures, alors ils « se répandirent vers l'ouest pour exécuter leurs sanglants desseins. »

De leur côté, les royalistes célébrèrent leur victoire dans des stances d'un mérite égal.

(o) *Page* 404. — PRESBYTÉRIENS MODÉRÉS.

S'il écrivait de nouveau cet ouvrage, l'auteur tâcherait de donner à Poundtext un caractère plus élevé. Hamilton dit de trois ecclésiastiques de cette espèce : « Ils affectent un grand zèle contre l'Indulgence; mais, hélas! c'est toute leur pratique, et si visible que je n'ai pas besoin d'y faire allusion. Lorque le grand Cameron et ceux qui étaient avec lui s'exposaient aux vents froids et aux tempêtes dans les champs et au milieu des déserts d'Ecosse, ces trois ministres avaient leur résidence à Glascow, ou ils trouvaient de bons quartiers et une table bien servie, que, j'en suis sûr, quelques-uns leur accordaient par suite d'une affection réelle à la cause du Seigneur; et lorsque ces trois hommes étaient ensemble, leur principale occupation était de faire le plus malin rondeau, de trouver les plaisanteries les plus gaies, de raconter leurs prouesses, et de rire plus haut et de meilleur cœur les uns que les autres. Et lorsque par hasard ils se rendaient dans la campagne, ils avaient soin, entre autres provisions, d'avoir chacun

1. La traduction n'a pu conserver la mauvaise orthographe de Claverhouse, qui, dit Walter Scott, écrivait comme une femme de chambre.

un grand flacon d'eau-de-vie ; ce qui semblait très-lourd à quelques-uns, particulièrement à M. Cameron, à M. Cargill, et à M. Henri Hall : je n'en nommerai pas un plus grand nombre. »

(p) *Page* 409. — LE GÉNÉRAL DALZELL.

Dans les mémoires de Crichton, il est dit que Dalzell ne porta jamais de bottes. Le récit suivant de sa rencontre avec John Paton de Meadowhead, montre que, dans l'action du moins, il en portait d'assez fortes. « Dalzell fit avancer l'aile gauche de son armée sur la droite du général Wallace. Dans cette rencontre, le capitaine Paton se conduisit avec autant de courage que de galanterie. Dalzell, qui l'avait connu dans les premières guerres, avança sur lui, pensant à le faire prisonnier. Au moment de leur approche, les deux antagonistes se présentèrent mutuellement leurs pistolets. A leur première décharge, le capitaine Paton s'aperçut que la balle de son pistolet sautillait sur les bottes de Dalzell, et sachant quelle en était la cause, il mit la main dans sa poche pour en retirer quelques petites pièces d'argent qu'il y avait placées à dessein; il chargea avec une de ces pièces son autre pistolet, mais Dalzell, qui avait pendant ce temps l'œil sur lui, se retira derrière son domestique, et celui-ci fut tué. »

(pp) *Page* 430. — DÉLIVRANCE DE MORTON.

Cet incident m'a été suggéré par une aventure arrivée à un inspecteur de l'accise.

Un soir d'été il se promenait à cheval dans la campagne, quand il se trouva subitement en face d'une troupe de contrebandiers les plus hardis du pays. Ils l'entourèrent sans se porter à aucune violence, mais de manière à lui prouver qu'on y aurait recours au besoin, et ils lui firent entendre que puisque le hasard leur avait procuré le plaisir de sa présence, il passerait la soirée dans leur compagnie. Faisant de nécessité vertu, il les suivit et se mit à table avec eux. Ces gens commencèrent à boire, à se permettre de grossières plaisanteries, tandis que leur prisonnier, obligé de prendre leur insolence pour de l'esprit, répondait à leurs insultes avec un air de bonne humeur, et leur enlevait ainsi l'occasion qu'ils cherchaient de l'engager dans une querelle afin d'avoir le prétexte de le maltraiter. Il y réussit d'abord ; mais bientôt il se convainquit qu'ils attendaient pour se livrer à leur cruauté que le jour du sabbat fût terminé. Ils étaient assis autour de leur prisonnier inquiet, murmurant à l'oreille les uns des autres des mots terribles, et surveillant l'aiguille d'une horloge, lorsque la victime entendit dans le lointain un bruit qui ressemblait à celui du vent parmi les feuilles ; ce bruit s'approcha, et l'on aurait dit un ruisseau débordé qui franchit ses limites avec fureur ; enfin on distingua parfaitement le galop d'un détachement de cavalerie. C'était un secours dû à la sollicitude de son épouse.

(q) *Page* 458. — APPARITION SUPPOSÉE DE MORTON.

Un gentilhomme avait épousé une dame de bonne famille et qui possédait de la fortune; il en eut un fils dont la naissance coûta la vie à sa mère, puis se remaria; sa seconde femme se montra une véritable marâtre à l'égard de l'enfant, et celui-ci, quand il eut dépassé l'adolescence, quitta la maison paternelle pour descendre dans des contrées lointaines. Son père avait de temps en temps de ses nouvelles, et le jeune homme recevait à différents intervalles des sommes qui lui avaient été assurées. Enfin, à l'instigation de sa belle-mère, une de ses lettres de change lui retourna sans avoir été payée. A la suite de cet affront il ne fit plus de billets, n'écrivit plus de lettres, et son père ne put savoir dans quelle partie du monde il était. La belle-mère profita de cette circonstance pour persuader à son mari que son fils aîné était mort, et le solliciter d'assurer son bien aux enfants qu'il avait eus d'elle. Vaincu par ses importunités, il y consentit, mais pour le délai d'une année.

Des contestations violentes au sujet du nouvel arrangement de famille s'élevèrent plusieurs fois; et un jour, pendant un de ces démêlés bruyants, la dame frissonna en voyant une main qui semblait vouloir ouvrir les verrous de la fenêtre. Oubliant l'objet de la querelle, elle s'écria qu'il y avait quelqu'un dans le jardin; son mari sortit, et ne trouva personne, bien que les murs du jardin fussent trop hauts pour qu'il eût été possible à un homme de les franchir. Il accusa donc sa femme d'avoir imaginé ce qu'elle disait avoir vu; elle soutint qu'elle ne s'était pas trompée, et alors son mari observa qu'il fallait que ce fût le diable, dont l'habitude était de hanter ceux qui avaient une mauvaise conscience.

— Ce n'est point le diable, répliqua la dame irritée, mais l'esprit de votre fils, qui vient vous dire qu'il est mort, et que vous pouvez donner vos biens à vos bâtards, puisque vous ne voulez pas les assurer à vos héritiers légitimes.

— Si c'est mon fils, qu'il vienne me dire qu'il existe encore, et qu'il vous demande comment vous pouvez être assez méchante pour me forcer de le déshériter. — Et, se levant, il s'écria : — Alexandre, Alexandre, si vous existez encore, montrez-vous et ne me laissez pas insulter chaque jour par ceux qui m'assurent que vous êtes mort.

A cet appel, la fenêtre où l'on avait vu la main s'ouvrir d'elle-même. Alexandre s'y montra, et regardant sa belle-mère avec colère il s'écria : « Ici ! » puis il disparut.

Quoique très-effrayée de cette apparition, la dame eut assez de présence d'esprit pour la faire servir à ses desseins; comme le spectre avait paru au commandement de son mari, elle assura par serment qu'il avait à ses ordres un esprit familier; et pour échapper à cette accusation, le pauvre mari consentit à faire tout ce qu'elle désirait. On tint une assemblée d'amis à ce sujet, et le nouveau contrat fut dressé. Au moment où sa femme

allait annuler l'ancien en arrachant le cachet, un bruit soudain se répandit dans le parloir, comme si quelqu'un était venu à la porte de l'appartement qui donnait dans le vestibule et avait traversé la chambre jusqu'à la porte du jardin, qui était fermée; chacun fut très-surpris, car le bruit était fort distinct, mais on ne vit personne. Cet incident avait troublé l'assemblée; mais la persévérante belle-mère ramenant l'attention sur l'affaire pour laquelle on l'avait convoquée, s'écria : « Je ne suis point effrayée, non, je ne le suis pas. Venez, dit-elle à son mari d'un air de hauteur : je vais anéantir ces vieux écrits, quand même une légion de démons entrerait dans la chambre. »

Mais le double *Gauger* ou *Eidolon* d'Alexandre était aussi obstiné à conserver ses droits que sa belle-mère à les détruire; car au même instant la fenêtre s'ouvrit brusquement, quoiqu'elle fermât à l'intérieur, et l'on aperçut dans le jardin l'ombre d'un corps, le visage tourné vers l'appartement, et qui, regardant la belle-mère d'un air sombre et courroucé, prononça ce mot : « Arrête ! » et disparut. Au bout de quelques mois, Alexandre revint des Grandes-Indes. (*Hist. et réalité des apparitions*, par Daniel de Foë.)

(r) *Page* 508. — RETRAITES DES COVENANTAIRES.

Un lieu pittoresque entrecoupé de rocs, de buissons et de cascades, appelé Greehope-Linn, dans les domaines de M. Menteath de Closeburn, fut, dit-on, la retraite de plusieurs de ces presbytériens qui jugeaient plus prudent de s'exposer à voir des esprits que de se livrer à la rage de leurs mortels ennemis.

(s) *Page* 513, *à la note*. — PRÉDICTIONS DES COVENANTAIRES.

L'épée du capitaine John Paton de Meadowhead, caméronien fameux par sa bravoure, porta témoignage de ses exactions dans la cause du Covenant, et fut l'emblème des oppressions du temps. Ses descendants y comptèrent vingt-huit brèches, ce qui leur fit faire cette remarque, qu'il y eut juste autant d'années de persécution qu'ils avaient trouvé de brèches sur la lame de cette épée.

(t) *Page* 523. — JOHN BALFOUR, *dit* BURLEY.

De même que d'autres fugitifs de cette époque désastreuse, Balfour avait trouvé un refuge en Hollande.

Dans les journaux de Bruxelles, du 28 juillet 1828, le lieutenant-colonel Balfour de Burley est nommé commandant des troupes du roi de Hollande dans les Indes occidentales, ce qui indique que le nom de notre fanatique st resté sur le continent.

FIN DES NOTES.

188 0 79

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: May 2009

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 014 545 167 A